


15
4
587
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •





# LETTRES

ET

# SOUVENIRS D'ENSEIGNEMENT

## D'EUGÈNE GANDAR

PUBLIÉS PAR SA FAMILLE

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

Par M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^ie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

# LETTRES

ET

# SOUVENIRS D'ENSEIGNEMENT

I

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT fils et Cie, rue des Poitevins, 6.

# LETTRES

ET

# SOUVENIRS D'ENSEIGNEMENT

## D'EUGÈNE GANDAR

PUBLIÉS PAR SA FAMILLE

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

**Par M. SAINTE-BEUVE**

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

I

LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^ie^, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1869

# EUGÈNE GANDAR[1]

## I

L'Université a perdu, le 22 février 1868, M. Gandar, qui venait d'être nommé professeur titulaire d'éloquence française à la Faculté des lettres de Paris. Il n'avait que quarante-deux ans. Il remplaçait depuis cinq ans déjà M. Nisard en qualité de suppléant; mais cette chaire, qu'il avait tout fait pour mériter et pour conquérir, il ne lui fut point donné d'y monter et d'en prendre possession en son propre nom. Je ne sais pas de destinée plus particulière, en un certain sens, que celle de l'estimable Gandar. Les uns meurent à la fleur de la jeunesse, au printemps des espérances; on leur rêvait tout un avenir de bonheur ou de gloire, et ils disparaissent : leur image continue de nous sourire de loin, à demi voilée, du haut d'un nuage. D'autres meurent en pleine action et sont emportés en pleine carrière comme des guerriers au milieu du combat ou dans le sein de la victoire : ils ont déjà gagné la couronne qui se dépose sur leur cercueil. D'autres, après la carrière parcourue

1. Cette Étude de M. Sainte-Beuve a paru pour la première fois dans le *Journal des Savants* (octobre et novembre 1868).

et remplie, se ménageant un repos, une retraite et un nid pour la vieillesse, meurent précisément la veille du jour où ils sont prêts à y entrer; il ne leur est pas douué d'habiter la villa du sage qu'ils avaient construite tout exprès et ornée à plaisir pour leurs derniers ans : ils expirent au seuil. La mort a toutes les sortes d'ironies et de malencontres. Mais Gandar nous est, lui aussi, à sa manière, un de ces exemples, et des plus ironiques, des plus frappants. La prudence, la maturité, semblaient avoir de bonne heure présidé à toute sa vie. Chez lui rien d'imprévu, rien d'aventuré au premier coup d'œil. Il marche et procède à pas sûrs, à pas lents. Sorti de l'École normale, agrégé des Lettres et admis au premier rang, puis élève de l'École française d'Athènes, puis, à son retour, professeur de rhétorique dans un lycée, puis professeur de Faculté en province, puis enfin revenu à Paris et délégué comme maître à cette École normale dont il avait été l'un des meilleurs élèves, appelé de là comme suppléant à la Sorbonne, il n'a cessé, dans toute sa carrière et à chaque degré, de se préparer, de se munir, de s'aguerrir de plus en plus pour cette fonction et pour ce talent de professeur qui est de ceux qui s'acquièrent, qui se perfectionnent et auxquels l'expression de *fiunt*, opposée à *nascuntur*, s'applique si justement. Eh bien, c'est quand il a tout fait pour se préparer, quand il s'est amassé des fonds de science et d'érudition considérables dans tous les sens, qu'il a sondé et fouillé les littératures étrangères pour en rapporter des notions précises et tous les termes élevés et lumineux de comparaison, qu'il s'est attaché à diversifier son goût, à l'étendre et à l'éclairer par les connaissances accessoires des beaux-arts étudiés dans leurs chefs-d'œuvre, qu'il n'a négligé ni voyages ni lec-

tures sur place, ni vérifications de toute nature; c'est quand il a, pendant des années, travaillé, affermi et assoupli son organe et sa parole de manière à remplir un vaste auditoire, à le tenir attentif, suspendu à ses lèvres, et à l'associer à ses impressions sérieuses, à sa gravité consciencieuse et concentrée, d'où il tirait parfois des sources de chaleur morale et d'admiration émue; c'est alors, quand tous ces stages et comme ces degrés d'apprentissage sont terminés, quand il se sent prêt et digne de passer maître, quand il a noué sa ceinture, serré et fortifié ses reins pour la grande lutte, pour le vrai début et l'inauguration suprême, c'est alors que le courageux et patient athlète qui n'avait jamais faibli, qui, pour un homme d'étude, avait tout l'aspect d'un de ces hommes primitifs du Nord, solides et robustes, ἔμπεδος, une tête énorme sur des épaules carrées (et lui-même en plaisantait bien souvent[1]), c'est alors que, du jour au lendemain, ce fils prudent du travail et de la sagesse, atteint d'un mal secret sans cause connue, tout d'un coup s'affaisse, pâlit et tombe. La chaire, objet de ses vœux, et qu'il remplissait pour un autre, du moment qu'elle est à lui et qu'il l'a gagnée, il n'y montera plus. La mort qui nous assiége et nous déjoue sous toutes les formes s'est chargée, en sa personne, de nous rappeler une fois de plus le néant des efforts et des projets humains, là même où ils semblaient les plus modestes, les mieux soutenus et les plus sagement concertés.

Les anciens avaient poussé loin l'art de la rhétorique et toutes les préparations par où devait passer un ora-

1. « Je crains bien, disait-il un jour en riant à l'un de ses amis de la Bibliothèque impériale, de descendre de quelqu'un de ces maudits Suédois dont vous recueillez les méfaits, et qui se serait fixé en Lorraine après l'avoir ravagée. »

teur qui aspirait à exceller. On en a d'assez beaux traités et qui dépassent nos idées modernes. Je crois que la vie de Gandar, bien présentée, nous montrerait, non pas seulement en préceptes, mais en action, toutes les préparations, toutes les études préliminaires, tous les exercices gradués et les préludes déjà définitifs et bien complets, au moyen desquels on peut devenir un digne, un savant, un autorisé, et, je ne crains pas d'ajouter, un éloquent professeur. L'éloquence du professeur, s'il y a lieu, se tire en effet de la profondeur même de l'étude et de la sincérité des convictions littéraires. Un portrait ou caractère de Gandar résumé dans son esprit et dans son originalité pourrait exactement s'intituler : *Gandar ou la parfaite école du professeur*, de celui qui se destine à l'être.

Eugène Gandar naquit, le 8 août 1825, au Neufour (Meuse), où son père avait de grands établissements industriels; mais ses souvenirs d'enfance le reportaient plus habituellement à Remilly, pays de sa mère, foyer principal de sa famille, où l'on retourna bientôt demeurer, où il allait passer ses vacances, et d'où lui vinrent ses impressions les plus chères et les plus douces. Sa mère, Rolland de son nom, appartenait à une famille qui a donné un peintre très-distingué au pays messin, et qui promettait, dans un des frères mêmes du peintre, un lettré et un poëte. Dès 1833, on voit le jeune Gandar à Metz dans le pensionnat Laffitte, puis au collége de la ville; il y fit toutes ses classes, y compris la rhétorique. En 1841 il vint à Paris et fut mis à Sainte-Barbe, d'où il suivait le collége Louis-le-Grand : il y recommença sa rhétorique sous M. Rinn; il y fit sa philosophie sous M. Barni. En 1844 il entrait à l'École normale, où M. Dubois était directeur et où M. Vacherot prési-

dait aux études; il était de la même volée que les philosophes Albert Lemoine et Émile Beaussire, que Jules Girard l'helléniste et le journaliste Frédéric Morin[1]. Il sortit de l'École avec le titre d'agrégé des Lettres, et le premier à la tête du concours. Dès le temps de son séjour à l'École nous assistons à ses préoccupations, à ses pensées habituelles par cette page intime de son Journal :

(18 février 1845.) — J'ai fait à la Conférence de français, devant M. Jacquinet et les élèves, une leçon sur *Athalie*, qui m'a donné la fièvre. Qu'il est difficile de parler devant un public; et quel public qu'un maître et des concurrents qui vous jugent, l'un avec une raison sévère, les autres avec une bienveillance équivoque!

Ma leçon, beaucoup moins bonne que je n'aurais voulu la faire, a cependant satisfait ceux de mes camarades qui étaient le mieux disposés à mon égard. M. Jacquinet m'en a félicité, me reprochant un début trop orné, un peu de paraphrase dans l'exposition, mais en revanche reconnaissant en moi un sentiment très-vif de l'œuvre que j'avais appréciée, du style dans la parole et des moments d'*éloquence*. Il ne ménage jamais les expressions.

Gandar avait un profond sentiment de reconnaissance pour M. Rinn, ce savant latiniste, cet homme du devoir, qui ne voulut jamais être qu'un professeur, et qui a imprimé de lui une estime si marquée chez tous ceux qui le connurent.

(23 mars.) — M. Rinn a toujours pour moi la même bienveillance. Que ne lui dois-je pas? C'est son exemple qui m'a fait préférer à l'existence précaire du journalisme la carrière honorable, sérieuse, utile, de l'enseignement public. Puissé-je comme lui passer ma vie à prêcher quelques vérités, aimer toujours les jeunes gens et en être aimé!

De bonne heure il avait du professorat cette haute

1. Et encore Eugène Fallex, le traducteur d'Aristophane.

idée; il s'en approchait avec précaution et respect comme le jeune lévite s'approche du ministère :

(13 juillet.) — Pour ne pas me fatiguer à la veille des épreuves de la licence, je suis resté chez moi. Siben et Lenté[1] ont bien voulu m'y tenir compagnie; nous avons discuté; je leur ai lu quelques-uns de mes travaux. Ils ont un esprit sérieux et des idées larges; nés également pour la vie intérieure et la vie publique, ils seront bons pères de famille et bons citoyens. Je connais peu de jeunes gens dont on puisse faire avec assurance une telle prédiction; la plupart sont si légers! tant d'autres sont vicieux!

(17 juillet.) — J'ai été reçu licencié ès lettres après des épreuves assez satisfaisantes. Dieu me fasse réussir avec le même bonheur au concours d'agrégation!

L'École normale, ce savant séminaire intellectuel, a été la pépinière de nombreux élèves qui, une fois formés et maîtres d'eux-mêmes, n'ont eu rien de plus pressé que de rompre leurs liens, de prendre leur essor à travers le monde, et qui y ont brillé en se dissipant. Gandar, lui, n'aspirait qu'à demeurer et à cheminer de pied ferme dans la voie régulière et droite toute tracée.

(9 février 1845.) — J'ai passé six heures au coin du feu avec Siben, parlant un peu de tout, mais surtout de l'importance et de la dignité du professorat, texte bien fécond, que je préfère à tout autre[2].

1. Deux élèves de l'École polytechnique. M. Lenté, ingénieur des ponts et chaussées, est mort aujourd'hui. Il sera encore question plus loin de M. Siben.

2. J'ai voulu, puisque M. Jacquinet était nommé dans le Journal de Gandar, faire appel de plus près à ses souvenirs, et voici sa réponse toute concordante : « J'ai connu en effet, dès le temps où il était élève de l'École, le regretté « M. Gandar : le souvenir qui m'est resté de lui, quant à ces années, est celui « d'un excellent élève, d'un très-bon humaniste, solide, complet, déjà professeur « (chose plus rare à l'École qu'on ne pense) par l'air, le ton, l'aplomb de la pa- « role, le zèle sérieux et convaincu. La gravité qu'il mettait à tout pouvait pa- « raître un peu *marquée*, mais personne n'était plus sincère que lui; tous ceux « qui l'ont vu de près l'ont aimé; ses sentiments étaient naturels, son âme élevée, « son cœur excellent. Je l'ai revu à l'École quatorze ans après, chargé d'une « Conférence de français... » Mais ceci reviendra plus tard.

Nommé, en 1847, membre de l'École d'Athènes, Gandar partait pour la Grèce au commencement de 1848; mais il fit le trajet à loisir en s'acheminant à travers l'Italie et en y distribuant ses étapes et ses stations à son gré. M. de Salvandy (et c'est un côté par lequel nous nous plaisons à le louer) lui avait donné là-dessus carte blanche.

(Paris, 2 décembre 1847.)..... Avant-hier M. Guigniaut m'a présenté au ministre. J'en ai reçu un accueil aimable et cordial, des compliments, une liberté sans limites. Je puis fixer à mon gré le jour de mon départ, ma route en France et en Italie, et même, ce que je n'aurais pas osé demander, le jour de mon arrivée. Le grand maître, dont les idées sont très-larges, veut que les premiers sujets de l'Université mûrissent leur esprit et complètent leur éducation par des voyages utiles; il veut que nous apprenions l'antiquité ailleurs que dans les livres, et le monde autre part qu'en France. Aussi profite-t-il sans hésiter de ma bonne volonté, et me laisse-t-il maître de m'arrêter autant que je le trouverai sage dans toutes les villes où je verrai un sujet de profitables recherches et de fécondes observations. Il m'encourage à voyager en Orient, et désire que je n'y voyage pas seul. Si les ressources du ministère le permettent, il veut aider mes collègues comme moi à visiter toutes les côtes de l'Asie, la Troade et la Palestine; et sans doute il me fera revenir par Ravenne et Venise. Son rêve, car son esprit aventureux rêve toujours, serait de nous donner plus tard une seconde mission pour séjourner dans les universités d'Allemagne et d'Angleterre. L'idée est raisonnable et je voudrais qu'elle fût exécutée. Pour le présent j'attends mon ordre de départ, et je me dispose à profiter de la liberté qui m'est donnée.

Régulier et méthodique, Gandar ne se proposait toutefois d'user de cette latitude qu'avec discrétion et mesure :

Mon désir était de voir peu de villes pour les bien voir, de séjourner à Rome, de traverser Gênes, Florence et Naples, et d'arriver à Athènes sans m'écarter de cette ligne. Le ministre et M. Dubois, par des raisons différentes, me décidèrent à voir Turin; aller de

Turin à Florence, c'était traverser Milan et Bologne : je m'y résignais ; mais, pressé d'arriver à Rome, j'avais résolu de me hâter et de saluer Venise sans y entrer. C'était encore ma volonté deux jours avant mon départ, quand j'eus l'honneur de rencontrer chez M. Guigniaut le plus illustre voyageur de notre siècle, M. de Humboldt, vieillard courbé et blanchi, mais qui n'a rien perdu de la vigueur de son esprit ; il voulut bien prendre intérêt à mon voyage, et me questionna sur la route que je me proposais de suivre ; mais il s'indigna presque de mes réponses : « Un homme intelligent peut-il songer au voyage « d'Orient sans s'y préparer par un voyage à Venise? Peut-il, traver- « sant Milan, résister aux séductions du chemin de fer qui conduit « en quelques heures à l'amphithéâtre de Vérone, et de Vérone à « Saint-Marc, au Palais des doges, au Rialto? » — C'était prêcher un converti : car quel crève-cœur pour moi de renoncer au spectacle de cette ville unique au monde qu'on a nommée d'un nom pittoresque, la flotte de pierre! J'objectais humblement, du bout des lèvres, le temps qui me presse, la crainte d'abuser du droit que m'accorde le ministre, l'espoir de visiter Venise à mon retour. — « C'est « peu, me répondit M. de Humboldt, c'est peu de la voir au retour, « il faut la voir plus tôt pour mieux comprendre Byzance et l'Asie. « Dites à M. de Salvandy, si vos retards lui déplaisent, que c'est « moi, moi seul, qui, par la brutale franchise de mes conseils et de « mes invectives, vous ai contraint à voir Venise et Vérone; n'y « dussiez-vous passer que six heures, il faut les voir. » — Je les verrai...

On a beaucoup médit de M. de Humboldt depuis sa mort; on lui a rendu la monnaie des épigrammes dont il ne se faisait pas faute envers ses contemporains; mais, des esprits supérieurs, il convient surtout de ne pas perdre de vue le grand côté, et le côté élevé d'Alexandre de Humboldt, son honneur durable devant la postérité, c'est son amour pour la science, pour l'avancement des connaissances humaines, et, par suite, pour la docte et laborieuse jeunesse qu'il estimait capable de les servir; cet amour et cette flamme, il les conserva dans toute leur vivacité jusqu'à sa dernière heure, et sa conversation avec Gandar nous en est un nouvel et intéressant témoignage.

La lettre de Gandar ne finit pas sur ce conseil de M. de Humboldt; il continue avec esprit, avec entrain et une sorte de gaieté qu'on n'attendrait pas sous sa plume, et dont sa correspondance familière est souvent animée; il se promet donc d'obéir à l'impérieux conseil de M. de Humboldt, puis il ajoute :

Mais M. de Sauley me dit : « Arrêtez-vous à Naples; montez au « Vésuve; explorez Pompéi; allez à Baia, à Salerne, à Pæstum; « lisez Virgile à Cumes, au cap Misène, au seuil des Enfers. » — Mais M. Ozanam me dit : « Si vous voulez connaître la Grèce, étudiez « la Sicile : Catane sous son volcan, Taormine avec son théâtre, « Sélinonte avec ses ruines pittoresques, Ségeste, Syracuse, Agri- « gente, feront revivre à vos yeux la Grèce, mieux que la Grèce « elle-même. La longueur, les frais, les fatigues du voyage, ne doi- « vent pas vous effrayer; malade, je l'ai fait, avec ma femme, en « quatorze jours. » — M. Le Clerc ajoute : — « Sacrifiez plutôt le « Nord au Midi, et, si vous pouvez parcourir la campagne de « Naples et la Sicile, vous comprendrez mieux la Grèce que vos « aînés. C'est en faisant cette étude préliminaire, opportune, fé- « conde, que vous vous montrerez tout à fait digne de la liberté qui « vous est donnée. »

Que faire?... Le ministre m'envoie à Turin, M. de Humboldt à Venise, M. de Saulcy à Naples, M. Le Clerc en Sicile; mes préférences m'appellent à Rome, et j'y veux passer un mois. Que faire? Je suis d'autant plus embarrassé, que je crois bon d'arriver à mon poste avant le 15 avril.

Dans son embarras, Gandar va consulter M. Rinn, l'homme sage et de bon conseil, le meilleur ami et le meilleur jugement : la conclusion est en effet de tout voir, de tout parcourir en trois mois, sauf à laisser de côté la Sicile, si le temps presse. Tant de rapidité coûte sans doute un peu à Gandar, qui est un esprit de réflexion plus que de premier jet, qui craint toujours de n'avoir pas assez regardé, qui a besoin de repasser sur les objets, de méditer et de ruminer ses impressions

pour les classer avec ordre et les fixer. « Un pareil voyage fait si vite est propre à donner le sentiment plutôt que la connaissance des choses. » Mais enfin, ce premier sentiment, c'est beaucoup déjà, c'est l'éveil de l'esprit et la vie.

Les événements vinrent à la traverse avant l'accomplissement de tous ces beaux projets. Gandar avait vu Milan, Venise; il avait séjourné à Florence; il était encore à Rome; il y était en pleine contemplation du passé et sous le charme souverain du grand art sévère, se faisant presque un élève de l'École de Rome avant de l'être de celle d'Athènes, lorsque tout à coup la nouvelle de la Révolution du 24 février éclata comme un coup de tonnerre. Dans sa jeunesse d'enthousiasme et son intégrité de convictions, il eut un instant l'idée de tout quitter, de renoncer à ce beau voyage d'Italie et de Grèce, et, au risque de briser sa carrière, de raccourir en France pour y remplir les devoirs civiques d'électeur et peut-être aussi d'écrivain, de soldat volontaire de la presse. Une lettre datée de Rome, du 6 mars, à son ami et camarade d'enfance Siben[1], une consultation à la fois intime et solennelle fait foi de cette soudaine tentation qu'il eut, imprudente et généreuse. Un accès de la fièvre universelle l'avait atteint jusque dans sa sagesse; il fut, pendant quelques jours, comme transporté[2]. Un peu

1. M. Siben, nommé précédemment, un enfant de Metz : après avoir été ingénieur des ponts et chaussées en France, il a construit le chemin de fer de Florence à Bologne; il est aujourd'hui à Gênes à titre de directeur des chemins de fer liguriens.

2. J'avais dit d'abord, d'après une fausse indication, que sous le contre-coup des émotions qui ébranlèrent dès lors la Ville éternelle, il était arrivé à Gandar de faire sa harangue au peuple romain. C'était une erreur. Dans aucun cas Gandar n'aurait pu s'adresser au peuple romain, ni parler en plein *Corso* : il ne savait pas assez d'italien pour cela. Voici la rectification du fait, par un témoin oculaire : « C'est dans le *Cercle français* qu'il prit la parole un jour que l'on voulait provoquer de la part des Français résidant à Rome une manifestation à

de réflexion le rendit à lui-même et le ramena à la juste mesure des choses. Il écrivait, le 13 mars, à ses parents :

L'anxiété que mêlaient à l'inquiétude commune mes propres pensées m'avait mis hors de moi. Notre beau soleil m'a calmé ; j'ai parcouru les grandes ruines de Rome ; j'ai été voir reverdir les arbres, éclore les fleurs parmi les majestueux débris de cette reine du monde. L'enivrant spectacle de ces plaines abandonnées où revivent avec Tite-Live, avec Virgile, tant de souvenirs impérissables, m'a fait rentrer en moi et revenir aux salutaires pensées dont m'avait distrait le bruit que vous faites. J'ai retrouvé la paix que j'avais perdue, et je reprends fermement la résolution de poursuivre en silence mon chemin, et d'attendre, en m'y préparant par des études solitaires, que mon pays me réclame et que mon temps soit enfin venu.

J'ai soulagé mon cœur en vous laissant entrevoir les incertitudes dont j'ai triomphé. Désormais je m'efforcerai d'oublier la grande révolution qui préoccupe tous les esprits pour ne plus parler que de Michel-Ange, de Raphaël et du printemps...

Pour être plus sûr de se calmer, il alla faire, à la fin de mars, un voyage de quelques semaines à Naples, la ville de l'oubli : *et in otia natam Parthenopen;* il en savoura en peu de jours les incomparables douceurs et respira au Pausilippe le génie de Virgile.

Il était mûr pour Athènes, et, revenu à Rome, ce ne fut que pour en repartir au plus vite (3 mai). Après un dîner d'adieux donné par ses amis Benouville, les peintres, il prit le bateau à Civita-Vecchia, rangea les côtes de l'antique Latium, salua le cap de Circé, rasa le rivage de la Grande-Grèce, fit une pause à Naples, toucha encore à Malte, une bien agréable étape ; et en tout,

l'ambassade, afin d'obliger M. Rossi à arborer le drapeau de la République. On avait parlé d'une modification dans l'ordre des couleurs nationales. M. Rossi n'avait point encore reçu de communication du Gouvernement provisoire. En prenant la parole, Gandar n'eut pas de peine à faire comprendre l'inopportunité de cette demande. Son rôle politique, en ce moment, s'est borné à ce simple discours. »

« après six jours, nous dit-il, de houle et de calme, de « malaise et de gaieté, de coliques et de poésie, » il abordait au Pirée le 11 mai : il était en possession de son rêve. Là, de sa chambre provisoire et de ce qu'il appelle son *grenier* de l'École d'Athènes, il put, dès le premier jour, rassasier ses regards, admirer à souhait l'Acropole et les lignes de l'horizon, le pays de la lumière (Venise n'est que le pays de la couleur), cette lumière « si trans- « parente et si pure, qu'on croirait toucher de la main « les côtes et les montagnes d'alentour[1]. » Il commença cette vie de studieux loisir : «la liberté presque com- « plète sous le plus beau ciel du monde, quelques livres « que ce ciel explique, » et, pour les yeux comme pour la pensée, l'accomplissement du vœu le plus cher à tout pèlerin classique digne de ce nom.

Gandar était de la seconde promotion de l'École d'Athènes, une espèce de promotion extraordinaire qui eut lieu en 1847, et où il figurait seul : il retrouvait en arrivant les élèves de cette nombreuse et brillante promotion première qui comptait Lévêque, Émile Burnouf, Louis Lacroix, Benoît (doyen à Nancy), Hanriot, Roux, — Grenier enfin, Grenier ouvertement incrédule à Homère, négateur hardi de l'exactitude tant admirée des descriptions homériques ; car, dès qu'il y a une douzaine de personnes réunies, il se trouve toujours un homme d'esprit en sus pour contredire et remettre en question ce que les autres admettent et admirent. Certes Gandar n'était pas de ceux-là ; il avait la piété et la religion de son sujet, le respect de la tradition et des maîtres ; son

1. Et ailleurs, dans une lettre à M. Havet : « ..... Cette lumière plus précise « que chaude, ces couleurs plus harmonieuses que tranchées, ces lignes de la « mer et ces montagnes si nettes quoique lointaines, et si grandioses quoique « resserrées dans un espace relativement assez étroit..... »

esprit était le moins fait pour l'ironie : cela ne l'empêchait pas de distinguer bien des défauts des Grecs modernes, mais le passé pour lui dominait tout.

Éprouvé par le climat de l'Attique, il se décida à faire un voyage dans les îles Ioniennes, à Corfou, Zante, Céphalonie, Ithaque; il prendra plus tard cette patrie d'Ulysse pour le sujet d'une de ses thèses; mais ce ne sera qu'après être revenu la visiter une seconde fois. « Je ne suis pas, disait-il à son maître M. Havet, de « ceux qui comprennent après un coup d'œil et pro« noncent après une lecture. Les voyages à vol d'oiseau « ne conviennent pas au tempérament indolent, à l'hu« meur rêveuse que j'ai gardée des brouillards de ma « Lorraine. Je suis myope aussi et vois vaguement « quand je ne vois qu'une fois. » Il aura donc besoin, pour se croire en droit d'en parler, d'y revenir; cette fois-ci il ne veut que jouir de l'impression naïve et des charmes d'une première vue. Nombre de lettres à sa mère, à ses amis de France, sont datées de là et nous rendent fidèlement ses impressions. J'avoue que je préfère infiniment ces lettres écrites au courant de la plume et toutes naturelles aux estimables travaux académiques ou universitaires dans lesquels il a traité plus méthodiquement les mêmes sujets. Parmi les guides qu'il se donna en Grèce, Homère fut le premier, le principal, le seul qui ne l'ait jamais quitté. Il se plaisait à vérifier avec lui ce qu'il faut seulement y chercher, le premier aspect, « l'apparence pittoresque, sinon la réalité essen« tielle des choses, » le premier essai largement jeté de la ligne ou de la couleur. C'est ce qu'il fit d'abord dans ce voyage des îles, et sa correspondance nous le dit agréablement. Ainsi, dans une lettre à son frère Adolphe Gandar :

(Corfou, 2 août 1848)... J'ai pris une sotte habitude, celle de vous raconter mes voyages; cela n'a pas le sens commun : la nature a mille manières d'être belle, et nous n'en avons qu'une de dire qu'elle l'est... Après vous avoir tant parlé des montagnes de l'Attique, du Géranien, du Cyllène, de Sicyone, de Lépante, vous parler encore des montagnes de Patras et de Missolonghi, vous dire qu'elles sont belles quand je ne puis vous faire comprendre que leur beauté n'est pas uniforme, qu'elles ne se ressemblent pas plus que les couleurs de l'arc-en-ciel, que la nature ne se copie pas, n'est-ce pas abuser?... La sortie de la baie de Patras est un des plus magnifiques passages dont je retrouverai dans les souvenirs de ma vie errante je ne sais quel parfum indécis et quelle image effacée. La mer était de tous côtés bordée de rivages qu'éclairaient les derniers rayons du jour : à droite Missolonghi blanchissait dans ses lagunes au pied des rochers sauvages et presque déserts de l'Acarnanie; devant nous Céphalonie élevait au ciel des masses noires et semblait une forteresse bâtie au milieu des flots pour garder le passage; sur ces masses que le crépuscule assombrissait, se dessinait la petite île d'Ithaque avec sa double montagne; plus loin, dans la mer, je distinguais les collines et les plaines de Zante, la fleur du Levant, et à gauche les montagnes de l'Achaïe s'abaissaient en se rapprochant des grasses campagnes de l'Élide. La lumière était tout à la fois chaude et transparente, et, pour donner une vie nouvelle à cette nature si gracieuse dans sa simplicité, le soleil se couchait derrière les écueils fantastiques de ces îles Courzolaires où George Sand a placé la scène de son petit roman de l'*Uscoque*.

J'aurais voulu passer la nuit sur le pont; mais les chaleurs d'août invitent au sommeil, et j'étais d'autant plus fatigué, que, pendant six heures d'horloge, j'avais parlé italien. La nuit m'a donc empêché de voir l'héroïque Parga,... le rocher de Leucade où s'élevait le temple d'Apollon, et l'entrée du beau golfe d'Ambracie. Je ne me suis éveillé qu'en face de la petite île de Paxo en vue de Corfou. Peu à peu la ville se montrait à nous avec ses formidables citadelles et ses jardins au bord de la mer; à dix heures nous entrions au port.

4 août, trois heures, 32 degrés à l'ombre.

Corfou n'est pas très-frais, mais Corfou est charmant, je parle de l'île plutôt que de la ville, petite ville vénitienne et génoise sans caractère, qui ne serait rien par elle-même, si elle n'avait pas la mer, son horizon, ses campagnes et son esplanade. Ah! malgré mon pro-

fond amour pour la vallée de la Moselle, je donnerais peut-être notre belle promenade pour celle de Corfou. Mais ce serait faire injure à nos jolies Messines endimanchées et montrer trop de dédain pour nos prairies bien-aimées. Ne gâtons pas nos joies en ce monde par des comparaisons stériles.

C'est pourtant un à-propos et une harmonie morale, quand on est à Ithaque, dans l'Ithaque d'Ulysse, ce symbole classique de la patrie, de se souvenir soi-même de sa patrie. Aussi Gandar n'y manque-t-il pas, et il écrit de là à sa mère avec un redoublement d'effusion et de tendresse :

(Ithaque, 20 août 1848.) — Je n'ai jamais été plus seul, ma bonne mère, et jamais je ne me suis senti plus près de vous. Je ne sais pourquoi, mais tous mes souvenirs prennent des formes moins indécises, les visages que j'aime sont devant mes yeux, les lieux que je regrette m'apparaissent à l'horizon ; c'est comme si je n'avais que quelques pas à faire pour les revoir et pour vous embrasser...

A qui dois-je ces douces visions, et qui donne à mon cœur ces transports inaccoutumés?...

Ithaque est un rocher stérile et nu : et c'est pour cela même que la poésie des anciens en a fait le symbole de la patrie. Les rois qui vivaient sur de plus beaux rivages, qui cultivaient des terres plus fécondes, qui dormaient dans de plus riches palais, ne comprenaient guère que le prudent Ulysse s'obstinât à chercher ainsi, malgré la destinée, son pauvre royaume. N'eût-il pas été plus sensé de demander ou de conquérir une autre demeure?

Ulysse répondait : « Ithaque est escarpée, mais elle nourrit une « brave jeunesse. Pour moi je ne puis voir aucune autre terre qui « me soit plus chère que celle-là. La déesse Calypso voulut me re- « tenir, et Circé me garder dans sa demeure, parce qu'elle voulait « faire de moi son époux, mais jamais elles ne persuadèrent mon « cœur ! Car rien n'est plus doux que la patrie et les parents, quand « même on habiterait une riche maison dans une autre terre et loin « d'eux. »

J'éprouve un plaisir très-vif à relire ici tous ces beaux vers d'Homère ; la vue des lieux qui les ont inspirés leur prête un nouveau charme et comme un sens inconnu. Et puis, ne sens-tu pas qu'un voyageur, longtemps absent et longtemps seul, retrouve avec une

joie d'enfant un langage qui répond aux secrètes émotions de son cœur?

La déesse Calypso ne m'a pas offert d'éternelles amours sous ces grottes tapissées de fleurs, l'adroite Circé n'a pas voulu faire de moi son époux immortel; mais j'ai traversé de bien douces et de bien belles patries; j'ai compris que Sturler s'oubliât à Florence depuis seize ans, et que Le-Duc quittât Rome les larmes aux yeux; j'ai senti qu'on pouvait rêver la paix de l'âme au bruit harmonieux des flots de Sorrente et de Baïa, oublier le monde à l'ombre de quelques vieux arbres, dans une petite maison isolée sur les rivages d'Éleusis. Cette mer bleue qui caresse les plages de Grèce; ces riantes villas de Naples et d'Albano, éclairées par un ciel si pur; ces grandes ruines d'Athènes; ces lignes élégantes et ces éclatantes couleurs des paysages d'Italie et d'Orient auront gardé quelque chose de mon cœur quand, plus avancé dans la vie et séparé de ma jeunesse, je jetterai en arrière un regard découragé... Mais, oh! que j'aime mieux retourner vivre sous nos peupliers, auprès de vous! oh! que j'ai hâte de m'asseoir à votre foyer et de me promener avec vous dans mon Breuil bien-aimé, à l'ombre des arbres que j'ai plantés!...

Comme si, par une association naturelle avec les touchantes beautés de l'*Odyssée*, il avait eu à cœur de dater d'Ithaque tous les souvenirs les plus chers de la patrie, Gandar écrivait de là aussi à une personne dont le nom ne m'est pas indiqué, qui pourrait bien être celle à laquelle il était déjà fiancé de cœur, et qui devint plus tard, et non sans d'assez longues épreuves, la digne et dévouée compagne de sa vie; ou si ce n'est elle, il s'adressait à elle par une amie commune, et, en parlant à l'une, il pensait certainement à l'autre. Ceux qui, jusqu'ici, ne connaissaient Gandar que par ses livres ou par son enseignement auront remarqué combien cette correspondance nous le montre plus varié, plus vif qu'on n'était accoutumé à le voir, d'une nature tout à fait aimable et attachante; mais cette lettre qu'on va lire est d'un caractère encore plus particulier et plus délicat. Rien n'y éclate : le sentiment

sous forme voilée est partout présent, comme dans ces tièdes matinées où une brume légère, qui n'est pas un nuage, dissimule pourtant le soleil. L'expression, pour être ainsi discrète et contenue, n'en est que plus pénétrante.

(Ithaque, 21 août 1848.) — La vie d'un voyageur est une étrange alternative de joies et de peines, de regrets et d'oublis, d'élans impétueux vers l'avenir et de retours mélancoliques vers le passé. S'il est des moments où l'âme est comme arrachée à elle-même par les monuments de l'histoire, par les œuvres de l'art ou par les beautés de la nature, elle se lasse bientôt de cette admiration solitaire; elle sent le vide de son bonheur plus vite et plus longtemps qu'elle n'en a joui; et rassasié d'émotions nouvelles, fatigué d'effleurer tant de choses et de livrer sans cesse la voile aux quatre vents, on aime, croyez-moi, dans ces heures de chagrin morne qui sont si fréquentes sous un toit étranger, on aime à rentrer en soi-même, à remonter le cours de la vie, à ranimer ses plaisirs et ses tristesses d'autrefois, à chercher dans les replis les plus cachés du cœur ces noms aimés, ces chers visages que la mort seule y peut effacer.

Ne semble-t-il pas qu'en changeant chaque soir d'idée, de spectacle, de patrie, qu'en emportant chaque jour quelque chose à des objets, à des êtres auxquels nous laissons aussi une partie de ce que nous sommes, nous devrions désapprendre et les affections profondes et les grandes pensées qui inspirent toute une vie?... Il n'en est pas toujours ainsi; la foi, soumise à tant d'épreuves, ou périt ou se fortifie; la raison se dégrade ou mûrit; le cœur se ferme, ou bien il s'ouvre à des tendresses plus ardentes, et, dégoûté de ces amitiés banales qu'une heure voit nouer et se rompre, il s'attache avec plus d'énergie aux affections étroites qui lui paraissent dignes de l'enchaîner pour toujours.

Les uns oublient, les autres apprennent à se souvenir; les uns s'étudient à aimer moins pour moins souffrir, les autres sont dévorés du besoin d'aimer davantage; et plus ils s'éloignent, plus ils sentent leur courage défaillir, et plus ils s'efforcent de se rapprocher au moins par la mémoire des joies perdues.

Aimer davantage, c'est aimer autrement; et surtout si c'est encore le même cœur qui s'attache aux mêmes êtres, le temps ayant profondément changé la nature de ses liens.

Aimer de si loin, c'est aimer sans jouir, c'est aimer sans posséder, c'est apprendre à n'aimer plus pour soi. Ne croyez pas que le cœur

s'endurcisse, mais il se résigne; il sent profondément ses blessures, mais il ne s'effraye plus de les voir; il trouve à les souder, à les rouvrir, je ne sais quelle joie triste qui l'ennoblit.

C'est aux instants de lassitude, c'est dans les soirées d'ennui, c'est dans les nuits d'insomnie, que l'âme se berce de ces rêves ou caressants ou douloureux; c'est quelquefois aussi durant les heures de contemplation muette et de recueillement religieux.

Pour moi, dans les plus vives souffrances et dans les plus vives joies, je retrouve les mêmes pensées. Si mon âme est vide, à quel sentiment fais-je appel pour la remplir? si elle est trop pleine et anéantie par des émotions qu'elle n'exprime pas, à qui songe-t-elle pour n'en garder que la moitié?

Ces jours derniers, sorti de Corfou, et après avoir traversé l'île, j'étais monté sur une colline qui domine à pic — ici l'île elle-même, ombragée et riante comme un grand jardin, — et là cette douce mer Ionienne que le soleil éclairait de ses derniers rayons avant de disparaître derrière un promontoire aux lignes fantastiques. La brise était silencieuse, l'horizon brumeux et borné; les nuages confondaient avec les flots endormis leurs couleurs fines et vaporeuses, un peu pâles, presque effacées. Vingt enfants demi-nus m'avaient suivi, chuchotaient et riaient entre eux de ma rêverie. Je ne pouvais me détacher de ce spectacle; j'aurais voulu graver cette impression dans ma mémoire et la rendre éternelle. Comme je cueillais une fleur sur la roche stérile et nue, un enfant me tendit une poignée d'herbe sèche, ne comprenant guère qu'on puisse compter les jours de sa vie aux pages de son album et mettre quelque chose de son cœur dans les feuilles flétries qu'il a si souvent foulées aux pieds. Et je me demandais avec moins de surprise que d'ivresse pourquoi il est ainsi des lieux qui nous rendent plus simples que les enfants.

Cette nuit encore, comme la fatigue avait écarté de moi le sommeil, j'ouvris, à l'aube, la fenêtre du grenier où je reçois l'hospitalité comme les voyageurs d'Homère : à travers le feuillage pâle des oliviers, j'apercevais les eaux du port, le double rocher qui en ferme l'enceinte, et derrière eux le mont Nérite que ne couronnent plus, comme au temps d'Ulysse, de vertes forêts... Aucun bruit ne troublait le silence de la nuit... Peu à peu l'aurore éclaira de lumières plus vives ce paysage si simple et si calme, les coqs chantaient, et des portes entr'ouvertes les gens du faubourg s'en allaient lentement achever la vendange dans les champs de pierres où le vieux Laërte cultivait de ses mains de jeunes arbres...

Adieu! Où est le jour où nous regarderons ensemble la Moselle des côtes de Sainte-Ruffine, et la Nied des prairies de Remilly!...

Je ne crois point m'écarter; je n'oublie pas que j'ai présenté Gandar comme un exemple à suivre pour celui qui se destinerait à être un parfait professeur. Cette manière de sentir intime et profonde qu'on vient de voir se révéler était bien en accord avec la sévérité des devoirs futurs qu'il acceptait à l'avance. Son existence devait trouver un jour à s'y affermir dans son ensemble et à s'y compléter. Quintilien et Rollin, pour des raisons diverses chacun en leur temps, ont omis cela dans le modèle qu'ils ont tracé d'un bon maître. Le professeur a besoin d'une vie domestique établie. Une femme, compagne intelligente, confidente et *partner* de ses études, lui procure non-seulement la paix, mais l'inspiration du foyer. Plus il a de racines de ce côté, plus il trouve à l'intérieur de consolations et d'appui, et plus il s'appliquera à ses travaux avec tranquillité et joie, en toute assurance. Quelque chose de la sérénité affectueuse qu'il ressent transpirera jusque dans son enseignement même et se répandra sur ses élèves. Dans cet ordre de succès réguliers et paisibles, où il ne s'agit point de feux d'artifices à tirer à de certains jours, mais de fruits à produire durant des années, le bonheur calme et pur est un meilleur conseiller encore que l'amour-propre. Celui qui tient avant tout à être utile se distingue bientôt, à sa méthode et à son accent, de celui qui ne prétend qu'à briller.

Gandar ne perd jamais de vue le but sérieux, et, même quand il rêve, il ne s'en éloigne pas. Dans ses lettres ou plutôt dans les espèces de rapports sous forme de lettres qu'il adresse à ses maîtres, M. Havet, M. Guigniaut, il nous expose la suite régulière de ses études, de ses excursions, de ses vues et de ses projets, qu'il n'a pas tous remplis. De même qu'il avait eu le plaisir de

lire quelques chants de l'*Odyssée* à Ithaque, c'était dans les champs de Troie qu'il voulait lire l'*Iliade;* il avait dessein de présenter à la Faculté une thèse d'ensemble sur le monde d'Homère. Et il ne bornait point ses vues à la seule antiquité; préoccupé avec intérêt du sort de cette Grèce moderne qui n'a été ressuscitée qu'à demi et qui ne respire, pour ainsi dire, que d'un poumon, il méditait un petit livre qu'il aurait intitulé : *Des limites légitimes d'une Grèce unitaire*. Enfin il roulait à la fois dans son esprit, comme il arrive dans la première jeunesse, plus de choses qu'il n'en devait produire. Mais, même dans ses plus libres échappées vers l'avenir, il ramenait tout à la carrière principale où il mettait son honneur, à l'office sévère auquel il s'était voué. Gandar est l'homme qui, même en voyage, fait le moins l'école buissonnière; il est déjà à l'avance le professeur fidèle à la chaire qu'il aura.

Quoi qu'il en soit, écrivait-il d'Athènes à M. Havet (26 janvier 1849), malgré les fatigues de nos chevauchées et l'ennui dont je ne puis me défendre quand je reste trop longtemps à Athènes, je m'applaudirai toute ma vie d'avoir passé deux ans à visiter les pays classiques, si curieux à tant de titres; et j'ose espérer que, soit que je reste dans l'enseignement des lycées, soit que le ministre m'appelle à remplir une chaire dans une Faculté des lettres, le fruit de ces voyages ne sera pas tout à fait perdu pour ceux qui écouteront mes leçons. C'est pour eux autant que pour moi que j'étudie; car je suis pénétré d'une vive reconnaissance envers ceux qui m'ont permis de compléter ainsi mes premières études, et je n'oublierai jamais qu'en acceptant cette mission, j'ai contracté envers l'État une de ces dettes que l'on n'acquitte qu'avec les efforts de toute une vie.

Il avait fait, en septembre-octobre 1848, un petit voyage en Arcadie et en Élide, dont il envoya un récit détaillé à son frère. J'y remarque cette belle page, qui lui fut inspirée par les harmonies de la nature et de

l'histoire, par l'heureuse et parfaite convenance du cadre et des souvenirs, en face de l'admirable vallée, aujourd'hui déserte, d'Olympie :

Il existe entre les lieux célèbres et leur histoire une harmonie qui en fait le charme ; on sent à les parcourir vingt siècles après leur ruine qu'ils étaient prédestinés, que ce qu'ils ont été ils devaient l'être, que la nature avait mis une correspondance intime entre eux et le fait dont ils ont été le théâtre, ou la pensée dont ils ont été le symbole. Olympie, c'est l'unité de la Grèce, c'est la fraternité des peuples consacrée par des jeux et des prières solennelles, c'est la concorde succédant, quand son heure est venue, aux guerres intestines et faisant tomber des mains de quelques-uns, au nom de la patrie commune, des armes fratricides. J'ai vu l'Isthme et j'ai vu Némée, qui avaient aussi le même sens, mais qui n'ont jamais eu dans l'antiquité la même gloire. Un seul coup d'œil explique cette différence : Némée est mesquin ; l'Isthme est sec ; l'idée de séparation est empreinte, comme l'idée d'alliance, dans cet étroit passage où les nations divisées s'étaient si souvent heurtées ; la ville même où se célébraient les jeux isthmiques n'était qu'une forteresse. Des merveilles d'Olympie il reste bien peu de traces ; les alluvions du Cladée et de l'Alphée ont couvert sous vingt pieds de terre l'Hippodrome, le bois sacré de l'Altis, les sculptures d'Alcamène dont Pausanias a parlé ; c'est à peine si les architectes de la Commission de Morée ont découvert par leurs fouilles la base de quelques colonnes, seul reste de ce majestueux temple de Jupiter, plus grand et plus vénéré que le Parthénon : et cependant aucun lieu ne répond plus fidèlement à l'idée qui s'attache à son nom ; aucun paysage n'est plus harmonieux dans ses lignes, plus doux aux regards ; ces plaines fécondes, ces eaux paisibles, ces collines verdoyantes écartent l'idée de la souffrance, de la haine, du sang versé ; la joie et la paix y respirent ; c'est là que des peuples de frères doivent se réunir pour oublier leurs querelles et jurer de s'aimer toujours.

Il ne se peut de plus beau commentaire littéraire ; Gandar s'y complaisait et aurait eu peu à faire pour y exceller. Dans sa correspondance, où il appuie moins, il réussit mieux. — Il fit aussi, à cette fin d'automne (1848), avec Émile Burnouf et Hauriot, une pointe jus-

qu'en Béotie et à Thèbes. Ses compagnons et lui ne purent guère rapporter sur la topographie de l'ancienne Thèbes que des notions assez conjecturales, comme on les peut tirer d'une ville entièrement détruite « dont « il ne reste que trois ou quatre pierres et une vieille mosaïque. » Gandar ne voyageait point d'ailleurs en archéologue : ce n'était là que l'objet secondaire à ses yeux; Pindare, les *Sept Chefs*, les *Œdipe* relus sur place, lui tenaient davantage au cœur. Ces textes magnifiques, encadrés dans des promenades aux bords de l'Isménus et de Dircé, l'aidaient moins à reconstruire qu'à se figurer une Thèbes idéale approximative et suffisante pour l'imagination. L'École d'Athènes, à l'époque où il en faisait partie, n'était elle-même encore qu'au berceau pour les recherches et les découvertes archéologiques. Celles-ci, négligées ou ajournées dans le principe, s'inaugureront surtout avec les générations auxquelles le brillant succès de M. Beulé donnera le signal[1]. Gandar s'en tenait volontiers à des impressions et à des résultats purement littéraires :

L'École française, jusqu'à ce jour, écrivait-il à M. Guigniaut (17 janvier 1849), n'a pas réussi à faire beaucoup de découvertes; il faudrait pour cela des frais de séjour et de fouilles, une patience et des connaissances spéciales dont elle ne se pique pas. Si j'en juge par ses premières campagnes, elle n'aura peut-être la gloire ni d'ajouter une ligne au Recueil des inscriptions, ni d'exhumer une seule ruine ignorée. Ce n'est pas son but. Ce que nous demandons à la Grèce, c'est une idée plus exacte de l'antiquité, un sentiment plus vif des beautés que nous aurions commentées peut-être sans les bien comprendre, et chaque voyage fait faire à chacun de nous un pas de plus dans cette voie. Si nos esprits font ainsi quelques progrès, l'auditoire des lycées et des Facultés et nos maîtres de la Sorbonne en jugeront. Nous ne voulons pas autre chose.

1. On sait les noms de MM. Perrot, Heuzey, Foucart, Wescher, et de bien d'autres, qui ont marqué depuis dans cette voie.

C'était trop peu, c'était par trop restreindre la portée de l'institution. L'École d'Athènes, depuis, a voulu davantage : elle a élargi son programme et a su le remplir. Mais Gandar, en définissant le sien, montrait à quelles conditions élevées il mettait désormais le mérite de l'humaniste, et comment il entendait le renouvellement du goût et du sentiment littéraires.

Ce renouvellement des plus sensibles, l'École d'Athènes et son influence l'ont déjà opéré en partie. L'humaniste d'auparavant, du temps où elle n'existait pas, se reconnaît tout d'abord, et il différait assez notablement de l'humaniste rajeuni, retrempé à la source. Un humaniste qui a vu la Grèce n'est point en effet le même que celui qui ne l'a pas vue. Ce dernier était plus orné, plus fleuri, plus rhétoricien, plus de seconde main, que sais-je? il était plus *quartier-latin*, il était moins attique. Un humaniste qui a vu la Grèce remet les choses classiques à leur vrai point. En admirant Virgile, il sait combien celui-ci, pour être tout entier lui-même, a dû se rapprocher de la Grèce, y vivre d'aussi près que possible, se tenir constamment en présence d'Homère. Homère, selon la remarque de Gandar, a inspiré à tous ceux qui ont visité les contrées homériques, à André Chénier, à Chateaubriand, à M. Lebrun, « des pages où respire le vrai parfum de l'antiquité. » La Fontaine et Fénelon, s'ils ne l'avaient pas vue, avaient deviné la Grèce. Mais certes il ne l'avait ni devinée ni vue, le poëte moderne qui, tenant à nous montrer Homère et se piquant de nous le rendre avec plus de vérité que ses devanciers, s'est félicité hautement de n'avoir pas fait comme André Chénier, « qui avait reculé devant la *brutalité* d'Homère. » La *brutalité* d'Homère, bon Dieu! et cela dit presque en manière d'éloge. Si M. Ponsard

avait vu la Grèce, il aurait su que le mot de *brutalité* n'existe que pour le cyclope dans le monde d'Homère, et qu'un pareil terme jure et crie, appliqué à ces beaux génies harmonieux qui, même sous leur forme primitive, sont tout le contraire du barbare. La seule vue d'un rivage de Grèce aurait averti un homme de talent de la note si discordante ; l'idée même ne lui en serait pas venue.

Je ne fais que donner à la pensée de Gandar son sens le plus précis. — Il eut le temps de voir arriver les membres de la promotion suivante, la troisième, dont était son ami Jules Girard, *l'attique* ; mais, fatigué par le climat, il ne prolongea point son séjour, et il ne tarda pas à rentrer en France. Il y débuta dans la carrière de l'enseignement comme professeur de rhétorique au lycée de Metz. Il n'y resta pas moins de six années (1849-1855), interrompues seulement par un congé en 1853 et par une mission en Grèce : sa véritable mission, scrupuleux comme il l'était, consistait surtout à revoir Ithaque, afin de pouvoir écrire en toute précision sa thèse latine. Son séjour à Metz fut marqué, d'ailleurs, par la participation très-vive qu'il prit au mouvement des arts. L'école messine comptait dès lors parmi ses peintres distingués Maréchal, Devilly, de Lemud et Rolland, un oncle de Gandar : Émile Michel préludait par des paysages pleins de fraîcheur, de légèreté et de vie. La musique aussi avait ses Durutte et ses Desvignes, et l'on se souvenait qu'Ambroise Thomas était né à Metz. Notre jeune professeur de rhétorique ne crut point sortir de sa sphère ni abuser de l'art de persuader en conviant ces jeunes talents chers au pays à se former en une société dite de l'*Union des Arts*. Il s'y mit de tout cœur ; le zèle qu'il déploya, les services qu'il rendit ou qu'i

essaya de rendre en qualité de secrétaire et d'organe à l'association dont il était l'âme, et qui n'eut que deux années d'existence, ont été exposés et appréciés dans une excellente notice de M. Prost, membre de l'Académie de Metz. Il y eut évidemment en ces années un premier Gandar, plus actif, plus répandu, plus expansif que celui qui nous est venu ensuite. Il se mêlait de plus de choses, il se mettait plus en avant; un rayon du soleil d'Athènes l'animait. J'ai quelque lieu de croire qu'il y portait aussi d'abord une flamme démocratique, depuis comprimée[1]. Ses qualités, au fond restées les mêmes, prirent par la suite une teinte de réserve; son ardeur se concentra. Laissant de côté cet épisode local, qui tient une assez grande place dans la jeunesse de Gandar, je ne dirai ici que quelques mots encore de son second voyage en Grèce.

## II

Il ne faut jamais revoir, dit-on, ce qu'on a trop aimé et admiré, de peur d'éprouver un mécompte. Mais il n'en est pas ainsi des vraiment belles choses : elles ne

1. Dans une lettre à sa mère, datée de l'École française d'Athènes, à son second voyage (7 juin 1853), Gandar écrivait : « Je t'avouerai que je ferme les yeux et les oreilles autant que je le puis; ce n'est point pour chercher les traces de la politique que je vous ai quittés, et tu peux voir, ma bonne mère, d'après le silence que gardent sur ce point toutes mes lettres, que je ne me suis point laissé distraire de mes préoccupations par tous ces bruits. Les temps commandent aux gens de cœur de demeurer étrangers à la vie publique; lorsqu'on n'y recueille que des inquiétudes, il faut s'étudier à l'indifférence; pour moi, j'oublie et j'ignore; ce n'est pas sans peine, et je fais violence à ma nature qui aspire à tout autre chose que l'apathie et l'inaction; mais le mouvement du voyage, Homère et les écrits que je me hâte de terminer, me sont si à propos venus en aide que les jours passent sans que j'y songe et sans que je me mêle le moins du monde à toute l'agitation qui m'entoure. »

peuvent que gagner à être revues. Gandar, en retournant en Grèce au printemps de 1853, n'était plus pourtant le voyageur intrépide et avide des premières années. C'est qu'il n'était pas essentiellement un voyageur : il allait voir les lieux dans un but particulier, au profit de certains livres, de certaines études présentes, et non pas tout à fait pour les voir en eux-mêmes et pour y chercher du nouveau. Il le sentait bien à la veille du départ, il regrettait ce qu'il allait quitter. Il s'était fait, dès ses premiers mois de congé, une vie à souhait, des journées de recherches et de lectures, des soirées sans isolement. Venu à Paris dans le carême de 1853 pour consulter les bibliothèques : « J'ai ce bonheur, disait-il, « d'échapper au monde et de trouver quelquefois la so« ciété. » Revenu à son Remilly, il avait peine à s'en arracher, même en cette saison de fin d'hiver, même en songeant qu'il repartait pour la Grèce; il écrivait à son ami Émile Michel, en ce moment à Rome (25 mars 1853) :

Notre Remilly n'a pas encore une seule feuille; il y tombe chaque jour quelques flocons de neige; le soleil a des rayons bien pâles; le ciel est gris; le vent sommeille; aujourd'hui (*vendredi saint*) les cloches, qui sont allées vous retrouver à Rome, ne troublent même plus ce silence de la nature. Ce calme sied à la lassitude de mon esprit. Dans l'isolement, j'ai pu me recueillir, et j'ai toujours besoin de le faire à la veille d'une nouvelle absence; il faut savoir à quel moment de sa vie on s'est mis en route, à quel moment on est revenu; ce qu'on a laissé, ce qu'on retrouve, ce qu'on rapporte. Hélas ! lorsqu'on songe à toutes ces choses, on n'est plus fait pour voyager. Je sens en effet, mon cher Michel, que ma curiosité s'émousse; c'est trop courir sans atteindre au but, trop voir sans savoir; trop flétrir de fleurs sans faire un pauvre rayon de miel ; et tenez, quoique je veuille absolument partir et que j'aie raison de le vouloir, il me semble que je pars sans joie et que jamais plus je ne m'en irai aussi loin. Ce sont des adieux que je vais faire au ciel d'Orient, et j'aspire à me renfermer comme vous dans l'horizon du ciel natal, dans le cercle étroit

des affections domestiques et des petits devoirs de la vie de chaque jour.

J'ai dit qu'il préparait ses thèses : il avait choisi pour sujet de sa thèse française Ronsard d'abord ; mais bientôt le Ronsard tout entier l'avait effrayé ou rebuté, et il s'était restreint à suivre de près « l'imitation d'Homère et de Pindare » dans le vieux poëte. Sa thèse latine, mélange de topographie, d'érudition et de littérature, était l'île d'Ithaque avec tous les souvenirs de l'*Odyssée :* il l'avait préparée à l'avance et n'avait à revoir l'île elle-même, Ithaque *aux beaux couchants*, dans sa configuration précise et dans ses échancrures de rochers, que pour plus de certitude et pour mettre la dernière main à son travail. « Je compte prendre la mer à Marseille le « 11 avril, écrivait-il de Remilly à M. Émile Michel ; le « 19 j'arriverai à Athènes juste à temps pour y trouver « encore Beulé. Je sortirai très-peu de la ville et ne « songe pas, dans mes promenades, à dépasser Platée, « Mycènes et Corinthe. Dès que j'aurai revu à mon aise « le Parthénon et le golfe, tiré des livres et des hommes « ce que je puis en espérer, j'irai vite à Corfou et à « Ithaque. » Il suivit exactement son programme.

La génération qu'il retrouvait à Athènes était pour lui nouvelle. Le docte couvent avait vu passer bien des hôtes depuis le jour où Gandar l'avait quitté. A Girard, à Vincent enlevé là-bas par la mort, aux membres de cette troisième promotion, en avait succédé une quatrième, Beulé, Alexandre Bertrand, Mézières, et celle-ci elle-même avait fait son temps. Mézières était déjà de retour; Beulé allait partir. Il accueillit cordialement Gandar, lui fit les honneurs de l'Acropole et de sa découverte par la plus belle journée qu'avait eue encore le printemps. Gandar retrouvait l'École bien en progrès,

la bibliothèque agrandie et complétée, le petit jardin ayant gagné en verdure et en fleurs, d'autres jardins encore (ceux de la reine) créés et embellis par une habile culture :

Bien que deux hivers désastreux, dit-il, aient ravagé toute la plaine, brûlé les jeunes orangers d'Athènes comme les oliviers séculaires du Céphise, la reine est parvenue à doubler ses plantations où l'on trouve de l'eau, des fleurs, de l'herbe, presque de l'ombre, et quelques arbustes exilés de nos pays, mêlés à ceux des montagnes de l'Attique et aux palmiers de l'Orient. Quatre années ont laissé faire à cette oasis de verdure de grands progrès. En revanche les orages ont nui beaucoup aux ruines; et j'ai retrouvé plus d'un monument mutilé ou chancelant. Qu'y faire? chaque jour les arbres rajeunissent, et le Parthénon vieillit. Ce qui dure sans avoir besoin d'une jeunesse nouvelle et sans craindre la décrépitude comme les œuvres des hommes, c'est la mer et l'horizon des montagnes et cette divine lumière que je retrouve tels que je les ai connus, aussi surpris qu'à mon premier voyage parce que je sors de nos brumes, et plus ému parce qu'ayant eu déjà le loisir de les aimer, j'avais eu le temps aussi de les regretter plus d'une fois.

Ailleurs, regrettant la perte de quelques illusions, il se félicite d'en garder au moins une : « C'est, dit-il, mon « amour pour la Grèce, que je ne puis cesser d'admi- « rer, après l'avoir retrouvée plus belle que mes sou- « venirs. »

Je ne crois pas sortir de mon sujet ni abonder dans le trop de familiarité en relevant ce passage naturel d'une lettre à son frère Adolphe Gandar; nous sommes dans le monde homérique, où l'on ose être homme avec tout ce qu'il y a d'humain en nous, et où les pleurs qu'on verse ne sont pas une marque de faiblesse :

(Athènes, 5 mai 1853.) — Beulé m'a quitté dimanche (*jour de la Pâque grecque*). Plus on vit sous ce ciel d'Athènes, plus on a besoin d'y vivre. Joies et souffrances, chaque souvenir est un lien. Il vient un jour où tous ces liens, on les brise, mais le cœur saigne, et les

yeux les plus stoïques se mouillent de larmes. A l'heure des adieux, le pauvre Beulé pleurait. Il faut penser qu'il était ici depuis plus de trois ans, et que de tous les membres qui se sont succédé à l'École, c'est lui surtout que la Grèce aura fait ce qu'il est et ce qu'il doit devenir un jour.

M. Beulé, en partant, laissait Gandar aux soins d'un jeune et nouveau membre de l'École, dont le coup d'essai brillant, le premier exploit signalé datera également de la Grèce, mais dans un genre bien différent : « Beulé « parti, écrivait Gandar, je vivrai en tête à tête avec un « de nos jeunes collègues né à Dieuze et garçon d'esprit, « M. About. » Et, rendant compte de ses occupations, de ses promenades parmi les ruines, de ses paisibles lectures dans la petite bibliothèque de l'École, de tout ce qui ne lui laissait guère à désirer d'autres distractions : « Il me suffit, ajoutait-il, de quelques instants « passés par intervalle chez M. Daveluy, à la Légation, « ou dans la société du seul membre de l'École qui l'ha« bite encore porte à porte avec moi, M. About, jeune « homme de beaucoup d'esprit, et qui est rempli d'é« gards pour moi comme pour un aîné et un hôte. »

Et, puisque je rencontre le nom de M. About lié à celui de Gandar, je ne saurais (si peu rhétoricien que je sois) me dérober à l'envie de les rapprocher au moral et de les opposer. Gandar et About, c'est, à mes yeux, l'École normale dans ses produits les plus distingués et les plus différents, les plus inverses, et lui faisant grand honneur tous les deux. J'aime à me les représenter en ce moment, puisque nous sommes en Grèce, par un de ces bustes doubles où se complaisait souvent la fantaisie des artistes grecs : ils aimaient, on le sait, ces sortes de Janus à physionomies assortissantes ou le plus souvent contrastantes; les vases sculptés nous offrent volontiers

deux figures opposées dos à dos, nuque à nuque, et qui se complètent, Sophocle et Aristophane, Bacchus et Ariane, et sur un rhyton je vois Alphée et Aréthuse. Ici le contraste est parfait : Gandar et About, deux cerveaux disparates; l'antithèse, pour qui les connaît, saute aux yeux et rit à l'esprit : l'un grave, consciencieux, religieux aux anciens, déférent aux modernes, se tenant dans sa voie et ne s'en laissant détourner par rien; portant du sérieux et de l'affection en tout, de cet approfondissement attentif et pénétré, quelque peu étranger à la nature française, et que les Allemands, qui se l'arrogent, expriment très-bien par le mot *Gründlichkeit;* réalisant encore l'idée du σπουδαῖος d'Aristote, l'homme vertueux et non léger; un gros front énorme venant en surcroît au portrait[1] : l'autre gai, vif, ironique, espiègle même, le nez au vent, la lèvre mordante, alerte à tout. frondant sans merci, à l'exemple de Lucien ne respectant ni les hommes ni les dieux : chez l'un l'École normale en plein exercice et développement de son professeur modèle, dans tout le large de la tradition régulière et directe; chez l'autre cette même École en rupture de ban, en pleine dissipation et feu d'artifice d'homme d'esprit émancipé, lancé à corps perdu à travers le monde, mais d'un homme d'esprit, remarquez-le, dont c'est trop peu dire qu'il pétille d'esprit, car, sous sa forme satirique et légère, il fait bien souvent pétiller et

1. « ..... Mon fardeau m'a poursuivi jusqu'ici, et aucun chapelier ne consent « à la coiffer (ma tête) ni d'un chapeau ni d'un bonnet grec; il paraît que, « dans le pays de Phidias, on me trouve aussi plus gros que nature; mais vous « devez me pardonner ma laide grosse tête, car j'ai un bon gros cœur pour « vous aimer... » (Lettre d'Athènes, 23 mai 1848, à Mme Adolphe Viollet-Le-Duc.) — En insistant sur l'idée de force et de solidité qui était le caractère le plus saillant, il ne serait que juste toutefois, pour compléter la physionomie, de marquer aussi ce qu'il y avait d'intelligence sur ce front et parfois de finesse dans ce regard.

mousser le bon sens même, et toujours dans le meilleur des styles : toutes qualités par où il témoigne encore de son excellente nourriture et tient, bon gré mal gré, de sa mère.

Assez jouer comme cela. — Gandar revint de la Grèce par l'Adriatique, Corfou, Trieste; il traversa l'Allemagne, Vienne, Prague, Dresde, Munich. Rentré en France, il soutint ses thèses en 1854, fut nommé, l'année suivante, professeur suppléant de littérature ancienne à la Faculté de Grenoble, n'y resta qu'un semestre marqué par un fort bon discours d'ouverture sur *Athènes, son génie et ses destinées;* nommé presque aussitôt à la Faculté de Caen professeur de littérature étrangère, il y fit quatre cours complets, de 1856 à 1860, et y traita successivement de Goethe, de Dante, de Pétrarque, de Shakspeare et de ses imitateurs, de Schiller, de Goethe encore, de Machiavel et des grands Italiens, écrivains ou artistes de la Renaissance. Cette brusque obligation d'entrer dans des sujets pour lui nouveaux et d'en parler au fur et à mesure de l'étude lui fut très-utile. Il était naturellement le contraire de ces professeurs improvisés qui ne doutent de rien, qui comptent sur l'inspiration du moment, qui apprennent le matin ce qu'ils débiteront le soir, et qui sauront peut-être à la seconde ou à la troisième année ce qu'ils ont commencé à enseigner dès la première. Mais il n'était pas mauvais non plus pour lui de se sentir l'aiguillon au flanc, d'avoir à presser le pas et à entrer en campagne, sauf à achever de s'équiper en marchant. La rapidité fut toujours la qualité qui lui fit le plus défaut[1], et il dut souvent s'en préoccuper

1. Un ami particulier de Gandar m'avertit qu'il y aurait à faire ici une distinction. La vivacité pouvait manquer à Gandar dans les allures, dans la manière de s'exprimer, dans les actions et les démarches, dans les résolutions même;

dans cet ordre d'enseignement, pour lui tout nouveau, auquel il lui fallait sans cesse et surabondamment pourvoir : soixante leçons au moins par année, et des leçons à pleins bords! il faut y avoir passé pour savoir ce qui en est, ce que demande et consomme un cours de Faculté fait en conscience, sans interruption ni relâche; le métier est dévorant. On peut prendre idée de la forte acquisition et de la dépense intellectuelle de Gandar durant tout ce temps par ses discours et programmes imprimés, mais surtout dans ses lettres, qui nous initient à ses efforts et à cette suite, à cette simultanéité de riches et fécondes études. Il avait commencé ce cours de littérature étrangère par Goethe, auquel il devait encore revenir plus tard; mais, après ce prélude, qui était une entrée en matière relativement facile, il aborda la difficulté de front, par les sommets, et s'attaqua à Dante. Il ne consacra pas moins de trente-quatre leçons à ce grand sujet. Il avait un exemplaire de la *Divine Comédie* qui lui avait été donné par le peintre Émile Michel, et il s'y trouvait, entre les feuillets, non coupés, des fleurs séchées qui étaient sans doute un souvenir des printemps d'Italie.

Quel dommage, écrivait-il à son ami (31 décembre 1856), que ni vous ni moi nous n'ayons lu ce livre, là où vous avez cueilli ces fleurs! Lire Dante à Florence comme j'ai lu Homère en Grèce, tel serait aujourd'hui mon rêve. Quel commentaire que les peintures et les sculptures primitives et tous ces monuments du treizième siècle qui sont encore debout par toute la Toscane! Mais j'ai beau tourner mes yeux vers le soleil, c'est dans les brumes de Caen que je lis Dante, et sans autre espoir que celui d'aller lire Shakspeare dans les brumes de Londres. Il faut se faire une raison.

mais il concevait et travaillait vite. Il ne le cédait pour la rapidité du fonctionnement intellectuel à aucun ou presque aucun des hommes distingués de sa génération.

Ainsi encore il se figurait qu'on devrait lire les *Wallenstein* de Schiller à Prague, au cœur de la Bohême. Il avait suivi à Francfort et il espérait suivre un jour à Weimar et à Wetzlar les souvenirs de Goethe, selon le principe posé par Goethe lui-même : « Quiconque veut « comprendre le poëte doit aller dans le pays du poëte. » C'était son dilettantisme à lui et mieux que cela, sa méthode vivante d'interprétation et de critique littéraire. Il réalisa en partie son rêve pour Shakspeare dans un voyage qu'il fit à Londres au commencement de l'automne de 1857 : il y vit représenter *Hamlet* par un acteur de talent, mais sur un théâtre de faubourg, devant un parterre tout populaire. Dans une lettre à sa femme il décrit cette salle enfumée, ce public surtout comparable à celui de nos théâtres du boulevard, mais un public plus grossier, plus violent, avec toute la différence des *titis* de Londres à ceux de Paris; et il ajoute :

Tu croirais, chère amie, que tout ce bruit m'a pris sur les nerfs. Mon Dieu, non! l'étude que je venais faire n'a pu être une étude complète qu'à ce prix. Je voulais comprendre cette grande énigme d'*Hamlet*, de toutes les œuvres de Shakspeare la plus puissante et la plus étrange, celle qui s'empare le plus fortement de l'imagination, celle qui par instants heurte le plus non-seulement la délicatesse du goût, mais la délicatesse du sentiment. Eh bien, je comprends tout, presque tout, maintenant que j'ai retrouvé Shakspeare et le public de Shakspeare, le poëte et l'acteur aux prises avec cette populace turbulente, capricieuse, à laquelle il faut plaire, qu'il faut faire taire, faire rire et faire pleurer. Tâche difficile, que Shakspeare réussit à remplir presque autant par ses défauts que par son génie. Oh! que j'avais besoin de venir à Islington pour comprendre la scène du cimetière! Du reste, il faut dire que le rôle d'Hamlet, ce rôle qui est toute la pièce, était joué d'une manière remarquable. Tu penses si j'étais attentif de tous mes yeux, de toutes mes oreilles! Mon impression maintenant est plus nette, et j'espère cet hiver jeter quelque lumière sur une question qui est, à mes yeux, l'une des plus importantes et l'une des plus délicates que présente l'histoire des lettres.

Il me semble que la lumière qu'il désirait est toute faite; l'observation est bien simple et ne paraît pas comporter tant de mystères. Shakspeare faisait des concessions volontaires ou involontaires à son public, et quel public! on vient d'en voir un échantillon.

Mais ne le trouvez-vous pas, vous tous qui êtes au courant de la critique théâtrale et du feuilleton dramatique contemporain? Au soin qu'il prend, à l'importance et à l'insistance qu'il y met, Gandar nous rappelle un autre élève de l'École normale, un très-estimable transfuge : avec plus d'élévation et de choix, mais non pas avec plus de conscience, Gandar est le Sarcey de la chaire[1].

Convenons-en, Voltaire, avec son seigneur Pococurante traitant sous jambe les plus fameux auteurs et leurs chefs-d'œuvre, est bien loin d'ici, et je ne sais pourquoi il me revient précisément à l'esprit en ce moment, si ce n'est peut-être parce que dans une méthode excellente je crois entrevoir un peu d'abus, et que le goût nous avertit qu'il faut de temps en temps se détendre. Il en est plus ou moins de ces choses du goût comme des plaisirs : *Glissez, mortels, n'appuyez pas.*

A peine ceci est-il écrit que je sens le besoin de m'excuser et que je suis tenté de m'en repentir, car, je le sais, d'une part le haut enseignement a ses obligations; le professorat, on l'a dit, celui des Facultés du moins, est « une sorte d'apostolat laïque, » il a charge d'esprits et d'âmes; il est presque tenu à ne jamais sourire; et, d'autre part, la critique est devenue une science, et des

1. Quand cet article fut lu, avant l'impression, devant le bureau du *Journal des Savants*, comme c'est l'usage, ce rapprochement de Gandar à Sarcey étonna un peu. J'avais mes raisons. Gandar, certes, eût accepté de très-bonne grâce cet éloge, lui qui disait un jour à M. Mézières : « Sarcey est tout simplement en train de devenir notre premier critique de théâtre. »

plus complexes; elle a nécessairement quelque chose d'artificiel; elle est une construction savante; l'ordre et la méthode y sont indispensables. Il ne s'agit plus de venir faire une simple lecture d'un auteur en l'accompagnant de remarques vives, de commentaires rapides et justes, de rapprochements heureux, et en y apportant un vif sentiment des beautés et aussi des défauts, comme ce serait le compte d'un disciple de Voltaire, de Pope et d'Horace. Parler aujourd'hui des œuvres d'un grand poëte, c'est parler de son époque, de ses contemporains, de ses sources et de ses dérivés, non-seulement de tout ce qu'il est, mais de ce qu'il a pu être et de ce qu'il représente. Dante, Shakspeare, Molière même et La Fontaine, ne sont plus que des occasions de tout voir et de tout dire, de remuer toutes les questions d'art et d'histoire, de faire son tour du monde littéraire; et, pour Shakspeare en particulier, l'ensemble du cours que lui consacra Gandar est parfaitement défini dans le passage suivant d'une de ses lettres (à M. Émile Michel, 14 février 1858) :

Je me suis décidé à parler de Shakspeare toute l'année (1857-1858). Il me semble que personne no sera tenté do trouver que ce soit trop, et moi, je suis ainsi fait qu'il me semblera que c'est trop peu. En effet, j'ai beau me hâter, ma seule crainte est de ne pas arriver au terme. Après quelques considérations préliminaires sur Shakspeare et la Normandie et une biographie de Shakspeare où j'espère avoir mis quelque vie par mes impressions personnelles, j'ai abordé l'examen des œuvres du poëte. J'ai écarté l'ordre des dates, qui est contesté, la distinction par genres, qui est contestable. Considérant l'œuvre de Shakspeare comme une image plus ou moins complète, plus ou moins fidèle du monde réel et du monde imaginaire, je vais avec lui de pays en pays, de siècle en siècle, passant d'Athènes à Rome, de l'antiquité grecque et latine à la Renaissance italienne, du midi au nord, d'Elseneur en Angleterre et en Écosse; ici des légendes à l'histoire, là de l'histoire à la comédie, enfin de la

comédie de mœurs à la comédie romanesque et à la comédie fantastique. Telle est la vaste carrière que je me propose de parcourir depuis *Timon d'Athènes* jusqu'à *la Tempête*. J'en ai fini avec les pièces antiques, et, jeudi prochain, je termine avec *Othello* la série des pièces italiennes; puis j'aborde *Hamlet*. Au bout je cherche à réserver cinq ou six leçons pour conclure, c'est-à-dire pour faire la part exacte du génie de Shakspeare et celle du bien et du mal dans ses exemples. Fidèle aux habitudes de mon esprit, je me prépare surtout à déterminer et à juger l'impression morale produite par ses drames, grande question qui me tourmente à mesure que j'avance et sur laquelle je suis très-préoccupé de dire assez, de ne pas dire trop[1].....

En dehors d'ailleurs du cadre et de l'appareil enseignant, l'admiration de Gandar pour Shakspeare ne l'aveuglait pas, et il restait, à cet égard, dans une mesure que les derniers venus, toujours portés à renchérir, ont trop souvent dépassée. Dans une lettre de Londres, du 25 septembre 1857, adressée à madame Gandar, dans un post-scriptum écrit à onze heures du soir, il disait :

Je viens, à l'instant même, de voir représenter *Richard III*. Franchement je ne l'ai pas regrettée, et ce n'est pas *Richard III* qui le convertirait à Shakspeare. Des peintures d'une vérité et d'une énergie saisissantes, une fin sublime; mais quel rôle! quelle pièce! et quelles monstrueuses horreurs! J'aurais mieux aimé que tu entendisses hier soir cette spirituelle comédie de *L'École de la Médisance*, très-joliment jouée à Hay-Market. Sheridan n'est pas Shakspeare; mais il est aimable.

Ce caractère d'amabilité et d'agrément, Gandar, et je l'en remercie, y reste très-sensible. On a fort exalté,

1. Les écrits de M. Mézières sur *Shakspeare* et sur *les Contemporains*, *les Prédécesseurs et les Successeurs de Shakspeare*, excellents ouvrages, nés eux-mêmes d'un enseignement de Faculté, sont un équivalent fait pour nous consoler de ceux qu'il n'a pas été donné à Gandar de rédiger et de recueillir sur les mêmes sujets. Avec les différences d'application qui tiennent à l'individualité des esprits, on y sent les fruits d'une même méthode, d'une même culture critique saine et sûre.

depuis un certain nombre d'années, les génies supérieurs, austères, grandioses, jusqu'à en écraser parfois les plus charmants. C'est devenu quasi une mauvaise note que de plaire. Gandar, qui a si bien rendu toute justice au Dante, n'est pas injuste pour l'Arioste, pas plus que tout à l'heure pour Sheridan, et, à l'occasion des ouvrages du Titien réunis à l'Exposition de Manchester, et d'une suite de portraits excellents, il écrivait :

Le meilleur de tous, et l'une des peintures les plus parfaites de toute cette Exposition, est un portrait de l'Arioste. Admirable visage : la nature, avec le génie, lui a donné la sérénité. L'Arioste n'aura ni les colères de Dante, ni les égarements du Tasse. Ce n'est pas un héros, non : ce n'est qu'un homme, mais qui unit à la beauté du visage la bonté du cœur, à la santé du corps la vigueur de l'esprit, la prudence d'un sage au génie d'un poëte.

Gandar en chaire ne s'aventurait d'abord qu'avec précaution, bride en main, parcourant de l'œil des notes qui lui servaient de point d'appui : ce ne fut qu'à la troisième année qu'il fit le grand pas, laissa de côté tous les papiers et se lança en pleine mer sur la foi de sa seule parole. Il l'annonçait à l'ami de Metz, confident habituel de ses travaux et de ses progrès, M. Émile Michel, et dans des termes où la satisfaction se tempérait d'une modestie rare :

(Caen, 4 avril 1858.)... On n'a point paru mécontent de mes leçons; je commence à les faire avec moins de peine, plus librement. Depuis six semaines, je fais ce que je désespérais d'oser jamais, je monte en chaire sans aucunes notes, et parle un peu de mémoire, un peu d'inspiration. C'est dire que je commence à parler véritablement : bien ou mal, c'est selon les jours; une ou deux fois, c'était bien. Particulièrement j'ai fait un portrait d'Hamlet qu'on a fort applaudi; on m'a dit que c'était ma meilleure leçon.

Et encore :

(12 juin 1858).... Depuis trois ou quatre mois, j'ai beaucoup,

beaucoup gagné. Le plan de mes leçons est plus simple, mes analyses sont plus rapides et plus vivantes, j'ai eu le courage de jeter toutes mes notes, afin de monter en chaire avec une entière liberté d'esprit et de regarder les gens en face, et il se trouve naturellement que je dis mieux ce que je veux dire et suis mieux compris. Eh bien, c'est maintenant surtout que je sens bien les défauts de mon esprit, les imperfections de ma parole et tout ce que j'aurais besoin d'acquérir pour être seulement la moitié d'un orateur. Cherchons donc, cherchons toujours : c'est l'art et c'est la vie ; et grâce à Dieu, les joies de l'effort, si sévères qu'elles soient bien souvent, valent mieux que les joies passagères et stériles du succès.

Quelle digne et loyale nature! On ne saurait proposer une meilleure étude du professeur. Gandar avait bien le sentiment vrai de ce genre semi-oratoire, car un professeur n'est qu'un demi-orateur. Celui-là seul est complet qui a des contradicteurs en face et non un auditoire muet et docile, et qui, en réponse à des objections imprévues, est tenu à la réplique soudaine, immédiate. Mais aussi ces objections et ces contradictions sont parfois un secours pour le véritable orateur; elles le soutiennent en le provoquant, elles l'alimentent. Le professeur, qui parle seul et sans discontinuer, est soumis à des conditions particulières et qui ont leurs difficultés propres; la plus grande est dans la quantité de notions substantielles et saines qu'il est tenu de débiter en y mettant du mouvement, de la vivacité, une demi-action, et sans négliger l'agrément jusque dans le sérieux. Il doit dessiner des cadres et les remplir, il doit ébaucher sans cesse ou même détailler les sujets, mais sans avoir le temps de les terminer et de les réduire en livres; des matériaux tout préparés s'accumulent journellement derrière lui sans qu'il lui soit donné de les reprendre définitivement et de les cimenter dans une œuvre durable. A peine est-il maître d'un sujet que force lui est

de passer à un autre. Aussi l'auteur en lui, l'écrivain, pour peu qu'il soit écrivain, souffre-t-il tout bas de ce qui fait la vogue même et l'applaudissement public du professeur. Gandar, sur la fin de ses cinq années de Caen, le sentait bien; si professeur qu'il fût par vocation et par nature, il éprouvait un vif désir de fixer pour lui-même, et pour d'autres encore que pour sa centaine d'auditeurs fidèles, quelques-uns de ses résultats. Nous assistons par ses lettres à sa vie intérieure active, ardente, haletante, et qui n'était pas sans avoir dès lors ses quarts d'heure d'affaissement :

(A M. Émile Michel. — Caen, 26 décembre 1859.)... Claire (*Mme Gandar*) vous a dit que j'avais repris mes leçons; j'en ai déjà fait trois, et, dès le commencement du mois de janvier, je ferai mon service comme à l'ordinaire, sans plus demander grâce... Quelle tâche d'ailleurs que la mienne en ce moment! Me voici à Florence au quinzième siècle : j'ai fait une leçon sur les érudits, l'autre sur les architectes et les sculpteurs; la prochaine sera consacrée aux peintres, particulièrement à Masaccio; puis j'indiquerai la renaissance de la poésie en langue vulgaire. Après Laurent-le-Magnifique, Savonarole, Léonard et Michel-Ange, Machiavel. Avec Jules II et Léon X, je passerai de Florence à Rome, où je m'occuperai moins des obscurs essais de la poésie que des chefs-d'œuvre des beaux-arts. Ce tableau doit me conduire jusqu'à Pâques. Le second semestre est réservé à Venise et à Ferrare, avec l'Arioste, Titien et Le Tasse. Quelle vaste carrière, n'est-ce pas? mon cher Émile : elle m'attire et tout à la fois elle m'effraye. Je n'aurai jamais tant lu ni tant osé. Parfois je me désole d'aborder un tel sujet sans avoir revu l'Italie : et cependant je me console en pensant que, si un séjour à Florence eût été la préparation la plus convenable du cours que j'entreprends, ce cours et ces études telles quelles, dont il est l'occasion, seront la préparation tout aussi naturelle du séjour à Florence que nous ne cessons de rêver...

(Au même. — Caen, 6 mars 1860.)... Je ne connais que de nom, mon cher Émile, la plupart des ouvrages dont vous me parlez. J'ai regretté particulièrement il y a quelques semaines de n'avoir pas sous la main les *Artistes dominicains* du Père Marchese; mais je dois me résigner et marcher toujours, toujours courir... Jugez si les désirs et

les regrets se pressent dans ma pauvre tête. Je n'ai pu donner à Machiavel que quatre leçons, à peine dix ou douze journées d'études. Jeudi dernier, j'ai commencé à parler de Michel-Ange; je l'ai conduit depuis le berceau jusqu'à la mort de Jules II. C'est vous dire que j'entreprenais de donner à mes auditeurs une idée du plafond de la Sixtine et du *Moïse*. Quelle tâche! je l'ai pourtant remplie à moitié; car l'émotion paraissait très-vive de part et d'autre. Après demain, je conduis Raphaël jusqu'à la même date; puis, jusqu'à sa mort. Puis je reviendrai à Michel-Ange, achevant ce que j'ai à dire du sculpteur, du peintre, de l'architecte, du poëte. Ces études font mon bonheur et mon tourment; je m'y passionne et m'y consume. Il est temps que l'heure du repos sonne, et que j'aille à Paris me distraire, s'il se peut, de mes idées. Aussi bien l'Arioste et le Tasse me changeront d'air et de monde au mois de mai.

Sommes-nous assez initiés? Ce n'est plus le cabinet du professeur qu'il faut dire, c'est l'atelier, c'est le laboratoire, c'est la *forge* du professeur : *fervet opus*. Les conditions du professeur en ce temps-ci ont en effet changé; elles se sont multipliées, se sont activées comme toutes les autres. J'aurais bien voulu voir le cabinet d'un Rollin ou même d'un Andrieux la veille d'une leçon : je vous demande s'il y était besoin de tant d'instruments et de livres auxiliaires. Mais on n'est pas moderne pour rien, et toutes les études désormais convergent, rivalisent, se lient et se tiennent en un faisceau qu'il faut embrasser. — Je continue l'intéressante confidence :

Les secours ne m'ont pas tout à fait manqué dans le cours de mes recherches. Nous avons ici un très-beau moulage de la célèbre porte de Ghiberti. Le musée possède, vous le savez, le *Sposalizio* du Pérugin et une bonne copie de l'*École d'Athènes*. La bibliothèque m'a fourni plus d'estampes que je n'espérais; j'y ai joint les *Vierges de Raphaël*, et l'on m'a prêté des photographies magnifiques du *Moïse* et du *Jugement dernier*. Vasari, Lanzi, Rio, les catalogues des musées étaient là d'avance sur ma table. J'ai lu Quatremère de Quincy. Je lis en ce moment un Essai sur les fresques de Raphaël, publié l'année

dernière, en attendant l'édition française de Passavant, qu'on nous promet toujours. Avec cela et mes souvenirs et des lambeaux recueillis çà et là, je vais comme je puis, selon mes forces, moins mal que je ne devais le craindre. Cela suffit à ma conscience.

Savonarole m'a très-vivement préoccupé : c'est trop peu dire, il obsédait ma pensée...

(Au même. — 22 juillet 1860.)... J'ai dit et pensé sur cette Renaissance italienne une foule de choses qui vaudraient peut-être la peine d'être conservées. Maudit métier! Il nous entraîne d'un sujet à l'autre, comme Maréchal va de croquis en croquis...

Ce n'était pourtant pas sur la Renaissance, quoiqu'il en fût si plein, qu'il méditait en ce temps-là de faire un livre ; il menait presque parallèlement deux séries de leçons:

Dans mon autre série, écrivait-il le 24 juin 1859, j'ai achevé de raconter la jeunesse de Goethe. Me voici engagé dans un parallèle de l'auteur de *Werther* et de *Vérité et Poésie* avec l'auteur de *René* et des *Mémoires d'outre-tombe*. Je dirai aussi quelques mots de lord Byron, cherchant à marquer du point de vue où je suis placé la part de chacun de ces trois grands poëtes dans l'influence commune, et malheureusement très-funeste, qu'ils ont exercée sur la littérature contemporaine.

L'ouvrage qu'il roulait dans son esprit, et dont il avait déjà fixé le plan, avait été conçu à cette occasion et dans cet ordre d'idées. Généralisant son point de vue, y rattachant le résultat de ses précédentes études sur Dante et Pétrarque, il s'était arrêté à l'idée de réunir sous ce titre, *Des Confessions poétiques*, une suite d'analyses dans lesquelles il aurait présenté les modifications du sentiment personnel se produisant aux différents siècles. Commençant par saint Augustin et Boëce et la vive influence qu'ils avaient exercée sur Dante et Pétrarque, il aurait marqué le caractère propre de ce sentiment chez ces deux poëtes; il aurait montré chez

Shakspeare et Molière l'art profond sous lequel se voile sans jamais s'étaler, sans jamais nuire à l'action, leur personnalité discrète. C'eût été le point culminant de son œuvre, et ces deux chapitres étaient faits dans son esprit : il arrivait ensuite à Rousseau, signalait l'écueil de ces sortes d'apologies auto-biographiques auxquelles son école s'est complu, poursuivant son analyse chez Goethe, chez Chateaubriand et jusqu'à ces récentes publications auxquelles les noms d'Alfred de Musset et de George Sand ont donné un dernier et si contagieux attrait. « Je voudrais pouvoir dire, m'écrit un confident « de ses pensées, tout ce qu'il apportait de savoir et « d'élévation morale dans cette étude pleine de vie, qui « eût offert au public de nos jours une lecture atta- « chante et d'un intérêt actuel sans nulle flatterie. Les « plus grands génies des littératures modernes y eussent « été caractérisés, non pas d'une façon abstraite, ainsi « qu'il arrive trop souvent dans de pareils ouvrages, « mais avec une connaissance approfondie de leurs œu- « vres et en partant d'un point de vue spécial nettement « défini. Il se serait, sans parti pris, élevé progressive- « ment à des considérations générales pleines de saines « instructions. » En tout il était ainsi, cherchant la moralité de la conclusion et à faire la part du bien et du mal.

Ce noble projet, comme tant d'ébauches et tant de germes dignes de vie, est resté dans le royaume des limbes. D'autres travaux, d'autres devoirs vinrent à la traverse et rompirent la trame.

On ne saurait s'étonner que la correspondance de ce temps nous montre Gandar toujours fort occupé de beaux-arts et de peinture. Les lettres dans lesquelles il rend compte de l'Exposition de Manchester, des

œuvres des anciens maîtres et des libres essais des paysagistes anglais, feraient des feuilletons excellents, et où il n'y a, en fait de description, que le nécessaire. Ses jugements sont d'un amateur exercé qui a déjà beaucoup vu et qui s'y entend. Gandar, en ces mêmes années, crut devoir payer tribut à l'Académie de Caen par une étude qui sentît le sol et qui le naturalisât Normand jusqu'à un certain point : il choisit Poussin [1], dont le génie sévère s'accordait bien avec ses propres goûts de sérieux et de moralité. Ce n'est pas à dire que le grand peintre, qu'on cite toujours comme exemple de la composition historique et de l'austère dignité de l'art, n'ait pas fait aussi des *Bacchanales*, « ré« miniscences très-hardies de la sculpture antique, » et qui déjouent un peu les graves théories à son sujet; mais une débauche n'est pas coutume, et, en lisant le recueil des Lettres du Poussin, Gandar put se féliciter d'avoir appris à connaître l'homme dans le peintre, « et « un homme selon son cœur. »

Pendant ce séjour de Caen, il eut aussi à donner ses soins, de concert avec son ami M. Trébutien, au choix de Lettres de Mlle Eugénie de Guérin; sa délicatesse de cœur se complaisait à ce travail tout confidentiel, et il ne souffrit même pas que M. Trébutien citât son nom dans sa pieuse Préface; l'allusion qui y est faite à cette étroite collaboration ne s'est éclaircie que depuis sa mort.

Quand paraissait ce volume des Lettres d'Eugénie de Guérin (1862), Gandar, qui en soigna de près le texte et l'impression [2], était déjà rappelé à Paris depuis un an.

1. *Les Andelys et Nicolas Poussin*, tirage à part, extrait des *Mémoires de l'Académie de Caen* et de la *Gazette des Beaux-Arts* (mars 1860).

2. Le public, qui jouit couramment d'une lecture facile et charmante, ne se doute pas de tout ce qu'ont souvent exigé de soins et donné de peine ces éditions

Chargé d'abord d'une Conférence de français à l'École normale, ce qui lui était un cadre un peu neuf, il dut y refaire quelque apprentissage de forme et de méthode. Et, en général, depuis qu'il fut à Paris, il ne considéra guère toute sa carrière de Caen et ce premier stade si bien rempli que comme une sorte de stage. Je laisserai ici parler M. Jacquinet, directeur des études littéraires à l'École normale : « Cet enseignement de nos conférences « tout intérieur et familier, après la Faculté de Caen, « d'où il sortait, était assez nouveau pour lui : ce qu'il « gardait, au commencement surtout, de solennité de « débit, ce qu'il avait encore, à cette époque, d'enveloppé « et de trop orné, fut facilement excusé par les élèves en « faveur de son savoir et de son ardeur : il fut, en « somme, très-estimé à l'École. » Les élèves, juges très-fins et qui savent fort bien concilier malice et justice, avaient un mot pour rendre l'idée de ce mérite solide,

d'ouvrages ou de correspondances posthumes : une famille à satisfaire, des scrupules sans nombre à ménager, la vérité à ne point fausser ni trahir, les convenances pourtant à respecter, celles du moins qui eussent paru telles à l'auteur lui-même, s'il avait vécu, c'est là le revers de la toile, et ce n'est pourtant qu'un faible aperçu de la tâche morale et littéraire qui était échue aux éditeurs dévoués de Maurice et d'Eugénie de Guérin. Ce passage d'une lettre de Gandar, du 21 mars 1862, en laisse entrevoir quelque chose : « J'ai dû aussi, malgré mes « lourdes obligations de chaque jour, continuer de donner mes soins à la pu- « blication des Œuvres posthumes de Maurice et d'Eugénie de Guérin, qui sera « terminée, selon toute apparence, vers les premiers jours du mois de mai. Pour « dire la vérité, le volume du frère m'a causé assez d'ennuis, et je n'ai tenu « bon jusqu'au bout que par complaisance pour l'éditeur. Il n'en est pas de « même du Journal de la sœur, qu'on imprime en ce moment : c'est de tout « cœur que j'en ai revu et arrêté le texte. Il me tarde que vous voyiez ce « chef-d'œuvre..... N'était qu'il ne dépendait pas de moi de réparer les indis- « crétions commises dans une publication partielle, il y a sept ans, j'oserais croire « qu'Eugénie de Guérin donnerait son assentiment à ce que j'ai fait depuis trois « mois pour que l'expression de sa pensée fût conservée fidèlement, à l'exception « de quelques pages dont la publication l'aurait effrayée elle-même. J'étais « préparé à cette mission très-délicate par mes récentes études sur les manuscrits « de Pascal et de Bossuet, et j'y trouve encore cet intérêt particulier qu'elle me « prépare au travail définitif que réclament, et bientôt, si je ne me trompe, les « œuvres laissées par notre pauvre oncle Adolphe. » (*Adolphe Rolland, frère du peintre, et qui avait été poëte.*)

un peu grave d'aspect et de ton : « Gandar parle d'or, « mais il pèse son poids. » Il se serait assoupli en continuant. Il ne fit guère que passer dans la Conférence, ayant été nommé suppléant à la Faculté des lettres dès la fin de cette année 1861. Il se retrouva d'abord plus à l'aise dans un grand amphithéâtre que dans un moindre local, et devant un nombreux auditoire qu'en petit comité; sa mise en train un peu lente s'en accommodait mieux. Le même maître qui vient de le juger sans complaisance, avec la précision habituelle à nos écoles, rend témoignage de ses progrès en des termes qui sont à reproduire :

Sa vie de professeur à la Faculté des Lettres, m'écrit M. Jacquinet, a été des plus laborieuses : son succès sur ce théâtre a été en grandissant. Chaque année, les amis qui venaient l'entendre en Sorbonne remarquaient en lui un progrès dont ils étaient frappés : il gagnait à mesure en simplicité, en lumière, en fermeté; ce qu'il y avait d'oratoire dans sa nature se déployait là, en s'épurant; sa piété vive et studieuse pour ses modèles, pour Bossuet surtout, l'a plus d'une fois bien inspiré. Un passage d'une de ses leçons d'ouverture sur Pascal (la première des trois qui ont été imprimées) fit un jour beaucoup d'effet. L'École normale, qui était restée un peu froide pour lui en 1861, demanda en dernier lieu à suivre son cours. Ce cours, quoique le ton fût resté un peu trop solennel, était vivant, plus vivant que le très-bon livre sur Bossuet couronné par l'Académie. Ce livre, d'ailleurs, comparé avec la thèse sur *Ronsard*, avec les études sur *Homère et la Grèce contemporaine*, sur *Poussin*, marque bien l'heureux progrès que les années de la maturité amenaient dans cette sérieuse, active et généreuse nature.

Les premières leçons et discours d'ouverture, imprimés aujourd'hui et qui comprennent ces six années de suppléance, depuis Pascal (janvier 1862) jusqu'à Diderot (décembre 1867), en passant par Bossuet, Fénelon, Montesquieu et Voltaire historien, constituent une suite de discours généraux sur la littérature française depuis

le milieu du XVIIe siècle jusqu'au dernier tiers du XVIIIe, chaque période importante se rattachant à l'un de ces grands noms et se rangeant alentour. Je ne sais pas d'exposé plus plein, plus substantiel; l'auteur n'esquisse rien au hasard; il serre de près chaque point; il tient compte de tout; il pense que le temps des à peu près est fini. Ses jugements sont d'une précision, d'une pondération parfaite, d'un tour ferme et souvent heureux. Je n'y trouverais à redire, à la lecture, qu'un peu trop de contention et de densité; dans son désir d'être précis et complet, il ne veut rien omettre ni négliger : dans le développement oral des leçons, cet inconvénient devait en partie disparaître. Sa correspondance nous tient au courant du nouveau travail auquel il dut se livrer à ce renouvellement de carrière; il ne croyait jamais en avoir fait assez. Sa première leçon d'ouverture, du 8 janvier 1862, avait été sur Pascal, dont il s'occupa jusqu'à la fin de l'année. Il écrivait le 21 mars à M. Émile Michel :

De plus en plus, mon cher Émile, je suis occupé, soucieux, fatigué de l'effort de la veille, inquiet des obligations du lendemain. C'est ma vie de Caen, hélas! que j'ai retrouvée ou à peu près. Le progrès n'est pas très-sensible. Peut-être oserai-je vous dire que j'ai gagné quelque chose en fermeté et en raison; mais ma tâche est devenue plus lourde, et, tout compensé, ce sont bien les chaînes d'autrefois que j'ai reprises après les avoir secouées. Je suis pourtant sorti à mon honneur de la première partie de mon cours, qui exigeait plus de lectures et de recherches que de réflexion. La grippe et la peur ne m'ont donc pas empêché de dire assez exactement ce que j'avais à dire sur les devanciers et les contemporains de Pascal. Après l'Académie et les Précieuses, j'ai cherché dans l'atelier des peintres, surtout dans la vie et les œuvres de Le Sueur, une transition pour revenir de Scarron à Pascal. J'ai déjà raconté la jeunesse de Pascal, fait l'histoire de sa famille, et, en dernier lieu, cherché à éclaircir l'histoire de sa vie pendant l'intervalle de ses deux conversions. Me voici arrivé aux *Provinciales*. Jugez quelles difficultés on rencontre

en un tel sujet lorsqu'on ne peut le traiter ni du point de vue très-précis de la tradition, ni avec un entier dégagement, et qu'on éprouve, sur tant de questions délicates où la conscience est engagée, une égale horreur pour l'hypocrisie et pour la légèreté. J'ai cependant la satisfaction de voir que les passions irréfléchies ne cherchent pas leur aliment à mes leçons, qu'un assez grand nombre d'auditeurs fidèles et sérieux s'accoutument à l'indépendance et à la modération de mon langage, et qu'en somme on est disposé à me suivre dans les voies moyennes où me mène ma sincérité. Je trouve dans cette pensée le prix de mes efforts, et le jour n'est pas très-éloigné peut-être où je souffrirai moins du sentiment de mon insuffisance et ressaisirai toute ma liberté d'esprit.

Le discours d'ouverture dont Fénelon était le sujet, et qui eut lieu le 12 décembre 1863, nous montre Gandar ayant rétrogradé sur ses habitudes d'improvisation à Caen; il s'était décidé encore une fois à lire pour cette leçon d'apparat. Il écrivait le lendemain, 13 décembre, à son ami :

Ah ! la semaine a été chaude. On ne parlait plus guère, au coin de notre cheminée, que de cette terrible leçon dont je n'avais pu m'occuper à Remilly, vous le savez. J'allais, j'allais, passant au crible mes idées, refaisant mon plan, et résigné du reste à me livrer, pour la forme, à tous les hasards de l'improvisation. Mercredi soir une étrange peur m'a pris, j'avais dépassé la limite où il faut rester quand on ne veut pas balbutier en récitant une leçon mal apprise. Les expressions, que je ne cherchais point, obsédaient ma pensée ; mes notes grossissaient d'une heure à l'autre ; j'apprenais par cœur sans le vouloir. Alors le plus sûr était d'écrire : en deux jours j'ai réussi à le faire, et mes amis ont été hier quelque peu surpris de me voir dérouler en chaire le cahier traditionnel. En vérité, ma pusillanimité me causait bien un peu de honte ; mais elle ne m'a pas porté malheur ; car j'ai gagné ma troisième bataille devant un auditoire à faire envie aux plus gâtés, et le plus nombreux que j'aie jamais eu.

La seconde bataille avait été Bossuet, et la première Pascal. Nous avons les bulletins de toutes ces leçons

d'ouverture, qui sont les grandes journées du professeur[1]. Ainsi encore pour l'année suivante, 11 décembre 1864 :

Chaude semaine, mes bons amis, pour nos deux ménages. (*M. Émile Michel organisait, de son côté, un concert.*) Tandis que vous parliez de Haydn, de Mozart, de Beethoven, vous devinez sans peine que Montesquieu tenait une grande place dans nos entretiens de coin du feu. J'avais pris à temps le sage parti de faire deux parts dans mon sujet, et j'ai pu ainsi finir, sans trop de lassitude, un discours qui a reçu hier en Sorbonne un accueil très-sympathique. Mes amis m'assurent que c'est le meilleur qu'ils m'aient entendu faire, et je le crois, mon cher Émile, tant j'ai besoin de les croire !

Il était dès lors en proie à de grandes lassitudes, à des anxiétés qu'il qualifiait de nerveuses, mais qui tenaient, au fond, à un mal organique. Son dernier succès fut sur Diderot, à la veille du jour où il allait être nommé professeur en titre :

(18 décembre 1867)... Mon cours, du reste, et comme à point nommé, fait merveille ; nous avons, Diderot et moi, beaucoup d'amis en Sorbonne, plus d'appelés que d'élus, et j'ai dû samedi, pour arriver jusqu'à la chaire, marcher sur de braves gens qui n'avaient pas trouvé d'autres siéges que les gradins de l'escalier. Descartes a aussi ses fidèles, quoique Descartes soit fort austère, vous le savez, et que je ne lui fasse pas l'injure de sacrifier aux Grâces.

1. M. Letronne, érudit et archéologue, faisait un bon cours au Collége de France. Sa parole était nette, brève, précise, un peu sautillante ; il n'était pas éloquent; dans les sujets qu'il traitait, il n'avait pas besoin de l'être. Un jour qu'il avait convié un de ses amis, professeur distingué de littérature, à venir l'entendre, il lui dit, la leçon faite, en descendant de sa chaire et en se frottant les mains : « Et voilà, mon cher ami, comment je m'en tire sans me fouler la rate et en allant mon petit bonhomme de chemin. » Cette méthode peut être bonne, appliquée à l'archéologie ; mais celui-là ne sera jamais éloquent dans une chaire littéraire, qui n'aura pas connu ce que vient de nous offrir Gandar, l'*agonie* des premières leçons, la fièvre et l'émotion de toutes. C'est la loi de toute lutte et la règle de quiconque brûle d'atteindre le but : *sudavit et alsit*. Gandar n'abordait jamais sa chaire sans une excitation fébrile et n'en sortait chaque fois que baigné de sueur, accablé et brisé ; on n'a des accents qu'à ce prix.

Descartes faisait probablement l'objet de la petite leçon de chaque semaine, car il y a en Sorbonne grande et petite leçon : cette dernière est réservée à l'étude des textes qui figurent dans le programme de la licence. C'est grâce à ces petites leçons que Gandar dut de pouvoir écrire un livre sur Bossuet, au milieu des fatigues que lui imposait son cours : Bossuet avait fourni, durant toute une année, le thème principal de son enseignement, et, de plus, dans sa petite leçon, Gandar avait pu procéder à l'analyse détaillée de quelques-uns des sermons du grand orateur. Un tel sujet était fait pour l'attirer et le fixer par toutes sortes d'affinités grandioses et morales.

Il n'y a qu'une opinion sur le génie oratoire de Bossuet : il y en a, il peut y en avoir deux sur son esprit, sur sa personne et son caractère. On a trouvé dans les papiers de Colbert la note suivante, qu'un correspondant bien informé adressait au ministre, au sujet de l'abbé Bossuet, alors âgé de trente-cinq ans (1662) :

Attaché aux Jésuites et à ceux qui peuvent faire sa fortune plutôt par intérêt que par inclination, car naturellement il est assez libre, fin, railleur, et se mettant fort au-dessus de beaucoup de choses. — Ainsi, lorsqu'il verra un parti qui conduit à la fortune, il y donnera, quel qu'il soit, et il pourra servir utilement [1].

*Quel qu'il soit* n'est pas juste, et rien, dans la vie de Bossuet, n'autoriserait cette idée d'une ambition à tout prix; c'est un mot mis à la légère. D'ailleurs, l'information qu'on vient de lire et que le correspondant anonyme semble avoir donnée dans un esprit non pas d'hostilité, mais de parfaite indifférence, n'a rien qui

1. *Madame de Montespan et Louis XIV*, Étude historique, par M. P. Clément, p. 55.

doive surprendre. Bossuet, d'abord attaché aux Jésuites ou à leurs adhérents, puis lié avec les messieurs de Port-Royal, puis se tenant à distance et observant la neutralité, était assurément un politique; il ne se sentait pas de goût, en général, pour être du parti des disgraciés, des persécutés et des vaincus; il avait fort égard à la doctrine et aux opinions en faveur à la cour; il avait un faible pour tout ce qui régnait à Versailles; son esprit même, son talent avait besoin, pour se déployer tout entier et atteindre à toute sa magnificence, de l'appui ou du voisinage de l'autorité et de l'accompagnement de la fortune. Ce n'est pas sans raison qu'un des hommes les plus spirituels de ce temps-ci, et des plus indépendants par le jugement, M. de Rémusat, qui n'a pas craint d'appeler Bossuet « le sublime orateur des « idées communes, » a écrit autrefois de lui ce mot, comme il l'aurait dit de M. Cuvier : « Bossuet après tout était un conseiller d'État. »

Mais cette question, quand on aborde uniquement Bossuet par le côté de sa parole et par les productions de son éloquence, n'est que secondaire; l'idée ne vient même pas de se la poser. Étant donné un talent de cet ordre et de cet emploi, il est impossible qu'il ne se subordonne pas tout le reste. Les conséquences suivent de soi : comment tout l'homme n'inclinerait-il pas insensiblement, même au prix de quelques concessions, du côté où le talent qu'il porte trouve son espace, sa nourriture, son air et son soleil? Naturellement et sans calcul, la manière de penser et même de croire se met d'accord avec ce don, cette puissance de dire, quand elle existe à ce degré souverain. Bossuet est invinciblement un orateur, un prédicateur de la première volée, et tout ce qui lui est nécessaire en fait d'idées, de doctrines, de

points d'appui, de considérations et d'images, pour le plus grand développement de sa faculté oratoire, on peut être sûr qu'il l'aura. Dans le plein exercice de son admirable éloquence, il retrouvait toute sa sérénité, sa tranquillité de conviction, son unité morale, comme toute sa majesté de pensée et sa hauteur.

Longtemps les premiers sermons de Bossuet furent négligés et restèrent comme inconnus : il ne paraît pas lui-même y avoir attaché la moindre importance. Ses splendeurs dans l'oraison funèbre et dans son rôle d'évêque gallican éclipsaient tout. Cependant, au dernier siècle, un bénédictin, dom Déforis (1772), s'était avisé de fouiller dans les manuscrits de Bossuet et d'en tirer neuf volumes de sermons ou de canevas de sermons. L'abbé Maury, avec son coup d'œil d'orateur, les avait hautement signalés à l'admiration publique. Mais le texte, assez difficile à débrouiller dans ses surcharges, n'avait pas toujours été bien donné. Un jeune ecclésiastique mort trop tôt, l'abbé Vaillant, un disciple de M. Cousin pour la révision de nos textes français classiques, avait dénoncé des inexactitudes, indiqué des corrections et ouvert la voie. Un éditeur de nos jours, M. Lachat, avait prétendu mieux faire que dom Déforis et n'avait pourtant bien fait qu'à demi. Gandar, qui avait étudié de près la question, qui avait eu recours aux manuscrits et les avait longuement tenus entre les mains, qui, de plus et avant tout, avait une dévotion toute particulière à cette grande prose du maître de la chaire sacrée à toutes les époques de sa carrière, s'attacha, dans un premier ouvrage[1], après l'abbé Vaillant et

1. *Bossuet orateur. Études critiques sur les Sermons de la jeunesse de Bossuet* (1866). — Il eût été plus exact d'intituler le livre : *Bossuet prédicateur*; car tout l'orateur est loin d'être compris dans cette Étude. C'est une remarque

après M. Floquet, à ressaisir ce premier Bossuet, cet abbé Bossuet déjà célèbre, mais avant la gloire, à le suivre pas à pas, à fixer la date et à déterminer l'occasion de ses plus anciens sermons ou panégyriques, à traiter la question de priorité pour certaines pensées entre Pascal et lui; et enfin, dans un second volume[1], se faisant éditeur dans toute la rigueur du mot, il donna le texte restitué *in extenso* de quelques-uns de ces premiers sermons prêchés tant à Metz et à Dijon que dans les églises de Paris et à la chapelle du Louvre. Lors même que Gandar n'eût rien laissé que ces deux volumes, il serait sûr d'avoir sa place dans l'histoire littéraire : il a gravé son nom au bas de la statue de Bossuet.

Ce fut son dernier effort. Il n'avait pas mis moins de six ans de sa vie à ce travail d'exacte et minutieuse critique. Il le rappelait assez ingénument lorsque, présentant le premier de ces deux volumes au concours de l'Académie et ayant cru devoir faire visite à quelques-uns de ses juges, il écrivait :

(31 décembre 1866)..... J'ai profité de l'intervalle de mes leçons pour aller frapper aux portes; mais Bossuet m'a, jusqu'à présent, porté bonheur. On est tout surpris, en général, de voir un homme de

que sut très-bien faire un orateur distingué, M. Dufaure, lorsque le livre fut présenté au jugement de l'Académie française; il n'y trouvait pas tout ce que le titre promettait. Je me rappelle encore son opinion si nettement exprimée et un peu sévère. C'est qu'aussi M. Dufaure jugeait avec le simple bon sens ces études principalement philologiques et grammaticales, études utiles, mais dont on a fait grand bruit dans ces derniers temps, et dont on a exagéré, je crois, la portée, pour ce qui est, du moins, de notre littérature. On est entré à plein collier dans l'ère des scholiastes, et l'on s'y est un peu appesanti. La gloire du talent a fléchi et s'est déplacée. Je glisse en toute humilité cette réserve au milieu de tant d'éloges mérités.

1. *Choix de Sermons de la jeunesse de Bossuet*, édition critique donnée d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, avec les variantes du texte, des *fac-simile* de l'écriture, des notices, des notes, et classée pour la première fois dans l'ordre des dates (1867).

mon âge publier un livre qui lui a pris six années de sa vie. J'ai recueilli à ce sujet les marques d'étonnement les plus naïves et de très-précieux témoignages d'estime. Cela m'a fourni l'occasion de revoir les illustres qui connaissaient déjà ma figure, et aussi quelques-uns de ceux que je n'avais pas encore osé aborder. Plusieurs m'ont lu déjà, chose rare !...

Je ne crains point, par toutes ces citations, d'appuyer sur ce cachet de patience, sur cette peine et ce labeur que cet estimable esprit s'imposait en toute chose : ç'a été son honneur, son originalité. — Il atteignait enfin au but de sa vie entière : unanimement désigné par la Faculté pour le titre de la chaire qu'il remplissait si bien depuis six ans, il allait être présenté, à l'unanimité aussi, par le Conseil académique. J'ai sous les yeux une dernière lettre de lui à M. Émile Michel, dans laquelle, déjà bien malade, il exprimait son vœu, son espoir mêlé d'une plainte étouffée :

(1er janvier 1868)... J'ai beau faire depuis deux mois : le malaise dont vous avez vu le commencement n'a fait qu'empirer. J'ai eu vraiment des semaines pénibles, où il m'a fallu quelque courage pour aller faire mes deux leçons à la Sorbonne, et dans l'intervalle rien, mais rien du tout... Bref, un état supportable à peine pour un oisif qui laisserait glisser les heures sans les compter...

La Sorbonne fait pourtant tout ce qu'elle peut pour me payer des peines qu'elle m'a données. J'ai cette année un auditoire très-nombreux, très-partagé d'opinions, très-recueilli, et je puis vraiment croire que nous cherchons tous ensemble la vérité...

Le professeur qui cherche la vérité ! c'est son dernier mot, le mot de toute sa vie.

Après avoir tant fait pour arriver au terme, qui ne devait être pour lui qu'un point de départ nouveau, après tant et de si longues années d'apprentissage, au moment où il entrait dans la pleine maîtrise, il tombe.

Nommé titulaire de sa chaire le 8 février 1868, il mourait le 22.

Il a laissé un vif et poignant souvenir de son enseignement au cœur de ceux qui l'ont entendu :

> On regrettera longtemps encore, me dit l'un des plus fidèles, le charme communicatif de cette parole sérieuse, animée et prudente, qui s'élevait parfois et qui, ressentant l'écho des nobles émotions qu'elle éveillait dans l'âme de ses auditeurs, touchait à la véritable éloquence... Pourquoi faut-il que tous ces trésors d'érudition, de conscience, d'élévation morale, le meilleur de lui-même, soient perdus pour le public? car ses leçons écrites sont bien rares, et l'on n'y retrouve que bien affaiblis ces accents spontanés, ces moments de libre abandon de son enseignement public, si dignement, mais si chèrement achetés.

Son souvenir, du moins, ne périra pas. Sa famille, sa pieuse veuve, en recueillant ses écrits, ses lettres surtout qui nous livrent tout l'homme, lui aura élevé le seul monument qui dure. L'Université, cette autre famille, conservera sa mémoire : oui, tant qu'il y aura une Université en France, on y citera avec honneur le nom de Gandar. Tout aussitôt après ceux qui en furent les renommées brillantes et les gloires, on dira qu'il en a été l'un des talents les plus vrais, un des caractères les plus purs, une des vertus enfin et un exemple.

SAINTE-BEUVE.

LETTRES

D'EUGÈNE GANDAR

# LETTRES
# D'EUGÈNE GANDAR

## A SA FAMILLE ET A SES AMIS

---

### A MONSIEUR GANDAR, A METZ.

Paris, 2 décembre 1847.

Je t'écris cette lettre, mon cher père, au coin du feu de Mme Rolland, auprès de vos bons portraits, qu'elle me conserve et que je regrette tant de ne pas emporter avec moi. Mais je crains trop de les exposer aux vicissitudes d'un long voyage.

Avant-hier, M. Guigniaut m'a présenté au ministre[1]. J'en ai reçu un accueil aimable et cordial, des compliments, une liberté sans limites. Je puis fixer à mon gré le jour de mon départ, ma route en France, en Italie, et même, ce que je n'aurais pas osé demander, le jour de mon arrivée. Le grand maître, dont les idées sont très-larges, veut que *les premiers sujets de l'Université* mûrissent leur esprit et complètent leur éducation

1. M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, fondateur de l'École française d'Athènes.

par des voyages utiles; il veut que nous apprenions à connaître l'antiquité ailleurs que dans les livres, et le monde ailleurs qu'en France. Aussi profite-t-il sans hésiter de ma bonne volonté, et me laisse-t-il maître de m'arrêter, autant que je le trouverai sage, dans toutes les villes où je verrai un sujet de profitables recherches et de fécondes observations. Il m'encourage à voyager en Orient, et désire que je n'y voyage pas seul. Si les ressources du ministère le permettent, il veut aider mes collègues comme moi à visiter toutes les côtes de l'Asie, la Troade et la Palestine; et sans doute il nous fera revenir par Ravenne et Venise. Son rêve, car son esprit aventureux rêve toujours, serait de nous donner plus tard une seconde mission pour séjourner dans les universités d'Allemagne et d'Angleterre. L'idée est raisonnable, et je voudrais qu'elle fût exécutée. Pour le présent, j'attends mon ordre de départ, et je me dispose à profiter de la liberté qui m'est donnée; j'attendrai sans doute en Italie les premières feuilles et la mer tranquille du mois de mars.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

A MONSIEUR GANDAR, A METZ.

**Hyères, 1er janvier 1848.**

Mon cher père,

Je t'écris au coin d'un bon feu, dans la salle commune; notre cousin fait comme moi, il écrit; les enfants jasent et achèvent un filet; tous ensemble nous

venons de faire une promenade dans les montagnes. Croyez bien toutefois que malgré tant de distractions je n'ai pas passé le jour des fêtes de famille sans beaucoup songer à vous ; ma pensée est avec vous seuls : je vous vois tous les trois, je vous entends, je vous embrasse de tout mon cœur, et j'oublie ce que j'ai vu, ce que je vais voir pour répondre à vos questions, pour vous souhaiter du fond de l'âme tout le bonheur que vous méritez et dont j'ai besoin pour vous.

Grandidier est bien installé, il occupe une maison agréablement située. Je suis logé dans une chambre fort gaie ; de mon balcon (car j'ai un balcon) j'aperçois une plaine étendue, des jardins plantés d'orangers et de palmiers, une montagne couverte d'oliviers, la grande rade qui sépare Hyères de ses îles, et entre les îles, par une échappée étroite, j'entrevois la pleine mer. C'est un délicieux spectacle et chaque matin j'ouvre avec joie ma fenêtre ; je m'assieds avec un livre à mon balcon et le regard fixé sur cet horizon, je songe à la Grèce, je songe à vous avec tant de charme que je ne me résigne pas sans peine à descendre pour le déjeuner commun.

Chaque jour nous nous promenons. Nous avons rencontré le père Lacordaire et visité la chambre où naquit Massillon. C'est une petite chambre basse et triste ; la maison est maussade, sans vue et sans jour ; on y arrive par une rue très-étroite. C'est dans ce séjour obscur qu'une éducation humble et monotone prépara dès l'enfance le grand prédicateur de Louis XV à l'austérité de sa mission.....

Mais ce n'est pas assez de vous apprendre ce que j'ai fait : vous voulez aussi, pour me suivre sur ma route, savoir ce que je vais faire ; et, dès le début, je dois vous dire les modifications graves que de sages conseils ont fait subir à mon itinéraire.

Mon désir était de voir peu de villes pour les bien voir, de séjourner à Rome, de traverser Gênes, Florence et Naples, et d'arriver à Athènes sans m'écarter de cette ligne. Le ministre et M. Dubois[1], par des raisons différentes, me décidèrent à voir Turin. Aller de Turin à Florence, c'était traverser Milan et Bologne : je m'y résignais; mais, pressé d'arriver à Rome, j'avais résolu de me hâter et de saluer Venise sans y entrer. C'était encore ma volonté deux jours avant mon départ, quand j'eus l'honneur de rencontrer chez M. Guigniaut le plus illustre voyageur de notre siècle, M. de Humboldt, vieillard courbé et blanchi, mais qui n'a rien perdu de la vigueur de son esprit. Il voulut bien prendre intérêt à mon voyage, et me questionna sur la route que je me proposais de suivre; mais il s'indigna presque de mes réponses : « Un homme « intelligent peut-il songer au voyage d'Orient sans « s'y préparer par un voyage à Venise? Peut-il, tra- « versant Milan, résister aux séductions du chemin de « fer qui conduit en quelques heures à l'amphithéâtre « de Vérone, et de Vérone à Saint-Marc, au palais des « Doges, au Rialto? » — C'était prêcher un converti; car quel crève-cœur pour moi de renoncer au spectacle de cette ville unique au monde, qu'on a nommée, d'un

1. M. Dubois, directeur de l'École normale.

nom pittoresque, la flotte de pierres! J'objectais humblement du bout des lèvres le temps qui me presse, la crainte d'abuser du droit que m'accorde le ministre, l'espoir de visiter Venise à mon retour. — « C'est peu, « me répondit M. de Humboldt, c'est peu de la voir « au retour; il faut la voir plus tôt pour mieux com- « prendre Byzance et l'Asie. Dites à M. de Salvandy, « si vos retards lui déplaisent, que c'est moi, moi seul, « qui, par la brutale franchise de mes conseils et de « mes invectives, vous ai contraint à voir Venise et « Vérone; n'y dussiez-vous passer que six heures, il « faut les voir. » — Je les verrai. — Mais M. de Saulcy me dit : « Arrêtez-vous à Naples; montez au « Vésuve; explorez Pompéi; allez à Baïa, à Salerne, à « Pæstum; lisez Virgile à Cumes, au cap Misène, au « seuil des Enfers. » — Mais M. Ozanam me dit : « Si vous voulez connaître la Grèce, étudiez la Sicile; « Catane sous son volcan, Taormine avec son théâtre, « Sélinonte avec ses ruines pittoresques, Ségeste, « Syracuse, Agrigente, feront revivre à vos yeux la « Grèce mieux que la Grèce elle-même. La longueur, « les frais, les fatigues du voyage, ne doivent pas vous « effrayer; malade, je l'ai fait avec ma femme, en « quatorze jours. » M. Le Clerc ajoute : « Sacrifiez « plutôt le Nord au Midi, et si vous pouvez parcourir « la campagne de Naples et la Sicile, vous compren- « drez mieux la Grèce que vos aînés. C'est en faisant « cette étude préliminaire, opportune, féconde, que « vous vous montrerez tout à fait digne de la liberté « qui vous est donnée. »

Que faire, mon père? Le ministre m'envoie à Turin, M. de Humboldt à Venise, M. de Saulcy à Naples, M. Le Clerc en Sicile; mes préférences m'appellent à Rome, et j'y veux passer un mois. Que faire?

Je me suis consulté, puis j'ai consulté M. Rinn, mon meilleur ami, mon conseil[1]. Et la conclusion de mon embarras et de mes incertitudes, c'est que je verrai tout en trois mois. Le seul voyage de Sicile est incertain; mais je visiterai, quoi qu'il arrive, toutes les capitales de l'Italie. Un pareil voyage, fait si vite, donne plutôt le sentiment que la connaissance des choses. Il ouvre les yeux, il éveille l'esprit; il donne

1. Chaque dimanche, durant quatre années (1812-1845), Eugène Gandar vint chercher près de M. Rinn, dans un entretien familier, une direction tout à la fois littéraire et morale; on a vu dans les fragments de son journal, cités par M. Sainte-Beuve, combien l'influence de ce maître distingué avait été féconde. Qu'on nous permette de donner ici quelques lignes empruntées à une lettre destinée à consoler le digne neveu de M. Rinn de la perte de son oncle, mort recteur à Strasbourg, le 12 septembre 1855.

« Hélas! mon ami, quelle perte vous venez de faire, toi et tous les enfants de cet excellent M. Rinn! Si ma première pensée a été pour ta famille, je n'ai pu, comme tu le penses bien, mon cher Wilhelm, apprendre cette mort si prématurée sans faire aussi un retour sur moi-même. Depuis longtemps, je n'avais plus le bonheur de voir ton oncle qu'à de longs intervalles. La maladie qui devait le tuer l'a empêché cet hiver de répondre même à l'envoi de la thèse que je lui avais dédiée de tout mon cœur. Mais comment oublierais-je jamais tout ce que je lui dois, les soins si affectueux qu'il m'a prodigués dans cet heureux petit jardin de la rue des Postes, et l'influence à jamais durable qu'il a exercée sur ma jeunesse? Sa mémoire me sera toujours chère et sacrée comme celle de l'homme à qui je dois le plus pour les conseils et pour les exemples qu'il m'a donnés.

« Rémilly, 5 octobre 1855; à M. Wilhelm Rinn, professeur au collége Rollin. »

l'instinct des beautés qu'on va voir et l'amour de celles... qu'on reverra; il apprend à juger vite, à sentir profondément; il donne une nouvelle vie, remue un corps amolli par l'inaction, retrempe l'âme engourdie dans un long sommeil. Je l'entreprends plein de joie et d'espérance.

J'ai de très-bonnes lettres de recommandation pour la Grèce et l'Orient; j'en ai beaucoup pour l'Italie. J'ai reçu à Paris des témoignages d'intérêt et d'affection. Vous avez vu combien le ministre a été aimable; j'ai passé deux soirées avec M. Dubois qui m'a donné de sages conseils et des marques de sympathie : il me recommande à d'illustres amis, il me rassure sur mon avenir; mes épreuves[1] lui ont inspiré pour moi de l'estime. M. Guigniaut m'a prodigué les preuves du plus cordial attachement; c'est lui qui voudra bien s'occuper de mes intérêts, si mes intérêts souffraient de mon absence.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

M. Guigniaut m'adresse, à Gênes, au général de La Marmora, un amateur distingué qui est directeur de l'École navale piémontaise; à Rome, au duc de Luynes, le savant archéologue... M. de Sauley m'a éclairé sur beaucoup de points; il connaît l'Italie et la Grèce, et peu content de me donner des renseignements très-utiles et très-pratiques sur la vie de ces deux pays, il m'adresse à beaucoup d'aimables et illustres amis dont la connaissance m'est précieuse : en Grèce, au consul de France; à M. Rhangabé, le plus illustre savant et

1. Eugène Gandar avait été classé le premier au concours de l'agrégation en 1847.

l'homme le plus hospitalier d'Athènes; en Italie, au savant abbé Peyron, recteur ou ministre de l'université de Turin; à M. Bonucci, architecte de Pompéi, directeur des fouilles dans le royaume de Naples, qui sera mon guide parmi ces grandes ruines de l'antiquité et me les fera voir comme les Anglais ne les voient pas.

Je ne puis vous nommer tous ceux qui m'ont obligé, tous ceux que j'ai vus; je ne saurais oublier cependant l'heure charmante que j'ai passée au coin du feu de Béranger. Adieu, mon cher père, rassure avec ta ferme raison ma mère à qui sa tendresse trop vive fait voir partout des dangers imaginaires; je vous embrasse tous trois de bien grand cœur.

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Milan, 14 janvier 1848.

Tu me demandes, ma bonne mère, avec cette tendresse soucieuse qui s'alarme de toutes choses et cette inaltérable bonté d'âme qui s'oublie toujours pour songer aux autres, si je n'ai pas mes peines et mes ennuis. Je serai franc et t'avouerai les vulgaires contretemps qui résultent naturellement d'un premier voyage.

Depuis mon entrée en Italie, deux circonstances rendent ce voyage assez pénible : j'ai froid et je suis seul.

Oui, le climat de l'Italie a des rigueurs dont on se

dépiterait moins si elles n'étaient pas imprévues; pour moi, j'en prends assez gaiement mon parti, mais j'en ai vivement souffert. A Hyères, à Nice, j'accusais le soleil d'être trop vif, et m'inquiétant d'un passage si brusque, craignant de ne pas m'acclimater assez vite, je regrettais nos brumes de Lorraine et les belles pluies d'hiver qui favorisèrent mes promenades dans les temples en ruines de Nîmes. Mais j'ai chèrement payé mes illusions et appris à moins redouter les ardeurs déplacées du mois de janvier. A quelques pas de Nice, sur ces belles côtes de la Méditerranée, où les orangers n'ont pas encore perdu leurs fruits, une neige épaisse, violemment poussée par un vent d'orage, m'a glacé le sang dans les veines, et pendant deux jours, à Gênes, j'ai couru comme un chien crotté sous les gouttières. Pour remonter de Gênes à Turin, il faut franchir les Apennins, montagnes pittoresques où la neige fait volontiers son séjour même en été. Ah! ma mère, quelle traversée pour un voyageur inexpérimenté! Grâce à certaines précautions, j'ai beaucoup mieux supporté le voyage de Milan, quoique les neiges ne soient pas fondues et que la Lombardie en soit blanche comme le Piémont; mais dès que je serai à Venise, l'esprit tranquille et satisfait, visitant cette ville enchantée, avec une nonchalance orientale, dans une gondole à deux rameurs, il suffira de deux jours pour dissiper la lassitude dont je me plains encore.

L'isolement absolu ne convient pas à ma nature; si je n'aime pas le bruit et le fracas de la société, j'en aime le doux commerce. Les murs sont de froids con-

fidents, le feu lui-même est un ami dont on se lasse; ma pauvre tête s'emplit outre mesure, et je voudrais quelquefois épancher les impressions changeantes qu'éveillent en moi la vie rapide que je mène et le spectacle de tant de merveilles ignorées. Or, depuis Hyères, ma bonne étoile m'a fait défaut. Le général de La Marmora n'est pas rentré chez lui pendant mon séjour à Gênes : je l'ai retrouvé à Turin, mais trop tard, car il allait monter en voiture. C'est un homme aimable, dont la figure distinguée est empreinte de bonhomie. J'ai passé deux heures avec un savant illustre, l'abbé Peyron, qui est dans l'université piémontaise quelque chose comme nos conseillers royaux de l'ancien régime; esprit sérieux et large, il a, sur ses vieux jours, renoncé aux études littéraires qui fondèrent sa réputation, et, après avoir enseigné les langues orientales et déchiffré les manuscrits de Cicéron, chargé d'organiser l'instruction primaire, il fait de ses écoles sa plus chère occupation, sa vie tout entière. Il a bien voulu m'exposer ses idées, ses projets, les résultats de ses premiers efforts, et nous avons engagé, comme de vieux amis, sur des questions graves qui m'ont souvent préoccupé, une discussion animée. J'oubliais par instant ma fatigue. Mais ce ne sont là que deux heures sur douze jours.....

Enfin, Dieu soit loué! mes douleurs vont avoir un terme. Dans dix jours, j'arriverai à Florence, et Florence est la fin de mon exil : là je ne souffrirai plus ni du froid, ni de l'isolement. Ma vie sera si douce que je n'en voudrai plus changer : à Turin, le séjour m'é-

tait à charge; à Florence, je ne craindrai plus que le départ.

Adieu, ma très-bonne mère; porte-toi bien, sois un peu gaie, aime-moi moins, mais aime-moi toujours.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Venise, 18 janvier 1848.

..... Sans doute, mon cher ami, si j'étais libre je ferais autrement ce voyage; mais je le ferais. Il vaudrait mieux n'en acheter les plaisirs par aucun ennui; mais réduit à les acheter, saurait-on les payer trop cher? Pour moi, je suis juste, je prends en patience mes regrets, et je m'estime heureux qu'on ait bien voulu me laisser ainsi traverser en courant cette patrie enchantée des arts, cette terre des grands souvenirs.

Gênes est une belle ville; elle s'allonge sur son golfe, élégante et magnifique, parsemée de verdure, couverte de riches églises et de palais de marbre. Son port, moins bruyant et moins rempli de vaisseaux que le port de Marseille, me plaît davantage, parce qu'on y voit de belles eaux transparentes, des rives aux gracieux contours, un vaste horizon de coteaux couverts de villas, tandis qu'à Marseille on ne voit que des mâts et des voiles.

Marseille est une marchande, et Gênes une reine. Mais c'est une reine trop folle de ses oripeaux, qui aime trop le marbre, l'or et les couleurs rouges; le

faste n'est pas le dernier mot de l'art, et l'éclat n'est pas la beauté. De ces grandes églises élevées par l'orgueilleuse prodigalité des nobles familles, aucune n'a le caractère et la majestueuse simplicité de nos vieilles cathédrales. Les palais des Doria et des Durazzo étonnent sans qu'on les admire; néanmoins un pareil spectacle instruit et plaît pendant quelques heures. Et d'ailleurs toutes les grandes villes d'Italie, réunies aujourd'hui par un commun désir de lumière et de liberté, sont plus curieuses que jamais pour les esprits sérieux qui les traversent avec sympathie, et Gênes, fière de sa vieille histoire et de ses grands noms, sans trop savoir peut-être ce qu'elle va faire et entraînée par une ardeur un peu aveugle, a voulu se mettre à la tête des villes italiennes et donner l'exemple. J'ai appris en la traversant des faits assez graves que les journaux ne m'auraient pas dit ou ne m'auraient fait comprendre qu'à moitié. J'ouvre partout des oreilles avides, et je demande à la politique, comme à la nature et à l'art, des enseignements.

Si je voyageais dans des vues exclusives, j'aurais absolument perdu mon temps, en allant à Turin; les bords du Pô variés et pittoresques dans la belle saison, mais dépouillés en janvier, étaient fort tristes sous deux pieds de neige. Turin n'a point d'histoire, point de ruines, aucune merveille; l'aspect de ses palais est sombre, la ville est régulière jusqu'à la monotonie; c'est l'apothéose des angles symétriques et de la ligne droite. J'ai cependant visité avec beaucoup d'attention quelques sculptures grecques et romaines, un musée

égyptien, beaucoup plus complet que celui du Louvre, et une galerie de tableaux où j'ai compté plusieurs chefs-d'œuvre.

A Milan, j'ai vu des livres rares, d'admirables dessins, de très-bons tableaux, quelques monuments vénérables dans les églises, et cette merveilleuse cathédrale construite en marbre blanc, dont trois mille statues décorent les flèches et le portail. Ce n'est pas le plus beau, mais c'est le plus riche monument qui soit au monde.

19 janvier.

Milan devait être la fin de mes peines; en franchissant ses portes, je touchais à la terre promise. Je ne m'étais point fait illusion : ces plaines de Lombardie doivent être une des plus belles parties de l'Italie, fertiles et cultivées comme un jardin. Je suis monté jusqu'au sommet de la cathédrale, et de là, je ne pouvais me lasser d'admirer ces champs, ces prairies, ces vergers, ces maisons éparses; je voyais à mes pieds cette grande ville, spacieuse et peuplée, et à l'horizon, nettement dessinées, sur un ciel sans nuages, les longues chaînes des Apennins depuis Nice jusqu'à la Romagne, et les Alpes, gigantesque barrière qui sépare l'Italie de la France, depuis la mer jusqu'à Genève, et de l'Allemagne, depuis la Savoie jusqu'au Tyrol. Je rêvais, dans ces ravins pittoresques, derrière ces pins immenses et ces neiges éternelles, un beau voyage de quelques semaines, voyage de peintre, de touriste,

à pied, sans soucis, sans bagages ; de tièdes journées d'automne passées à regarder la montagne et les nuages qui effleurent les cimes, et les torrents qui roulent et grondent dans leurs lits profonds; j'aspirais à ces émotions religieuses qui font tressaillir un homme sincère, lorsque, muet devant ces grands spectacles, il s'humilie dans la conscience de sa petitesse, et se confond devant l'immensité de la nature et le Dieu caché qu'elle manifeste.

Ce nouveau voyage que je rêvais follement sur le Dôme, j'en traçais l'itinéraire en traversant les belles campagnes qui conduisent de Milan à Brescia; mais là, j'ouvris de plus grands yeux encore, et laissai, sans les imiter, tous mes compagnons de route s'endormir dans leurs manteaux. A mesure que nous approchions de Venise, les couleurs du ciel devenaient plus riches et plus harmonieuses, et je croyais voir redoubler les séductions du paysage. Les coteaux de Brescia, les rives ravissantes du lac Guarda m'amenèrent, sans que je songeasse à compter les heures, jusqu'à Vérone.

J'ai passé dans cette vieille ville une des meilleures journées de mon voyage. J'ai consacré quelques heures à parcourir les débris de l'amphithéâtre; je n'avais pas encore rencontré de ruine plus imposante. Je l'ai revue le soir : l'aspect était plus grandiose encore, et de la dernière marche je contemplais avec recueillement, confondus dans un étroit espace et dormant dans le même sommeil, les débris de la domination romaine, les vieilles églises des premiers apô-

tres, les palais crénelés des Guelfes et des Gibelins, et les maussades casernes du régiment autrichien. Vérone est avant toutes choses une ville du moyen âge, riche en monuments et en souvenirs; c'est le Strasbourg de l'Italie : chaque coin de rue est un sujet d'étude; chaque pierre rappelle un personnage, un fait, une idée des temps qui ne sont plus.

**20 janvier, vers six heures.**

..... Enfin, j'ai aperçu la lagune et les îles de Venise. Tu te rappelles sans aucun doute, mon cher Adolphe, qu'un jour nous sommes descendus ensemble dans la prairie, à la nuit tombée; nous admirions la lune qui se reflétait dans l'humble ruisseau de Rémilly et qui prêtait aux arbres, à l'horizon, aux moindres choses un charme inconnu. Figure-toi donc cette belle mer animée, parsemée d'îles, de palais et d'églises, sillonnée de barques et de gondoles, réfléchissant les vagues lumières des fenêtres et le ciel brillant d'étoiles, et demande-toi si j'ai dû résister à cette féerie. Pendant deux soirées entières, je suis resté près du feu, songeant à vous, écrivant cette lettre avec lenteur et nonchalance, sans poursuivre une autre idée, sans vous quitter pour prendre un livre; mais la soirée se passait, l'heure chassait l'heure, et muet aux vitres, je ne revenais qu'à regret à ma table, honteux comme un écolier qui n'a point fait sa tâche.....

---

A MONSIEUR GUIGNIAUT,

*Membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris, secrétaire général du conseil de l'Université.*

Venise, 22 janvier 1848.

Monsieur,

Je n'ai pas été heureux le jour de mon départ : j'ai couru pour vous rencontrer lorsque vous avez eu l'extrême bonté de m'apporter vos lettres; mais, malgré tous mes efforts, je suis arrivé trop tard. Vous m'excuserez, monsieur, quand vous saurez que je n'ai arraché mon passe-port à la police que le soir, cinq heures avant de monter en voiture. J'ai très-vivement regretté d'ajourner jusqu'à ce moment les remercîments que je vous dois.

Girard a dû vous dire la cordiale hospitalité que j'ai trouvée chez lui et la joyeuse journée que nous avons passée ensemble à Blois, avant de nous quitter pour nous rejoindre, je l'espère bien, non plus à Vendôme, mais à Athènes ou à Paris. J'étais triste de le laisser dans son isolement et de ne pas l'emmener du maussade village où on l'a relégué dans les beaux pays que je parcours. Il n'est pas de jour où je ne regrette ce compagnon de voyage, et surtout quand je me trouve seul devant ces chefs-d'œuvre de l'art que mon regard ignorant n'étudie pas sans embarras, et que son éducation et sa nature l'eussent mieux préparé à comprendre.

Je n'ai pu rencontrer M. le général de La Marmora

qu'à Turin, au moment où il sortait de son hôtel pour monter en voiture. Ainsi je ne l'ai qu'à peine entrevu. Fort inquiet des résultats que peuvent amener les désordres de Gênes, il ne veut pas quitter le poste d'honneur qui lui fut confié; vous n'aurez donc pas le plaisir de le voir à Paris.

J'ai vu M. l'abbé Peyron, qui m'a fait l'honneur de causer avec moi toute une soirée. Je suis singulièrement frappé de la puissance de cet esprit profond, logique, original, qui, après avoir enseigné la langue copte et publié Cicéron, renonce à ses études accoutumées, pour aider de tous ses efforts à l'émancipation intellectuelle de son pays. Le même homme qui écrivit, pour quelques savants, la grammaire d'une langue non-seulement morte, mais perdue, aujourd'hui chargé de la direction supérieure de l'instruction primaire en Piémont, prépare à l'usage des plus petits enfants une grammaire italienne, méthodique, élémentaire, par demandes et par réponses. S'il termine ce livre difficile à formuler, et si ce livre n'est pas au-dessous des vues droites, fécondes, élevées de son auteur, nous serons peut-être obligés d'aller, sans faux orgueil, nous mettre à son école, et de lui emprunter sa méthode. J'ai dû à l'affabilité de M. de La Marmora et de M. l'abbé Peyron les plus agréables instants que j'ai passés à Turin : recevez donc mes justes remercîments, puisque c'est à vous, monsieur, que je les dois; recevez surtout les compliments dont je fus chargé pour vous, et veuillez, quand vous rencontrerez M. de Saulcy à l'Institut, lui en transmettre une partie.

Vous voyez, monsieur, que les conseils de M. de Humboldt m'ont décidé; je n'ai plus essayé de me faire violence et de résister à une tentation légitime. C'est par Venise, route un peu détournée, mais si féconde en souvenirs historiques, en monuments de l'art, que je vais à Florence et à Rome. Je suis arrivé tard à Venise, parce que je m'étais arrêté quelques jours sur les bords du Rhône; sans parti pris, j'ai séjourné dans toutes les villes où je trouvais un sujet sérieux d'études. Avignon, Arles, Montpellier, Nîmes surtout m'ont un peu distrait de mon but. J'en ai visité les musées et les ruines; les arènes et les tristes débris longtemps négligés du théâtre d'Arles, le pont du Gard, la Maison carrée, ravissant chef-d'œuvre, presque digne de la Grèce, inspiré par elle, un petit sanctuaire, jadis consacré soit à Diane, soit à la Nymphe des Thermes d'Auguste, enfin les belles arènes de Nîmes, si pittoresques et si heureusement conservées dans leur ensemble, sinon dans leurs détails, m'ont un peu préparé aux innombrables débris de Rome et de la campagne de Naples.

Entré en Italie sous une mauvaise étoile, surpris à Nice par un froid rigoureux et une forte neige qui m'ont poursuivi jusqu'à Venise, j'ai fait en Piémont un voyage pénible, et comme je l'ai fait très-vite, je ne suis encore qu'imparfaitement remis de mes fatigues. Il faut s'accoutumer aux voyages comme à toutes choses, et je m'attendais bien à souffrir au début d'un changement si brusque et si complet dans mes habitudes. Je n'en ai pas moins étudié d'un œil avide,

quoique trop vite, les monuments les plus originaux des grandes villes que je traversais. Depuis la cathédrale gothique de Clermont jusqu'au dôme de marbre de Milan et à la basilique de Saint-Marc, l'architecture moderne s'est déjà montrée à moi sous plusieurs de ses formes les plus curieuses, sinon les plus pures. Depuis Montpellier jusqu'à l'Ambrosienne et aux innombrables galeries de Venise, la peinture se révèle à moi et me prépare par degrés aux merveilles de la Tribune et du Vatican.

A Turin, j'ai passé deux journées dans les musées d'antiquités grecques, romaines et égyptiennes. Le musée grec est presque nul, le musée romain médiocre, nos villes du Midi sont aussi riches, et je ne pouvais m'empêcher de les prendre en pitié, à la veille de voir Rome et Pompéi. Le musée égyptien est remarquable et très-complet; je regrettais de le si mal comprendre, de jouir si peu de toutes ces indications précieuses, et cependant j'ouvrais de grands yeux; je trouvais à cette lettre close un attrait inattendu, et je m'étonnais de prendre tant de notes et de revenir si souvent sur mes pas.

J'ai passé une journée presque entière dans l'immense amphithéâtre de Vérone; je l'ai parcouru depuis les cellules, aujourd'hui souterraines et marécageuses qui servaient de tanières aux bêtes, jusqu'aux gradins les plus élevés que couronnèrent autrefois les belles colonnades dont on m'a montré les informes débris; je l'ai vu au soleil et revu aux étoiles; j'ai pour ainsi dire appris par cœur cette grandiose ruine qui

corrigeait en les complétant mes études de Nîmes et d'Arles, et j'espère qu'aucune pierre du Colisée ne sera pour moi énigmatique. Vérone est une ville féconde en débris de tous les âges; je n'avais nulle part rencontré des restes plus intéressants de l'église naissante et des guerres intestines du moyen âge. Le palais des Capulets n'est plus qu'une hôtellerie; Juliette ne revit plus que dans Shakspeare, et le touriste sentimental ou désœuvré qui ne cherche qu'elle, peut sortir de Vérone désenchanté; mais ses vieilles églises, ses antiques murailles, ses places toutes couvertes encore de façades féodales, de créneaux, d'ogives, de lignes singulières, ont un intérêt qu'aucune autre ville de second ordre ne peut offrir au même degré. Un Véronais, M. le comte Scopoli, a récemment découvert sur l'autre rive de l'Adige, à Véronetta, un amphithéâtre de petites proportions enfoui sous des constructions modernes; il en a remis au jour quelques parties. Je n'ai pas eu le temps de me présenter à lui et de visiter sous sa conduite les deux amphithéâtres, qu'il a dû comparer et qu'il connaît, sans doute, dans leurs moindres détails; mais j'ai conservé soigneusement son nom, pour le donner cet été à mes collègues; car quelques-uns d'entre eux, je n'en doute pas, voudront suivre, en revenant de Grèce, la route que j'ai prise pour aller les rejoindre.

Venise est pour moi une source chaque jour nouvelle d'enchantement et de surprise; mais c'est un séjour de repos et de plaisir plutôt qu'un séjour de sérieuse étude. Si Venise est la plus séduisante ville

du monde, elle en est aussi la moins classique, et je ne me suis souvenu de ma mission qu'en faisant un pèlerinage au couvent arménien de l'île Saint-Lazare. J'ai visité avec vénération ce charmant asile, où furent initiées à leur austère mission plusieurs générations de savants modestes, mais pleins d'ardeur; et cette petite imprimerie si active et si utile d'où sortent chaque année, depuis un siècle, dix ou quinze volumes destinés à répandre en Arménie les lumières de l'Occident.

Je dois quitter Venise dans deux jours pour me rendre directement à Bologne. En ce moment même, je m'informe des moyens de visiter Ravenne; Florence m'arrêtera dix jours. Je serai donc à Rome vers le 10 février. De Rome j'écrirai à M. le ministre, pour lui rendre compte de mon itinéraire et soumettre à son approbation mes projets ultérieurs. Je n'ai pas cessé de rêver le voyage de Sicile; mais le roi de Naples me le laissera-t-il faire? On annonçait aujourd'hui à Venise qu'il avait tiré les premiers coups de canon. J'hésiterais d'ailleurs à faire seul un si pénible voyage. Si vous écrivez en Grèce, vous me rendriez un grand service en donnant à quelqu'un de mes nouveaux collègues l'idée de me donner rendez-vous à Naples, pour entreprendre avec moi cette magnifique excursion.

Je vous prie, monsieur, de présenter mes hommages respectueux à madame Guigniaut, que je remercie du bienveillant accueil dont elle a bien voulu m'honorer, et de recevoir l'expression réitérée de ma gratitude et de mon attachement.

A MADAME GANDAR, A METZ.

Rovigo, 25 janvier 1848.

Mais qu'est-ce que Rovigo? Fort peu de chose, en vérité. Un Saint-Avold[1] de Lombardie. Et moins encore, si c'est possible. Alors, qu'y venais-tu faire? Ah! pardonnez, ma mère, je ne vous ai pas dit que j'y fusse venu pour mon plaisir, ni de mon plein gré; je me serais même volontiers passé de mettre le pied dans cette galère. — J'ai quitté Venise hier, à regret sans doute, mais enfin je l'ai quittée. De Venise j'aurais voulu être transporté en rêve à Bologne, et même à Florence; mais en Italie on ne voyage pas en rêve, on voyage en omnibus. Parti de Venise à trois heures par le chemin de fer, je suis arrivé deux heures après à Padoue. J'ai couru Padoue ce matin, j'en ai vu la moitié, puis je suis monté dans un vélocifère qui m'a conduit en cinq heures à Rovigo; nous n'avons en route passé qu'un fleuve à la nage.....

J'aurais été tout à fait heureux à Venise si la neige l'avait permis; mais qu'importait? Ma philosophie est-elle si faible que mon plaisir soit entièrement soumis aux caprices de la girouette? Non, ma bonne mère, et l'hiver ne m'a pas empêché de comprendre toute la séduction de Venise et d'en voir de près toutes les merveilles. Je ne suis pas de ces voyageurs qui se pâment

1. Petite ville située dans le département de la Moselle.

d'aise devant un grand monument, un tableau de maître : je suis préoccupé; j'ouvre les grands yeux d'un homme qui étudie, et les fatigues de l'analyse ôtent d'abord quelque chose à ma jouissance; mais quand après avoir regardé je me recueille, je rentre en moi-même, je reviens par la pensée sur chacun de mes pas, alors mon plaisir est sans mélange, mes souvenirs m'enivrent, et je m'estime trop heureux d'avoir pu voir ce que j'ai vu. Ainsi, pendant mon séjour à Venise, la journée avait de durs instants; mais elle était courte; car je ne sortais que quatre ou cinq heures, et lorsque j'étais dans ma belle chambre, faisant pétiller le peuplier sur mon âtre ou regardant de ma fenêtre ce beau port parsemé de vaisseaux, ces îles couvertes d'élégantes maisons, de riches églises, j'étais aussi content de mon sort que si j'eusse amené avec moi les feuilles et la brise de mai. Que ne pouvais-je te montrer comme cette grande ville était coquette, singulière, merveilleuse aux étoiles surtout, lorsque les demi-clartés d'une belle nuit lui prêtaient encore leur attrait mystérieux? On est un peu triste de jouir comme de souffrir seul, et c'est surtout à mes heures d'aise et de contemplation que vous me manquiez, mes bons, mes chers amis. Pourquoi n'avez-vous pas pu me suivre?

Je vous aurais expliqué le grand palais des Doges, sa façade arabe et gothique, l'escalier des Géants et l'escalier d'Or, les plombs et le pont des Soupirs, les salles grandioses où le doge présidait le Sénat sous ces admirables voûtes où Tintoret et Véronèse

avaient peint les victoires de la république, les salles mystérieuses où le conseil des Dix rendait ses inflexibles arrêts; je vous aurais fait voir une à une les statues et les mosaïques de Saint-Marc, mosquée chrétienne, basilique unique au monde, et si étrange qu'on est tenté de la trouver belle et de prendre sa surprise pour une admiration sincère et légitime; vous seriez montés avec moi dans une gondole pour parcourir le grand canal, l'artère de Venise, *Moselle* sinueuse qui baigne les premières marches d'innombrables palais; vous seriez venus à Saint-Roch vous confondre devant l'œuvre gigantesque du Tintoret, à l'Académie admirer l'Assomption du Titien. A Venise, on est peintre, architecte, coloriste, sans s'en douter; on est surpris de comprendre le dessin d'un dôme, les nuances d'un tableau; les yeux s'ouvrent, on marche de surprise en surprise et de découverte en découverte. J'avais beau me répéter que cette architecture est d'un style équivoque ou médiocre, que cette peinture n'est pas idéale, que l'art vénitien ne mérite peut-être pas d'être glorifié; cette singularité me ravissait, je m'attachais à cette ville déchue, je sentais combien il est doux d'y vivre en de plus beaux jours, et pourquoi tant de natures délicates s'y sont arrêtées pour admirer un ciel auquel aucun ciel ne ressemble.

Mais je ne sais pas décrire et je n'aime pas raconter. Je prends en pitié mes récits infidèles et je n'ai pas le courage de les achever. Ne me suffit-il pas, ma bonne mère, que tu puisses, par ces lettres où ma pensée se laisse quelquefois deviner sous les mots qui la tradui-

sent mal, entrevoir les aspirations et les jouissances de mon esprit?

J'avais à Venise un guide aimable et empressé : M. Émile Fossati. Je ne suis sorti sans lui que deux heures sur toute une semaine. Il m'a conduit deux fois au théâtre : quelques artistes de la Fénice sont distingués; j'aimais aussi à voir dans les loges les belles Vénitiennes en toilette de bal. Il en est de Venise comme de tous les pays du monde; la laideur et la beauté s'y mêlent dans une proportion qu'on aimerait à renverser; mais les Vénitiennes qui sont jolies ont un air de nonchalante agacerie que n'ont pas les Parisiennes. Comme toutes les femmes d'Italie, elles ont des cheveux admirables, des yeux caressants, une moue fine; elles adorent les couleurs éclatantes, mais elles savent les marier. En somme, la Fénice est un agréable théâtre où je me suis un peu consolé de mes déceptions à la Scala.

Adieu, ma bonne mère, je ne sais ce que je t'ai dit ni ce que j'ai oublié de te dire; j'ai sommeil et je te quitte en t'embrassant.....

N'ayant pas foi dans la poste d'une capitale comme Rovigo, je garderai ma lettre jusqu'à Bologne.

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Florence, 4 février 1848, trois heures.

Tous mes petits chagrins sont oubliés, ma bonne mère; je ne sens plus ma fatigue, j'ai trouvé d'ai-

mables amis qui s'occupent de moi, et le printemps est revenu. Florence est une ville charmante que je ne veux plus quitter. Je ne puis pas vous peindre son air facile, confiant, abandonné, ses vieux palais, ses vieilles églises, vivants souvenirs d'une splendeur effacée, qui jamais plus ne brillera; ses trois galeries, histoire complète de la peinture depuis la renaissance jusqu'aux grands maîtres du seizième siècle; les bords de l'Arno, si doux à parcourir aux tièdes rayons d'un soleil de février; ses quatre ponts pittoresques; les dômes et les villas qui se marient dans l'air, à l'horizon, avec les beaux arbres de la colline au pied de laquelle s'étend, illustre, heureuse, souriante, la grande ville des Médicis.

A Gênes, à Milan, je courais; ici je me promène, lentement, tout à loisir, et, docile à tes bons conseils, je n'en prends que trop à mon aise. Le temps se passe, ma bourse se vide, et cependant, où suis-je? à peine au milieu de ma route. J'ai honte de m'écouter ainsi; je ne sais comment excuser ma faiblesse, et je n'ai pas assez de raison pour en revenir.

J'ai été accueilli par un homme d'esprit, peintre distingué, M. Sturler, qui, venu à Florence en 1832 pour étudier pendant six mois ses beaux musées, n'a pas encore pu se décider à en sortir. M. Sturler est assez gracieux pour me conduire chaque matin dans une galerie, pour y diriger mes recherches.....

J'ai mes entrées dans le monde. Mercredi, j'ai eu l'honneur assez envié d'assister à l'inauguration d'un chemin de fer : la fête était jolie; j'y ai entendu d'assez

bonne musique et vu, autour du grand-duc, le monde officiel de la Toscane. Hier, M. Sturler m'a présenté au plus illustre sculpteur de l'Italie, Bartolini, vieillard plein de force, d'un esprit élevé, d'un noble caractère, dont les œuvres sont admirables. Le soir, je suis allé passer deux heures chez M. Vieusseux, qui depuis vingt ans réunit chaque semaine les esprits les plus éminents de Florence; quoique le salon fût plus désert que d'habitude, parce que les événements actuels absorbent tous les loisirs des hommes politiques, j'ai rencontré là quelques personnages notables avec qui j'aimais à m'entretenir.....

Mais je ne dois ni à la légation de France, ni à la fête de Prato[1], mes meilleurs instants; je les ai trouvés dans les musées et sur les promenades. Si je vous regrettais, mes chers amis, dans ma gondole glacée, vous me manquiez bien plus encore hier sur les rives de l'Arno. J'errais au hasard, sans but et seul, quand je vis la foule et les équipages se diriger vers les faubourgs; je suivis le flot sans penser à rien, et sorti des portes, je trouvai la plus ravissante des promenades. L'humble passant qui se promène à pied suit les bords du fleuve dans une longue allée qu'on ne parcourt pas jusqu'au bout sans marcher toute une heure. L'horizon change à chaque pas; on aperçoit dans le lointain Florence et sa colline. La rive est plantée de grands arbres qui presque tous verdoient au soleil; car s'il en est dans ce bosquet enchanté dont l'hiver fasse tomber les

1. Ville murée, à 16 kil. N.-O. de Florence.

feuilles, le lierre en cache les branches dépouillées. Les arbustes délicats, qui végètent chauffés dans nos serres, y croissent par milliers, et sans culture; les haies de rhododendrons sont aussi vigoureuses que les haies d'yeuses, et les buissons sont chargés de fleurs si communes que le passant les dédaigne et qu'aucun gardien ne songe à les défendre. Les équipages et les cavaliers suivent une double allée, bordée de grandes pelouses, d'où l'on entrevoit, à travers les arbres, ici la rivière, et là toutes les blanches villas semées sur le versant des collines. J'ai jeté au fond de la malle mon manteau, et ce doux printemps inespéré me cause une joie si vive, que je me suis oublié sous ces grands arbres et qu'il a fallu doubler le pas pour rentrer à Florence à la nuit tombée.

Ne me plains donc pas, mère trop bonne et trop inquiète; crois bien que, malgré mes regrets et les souvenirs des neiges du Piémont, je suis plus heureux cent fois que si j'étais réduit à enseigner la rhétorique dans un village comme Vendôme. Y serais-je moins seul et la neige m'aurait-elle moins attristé?...

---

A MADEMOISELLE E. PELLETIER, A VERSAILLES.

Florence, 9 février 1848.

Mademoiselle,

Je suis confus de ne vous avoir pas écrit beaucoup plus tôt ce que je vous écris aujourd'hui; mais vous m'excuseriez, si vous saviez quelle vie j'ai menée et

combien il est peu facile de trouver en voyage, non pas des heures vides (hélas! combien il en faut donner à l'attente, au mauvais temps, à l'ennui!), mais des heures de véritable liberté d'esprit. J'ai donc attendu que ma pensée, trop souvent distraite, pût rentrer en elle-même, et maintenant que j'en suis redevenu maître, je viens, par un convoi aérien, dans cette royale solitude de Versailles reprendre ma place à votre table hospitalière et m'entretenir quelques instants avec vous, plein de quiétude, parce que, si loin de vous, je ne crains plus de vous entendre faire le procès à mes péchés de jeunesse; mais surtout plein de regrets, car, obligé de traduire en un monologue assez pesant notre causerie, je dois retrancher des deux parties du dialogue celle qui faisait pardonner l'autre.

..... Ma vie est mêlée d'heureux et de mauvais jours, isolée, parfois pénible, mais pleine d'émotion. Je traverse la seconde patrie des arts, les monuments des guerres féodales et religieuses, et des nations souvent abaissées, longtemps endormies, qui relèvent la tête et vont renaître à la liberté. Les vivants souvenirs, les immortels chefs-d'œuvre des maîtres, le beau ciel qui les inspira, la vie cachée qui remue dans ses entrailles cette terre opprimée, émeuvent mon cœur, exaltent mon énergie, et inondent mes yeux d'une lumière inconnue. Mais pourquoi vous le dire? Ne l'avez-vous pas deviné? Et s'il en était autrement, ne serais-je pas tout à fait indigne de mon sort et de l'amitié dont vous m'honorez?...

C'est de Venise que j'aurais dû vous écrire, je le

sens bien; mais à Venise, mademoiselle, on n'écrit pas, on rêve, on vogue, on jouit (malgré la neige) des séductions de la nature, des bizarres caprices de cette architecture singulière, des chaudes couleurs du Tintoret et du Titien. Je n'ai point cessé, n'en doutez pas, de penser au romanesque voyage que vous avez promis à mes vieux jours : mais j'en regrettais la date un peu lointaine et ne sais pas si ce doux séjour convient aux cheveux gris? N'y faudrait-il pas apporter toute la jeunesse de son cœur, un esprit moins blasé, des yeux sans lunettes? — Cependant une ville déchue a parfois sa mélancolie, et glissant à la nuit tombante devant ces palais abandonnés, peut-être sera-t-il doux de jeter un regard en arrière et de nous demander si ce bonheur tardif suffit à consoler des amertumes de trente ans d'attente.

Le hasard a voulu me réserver pour ce second voyage un certain attrait de nouveauté, j'espère en ce temps-là retrouver Venise éclairée par un soleil d'été, spectacle tout à fait inconnu pour moi, car, pendant mon séjour, il neigeait. Je voulus aller au Lido : ne pas voir le Lido me semblait impossible. M'y rendre avec un parapluie, c'eût été la prose, et j'étais assez jeune pour chercher partout la poésie.

J'allai donc au Lido en gondole découverte, narguant les menaces de l'horizon. La poésie ne fut que trop saisissante; la neige tomba épaisse et froide, mais l'île était si près! Pouvais-je reculer? Le gondolier amarra dans une baie déserte. J'ai traversé l'île, je suis allé jusqu'à l'autre rive pour entendre l'Adria-

tique qui grondait furieuse. Vous savez si cette grande voix est solennelle. Mais dans la solitude, où se dirige la pensée? et comment s'élèverait-elle?... Je suis revenu à Venise lentement, aussi lentement que le voulaient le vent et la vague, et transi, au coin du feu, je suppliais cette mer capricieuse, si belle quand elle dort, d'épargner un jour à nos cœurs engourdis ces émotions précieuses en leur temps, mais inopportunes.

Je suis à Florence depuis dix jours, et n'en sais plus sortir; je suis honteux de mon inertie, mais le soleil de février me fait tout oublier. Comment secouer le charme? Tout concourt à me séduire, et quoique je sente bien mes torts, je suis trop faible pour ne pas les excuser. Je hais les descriptions comme les gens qui ne savent pas décrire. Aussi ne vous dirai-je pas un seul mot des grandes choses que j'ai vues. Sachez seulement que je mène une vie désordonnée et deviens méconnaissable. Je commence à croire en vérité qu'un jour je danserai avec la reine de Grèce. Avant-hier, hier, j'étais en soirée; j'y serai demain; mais ce soir, je me surpasse, et vais à deux bals. — Vous à deux bals! Oui, moi-même, mademoiselle, je fais à Florence, en un jour, plus de folies qu'à Paris en toute une année. . . . . . . . . . . . . . .

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Florence, 11 février 1848.

.....Il pleut depuis hier, ma bonne mère, mais j'ai eu dix jours de soleil dont j'ai bien profité; les promenades sont ravissantes, la campagne délicieuse, et Florence une des plus charmantes villes du monde. Les musées y sont très-riches, mais les églises et les couvents plus riches encore. Ici la peinture courait les rues, enseignée par des maîtres immortels, comprise de tous: les peintres étaient architectes; les architectes sculpteurs; les sculpteurs, orateurs et poëtes. L'art chrétien de Florence, illustre à double titre, est de tous les arts modernes le seul qui se soit approché de la pureté de l'art grec; ici la pensée est élevée, la forme simple et religieuse. Rome est aussi riche en grandes œuvres, mais incomplète : c'est à Florence qu'on sent vivre les grands artistes que Rome empruntait à leur patrie; c'est à Florence qu'il en faut étudier le sentiment et rechercher l'histoire.

La vie est facile et très-douce; je trouve partout le plus cordial accueil et ne suis plus isolé. Je ne vais même que trop dans le monde; à l'ambassade, au Casino des nobles, au théâtre, où je n'ai nulle envie de retourner, qui sait? j'irai même à la cour, si la cour donne une fête. Tu sais pourtant si les fêtes dansantes me séduisent..... Hélas! de qui tiendrais-je l'amour des plaisirs du monde? J'ai cependant été très-volontiers au bal chez le président Buonarotti,

le dernier héritier de Michel-Ange; les ateliers du maître étaient éclairés, et si j'ai peu vu les invités, j'ai beaucoup et religieusement regardé quelques œuvres du grand peintre oubliées aux murs de sa maison. Je vais aussi chaque jeudi chez M. Vieusseux; hier, j'ai retrouvé lá, avec leur pére, premier ministre du grand-duc, deux jeunes gens que j'avais connus à Paris, chez Bixio; c'est là que je lis les journaux français, et que j'apprends les nouvelles politiques de l'Italie.....

Je ne vous ai pas encore dit combien M. et Mme de X... sont affables pour moi. Mme de X... est une jeune femme distinguée, dont l'esprit et la société sont pleins de charmes. C'est à l'amabilité de M. de X... que je dois l'entrée de la maison Buonarotti, dont les portes sont souvent fermées. C'est lui aussi qui m'a conduit á l'Observatoire, chez le professeur Amici, puis hier, dans l'atelier de Mlle Félicie de Fauveau; mais il est juste que je m'arrête à vous parler un peu de cette vie singulière. Fille de famille, châtelaine dans l'âme, Mlle de Fauveau montra dans la disgrâce des Bourbons un courage chevaleresque; puis elle quitta la France et vint s'établir ici, où elle occupe ses journées à sculpter des œuvres délicates, pleines d'originalité et de poésie. Je fus séduit par son esprit plus que par ses œuvres, et j'ai eu l'indiscrétion de causer fort longtemps avec elle. Elle a le sens juste et fin, une instruction étendue, un goût élevé; sa conversation pleine de traits n'instruit pas moins qu'elle ne charme, et consultant mes intérêts autant que mon plaisir, je la reverrai. M. Sturler et Mlle de Fauveau exercent sur

mon esprit une influence assez grande, que je crois salutaire, et que je désirais par instinct. J'avais pris à Venise, à Padoue quelques idées vagues, que leur commerce et mes études confirment, et je sortirai de Florence peut-être plus capable de les exprimer. . . . . .

---

A MONSIEUR GANDAR, A METZ.

Florence, 19 février 1848.

Enfin, mon cher père, je me décide à quitter Florence, et jeudi prochain, 24 février, j'arriverai à Rome au point du jour. Hélas! qu'il me tarde d'y trouver des nouvelles.

Je m'étais mis à travailler avec beaucoup d'ardeur, mais cette ardeur n'a pas duré longtemps. J'ai été chercher à Pise le soleil qui fuyait Florence.

La place du Dôme est merveilleuse; la cathédrale, le Baptistère, le Campo Santo, et le grand clocher si célèbre, sous le nom de Tour penchée, forment, pour ainsi dire, un quartier de Smyrne ou de Constantinople. Nulle part, si ce n'est peut-être à la basilique de Saint-Marc, on ne saurait trouver de l'Orient un souvenir plus original et plus fidèle. Et pour que l'illusion fût complète, cette place n'est pas profanée par le bruit des passants; elle est isolée, presque déserte, et si reléguée, que ces beaux monuments du moyen âge s'élèvent au milieu d'une prairie. Après avoir passé deux heures à étudier dans le Campo Santo les débris

de l'antique peinture italienne, je suis monté sur le Campanile, et de là, par le plus beau soleil du monde, j'ai vu se dérouler à mes pieds un paysage, dont mes yeux avaient peine à se détacher. D'abord ces coupoles, ces colonnades, ces riches chapelles, les fenêtres gothiques du Campo Santo entouré par la vieille muraille crénelée de l'ancienne république; puis un immense jardin que terminent d'un côté les Apennins, les collines de Lucques, et de l'autre, la mer et Livourne. Au milieu de ce jardin, planté d'oliviers et de vignes, Pise élève ses clochers pittoresques et l'Arno déroule ses eaux sinueuses.

De Pise, je suis allé à Lucques, et sans cesse j'étais en extase. Le chemin de fer traverse une vallée délicieuse, et j'enviais, au fond du cœur, les heureuses familles qui viennent passer à l'ombre de ces peupliers les belles journées du printemps et de l'automne. En parcourant les boulevards de Lucques, mon cœur se gonflait, et j'aurais pleuré d'aise, si je vous avais sentis près de moi, si vous aviez pu partager ma joie, et répondre aux acclamations naïves que m'arrachaient ce beau ciel, ces riantes plaines, ces curieuses basiliques lombardes et byzantines.....

Ce soir, huit heures.

Ma lettre a été interrompue, et je suis sorti pour parcourir une dernière fois les galeries de Florence. Hélas! je ne le faisais pas sans amertume. J'ai cru que je ne pourrais pas sortir du palais Pitti; sans cesse j'entr'ouvrais la porte, et puis je revenais sur mes pas,

comme pour remplir un devoir oublié; je craignais d'avoir dit trop vite adieu aux Parques de Michel-Ange, aux Madones de Raphaël, au majestueux Saint Marc du Frate, aux Philosophes de Rubens, à toutes ces grandes œuvres dont j'étais devenu l'ami, mais que je crains d'avoir trop peu regardées. Je commence à maudire mes yeux aveugles, mon esprit borné, mon cœur refroidi, ma mémoire infidèle, et je voudrais tout voir, tout comprendre, et ne rien oublier. La vie d'un voyageur est mêlée de joies saisissantes et d'amers regrets; sans cesse il faut détacher notre cœur des affections nouvelles qu'il s'est faites; à peine s'attache-t-il aux lieux, aux œuvres, aux hommes, qu'une loi impitoyable nous pousse en avant, vers une patrie inconnue que nous aimerons aussi peut-être, mais que nous n'aimerons qu'un jour. La seule patrie, mes bons amis, c'est votre foyer; c'est la table de famille; c'est la réunion du soir sous les acacias; c'est le rendez-vous d'automne sur mon banc de gazon. Mon âme aspire à toutes ces joies; mais elle se fortifie, et sent chaque jour davantage qu'avant de se recueillir il faut avoir vu le monde, qu'avant de rentrer en soi-même il en faut être sorti, et que les longues soirées au foyer domestique sont plus douces et plus fécondes pour ceux qui d'un exil volontaire ont rapporté d'éternels souvenirs.

A Florence on n'a pas le temps d'être souffrant, la joie est à l'ordre du jour; mais point une joie placide, intérieure, flegmatique : une joie bruyante, mêlée de chansons, de tambours et de pétards. Jeudi on a publié la Constitution toscane, Constitution fort libérale.

J'étais dans le chœur de Sainte-Marie-des-Fleurs, quand on y chanta le *Te Deum ;* j'ai suivi les processions qui jusqu'à la nuit tombée ont escorté dans les rues le drapeau national; et le soir, traversant la ville illuminée, je suis allé au théâtre entendre les hymnes que répétaient les voix enrouées. Depuis trois semaines, je ne vois pas autre chose : avant-hier, nous chantions la victoire de Palerme; hier la Constitution piémontaise; aujourd'hui la Constitution toscane; demain la Constitution romaine, et nous irons ainsi jusqu'au dernier jour du carnaval. Mais en vérité nous nous serons trop amusés.....

Demain, je passe ici mon dernier jour, et, comme par esprit de contradiction, je le passe hors des murs à visiter des couvents et des ruines; mais le soleil est beau, et la campagne de Florence vaut bien Florence un jour de fête.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Rome, 2 mars 1848.

En vérité, mon cher Adolphe, je ne sais plus pourquoi le grand maître fait les frais de mon voyage en Italie, ni pourquoi il a tant de confiance en moi. Je ne sais guère mieux comment je rendrai compte de ma mission et quel résultat j'aurai tiré de mes études. Arrivé depuis huit jours à Rome, sais-tu ce que j'y fais? Et ne parlons pas de mes livres que j'ai tout à fait oubliés, ni d'un humble mémoire que j'ai brusquement

interrompu à la troisième page. Mais parlons de Rome elle-même. Ai-je couru voir les illustres débris de l'ancienne Rome? Ai-je dévoré des regards les chefs-d'œuvre de la Renaissance? Ai-je fait des visites empressées aux grands monuments de la ville des Papes? — Hélas ! non, mon cher frère, je te l'avoue tout bas, tout bas... Mais je n'ai eu jusqu'à ce jour d'yeux et d'oreilles que pour le carnaval. L'Université de France en mission se prélasse depuis six jours à regarder des mascarades !

Ce carnaval de Rome m'avait au premier coup d'œil paru bête comme un carnaval de Paris. Ma gravité s'était gendarmée à la vue de ces milliers d'enfants qui s'amusent de si peu de chose. Mais peu à peu je me suis pris à m'amuser comme les autres. Ces fêtes ont un caractère bien singulier : samedi, à deux heures, les sénateurs dans leurs voitures suivis d'une escorte officielle, précédés d'une musique militaire, ont traversé la grande rue du Corso ; un coup de canon annonçait en même temps le commencement de la fête, et depuis ce moment, tous les jours, excepté les saints jours du dimanche et du vendredi, les mêmes plaisirs se renouvellent. Les voitures sur deux files circulent de la place du Peuple au Capitole ; toutes les fenêtres sont pavoisées, tous les balcons couverts de jolies filles, et la guerre commence, une guerre peu meurtrière mais acharnée. Les bouquets volent et se croisent ; les *confetti* pleuvent dans l'air, et chacun se retire de la mêlée couvert de fleurs ou de farine. La lutte dure trois heures sans blessures, sans larmes,

sans défaites; aucune neutralité n'est respectée; aucune gravité n'intimide, et moi-même j'ai eu ma part de ces éclaboussures inoffensives. A Paris le carnaval est mort; les plaisirs du mardi gras ne sont plus que des plaisirs d'étudiants et de prostituées; le beau monde aurait peur de s'y compromettre; mais à Rome les plus grandes dames descendent au Corso; les mijaurées bravent la mitraille et se mêlent au combat.

La grande bataille commence à deux heures et finit à cinq; jamais le peuple n'abuse de sa liberté; aucun désordre; aucun excès. A cinq heures les voitures disparaissent, le peuple se range. Des dragons fendent la foule au galop de leurs chevaux. C'est le signal d'un plaisir vraiment sauvage et saisissant. Le Corso est étroit comme la rue Richelieu; la foule s'y concentre, épaisse et bruyante, et tout à coup on lâche huit chevaux furieux qui la traversent, à toute vitesse; un piéton ne réussirait pas à la fendre, et ces chevaux s'y tracent un passage sans fouler personne aux pieds. On aurait peine à se figurer le coup d'œil de cette masse de curieux qui s'ouvre à leur approche et derrière eux se referme en un instant. Cette coutume barbare est vraiment digne de ces anciens Romains qu'enivraient leurs luttes de gladiateurs. Demandez-vous pourquoi des gens sérieux vont chaque jour assister et applaudir à de pareils jeux? — Pour moi, je dois confesser que je cède à l'entraînement de l'exemple et que je m'amuse du carnaval comme un Romain.....

4 mars, midi.

Je devrais déchirer cette folle lettre. Nous recevons les nouvelles de France. Hier déjà j'avais lu les *Débats* et la *Presse* du 23 février. Aujourd'hui nous n'avons pas de journaux et peu de lettres. Mais une lettre de Lyon annonce formellement que la République est proclamée. Cette grande nouvelle me remplit d'enthousiasme et d'inquiétude.

Hâtez-vous de m'écrire plusieurs lettres, mettez-moi chaque jour au courant. Irai-je en Grèce? Reviendrai-je en France? J'attends des nouvelles officielles pour adresser à Paris une demande de retour. J'attends aussi vos volontés.

Je suis sans inquiétude sur vous; mais, hélas! j'ai tant d'amis à Paris, et de si jeunes! et de si courageux!

Et nous qui nous amusions du carnaval de Rome!

Adieu, mes bons, mes chers amis. Au revoir, je vous embrasse de tout cœur. Mais, des lettres, par pitié, des lettres! Que faites-vous, que devenez-vous, qu'avez-vous vu? Soyez sans crainte; j'ai la ferme conviction que Metz suivra l'exemple de Paris, sans secousse, sans fusillade, sans effusion de sang.....

L'ambassade de France est muette; elle ne veut rien dire. Le paquebot du Levant sera-t-il arrivé aujourd'hui? Je l'espère, et cependant... Je termine ici, je suis trop ému, et trop pressé d'aller prêter l'oreille aux nouvelles.....

---

A MONSIEUR SIBEN, A PARIS.

Rome, 6 mars 1848.

Mon cher Siben,

Je suis fort mécontent de toi; comment n'as-tu pas songé à me tirer de l'anxiété où m'ont plongé les dernières nouvelles de France, qui ne nous sont arrivées que bien tard et mutilées? Je fais ce que je puis pour n'être pas inquiet, et cependant que je payerais cher une lettre datée de Paris et signée de toi.

Mais trêve aux reproches. Cet entretien pour nous est solennel.

Le peuple vient de briser la monarchie.....

Un nouveau gouvernement lui a succédé, et si vite que je me serais peut-être défié de ses tendances et de sa force, s'il ne s'était hâté de publier son programme.

Les premiers actes échappent aux attaques des conservateurs les plus timides. Ils répondent aux vœux secrets de mon cœur, aux aspirations les plus intimes de ma conscience.

J'ai donc salué l'ère nouvelle avec l'enthousiasme d'un jeune homme et le sang-froid d'un esprit mûr et réfléchi.

Sacrifier ce gouvernement, c'est reculer vers un passé que toute la France a renié, c'est réclamer l'oppression ou l'anarchie. Il faut donc le défendre de toutes ses forces, de sa parole et de sa vie.

Mais il faut le défendre sans imprudence, sans entraî-

nement, sans lâcheté. Deux jours d'héroïsme ont substitué à la politique des intérêts matériels et des roueries diplomatiques la politique des principes ; la France a proclamé les droits du peuple, la fraternité, la liberté, mais elle a brusquement franchi l'espace et prématurément enlevé des barrières qu'il valait mieux, peut-être, sans sacrifier en principe les droits de tous, reculer que briser. La justice est faite. Il faut que l'ordre se fasse, et l'ordre par la lumière. Persuader, c'est gouverner. Éclairer, c'est affranchir.

Tu sais, mon cher ami, quelles sont mes opinions à ce sujet ; tu sais combien je reconnais avec loyauté les droits du peuple ; mais tu sais à quelles conditions je l'ai fait et quel but j'ai toujours proposé à mes efforts. Dans ces pensées, nos esprits se sont rencontrés et nous serions fiers de travailler à la même œuvre.

Eh bien, l'heure presse. Le suffrage universel va décider du sort de la France. J'ai foi dans les instincts de la nation, et cependant il m'a semblé qu'il fallait bien des exemples pour la guider et bien des voix amies pour l'instruire.

Pour moi, je suis peu de chose, je le sais bien ; mais je suis un homme de bonne volonté, comme l'entendait l'Évangile : ma religion, c'est la vérité ; mon premier amour, c'est la France, et demain ce serait l'humanité. Mon esprit poursuit la vérité, et pour servir notre pays, ma voix s'étudie depuis longtemps à la répandre.

Je voudrais de tout mon cœur être, dès aujourd'hui, puisque les événements m'ont devancé, l'humble apô-

tre des doctrines que je crois conformes à la justice, salutaires à la société.

En présence du grand spectacle de la France qui se régénère, j'ai pris en dégoût les études qui me charmaient et les obscurs travaux que je venais de commencer. J'ai maudit mon absence et les loisirs qui m'étaient faits et j'ai brûlé d'aller joindre mes efforts aux vôtres.

Mais le faut-il? — C'est toi seul que je consulte en ce moment, parce que seul tu peux sans de grands préliminaires répondre à ma question.

Si je reviens en France pour les élections, je renonce à ma position, à mes appointements, aux deux années d'études libres qui m'étaient accordées; je me décide à dépenser en une seule année, au début de ma carrière, la dixième partie de ma fortune, et l'amoindrissement de la fortune, c'est l'amoindrissement de l'indépendance.

Néanmoins, je m'y résoudrai sans aucune peine, si tu crois qu'en revenant en France, je remplisse un devoir et puisse être le moins du monde utile à la cause que je crois bonne et que je définirais volontiers : l'ordre dans la liberté, la modération dans la justice.

Tu sais quelle position le hasard m'a faite et quelles forces Dieu m'a données. Si elles peuvent vous servir, rappelez-moi. Sinon je me résignerai à ne pas voir la grande œuvre qui s'accomplit, et je suivrai l'humble sentier qui m'est tracé.

Je n'ai pas le temps d'ajouter une seule parole. Je mets cette lettre à la poste par duplicata pour être plus certain qu'elle parviendra à son adresse. N'en parle à

personne au monde. Réponds-moi le jour même. Et mets à la poste deux copies de ta réponse, l'une par la voie de mer, l'autre par la voie de terre. D'après cette réponse, je me déciderai soit à prendre à Civita-Vecchia le bateau du 28 mars, soit à rester à Rome pour continuer ma route vers la Grèce.

Je ne te parle pas de toi, de tes émotions, de ta conduite. Quant à ma confiance en toi, cette lettre dit assez qu'elle est inaltérable. Quelle preuve plus solennelle t'en pourrais-je donner?

---

A MONSIEUR GANDAR, A METZ.

Rome, 13 mars 1848.

..... Depuis quelque temps, mon âme est en proie aux plus vives inquiétudes; je souffre de ne pas revoir la France, et je m'effraye de l'idée de m'en éloigner chaque jour davantage. Il me semble que, dans ces temps de rudes labeurs, j'aurais pu rendre quelques services à la vérité et, de mes efforts ou de mes conseils, de mon zèle surtout, aider ceux qui débrouillent le chaos..... Nous sommes restés ici plusieurs jours dans un état d'agitation très-pénible, attendant des courriers en retard, des journaux et des lettres qui n'arrivaient pas, et quelques renseignements positifs, officiels, au milieu de ces bruits anonymes, contradictoires, qui mettaient tous les esprits en suspens et nous faisaient passer par tous les degrés de

la joie, de l'espérance et du regret. L'anxiété que mêlaient à l'inquiétude commune mes propres pensées m'avait mis hors de moi. Notre beau soleil m'a calmé; j'ai parcouru les grandes ruines de Rome; j'ai été voir reverdir les arbres, éclore les fleurs parmi les majestueux débris de cette reine du monde. L'enivrant spectacle de ces plaines abandonnées, où revivent avec Tite-Live, avec Virgile, tant de souvenirs impérissables, m'a fait rentrer en moi et revenir aux salutaires pensées dont m'avait distrait le bruit que vous faites. J'ai retrouvé la paix que j'avais perdue, et je reprends fermement la résolution de poursuivre en silence mon chemin, et d'attendre, en m'y préparant par des études solitaires, que mon pays me réclame et que mon temps soit enfin venu.

J'ai soulagé mon cœur en vous laissant entrevoir les incertitudes dont j'ai triomphé. Désormais je m'efforcerai d'oublier la grande révolution qui préoccupe tous les esprits, pour ne plus parler que de Michel-Ange, de Raphaël, et du printemps. . . . . . . .

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Rome, 27 mars 1848.

Tâchons enfin, ma bonne mère, de nous soustraire aux graves pensées qui nous obsèdent, et de causer comme autrefois de notre affection, de nos plaisirs, de l'emploi des journées oisives, des charmants entretiens

qui abrégent les heures de pluie, et du soleil de Rome qui fait oublier les horizons de brume et les orages des révolutions.

Je connais moins Rome que les environs de Rome, et je n'en ai point de regrets. Quelle campagne ! Nue, mais féconde et vigoureuse, elle attache les regards surpris par ses contours fermes, ses lignes arrêtées, ses fortes couleurs, sa ceinture de montagnes, où le plus beau soleil du monde joue sur les rochers, sur les villas et sur la neige. Quand l'air est pur, je vais chercher mes bons voisins, les Benouville, ou plus volontiers M. et Mme Viollet-le-Duc, ou parfois encore les uns avec les autres, nous allons admirer ensemble ces sévères paysages parsemés de ruines. Ces promenades délicieuses remplissent ma journée et suffisent à mon esprit, plus avide aujourd'hui de calme que de distractions.

J'ai vu des fêtes trop nombreuses, mais superbes ; je croyais que tout finirait avec le carnaval, mais dans cette année singulière, le carnaval empiète fort sur le carême. Le jour où le Pape a donné sa Constitution, le peuple s'est porté en foule au Quirinal ; j'ai suivi la foule. Le Pape s'est montré à la fenêtre, plein de noblesse et de sérénité ; il a béni le peuple. A sa voix, soixante mille voix ont répondu, et dix mille soldats de la garde civique ont agité leurs casques aux aigrettes rouges : c'était un coup d'œil pittoresque et touchant, et je me sentis plein de respect pour l'homme qui inspire à ses peuples un si vif amour. Il pleuvait à flots depuis trois jours, il plut encore le lendemain ; mais

un rayon de soleil couchant vint éclairer cette grande scène. Le peuple crédule de Rome prétend que son pape est aimé de Dieu et que le ciel lui a toujours souri. On aimerait à ramener ainsi son cœur à la foi des vieilles légendes. Mais, hélas! que nous en sommes loin!

C'est l'usage à Rome que le jour du mardi gras, lorsque le soleil est couché, chacun, soit dans le Cours, soit aux fenêtres, allume une bougie; ces bougies qui circulent et qui s'agitent, forment une sorte d'illumination mobile et flottante. La fête est très-gaie, parce que chacun cherche à souffler la bougie des autres et à rallumer la sienne. Cette année, le peuple avait renoncé à ses *moccoli;* les exaltés avaient dit : Quoi! nos frères de Milan sont esclaves, et vous riez! Notez que les exaltés eux-mêmes, depuis dix jours, s'amusent à jeter de la farine et des fleurs. Mais il est peu nécessaire d'être conséquent. On s'amusa dix jours, puis, à la dernière heure, on trouva qu'il était honteux de s'amuser. Les discours des patriotes, venus un peu tard, n'en réussirent que mieux; et, du feu d'artifice, nous perdîmes le bouquet. En vérité, j'en avais pris mon parti. Mais il ne faut désespérer de rien. Mardi dernier, on apprit à Rome que Vienne révoltée avait renversé Metternich; grossissant la nouvelle, on annonça que l'Autriche était républicaine. Joie et chants dans les rues; drapeaux aux portes, banderoles aux fenêtres. La foule se porte à l'ambassade d'Autriche; elle arrache les écussons; elle les attache à la queue d'un âne, les promène en les couvrant de boue, les

brise en morceaux et les brûle en triomphe sur un grand bûcher. La police laisse faire, les troupes applaudissent. C'était peu; le soir, Rome illumine, et des placards annoncent que les *moccoli* du carnaval auront lieu en carême. Ce fut une folle ivresse pendant deux heures : des cris, des vivats, des huées, des danses bizarres. On eût dit des milliers d'enfants qui s'amusent d'une mascarade. Ce sont là les révolutions de Rome.

Enfin, Rome se réveille, il faut varier ses plaisirs. On apprend que les Milanais se battent, courons à leur secours! Le peuple se réunit dans les grandioses ruines du Colysée. Des prêtres prêchent avec énergie cette nouvelle croisade. On applaudit en tumulte, et trois mille volontaires s'enrôlent pour marcher à la frontière. Ce fut au milieu de ces immenses débris, à la tombée du jour, un étonnant spectacle, que nous contemplâmes en silence, Viollet-le-Duc, sa femme, et moi, assis à l'ombre d'un antique gradin sur une colonne renversée.

Ces émotions, ma bonne mère, sont vives et charmantes; mais il les eût fallu trouver dans d'autres temps. Aujourd'hui, nos pensées sont ailleurs. Et nous avons peine à fixer sur ces jeux frivoles nos regards distraits.

..... De grandes nouvelles circulent à Rome : Venise et Milan sont libres, toute l'Italie fond sur les régiments autrichiens; la Hongrie se soulève; la Prusse rhénane s'agite; où allons-nous? Des bruits sinistres se mêlent à ces nouvelles. On parle d'une réaction en France, d'un conflit, d'un massacre..... Est-ce vrai, mon Dieu!

Les journaux ne nous arrivent plus. Quel supplice! J'ai beau m'efforcer d'avoir confiance, d'espérer toujours. Ces bruits me navrent le cœur.

Le temps marche cependant, je ne puis m'oublier en route. Aussi, me suis-je décidé à partir demain pour Naples. J'ai trouvé un compagnon de voyage. Peut-être à Naples aurai-je des nouvelles, les communications avec Marseille étant plus directes.....

Adieu, je désire très-vivement que tu sois très-bien portante, très-tranquille au coin de ton feu; je t'embrasse de tout mon cœur.

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Naples, 29 mars 1848.

Ma bonne mère,

Je suis parti de Rome hier matin. Nous avons quitté les plaines pittoresques de l'ancien Latium; salué, des hauteurs de Genzano, le cap Circé; entrevu dans les ténèbres, sous les rochers de Terracine, la race dégénérée de Fra-Diavolo; admiré, du rivage, la ravissante ville de Gaëte, qui, s'avançant au milieu des flots, blanchissait aux rayons du soleil de mars; traversé la grasse Campanie, où les voluptueux mercenaires d'Annibal avaient bien quelque raison de s'arrêter; et enfin, à la tombée du jour, nous venons d'arriver à Naples.

Naples, c'est la mer, le soleil, Sorrente et Baïa, le

Tasse et Virgile. Le Vésuve est en flammes, mais la mer gronde à nos pieds et l'horizon s'est rembruni.

J'ai fait à Naples comme à Venise : de ma fenêtre, j'aperçois le golfe; de ma terrasse, le Vésuve et les îles. C'est un délicieux coup d'œil, quoique le ciel ait peu d'étoiles. Avant de m'endormir, je suis trop heureux de rassasier mes yeux de ce spectacle, et de t'adresser, ma chère mère, quelques mots affectueux.

Adieu, jusqu'à demain.

1er avril.

..... Hier, après avoir interrogé sur les caprices du vent la fumée du Vésuve, fantastique girouette, j'ai repris confiance en franchissant la longue grotte humide du Pausilype; je suis allé visiter Pouzzoles, le délicieux golfe de Baïa, les lieux où fut Cumes, et les poétiques rivages qui inspirèrent à Virgile l'un des plus beaux livres de son *Énéide*.

Ces rives sont enchantées; et je ne puis vous dire l'émotion profonde et douce qu'elles inspirent surtout quand, fermant les yeux sur les informes débris qui rappellent les débauches, les cruautés ou les folies de l'empire, on ne cherche sous ce beau ciel et parmi ces parfums que les légendes des poëtes, les grottes mystérieuses où retentissaient les oracles de la Sibylle; les bords de l'Achéron, où se pressaient les ombres plaintives, cet Averne où Énée fléchit Cerbère en lui montrant le rameau d'or, les riantes collines, aujourd'hui malsaines et désertes, où Virgile avait vu l'image de ces demeures bienheureuses que rêvaient, après la

tombe, les anciens sages. Ces lieux ont perdu leur aspect sauvage. L'Averne, qu'ombrageaient des forêts épaisses, inaccessibles au soleil, et dont les oiseaux fuyaient l'odeur empoisonnée, est un joli lac, aux eaux transparentes, dont les rives escarpées sont tapissées de buissons et de fleurs.

Ce soir, je reviens de Pompéi, merveilleuse ville dont chaque pierre est une page de l'histoire, et où l'antiquité se révèle vivante, authentique, accessible sans commentaire, complète sans hypothèse, pittoresque surtout, lorsqu'elle dégage de leur tombeau de lave ses murs à moitié détruits. Je me suis promené pendant quatre heures dans ces rues désolées, comptant les boutiques et les maisons de campagne, admirant les colonnes des portiques, les mosaïques des salles, les peintures des moindres murailles; courant sur ce beau forum, de la tribune aux temples, des temples au prétoire; montant et descendant les gradins du théâtre; mesurant la scène, évoquant l'ombre de ceux qui n'ont pas même laissé un nom à leurs demeures désertes. Qu'il est précieux de lire dans un pareil livre! Et que je me réjouis de revoir les ruines de Rome auxquelles mes yeux éclairés par ce flambeau trouveront un aspect plus simple et moins obscur!

Le hasard m'a donné un compagnon de route... C'est un homme qui voyage en conscience, usant son attention aux moindres choses et prenant l'Italie à contre-pied. Quand on entre en Italie, il faut, dès le second pas, jeter les guides, dont les récits trompent et dont la banalité fatigue; chercher sincèrement soi-

même à découvrir parmi les choses oubliées celles qui sont belles, comme à dédaigner parmi les choses dont chacun parle, celles qui sont laides; prendre son parti des petits chagrins d'une vie errante; faire bon visage aux voitures incommodes, aux pauvres gîtes; se résigner à l'insolence des valets d'auberge, à la mendicité des postillons, à la friponnerie de tout le monde; devenir insensible aux accidents et aux fatigues comme aux déceptions; et goûter dans leur plénitude, sans arrière-pensée, sans distractions mesquines, sans regrets déplacés les vives jouissances que procure à chaque pas l'œuvre d'un maître, le souvenir d'une grande époque ou d'un grand homme, le spectacle d'un magnifique paysage. Sur ce point je suis arrivé à prêcher un peu d'exemple. Mon compagnon n'a pas autant de philosophie. L'Italie, à ses yeux, ne tient pas toutes ses promesses et fait payer trop cher tous ses plaisirs. Un beau paysage se compose, à l'entendre, d'un ciel bleu sans nuages, de beaucoup d'eau et de beaucoup d'arbres; pour qu'une ville séduise, il faut qu'elle ait d'innombrables monuments de tous les âges et de tous les genres. Or la nature d'Italie ne se plie pas à ses formules, et peu de villes répondent à ses exigences. Il ne sait pas le leur pardonner, et le fruit le plus net qu'il aura retiré d'un séjour de quatre mois, sera la liste des mensonges de son guide et l'énumération des petits vols dont il aura été victime. Il est bon que chacun de nous soit ce qu'il est, et agisse comme il lui convient. Sans aimer beaucoup cette nature, je la tolère; son activité, que je réussis à diriger

un peu, ébranle ma paresse; grâce à lui, je me lève deux heures plus tôt et remplis mieux mes journées; mais je lui tiens rancune, parce qu'il a refusé de me suivre à Pæstum et de comprendre que l'aspect de trois temples grecs, dans une plaine déserte, au bord de la mer, vaut bien dix églises médiocres et toute une ville de second ordre.

J'interromps souvent ma lettre pour aller m'asseoir sur ma terrasse, c'est un précieux passe-temps; l'air y est pur, la nuit étincelle d'étoiles, et je doute qu'il soit rien au monde de plus beau que le golfe de Naples. Ainsi, ma bonne mère, je quitterai Naples comme Florence, comme Rome, à contre-cœur.

..... Je vis au jour le jour, sans trop de souci; la vie est gaie et facile à Naples. La population est fort tranquille; l'Italie n'a plus qu'une seule pensée qui l'absorbe; on voit partout s'armer des volontaires pour la *guerre sainte;* le soulèvement du Milanais a calmé toute la fermentation intérieure des grandes villes, où l'ordre ne fut qu'un instant menacé.

J'entends ici beaucoup de bruit, mais c'est le bruit pacifique des lazzaroni du port, des enfants qui jouent sur les quais, et des marchands ambulants qui poursuivent de leurs offres aiguës le passant devenu insensible à ce manége monotone.

Adieu, ma chère mère, guéris-toi, sois pleine de confiance et de raison; et écris-moi souvent de très-longues lettres. Adieu encore.

---

A MONSIEUR ADOLPHE GANDAR, A METZ.

Salerne, 3 avril 1848.

Hier, mon cher Adophe, nous avons été voir les fouilles du théâtre d'Herculanum, les terrasses d'une habitation royale à Portici, la rive du Pausilype à la nuit tombante, et pour terminer notre journée, nous avons entendu au grand théâtre Saint-Charles, l'ennuyeux Nabucco du maëstro Verdi.

C'était beaucoup, et c'était peu. Gâtés comme nous le sommes, nous avons trouvé que cette journée était médiocre et pauvrement remplie.

Mais aujourd'hui, quelle surprise! A cinq heures, le soleil nous a réveillés, nous avons bientôt quitté la ville pour courir les champs. Reprenant le chemin de fer qui longe toute la rive du golfe de Naples près du Vésuve, nous avons traversé au fond de sa baie, au pied de ses collines verdoyantes, la jolie petite ville de Castellamare, et de là, par une route taillée dans les rochers, nous sommes allés jusqu'à Sorrente. La route, qui conduit de Castellamare à Sorrente, est délicieuse; l'aspect change à chaque pas; et, dans ce panorama rustique et mouvant, on voit se succéder vingt paysages entre lesquels l'admiration hésite sans se prononcer. Tantôt c'est la mer que la vue domine et embrasse dans toute son étendue, tantôt des flots lointains que dérobent en partie les rochers escarpés du rivage; ici un ravin creusé par les torrents de la montagne; là

des maisons blanches, des églises, des jardins d'orangers, des haies parfumées. Avec une barque et deux voituriers, nous avons gaiement franchi cette distance et nous entrions à Sorrente au milieu du jour.

Sorrente est un gros village; les Anglais y vont voir une cathédrale; les valets de place y montrent des ruines et des jardins. Pour moi, je n'ai pas daigné perdre mon temps à ces misères; je me suis fait conduire à la maison du Tasse, et là, sur une terrasse élevée au bord de la mer, j'ai passé l'heure la plus charmante de mon voyage en Italie. Comment vous dire ce que j'ai vu? Ce n'était point l'immensité solennelle et majestueuse devant laquelle notre pauvre âme s'interroge, s'humilie, s'abîme; c'était la nature gracieuse et souriante qui caresse les regards, épanouit le cœur. Je me serais oublié dans ce sommeil de l'âme, dans cette nonchalante rêverie, les yeux fixés sur cette mer qui reflète dans ses flots toujours bleus un ciel si pur; j'aurais borné pour un instant ma vie à ces poétiques rivages dont on entrevoit les harmonieux contours et les douces couleurs sous un voile transparent de vapeurs blanches; je me serais livré tout entier aux souvenirs d'Homère et de Virgile, aux légendes de la Grèce, aux beaux vers qui retentissent à mon oreille comme un mélodieux écho du passé; — si je ne me fusse demandé avec amertume pourquoi, sous ce beau ciel, l'intelligence est si stérile, le cœur si misérable; pourquoi cette race d'orgueilleux fanfarons est si peu digne de l'air qu'elle respire; pourquoi ces légendes sont mortes et ces beaux vers oubliés; — si je n'avais

pas senti que notre mesquin langage ne me suffisait pas pour vous faire entrevoir le merveilleux spectacle dont mes yeux étaient inondés; — si je ne m'étais pas répété plusieurs fois à moi-même qu'aucun bonheur dans la solitude n'est un bonheur complet. Non, il ne serait doux de suivre cette barque que la mer balance, que si la même voile abritait deux vies attachées l'une à l'autre par des liens étroits; si les yeux rencontraient des yeux amis remplis des mêmes larmes; si des âmes profondément unies se confondaient dans un muet ravissement.

Revenus de Sorrente à Castellamare, et traversant la vallée de la Cava, vallée pittoresque comme les gorges d'Ollioules, mais fertile, sillonnée de ruisseaux, couverte jusqu'au sommet des collines qui l'environnent de petites villas, d'arbres en fleurs, de pins, d'ormeaux et d'oliviers, nous sommes venus coucher à Salerne. Car mon compagnon s'est ravisé, et demain nous allons jusqu'à Pæstum. . . . . . . . .

---

A MONSIEUR GANDAR, A METZ.

Rome, 13 avril 1848.

Mon cher père,

A mon retour de Naples, j'ai trouvé chez M. Benouville et chez M. Le Duc vos lettres du 15 mars..... Enfin, j'ai reçu des nouvelles d'Athènes et trouvé un compagnon de voyage, M. Desbuisson, architecte et

pensionnaire de Rome. Nous devons partir ensemble. Mais quel jour, et par quelle voie? J'ai besoin d'aller à Assise (près de Pérouse) étudier quelques peintures d'un vieux maître[1] sur lequel je médite un petit mémoire; je ne puis sans ce voyage écrire ce mémoire, et si je ne l'écris pas, je n'aurai rapporté d'Italie aucun témoignage de travail régulier. J'irai donc à Assise, j'en serai revenu le 29; et le 3 ou 4 mai, nous nous embarquerons à Civita-Vecchia et passerons par Naples et Malte.....

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Rome, 24 avril 1848.

Ma très-bonne mère,

J'ai besoin de reprendre les choses d'un peu plus haut; nous causons trop à bâtons rompus; et mes lettres, prétendu journal de voyage, n'ont plus ni queue ni tête.

Après vous avoir écrit mes dernières lettres de Naples, j'ai eu encore quelques belles journées pour parcourir le Pausilype, sa chartreuse, ses belles villas, blanches et vertes, qui dominent le golfe; pour visiter la résidence royale de Capo di Monte et son grand parc, le plus beau parc du monde, surtout au soleil couchant, un jour d'avril; et pour aller lire au tombeau de Virgile les amours de Didon comme j'avais

1. Giotto.

lu à Baïa la descente d'Énée aux Enfers. A peine ai-je pu entrevoir la ville, entrer à la dérobée dans quelques églises, et donner un regard distrait aux richesses du musée : il fallait partir; je le désirais; j'en sentais la nécessité. J'ai donc quitté Naples sans avoir été jusqu'aux îles et sans être monté jusqu'au cratère du Vésuve. J'étais triste de dire adieu à cette belle mer endormie, à ce doux ciel, mais j'avais hâte d'échapper au navrant spectacle d'une population dégradée, et de retrouver mes amis et mes prairies de Rome.

Parti lundi matin, 10 avril, je n'ai pas repris la route de Terracine; mais j'ai traversé des campagnes aussi riches, d'un aspect varié, grandiose, riant, pittoresque; et j'ai retrouvé avec joie mes montagnes latines, les ruines de ces plaines désolées, et mon humble gîte dans cette grande ville hospitalière où j'ai pu quel quefois oublier l'absence et me méprendre sur mon isolement.

Depuis ce jour, ma bonne mère, quelle fut ma vie? Je m'en souviens à peine. Je cours peu; les heures se passent oisives, sereines. Je vois peu de monuments, toujours les mêmes, dans l'esprit desquels je pénètre, et dont ma mémoire aime à se remplir, surtout aux dernières heures du jour, je vais solliciter Le Duc et sa femme de venir en voiture, avec moi, près des portes de Rome, jouir des beautés de la nature et des séductions du printemps. J'apprends par cœur les lignes de l'horizon et les riches couleurs de ce ciel ardent. Tantôt nous allons nous asseoir sous les saules du Tévérone, et tantôt près du bois sacré, dans la vallée Égérie, et

chaque jour ma joie augmente et mes préférences s'ébranlent.

Samedi, je suis allé à Tivoli; j'ai lentement suivi les sentiers pittoresques qui conduisent aux grottes, à la célèbre cascade, aux cascatelles, aux débris des antiques villas. Un ciel orageux, des nuages changeants et le soleil à travers la pluie donnaient aux couleurs des buissons et des rochers une harmonie inaccoutumée. Je regrette très-vivement de n'aller voir aucune autre des curieuses petites villes qui avoisinent Rome, mais je n'en ai plus le temps. Et la Grèce me consolera des sacrifices que je fais à Rome.

Au retour des champs, chaque jour, je passe au milieu des ruines de l'ancienne Rome, qui me parlent aujourd'hui un langage moins vague : je ne les analyse pas avec beaucoup de soin, mais les plus vivantes me deviennent familières; sans en avoir compté les pierres, je n'en oublierai point l'aspect et je n'en méconnaîtrai point le sens.

Je connais moins la Rome des papes, plus médiocre, et féconde en déceptions, que Raphaël et Michel-Ange ont cependant honorée entre toutes les villes. Mon attention déjà lassée ne s'attache plus qu'aux chefs-d'œuvre de ces maîtres et dédaigne les beautés équivoques clair-semées dans les ouvrages de leurs élèves. Il faut se borner ainsi, ou vieillir à Rome. Je ferme les yeux sur le pire et le moins bon, pour mieux voir ce qui est vraiment beau. Le Vatican est un monde; il y faut choisir vingt ouvrages, et, pour les connaître et les aimer, oublier les autres. Il faut courir dans les gale-

ries, ou épuiser une admiration que trop d'objets réclament pour qu'elle s'égare impunément.

Mais tu m'en voudrais, malgré mes distractions et la lassitude de mon esprit, de ne pas te parler bien vite des fêtes de la semaine sainte. Aux Rameaux, le Pape assiste à la messe de Saint-Pierre et distribue aux cardinaux, aux prélats, à tous les prêtres, les palmes bénies; à la procession, on le porte sous un dais; à l'élévation, il officie lui-même. A Pâques, la messe est à peu près semblable; mais après l'office, d'une fenêtre élevée, il appelle sur l'immense foule qui couvre la place, et sur le monde entier, la bénédiction du Dieu caché dont il est sur cette terre le premier ministre et l'apôtre. Ces deux fêtes ont une grande solennité, et l'immensité de Saint-Pierre leur donne un caractère imposant. Mais elles sont moins belles assurément que les cérémonies du jeudi saint, que j'ai suivies du matin au soir, surtout pour te les raconter. Après une admirable messe en musique dans la chapelle Sixtine (la chapelle de Michel-Ange), le Pape, au milieu de son cortége, porte dans la chapelle Pauline, qui s'ouvre éclatante de lumières, le saint sacrement. On descend sur la place pour recevoir la bénédiction apostolique. Puis, dans une immense chapelle du gigantesque édifice, le Pape lave les pieds des douze pauvres, et dans une grande salle du vestibule, il sert aux apôtres la cène de l'Évangile. Le soir, après avoir parcouru les galeries du Vatican, on revient entendre à la Sixtine l'admirable *Miserere* d'Allegri, chanté sans accompagnement, dans le demi-

jour, jusqu'aux ténèbres. J'ai assisté à toutes ces cérémonies avec exactitude; mais que j'aurais voulu t'y donner ma place! Tu en aurais joui bien mieux que moi, ma bonne mère, parce que tu en es plus digne. J'en ai regardé les pompes, apprécié le caractère, aimé surtout les chants religieux auxquels aucun chant ne ressemble; mais j'ai trouvé avec amertume qu'il manquait à ces belles fêtes la seule chose qui pourrait leur donner un caractère de sainte majesté : la foi. Saint-Pierre n'est point un lieu de recueillement; c'est un rendez-vous de curieux. L'architecture même me semble un peu profane à côté des nefs mystérieuses de nos cathédrales gothiques, où l'âme est si naturellement portée à rentrer en elle-même pour s'élever à Dieu.

Je suis très-heureux à Rome; mes chagrins me viennent d'ailleurs. Mme Le Duc a été pour moi une bienfaitrice; j'ai abusé de son accueil affable; mais je n'aurais pas eu le courage d'être plus discret. J'arrive quelquefois à midi, pour demander à cette pauvre femme comment elle a dormi, puis la laisser à ses affaires et courir aux miennes; mais les heures se passent: je me lève et je me rassieds; je veux partir, et je veux rester; le jour tombe, on met la table : Voulez-vous dîner avec nous?..... Ah! madame, je suis confus... Et j'accepte... — A dix heures, je m'en vais à peine. Le gouvernement me paye pour mener cette vie-là. C'est scandaleux, mais charmant. Et je te le confesse à toi, ma mère, parce que tu m'aimes trop pour ne pas me pardonner mes faiblesses.

Le Duc est le plus aimable homme du monde, et je me suis attaché du fond du cœur à des hôtes si affables que j'aimais d'avance; ils ont rendu bien doux mon séjour à Rome, et m'ont fait oublier, eux et les Benouville, que j'étais comme l'oiseau sur la branche, loin de vous et loin de mes livres. Ils m'ont parfois consolé de mener une vie errante et inutile hors de mon pays. Je m'en souviendrai toujours. J'ai parlé de toi à Mme Le Duc, comme tu m'en avais prié; elle t'aime et désire te connaître.

Adieu, ma très-bonne mère, je t'embrasse de cœur.

26 avril, dix heures du soir.

J'ajoute en toute hâte quelques mots à cette lettre.

Je quitterai Rome mercredi dans la nuit pour m'embarquer jeudi; une demi-journée conduit à Naples, où je m'arrêterai quelques heures. La mer doit être très-calme; l'équinoxe est passé depuis plus d'un mois. La mer de mai est déjà une mer d'été; et d'ailleurs la Méditerranée, orageuse en hiver depuis Marseille jusqu'à Livourne, est très-douce d'Italie en Grèce. Tu ne peux donc avoir aucune inquiétude. Prends l'habitude de compter les jours, n'oublie pas les mois de trente et un jours, les retards en mer, les négligences de bureau; sur dix lettres (n'en faisons-nous pas l'expérience?) il faut toujours s'attendre à une lettre égarée et cinq en retard. Sois donc sage.

Adieu, mes bons amis.

A MADAME GANDAR, A METZ.

Rome, 3 mai 1848.

Avant de quitter Rome, ma bonne mère, encore un mot. Je suis parti, jeudi matin, avec M. et Mme Le Duc, en voiturin, c'est-à-dire avec une lourde voiture qui chemine lentement, sans changer de chevaux, s'arrêtant au milieu du jour pour rendre haleine aux bêtes, et le soir, à la nuit tombante, pour rendre haleine aux voyageurs. Les voiturins font assez mal les affaires des gens pressés, mais très-bien celles des artistes et des flâneurs qui courent l'Italie pour la bien voir. Le temps était fort beau et la route est magnifique; j'ai donc fait avec une société si aimable un petit voyage délicieux. Le premier jour, nous avons vu la campagne désolée de Rome, les poétiques clairs chênes de Népi, le ravin de Civita-Castellana et le Soracte à l'horizon; le second jour, la vallée ravissante de Narni, et dans les gorges pittoresques de Terni, la plus belle cascade de l'Italie; le troisième jour, les hauteurs et la cathédrale de Spolète, les sources de l'antique Clitumne et la riante bourgade de Foligno, adossée à des montagnes volcaniques et dominant une large plaine, riche et verte comme la campagne aux portes de Naples ou la Lombardie sur la route de Venise.

Je ne puis guère avec des noms propres te faire comprendre qu'une campagne est belle et comment elle est belle; je ne puis guère mieux te dire les petites

joies dont fut mêlée cette promenade de trois jours, et combien j'ai été heureux de passer du matin au soir, avec de si charmants amis, de si bonnes heures. Cette société prêtait aux choses un nouveau charme, et je trouvais les haies plus fleuries, les couleurs plus douces, l'horizon plus harmonieux; autant mon cœur s'est autrefois serré en traversant seul les neiges de l'Apennin, autant il s'épanouissait en admirant avec mes amis les reflets du soleil couchant sur ces douces plaines d'Italie toutes couvertes de fleurs printanières et de feuilles nouvelles.

A Foligno nous devions nous quitter : mes bons amis, pour aller respirer l'air des champs près de Rimini, aux bords de la mer; moi, pour revenir vite à Rome, après avoir attentivement regardé dans les églises d'Assise quelques peintures du vieux Giotto.

Ai-je besoin de te dire, ma chère mère, que la route au retour m'a paru moins belle. C'étaient les mêmes arbres, les mêmes montagnes, les mêmes fleurs; mais je n'avais plus les mêmes regards et le même cœur. Je suis arrivé à Rome triste et fatigué; j'ai fait des visites, j'ai pris un passe-port; je ferme mes malles et vais partir dans deux heures. Les Benouville m'attendent pour me faire dîner avec mes plus aimables connaissances de Rome; à six heures, nous monterons en voiture, Desbuisson et moi. Mon cœur se serre en quittant Rome comme en quittant Florence : mais que j'ai hâte de me reposer de ma vie errante et de rentrer en moi-même. Que d'émotions depuis quatre mois!

Adieu, ma bonne mère.

A MADAME GANDAR, A METZ.

Malte, 8 mai 1848.

Un seul mot de Malte où je débarque tout chancelant! La mer, sans être mauvaise, a été un peu houleuse cette nuit, et j'en ai les tempes étourdies. Je ne trouve plus la mer aussi belle et je ne fais plus la part égale au pont et à la cabine. Maudite cabine! Quinze heures de boîte!

Enfin, nous sommes au milieu de notre route; le vent tombe, et je m'accoutumerai au roulis. Mais, jeudi soir, mon lit d'Athènes me sera doux!

Malte est une ville extraordinaire, pleine de séduction : c'est une forteresse; c'est un port; c'est un bagne; c'est un bazar; c'est un jardin; un petit monde en raccourci, bruyant, pittoresque, entouré d'eau, inondé de soleil... Mais je n'en jouirai qu'un peu plus tard... Adieu, nous déjeunons à terre; la table à bord n'est pas si sûre. Ici dans un bon grand restaurant anglais, je ne sens déjà que trop ma chaise remuer sous moi. Je ne vous aurais pas écrit du tout, si je n'avais calculé qu'à mon arrivée à Athènes, il sera trop tard pour envoyer une lettre au paquebot; et je ne veux pas que pendant vingt jours vous me croyiez malade ou noyé.

A bord du *Rhamsès*, sur les côtes de Grèce,
11 mai 1848, six heures.

Enfin, ma bonne mère, nous touchons presque au rivage. Nous allons voir Égine, et puis Athènes. La

traversée a été bonne; un peu forte pour moi depuis Messine jusqu'aux mers de Grèce, mais féconde en émotions et en surprises. C'étaient d'abord les plages du Latium aux embouchures du Tibre; les îles de Naples et son beau golfe, mes vieilles amours; les côtes volcaniques de la Calabre, déchirées par des torrents sauvages; Messine, toute blanche, au pied de montagnes arides et sombres; Malte, la ville moresque des vieux chevaliers de la croix, embrassant son beau port, couvert comme les canaux de Venise de barques flottantes qui glissent gaiement à travers les vaisseaux anglais; puis la pleine mer, pendant deux jours, l'isolement absolu entre les flots et les nuages, un horizon restreint où le soleil se lève et se couche, de grandes lignes, monotones mais imposantes, aucun point qui repose les regards et dise si les lieux changent ou si l'heure marche, quelques oiseaux fatigués qui viennent se reposer sur les cordages, et çà et là une voile, qu'on voit avec joie blanchir à l'horizon, s'approcher, disparaître; enfin les côtes, le ciel limpide, les flots endormis, les douces légendes, les noms sonores, la Grèce enfin, ma patrie d'un moment, que mon cœur salue avec une émotion profonde et que mes yeux entrevoient à travers des larmes.

A midi, nous serons au Pirée; ce soir, je dépose, après cinq mois, mon bâton de voyage, et je quitte pour l'étude l'agitation d'une vie errante. Mais, hélas! que nous serons loin!...

Te raconterai-je ma journée d'hier? Le vent se calme; le mouvement du bateau devient insensible;

les plus malades sentent leurs forces renaître et montent sur le pont; la terre apparaît : c'est Navarin, c'est le golfe de Messénie, c'est le cap Ténare, le cap des tempêtes, le Taygète, couronné de neige; le golfe de Laconie; puis Cythère. Ce n'est plus l'Italie; les lignes sont plus nettes, plus pures; le ciel, malgré les vapeurs de l'horizon, est plus harmonieux et plus fin; la nuit plus calme et plus recueillie; les noms d'Homère et de Platon se présentent à la pensée qui ne les cherchait pas, on rêve à Sophocle et à Phidias. De quels yeux reverrai-je Sorrente?

Mais le roulis me fatigue un peu, et je laisse ma plume qui tremble pour remonter sur le pont et revoir la côte. Adieu, je vous écrirai d'Athènes de très-longues lettres.

Onze heures.

Je vois Athènes... On dit à bord que si je ferme immédiatement ma lettre, elle partira avec le *Lycurgue;* je la ferme donc.

---

A MONSIEUR GANDAR, A METZ.

Athènes, 19 mai 1848.

Mon cher père,

Je suis enfin chez moi, en Grèce, maître de mes loisirs, délivré des petites peines de l'isolement et de la vie errante, entouré de camarades, rendu à mes livres. Aussi je ne mets plus de restrictions à ma joie : je songe à l'Italie sans regrets, à la France sans cha-

grin; et je trouve à la vie qui m'est faite un charme inattendu.

Mes collègues m'ont fait un accueil très-cordial, et j'ai déjà distingué parmi eux deux ou trois esprits dont le commerce me sera très-précieux. Ils m'enseignent l'Attique; ils m'en font connaître la belle nature et les illustres ruines; et dans tout le cours de mon voyage, je n'ai rien vu encore avec si peu de peine et d'une manière si complète.

La petite maison que nous habitons est bien montée; on n'a pu m'y donner qu'un cabinet sous les toits; mais il est propre, la vue en est admirable, et je ne l'habiterai pas plus de deux mois. . . . . . . . . . .

23 mai.

. . . . . J'ai déjà fait une fois l'essai de mes forces, en allant samedi dernier à Phylé voir au sommet d'une montagne une des anciennes citadelles qui défendaient contre la Béotie le territoire athénien. La course était un peu forte pour un début dans cette saison; il n'a pas fallu marcher moins de huit heures à cheval, et quatre à pied. Dans ces sentiers pierreux, au grand soleil, j'ai senti un peu de fatigue; mais la journée s'est bien passée, et je m'en suis remis sans peine... Cette promenade était fort curieuse. Après avoir traversé la plaine d'Athènes et les oliviers du Céphise, laissé à droite l'ancien bourg d'Acharnes, métropole des charbonniers et patrie d'Aristophane, à gauche une charmante vallée qui conduit à Éleusis, nous sommes arrivés à Khassia, pauvre village, ruiné par

les Turcs, qui ne s'est pas encore relevé. Les maisons n'ont pas d'étage; elles sont étouffées, malsaines, d'un aspect misérable et sale; l'intérieur est une seule pièce, sans cloison, sans autre plafond qu'un toit de chaume, sans autre cheminée qu'un trou carré au milieu du toit livrant passage à la fumée d'un feu de pin qu'on allume tout bonnement sur la terre, au milieu de la maison; pas un lit, de simples nattes où s'étendent tout habillés père et mère, garçons et filles. Une petite église, humide et sombre, avec une grosse chandelle sur le maître-autel, n'en a pas moins trois nefs, une coupole, un portail de vieux style et quelques peintures byzantines. Le prêtre, bonhomme d'honnête figure, ne gagne sa vie qu'en tenant auberge. Son auberge, comme toutes les autres maisons du village, n'a qu'une pièce, assez étroite; vingt buveurs s'y réunissent; le prêtre, avec sa femme et ses enfants, couche derrière le tonneau; et si des voyageurs attardés viennent à la nuit tombée réclamer un asile, on allume à terre un bon fagot, et près du feu on leur étend une natte rongée de vermine. Vingt maisons sont encore renversées : qui les relèverait? Samedi dernier c'était fête à Khassia; toutes les jeunes filles du village, vêtues d'une manière uniforme, dansaient gravement en chœur, en psalmodiant un chant monotone; chacune portait sur son front des pièces d'or et d'argent enfilées comme des chapelets; c'est leur dot qu'elles affichent ainsi; les plus riches ont tous leurs cheveux enveloppés dans un casque massif qui les enlaidit un peu, mais les recommande fort aux épouseurs...

De Khassia à Phylé la montagne est très-pittoresque; l'eau coule sur de gros rochers; des pins grêles y montrent leurs branches brisées ou leurs troncs à demi brûlés par les pillards du voisinage. Phylé est une citadelle en ruines, dans une gorge ; assis sur les ruines on distingue le Pentélique et l'Hymette, Athènes et son Acropole, et dans le golfe, Égine et Salamine. En descendant, nous sommes entrés dans un petit monastère à moitié construit dans le roc, près d'une cascade isolée, et là, assis sur la natte du supérieur, dans une humble chambre qui sert à la fois de dortoir, d'oratoire, de bibliothèque et de salle d'asile pour les voyageurs, nous avons mangé le miel des montagnes et bu en faisant la grimace le vin résiné de Béotie.

J'ai fait jusqu'à ce jour très-peu de connaissances; la société de mes collègues me suffit, et Athènes occupe assez mes journées pour que je ne me sois pas encore beaucoup servi de mes livres. Le chargé d'affaires, M. Thouvenel, est un jeune homme plein d'esprit, de tact et d'affabilité; nous le voyons chaque jour, et ce sont presque des relations de bonne amitié; malheureusement il va quitter la Grèce.

---

A MONSIEUR JULES GIRARD,

*Professeur de rhétorique, à Vendôme.*

Athènes, 28 mai 1848.

Mon cher Girard,

J'ai dû souvent ajourner la lettre que je commence, parce que ma pensée a suivi les événements dans leur

cours, et que depuis trois mois ils nous ont bien souvent surpris et trompés. Les projets sont bien téméraires en ce temps de révolution; qui donc oserait donner un conseil à d'autres quand on n'a plus de volonté pour soi-même? Cependant, je vais t'en donner un que tu considéreras comme une hypothèse entre mille, possible encore, s'il plaît au vent qui tourne et à Dieu qui le fait tourner.

Arrivé à Athènes le 11 mai, j'y ai trouvé une maison agréable un peu petite (je n'habite qu'un grenier) mais qui bientôt se désemplira; des habitudes réglées et faciles, un jardin qui n'a pas d'arbres, mais c'est un jardin; enfin la liberté presque complète sous le plus beau ciel du monde, quelques livres que ce ciel explique, et pour les yeux comme pour la pensée un horizon qu'ils ont rêvé, et qu'ils regretteront après l'avoir perdu.

C'est fort incomplet sans doute, mon cher ami, mais ce n'est pas à dédaigner. Et je crois qu'il serait de ton avantage de venir me rejoindre ici. Parlons-en donc sérieusement, dût ce projet n'aboutir à rien, et mettons en ligne de compte les inconvénients en face des avantages, les difficultés et les mauvaises chances en face des bonnes. . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Après t'avoir montré que tu peux venir en Grèce, il me reste à te dire si tu dois le désirer; et quoique je ne sois pas désintéressé dans une question dont la solution ne m'est nullement indifférente, je t'exprimerai ma pensée avec beaucoup de franchise.

Athènes est un grand village : aucunes ressources matérielles, et peu de ressources de société, il ne faut pas compter sur le monde où les gens aimables sont clair-semés.

Aucune peinture. Pour toute musique, quelques pianos et des clairons. Point de théâtre. Mais l'Acropole et quelques ruines de l'art grec parsemées à nos portes dédommagent l'esprit qui se détourne un peu de ses tendances pour se nourrir du passé.

On vit ici, à défaut de jouissances présentes, de l'histoire et de la nature. Cette existence, féconde même pour les esprits amollis, est faite pour séduire tous ceux qui savent les charmes d'un poëte grec et l'attrait d'un soleil couchant. L'Attique est nue, brûlée par le soleil, mais les lignes de l'horizon et la transparence de la lumière sont incomparables. De ma lucarne (car je t'ai dit que jusqu'au départ de mes collègues j'habitais un grenier), je vois la chaîne du Parnès, et Phylé dans une gorge, Colone et l'Académie, près des oliviers du Céphise, au pied des montagnes de Daphni, et derrière ces montagnes le Cithéron couvert de vapeurs bleues, le Pirée et Salamine, et au fond du golfe, Égine et les côtes de l'Argolide. La Grèce a moins de couleurs chaudes et vives que Rome et Venise; mais la lumière est si limpide qu'on croit toucher à ces côtes et à ces montagnes.

Notre maison est au bout de la ville, presque dans les champs, au pied du Lycabette; elle est très-propre et commode; mes collègues ont de jolies chambres avec des cabinets. . . . . . . . . . . . . .

Les journées sont entièrement libres : on dort beaucoup la nuit et le jour, ainsi le veut le climat d'Athènes ; on se promène le soir et le matin, ainsi le veut l'hygiène et la demi-paresse ; on travaille à ses heures et à son caprice. Le grec s'étudie tant bien que mal et lentement. Les cours se font comme ils peuvent ; le nombre des élèves diminue beaucoup, le zèle aussi.

Je n'aurai de fonctions qu'à la Toussaint et je serai libre de les exercer à ma fantaisie. Juge par cet exemple de notre liberté. Le veto du directeur ne s'étend qu'aux voyages, mais il n'ose pas en user.

D'autre part, si la guerre s'engage, nous sommes ici bien loin de la France, sans nouvelles, presque sans ressources, et comment rentrer?..... Il est dur d'être absent dans ces jours de crise. Mais il est doux aussi de rentrer en soi-même, d'interroger en paix ses maîtres et sa conscience, et de mûrir à l'écart pour ne descendre que plus fort et plus éclairé dans cette arène où le hasard et les devoirs appellent les derniers et les plus modestes comme les plus ambitieux.

Je m'arrête ici, j'attendrai ta réponse. Pour moi, après bien des combats et bien des souffrances morales, je m'abandonne à ma destinée sans y rien changer ; je ne reverrai ni les miens ni mon pays avant d'avoir atteint un but que je me suis proposé. Décidé à subir l'absence, je désire seulement qu'elle me soit adoucie par l'amitié si l'étude ne me suffit pas.

Il est bien tard pour te dire combien j'ai été heureux de faire avec Adolphe et ta sœur le voyage d'Assise. Ta sœur allait assez bien, mais elle avait besoin de

paix et de soleil. Il faut lui ménager les moindres secousses, et la faire vivre loin du bruit, entourée d'affections calmes et sérieuses. Je lui suis profondément attaché et sens bien, depuis que je l'ai quittée, combien sa société m'était devenue précieuse et combien elle a eu pour moi de grâce et de bonté d'âme. . . . . .

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Athènes, 28 mai 1848.

Eh bien, ma bonne mère, cette pauvre lettre dont je te ménageais la surprise n'est pas partie. L'officier qui devait l'emporter a quitté Athènes une heure trop tôt. Mais n'en parlons plus.

Depuis ce temps-là, rien, ou peu de chose. Deux jours de pluie; un véritable ciel de Lorraine : des brouillards, un air orageux, des rhumes et des frissons dans l'atmosphère, et beaucoup d'eau. Jamais l'Attique n'a rien vu de pareil, et je suis destiné à voir les révolutions des climats, comme les révolutions des peuples. Deux pieds de neige à Gênes; et des pluies torrentielles à Athènes, au mois de mai!

Si ces phénomènes surprennent les indigènes, ils m'affligent médiocrement; je ne vois pas sans quelque peine tomber au gré du vent les fleurs des oliviers, mais la pluie arrête en chemin l'été qui ne sera toujours que trop chaud et trop long; et je suis plus disposé à redouter le soleil des canicules que l'humidité d'une ondée hors de saison.

Nous avons eu un coup de soleil entre deux orages, et M. Thouvenel, qui va nous faire ses adieux, nous a emmenés déjeuner aux champs, à une lieue d'Athènes. Un déjeuner de Féy, moins la famille et le vieux hêtre. L'eau et l'ombre sont rares dans ce beau pays. Le Céphise, que Sophocle a chanté, n'est en été qu'un maigre ruisseau, appauvri par les irrigations, qui serpente au fond d'un lit desséché, entre des oliviers et des lauriers roses. On le franchit d'un bond sans être agile; les tortues s'y cachent à peine; et l'eau peu profonde et transparente y laisse voir les chœurs de grenouilles qui chantent encore les fantastiques refrains d'Aristophane. Nous avons fait halte au pied d'un petit pont assez pittoresque, et là, sur une pente verdoyante, mal garantis du soleil par le grêle feuillage d'un vieil olivier, nous avons gaiement bu sur l'herbe à la patrie absente et aux destinées de la république. Les murailles du petit pont étaient tapissées d'églantiers en fleurs; l'eau murmurait sur le sable et formait là par caprice une petite nappe. Nous apercevions les montagnes à l'horizon et nous causions, mollement couchés, de toutes choses...

Aujourd'hui, c'était dimanche. Un dimanche d'Athènes. C'est une chose bien simple et bien uniforme. Au soleil couchant, les promeneurs se réunissent sur une grande place rustique, sans un pavé, sans une grille, sans un arbre, en pleine poussière, en pleine campagne. C'est un mélange assez curieux de types et de costumes. La musique militaire joue une valse et une polka. Le roi et la reine viennent à cheval, suivis

d'un cortége; ils traversent deux fois la foule; on les salue; la cour et la musique disparaissent, et la foule se disperse. Voilà tout. Fasse Dieu qu'on trouve en France quelque moyen d'amuser ainsi le peuple au grand air, et à peu de frais!

Bonsoir, ma bonne mère, à demain...

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Athènes, 29 mai 1848.

Je promets beaucoup et je tiens peu, n'est-ce pas, mon cher Adolphe? Les voyages sont une ample matière à récits, mais ils fatiguent ceux qui racontent; et plus la mémoire voudrait dicter, moins la main veut écrire. Je suis ici depuis bientôt vingt jours, et vous ne savez pas encore où je suis, quel pays, quelle ville et quelle maison j'habite, quelle vie je mène. J'ai tort, mais prenez patience.

L'entrée du Pirée est triste; quitter un golfe charmant, tourner le dos aux belles côtes de l'horizon, aux montagnes de l'Argolide, de Poros, d'Égine, pour aborder sur une rive aride, parsemée de pauvres maisons jaunes et blanches, cela décourage un peu. On craint d'habiter la plus vilaine partie d'un très-beau pays. Au Pirée, j'ai trouvé un guide qui s'est chargé de mes effets et m'a fait monter en voiture; le langage et le costume des guides, des bateliers, des cochers étaient pour moi une nouveauté très-amusante; passer si vite des Napolitains aux Maltais, des Maltais aux

Grecs, c'est assister aux révolutions d'une lanterne magique, et les voyageurs apprennent à jouir comme les enfants des faciles plaisirs de la fantasmagorie.

Nous marchions donc : le Pirée est à deux lieues d'Athènes; et cependant nous marchions depuis une heure, Athènes ne se montrait pas. On eût pu croire une plaine déserte. De la mer, nous avions vu le Parthénon dominer l'Acropole, et si près d'Athènes nous n'apercevions plus que des champs d'orge, des collines et un bois d'oliviers. Enfin nous avons tourné la colline du Musée, découvert les rochers de l'Aréopage, revu l'Acropole et ses beaux temples en ruines, et passant au pied du temple de Thésée, nous sommes entrés dans une longue rue poudreuse, flanquée de petites maisons neuves à un seul étage, badigeonnées en jaune fade, avec des jalousies vertes et des balcons de bois. Un palmier coupe la voie en deux. Les hommes et les femmes sont assis sur leur seuil. C'est la rue d'Hermès, le Corso d'Athènes. Mon guide me montra, au bout de la ville, une immense maison blanche percée d'étroites fenêtres, que je prenais pour une caserne ou pour un hôpital, et on me dit : c'est le palais du roi. Athènes est un village de trente mille âmes, au milieu des champs. Nous habitons à l'extrémité d'Athènes dans la ville neuve, au pied du Lycabette, en pleine campagne. Voici comment est faite notre maison. Pour arriver de la rue, ou plutôt de la route à notre porte, il faut traverser des terrains en friches, parsemés d'amandiers. Un vieux palikare reçoit à la porte du jardin. La maison, qui est neuve et

très-propre, a cinq fenêtres sur les deux façades et deux sur les côtés. Comme les Grecs ne craignent pas l'humidité, ils habitent volontiers la cave, et le rez-de-chaussée est un hypogée ; à moitié sous terre, il prend jour d'en haut, par un soupirail. L'hypogée a quatre jolies chambres et quatre petits cabinets donnant sur un vestibule commun, avec deux portes de sortie ; c'est là que prennent leur domicile les derniers venus d'entre nous, et dans un mois j'y fixerai ma demeure. Le premier étage, qui serait à notre façon un rez-de-chaussée à perron, puisqu'il suffit de dix marches pour monter au palier, est très-élégant ; deux escaliers conduisent à un atrium fort gai, dont le plafond est soutenu par deux colonnes en marbre d'ordre ionique. Sur ce vestibule, comme sur celui de l'hypogée, donnent, par une disposition symétrique, quatre appartements, qui ne diffèrent des appartements inférieurs que parce qu'ils sont un peu plus élevés et que deux grandes fenêtres laissent voir la campagne et le jardin. L'une des chambres sert de salon commun, de cabinet de lecture et de bibliothèque ; les trois autres sont la demeure de nos aînés. Le véritable étage, composé d'un grand salon et de trois pièces assez belles, avec des décharges et un balcon, est l'appartement de M. Daveluy, à l'exception d'une chambre, indépendante du corps-de-logis, réservé à notre secrétaire interprète. Voilà, à proprement parler, toute la maison.

Mais quand nous sommes arrivés, Desbuisson et moi, il a fallu nous trouver un lit, une table, deux chaises. Alors dans les combles, on a fait dénicher

deux de nos palikares, et après avoir balayé, lavé deux fois et badigeonné leurs greniers, on nous y a provisoirement installés. J'occupe donc sous les toits une petite chambre assez étouffée qui me rappelle ma chambre de Sainte-Barbe. Mes vêtements, mes livres traînent pêle-mêle sur le plancher ou sur la commode. C'est une pétaudière. Mais je ne suis pas très-difficile, et je me résigne, parce qu'au 1[er] juillet la maison se désemplira. Et puis (car il faut tout dire) j'ai de mes petites fenêtres une vue ravissante. A droite, c'est la pente du Lycabette et puis, au pied du petit mont Anchesme, le hameau de Patissia où la maison de M. Piscatory se cache sous des platanes touffus ; devant moi, quelques maisons éparses, avec de petits jardins ; puis la place du village où la musique du dimanche est le rendez-vous de la foule, la route poudreuse, exposée au soleil, où chaque jour les beautés d'Athènes viennent après le coucher du soleil respirer l'air du soir ; puis les oliviers du Céphise et Colone où l'aveugle Œdipe vint mourir ; puis à une distance beaucoup plus grande (mais l'air est si transparent que j'y crois toucher), les chaînes du Parnès où je marque du doigt la position de Décélie et de Phylé, le mont Icare, le Corydale, et, derrière eux, couvert de vapeurs bleues, le Cithéron qui rappelle l'enfance d'Œdipe comme les oliviers de Colone en rappellent le dernier jour ; enfin, vers la gauche, la mer du Pirée et de Phalère, les masses noires de Salamine, et les côtes d'Égine qu'une mer, bleue et calme comme un lac, sépare des rivages d'Athènes.

La maison a des compléments et des dépendances; les cuisines et notre salle à manger composent un bâtiment détaché, dont la toiture est une terrasse où nous allons au sortir de table voir le soleil se coucher derrière l'Icare et colorer de ses rayons mourants les sommets arrondis du Cithéron. En face de la cuisine est l'écurie : M. Daveluy a un cheval, et nous en avons un autre ; c'est une charmante histoire. Mme Piscatory adorait la Grèce et ne se lassait point de revoir les monuments d'Athènes : M. Piscatory étant moins libre et moins contemplatif apparemment, elle faisait au Pnyx, à l'Aréopage, à l'Agora des visites solitaires, n'ayant pour sauvegarde et pour confident qu'un petit cheval blanc, de sang arabe, qu'elle avait appelé Céphise.

Quand elle quitta la Grèce, il fallut se séparer de Céphise, mais qu'allait-il devenir? Accoutumé à vivre de poésie et d'histoire, Céphise pouvait-il se mêler désormais à des rossinantes vulgaires et obéir aux mains prosaïques d'un ignorant palikare? C'eût été dur pour le cheval et plus dur pour sa maîtresse. Céphise fut légué à l'École française. Il guide son maître; il a ses promenades favorites et révèle ainsi les préférences de son ancienne maîtresse; devant les ruines, il s'arrête de lui-même, cherche les points de vue, et attend avec solennité qu'on ait assez regardé pour bien comprendre. Il court volontiers au Pnyx, et lorsqu'il est devant la tribune de marbre brut où parlait Démosthène, il fait avec religion une longue halte. C'est le cicerone le plus intelligent, le plus agréable

et le plus silencieux qui soit au monde. Ce cheval est donc notre propriété commune, indivise; mais ceux qui le nourrissent en ont seuls l'usage, et je ne suis pas jusqu'à ce jour de ceux qui le nourrissent.

Dans un séjour en pays étranger, on se fait des plaisirs faciles et des affections simples. On s'amuse de Céphise et plus encore de Pinto. Mais qu'est-ce que Pinto? Un noble personnage, de grande maison, et fort considéré, quoique la république, trop sévère assurément, lui ait interdit de se glorifier de ses titres. Pinto a huit mois, une robe blanche et brune, de longues oreilles, et la meilleure figure du monde. Du reste c'est un enfant gâté qui vit de brigandage, et mentira à sa race si son maître ne le surveille pas. Il n'a jusqu'ici rapporté que des mouchoirs et chassé que les deux tortues de notre jardin. Il nous amuse, c'est là sa vertu. Fils d'un Spartiate et d'une Anglaise, mais moins fidèle aux lois de Lycurgue qu'aux mœurs de John Bull, il préfère le beefsteack au brouet; et, né à Athènes, il aime moins ce qu'il reçoit que ce qu'il vole. Mais si M. Daveluy conduit en France ce garnement en qui je découvre le germe de tous les vices, les bons exemples pourront encore le ramener dans le droit chemin.

Il est temps de passer au jardin; car nous avons un jardin.

D'abord, près du seuil, un berceau de clématite, puis derrière un petit mur, des champs de pommes de terre, des prairies d'orge, des planches d'artichaux, de jeunes amandiers couverts de fruits, des mélias en

fleurs, et même un petit abricotier qui promet les plus savoureux desserts du monde. Notre camarade Burnouf a jeté dans ce potager quelques fleurs, et notre jardin, à tout prendre, n'est pas beaucoup plus laid que les plus beaux jardins d'Athènes. Je dois cependant ajouter que pas un arbre ne donne d'ombre et que, faute d'un filet d'eau, nous aurons beaucoup de peine à mener à bien cette végétation chétive et malingre. Cependant nous sommes fiers, malgré tout, de nous promener sur nos terres et de voir grandir nos légumes.

Notre maison est montée sur un bon pied. Nous avons à notre porte un vieux marin, au crâne jauni par le soleil, et, pour le service intérieur, deux domestiques grecs de bonne mine qui ne savent pas un mot d'italien ni de français. Mon *cameriere* Petro est un double phénomène pour ce pays; il est bête et n'est pas voleur. L'orgueil de la maison, c'est Athanase. Dans ses habits du dimanche, c'est un des plus beaux Grecs d'Athènes : sa veste bleue de soie brodée, sa large fustanelle blanche et ses guêtres rouges qui montent jusqu'aux genoux, font mon admiration et mon envie. A la manière des peuples du Midi, il porte sur lui tout ce qu'il a ; sa toilette vaut quatre fois la mienne. Sans parler du palefrenier et d'un Maltais chargé d'arroser nos jeunes arbres, nous avons encore notre cuisinier Martel et son marmiton. C'est une maison complète.

---

A MADAME L. . . . ., A PARIS.

Athènes, 7 juin 1848.

Notre dernier entretien, madame, m'a laissé un souvenir ineffaçable; nulle pitié ne m'est plus douce, nulle sympathie plus chère que la vôtre. Le spectacle de votre âme, si forte malgré ses souffrances, et si résignée quoiqu'elle n'ait plus d'espoir, me fait rougir de ma faiblesse, moi qui ai si peu souffert, puisque j'ai pu toujours chercher dans le rêve d'une vie de labeurs honorables et d'impérieux devoirs remplis, l'oubli de mes ennuis cachés. Ah! noble amie, votre estime me fut bien précieuse aussi, car, sans elle, n'aurais-je pas pu accuser ma volonté et douter de moi? . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais pourquoi votre lettre est-elle venue me témoigner de votre part un regret, un repentir? Pourquoi vous reprocheriez-vous d'avoir été sincère avec moi, d'avoir obéi au sentiment dont votre âme est pleine, et de m'avoir donné, au moment où je vous quittais pour un si long exil, une dernière preuve de cette confiance dont vous m'avez honoré? Ah! madame, une autre consolation pouvait-elle être plus agréable à mon cœur? Et ne vous aurais-je pas quittée avec une secrète amertume, si vous ne m'aviez pas encore, dans ce moment solennel où mon âme se recueillait, entretenu d'une mémoire que vous avez achevé de sanctifier pour moi?

Six mois se sont écoulés..... Comment aurez-vous jugé mon silence? J'en suis confus depuis longtemps, et cependant j'aurais eu quelque répugnance à le rompre. Pourquoi? Je le sais à peine, et si vous n'en devinez pas les raisons, je dois renoncer à vous les faire comprendre.

Il fut cependant des heures où votre pensée me fut présente plus fidèlement que dans un rêve, où j'ai vécu, avec vous, unissant mon âme à la vôtre dans des souvenirs voisins et des aspirations communes.

D'abord ce fut à Nice, seul sur la grève abandonnée où le vent du soir poussait avec lenteur les vagues presque assoupies; je murmurais aux échos du golfe, aux étoiles du ciel, les plaintes harmonieuses du malade qui vint sous ce beau ciel languir et pleurer; et il me semble que cet hommage à une mémoire ignorée, je le rendais en votre nom.

Puis à Venise, attristé par les brouillards de janvier et par le spectacle de toutes ces ruines peuplées d'esclaves, je voulus aller malgré la neige parcourir au Lido ces plages mélancoliques où Byron traîna son humeur morose et dédaigneuse. La vague montait, et l'orage grondait sur cette mer soulevée. Et je pensais à vos retraites silencieuses sur les bords des mers de Normandie. Et je vous appelais de mes vœux sur cette côte sauvage qui d'un côté domine la pleine mer agitée et de l'autre cet amas de palais déchus de leur splendeur empruntée à l'Orient.

A Naples aussi, au parfum des premières feuilles, au bruit monotone de cette mer bleue qui caresse Sor-

rente et Baïa, je me demandais pourquoi ceux qui cherchent dans la pensée d'un Dieu consolateur et dans le spectacle de la nature le remède des blessures que la société leur a faites, ne passent pas leurs jours à contempler d'un regard serein cet horizon que Virgile a tant aimé, à écouter aux brises d'avril, ce paisible murmure des flots dont l'indéchiffrable harmonie inspira Pergolèse et Cimarosa?

Aujourd'hui la feuille voyageuse s'est arrêtée; elle a choisi contre le vent un abri; elle échappe à l'ennui, au dégoût, aux traverses d'une vie vagabonde; elle s'est éloignée encore, mais avec l'exil elle a trouvé le repos.

Le temps est venu de jeter un regard en arrière vers la patrie absente et les amitiés perdues, et d'adresser à ceux dont je regrette le plus vivement le doux commerce, quelques paroles, infidèle expression de l'affection que je leur ai gardée, et des pensées qui traversent mon âme. En Italie, cette expression eût été moins sincère encore. Fatigué de la veille, inquiet de l'heure présente, incertain du lendemain, j'étais comme étranger à moi-même; ma pensée était trop distraite de son objet, mon cœur de ses liens, ma vie de ses habitudes, pour que je pusse sans me faire violence reprendre un de ces entretiens intimes qui réclament l'homme tout entier.

Bien des événements inattendus, souhaités ou tristes, sont venus depuis peu de mois nous arracher à notre sommeil et éprouver notre courage. Trop d'idées nouvelles se sont révélées à moi; trop de fautes graves se sont accomplies sous mes yeux; trop de séduc-

tions imprévues ont détourné mon intelligence de la route étroite qu'elle suivait sans regrets, pour que je sache, en me prenant la tête entre les mains, en descendant avec sincérité dans les replis les plus cachés de ma conscience, si je crois ou si je doute, si je crains, si je regrette, ou si j'espère.

Je suis tombé dans un état non pas de prostration ni de découragement, mais d'incertitude absolue, qui me fait aimer la vie solitaire et libre que je vais mener, détaché un instant de tous mes liens.

L'été d'Athènes est brûlant; on prend en haine le vent, le soleil, la douce lumière du ciel; le corps s'affaisse et s'énerve; mais que le silence des nuits parfumées console de l'aridité du jour! et qu'il est doux d'apercevoir sans cesse à l'horizon ces grandes ruines, ces belles montagnes, et cette mer bleue et calme comme un lac! Ici les livres aimés ont un charme imprévu, l'étude un attrait à peine soupçonné, les idées naguère obscures une lumière soudaine dont l'âme est inondée, les échos du monde je ne sais quels sons lointains et affaiblis qui heurtent moins les oreilles, et soulèvent des passions moins âpres.

Deux ans de cette vie active et solitaire, c'est l'oubli, c'est la force, c'est l'espérance, c'est le détachement des joies qui nous séduisent pour nous échapper, c'est le dégoût des rêves qui trompent et des amours qui font tant souffrir. C'est l'initiation à la religion dont la société détourne et à la pratique des grands devoirs que l'inconstance d'une vie folle ajourne ou fait sacrifier.

Adieu, madame, trouvez ainsi que moi la santé du corps, la paix de l'âme, et gardez dans vos souffrances, cette foi en Dieu qui vous les a fait supporter.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Athènes, 8 juin 1848.

Les événements de notre vie sont toujours simples et peu nombreux, ma bonne mère; quelques promenades du soir dans un rayon borné, voilà nos plaisirs; un jour, c'est sur la route de Patissia où nous rencontrons un peu de monde; un autre jour à Ilissia vers l'Hymette, et de là, soit aux ruines du temple de Jupiter Olympien, soit au stade, sur les bords de l'Ilissus; de ce côté, la rade de Phalère et l'île d'Égine forment au soleil couchant un horizon délicieux, et l'Acropole est d'un grand caractère. Hier nous avons suivi la route d'Éleusis, et je suis entré à ma grande surprise dans un très-beau jardin arrosé de sources vives, parfumé de fleurs, couvert d'arbres magnifiques. Regardée de nos fenêtres, la plaine est complétement nue; on n'y distingue au delà des chaumes que la forêt d'oliviers qui borde le Céphise, et c'est avec un plaisir inattendu et un étonnement sincère qu'on découvre un peu d'eau, des platanes immenses, des bouleaux, des peupliers, des pins, des citronniers en fleurs, des orangers chargés de fruits. Hier soir, j'étais heureux comme un enfant.

Jeudi c'était fête, d'abord fête à l'église, on priait pour le roi qui fut proclamé à pareil jour, j'oublie en quelle année, puis fête à l'université; un professeur a lentement psalmodié un discours auquel je n'ai pas compris un seul mot; puis fête en plein air, aux portes d'Athènes, une musique champêtre, mêlant à des airs européens quelques mélodies grecques originales et naïves, des danses publiques, des costumes bigarrés, la cour traversant à cheval cette foule endimanchée, peu de gaieté, point de chants, beaucoup de poussière, quelques observations à faire pour un nouveau venu, cela s'appelle la fête de Késariani.

Le lendemain, c'était la Saint-Constantin; ici comme en Italie et comme dans l'ancienne Grèce, il est peu de jours qui ne soient jours de fête; j'ai été passer la soirée chez M. Rhallis, ancien ministre des finances et le premier avocat d'Athènes. De beaux enfants jouaient dans la salle, une petite fille essayait quelques mesures sur un piano; la maîtresse de la maison, qui est Souliote et blonde (car nous avons des blondes à Athènes), s'amusait de sa nombreuse famille, et comme elle ne sait pas ma langue et que je me hâte peu d'apprendre la sienne, je n'ai même pu lui dire bonjour ni bonsoir; j'ai un peu causé avec M. Rhallis qui est un honnête homme, j'ai bu deux verres de sirop, mangé une purée de riz, accepté avec plaisir un bouquet de jasmins, puis je me suis modestement retiré à dix heures; après ces soirées-là on passe d'excellentes nuits.

Avant-hier, nous avons offert à M. Thouvenel un

dîner d'adieux; on avait ôté les meubles de notre plus belle chambre et dressé en forme de T une table à peine suffisante pour quinze personnes; mais la plus belle fille du monde ne peut... Notre cuisinier s'est distingué et lorsque dans cette petite chambre tendue de lauriers roses, le regard fixé sur la mer et Salamine, nous avons porté un toast à la France, aux amis absents, au prochain retour, nous sentions bien tous qu'il est doux, dans le cours d'un long exil, de se réunir ainsi pour parler la même langue et s'entretenir des mêmes vœux.

La saison est très-chaude; l'été était en retard d'un bon mois, mais il a franchement commencé samedi dernier avec la nouvelle lune; dimanche en descendant de l'Acropole vers neuf heures, j'avais peine à marcher au soleil. Depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir, il est impossible de sortir et la vie est pénible même à l'ombre. Les moissons sont déjà faites; les percepteurs sont dans les champs à recevoir la dîme, car ici l'impôt se paye en nature aux fermiers de l'État. Les Grecs ne se montrent plus, dormant le jour dans leurs caves et la nuit devant leurs portes. Je rêve quelque voyage à Constantinople ou sur des rivages plus ombragés que ceux d'Athènes. D'ailleurs nous sommes à deux lieues de la mer et j'aurai bientôt la joie de prendre des bains. J'ai un peu souffert, mais je n'ai pas encore eu les moindres symptômes de fièvre. C'est cependant un baptême qu'il faut reçevoir avant d'obtenir le droit de cité. Les soirées sont consolantes, vous n'en pouvez pas deviner le charme et la beauté.

Ces nuits sont incomparables : nous les aurons jusqu'au 15 août, sans un nuage au ciel, sans une pluie, sans un orage; les vents seuls troubleront l'inaltérable sérénité du temps. Bonsoir.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Athènes, 19 juin 1848.

Peu de nouvelles. La chaleur est excessive; le vent souffle avec violence; et les journées sont bien longues. J'ai changé de chambre, mon grenier n'était plus tenable; c'était une serre chaude, une fournaise; je ne pouvais plus fermer l'œil, moi qui dors si bien. J'ai passé du grenier à la cave, et j'habite maintenant, comme trois de mes collègues, l'étage à moitié souterrain dont je vous ai donné la description; ces chambrettes de l'hypogée sont les plus fraîches et les plus saines de la maison, et presque de la ville. Depuis que j'y suis descendu, je dors, et je puis travailler un peu sans trop souffrir des atteintes du soleil. Enfin, je suis ici le mieux qu'on peut être en Grèce au mois de juin.

L'hiver a été plus rude que de coutume, en retour l'été sera plus chaud; nous n'avons donc rien gagné au change. Je ne puis pas sortir avant sept heures du soir; aujourd'hui seulement j'ai traversé deux rues avant le dîner, et j'ai considéré ce fait comme un exploit.

Mais il serait peu juste de se plaindre des jours sans dire combien les soirées sont douces et consolantes. C'est un ravissement. Après avoir assisté au coucher du soleil, grand spectacle toujours nouveau pour mes yeux, et auquel cet horizon de mers et de montagnes donne tant de charme et de majesté, nous sortons de notre repaire, pour voir quelques figures et surtout pour dégourdir nos jambes que ce repos éternel appesantit.

Jeudi, la vieille duchesse de Plaisance[1] m'a emmené avec M. Daveluy et deux de mes collègues promener dans un grand verger (car je n'ose dire un jardin), derrière le Lycabette, dans l'emplacement de l'ancien bourg d'Alopèce, patrie de Socrate. Vendredi nous avons fait le tour des collines de l'Aréopage et du Musée, et, par derrière l'Acropole, nous sommes allés sous les dernières colonnes du majestueux temple de Jupiter Olympien voir dans le crépuscule la mer de Phalère et d'Égine. Avant-hier, par la pleine lune, nous sommes montés sur l'Acropole. Quelle joie profonde de regarder aux pâles reflets du soir les Propylées, le temple d'Érechthée, et surtout les grandes ruines du Parthénon, le plus beau temple du monde. C'est avec recueillement que j'allais m'asseoir de dix en dix pas sur des débris de colonnes, demandant à chaque pose un effet nouveau à ces ruines et à cette douce lumière. L'imagination, à ces heures de paix mystérieuse, reconstruit sans peine ces temples mu-

1. Sophie de Barbé-Marbois, duchesse de Plaisance.

tilés, elle leur prête une vie nouvelle, elle leur rend une splendeur trop effacée par les injures des siècles ou la main des profanateurs. C'était un beau spectacle encore de regarder du haut de ces rochers la mer, les îles, les montagnes de l'Attique, et la ville nouvelle endormie au pied de l'ancienne ville morte. Hier, nous avons fait halte dans les beaux ombrages de Patissia, et, dans les allées désertes du jardin, quelques-uns de mes collègues rappelaient avec une émotion et des regrets que j'apprends à partager les beaux jours qu'ils y passèrent avec Mme Piscatory. Ces souvenirs nous rendent plus sensibles les ennuis de l'isolement.

Que dira ma mère aujourd'hui? je l'ai oubliée cette fois. Quoi! pas un mot? Non pas un seul. Mais n'est-ce pas toujours à tous que je parle, quand je m'adresse à l'un de vous? Ne soyez pas jalouse, bonne mère, votre fils absent ne vous oubliera pas, et il aspire, comme vous, au jour où nous nous réunirons après tant de mois de séparation. Prenez courage, et aimez-moi toujours comme vous m'aimez...

---

## A MADAME GANDAR, A METZ.

Athènes, 29 juin 1848.

Heureux amis, vous avez pu fuir la ville! sans doute notre excellent Rémilly est triste, malgré son printemps; mais il est vert, il est fleuri, il est animé par de gros troupeaux, peuplé de bonnes figures; vous

avez vu pousser mes jeunes arbres que j'aime tant et cherché l'ombre sous mon vieux chêne... Ah! que je vous envie vos loisirs!

Je suis arrivé beaucoup trop tard en Grèce, et je ne pouvais choisir plus mal, ma bonne mère, l'époque de mon arrivée. Sans ménagement, sans gradation, j'ai dû prendre mon parti des chaleurs excessives de ce climat; et je ne le pouvais pas sans secousse, sans regrets, sans impatience.

Je me dépite bien contre les rayons obstinés de notre soleil, contre les violentes rafales du vent du nord qui fait trembler notre maison. Les nuits seules me ravissent et me consolent; depuis que j'ai quitté mon grenier, je dors à merveille, et cela me soutient.

Il faut aussi vous dire que nous trouvons un excellent remède à toutes nos fatigues sans nous creuser beaucoup la tête. Le golfe Saronique, cette belle mer de Myrto des anciens Grecs, est à quatre pas de notre porte: si bleue, si douce, si caressante! Et quelle joie pour moi surtout, ma bonne mère, qui, depuis six ans, rêvais, tu le sais, comme une échappée en Paradis, quelques semaines de repos sur un rivage de Normandie. Notre mer est le plus beau lac du monde, émaillé d'îles toutes bleues comme les flots, et mêlant leur profil harmonieux aux grandes côtes un peu plus sombres de l'Argolide. L'ancienne Athènes avait trois ports: le Pirée qui est laid, mais qui ne s'est pas comblé et reçoit les gros vaisseaux d'aujourd'hui, comme il recevait les petites goëlettes du siége de Troie ou les vaisseaux à rames de Salamine; Phalère, jolie anse

qui s'ouvre sur une rade plus gracieuse encore, où l'eau endormie caresse le sable de la rive presque sans bruit; et, entre le Pirée et Phalère, Munychie, comblé aussi, inabordable pour les vaisseaux, mais bien commode pour les baigneurs qui *ne nagent pas* et pour les petites barques qui le parcourent sans secousse même aux jours de houle. C'est à Munychie que nous allons en bandes joyeuses chercher quelques instants de distraction et de fraîcheur.

Une voiture vient nous prendre deux ou trois fois par semaine vers cinq heures du soir, et nous conduit par la route aride du Pirée, en plein soleil, en pleine poussière, jusqu'au but de nos promenades favorites; à la chute du jour nous entrons dans l'eau qui est tiède.

L'aller est pénible, le retour délicieux. C'est l'heure du crépuscule. Les derniers rayons du jour en s'affaiblissant multiplient ces doux effets de lumière qui transforment en un instant l'aspect des montagnes; la mer, les îles, les grandes ruines de l'Acropole et le village bavarois qui s'étend à leurs pieds, les chaînes de l'Égialé, du Parnès, du Pentélique et de l'Hymette, nous apparaissent chaque jour avec une poésie nouvelle et des couleurs imprévues. Les oliviers du Céphise dessinent sur l'horizon leur pâle feuillage immobile; et sur les buissons de la plaine comme sous les joncs du ruisseau, les grenouilles d'Aristophane et les cigales de Virgile font entendre leurs concerts monotones, si doux à l'âme pensive, lorsque le soleil est couché. L'heure du retour est pour moi une heure de

profond recueillement et de silence délicieux. Ah! ma bonne mère, quel ciel et quelles soirées!...

Hélas! la dernière de ces belles soirées a mal fini. Rentrés à la maison, nous avons coutume de dîner aux étoiles, devant la porte, et de quel appétit! Songe qu'il est neuf heures, que nous avons marché, nagé, chanté, respiré l'air de la mer. Mais samedi j'eus beau me mettre à table avec les autres, je ne pus ni manger ni boire.

J'étais sans fièvre, mais toute nourriture répugnait à mon estomac fatigué. Je viens de passer ainsi quatre jours entiers sans rien manger. Hier soir seulement, après m'être mis en verve en buvant quelques drogues excitantes (bien amères en vérité), je me suis fait violence, et j'ai eu l'héroïsme de manger sans appétit un bouillon, un petit poisson à la sauce blanche et deux poires cuites. Après ce bel exploit, et de peur de l'expier, j'ai fait venir une voiture (pour quatre francs! quelle folie en temps de crise); mon collègue Lévêque a bien voulu me sacrifier sa soirée; nous allions vers Éleusis. L'air était frais, presque humide; le ciel, toujours bleu depuis un mois, s'était couvert; pas une étoile ne brillait entre les nuages; la pluie tombait épaisse et grise sur les rochers de Phylé; quelques teintes rouges ardentes coloraient la cime des montagnes. La vieille Athènes se détachait vague et noire sur les masses confuses de l'Hymette. Ce spectacle nous ravissait...

Aujourd'hui, je me porte comme hier, ni mieux ni plus mal. Je mange un peu pour ne pas m'affaiblir,

mais je n'ai pas faim. Cela peut durer quelques jours encore. On vivrait en Grèce sans se nourrir. Quand un Grec se sent un peu malade, il cesse brusquement de manger pendant une ou deux semaines; il n'en vit pas moins comme à son ordinaire, ni plus pâle, ni plus maigre; faisant ses petites affaires au marché et dans les tribunaux; caracolant sur la route de Patissia; étalant sa fustanelle blanche à Pausilype et à Tivoli. Quand la lune change, il se remet à table, et mange comme devant. Cette hygiène est économique et jette un peu de variété dans la vie monotone qu'il mène..... et que nous menons. . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A propos de fraîcheur, puisque je reviens sans cesse à ce dada, savez-vous que M. Thouvenel a bien voulu m'inviter, sans façon, à faire porter mon lit à sa campagne? J'attendrai le courrier de demain, puis vendredi sans doute, pour changer d'air; j'irai passer quelques jours sous les platanes de Patissia. Si je ne vais pas à Patissia, j'irai au Pirée, ou à Égine, ou à Paros, ou à Corfou, peu m'importe où, pourvu que je quitte Athènes et que je respire plus à mon aise.

Mais quittons ces rêves pour des projets sérieux. Le 10 août au plus tard je reprends mon bâton de voyage et pars pour l'Asie: j'irai d'abord à Constantinople attendre patiemment, grâce aux brises d'été du Bosphore, que la chaleur du soleil s'amortisse; j'assisterai le 31 août aux fêtes solennelles du Béiram; j'irai à Scutari, aux îles des Princes, à Brousse, au mont Olympe, sans fatigue, en quelques heures. Chemin

faisant, septembre viendra, et je profiterai des premiers jours d'automne pour redescendre aux Dardanelles, à Ténédos, aux plaines de Troie; puis à Smyrne et à Éphèse. Les quarantaines, la crise financière, la crainte des grosses fatigues et d'une solitude prolongée me détourneront d'aller plus loin, quoique Rhodes soit l'île la plus séduisante de l'Orient, quoique Eugène Tastu soit consul en Chypre, quoique je brûle de lire l'Évangile à Jérusalem et de voir les plaines de Memphis. Je rentrerai modestement à Athènes vers la mi-octobre pour me reposer quelques jours et entreprendre ensuite par ces belles journées d'automne qu'on m'a tant vantées le voyage du Péloponèse.

Voilà mes plans; mais du 30 juin au 10 août, quel enfer qu'Athènes!

Je suis impatient d'avoir la fièvre, car je crois qu'il est bon de payer sa dette au climat, mais je ne veux l'avoir qu'une fois. Qui sait, ma mère? peut-être ma prochaine lettre vous dira-t-elle que je fais mes paquets. — Quoi! t'éloigner encore? — Oui, mère; mais à présent, que vous importe? La distance ne se mesure plus. Athènes, Smyrne ou Thérapia, n'est-ce pas la même chose? Plus je m'éloigne et plus je sens combien je vous aime. . . . . . . . . .

---

A MONSIEUR GANDAR, A RÉMILLY.

Patissia, 5 juillet 1848.

Mon cher père,

Ma petite maladie de la semaine passée m'ayant instruit et ne m'ayant pas découragé, j'ai résolu de chercher à tout prix les distractions et le mouvement. Sans mouvement, je m'affaissais, et mon esprit allait tomber dans le même engourdissement que mon corps; sans distractions, les heures étaient monotones, les journées éternelles. Le travail les abrégerait sans doute, l'étude les rendrait douces et fécondes; mais nos trois mois d'été sont perdus pour l'étude comme pour la santé. Notre seul souci est de vivre vite pour en être délivrés; et le travail n'est possible qu'à la condition d'être rare et décousu. Dans les montagnes couvertes de neige, la marmotte s'endort pour six mois; à Athènes, nous avons ainsi trois mois de somnolence où la patience est le suprême degré de la vertu.

La vie est naturellement divisée en semaines de dix jours, avec fêtes et vigiles : vigiles c'est le jour où nous écrivons nos lettres, et fêtes le jour où nous recevons les vôtres. Ces deux jours-là ne sont pas longs; la pensée est trop pleine pour se soucier d'une rafale ou d'un rayon. Paris d'ailleurs ne se prête qu'avec trop de complaisance à nos intérêts d'hygiène, et nous envoie à chaque courrier toute une histoire,

ample matière de discussions à la table commune, de méditations sérieuses dans la solitude.

Mais deux jours sont peu de chose quand il en reste huit à traîner en longueur; c'est un gros écheveau à dévider qu'une série de vingt-quatre heures, épreuve mortelle quand par hasard le sommeil fait défaut à notre chevet. Quoique ma chambre soit fraîche, que j'y vive fort à mon aise vêtu de ma blouse bleue, passant vingt fois de ma chaise à mon lit, de mes papiers à mes livres, d'un livre sérieux à un livre frivole, j'ai décidé dans ma courte sagesse d'abréger chaque semaine par un petit voyage sans fatigues, qui allégera mon fardeau. Nourrir un projet, voyager d'abord sur la carte, suivre dix routes et dix hypothèses, cheminer, m'arrêter en chemin, revenir, retrouver avec joie mes habitudes de vie et de société, voilà un petit manége bien simple, mais il n'en faut pas d'avantage pour amuser mes loisirs; et cela suffit, quand même je ne pourrais aller ni à Constantinople, ni à Corfou, pour me conduire sans trop de peine jusqu'aux gros orages de la mi-août, puis jusqu'à la mi-septembre, époque où s'ouvre enfin le ravissant automne de Grèce, qui dure six mois.

Je vous ai dit que nos maladies ne nous coûtaient rien. C'est aux frais de la république que j'ai bu des sirops et des potions calmantes..... La république nous paye aussi un excellent médecin bavarois qu'on dit instruit, et qui me paraît très-circonspect. En médecine, c'est la foi qui sauve; or, j'ai une foi entière dans les médecins, surtout quand ils reviennent, comme

nos médecins des pays chauds, à l'excellente doctrine de Sangrado. Mangez peu, promenez-vous à l'ombre, dormez bien et buvez frais. Voilà de bons principes que M. Lindermayer professe et que j'accepte sans objection, quand je le puis. M. Lindermayer me dit un jour : « Allez faire un tour sur un rivage ou dans une île; respirez le grand air de la mer. » On est docile aux conseils qui plaisent. Dimanche soir, je dis à table : « Qui veut m'accompagner à l'Isthme? » L'idée ne souriait à personne. Hanriot objectait sa pauvreté. — Quoi! dix francs, nos appointements d'un jour? Burnouf, le soleil. — Quoi! sur mer quand le veut souffle? Lévêque, son prochain départ. — Excellente raison pour dire adieu aux côtes de Grèce. Vous savez l'histoire des moutons de Panurge : les irrésolutions cessent devant un exemple; et Hanriot malgré la dépense, Burnouf malgré la chaleur, Lévêque malgré ses préparatifs de voyage, s'ébranlèrent. M. Daveluy descendait son escalier : « Voulez-vous nous suivre? Une navigation de quelques heures avec cette brise d'ouest vous rafraîchirait le sang et vous rendrait le sommeil. » M. Daveluy se laissa faire..... Un peu plus tard, nous emmenions toute la colonie. Il fallut se lever à trois heures : cela me parut assez dur, car je n'avais pas encore fermé l'œil de la nuit; mais j'eus la consolation de voir enfin le soleil levant colorer l'Hymette de nuances roses et violettes, et je pus en allant d'Athènes au Pirée reconnaître que, dans ce pays, l'aurore est presque aussi belle que la chute du jour.

Nous sommes montés à six heures du matin sur le

*Baron de Kubeck*, bateau à vapeur du Lloyd de Trieste, qui fait deux fois par mois les petits voyages du Pirée à Syra, du Pirée à Nauplie, et du Pirée à Kalamaki. Cette fois, il allait à Kalamaki, chargé de Grecs bien et mal vêtus, qui, couchés pêle-mêle, bigarraient le pont des couleurs tranchées de leurs oripeaux. C'eût été pour un peintre une mine assez féconde de croquis grotesques et d'études de style.

Ces gens-là ont conservé de leur grande époque, déjà si reculée, l'instinct des attitudes simples et des gestes éloquents; il est resté dans leur patrie dégénérée quelque chose de Phidias et de Démosthène.

Le vent soufflait, et, grâce à cette heureuse rencontre, nous n'avons pas pris la route accoutumée : le bateau a suivi le long détroit sinueux qui sépare Salamine de la Mégaride. Traversant le célèbre champ de bataille qui rappelle à plus de vingt siècles d'intervalle l'adresse de Thémistocle et les récits épiques d'Eschyle et d'Hérodote, laissant derrière nous, sur la gauche, la petite île de Psittalie où Aristide écrasa les débris de la flotte de Xerxès, nous avons suivi pendant deux heures les charmants détours du canal qui réfléchissait dans ses ondes bleues, transparentes, tantôt les rochers escarpés de l'aride Salamine, la plaine de Thria où Cérès sema le premier blé, puis Mégare échelonnant sur une colline circulaire ses mille maisons blanches, étroites et basses, et l'antique Nysée élevant sur un rocher ses vieux débris dont une ombre vigoureuse accusait les masses. Peu à peu, nous perdions de vue l'Hymette, le Pentélique,

Athènes, l'Égialée et le Parnès, et nos regards se détournaient des hauteurs désertes de Salamine pour suivre sur les flancs des Gérauiens la route dangereuse qui conduit de Mégare à Corinthe : route étroite, creusée dans le roc, au-dessus des flots, où dans la Fable le géant Sciron, personnification symbolique du vertige, attendait les voyageurs pour les précipiter dans la mer. Enfin les côtes de l'Argolide se dessinèrent plus nettement à l'horizon, et approchant d'un monticule rond, assez semblable aux cloches de serre, sur lequel était bâtie l'imprenable citadelle de Corinthe, le *Baron de Kubeck* nous débarqua sur l'isthme, dans un misérable hameau de vingt maisons, construit sur l'ancien mouillage de Cenchrée.

Une belle route traverse l'isthme, et deux heures de marche conduisent du bateau d'Athènes au bateau de Trieste, qui attend les voyageurs à l'autre rive. Malheureusement la guerre d'Italie vient d'interrompre ce service sur lequel je comptais ou pour aller faire le tour des îles Ioniennes, ou pour gagner un jour les côtes d'Italie et d'Allemagne.

Arrivés tard à Kalamaki, nous n'avons eu le temps, ni d'aller au galop jusqu'à Corinthe, ni même de monter sur une éminence pour l'entrevoir, ainsi que les eaux du golfe de Lépante. A peine avions-nous mangé une omelette assaisonnée de vin résiné qu'il fallut retourner à bord. Venus par le détroit, nous sommes retournés au Pirée en prenant le large si le mot n'est pas trop impropre quand on parle de la charmante petite mer qui sépare Égine de Salamine.

Nous avons donc eu l'avantage de voir Salamine tout entière, et, du côté de la mer, elle est moins nue; plusieurs coteaux y sont tapissés de jeunes pins qui verdoient au soleil. Mais tu serais bien triste, mon cher père, si tu voyais les forêts de l'Attique : les montagnes dépouillées n'ont plus un seul gros arbre; des brigands achèvent de les ravager, et le feu vient en aide à la hache. Les charbonniers ne se donnent pas la peine de couper le tronc, ils l'allument. Les bois ne sont donc plus qu'une masse de buissons épars et de jeunes arbres à moitié consumés. Cette nudité des côtes dans un pays montagneux est la principale cause de cette aridité du sol des plaines et de la lourde température des villes qui n'ont plus d'eau ni d'ombre. Les forêts de Salamine sont charmantes, mais je suis sûr qu'on n'aurait pas de peine à y compter les arbres qui ont une hauteur de quinze pieds.

Le vent avait redoublé de violence, nous marchions vite; mais par moments, quoique nous ne fussions pas à deux cents mètres des côtes, le vent, soufflant de ces côtes mêmes, faisait pencher de plusieurs pieds notre gros bateau, et menaçait, si l'on n'eût en hâte replié les voiles, de mettre une roue hors de l'eau. Cela m'apprend qu'il ne faut pas trop se fier à cette petite mer de Myrto, toujours charmante, souvent immobile, mais exposée à tous les vents, dangereuse encore comme au temps d'Horace, et qui déchaîne quelquefois des tempêtes imprévues contre ceux qu'attirent les séductions de son sourire.

Je suis donc entré pour la seconde fois au Pirée; mais, après deux mois, quelle différence! En mai, j'étais surpris; j'approchais du rivage avec une curiosité mêlée d'impatience et d'inquiétude; mon esprit en suspens ne savait où se fixer dans cet horizon inconnu. Ces bords, ces montagnes, cette campagne nouvelle pour mes yeux, tout produisait sur eux une impression indécise. Aujourd'hui je connais toutes ces montagnes, toutes ces collines, tous ces monuments; je sais leurs noms; je les ai vus cent fois, étincelants de lumière, assombris par le crépuscule, couverts de nuages. Ce spectacle est si familier à ma vue, un charme secret l'a rendu si cher à mon cœur, que j'y retourne avec joie, tandis que je l'abordais avec irrésolution. De loin, au déclin du jour, les maisons badigeonnées du Pirée étaient éclairées par une lumière très-vive; derrière elles, la plaine était grise. L'Acropole et le Lycabette détachaient leurs contours précis et noirs sur l'Hymette moins sombre; et, à leur gauche, un rayon tombait sur une traînée de petites maisons blanches qui se dessinaient comme un frottis de pastel très-délicat sur un fond brun. C'était Athènes. Le ciel était d'un bleu limpide, parsemé de quelques nuages blancs d'une transparence et d'une légèreté ravissantes comme il arrive quand le ciel est beau et que le vent souffle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Jeudi, 6 juillet.

A peine rentré chez moi, je me suis remis en route comme vous le voyez; mais ce n'était pas pour aller

loin. Patissia se compose de cinq ou six maisons entourées de jardin, à une demi-heure d'Athènes. La plus européenne et la plus spacieuse de ces villas est assez bien protégée contre les vents par de petites collines et un rideau de grands arbres. M. Piscatory, qui l'habitait, l'a transmise à M. Thouvenel, secrétaire d'ambassade, confirmé par la république dans sa qualité de chargé d'affaires.

Patissia est pour nos camarades un lieu de précieux souvenirs et de sincères regrets : c'était jadis leur rendez-vous préféré, car ils y trouvaient les charmes d'une société choisie, d'une familiarité bienveillante, des distractions pour les jours d'ennuis, et quelque chose de la patrie.

M. Thouvenel est un homme encore jeune, instruit, capable, très-amical pour nous, qui nous fait le plus aimable accueil. Hier, j'ai sans façon fait transporter chez lui mon lit et quelques hardes; je suis installé dans une chambre agréable, d'où je vois par mes deux fenêtres Athènes, la mer et les montagnes, et dans laquelle je dors à merveille sans souffrir ni de la chaleur ni des insectes.

Ma journée est bien paisible: presque toujours seul, je me promène à l'ombre, je passe de chambre en chambre, je lis un peu et je vous écris. Le jardin de Patissia est fort beau et suffirait à démentir la réputation d'absolue stérilité qu'on a depuis si longtemps faite à l'Attique. La plaine d'Athènes est dépouillée, mais cela tient moins à l'aridité du sol qu'à l'incurie des habitants qui coupent, arrachent, brûlent et ne

plantent pas. Ici, je passe ma matinée sous une allée de peupliers d'Italie, de vigoureux platanes et d'immenses nivéas, qui montrent assez combien cette terre est féconde quand on sait détourner une source pour lui donner un peu d'eau. Les figuiers, la vigne et le lierre s'enlacent aux branches, et je ne leur ai jamais vu des rameaux si verts et des feuilles plus grandes. A l'ombre de ce rideau, les orangers, les citronniers et les lauriers roses fleurissent à l'envi dans les carreaux du jardin; leurs grandes fleurs se marient et s'étouffent; une merveilleuse trochée de roseaux domine le parterre et dépasse ma tête de deux hauteurs d'homme. Les jeunes arbres sont chargés de fruits; les abricots tombent; les oranges jaunissent; les grappes de raisins font plier les treilles.

Il faut dire aussi que, depuis trois jours, la température s'est beaucoup adoucie : la brise est fraîche, sans être bruyante; et quelques nuages amortissent les feux du soleil. Je vous apprendrai même en triomphant, comme une grande nouvelle, que, dans ce moment même et par miracle, il pleut, mais à flots, presque comme à Paris ou comme à Rome. La chose est si peu vraisemblable, que je ne voulais pas en croire mes oreilles; mais ma fenêtre est ouverte, et je vois à n'en pouvoir douter que, depuis les sommets du Parnès jusqu'à l'Acropole, l'atmosphère est chargée de pluie.

Ne croyez pas que j'aie rompu avec Athènes; j'ai l'avantage d'habiter la campagne sans avoir quitté la ville. Hier, M. Daveluy est venu dîner avec nous; il vient ainsi presque tous les soirs. Après le dîner, nous

sommes allés par le lit sablonneux d'un torrent desséché entendre aux portes d'Athènes quelques polkas jouées en plein vent par une douzaine de trompettes; puis nous sommes lentement revenus aux étoiles, mon hôte et moi, prêtant l'oreille aux doux bruits du soir, et discutant par intervalles ces graves questions politiques dont personne ne saurait aujourd'hui se distraire sans faire violence à tous les instincts de son cœur et de sa raison.....

M. Thouvenel n'est pas seul ici; le secrétaire de la légation, M. Sabatier, fait ménage avec lui. C'est un capitaine d'état-major que son sang-froid, sa sagacité, son énergie ont désigné aux sommités diplomatiques, comme étant propre à servir la France dans des pays où l'on est souvent dupé, si l'on ne joue pas au plus fin, et réduit à l'impuissance si l'on n'a pas une tête active et au besoin un bras de soldat.

M. Thouvenel et M. Sabatier songent à partir dimanche sur un bateau à vapeur pour aller faire une prétendue promenade diplomatique aux frontières de Lamia, près des Thermopyles.

Si je quitte Patissia sans y avoir couché plus de deux nuits, j'y reviendrai sans doute un peu plus tard. Mais que j'aimerais mieux aller vous surprendre dans notre vieux Rémilly pour y compter les aulnes de Breuil et jeter quelques truelles de mortier sur ton château de la Charbonnière!

---

A MADAME GANDAR, A RÉMILLY.

Athènes, 17 juillet 1848.

Savez-vous, mère, quelle heure il est? Bientôt minuit. Je me couche rarement à des heures indues, malgré les brises du soir et la pleine lune; et pour ménager mes yeux bien lassés déjà par l'éclat du jour, je n'écris jamais à la lampe. Mais tu me bouderais, je le sais bien, si je ne te faisais pas ce petit sacrifice. Je n'ai pu mettre à la poste aujourd'hui qu'une lettre toute pleine de politique et qui sera pour toi d'un bien médiocre intérêt. Mais il faut que tu me pardonnes d'obéir quelquefois à mes préoccupations; vos fils, ma mère, ne sont pas nés pour causer toujours de bagatelles, ni pour filer la quenouille au coin du feu.....

Nous avons été fort tristes le 8 juillet; les nouvelles de France étaient affreuses, et nous perdions deux camarades fort aimés de toute la colonie. Ce soir nous venons de conduire sur les rives délicieuses du golfe d'Éleusis notre aimable collègue Lévêque, qui part demain matin. Lacroix est malade; Roux est absent; notre table est déserte, notre maison silencieuse. Elle me paraît trop grande, et je regarde avec des yeux d'envie les bateaux qui emportent vers un pays trop aimé les compagnons de mon exil.

Je ne suis revenu de Patissia que mercredi matin; M. Thouvenel, n'étant pas allé aux Thermopyles, a voulu me garder. Mercredi nous sommes tous rentrés

en ville pour assister à un service funèbre célébré en l'honneur des victimes de juin, dans l'église catholique d'Athènes..... Mais quelle église! quel clergé et quel public! C'était pitié.. .. Au sortir de la messe nous avons déjeuné chez M. Davelny, où un brave philhellène de Sarreguemines, le colonel Touret, nous a fort ennuyés de ses théories assaisonnées de jurons de corps de garde. Mais attendez, et dites si nos journées sont assez pleines. J'étais sorti d'Athènes simple agrégé de l'Université de France, et agrégé sans traitement, ce qui n'est pas une position sociale fort élevée, malgré le frac brodé et le tricorne; j'y suis rentré, et soyez fière, ma mère, de votre fils, membre correspondant de la Société archéologique d'Athènes, société composée d'érudits illustres, que le roi daigne présider, et qui se réunit à l'Acropole, sur les ruines du Parthénon. Cet honneur-là se paye quinze drachmes; mais pour quinze drachmes on obtient le droit de suffrage, et pour nous qui avons perdu celui d'élire nos représentants, c'est une consolation d'élire des académiciens, des secrétaires et un président..... J'ai voté en Grec pour un certain nombre de personnages que j'admire sur parole. La scène était assez bouffonne; mais j'ai fait des efforts pour la prendre au sérieux; la présidence a été disputée. L'école française cabalait; son candidat a eu douze voix sur vingt-quatre, au second tour; un de nos adversaires a voté des deux mains, et quoique nous ayons serré nos rangs, nous avons échoué faute d'une voix. Je me suis fait montrer l'heureux candidat élevé à la présidence de cette illustre

académie ; il est fort laid, mais cela serait peu de chose s'il n'était venu jouir de son triomphe plus ivre que Jean-Pierre aux fêtes de Rémilly. Apparemment la Société archéologique n'est pas une société de tempérance. Néanmoins, je rougis d'autant plus de voir un ivrogne au fauteuil, que l'ivresse est un fait très-rare dans ce pays.

Jeudi, la duchesse de Plaisance m'a conduit à ses maisons de campagne du Pentélique; j'ai passé une heure charmante dans un ravin couvert de lauriers roses et de myrtes en fleurs, où soufflait une brise très-fraîche et d'où l'on apercevait non-seulement Athènes et le golfe d'Égine, mais toutes les montagnes de l'Attique, de la Mégaride, de l'Argolide et jusqu'au Cyllène, dans le Péloponèse. J'ai peu vu de lieux plus charmants et de journées aussi belles. J'envie fort ce séjour, qui est beaucoup moins aride qu'Athènes.

Où en êtes-vous de vos petites affaires? Vos moissons seront-elles belles? Les nôtres sont rentrées, elles étaient magnifiques; la paille et le grain se donnent pour rien. Il vous faudrait des *tesseaux* [1] énormes pour réparer un peu les privations de cette année et prévenir la ruine des fermiers. J'espère que vous serez un peu plus riches dès qu'un gouvernement ferme aura rétabli l'ordre en France. Pour nous qui sommes censés vivre du budget, le budget ne se soucie guère de nous.....

1. En patois lorrain, la récolte *entassée* dans la grange.

A MADAME GANDAR, A REMILLY.

Athènes, 19 juillet 1848.

Il était bien tard, mon excellente mère, quand je t'ai écrit ma dernière lettre; j'avais hâte de me mettre au lit, et, dans cette pensée, j'écrivais si vite, que je dois avoir bien sèchement conté les petits événements de ma vie. Que la soirée était belle sur les bords du golfe d'Éleusis! Pour s'y rendre, on passe le Céphise et le bois d'oliviers; puis, longeant une petite colline de forme arrondie, dont le sommet conique est ombragé par quelques pins, on s'engage entre le Corydale et l'Icare dans un défilé pittoresque où s'élève à moitié chemin le monastère franc de Daphni; puis, sur des rochers verdoyants, tapissés çà et là de buissons fleuris, par une bonne route, qui suit à peu près les traces de l'ancienne voie sacrée des initiés aux mystères, on aperçoit la mer, bordée, comme un beau lac endormi, par les montagnes de Mégare et de Salamine. D'abord on n'entrevoit qu'une nappe d'eau encadrée par les hauteurs de l'Égialée, dont le profil capricieux borne l'horizon; peu à peu, cet horizon se transforme, s'agrandit, quelques arbres prolongent sur l'eau leur maigre silhouette, et le golfe apparaît tout entier étincelant des feux du soleil qui se couche derrière la cime empourprée des Géraniens. Quoique j'eusse déjà traversé le canal de Salamine sur le bateau à vapeur, ces beaux lieux me semblaient avoir un charme que je ne soupçonnais même pas.

Le soleil disparut bientôt et le crépuscule assombrit les rivages; il donna aux bruits du soir, aux côtes voisines, je ne sais quoi de mystérieux qui nous invitait au recueillement. Puis la lune se leva au-dessus de l'Égialée, et à mesure qu'elle montait lumineuse comme un de nos rares soleils d'hiver, Éleusis blanchissait à deux lieues de nous, la vague s'éclairait au loin, les masses obscures de Salamine devenaient moins indécises, et les torches des pêcheurs se croisaient près du bord comme des feux follets dans leurs danses fantastiques.

Notre excellent ami Lévêque disait adieu à la Grèce, et sans doute il aurait vainement cherché, à la veille de la quitter pour toujours, un horizon qui résumât avec plus de grâce l'éternel attrait que sa belle nature a gardé et le charme sérieux que lui ont prêté son histoire et ses fables. Voyez sur une carte quel imperceptible espace occupe le golfe d'Éleusis et les petites plaines qui séparent de la mer le pied des montagnes. Ce tableau, dont l'effet est grandiose, est si petit que l'œil n'a pas de peine à l'embrasser.

Mais quels lieux au monde rassemblent autant de simples merveilles et de vivants souvenirs? Sur cette plaine dépouillée, Cérès a semé les premiers épis; sur ces rochers qui bordent la mer et où la roue s'est lentement creusé un passage, les initiés allaient l'adorer dans son temple; de ces belles eaux transparentes sortit un jour la Vénus d'Apelle; entre ces deux rivages voisins, Thémistocle écrasa les innombrables vaisseaux de Xerxès. Aujourd'hui, tous ces grands

noms apparaissent comme des rêves; l'humanité a tant vieilli! Mais la nature est toujours jeune, et détachant les yeux avec peine de ces flots harmonieux et de ces côtes désertes auxquelles la lueur pâle de la lune sied mieux que l'éclat du jour, on comprend que les croyances primitives, les arts, la poésie et l'histoire elle-même aient augmenté à l'envi le prestige de ces beaux lieux.

Hier, nous avons conduit Lévêque au Pirée : c'est doublement triste de perdre un si bon voisin, et de ne pas partir comme lui. Mais, en vérité, puisque je suis venu jusqu'ici et que j'ai déjà supporté deux mois d'été, je serais désolé d'avoir fait tout cela en pure perte et je refuserais la permission de rentrer immédiatement en France. Dans un an, j'aurai plus d'impatience et de meilleures raisons pour me mettre en route. Dans un an! n'est-ce pas fort beau de parler d'une année tout entière avec cette indifférence? Et s'habituerait-on aux séparations dans le temps comme aux séparations dans l'espace?... Oui et non. Non, parce qu'on aime. Oui, parce qu'on est sage. Aimons-nous toujours mieux, ma bonne mère; mais soyons sages aussi, et comptons les jours sans découragement. D'heure en heure le sablier se vide. Dans un an, c'est bientôt, c'est demain si... si nous savons attendre. . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ai rencontré ici un pauvre diable venu de France pour faire fortune avec des lithographies et des daguerréotypes; j'ai songé à vous envoyer des vues d'Athènes; ces vues sont très médiocres. Cependant

vous aurez quelque plaisir à connaître un peu ces beaux monuments en ruines au milieu desquels je vis.

Vous avez tous les monuments de l'Acropole, d'abord les propylées, que mon diplôme de la Société archéologique vous aidera à comprendre; puis les admirables débris du Parthénon, pris sous deux aspects; et le temple d'Érecthée, monument irrégulier dont les détails rachètent l'ensemble, et dont les caryatides sont ravissantes. J'y ai joint le temple de Thésée, et sur les bords de l'Ilissus les majestueuses colonnes corinthiennes du temple de Jupiter. Montrez toutes ces vues, si l'occasion s'en présente, à mon oncle Auguste, à M. Maréchal et à Devilly.

Quelques degrés de roche abrupte dans une solitude représentent l'auguste tribune d'où parlait Démosthène... Enfin, deux daguerréotypes compléteront l'idée que j'ai essayé de vous donner de notre habitation; je l'ai fait prendre deux fois, non pas pour que vous connaissiez les deux façades, mais pour que vous voyiez bien comment elle est située, en vue de l'Acropole et tout au pied du Lycabette.

Avec la maison, j'ai voulu vous donner une idée des habitants. J'étais venu avec l'intention d'acheter comme souvenir de la Grèce quelques beaux costumes de palikares ou de Grecques smyrniotes, mais la dépense serait trop grande; un de nos domestiques porte sur son dos près d'un millier de francs. Qu'il vous suffise d'avoir par un portrait une petite idée de ces vêtements efféminés et riches que portent encore, malgré l'invasion des modes européennes, la plupart

des Grecs. Le roi lui-même a adopté le fézi et la fustanelle nationale. Des deux domestiques que j'ai fait poser, celui qui fait la plus laide grimace est le mien. Il est assez bête, mais fort soigneux.

Comme il a fallu poser en plein air, mes yeux ont disparu. Le contraste de ma tête blonde avec le cuir basané de mes gens et de ma simplicité européenne avec l'éclat de leurs parures orientales est assez fidèlement rendu...

Enfin j'envoie à Claire quatre danses grecques qu'elle essayera de déchiffrer; ces airs venus des Klephtes des montagnes ont une certaine grâce naïve dans leur monotonie. Et quand chaque soir les inhabiles musiciens de la garnison essayent de jouer quelques morceaux de nos opéras italiens, nous sommes heureux d'obtenir en échange de leur bon vouloir une de ces danses d'Épire ou de Smyrne qu'ils savent mieux et qu'ils s'efforcent sottement de faire oublier...

26 juillet.

La semaine a été fort triste; le vent du nord n'a pas cessé de nous apporter la poussière de la plaine et l'air brûlant du Parnès. Pendant les soirées il se calme un peu, et nous faisons doucement nos petites promenades sur l'emplacement de l'ancienne ville, au Musée, à l'Académie, sur les bords desséchés de l'Ilissus.

La maison est silencieuse; quatre de nos collègues ont définitivement reçu la permission de rentrer en France, et déjà Grenier doit être en Auvergne, Lé-

vêque et Benoît à Marseille. Lacroix devait partir avec eux, mais il a été retenu dans son lit pendant huit jours par une de ces bonnes fièvres malignes comme j'en désire attraper une.

J'ai gagné au départ de nos camarades ce qu'on gagne, hélas! à toutes les morts, un héritage. Ils laissaient des chambres inoccupées, des mobiliers : ce fut une curée. Donations, contrats, ventes à l'enchère : de véritables scènes de bazar. Mes trois aînés garderont l'étage supérieur; resté seul avec Desbuisson à l'étage souterrain, qui n'est pas le moins agréable durant l'été, au moment de choisir, j'ai fait comme ce gourmand qui pour répondre à la question : Bordeaux? Bourgogne? tend ses deux verres. Comme j'hésitais entre le nord et le levant, j'ai gardé l'un et l'autre. Mon ancienne chambre était un peu sombre, mais elle est fraîche : je continue à y coucher. La chambre de Burnouf était plus gaie et plus coquette : j'y ai transporté mes livres. J'ai désormais, et jusqu'à l'arrivée problématique d'une nouvelle promotion, une chambre à coucher, un cabinet de toilette et un salon. . .

Par ces belles descriptions, un peu enflées, je cherche à vous allécher; dites bien aux charitables amis qui voudraient, sous prétexte de venir me voir, visiter la Grèce, que je sacrifierais pour eux la plus belle de mes chambres, que j'étendrais sur leur lit ma bonne moustiquaire, et que je leur céderais mes deux canapés pour le kief de midi. Dites-leur qu'ils partageront mon ordinaire à vingt-cinq décimes grecs par jour, qu'ils seront servis par le plus basané de nos palikares,

qu'ils monteront Céphise, boiront le café turc avec sa lie épaisse et fumeront nos plus longs tchibouks à leurs deux repas. Dites-leur combien la Grèce est belle, combien nos soirées sont douces, et dans quel mystérieux silence les flots d'Éleusis étincellent aux rayons de la lune... Et ne leur dites pas trop que nos journées sont monotones, que nos amis sont peu nombreux, que notre musique est discordante et que le vent du nord trouble nos nuits.

Mais qui voudrait quitter la France pour vivre avec nous dans l'exil ? L'automne de Grèce avec son chaud soleil, ses tièdes brises, sa verdure rajeunie, ses belles nuits étoilées, mérite-t-il de vous arracher, bons amis de Lorraine, à vos chasses et à vos joyeuses vendanges sous notre harmonieux ciel gris ?...

Quand tu iras à Rémilly, ma bonne mère, prie Claire de te chanter le *Voyageur;* l'écho de cette mélodie mélancolique viendra jusqu'à moi, dans mon exil. Je pense chaque soir à mon oncle Auguste quand le soleil couchant enflamme les nuages sur la cime bleue de nos montagnes. Ces belles lignes, cette lumière transparente, ces couleurs harmonieuses appellent un peintre, et pas un peintre digne de les reproduire ne se laisse prendre à ces séductions.

Où êtes-vous? A Metz peut-être. Fuis vite, ma bonne mère. Voici la moisson, les dernières fleurs, les longues soirées. Quittez la ville attristée; allez ensemble chercher aux champs l'air pur et les nonchalantes promenades. Allez faire cuire sous le chaume de la charbonnière les premières pommes de terre; allez sous mon

chêne penser à moi; et dites-moi si mes jeunes arbres verdissent et jusqu'où s'étend leur ombre.

---

A MONSIEUR GRANDIDIER, A PARIS.

Athènes, 27 juillet 1848.

Hélas! mon cher cousin, que nous sommes loin des premiers jours de janvier! Quand je me promenais avec tant de confiance aux doux rayons de votre soleil d'hiver, dites-moi, y avait-il rien dans l'air qui nous annonçât que notre vie allait être sitôt changée et pour si longtemps? Y avait-il au ciel un seul de ces nuages prophétiques qui disent au pèlerin : l'orage va éclater, ne pars pas? Y avait-il dans nos cœurs une voix mystérieuse qui arrêtât nos promesses sur nos lèvres et qui nous conseillât de nous défier de l'avenir?

Et cependant, depuis ce jour, combien nous avons souffert! Et ne vous semble-t-il pas que nous sommes vieillis de dix années? Je sortais à peine des neiges des Apennins quand j'ai appris à Rome que la république, idéal de ma jeunesse, venait d'être proclamée par surprise, aux froides acclamations de la France indifférente; qu'un gouvernement, embarrassé de son origine, trop faible pour sa dictature de trois mois, remuait follement des passions dangereuses, et, dans ses imprudentes promesses, dépassait ses droits et ses forces; que le drapeau de la république, salué à contre-

cœur par les dynastiques stupéfaits, était insulté par des agitateurs sans aveu, sourdement attaqué par des prétendants de l'avant-veille, menacé surtout par les apôtres de ces doctrines prématurées qui soulèvent les mauvaises passions des masses et les rancunes aveugles de la misère pour conduire la France, nous savons où, depuis un mois, à des massacres fratricides!

Toutes ces craintes avaient troublé ma joie dès le premier jour : la république que je rêvais devait avoir un autre berceau, d'autres parrains; elle ne devait pas en naissant inspirer tant de soupçons, réveiller tant de rancunes, soulever tant de haines implacables. Elle ne devait pas vivre de mesures contradictoires ni de lâches concessions. Elle ne devait pas remplir d'inquiétudes et de douleur l'âme de ses amis les plus sincères. Nos fautes ont voulu qu'il en fût autrement; la témérité et l'ambition de quelques hommes nous ont conduits où nous sommes; et nous subirons encore de rudes épreuves avant de rétablir l'ordre sur des garanties solides.

Et cependant, je n'ai pas perdu ma foi; la lumière se fait; les honnêtes gens s'unissent, la France irrésolue n'attendait qu'un mot d'ordre; elle est prête à se rallier. La révolution depuis cinq mois a payé les fautes de la monarchie et les siennes; plus sage après une expérience qui l'a rendue vieille en peu de jours, elle saura suivre plus fermement la route que la raison lui trace; et convenez que devant ces foules aveuglées qu'on arme au nom d'une fausse égalité, le gouverne-

ment nouveau a seul assez de forces vives pour vaincre et pour vivre. Que serions-nous devenus si sous une régence les prolétaires étaient descendus dans les rues pour réclamer le partage? Aux roulements du tambour, combien de légions indécises auraient hésité entre l'armée et les barricades? Les uns auraient crié réforme; les autres république; le peuple communauté des biens, et, se trompant les uns les autres, ces faux alliés ligués pour renverser la monarchie, incapables de s'entendre après la victoire, auraient ruiné la France en se la disputant. C'est la Providence qui a voulu que la question politique fût radicalement tranchée avant que la question sociale ne fît prendre les armes à ses sectaires fanatiques : aujourd'hui, les deux causes ne sont plus mêlées, et nous n'avons plus à craindre de sanglant malentendu; il a fallu payer cher cet avantage; mais le salut de la société était à ce prix!

Aucune existence, si modeste et si obscure qu'elle se fût faite, n'a pu échapper au contre-coup des misères publiques. Descendons dans nos consciences; notre âme est-elle calme et recueillie comme elle l'était hier? Notre vie ressemble-t-elle à nos projets? Pour moi, quoique j'aie prolongé mon séjour en Italie, croyez-vous que j'aie étudié ses arts et son histoire, croyez-vous que j'aie épelé sa langue et joui de sa nature comme je l'aurais fait? Croyez-vous qu'en présence même des plus grands souvenirs, des images obstinées ne se seraient pas placées devant mon esprit pour le distraire, devant mes yeux pour les obscurcir?

J'ai fait à Rome un mauvais rêve qui a duré près de deux mois, et c'est à peine si j'ai réussi à rentrer en moi-même, à retrouver ma jeunesse et ma passion de la veille pour saluer au soleil couchant les grandes ruines de l'antiquité, pour demander aux chefs-d'œuvre de la renaissance le secret perdu de leur perfection, pour admirer sous leurs vives couleurs et dans leur mélancolie profonde, les vieilles moutagnes du Latium et les prairies désolées du Tibre et de l'Anio.

Il ne fut donné qu'au printemps de Naples, qu'à ce beau golfe, qu'aux harmonies de Sorrente et de Baïa, qu'aux feuilles nouvelles éclairées par un soleil d'avril de fermer mes oreilles aux échos de ces luttes douloureuses. Et si j'ai eu de beaux jours dans mon voyage, c'est en suivant les rivages de Salerne pour visiter sur leurs plages fiévreuses et désertes les anciens temples de Pæstum, c'est en lisant Virgile au bord des lacs de Pouzzoles, c'est en allant, à travers les beaux chênes de Népi et les prairies en fleurs de Narni et de Foligno étudier dans les églises d'Assise les peintures effacées du vieux Giotto.

Je suis en Grèce depuis plus de deux mois.

Le climat est très-désagréable en été; pas une vapeur dans l'air; pas un nuage au ciel; pas une goutte de pluie ni de rosée sur notre poussière; le vent du nord nous apporte depuis dix jours, sans une heure d'intervalle, l'haleine aride du Parnès; et nos poumons ne se reposent pas plus de leurs fatigues que nos nerfs de leur agitation fébrile. Le soleil est si chaud

que bien souvent je n'ose pas sortir avant six heures du soir. Mais vous ne saurez jamais combien nos soirées sont belles! Aux jours de lune, il n'est pas possible de quitter le jardin pour gagner son lit. . . .

J'espérais prendre des bains de mer, mais je me suis mal trouvé des premiers que j'essayais; je voulais m'imposer un exercice régulier, mais comment faire? Pendant la journée, il faut s'enfermer derrière ses rideaux, et je ne puis guère travailler tant ma tête est vide et lasse.

Il eût fallu me sauver pendant tout l'été, mais savez-vous ce qui m'arrive? Un malheur ne vient pas seul. Le choléra est sur les côtes d'Asie, et à Constantinople; je ne m'y aventurerais qu'à regret; d'autant plus que je n'ai pas plus de compagnon pour ce voyage que pour celui d'Italie. Et au retour, le gouvernement grec condamne les voyageurs à d'interminables quarantaines dans des lazarets infâmes..... Me voici donc la dupe de mes calculs et je ne gagne jusqu'à ce jour à mon exil que les chaleurs excessives d'un été qui ébranle ma santé. A tout prendre, je suis presque découragé. J'aurai cependant la raison de rester ici, puisque j'y suis venu.

Je voudrais bien, mon cher cousin, aller vivre quelques jours sous vos arbres de Clamart. Le contraste serait parfait. Vous n'avez pas d'horizon, mais vous avez d'épais ombrages, une terre humide et féconde, des pelouses couvertes de rosée; je vois d'ici tout le golfe Saronique, les belles îles dont il est parsemé, les côtes bleues qui l'entourent, des montagnes que

la transparence de la lumière rapproche de nous au point que nous croyons les toucher de la main; mais aussi des arbrisseaux malingres, une plaine sèche et nue qu'aucune pluie ne rafraîchit. Vous êtes entouré des vôtres, et nous sommes seuls.

J'espère, quoique votre lettre d'Hyères soit fort ancienne, que vous avez continué à vous mieux porter, que vous êtes calme malgré les inquiétudes naturelles que vous inspire l'histoire de chaque jour. Je me plairai un peu plus tard à vous entretenir de vos projets pour l'an prochain; peut-être pourrai-je aller vous voir dans vos quartiers d'hiver. Rappelez moi à l'affectueux souvenir de madame Grandidier, et embrassez pour moi vos chers fils.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A RÉMILLY.

Corfou, 2 août 1848.

Je viens d'arriver à Corfou, mon cher Adolphe, après une traversée délicieuse. J'ai quitté Athènes avant-hier, une heure avant le lever du soleil, et, à onze heures, nous débarquions à l'isthme. Cette promenade sur le golfe d'Égine est décidément charmante, et je n'ai trouvé aucune monotonie à longer de nouveau les côtes escarpées de Salamine. Nous étions plus de deux cents passagers sur le pont du bateau, société bigarrée, qui portait tous les costumes et parlait toutes les langues. A chaque pas, on se heur-

tait aux jambes des palikares somnolents, qui, couchés pêle-mêle sur leurs peaux de moutons, fumaient gravement leurs longues pipes. Quelques jolies femmes s'étaient assises en cercle vers la poupe, et mêlaient à nos modes mesquines les belles vestes brodées des Smyrniotes et le fézi rouge du Péloponèse. J'avais là de nombreux amis, des officiers de toutes les armes et de tous les grades, de gros banquiers Chiotes, un président de la cour des comptes, un directeur de la banque nationale [1].....

Ou tu crois que je me vante, ou peut être tu me fais compliment de mes hautes relations. Ah! mon pauvre ami, si tu voyais ce train, et ces figures : on ne leur donnerait pas le bon Dieu sans scrupule, même après deux confessions..... Et d'ailleurs, je puis t'assurer qu'à la vanité près, qui leur tient lieu d'équipages et de livrées, si tu étais notaire dans ton village, tu serais plus grand seigneur que tous ces personnages au ton tranchant ou patelin, au regard équivoque. Gens d'affaires, gens en place, n'ont presque jamais un sou vaillant. Pour les uns, je ne sais comment cela se fait, mais bien qu'ils soient les plus rusés coquins du monde, ils vivent et meurent gueux. Pour les au-

1. Nous croyons nécessaire de rappeler qu'Eugène Gandar était arrivé en Grèce à vingt-deux ans, et qu'il n'avait pas encore eu le temps d'étudier de très-près et par lui-même la société grecque à l'époque où il exprimait ces jugements. Nous pouvons affirmer que plus tard il en aurait beaucoup adouci la forme et le fond. Dans son étude sur *Homère et la Grèce contemporaine*, écrite cinq ans plus tard, à la suite d'un second voyage, ses appréciations seront infiniment moins sévères.

tres, ni les rubans, ni les épaulettes ne leur donnent un grand prestige : un ministère, quoique le titre de ministre sonne aux oreilles ici comme partout, n'implique ni le génie, dans un pays où le moindre domestique aspire naïvement au premier rang; ni la vertu, car on surprend chaque année un ou deux membres du cabinet à chercher au fond de la caisse publique les derniers écus oubliés; ni l'aisance, car, entre nous, sur le bateau même qui me conduisait à Corinthe, j'ai vu les deux filles d'un ministre, grandes dames en goguette, vêtues à la française comme deux couturières du faubourg, qui laissaient un galant capitaine payer trois drachmes pour leur passage, et s'aventuraient en partie fine avec un commis de boutique vêtu de gros calicot. Et les grandeurs font tourner tant de têtes!

Nous devions passer dix heures sur l'isthme; j'étais à deux lieues de Corinthe : comment n'y pas aller? Je me suis mis en route avec un petit cocher grec auquel je ne me livrais pas sans méfiance, quoiqu'il ne montât jamais sur son siége sans faire trois signes de croix. Mais dévotion n'est pas vertu. Tu sais l'amusante dévotion des anciens Grecs; le culte était un contrat. Honorer les dieux, c'était les payer d'avance de leurs bienfaits; le casuel se comptait en cuisses de bœufs ou de chèvres : tant de cuisses à Jupiter ou à Minerve pour piller impunément ses voisins ou égorger ses ennemis sans combat; tant de cuisses à Neptune pour conjurer les tempêtes; tant de cuisses à Junon pour être heureux en ménage..... Et les conditions du con-

trat étaient si bien réglées que les vaincus, les naufragés, les maris trompés avaient le droit de reprocher à ces dieux ingrats les beaux quartiers de viande rôtie dont ils feignaient de ne pas plus se souvenir que des débiteurs insolvables. Les Grecs d'aujourd'hui n'ont plus qu'un dieu qu'ils traitent avec un peu plus de cérémonie que les héros d'Homère ne traitaient le bonhomme Jupiter, mais la forme seule a changé, et ce sont aujourd'hui les mêmes prières. On a coutume de porter à sa ceinture uu poignard et un chapelet; un bon palikare ne se sépare jamais de cette double sauvegarde. Avec le poignard on euvoie l'âme du prochain en paradis; grâce au chapelet, on va l'y rejoindre..... Mais je m'arrête trop en chemin; marchons. Quelle voiture ! un vieux banc découvert sur quatre roues en débris et un cheval si malingre, qu'à chaque montée mon automédon mettait gravement pied à terre et me faisait un signe impérieux qu'il fallait traduire ainsi : Allons, faquin d'effendi, descends et marche, mon cheval n'a plus de jambes..... J'avais cependant payé fort cher les quatre jambes de cet animal pelé. J'ai beaucoup souffert sur cette route; l'isthme est nu, sans un ombrage, sans une brise. Il était midi; le soleil de la canicule tombait d'aplomb sur nos épaules, un gros vent du sud me soufflait en pleine figure la chaleur des montagnes arides..... Et je suis arrivé à Corinthe en me disant que le gouvernement ne paye pas assez cher mes services, et qu'il est fort pénible de voyager pour s'instruire.

L'isthme est couvert de ruines informes. Des amas

de pierres indiquent encore, ici la muraille de défense, ailleurs les premières jetées du canal qui devait joindre les deux mers, là quelques débris de l'amphithéâtre où se célébraient les Jeux Isthmiques.

Corinthe est un pauvre village qui n'a encore ni reconstruit ni déblayé les cabanes que les Turcs ont incendiées. La situation est belle : au pied de l'Acropole, forteresse imprenable, bâtie sur un rocher à pic, les maisons nouvelles couvrent un vaste plateau qui décline vers le golfe. J'aurais pu payer de la vie la fantaisie de monter en plein midi sur l'Acrocorinthe, et je me suis borné à faire cinquante pas pour aller de mon auberge visiter les sept colonnes du temple de Jupiter.

Corinthe était célèbre par ses courtisanes : elle l'est encore par l'ordre d'architecture et les raisins qui portent son nom. Les courtisanes sont allées où allait la fortune; l'ordre corinthien fut inventé ailleurs qu'à Corinthe, et pas un fragment de chapiteau n'en rappelle le passage; le raisin de Corinthe se récolte à Patras. Et voilà comme on écrit l'histoire!..... Les anciens disaient qu'il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe; c'était la Cocagne de ce temps-là. Aujourd'hui tout le monde peut y aller, mais à quoi bon?

J'ai mis plus de deux heures pour traverser les terrains d'alluvion qui conduisent de la ville à la plage presque déserte de Loutraki; mais c'était l'heure où le soleil s'abaisse. Les landes sont assez vertes, et deux bergers y menaient paître un gros troupeau de va-

ches; or, depuis que j'ai quitté les belles prairies de Rome avec leurs bœufs à longues cornes, je n'avais plus rencontré que des chèvres et quelques moutons. La couleur locale, la nouveauté même ne me consolent pas des mille choses que mes yeux aiment à revoir. La *herde*[1] de Rémilly, ruminant à l'ombre des peupliers de la Nied, dans de hautes herbes humides de rosée, charmerait vivement mes regards un peu lassés par ces montagnes lumineuses, ces gazons appauvris et ces torrents desséchés. Ces vaches errantes, qui se perdaient dans les buissons au bord de l'eau, m'ont occupé plus longtemps que les ruines éparses sur cette terre inféconde.

J'étais à bord du bateau, attendant l'heure du départ, lorsque le soleil, achevant sa course sur un ciel sans nuages, se coucha dans les flots au lieu même où les hauteurs de Sicyone se rapprochent des montagnes escarpées qui séparent des eaux de Corinthe la mer des Alcyons. Le lendemain, je m'éveillai devant la jolie bourgade de Vostitza qui étale sur des coteaux pittoresques, resserrés entre la mer et les sommets de l'Achaïe, ses maisonnettes de pêcheurs entourées de vignes. Puis, de côte en côte, de village en village, nous aperçûmes Lépante, échelonnée sur un versant rapide et dominée par une citadelle démantelée, les deux châteaux de Roumélie et de Morée qui croisent leurs feux à l'entrée du golfe, et enfin Patras, la seconde ville de la Grèce, séchant sur les chaumes aux

1. *Herde*, en patois du pays lorrain, *troupeau*.

rayons d'un soleil brûlant ses riches vendanges. J'ai mis pied à terre dans cette antique capitale de l'Achaïe; mais, comme il était midi, et que je ne me souciais pas de recommencer l'épreuve téméraire de la veille, après avoir fait une courte visite à notre consul, et cinquante pas sur les trottoirs et les quais du port, j'ai regagné l'ombre, me promettant de revenir cet automne voir depuis Patras, depuis Gastouni, les plaines les plus vastes et les plus fertiles de la Grèce.

J'ai pris une sotte habitude, celle de vous raconter mes voyages. Cela n'a pas le sens commun. La nature a mille manières d'être belle, et nous n'en avons qu'une de dire qu'elle l'est. Bien des choses, qui se distinguent profondément l'une de l'autre dans ma mémoire, doivent être identiques pour vous qui ne les voyez qu'à travers mes paroles. J'ai beau vous parler de belles îles, de beaux rivages, de belles montagnes, et vous dire que le soleil se lève, que le soleil se couche, que la lune est pleine et la nuit étoilée, cela ne signifie rien. Je ne puis pas vous faire voir toutes ces nuances avec mes yeux. Il faudrait être peintre, et le plus grand peintre du monde. Je ne tarderai donc pas à me dégoûter des vingt-quatre mots qui composent mon vocabulaire descriptif; mes lettres seront moins longues, mais vous n'y perdrez rien.

La plume me tombe des mains quand je songe à vous raconter ce que j'admirais. Nous sommes à Patras; mais comment vous faire voir les montagnes de l'Acarnanie qui s'élèvent en face de la ville avec leur profil original et leurs couleurs bleuâtres, chaudes et

vaporeuses; j'ai rarement vu dans un horizon plus de caractère et d'harmonie, mais que puis-je faire pour vous le décrire? Après vous avoir tant parlé des montagnes de l'Attique, des Géraniens, du Cyllène, de Sicyone, de Lépante, vous dire encore que les montagnes de Patras, de Missolonghi sont belles, quand je ne puis vous faire comprendre que leur beauté n'est pas uniforme, qu'elles ne se ressemblent pas plus que les couleurs de l'arc-en-ciel, que la nature ne se copie pas, n'est-ce pas abuser de mon papier qui n'en peut mais, et de vous qui avez l'amitié de lire jusqu'au bout?... La sortie de la baie de Patras est un des plus magnifiques paysages dont je retrouverai, dans les souvenirs de ma vie errante, je ne sais quel parfum indécis et quelle image effacée. La mer était de tous côtés bordée de rivages qu'éclairaient les derniers rayons du jour : à droite, Missolonghi blanchissait dans la lagune au pied des rochers sauvages et presque déserts de l'Acarnanie; devant nous, Céphalonie élevait au ciel ses masses noires, et semblait une forteresse bâtie au milieu des flots pour garder le passage. Sur ces masses, que le crépuscule assombrissait, se dessinait la petite île d'Ithaque avec sa double montagne; plus loin, dans la mer, je distinguais les collines et les plaines de Zante, la fleur du Levant; et à gauche, les montagnes de l'Achaïe s'abaissaient ou se rapprochaient des grasses campagnes de l'Élide. La lumière était tout à la fois chaude et transparente, et, pour donner une vie nouvelle à cette nature si gracieuse dans sa simplicité, le soleil se couchait derrière

les écueils fantastiques de ces îles Curzolaires, où Georges Sand a placé la scène de son petit roman de l'*Uscoque.*

J'aurais voulu passer la nuit sur le pont ; mais les chaleurs d'août invitent au sommeil, et j'étais d'autant plus fatigué, que pendant six heures j'avais parlé italien. La nuit m'a donc empêché de voir l'héroïque Parga, que la diplomatie européenne a laissée aux Turcs, malgré ses sacrifices et ses exploits dans la guerre de l'indépendance ; les rochers de Leucade, où s'élevait le temple d'Apollon, et l'entrée du beau golfe d'Ambracie. Je ne me suis éveillé qu'en face de la petite île de Paxo, en vue de Corfou. Peu à peu, la ville se montrait à nous avec ses formidables citadelles et ses jardins au bord de la mer ; à dix heures nous entrions au port.

4 août, trois heures, 32 degrés à l'ombre.

Corfou n'est pas très-frais, mais Corfou est charmant ; je parle de l'île plutôt que de la ville, petite ville vénitienne et génoise sans caractère, qui ne serait rien par elle-même si elle n'avait pas la mer, son horizon, ses campagnes et son Esplanade. Ah ! malgré mon profond amour pour la vallée de la Moselle, je donnerais peut-être notre belle promenade pour celle de Corfou. Mais ce serait faire injure à nos jolies Messines endimanchées et montrer trop de dédain pour nos prairies bien-aimées. Ne gâtons pas nos joies en ce monde par des comparaisons stériles.

Je prends grand soin de ma petite personne, et

après avoir fait ma traversée aux premières places, je me suis logé ici comme un touriste rentier. Mais j'ai le droit de me consoler de ma solitude, et je remplis un devoir en représentant la France sans mesquinerie. Si un fonctionnaire à dix francs par jour menait le train d'un faquin de bas étage, quelque sot n'irait-il pas, contre toute vraisemblance, supposer que l'État fait banqueroute et ne paye pas ses employés ?...

J'ai cinq fenêtres, monsieur, deux sur la rue Royale et trois sur l'Esplanade ; et je vous jure qu'à Corfou, comme à Venise et à Naples, il n'est pas un millionnaire qui puisse se flatter d'avoir une plus belle vue que moi. Il est vrai qu'en revanche je fais d'assez maigres repas ; mais je dîne comme un érudit et me nourris de souvenirs. Hier, je me suis fait servir deux mulets du port Hyllaïque, une bouteille..... mais fi donc ! une amphore de vin d'Ithaque et quelques-unes de ces excellentes figues de Phéacie, comme Alcinoüs en mangeait sans doute avec Ulysse. Ce dernier point n'est qu'une hypothèse ; mais, à cela près, n'est-ce pas être archéologue jusqu'au fond des entrailles ?

J'ai fait quelques bonnes connaissances : le bonhomme Galle, vieux chasseur qui n'a plus de jambes, chancelier du Consulat de France, s'est mis à mon service avec une obligeance extrême, et veut bien être mon cicerone du matin au soir. Avant-hier, il m'a conduit sur les bords de la mer, à travers des villas anglaises et des vergers couverts de beaux arbres, jusqu'aux ruines ou plutôt à l'emplacement de l'ancienne Corcyre, entre la rade de Castrades et le port

Hyllaïque qui n'est plus aujourd'hui qu'une lagune. Hier, le consul[1] m'a conduit en voiture, entre le coucher du soleil et l'heure du thé, jusqu'au joli village de Gastouri, situé entre des hauteurs pittoresques qui dominent le golfe, l'ancienne et la nouvelle ville et de charmants ravins, plantés d'oliviers, de figuiers et de cyprès. Et là, jouissant d'une scène homérique, nous avons vu descendre à la fontaine, sous les noyers et les platanes, les jolies filles du village, dont les grands yeux, les cheveux noirs, la taille svelte et le fin sourire unissaient à la beauté simple et noble des femmes d'Athènes la grâce et la nonchalance des Vénitiennes.

Je connais aussi quelques Grecs, frères ou parents de mes amis d'Athènes, négociants et professeurs, qui m'offrent leurs livres, leur table, leurs voitures, et, ce qui me plaît mieux, de bonnes lettres pour les autres îles où je craignais de trouver peu de ressources.

Les îles Ioniennes ne sont pas pauvres, incultes, désertes comme la Grèce; grâce à l'administration anglaise, elles ont une sécurité parfaite, de bonnes moissons, un commerce florissant, et des routes de ville en ville.

Corfou est entretenu avec tant de soin, qu'on peut aller au hasard sans douter de rencontrer toujours de petites maisons de bonne mine, des prairies, des jardins, de beaux arbres qui donnent des fruits et de l'ombre, un excellent chemin qu'on peut suivre jusque sur les collines sans descendre de voiture. C'est un

1. M. Chatry-Lafosse.

grand parc ouvert à tous qui change d'aspect à chaque pas.

J'y suis à merveille, et cependant je pars demain au point du jour, mais pour revenir. Dimanche à une heure, je serai à Zante, où je passerai les jours les plus chauds de l'année : Zante seule est un peu fraîche au mois d'août. Après une semaine de farniente, le bateau à vapeur me reprendra pour me conduire à Argostoli, dans l'île de Céphalonie. De Céphalonie je passerai à Ithaque, où je resterai trois jours à lire l'Odyssée, et enfin, le 22 août, à cinq heures du soir, je serai de retour à Corfou.....

---

A MONSIEUR GANDAR, A RÉMILLY.

Sainte-Maure, 6 août 1848.

Moquez-vous de moi, mes bons amis, car ce qui m'arrive est bien ridicule, et jamais voyageur ne fut plus vexé que je ne le suis. J'ai quitté Corfou hier à six heures du matin ; la journée était belle quoique le vent agitât un peu les flots : nous avons longé l'île jusqu'à la jolie bourgade de Leucimne, à moitié cachée par ses vergers ; puis, dépassant les rochers boisés de Paxo, nous avons atteint l'entrée du golfe d'Arta et les côtes de l'Acarnanie, dont Sainte-Maure n'est séparée que par une étroite lagune. L'ancre était jetée. Irai-je à terre, ou n'irai-je pas ? Ma curiosité était peu vive et ma nonchalance allait en triompher, quand je me suis rap-

pelé que je voyageais pour m'instruire, et je suis descendu dans une barque pour juger de l'aspect de la ville. Un jeune Ithacien fut assez aimable pour m'accompagner.

Nous traversons un long canal dont une sentinelle anglaise garde l'entrée; ce canal conduit dans l'ancien port, espèce de lagune dont l'eau croupissante exhale une odeur méphitique. Enfin, nous débarquons sur un quai bordé de petites maisons de bois à un seul étage. Mon nouvel ami me conduit par des ruelles tortueuses à une petite place pavée de dalles, qu'encadraient quelques façades pauvres et bizarres, et me dit : « Voici la Grande-Place. » Puis, dans une longue rue encombrée de palikares, bordée d'échoppes, qui conduisait de la Grande-Place à la mer; et il me dit : « Voici la ville. — Fort bien, lui dis-je, mais partons, car ce coup d'œil me suffit, et Sainte-Maure me plaît tant que je n'y veux ni rester, ni revenir. »

A la vérité, cette ville est fort triste; son mérite est de ne pas ressembler à toutes les autres. Ses rues étroites, comme celles d'Italie et d'Orient, bordées de cabanes avec des galeries de bois, sont assez curieuses; mais il faut savoir que Sainte-Maure, comme les côtes de l'Épire dont elle fait partie, est sujette à d'affreux tremblements de terre, et que si les pauvres diables qui l'habitent construisent des maisons si basses et les construisent en bois, c'est qu'ils ont peur d'être un beau jour écrasés sous leurs toitures et qu'il est imprudent de bâtir en pierres, à grands frais, une demeure qui ne doit pas durer dix ans. Les eaux dor-

mantes du canal sont aussi une source terrible de fièvres pestilentielles.

Je m'en allais donc assez chagrin, car de semblables impressions pèsent à l'esprit du voyageur. Vingt bateliers étaient sur le quai: nous demandons une barque pour regagner notre bord; ils nous répondent, avec cette nonchalance impassible des Orientaux, que les barques légères viennent de partir, que les leurs sont lourdes et que le soleil est couché. Nous crions, nous courons; un enfant consent à nous conduire depuis le quai jusqu'à la jetée du canal. En suivant la jetée à grands pas, nous rencontrons un batelier qui rentrait: il consent à nous conduire; mais il va lentement, car il est las. Enfin nous arrivons en mer; la cheminée fumait. Nous appelons le capitaine, peu inquiets, car nous touchions presque au bateau; hélas! il se met en mouvement et file sans qu'une voix réponde à nos cris. Nous n'avions pas de rames pour le poursuivre, et d'ailleurs à quoi serviraient des rames?

Le capitaine impatient et ivre était parti avant l'heure fixée, et emportait nos effets, nos passe-ports et notre argent. Il était neuf heures.....

Nous avons eu toutes les peines du monde à trouver un gîte. Il n'y a dans toute une ville de quatorze mille âmes qu'une seule auberge; cette auberge a deux lits, et tous deux étaient occupés. Nous avions beau gémir dans les rues; on ne nous offrait pas même une natte. En cherchant dans mon portefeuille, j'y trouvai une lettre pour un agent consulaire de la République que notre consul à Corfou avait par mégarde

ajoutée aux autres; c'était une planche de salut. Au consulat! Hélas! le pauvre agent était couché avec la fièvre et avait enterré sa femme la veille. Nous ne pouvions pas entrer chez lui. Enfin nous avons découvert un grand grenier où on nous a jeté deux matelas, et j'ai passé ma première nuit mieux que je ne l'espérais.

Maintenant il faut user de patience; mais je suis navré, car tous mes plans sont contrariés; le temps marche, et ma bourse se vide. En tout cas, la chose urgente à mes yeux est de quitter Sainte-Maure qui est malsaine et sans ressources, et où le vent du nord souffle comme à Athènes. Aussi à tout hasard, comme le premier bateau qui passe ici est notre maudit bateau lui-même retournant de Zante à Corfou, je retournerai à Corfou. Que pensera ma signora? Que diront mes connaissances?... Mais je laisse voir que je suis vexé, et j'en rougis. Adieu.

7 août.

Soyons justes : Sainte-Maure n'est pas si laide. La place est fort originale; la maison de notre hôte qui la couvre au midi est fort vaste et délabrée. Dans les parois du rez-de-chaussée les maçons ont mêlé quelques pierres à leurs tas de boue; l'étage est entouré d'un balcon de bois auquel s'enlace une vigne : c'est ma promenade.

En face, un grand mur percé d'une seule porte et de deux fenêtres arrondies est la paroi latérale

d'une église où le clergé grec nasillait ce matin ses litanies.

A droite, quatre petites maisons, isolées l'une de l'autre par des ruelles, élèvent, celle-ci à dix, celle-là à vingt pieds de terre, leurs galeries de planches et de poutrelles.

A gauche, la moitié de l'espace est occupée par un pignon large et bas, crépi de chaux, sur lequel s'encadre un double escalier conduisant à un petit perron; sous la voûte de cette plate-forme une porte de taverne laisse entrevoir des tables où se mêlent par un assemblage bizarre la redingote européenne, la fustanelle grecque, l'uniforme rouge des protecteurs et la longue robe noire des prêtres. Je suis entré dans cette tabagie, et j'ai trouvé au mur, couverts de fumée, le portrait de Napoléon entre ceux de Nelson et de Stratford-Canning.

Au coucher du soleil, je suis sorti de la ville. La campagne est accidentée, coupée de petites routes et d'une fécondité remarquable. Des troupeaux broutaient au pied des oliviers séculaires dont le maigre feuillage n'intercepte ni la pluie qui rafraîchit la terre, ni le soleil qui la féconde. Seulement, je pus voir que la foule disparaissait peu à peu, quoique la soirée fût sereine, et cette solitude me rappelant les landes de Pæstum et les prairies de Rome m'avertit que l'heure du crépuscule est malsaine près des marécages.

J'avais craint de mourir d'ennui; en sortant de mes poches tout le petit bagage que le hasard y avait laissé, je n'avais trouvé qu'un cahier de papier blanc, une

mauvaise carte de Grèce et un in-32 belge, oublié grâce à son volume microscopique depuis trois mois. C'étaient les *Feuilles d'automne* de Victor Hugo.

Ce mince bagage m'avait dépité, et je passais mon temps à chiffonner tous les papiers de mon portefeuille, quand mon hôte m'envoya parmi quelques livres français un volume de Montesquieu. Heureux d'échapper ainsi à mes pensées qui n'étaient point roses, et aux hémistiches ronflants des *Feuilles d'automne*, j'ai relu avidement sur mon lit la moitié des *Lettres Persanes*. Comme ce beau livre me conduira jusqu'au terme de mon exil, je suis moins renfrogné et moins sombre.

Grâce à Dieu le temps se passe. Nos hôtes sont excellents, et la ville est pleine de bonnes âmes. Ce n'est pas qu'hier je n'aie ri de bon cœur en voyant notre pourvoyeur des vivres apporter sur la table *deux onces de pain* et *un fromage de chèvre*, en nous disant que le dimanche on ne trouve dans cette capitale ni pain, ni fruits, ni volaille. Aujourd'hui nous sommes en pleine cocagne, et à mesure que la délivrance approche, nos fronts s'éclaircissent.

Il était temps; mon compagnon d'infortune, quoique descendant d'Ulysse, est fort monotone et peu avisé... J'ai pris le parti de lui donner des ordres, et ainsi les choses vont moins mal. Cependant j'ai hâte de rompre avec mon Télémaque. Ce matin, j'ai reçu la visite d'un avocat de l'île; ce bon jeune homme a terminé ses études à Paris, et apprenant qu'un Français était ici, il est venu m'offrir ses services. Cette démarche m'a touché. Au fait, croyez-vous que dans nos villes d'Eu-

rope on imiterait sa conduite? Plus les ressources sont grandes dans nos capitales, et plus il est facile de trouver les choses qui se vendent, moins on rencontre celles qui se donnent. L'hospitalité ne se pratique guère que dans les pays sans auberges. Aux temps homériques, l'étranger était un hôte envoyé de Jupiter auquel on se hâtait de laver les pieds, d'offrir une coupe et de préparer un lit sous les portiques...

Malgré les poignées de main que je reçois et les amitiés qui viennent me chercher, j'ai hâte de partir d'ici, et demain, à six heures du matin, j'espère être sur la route de Corfou. Pourvu que le capitaine me rapporte mes livres et mes chemises !... Usbeck, que *l'envie de savoir avait fait sortir de son pays*, s'excuse d'avoir renoncé *aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse*. Je ne sais si mon séjour à Sainte-Maure me rendra beaucoup plus sage, mais je n'ai nulle part mieux senti à quelles douceurs j'avais renoncé en vous quittant. J'étais plus gai dans les neiges de Filigare que sous ce ciel ardent et malsain. Et puis la belle Florence était à quelques pas.....

Corfou, 8 août 1848.

J'ai presque quitté Sainte-Maure avec regrets; l'air y est malsain, mais frais; les soirées, là comme partout, sont magnifiques. L'aimable jeune homme dont je t'ai parlé, mon cher père, m'a mené voir quelques ruines cyclopéennes de l'ancienne ville. Du pied de ces

murailles presque détruites, nos regards embrassaient les rivages de l'île et les côtes inhabitées de l'Acarnanie ; il était facile de mesurer combien les atterrissements successifs ont modifié l'ancien territoire. Je n'oublierai jamais les harmonies majestueuses que j'entendis au retour en traversant un bois d'oliviers ; le vent soufflait sur la mer, et dans le crépuscule, cette grande voix, solennelle et indécise, ressemblait au bruit lointain de quelque navire gigantesque luttant contre les flots.

Enfin, je suis rentré à Corfou, où j'ai retrouvé mes deux chambres et mes effets qu'on n'avait pas laissés à Zante.....

Le calendrier m'apprend, mon cher père, qu'aujourd'hui j'ai vingt-trois ans. Ce jour est donc une nouvelle date dans cette pénible époque de crise et de transformation qui décide sans retour de la santé du corps et de la maturité de l'esprit. C'est l'âge où beaucoup succombent, plusieurs s'éteignent et peu triomphent. Pour moi, je rentre en moi-même, et crois sentir que la lutte ne m'épuisera pas. Je sens aux souffrances de mon cœur et de ma raison que je ne suis plus un enfant ; je sens à mes incertitudes que je ne suis pas encore un homme. Mais j'attends tout de mon courage, du temps et de Dieu.

Embrassez pour moi tous les nôtres. Cette lettre, que je livre à tout hasard aux paquebots de Trieste, vous trouvera sans doute à Rémilly. L'humble paix de notre village et les joies calmes de nos réunions du soir me poursuivent jusque dans ces beaux lieux. Et s'il m'était permis de choisir mon séjour d'automne,

j'aurais sans doute la faiblesse de vous rejoindre aux bords de notre petite Nied, sous vos peupliers.....

---

A MONSIEUR GANDAR, A RÉMILLY.

Corfou, 11 août 1848.

A la veille de quitter Corfou pour la seconde fois, un mot encore, mon cher père, car j'ai quelques instants de liberté dont je ne puis user ni pour sortir, parce que le soleil est au zénith; ni pour dormir, malgré ma fatigue, parce que la sieste n'a pas pu entrer dans mes habitudes; ni pour étudier mon voyage, parce que ma tête est déjà trop pleine de caps, de montagnes, de noms propres, d'hypothèses et de projets.

Depuis mon retour, j'ai traversé l'île de Corfou dans deux directions. Je suis allé à Péléka, petit village situé sur des rochers à peu près à la même hauteur que la ville, mais sur le rivage opposé, à quelques pas de la mer d'Otrante; puis, à Carussadès, au nord de l'île, en vue des monts Acrocérauniens et des écueils de Fano. Ces deux excursions sont magnifiques, et je les compte parmi les meilleures journées de mes voyages. L'île de Corfou se divise en trois zones : l'une, étroite et basse, qui s'étend depuis la chaîne du Saint-Decca jusqu'à la pointe de Leucimne; l'autre, qui est comprise entre cette chaîne et les hautes montagnes de Saint-Pantaléon et de Saint-Sauveur; la troisième enfin qui,

renfermée entre ces hauteurs et la mer, s'étend depuis la baie d'Aphiona jusqu'au canal de Corfou, en face de Buthrote. Mouillé en face des prairies marécageuses de Leucimne, j'ai vu la zone méridionale, qui est une plaine fertile, peu accidentée et trop peu élevée au-dessus de la mer pour être salubre. Je renonce à la parcourir et me contenterai de la revoir uue cinquième et uue sixième fois à quelque distance; ou, si c'est trop peu de la regarder ainsi du rivage, je monterai quelque soir, à la chute du jour, sur les montagnes de Garouna, pour en compter les villages à mes pieds. La partie centrale est celle où nous vivons; elle est facile à visiter dans tous les sens, et, en jetant la plume au vent, je suis certain d'y rencontrer de jolis détails, un peu monotones, un peu maigres; mais mes yeux cherchaient depuis si longtemps des plaines cultivées et une nature luxuriante, qu'ils ne se lassent pas de passer ainsi de vergers en vergers. Les environs de la ville sont couverts de jolies villas, ombragés de beaux arbres, rafraîchis par les brises de la mer, parsemés de souvenirs. Je vous ai parlé des ruines de Palæochori et des Rébeccas de Gastouri; je devrais vous parler aussi des eaux limpides de Potamo; mais, de village en village, de côte en côte, je ne ferais guère que monter et redescendre la gamme. Il importait de voir toute cette plaine dans son ensemble, de l'embrasser d'un seul regard, et c'est dans ce désir que je suis monté sur les rochers qui dominent Péléka. J'étais au milieu de la côte occidentale qui forme la base de l'île; j'avais des deux côtés pour horizon les grandes arêtes qui la

divisent : devant moi des collines chargées d'oliviers, des tertres tapissés de vignes, des ravins où l'humidité donnait aux prairies la couleur pâle des herbes marécageuses ; plus loin, la ville écrasée entre les citadelles anglaises et les rives du golfe ; puis, derrière la mer, les montagnes de l'Épire, où de grandes traînées de feu signalaient un incendie. Aux clartés mourantes du jour, les accidents s'effaçaient, les distances devenaient insensibles, et ce paysage trop divisé empruntait du crépuscule une grandeur que je ne lui supposais pas. Assis sur un rocher à pic, je voyais en me retournant la pleine mer, et, si l'air eût été limpide comme en Attique, j'aurais aperçu les côtes d'Italie.

Enfin, hier j'ai fait vingt lieues pour voir le nord de l'île ; le passage du Saint-Pantaléon est très-pittoresque, surtout au clair de lune ; arrivés au sommet, nous dominions les deux plaines qu'il sépare, et la mer dans trois directions. Traversant une série perpétuelle de petites collines couronnées par des hameaux, nous sommes allés jusqu'à Carussadès, sur un coteau très-voisin de la mer, d'où nous voyions très-distinctement, d'un côté les prairies qui s'abaissent jusqu'au cap Saint-Étienne, et de l'autre, la jolie vallée du Tiflo-Potamos qui nous séparait des hauteurs du cap Sidari. C'est peut-être sur les rives de ce ruisseau obscur qu'Ulysse, après son naufrage, aperçut la belle Nausicaa.

Je connais donc assez complétement l'aspect de Corfou et ses ressources. J'ai fait ces petits voyages avec une grande joie. En face des terres incultes et

presque inhabitées de la Grèce turque, j'aimais à voir les riches moissons de la Grèce vénitienne et anglaise. Je ne cherche pas la politique sur mon passage, je ne suis pas assez habile pour pénétrer les secrets de la diplomatie, les principes de la richesse des peuples, ni les solutions que l'avenir réserve à tous les graves problèmes qui s'agitent à nos oreilles et sous nos yeux. Plus je vois, et plus je sens l'insuffisance de mon esprit. Je crains que le spectacle des faits ne m'écarte trop brusquement de l'étude des principes, et que l'habitude de juger trop vite ne m'abuse sur mon inexpérience. Dans une époque de crise comme la nôtre, les apparences sont séduisantes, les questions obscures, les révolutions soudaines et peu conformes aux prévisions des plus circonspects. Il faut s'attendre aux démentis que l'expérience du lendemain peut donner aux folles conjectures de la veille; il faut écouter, regarder et se recueillir en silence, car Dieu met à ce prix la sagesse, et les années même ne mûrissent pas les esprits téméraires.

C'est pourquoi je m'étudie à vous parler si peu des événements qui nous préoccupent. J'aime mieux vous entretenir des beautés simples de la nature et de la poésie; ce sont elles seules que je cherche et que j'interroge. J'ajourne à des temps plus calmes la recherche des vérités politiques, qui ne réussirait aujourd'hui qu'à détourner de sa foi mon esprit troublé.

Je ne puis donc pas dire que je sois venu dans les îles pour en connaître les lois et les mœurs : j'y suis venu pour fuir la fièvre et pour lire l'*Odyssée*.

Néanmoins, je ne me dissimule pas que le pays où je vis est la source d'un enseignement sérieux pour ceux qui aspirent à gouverner les peuples.

C'est à Corfou qu'on entre dans l'Orient et qu'on aborde pour la première fois l'immense et obscure question dont la solution, peu éloignée peut-être, va changer les conditions de l'équilibre et ébranler la vieille Europe. Or, cette question d'Orient a vingt faces. A Constantinople, à Athènes, à Alexandrie, à Corfou, elle n'apparaît pas deux fois sous le même aspect; autant de villes, autant de mystères. Sur cet immense territoire, qui s'étend du Danube aux derniers rivages de l'Arabie et de l'Égypte, on marche de nuance en nuance et d'affirmations en hypothèses. La réponse n'aura que deux mots comme la question; mais entre elles il faudrait placer dix volumes. Et la nuit est si profonde que tous les regards sont troublés et toutes les raisons confondues.

Il y a dans cet immense pays une si prodigieuse confusion de races, de religions, de langues, d'intérêts, de souvenirs et de sentiments, un tel mélange des principes les plus contradictoires, qu'on n'ose se prononcer d'une manière absolue dans aucune discussion, fût-elle restreinte aux proportions les plus humbles.

Pour moi, j'aurai plus d'une fois l'occasion de te faire connaître à ce sujet mes incertitudes et mes craintes. Mais je suis profondément chagrin de n'avoir pas assez de lumières, ni un esprit assez vigoureux et des connaissances préliminaires assez complètes, ni,

il faut le dire aussi, assez de santé, pour visiter dans toutes ses parties ce monde inconnu, pour savoir de lui ce qu'il veut et ce qu'il est, pour deviner à sa vie, à son passé, à ses forces présentes ce qu'il sera demain ou plus tard . . . . . . . . . . . . .

Argostoli, 17 août.

En fermant ma lettre, j'y ajoute un mot : je n'ai pu passer à Zante qu'une soirée, et j'ai d'autant plus vivement regretté ce contre-temps que la ville est jolie, la campagne charmante, et l'air assez léger malgré les chaleurs. J'ai failli me laisser séduire par une très-jolie Zantiote, aux yeux caressants, à la démarche gracieuse et nonchalante, que j'ai trouvée mise avec le goût exquis des Vénitiennes auprès d'un piano entr'ouvert (cela ne promettait-il pas de bien douces soirées?), et par le comte Lunzi, un homme d'esprit qui sait toutes nos langues, qui connaît tous nos pays de l'Occident, et qui écrit, dit-on, d'agréables romans. Il mène une vie solitaire dans une campagne délicieuse d'où j'ai vu la pleine lune se réfléchir dans la mer de Zante. Heureux de trouver un homme qui pût lui parler de la France et de l'Italie, il me pressait de partager sa retraite, sa table frugale, ses habitudes studieuses, ses promenades sur la plage ou dans les montagnes. N'est-ce pas là tout ce que je rêvais, un air pur, un horizon à souhait pour les yeux, la paix absolue pour lire Homère et terminer mon *Giotto*[1].

1. Allusion au projet d'une étude sur ce peintre, dont les œuvres l'avaient vivement frappé.

Cependant il a fallu partir, car j'ai hâte d'arriver au terme et de rentrer sous notre toit commun.

Je suis à Céphalonie depuis deux jours; j'ai été reçu avec un empressement qui m'embarrasse par notre agent consulaire, brave homme qui croit devoir à son titre et aux recommandations du consul de Corfou de me conduire partout lui-même, et à ses frais. J'ai beaucoup de peine à me reposer, car il voudrait, quoiqu'il soit déjà vieux et plus gros que moi, me conduire dans toute l'île. En vérité, je n'y tiens pas. Je partirai d'ici demain soir, pour coucher à Samos. Samedi matin, je passe à Ithaque avec mes trois exemplaires d'Homère : mon cœur tressaille à cette pensée. Mardi, je serai à Corfou, où je recevrai enfin de vos nouvelles, et le 28 août, à six heures du soir, j'arriverai à Athènes. En ce moment-là même, vous vous mettrez à table et tu auras un bouquet dans ton verre. Je ne puis, mon cher père, t'offrir un bouquet; je voulais t'envoyer dans cette lettre une belle branche de laurier à fleurs blanches que j'avais cueillie, en pensant à toi, sur les rivages de Zante, mais elle arriverait trop tard; je dois me borner à t'embrasser de tout mon cœur.

---

A MADAME GANDAR, A RÉMILLY.

Ithaque, 20 août 1848.

Je n'ai jamais été plus seul, ma bonne mère, et jamais je ne me suis senti plus près de vous. Je ne

sais pourquoi, mais tous mes souvenirs prennent des formes moins indécises; les visages que j'aime sont devant mes yeux, les lieux que je regrette m'apparaissent à l'horizon; c'est comme si je n'avais que quelques pas à faire pour les revoir et pour vous embrasser.....

A qui dois-je ces douces visions, et qui donne à mon cœur ces transports inaccoutumés?.....

Ithaque est un rocher stérile et nu. Et c'est pour cela même que la poésie des anciens en a fait le symbole de la patrie. Les rois qui vivaient sur de plus beaux rivages, qui cultivaient des terres plus fécondes, qui dormaient dans de plus riches palais, ne comprenaient guère que le prudent Ulysse s'obstinât à chercher ainsi, malgré la destinée, son pauvre royaume. N'eût-il pas été plus sensé de demander ou de conquérir une autre demeure?

Ulysse répondait : « Ithaque est escarpée, mais elle « nourrit une brave jeunesse. Pour moi, je ne puis voir « aucune autre terre qui me soit plus chère que celle-« là. La déesse Calypso voulut me retenir, et Circé « me garder dans sa demeure, parce qu'elle voulait « faire de moi son époux. Mais jamais elles ne persua-« dèrent mon cœur! Car rien n'est plus doux que la « patrie et les parents, quand même on habiterait « une riche maison dans une autre terre et loin « d'eux. »

J'éprouve un plaisir très-vif à relire ici tous ces beaux vers d'Homère; la vue des lieux qui les ont inspirés leur prête un nouveau charme et comme un sens in-

connu. Et puis, ne sens-tu pas qu'un voyageur, longtemps absent et longtemps seul, retrouve avec une joie d'enfant un langage qui répond aux secrètes émotions de son cœur?

La déesse Calypso ne m'a pas offert d'éternelles amours sous ses grottes tapissées de fleurs; l'adroite Circé n'a pas voulu faire de moi son époux immortel; mais j'ai traversé de bien douces et de bien belles patries. J'ai compris que Sturler s'oubliât à Florence depuis seize ans, et que Le Duc quittât Rome les larmes aux yeux; j'ai senti qu'on pouvait rêver la paix de l'âme au bruit harmonieux des flots de Sorrente et de Baïa, oublier le monde à l'ombre de quelques vieux arbres, dans une petite maison isolée sur les rivages d'Éleusis. Cette mer bleue qui caresse les plages de Grèce; ces riantes villas de Naples et d'Albano, éclairées par un ciel si pur; ces grandes ruines d'Athènes; ces lignes élégantes et ces éclatantes couleurs des paysages d'Italie et d'Orient auront gardé quelque chose de mon cœur quand, plus avancé dans la vie et séparé de ma jeunesse, je jetterai en arrière un regard découragé..... Mais, oh! que j'aime mieux retourner vivre sous nos peupliers! Oh! que j'ai hâte de m'asseoir à votre foyer, et de me promener avec vous dans mon Breuil bien-aimé, à l'ombre des arbres que j'ai plantés!.....

J'ai quitté Argostoli vendredi soir, après quelques petites excursions; quatre heures de voiture à travers des montagnes escarpées, et par une route souvent dangereuse, m'ont conduit à Samos un peu tard. La

journée d'hier a été rude. Avant de quitter Samos, j'ai escaladé deux citadelles en pure perte. Après avoir marché une heure à la rame et une heure à la voile, une excellente barque montée par quatre hommes m'a déposé sur les rivages déserts d'Ithaque. J'ai voulu sur-le-champ gravir jusqu'au sommet d'une montagne très-roide, où quelques ruines d'un château cyclopéen, véritable nid d'aigle, bâti à pic entre deux mers, ont reçu le nom fastueux de palais d'Ulysse; puis je suis allé jusqu'à la ville, traînant la jambe, et, demi-mort de lassitude et de faim, j'ai trouvé un poulet et un lit chez de braves gens que je ne comprends qu'à moitié.

Je passe tranquillement ma journée à lire et à griffonner quelques notes et quelques lettres. J'irai voir, quand le soleil déclinera, la grotte des Nymphes où Ulysse cacha les présents d'Alcinoüs; puis, demain matin, la fontaine Aréthuse et le rivage où Eumée gardait les pourceaux de son maître.

J'habite auprès de la petite ville de Vathy, dans la seule plaine de l'île d'Ithaque; cette petite plaine est couverte d'oliviers et de vignes, très-bien cultivée et très-fertile; le port est joli, animé : au delà j'aperçois le mont Nérite.

Mais je n'ai pas le temps de te parler beaucoup de ce que j'ai vu; je dois retourner à Homère.....

C'est à Zante que j'ai eu le chagrin d'apprendre la mort de Dornès, et à Céphalonie celle du pauvre petit René. Je me suis hâté d'écrire à M. Hingray, mais je t'avoue, ma chère mère, qu'à force d'écrire des lettres

de condoléances, je commence à sentir que les prétendues consolations de la sagesse humaine sont une fort sotte chose. Dans ces pénibles circonstances, il faut envier les forts qui se résignent, et laisser à leur douleur les faibles qui pleurent.

---

A MONSIEUR AD. VIOLLET-LE-DUC, A PARIS.

Ithaque, 21 août 1848.

Je voulais répondre beaucoup plus tôt à votre charmante petite lettre, mon cher Adolphe, mais j'attendais que votre beau-frère voulût bien m'écrire pour mettre encore une fois deux lettres sous la même enveloppe, et je ne pensais pas, en vérité, que ce calcul me menât si loin. . . . . . . . . . . . .

Au surplus, vous ne perdrez rien pour avoir attendu; car, dussiez-vous vivre cent ans, ce que je ne vous souhaite pas, vous ne recevrez pas souvent en votre vie des lettres datées d'Ithaque..... N'est-ce pas charmant de vous écrire d'Ithaque, et ma lettre ne vous semble-t-elle pas avoir un *parfum de l'Odyssée?* Mon Dieu, je vous avoue, mon cher ami, que c'est une chose bien banale aujourd'hui qu'un voyage aux pays classiques. Savez-vous qu'un bateau à vapeur passe dans le port de Phorcys? Qu'on va du palais d'Alcinoüs au palais d'Ulysse en une nuit, sans un coup de vent, sans une petite émotion..... La moindre traversée était jadis une aventure qu'on racontait en

frémissant, on mettait dix ans à revenir de Troie. Mais aujourd'hui que tout cela devient bourgeois et mesquin! Un voyage était encore au temps de nos pères quelque chose de méritoire et presque d'héroïque. Mais nous savons trop bien aujourd'hui ce que cela coûte d'heures et d'écus; il n'y a plus de dangers, plus d'illusions, plus de prestige; et, pour comble de disgrâce, on ne va plus rien voir, fût-ce la grotte des Nymphes ou la fontaine Aréthuse, sans y trouver des noms anglais sottement gravés sur la pierre. Cela me dégoûte un peu de la vie que je mène. Et cependant, mon cher Adolphe, quel charmant petit voyage je viens de faire en ce moment!

Il faisait trop chaud à Athènes, mais si chaud que j'y perdais l'appétit et la raison; le vent du nord m'ôtait le sommeil; je n'osais plus sortir de chez moi, et la fièvre frappait à ma porte. C'était un affreux supplice. Si vous nous aviez vus gémir tous de notre fortune, vous vous seriez demandé comment on est assez fou pour venir vivre en Grèce quand on a la peau si tendre et la tête si faible..... Après m'être interrogé longtemps, faisant vingt voyages sur la carte, partant chaque nuit en rêve, je pris le parti de m'en aller réellement; il me semble que la prudence le voulait ainsi.

J'aurais fort aimé passer la fin de l'été sur le Bosphore, à Péra ou à Thérapia, et visiter au retour les côtes d'Asie. C'eût été le meilleur parti à prendre et le plus séduisant sans aucun doute; mais je n'étais pas assez riche et la présence du choléra dans tous ces

pays-là m'exposait à d'interminables quarantaines. J'ai donc mieux aimé venir dans les îles Ioniennes, et j'y suis depuis vingt jours.

Corfou est un beau grand jardin, coupé de routes, et qu'on peut parcourir en voiture dans tous les sens. Je vous y regrettais fort, car avec quelle joie j'aurais montré à Mme Le Duc les beaux rivages que je voyais des coteaux de Carussadès et des rochers de Péléka!... Savez-vous ce qu'on devrait faire, mon cher ami? Abolir d'un trait de plume l'école de Rome et l'école d'Athènes, donner aux Benouville, à Jules, à vous, à moi quelques centaines de francs par mois avec le droit de voyager n'importe où, la liberté de nous arrêter où nous nous trouverons bien et l'obligation de faire chaque année d'innocents petits envois sur papier ou sur toile, à notre fantaisie. L'état n'y perdrait rien et nous y gagnerions beaucoup. Cela fait, et si M. Ledru-Rollin était encore ministre, je soumettrais mon projet à sa signature. Nous irions courir le monde, vivant à Rome aux mois où le sirocco s'endort et où la *Civica* fait peu de tapage; sur le golfe de Naples aux premières feuilles; sous les ombrages de Genève en plein été, quand l'Italie et la Grèce ne sont plus supportables; où vous voudrez enfin, pourvu que nous ayons un peu de repos et de fraîcheur, un beau ciel pur, des chevaux pour courir les bois, et une barque pour livrer la voile au vent..... Nous ne formerons ni un phalanstère, parce qu'il est trop difficile d'apprécier les vocations et trop dur de les enchaîner; ni un état constitutionnel, parce que les chartes ne

sont jamais des vérités; ni une république, parce que les républicains ont trop de peine à s'entendre. Nous abdiquerons toutes nos volontés pour décerner le pouvoir exécutif à Mme Le Duc, si toutefois son humeur est moins cassante et si elle n'a plus la main aussi légère..... Pour moi, je porterai les châles et les ombrelles pendant que vous dessinerez, car je ne suis bon qu'à cela.

Quoique l'hypothèse soit assez banale et fort puérile, je la fais sérieusement dans ma grosse tête partout où je vais, et je choisis sur tous les rivages où je passe quelque maison où nous pourrions ainsi nous arrêter pendant quelques jours. La semaine passée, c'était au nord de Corfou, dans une maison délabrée, entourée de grands arbres; en ouvrant toutes les fenêtres on voit deux mers, la grande chaîne des Acrocérauniens (savez-vous encore Horace par cœur?), des collines couvertes de beaux oliviers et des vallées qui vous feraient bondir le cœur, mon cher paysagiste. Et puis, savez-vous qu'on voit de là le vaisseau d'Ulysse, le double port des Phéaciens et la petite rivière où la belle Nausicaa venait laver les fustanelles de ses frères...

Si vous voulez descendre à Zante, *fior di Levante*, île charmante où vous retrouverez des minarets et où vous entendrez de jolies jeunes femmes parler avec nonchalance le doux patois de Venise, nous descendrons vers la mer d'Arcadie pour aider un aimable comte, qui m'offrait sa bonne villa, à faire sécher d'appétissantes vendanges de raisins de Corinthe. Ah!

quel air frais, quelles douces couleurs à l'horizon, quelle transparence au ciel, et que la pleine lune était belle, se levant sur la mer, presque à nos pieds!

Je vous fais grâce des montagnes et des précipices de Céphalonie, du séjour un peu triste d'Argostoli et des citadelles cyclopéennes qu'il est trop pénible de gravir, même au lever du jour. Mais venez à Ithaque; je n'ai jamais été plus tranquille, plus vivant, plus libre d'esprit, quoique je sois épuisé de fatigue et que ce matin à quatre heures j'aie répondu au guide qui voulait me conduire à la fontaine Aréthuse : « Mon pauvre homme, mettez votre bourrique à l'écurie, je suis malade... »

Vathy est un adorable village dans les oliviers et les vignes, avec un beau port entouré de rochers, que le mont Nérite paraît fermer à l'horizon. J'habite un faubourg; je vois la mer à travers les branches d'un vieil arbre que Laërte a peut-être planté et je lis avec délices quelques vers d'Homère pris au hasard; enfin, je suis si heureux que j'oublie ma solitude, et me console d'être chez un hôte si sobre qu'il me laisse mourir de faim.

Je fais merveille, mon cher Adolphe, depuis mon départ d'Athènes. Les Ioniens ne parlent pas notre langue et je n'entends rien du tout à leur jargon; mais ils comprennent l'italien, et vous savez combien j'ai profité des doctes leçons du chevalier troubadour dont votre femme acceptait avec tant de légèreté les madrigaux... Eh bien! je parle italien du matin au soir, à des sénateurs, à des bourgeois, à des domes-

tiques. La semaine passée, assis à table à côté d'une comtesse corfiote, et entouré de ses quatre sœurs, j'ai tenu le dé pendant deux heures, buvant dans quatre verres, mangeant dans deux plats à la fois, répondant aux questions croisées de cinq femmes... C'était un travail d'Hercule. Vous me demanderez comment je fais et je vous répondrai que je n'en sais rien, car j'ai même eu l'infortune de perdre en route mon dictionnaire, et je n'ai pas ajouté vingt mots au vocabulaire qui nourrissait mes entretiens politiques avec l'abbate Cisterna de Genzano. Mais la nécessité est un grand maître.

Que ne vous ai-je encore pour interprète, mon cher ami, comme à Narni, comme à Assise! J'achèterais bien cher une si douce et si bonne société, car elle me ferait trouver toutes choses deux fois plus belles et la vie deux fois meilleure. Je signerais le contrat les yeux fermés. Vous auriez même le droit, comme Mme Le Duc, de me dire chaque jour pendant deux heures les plus vilaines choses de la démocratie. Et cependant, les rudes épreuves auxquelles nous ont soumis certains démocrates plus chevelus que moi n'ont pas ébranlé ma foi dans les principes dont ils abusent. Vous pourriez mettre ma caricature sur tous les murs et vous moquer de Giotto; enfin, je vous livrerais à merci ma personne, mes idées et mes manies.

C'est vous répéter que je regrette bien vivement des amis tels que vous, que je les aime chaque jour davantage, et que je désespère de trouver dans l'*Orient désert* (vous savez votre Racine) une vie aussi facile,

aussi charmante que ma vie de Rome. Où êtes-vous? A Paris, à Fontenay, à Fontainebleau? Que Jules est un vilain garçon de ne pas m'avoir dit au moins comment sa sœur avait fait le voyage et combien il a été heureux de la revoir. Que cela est d'un mauvais ami! Ah! nous avions bien raison d'en dire du mal à Rome, et j'espère que nous en dirons encore à Paris. Fi! l'affreux caractère! Il est vrai que je donnerais un doigt de ma main pour qu'il vînt *peupler ma solitude*, mais cela ne m'empêche pas de le détester.

Vous êtes-vous faits à l'air de France? Mme Le Duc a-t-elle bien pleuré d'aise dans les bras de sa mère, sans en perdre le sommeil. Et vous, mon cher Adolphe, avez-vous perdu vos nerfs? Mme D... vous a-t-elle guéri de votre farouche amour pour la réaction? Êtes-vous caporal dans la garde nationale? Votre atelier a-t-il un beau jour? etc.

Je ne vous ai pas dit un seul mot de ces malheureuses affaires d'Italie. Ce sujet est trop triste pour nous qui avons foi dans les Italiens, malgré les saturnales du Corso et les comédies du Colisée, et surtout dans la justice de Dieu. Où va le monde?...

---

A MADEMOISELLE . . . . .

Ithaque, 21 août 1848.

... La vie d'un voyageur est une étrange alternative de joies et de peines, de regrets et d'oublis, d'élans

impétueux vers l'avenir et de retours mélancoliques vers le passé. S'il est des moments où l'âme est comme arrachée à elle-même par les monuments de l'histoire, par les œuvres de l'art ou par les beautés de la nature, elle se lasse bientôt de cette admiration solitaire; elle sent le vide de son bonheur plus vite et plus longtemps qu'elle n'en a joui; et rassasié d'émotions nouvelles, fatigué d'effleurer tant de choses et de livrer sans cesse la voile aux quatre vents, on aime, croyez-moi, dans ces heures de chagrin morne qui sont si fréquentes sous un toit étranger, on aime à rentrer en soi-même, à remonter le cours de la vie, à ranimer ses plaisirs et ses tristesses d'autrefois, à chercher dans les replis les plus cachés du cœur ces noms aimés, ces chers visages que la mort seule y peut effacer.

Ne semble-t-il pas qu'en changeant chaque soir d'idée, de spectacle, de patrie, qu'en empruntant chaque jour quelque chose à des objets, à des êtres auxquels nous laissons aussi une partie de ce que nous sommes, nous devrions désapprendre et les affections profondes et les grandes pensées qui inspirent toute une vie?... Il n'en est pas toujours ainsi; la foi, soumise à tant d'épreuves, ou périt, ou se fortifie; la raison se dégrade ou mûrit; le cœur se ferme, ou bien il s'ouvre à des tendresses plus ardentes, et dégoûté de ces amitiés banales qu'une heure voit nouer et se rompre, il s'attache avec plus d'énergie aux affections étroites qui lui paraissent dignes de l'enchaîner pour toujours.

Les uns oublient, les autres apprennent à se souvenir; les uns s'étudient à aimer moins, pour moins

souffrir, les autres sont dévorés du besoin d'aimer davantage; et plus ils s'éloignent, plus ils sentent leur courage défaillir, et plus ils s'efforcent de se rapprocher, au moins par la mémoire, des joies perdues.

Aimer davantage, c'est aimer autrement; et surtout si c'est encore le même cœur qui s'attache aux mêmes êtres, le temps ayant profondément changé la nature de ses liens.

Aimer de si loin, c'est aimer sans jouir, c'est aimer sans posséder; c'est apprendre à n'aimer plus pour soi. Ne croyez pas que le cœur s'endurcisse, mais il se résigne; il sent profondément ses blessures, mais il ne s'effraye plus de les voir; il trouve à les sonder, à les rouvrir, je ne sais quelle joie triste qui l'ennoblit.

C'est aux instants de lassitude, c'est dans les soirées d'ennui, c'est dans les nuits d'insomnie, que l'âme se berce de ces rêves ou caressants ou douloureux; c'est quelquefois aussi durant les heures de contemplation muette et de recueillement religieux.

Pour moi, dans les plus vives souffrances et dans les plus vives joies, je retrouve les mêmes pensées. Si mon âme est vide, à quel sentiment fais-je appel pour la remplir? Si elle est trop pleine, et anéantie par des émotions qu'elle n'exprime pas, à qui songe-t-elle pour n'en garder que la moitié?

Ces jours derniers, sorti de Corfou, après avoir traversé l'île, j'étais monté sur une colline qui domine à pic, — ici, l'île elle-même, ombragée et riante comme un grand jardin, — et là, cette douce mer Ionienne que le soleil éclairait de ses derniers rayons, avant de

disparaître derrière un promontoire aux lignes fantastiques. La brise était silencieuse, l'horizon brumeux et borné, les nuages confondaient avec les flots endormis leurs couleurs fines et vaporeuses, un peu pâles, presque effacées. Vingt enfants demi-nus m'avaient suivi, chuchotaient et riaient entre eux de ma rêverie. Je ne pouvais me détacher de ce spectacle; j'aurais voulu graver cette impression dans ma mémoire et la rendre éternelle. Comme je cueillais une fleur sur la roche stérile et nue, un enfant me tendit une poignée d'herbe sèche, ne comprenant guère qu'on puisse compter les jours de sa vie aux pages de son album et mettre quelque chose de son cœur dans les feuilles flétries qu'il a si souvent foulées aux pieds. Et je me demandais, avec moins de surprise que d'ivresse, pourquoi il est ainsi des lieux qui nous rendent plus simples que les enfants.

Cette nuit encore, comme la fatigue avait écarté de moi le sommeil, j'ouvris, à l'aube, la fenêtre du grenier où je reçois l'hospitalité comme les voyageurs d'Homère : à travers le feuillage pâle des oliviers, j'apercevais les eaux du port, le double rocher qui en ferme l'enceinte, et derrière eux le mont Nérite, que ne couronnent plus, comme au temps d'Ulysse, de vertes forêts... Aucun bruit ne troublait le silence de la nuit... Peu à peu, l'aurore éclaira de lumières plus vives ce paysage si simple et si calme; les coqs chantaient, et des portes entr'ouvertes les gens du faubourg s'en allaient lentement achever la vendange dans les champs de pierres où le vieux Laërte cultivait de ses mains ses jeunes arbres.

Dans le silence et le crépuscule, je n'avais vécu que des scènes de l'*Odyssée;* une à une, elles apparaissaient à mon esprit agité : c'était Ulysse embrassant la terre d'une patrie si longtemps pleurée; Télémaque reconnaissant son père dans la chaumière d'Eumée; le chien fidèle se traînant pour expirer de joie aux pieds d'un maître que seul il a reconnu; l'étrange entretien d'Ulysse et de Pénélope; le vieux Laërte couvrant de poussière ses cheveux blancs... Au premier bruit, ces images se dissipèrent, et je n'eus plus d'attention que pour cette douce lumière, la naïveté de ce rivage, la paix de cette vie des champs....

Seul avec Homère, ou seul en présence de la nature, comment n'aurais-je pas oublié tout ce que nos conventions sociales ont de faux et de brutal?

Soit que le soleil se couche sur la mer immense et fasse rêver un monde infini, soit que le jour se lève sur quelques cabanes à l'ombre des oliviers et ramène au sentiment de ce que la vie a de plus vulgaire et de plus humble, la nature révèle ou laisse entrevoir des lois plus justes, mortes sans doute pour les distraits et les blasés qu'assourdissent les vains échos d'un monde auquel ils sont asservis; vivantes pour eux qui ont su lui échapper pour demander à Dieu ce qu'il dit quand la création lui prête les harmonies mystiques de son langage, et quand les hommes ne mentent plus en son nom.....

---

A MADAME GANDAR, A RÉMILLY.

Baie d'Éleusis, 5 septembre 1848.

Quels étés, ma bonne mère, que ces étés d'Athènes! Je m'étais sauvé à la fin de juillet, parce que *les vents qui viennent à travers* le Parnès m'auraient rendu fou, ni plus ni moins que *l'homme à la carabine*, et lorsque je rentre au logis après un mois d'absence, ils soufflent encore, et je ne leur ai jamais trouvé la voix plus criarde et plus aiguë. Jour et nuit, sans relâche, sans pitié, ils balayent par tourbillons le sable des plaines qu'aucune rosée n'a rafraîchie depuis deux mois.

Comment échapper au vent du nord? Il n'est pas en Attique un seul coin de terre qui soit abrité contre ses colères. Mais je pouvais fuir le spectacle de ces chaumes arides, de cette plaine brûlée par le soleil, et je me suis hâté de venir poser ma tente pour trois jours sur la baie d'Éleusis. Je suis un peu moins heureux que je ne l'espérais; la maison que j'habite est isolée, mais c'est un lieu de rendez-vous pour les caravanes, et je n'y ai le silence que pendant la nuit.

Je jouis donc à loisir de mon beau golfe et des ravissantes montagnes qui paraissent l'enfermer de toutes parts comme un lac. Hier, je suis allé jusqu'à Éleusis en traversant la plaine de Thria, puis le soir avec une barque, je me suis fait conduire au monastère de Sca-

ramanga, à l'autre extrémité de la baie, et du point le plus élevé d'une petite montagne dont les rochers sont tapissés de pins, j'ai vu le crépuscule envahir peu à peu les flots agités. Ce golfe est à moi; j'y vois le jour poindre et le soleil se coucher; j'y vois le vent tourner d'Éleusis au Pirée et de Salamine au Parnès; j'y vois les grandes montagnes de Mégare et les sommets du Cithéron changer d'aspect à mesure que le soleil monte ou s'abaisse, et que les nuages s'amoncellent ou se dissipent dans ce ciel bleu où se préparent les premiers orages de l'automne; j'y vois surtout la lune (qui n'est pas encore pleine) percer de ses lueurs argentées les ténèbres transparentes de nos belles nuits de Grèce.

Le soir, je cours sur les landes, je monte sur les hauteurs voisines, je cherche à l'horizon, avec Eschyle et Hérodote, le théâtre du combat épique de Salamine; ou j'évoque avec Aristophane, sur les débris de la voie Sacrée, les processions d'initiés qui se rendaient en silence d'Athènes au temple de Cérès Éleusinienne. A la rame, à la voile, je parcours ces eaux limpides, ou, assis sur la plage, je ramasse, comme un enfant, les coquillages qu'elles roulent avec le sable. Aux heures les plus lourdes du jour, je lis un peu, et, tu le vois, je pense à vous, je vous écris. Demain, mes collègues viendront passer la journée avec moi et je retournerai à Athènes pour fermer mes lettres, recevoir les vôtres, puis repartir, s'il plaît aux vents, pour d'autres rivages..... Cette vie n'est-elle pas fort douce, et n'as-tu pas un peu l'envie de quitter

Rémilly même, pour tenir ici pendant quelques jours mon ménage ambulant?

La lettre que j'ai reçue à Corfou, ma bonne mère, provoquait une confession. Je suis bien coupable envers toi, n'est-ce pas? — Depuis qu'en tête d'un fort gros livre, j'ai écrit ces mots : A ma mère! qu'ai-je fait du livre, et qu'ai-je écrit sur les pages blanches? Le livre (mère indulgente, pardonnez-moi) est au fond d'une caisse à Paris. Son beau maroquin vert et ses tranches d'or moisissent, et j'ai bien peur que sa destinée ne soit remplie.

Depuis que j'ai passé de l'enfance à la jeunesse, j'ai eu trois âges : l'âge de l'épopée, l'âge des confidences intimes et l'âge (il faut bien le dire), l'âge de prose.

A seize ans, je voulais, nouveau Corneille, être applaudi sur nos théâtres, donner au parterre de grandes leçons de patriotisme et de vertu; c'était mon rêve, et je n'imaginais pas que rien au monde pût être plus beau pour personne, ni plus aisé pour moi. En ce temps-là, je commençais des poëmes, j'esquissais des tragédies, et j'amoncelais dans ma tête les canevas de longs drames pathétiques qui auraient fait verser bien des larmes..... Cette folie eût pu me perdre; heureusement, elle dura peu, et la sincérité de mon esprit me sauva. Je mesurai les conditions d'un succès et le génie des grands poëtes, et je ne tardai pas à rire moi-même des tirades emphatiques de mes héros. Depuis ce jour, je lus davantage et j'écrivis moins.

Les rimes n'avaient pas cessé de me poursuivre,

accouplées en distiques, rangées en strophes comme des figures de contredanse, follement mêlées comme des écoliers en récréation; j'en avais la tête pleine et les oreilles obsédées. Je pensai donc que si la poésie ne devait pas être l'œuvre de ma vie, elle en pouvait être le passe-temps; que, s'il faut du génie pour plaire aux autres, sans aucun génie, ne songeant qu'à soi, on peut demander à sa muse obscure quelques distractions dans l'intervalle des graves études, et quelques consolations quand on souffre. Il faut juger son talent avec sévérité, son penchant avec indulgence, et ne pas se perdre en vains efforts pour faire violence aux goûts que la jeunesse inspire et emporte avec elle.

Il m'arriva quelquefois de confier au papier mes impressions les plus vives et mes peines les plus cachées. J'aurais rougi d'être deviné, et je n'avouais presque à personne les joies secrètes que j'éprouvais à bercer mon cœur de ces chansons incohérentes qui ne cherchaient point le grand jour et qui n'étaient pas faites pour le public.

J'aurais pu faire toujours ainsi sans que personne au monde en souffrît, puisque j'étais devenu trop grave pour publier ces misères et trop modeste pour m'en faire gloire devant un auditoire de complaisants. Mais la nature ne l'a point voulu. La rime, qui me poursuivait, m'échappa; j'étais trop grand garçon pour courir après elle; elle m'offrait le divorce, je l'acceptai. — Depuis trois ans déjà, et c'est quelque chose à mon âge, je ne prends plus plaisir à jouer ainsi avec les

mots; la langue ne me plaît que lorsqu'elle exprime exactement et sans détours toutes mes idées. La symétrie des vers m'effraye; la régularité des consonnances fatigue mes oreilles; je n'estime plus que la prose, qui se prête sans façon à tous mes caprices et dont l'harmonie sied à ma voix. Elle suit ma pensée par monts et par vaux, en amie, en esclave, sans la détourner de son chemin, sans la défigurer sous prétexte de l'embellir. J'aime la prose avec passion et j'ai juré de n'aimer qu'elle jusqu'à la mort. Et si je l'ai fait par raison, je l'ai fait aussi par nécessité, car il ne me serait pas aisé de travestir en hémistiches ses lambeaux estropiés. L'âge de poésie n'est pour moi qu'un souvenir dont j'apprends à ne plus rougir. Daus l'âge de prose, j'adore encore les vers, mais ceux des autres, et j'ai gagné aux efforts de ma jeunesse de mieux comprendre ce qu'ils valent.

De mon vieux fatras de paperasses, il ne m'est resté que quelques feuillets échappés à la flamme; je cache les uns parce qu'ils sont médiocres, et les autres parce qu'ils trahiraient des secrets dont je suis jaloux. Je sens quelquefois à les relire cette joie qu'on éprouve à retrouver aux pages d'un album la trace des jours qui ne sont plus. Ils n'ont que ce seul charme, et ne paraîtraient à d'autres yeux que ce qu'ils sont, les ébauches d'un esprit médiocre qui ne fut pas même poëte à moitié. Cependant, puisque tu me la rappelles, je tiendrai ma promesse, ma bonne mère, et je réunirai pour te les offrir les feuilles éparses qui racontent quelque chose de ma vie passée. Ces feuilles

modestes s'accorderaient mal avec les ornements ambitieux du gros livre vert, et d'ailleurs, elles n'en rempliraient pas la dixième partie. Quand j'aurai quinze jours de loisir, je transcrirai ces strophes oubliées sur quelques cahiers de papier gris et je les confierai à ton amitié, comme le gage d'une de ces vieilles fautes qu'on avoue quand on n'est plus jeune. Je ne garde à ce sujet aucune coquetterie, et ne me reproche plus que d'avoir paru t'oublier si longtemps.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A RÉMILLY.

Égine, 11 septembre 1848, huit heures du matin.

Comme je te l'annonçais, mon cher Adolphe, je suis parti d'Athènes samedi matin, dans un de ces gros bateaux à voiles qu'on appelle communément des caïques. Le vent du nord nous a poussés à la ville d'Égine en trois heures. Desbuisson, en sa qualité d'architecte, avait bien voulu m'accompagner jusqu'à ma première étape pour voir le temple d'Égine qui est avec les temples d'Athènes, ceux de Sunium, de Phigalie et les sept colonnes de Corinthe, tout ce que la Grèce a conservé de son ancienne architecture religieuse.

Égine est une petite ville assez pauvre, en vue des côtes de l'Argolide; elle peut avoir deux mille habitants. Mais comme la terre est assez fertile et très-aisée à cultiver, la population s'augmente et s'enrichit

peu à peu; beaucoup de maisons s'élèvent d'un étage, on rencontre à chaque pas des maçons et des charpentiers, et dans peu d'années la capitale de cette île, jadis florissante et célèbre, redeviendra un bourg assez considérable. — Les Éginètes étaient autrefois les meilleurs marins de la mer d'Athènes; ils luttaient à forces égales avec Athènes elle-même; ils méritaient à Salamine le prix du courage. Aujourd'hui, ils n'ont plus même aucun cabotage; leur petit port ne compte, autour d'un brick désemparé, qu'une vingtaine de caïques presque exclusivement destinés à la pêche et aux petites traversées d'Athènes, de Poros et d'Épidaure.

Pour aller de la ville au temple, nous avons traversé l'île dans toute sa longueur; la culture n'en est pas négligée; on plante comme on bâtit : les rangs d'oliviers se resserrent; les plantations d'amandiers et de figuiers s'épaississent; de petites métairies et quelques maisons de campagne entourées de jardinets sont échelonnées dans la plaine et dans les ravins. Il faut trois heures pour arriver jusqu'aux ruines, qui sembleraient plus belles si on n'avait pas vu Athènes et Pæstum. Il reste vingt-deux colonnes à peu près intactes d'un style dorique intermédiaire entre les colonnes de Corinthe et le Parthénon; mais au lieu d'être en marbre pentélique, elles sont en pierre de Mégare, et n'ont pas cette belle et riche couleur des temples de l'Acropole. Du plateau sur lequel fut construit ce temple de Neptune, le panorama est magnifique. J'ai admiré aux rayons d'un chaud soleil (il était

midi) les montagnes et les rivages de l'Attique depuis Salamine jusqu'à Zéa; je revoyais à quatre mois d'intervalle le même horizon qu'à mon arrivée en Grèce; mais ces côtes que je connaissais mal, que je devinais avec embarras, me sont devenues familières, et je les admire de meilleure foi depuis que j'ai appris à les comprendre et à les aimer.

Nous avons déjeuné à l'ombre d'un pin-parasol qui a deux pieds de tour et vingt de hauteur; c'est le plus gros arbre des forêts d'Égine; son tronc noueux et mal tourné ne donnerait pas deux planches. Égine, comme presque toute la Grèce, n'a pas un seul bois de construction.

En revenant au petit pas sur nos paisibles chevaux, nous nous sommes arrêtés à manger des figues et des raisins dans un beau jardin couvert en partie d'orangers et de vignes mariées à des grenadiers. Cela fait des buissons magnifiques où les grosses grappes dorées disputent aux grenades demi-mûres leur place au soleil. Ce potager, car ce n'est qu'un vil potager, est dans un col au pied d'une ville abandonnée. J'ai voulu faire le tour de ces murailles démantelées; c'est plutôt une ville byzantine qu'une ville hellénique; mais je n'ai pas pu me former à ce sujet une idée exacte. Je m'étais aventuré seul sur le versant de la montagne et n'avais personne pour garder mon cheval; j'ai donc été forcé de m'en tenir à l'aspect qui est singulier. Cette ville morte, dont aucune voix n'anime les ruines désertes, m'a rappelé Pompéi, quoiqu'elle n'ait de l'instructive Pompéi que cet air de profonde soli-

tude et de léthargie qui remplit l'âme d'émotions austères.

Après deux jours de halte à Égine, deux jours charmants malgré la fatigue et le soleil, il faut nous séparer. Mon compagnon retourne à ses travaux de l'Acropole, et moi, avec mon courrier, je vais... où va le vent. Et ce matin le vent paraît aller à Épidaure.....

**Épidaure, 11 septembre, au soleil couché.**

Mon cher Adolphe,

Je suis arrivé d'Égine après une traversée de quatre heures, et trop tard pour aller coucher plus avant dans les terres. En somme, je n'en suis pas fâché, car la nouvelle Épidaure est un assez joli village avec de beaux et bons jardins dans des marais desséchés, un petit port à l'entrée duquel on aperçoit les flancs déchirés des volcans de Méthana, quelques ruines sur un promontoire verdoyant, des souvenirs, des fleurs, des rochers pittoresques, et çà et là une échappée de vue sur l'Attique.

Demain je me lèverai avant le soleil pour continuer ma route, et ferai ma première halte aux ruines d'Hiéro à deux heures de marche d'Épidaure. C'est là qu'Esculape avait son temple et ses fêtes.

Le moment semble bien choisi pour venir en pèlerinage aux autels du dieu de la santé. Vous devez entendre fort souvent parler du choléra, qui paraît vou-

loir, à quinze ans d'intervalle, passer une seconde fois d'Asie en Europe...

A Brousse, aux Dardanelles, à Smyrne, c'est un voisin moins commode, et c'est à cause de lui que j'ai renoncé à mon beau voyage d'Orient, dont les îles Ioniennes ne m'ont pas dédommagé...

Poros, 13 septembre, sept heures du soir.

Le voyage que je fais en ce moment est une épreuve; je ne voulais pas m'engager dans six semaines de chevauchée sans avoir essayé mes forces, et comme nous parlons beaucoup, Burnouf et moi, de faire le tour du Péloponèse pendant le mois d'octobre, je me suis hâté de partir pour me préparer, par un exercice de quelques jours, aux rudes fatigues de cette longue campagne.

Les voyageurs sont comme les chasseurs, mon cher Adolphe; ils grossissent beaucoup les petits dangers qu'ils ont courus et les fatigues qu'ils ont endurées. A les entendre, il faudrait avoir un grain d'héroïsme ou un grain de folie pour essayer de faire après eux ce qu'ils ont fait. Le citoyen Lebas[1] surtout avait fort exagéré ses exploits; il n'est pas très-doux de voyager en Grèce, mais on y voyage, je vous le jure, sans mourir à la peine. Voici comment :

J'ai pris en quittant Athènes un courrier accoutumé à conduire par monts et par vaux tous les touristes qui

1. M. Lebas, fils du conventionnel, membre de l'Académie des inscriptions.

traversent la Grèce ; nous sommes convenus qu'il recevrait vingt drachmes par jour, et qu'à ce prix il se chargerait de payer mes barques, mes chevaux, mon gîte et mes deux repas. Ce système est fort commode, car il me dispense de prendre ma bourse avec moi et de marchander quoi que ce soit.

Cela fait, le courrier emporte une petite batterie de cuisine, un peu de vin sans résine et un lit assez propre qu'il dresse chaque soir sur une sangle. S'il est prévoyant, on n'a pas, comme tu le vois, trop peur de la fortune du pot ; on ne couche ni sur une natte rongée de punaises, ni dans son manteau aux quatre vents ; on n'est pas réduit à vivre d'olives et de fromage comme les paysans grecs ; on souffre un peu, mais on vit.

Quand je t'ai quitté l'autre soir, je mourais d'envie de m'endormir ; j'étais un peu las des souvenirs de la veille et très-las d'avance de la chevauchée du lendemain. Eh bien, sais-tu ce qui m'est arrivé ? Pour que rien ne manquât à l'épreuve, je n'ai pas pu fermer l'œil. Après m'être tourné et retourné dans tous les sens, ne pouvant m'assoupir ni sur l'une, ni sur l'autre de mes oreilles, je me levai avant l'aube et commandai qu'on sellât les chevaux. Le mot est impropre ; on ne selle pas les chevaux grecs, on les bâte, ni plus ni moins que l'âne du meunier. Un agoyate marche derrière le cheval au petit pas, une baguette à la main, et conduit le voyageur de village en village, comme il conduirait un sac d'orge ou de son. Mais j'ai pris soin d'emporter une selle, et je compte faire toujours ainsi,

paree que je n'aime pas à dépenser mes forces en pure perte.

Nous voilà partis vers quatre heures, dans le crépuseule, au petit pas, moi, mon courrier à califourchon sur notre bagage, et deux agoyates à pied. Pendant une heure, c'étaient des lauriers roses, des agnus-castus, des platanes, de beaux ravins, des champs cultivés, un torrent desséché mais tout en fleurs, et je me eroyais dans l'Areadie des poëtes. Mais peu à peu les montagnes devinrent plus sèches, les rochers plus nus et plus gris, le sentier plus raboteux, et j'étais déjà un peu triste quand je mis pied à terre après trois grandes heures dans la plaine d'Hiéro, plaine déserte et couverte de ruines. Pour aller vite, je me bornerai à te signaler, parmi des amas de pierres et de marbres anonymes et équivoques, un grand stade et l'admirable théâtre de Polyclète, appuyé contre une colline. Des plus hauts gradins (j'en ai compté cinquante-huit) on domine toute la plaine, et, par-dessus les montagnes basses de l'Argolide, on aperçoit les neiges de Laconie. Tu sais que pour guérir on venait coucher dans le temple d'Eseulape ; l'air d'Hiéro me paraît excellent pour des convalescents, mais il fallait avoir déjà de bonnes jambes pour s'y traîner.

Au sortir de cette plaine, la route devient affreuse ; on monte et descend pendant trois heures sur des pierres dépouillées, au grand soleil, sans rencontrer ni une fontaine, ni un ombrage, ni un passant, ni une maison Enfin, pressé de manger et de dormir un peu, j'aperçus de loin dans la vallée montueuse de

Trachéa un toit et des arbres; je crus sortir du désert pour entrer dans une oasis. Hélas! les khanis indiqués par nos livres étaient en ruines, sans toitures; et cette grande vallée qui paraît fertile n'avait pour habitants dans un rayon de plusieurs lieues qu'un bouvier avec son troupeau.....

Après deux heures de solitude absolue, je rencontrai des chèvres, et on me dit, ce que me disaient aussi mes livres, que j'étais près de deux villages. J'ouvris de grands yeux et ne vis rien. Ces villages sont si petits que quelques figuiers les cachent de leurs branches. Pour les voir je n'avais qu'un lorgnon, il fallait une loupe.

Ajoute à cela que le ciel était couvert de nuages; le soleil à midi s'était caché, et les pluies périodiques après lesquelles nous bramons depuis quinze jours avaient attendu pour tomber que je me fusse engagé dans les montagnes inhabitées de l'Argolide.

En revanche, la route si triste depuis Hiéro devint très-belle. De gorge en gorge, je tournais les gigantesques rochers de l'Ortholithos; çà et là je découvrais des ruines et d'antiques acropoles; puis, je m'engageais dans un ravin superbe entre deux chaînes, longeant un torrent rapide qui porte aux eaux de Méthana les pluies d'hiver; et, après une promenade charmante en vue d'un coin de mer, je trouvai de l'eau, des arbres, des chaumes et quelques maisons. J'avais marché dix heures; la pluie allait tomber; je m'arrêtai pour passer la nuit dans le pittoresque village de Potami, à trois heures de Trézène.

pittoresque et peu confortable. Mon hôtesse n'avait que deux chambres sous un toit de branchages; il fallut nous coucher tous pêle-mêle sous la partie la plus épaisse de la toiture, et attendre avec inquiétude le lendemain. A peine étais-je couché, que la pluie tomba, mais à flots : une de ces pluies de Grèce auxquelles nos pluies ne ressemblent pas, si serrées qu'en douze heures elles donnent plus d'eau que Paris n'en reçoit en douze jours. Et cependant, tu sais ce qu'il en coûte de sortir à Paris sans parapluie.

J'étais plein d'incertitude. Fallait-il rester ou partir? mais en restant, que faire? Il faut oser pour être heureux. J'osai. Disons tout, j'avais mon gros manteau et mon parasol à deux fins. La pluie cessa. Et je suis arrivé à Trézène par une route très-pénible, mais très-belle, après trois heures de chevauchée.

La plaine de Trézène, bornée au sud par la chaîne des Adères, à l'occident par l'Ortholithos et les ramifications anonymes que je venais de traverser, au nord-est par les eaux de Méthana, de petites collines et le port de Poros, est ravissante. Le soleil reparut pour éclairer ce charmant tableau pendant que je parcourais les ruines helléniques de l'ancienne ville, et m'accompagna dans les jardins qu'il faut couper pour arriver à la fontaine de Poros et au Traghetto.

Je suis ici depuis deux heures, après cinq heures de cheval dans un beau pays. Et ce soir, je sens bien qu'après deux nuits d'insomnie, je dormirai.

Poros est une jolie ville assez peuplée, bâtie en amphithéâtre sur un rocher; son port est superbe, son

horizon délicieux; l'île est aride, mais la côte d'Argolide depuis l'isthme de Méthana jusqu'aux eaux d'Hydra est couverte de figuiers, de vignes, d'oliviers et de citronniers. C'est une des plus charmantes résidences de la Grèce, et si j'étais moins seul et moins pressé, j'y planterais volontiers ma tente pour quelques jours.

Voilà, mon cher Adolphe, le récit exact de mon petit voyage; je n'ai pas composé un chapitre d'impressions poétiques à la manière de nos faiseurs, j'ai voulu te raconter platement tous les incidents de ma route, pour que tu connaisses dans sa réalité notre vie en Grèce. Tu le vois, les journées sont parfois un peu longues; la solitude est profonde; les campagnes sont incultes et désertes; l'horizon est tour à tour ingrat comme les gorges d'Ollioules, aimable comme la vallée du Gardon, grandiose et simple comme les plus belles montagnes d'Italie. On marche sur des ruines. On vit avec ses souvenirs. On admire, on plaint, on regrette. Chemin faisant, Rossinante avance un peu; la cheminée fume à l'horizon; c'est le gîte, ici passable et là pire. A deux, on cause; seul, on prend des notes et on se recueille. Je suis très-heureux d'avoir débuté par une journée si malencontreuse, car, l'ayant supportée, je n'ai rien à craindre de l'avenir, et la Morée ne m'effraye plus. Je sais que mon corps s'endurcira, que mon humeur se pliera avec patience aux désagréments de la route, et que sur les plus ingrats chemins on est trop payé de ses peines quand on regarde avec des yeux sincères. Débris de l'histoire,

beautés de la nature, on s'accoutume à tout aimer, on apprend à tout comprendre, et l'âme s'émeut à chaque pas parce qu'elle retrouve l'humanité d'heure en heure, Dieu toujours et partout.....

---

A MADAME GANDAR, A RÉMILLY.

Athènes, 24 septembre 1848, à huit heures du soir.

Ce que nous désirions tous les quatre, ma bonne mère, tu t'en souviens, c'était le bonheur de vivre ensemble, dans l'ombre : l'hiver à deux pas du Luxembourg, l'automne dans ta maisonnette de Rémilly; ici parmi les livres au coin du feu, là respirant à pleine poitrine l'air des champs et coupant au hasard les branches parasites de nos jeunes arbres... Quelques mois à peine se sont passés : où sommes-nous? Qui de nous a été fidèle à ce rendez-vous de famille qu'amenait chaque année la fête de Rémilly? Mon père seul comptait les heures; Adolphe parcourait avec joie les Vosges et les bords du Rhin; tu soignais bien loin, bien loin notre pauvre Claire alitée, et moi, un monde entier me sépare de vos réunions..... Voyageurs, voyageurs, où courons-nous? Quand cesserons-nous de livrer ainsi la voile aux quatre vents? Quand reprendrons-nous, vieillis et changés, les doux projets de notre jeunesse, et nous raconterons nous au foyer commun, avec une joie mélancolique, les longues journées de l'absence?

Pour moi, je ne sais plus réprimer mon impatience, car l'absence m'apprend à vous aimer.

Ma vie est chaque jour plus vagabonde : l'hiver approche ; il faut profiter des belles journées qui séparent la canicule des premiers froids pour parcourir la Grèce, et j'ai hâte, car c'est le seul automne que je dois voir en Orient. Depuis mon retour de Poros, j'étudie les cartes de Morée ; nous avions souvent parlé de passer loin d'Athènes tout le mois d'octobre, mais mes collègues différaient toujours. C'est l'argent qui manquait, ou le désir, ou la santé. Notre maison est si propre, nos lits si doux ; il est si bon de dormir jusqu'au jour, de lire sur son canapé, de manger à ses heures, sans souci, sans fatigue ! Enfin, je désespérais d'entraîner personne, et je t'avoue que, malgré ma philosophie, je ne me déciderais pas à voyager seul en Morée. La solitude est bonne en Italie, dans les villes, sur les grandes routes ; mais dans un pays désert ou sauvage, l'idée d'avoir la fièvre dans un khani, à dix jours d'Athènes, m'aurait effrayé. Je me résignais donc à ne pas passer l'isthme, quand Burnouf, obsédé par mes reproches, s'est décidé à me suivre, et nous partons, ma bonne mère. Mon sac est fermé : demain, à cinq heures, les chevaux seront à notre porte ; nous déjeunerons à Éleusis et nous verrons le coucher du soleil à Mégare.

Tout est réglé ; nous serons absents quinze ou vingt jours et nous ne visiterons qu'une partie du Péloponèse. Nous voulons aller à petites journées pour mieux voir le pays et pour nous fatiguer moins. Mes col-

lègues sont accoutumés à voyager plus vite, mais ils abusent de leurs forces. J'aime mieux m'arrêter un peu plus tôt, remettre aux premières fleurs ou même aux calendes grecques quelques provinces, et prendre mon temps.

Nous avons de bons chevaux, essayés d'avance, qui grimpent dans les montagnes comme des chèvres. Notre courrier emporte ses lits et sa batterie de cuisine. Je viens de ranger mes bagages avec une minutie dont mes collègues s'amusaient. Quand je pense à toi, ma mère, je pousse la prudence jusqu'à l'excès.

Je me réjouis beaucoup d'un voyage que j'ai longtemps désiré et qui, j'en suis sûr, sera très-utile à mes études et à ma santé. Nous parcourrons les vallées célèbres du Ladon, de l'Érimanthe et de l'Alphée, et dans ce pays si souvent chanté par les poëtes, qui s'ennuierait? La saison est admirable. Les premières pluies ont rafraîchi l'atmosphère; le ciel a déjà ses riches couleurs d'automne, et l'almanach nous promet de bonnes journées sans trop de vent et de soleil. Adieu donc. Sans doute je vous raconterai une partie de mon voyage, mais quand? Le pays où nous allons n'a pas de communications directes avec Athènes; j'ai dû me résigner à ne pas lire avant le 10 ou le 15 octobre ni vos lettres, ni les journaux; cela est bien dur, mais qu'y puis-je faire?

Vous êtes réunis à Rémilly. Claire y est rentrée; sa santé est-elle tout à fait rétablie? Embrasse-la pour moi comme nous l'aimons. J'aurais dû lui écrire, n'est-ce pas? Dis-lui que j'ai bien pensé à elle, que je

la plains sincèrement, mais que j'espère beaucoup. Il faut qu'elle ait du courage et qu'elle se promène davantage; dans la vie sédentaire, la nonchalance du corps attriste l'âme, la tristesse de l'âme use le corps. La vie, c'est l'action. Il ne faut pas se laisser aller à sa paresse naturelle, mais chercher l'air, le soleil, le mouvement; aimer la nature, s'amuser du vent qui souffle et du nuage qui vole, faire son bonheur des feuilles qui verdissent, des fleurs qui s'ouvrent... Si vous saviez comme le séjour de la Grèce rend simple! Je le lui dirai, si je lui écris, et j'essayerai de lui faire comprendre combien le bonheur est aisé... Adieu, embrasse tous les nôtres. Mon cœur est bien près de vous; ma pensée vous suit, mais que peut-elle deviner, à douze jours de route?

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A REMILLY.

Athènes, 19 octobre 1848.

La relation de ton petit voyage m'a vivement charmé, et je regrettais en la lisant, mon cher frère, de ne pas avoir pu te suivre dans les beaux hêtres de nos montagnes, et surtout au milieu des ruines féodales des bords du Rhin que j'aime encore, quoique je les revoie plutôt en rêve qu'en souvenir. Vous avez fait, ton cher C*** et toi, beaucoup de chemin sans trop dépenser d'argent, de force et de temps. Cela me rend bien jaloux, mon cher Adolphe ; il me faut de plus grosses

sommes, plus de journées et plus de fatigues, pour parcourir le même espace, et je ne trouve, pour m'y reposer de mes chevauchées, que des auberges très-inférieures à celles de Moyenvic. Mais je rapporte aussi bien des souvenirs ineffaçables et une instruction que je ne saurais payer assez cher. Pour que tu comprennes mieux comment j'ai voyagé et ce que j'ai vu sur ma route, je vais te faire suivre sur la carte, et jour par jour, ma dernière excursion.

Nous sommes partis d'Athènes lundi, 25 septembre, au lever du soleil, et nous avons pris lentement la route d'Éleusis. Notre courrier Antonio ouvrait la marche, vêtu, comme un palikare en voyage, d'une veste brodée en laine, de la fustanelle blanche aux plis innombrables, réminiscence assez sotte de la tunique des anciens, et de ces longues guêtres, véritables knémides, qui descendent du genou jusqu'à la cheville. A l'exception du fézi rouge, dont le gland retombe de côté presque jusqu'au coude, tout ce costume est blanc, par précaution contre le soleil. J'allais oublier son grand sabre recourbé, et les innocents pistolets qu'il porte aux fontes de sa selle.

Je suivais, nonchalamment accroupi sur Psari (poisson), cheval blanc, très-doux d'allure, assez solide sur ses quatre pieds.

Derrière moi, car les chevaux grecs marchent toujours à la queue l'un de l'autre, comme les ânes du meunier, mon collègue Burnouf, avec son élégante figure, correctement monté sur Gourounaki (Cochonnet), gros cheval rouge infatigable, mais d'allures

courtes, qui, pour nous suivre, trottinait lourdement comme le coursier de M. le curé.

Enfin, car je m'amuse à tout vous dire, nos deux agoyates conduisaient un vieux cheval qui pliait sous le faix de nos bagages. Imaginez-vous une pauvre bête condamnée à porter pendant vingt jours aux montées, aux descentes, dans les montagnes les plus impraticables, sur les sentiers les plus étroits et les plus glissants, deux lits, une batterie de cuisine et des provisions, des siéges, des livres, la garde-robe et le linge de trois personnes..... que sais-je encore? Assurément c'est une vie rude qu'on lui fait mener. Aussi l'infortuné animal, succombant sous son fardeau, est-il mort de lassitude dans les montagnes d'Arcadie après huit jours de corvée. C'est mourir au champ d'honneur.

L'agoyate grec est un type comme le vetturino d'Italie. L'agoyate, c'est l'*alter ego* du cheval. Qu'il en soit le possesseur ou seulement le palefrenier à gages, il ne le quitte pas un seul instant. Pendant la marche, il le surveille, il le pousse en avant; si le cheval trotte ou galope, l'agoyate court derrière lui; sur la route ils maraudent ensemble, le cheval donnant volontiers un coup de dent à droite et à gauche dans les feuilles du maïs, l'homme volant sans façon l'épi ou le fruit qui pend à la branche, ou quelques bons raisins dans les vignes mal gardées. C'est presque toute la nourriture de l'un et de l'autre. Même aux jours de grande fatigue, les Grecs sont sobres; c'est leur vertu; et le climat de leur pays en fait une vertu nécessaire.

Ces gens-là marchent dix, douze, quatorze heures par jour et pendant vingt jours, sans une halte; souvent ils perdent en chemin leur semelle usée et continuent les pieds nus. Ils n'ont pour se garantir du soleil qu'un misérable chapeau de paille étroit et plat; quelques grains de maïs rôtis à la flamme, un peu de pain jaune, un verre de vin résiné suffisent à leur deux repas; et le soir, quand leurs chevaux ont reçu leur orge pour la nuit, ils s'étendent par terre, en plein air, et dorment profondément sans s'apercevoir que la nuit est fraîche, que le vent est glacé, ou que la pluie tombe. Ils sont presque toujours gais et résolus, agiles comme des chèvres, bavards comme des pies. Nous en avions un fort remarquable : Elefteri (Éleuthère) a une belle figure, régulière et distinguée. Héritier d'un petit bien, il pourrait vivre à Athènes, tranquille et presque oisif; mais sa vocation l'entraîne, et toute l'année il parcourt la Grèce avec ses trois chevaux. Il est d'humeur triste et très-taciturne, docile, ne se plaignant jamais des exigences de ses maîtres, empressé à les servir et à leur plaire, quoiqu'il ne soit pas l'homme du voyageur, mais l'homme du cheval. C'est un brave et honnête garçon (chose merveilleuse en Grèce), et à qui les Anglais qu'il mène ici et là ont communiqué leur spleen et leur impatience de changer de place. Le pauvre diable n'a pas été heureux cette fois. C'est peu d'avoir perdu un cheval; il a été forcé de nous quitter lui-même, en proie à une grosse fièvre intermittente qu'il a gagnée l'été dernier sur le Parnasse. Ne trouves-tu pas qu'il faut beaucoup de

courage pour être agoyate, et qu'il en coûte cher à ces malheureuses gens pour flâner ainsi toute leur vie un fouet à la main?

En jetant des gorges de Daphni un dernier regard sur Athènes et sur le Parthénon, qui resplendissait au soleil levant de teintes dorées et brunes; en revoyant la baie d'Éleusis, ses belles vagues azurées et son enceinte de montagnes, je ne pouvais me défendre d'un peu de tristesse. C'était une nouvelle patrie que je quittais encore, et, au fond du cœur, quelque chose me disait que sur la route je ne rencontrerais rien qui fût plus beau. Quelle voix dit donc au voyageur : Marche! marche! et quand il s'arrête pour admirer et jouir, lui ordonne d'aller plus loin, et quand il succombe à la lassitude, lui persuade d'avancer encore? Raison, — folie? Qui sait? On joue son âme à cette épreuve. Le cœur s'y flétrit ou s'y fortifie. Et la terre étrangère rend à la patrie, après un long exil mêlé de profondes souffrances et de joies fugitives, beaucoup de blasés et quelques sages. Peut-être ai-je mal fait de vous dire adieu, de me séparer pour si longtemps de mes affections et de mes devoirs; peut-être ai-je acheté trop cher l'expérience que chaque jour m'apporte depuis un an; mais il n'est plus temps d'y songer, quand on a franchi le seuil. Alors, d'étape en étape, il faut courir, presque sans repos; car où s'arrêterait-on, je te le demande? Jusqu'au jour plus voisin déjà, où je retrouverai près de vous la paix du foyer, où rencontrerai-je un pays qui soit le mien, des liens qui me captivent, une demeure où j'aime à rester? La vie

errante répond seule à cet avide besoin d'apprendre qui m'a éloigné de vous, et à cette fièvre de changement qui s'empare de tous ceux qui sont dépaysés et seuls.....

Je quittais donc ma vie oisive et nonchalante d'Athènes, pour aller jouir dans le pays classique des pastorales des derniers beaux jours de l'automne. Le sort en est jeté, et j'avais trop ardemment désiré partir pour ne pas rougir de cette faiblesse qui, dès les premiers pas, troublait ma gaieté par de vagues et stériles regrets.

Nous avons fait notre première halte à Éleusis. Les femmes du khani, accroupies sur le sol, filaient le coton de leurs fuseaux; on n'a pas encore importé le rouet dans ce pauvre pays. Tout à côté de nous, par une fenêtre ouverte, nous avons eu le plaisir d'assister à une classe de village. Assis sur un escabeau, et les jambes croisées, un vieux magister flegmatique nasillait lentement je ne sais quel chapitre des Écritures; une douzaine de garnements assis par terre en cercle répétaient le texte verset par verset, et tous ensemble. Cette psalmodie nous amusa moins que les costumes des personnages. M. Valette perdrait son latin à exiger ici des mains à moitié propres et des crinières peignées. Toute la scène, éclairée par un soleil du Midi, me rappela un excellent tableau de Decamps, appelé, je crois, l'*École turque*. Mais je regrette que Decamps n'ait pas deviné un détail charmant qui l'eût aidé à mieux rendre le flegme et la misère de son ignorantin. Notre vieux collègue, coiffé d'une espèce de turban

très-sale, filait son coton comme nos hôtesses. Je dois ajouter que tous ces marmots si mal peignés ont presque tous une mine très-éveillée et très-fine ; ils apprennent vite, et toutes choses; il est très-facile d'instruire les Grecs. La population d'Éleusis est comme celle de Chassia, comme celle de Poros, comme celle de Salamine, une de ces colonies albanaises que l'Épire a jetées en Grèce sous la domination des Turcs. Il est assez triste d'entendre parler à Éleusis même un patois dont les Grecs ne comprennent pas un mot. La race albanaise est grande, pleine de force et de santé; les femmes vêtues de leurs longues mantes en laine grossière, où quelques dessins noirs tranchent avec le blanc, coiffées, quand elles sont jeunes, d'une enfilade de pièces d'or et d'argent que les épouseurs comptent en passant pour savoir leur dot, serrées à la taille par une large ceinture, ont un air viril que leur vigueur pour la marche et les rudes travaux ne dément pas. Leur corps est bien pris, mais leurs figures ont peu de noblesse et de régularité. Les Albanais sont en Grèce les barbares de l'invasion. La race hellénique abâtardie est plus efféminée de tournure; mais elle a gardé dans les traits cette finesse et cette élégance d'expression qui est, même aux temps de la décrépitude, le caractère des races civilisées.

Après avoir parcouru les rochers de l'Acropole d'Éleusis et les ruines médiocres d'un temple jadis si célèbre, nous avons continué notre chemin dans la direction de Mégare, entre la montagne aux cornes

(Kératavouno) et le canal de Salamine. Pendant trois heures la route (car c'est une route) serpente dans une forêt clair-semée de jeunes pins et sur un terrain accidenté. L'horizon de tous côtés est remarquable : en face, on aperçoit les montagnes qui séparent Mégare de l'isthme de Corinthe, et vers la gauche les côtes d'Épidaure et de la Solygie; à gauche, les rochers bizarres de Salamine; derrière soi, au premier plan, la baie d'Éleusis et l'Icare; et dans l'éloignement le Pentélique et l'Hymette. C'est un des plus beaux panoramas de la Grèce, et je ne connais pas au monde une route plus variée, plus grandiose et tout à la fois plus gracieuse que cette route d'Athènes à Mégare. Enfin on quitte le pied des montagnes pour entrer dans une grande plaine qui s'étend des rivages de Nisée jusqu'aux rivages de la mer des Alcyons; elle est presque entièrement cultivée, et couverte en maint endroit de jeunes et vigoureux oliviers. Au fond de la plaine adossée aux Géraniens, Mégare s'échelonne comme autrefois sur ses deux collines : la plus basse, pourtant, est plus chargée de ruines que de maisons; l'autre est peuplée de quatre mille habitants, que la fertilité de leur territoire et la proximité d'Athènes a rapidement enrichis depuis vingt ans. Mégare est une des villes les plus florissantes de la Grèce nouvelle: cependant, je n'ai pas vu de bourg qui parût plus sale et plus misérable. De petites rues étroites, montantes et raboteuses sont bordées de deux rangées de maisons basses, dont une terrasse surmonte l'unique étage; beaucoup de ces petites cabanes sont en ruines

depuis la guerre de l'Indépendance, sans qu'on songe ni à les relever, ni à se servir des décombres pour en bâtir d'autres, ni à déblayer le terrain pour le remplacer par quelques habitations plus spacieuses et plus saines. Pendant un demi-siècle encore, le voyageur retrouvera, en cherchant les débris de l'antiquité classique, la trace des ravages des Turcs, que les Grecs affranchis mettent peu d'amour-propre à faire disparaître.

Mégare, quoique brûlée par le soleil, est dans une situation très-heureusement choisie; l'aspect des environs est pittoresque. L'œil, en suivant la plaine, va des ruines helléniques et vénitiennes de la petite Acropole de Nisée à l'étroit canal qui réunit les eaux d'Éleusis aux eaux d'Égine, puis aux côtes de Salamine, où le couvent de Phanéroméni blanchit seul sur un rivage abandonné. Ailleurs, c'est la route d'Athènes, puis le Cithéron, et, dans une gorge sauvage, une route qui mène à Platée et à Thèbes; enfin, au delà d'une plaine en pente douce mais ascendante, les défilés qui conduisent aux Alcyons, qu'on ne peut que deviner. Le soleil couchant donnait des harmonies charmantes à la mer et aux oliviers de la plaine.

Nous sommes descendus à la fontaine des Nymphes Sithnides pour jeter un coup d'œil à la dérobée sur les femmes qui venaient y chercher la provision d'eau pour le lendemain. Ce n'est pas dans notre Lorraine, où chaque ménage a son puits ou sa pompe devant sa porte, qu'on eût imaginé la Rébecca de l'Écriture, la Nausicaa d'Homère ou la Dorothée de Gœthe. Ces légendes appartiennent à l'Orient. J'ai déjà eu lieu de

vous parler de la fontaine et du noyer de Gastouri. J'aurais pu vous parler aussi de celle où j'ai vu puiser les belles Albanaises de Poros. L'habitude de construire les villes helléniques comme des forteresses sur quelques rochers arides, faciles à défendre, fait que la population est souvent réduite à se contenter de l'eau des citernes ou à chercher assez loin des habitations l'eau des sources. Le lavoir et la fontaine sont uu rendez-vous pour les femmes, et, pour tous les habitants, l'objet d'un culte qu'il est aisé de comprendre dans un pays où la soif et l'eau saumâtre des rivages apprennent si vite ce que vaut une source d'eau vive. Sans parler de l'Hippocrène, tu te rappelles quelle gloire la poésie des anciens faisait à leurs fontaines : c'était Pirène à Corinthe, les Nymphes Sithnides à Mégare, Aréthuse à Chalcis, à Ithaque en Sicile..... Que de fois et sous quelles formes hyperboliques n'a-t-on pas célébré les eaux intarissables de ces Naïades rivales! Déchues de leurs honneurs, les unes ont à peine gardé sur le flanc déboisé des montagnes un filet d'eau qui, dans les jours brûlants de l'été, tombe sans murmure et goutte à goutte; à l'Aréthuse d'Homère j'aurais eu peine à me désaltérer..... Mais celles qui sont voisines des bourgs et des villages ont encore ce mérite d'aider les voyageurs dans leurs études des types et des costumes. C'est au coucher du soleil que les femmes et les jeunes filles descendent avec un petit tonneau sur l'épaule. Cette procession est d'autant plu curieuse à Mégare, que les Mégariennes sont les plus belles femmes de la Grèce.

Pourquoi? nul ne le sait. Le sang de l'antique colonie Dorienne qui fonda Mégare est-il resté plus pur que celui des autres nations grecques? Cela paraît très-difficile, et cependant j'étais tenté de le croire en voyant ces visages réguliers et fins, ces tailles sveltes, ces bouches souriantes et gracieuses. Les Mégariennes ont un air de famille, et cela n'est pas commun au siècle où nous vivons. Comment distinguerais-tu un paysan lorrain d'un Normand, un Breton d'un Auvergnat? Les races ont été partout si souvent croisées que, dans tous mes voyages, les Arlésiennes, avec leurs grands yeux immobiles, leur profil magistral, leur stature un peu lourde comme les statues romaines, les montagnards du Latium que Léopold Robert a peints dans tous ses tableaux, et les filles de Mégare sont les seules gens qui m'aient paru avoir conservé un type caractéristique. Les filles de Poros sont jolies, elles ont la taille bien prise, le teint frais, le regard vif, l'expression fine et agaçante; mais les Mégariennes sont belles : elles ont les traits réguliers, le visage noble. L'art pourrait chercher là des inspirations fécondes, car le style y est uni à la simplicité, et l'expression de la vie cachée anime la beauté quelquefois morne des lignes et des contours. Je ne dédaigne plus les lignes comme autrefois; je ne crois plus que l'expression et le mouvement suffisent à l'art des maîtres, et j'ai été charmé de rencontrer à Mégare des femmes dont la silhouette inanimée serait encore un digne objet d'étude et d'admiration. Décidément, la supériorité de l'intelligence, la bonté de l'âme ne

rendent pas beau : tout ce qu'elles peuvent, c'est de rendre moins laid; mais le premier élément de la beauté physique, c'est cette pureté et cette élégance des contours que le statuaire s'étudie à reproduire. Quelques exemples domestiques, et surtout le souvenir de N*** font que je sais bon gré aux Mégariennes d'avoir non-seulement les yeux caressants et les lèvres fines, mais aussi le front pur et le nez bien pris. Savez-vous qu'un peintre est plus embarrassé de rencontrer un nez bien fait qu'un regard expressif?... Les belles Mégariennes sont donc des filles accomplies. Il faut tout dire : ce qui fait ressortir l'uniformité du type, c'est l'uniformité du costume. Donnez aux Arlésiennes des chapeaux de Paris et des chapeaux ronds aux beaux bergers bruns des montagnes latines, et vous ferez qu'en un instant ils ressembleront bien davantage à vous, à moi, à tout le monde. Un vêtement banal vulgarise presque toutes les tournures et presque tous les visages. Les Mégariennes ne sont vêtues ni comme les femmes de Corinthe, ni comme celles d'Athènes, et c'est un peu pour cela qu'elles ne leur ressemblent pas. Le vêtement principal est une espèce de chemise blanche à manches flottantes, souvent brodées; pardessus elles mettent une sorte de robe ou plutôt de justaucorps sans manches en étoffe de laine bleue ou en serge rayée. Cette robe, qui ne descend que jusqu'au genou, est entr'ouverte et laisse apercevoir une partie de la jupe blanche et la gorgerette. Le mouchoir blanc serré dont elles encadrent leur figure leur donne un aspect singulier qui fait penser autant à nos nonnes

qu'aux odalisques de l'Orient. D'où vient ce costume? son origine est au moins douteuse. A Mégare, on parle le grec sans aucun mélange d'albanais.

D'antiquités peu ou point. Quelques pierres d'une muraille cyclopéenne qui marquent l'enceinte de la citadelle antique, des colonnes brisées, des inscriptions douteuses, voilà tout. Il ne faudrait pas croire qu'on rencontre à chaque pas des temples comme le Parthénon. Mycènes a ses lions et son tombeau d'Agamemnon, Hiéro son théâtre, Phigalie son temple d'Ictinus, Athènes son temple de Thésée et son Acropole; mais, en dehors de ces grandes ruines, la Grèce est pauvre, et, dans la partie que nous avons parcourue, il faut presque toujours oublier l'art et l'histoire pour n'admirer que la nature. Je m'y résigne très-volontiers.

Le lendemain, nous prîmes, sur le versant des Géraniens, la route de l'Isthme. Des deux sentiers qui mènent de Mégare à Corinthe celui qu'on prend le plus communément, après avoir franchi les premiers contre-forts de la chaîne de montagnes qui isole le Péloponèse de la Grèce continentale, descend par des pentes rapides et irrégulières jusqu'à la grève; et là, il se prolonge parmi les quartiers de roc éboulés entre la mer qui le ronge et les grandes roches scironniennes qui le menacent. Je ne puis vous dire combien ce passage qu'on met plus d'une heure à traverser est d'un effet grandiose, ni vous faire comprendre d'un côté la grâce de la mer Saronique immobile et des rivages d'Égine et de l'Argolide que le soleil au zénith

couvrait de vapeurs chaudes et lumineuses, et de l'autre la majesté de cette montagne déchirée, parsemée de pins, jaunie par l'eau des pluies et des torrents. A la descente, le sentier est très-étroit, et quelquefois, pendant les orages de l'hiver, il disparaît complétement. Aussi, dans ce pays des mauvais chemins, l'a-t-on nommé le mauvais chemin par excellence (Kaki-Scala). Ces lieux portent encore le nom du brigand Scirron qui guettait là les voyageurs pour les précipiter dans la mer. Un de nos camarades, à qui la tête tourne aisément sur le bord des pentes escarpées, a imaginé une explication ingénieuse de cette allégorie. Scirron, c'est le vertige; Thésée, qui vainquit Scirron, serait l'auteur de la voie Hellénique dont on retrouve çà et là quelques débris avec la trace encore sensible des roues des chars. Scirron paraît renaître; il serait temps qu'Athènes envoyât un nouveau Thésée réparer la route et reconstruire le mur en parapet. Cependant, pour un piéton et même un cavalier bien monté, c'est un sentier charmant qui ne présente aucun danger. Et le voyageur perdrait beaucoup s'il rencontrait dans ces lieux déserts et sauvages des cantonniers, des voitures, et une route royale aplanie. Cela cesserait d'être sublime pour être banal.

Bientôt le terrain s'aplanit; et après quelques heures de marche dans un désert où nous n'avions rencontré qu'un gros troupeau de chèvres pétulantes, nous nous sommes arrêtés, à quelques pas d'un corps de garde et d'un hameau ruiné, sous l'ombrage d'un arbousier gigantesque. Burnouf est bien heureux, il

dessine; et, presque à chaque halte, il enrichit d'un paysage qui me remplit de jalousie son album de voyage.

Un accident, qui par bonheur n'eut pas de suite, gâtait un peu pour moi cette belle journée. J'avais depuis quelques jours un grand malaise que le mouvement dissipe généralement. Parti plein de joie et d'espoir, j'arrivai à Mégare brisé de fatigue et me tenant à peine sur mes jambes à Kinéta, j'étais rompu. Mon cheval m'emportait comme un paquet. J'avançais, sans dire un mot, les yeux mornes et fixes sur ce beau pays dont je ne comprenais qu'à moitié le charme. J'eus beaucoup de peine à garder bonne contenance jusqu'au port de Kalamaki où je déclarai que j'avais besoin de me coucher à l'instant. Était-ce la fièvre? Je le craignais, et ne pouvais m'empêcher de trouver que la maudite choisissait fort mal son temps.

La nuit fut assez bonne; mais au réveil, j'étais très-faible; huit heures de cheval presque sans nourriture ne m'avaient pas laissé beaucoup de force. Je me décidai à gagner Corinthe où il y a un hôtel, et à attendre là que ma position s'éclaircît. . . . . . .

En traversant l'isthme qui est couvert de ruines de tous les temps, nous vîmes d'abord les débris de la ville où se célébraient devant tous les peuples de la Grèce, en signe d'union et de fraternité, les jeux Isthmiques; puis le canal inachevé qui devait joindre les deux mers; et la muraille de défense si souvent reconstruite qui garantissait le Péloponèse contre les invasions du Nord.

L'isthme joue un grand rôle dans l'histoire grecque, et j'ai quelquefois été tenté d'en faire le sujet d'un mémoire. La nature l'a jeté là comme un lien et tout à la fois comme une séparation. Sans lui, la mer Ionienne et la mer Égée seraient unies; sans lui, les populations rivales de la Morée et de la Roumélie seraient séparées. Creuser un canal, travail possible mais gigantesque, c'est établir des communications directes entre les riverains des deux mers, rapprocher Patras d'Égine, Corfou de Syra, l'Italie de l'Orient. L'institution des jeux Isthmiques est une des formes que prit chez les anciens l'idée de l'unité politique de tous les peuples de race grecque. Cette muraille au contraire rappelle combien cette unité fut souvent rompue et peu sincèrement cherchée. Chacun de ces chapitres donnerait matière à des considérations assez graves, qui ne seraient pas sans intérêt même au point de vue de l'histoire contemporaine.

J'ai passé deux jours à Corinthe, très-triste et un peu inquiet. Heureusement un médecin bavarois m'a remis en selle. Mon indisposition n'était pas un commencement de fièvre, mais un simple refroidissement. Maudit pays où l'air et le soleil sont si dangereux!

Corinthe est un séjour très-maussade : le climat est malsain; l'atmosphère chargée de brouillards; nous avions hâte d'en sortir, Burnouf surtout qui la connaît déjà, et qui perdait son temps à m'attendre. Pour essayer mes jambes, j'allai revoir les sept colonnes et une belle fontaine dans une grotte qu'on appelle les Bains de Vénus. Le bon docteur nous racon-

tait ses voyages en Grèce et nous exposait ses théories républicaines; c'est un terroriste qui veut en Allemagne des Marat et des échafauds, et tout cela le plus innocemment du monde. Il me tâta le pouls une dernière fois, et me dit : « Vous êtes guéri. Hâtez-vous d'aller respirer l'air des montagnes. » Je le remerciai et partis.

Le 29 septembre, nous avons gagné le lit d'un ruisseau que les anciens appelaient le Cléontès, et qu'on appelle aujourd'hui, je ne sais pour quelle raison, la Longue-Rivière. Dans cette région, tous les terrains sont de marne; des collines tranchées à vif par des éboulements prenaient aux rayons du soleil des couleurs étranges. Après avoir déjeuné dans le lit même du ruisseau, auprès d'une petite source, nous sommes arrivés dans la plaine de Cléones, plaine à peu près inculte qu'enferment de hautes montagnes massives; traversant les débris de l'ancienne ville et des coteaux escarpés tout à fait stériles, nous sommes entrés dans la plaine de Némée, où se célébraient les jeux Néméens. On y trouve encore l'emplacement du stade, au sommet d'une petite montagne; je suis allé voir la grotte du fameux lion de Némée : un essaim d'abeilles y faisait paisiblement son miel. Jusque-là notre route était assez aride; les lignes des montagnes étaient confuses et éclairées; la plaine desséchée, sans fleurs, sans verdure. Aussi fûmes-nous ravis d'entrer dans les plaines de Phlionte; elles sont couvertes de jeunes vignes où l'on vendangeait. Une petite rivière sort d'une gorge resserrée entre des rochers bizarres pour l'arroser dans toute son étendue; au déclin du soleil,

c'était un paysage d'une naïveté et d'une douceur charmante. Nous ne marchions que depuis cinq heures; mais je devais me ménager; et nous fîmes halte pour la nuit dans le bourg de Saint-Georges.

Le lendemain, je m'éveillai dispos et plein de force. Il était temps. Car ce devait être la plus longue et la plus belle journée du voyage.

Avant de quitter la plaine de Phlionte, laissant à droite les ruines ou l'emplacement de cette ville, on traverse un petit ruisseau très-limpide : c'est le célèbre Asopus, aimé des anciens, qui va se jeter dans la mer de Sicyone pour reparaître (la Fable le veut ainsi) à Milet, sur la côte d'Asie, sous le nom si souvent chanté de Méandre. De là, on gravit pendant deux heures de laides montagnes fort nues; et on arrive enfin par une pente roide dans la Stymphalie. Nous avons descendu la plaine en suivant un ruisseau qui va porter ses eaux appauvries au lac Stymphale, et, après cinq heures de marche, nous avons été heureux de mettre pied à terre sous un grand saule qui ombrageait la plus fraîche et la plus jolie des sources. En mangeant sur nos genoux, nous admirions cette campagne si calme, si verte, si féconde. Les champs étaient couverts de maïs presque mûr et d'une grande plante très-commune en Arcadie, que les Grecs appellent Kalambocchi; quelques troupeaux paissaient dans les friches; et le soleil donnait à l'horizon des teintes douces qui contrastaient singulièrement avec l'aspect lugubre que la poésie des anciens prête à Stymphale. D'ailleurs, nous avions beau ouvrir de grands yeux,

nous ne découvrions pas le lac; seulement, çà et là, quelques petites nappes d'eau dormante interrompaient les cultures. Nous étions mystifiés. Mais peu à peu nous avons rencontré les grandes sources, puis une voie antique qui nous a conduits au rocher sur lequel était bâtie l'ancienne ville; et, de cette petite élévation, l'aspect changea brusquement. L'eau n'apparut pas comme par enchantement, il faut bien le dire : ce lac, que je me figurais mirant dans des eaux insondables des rochers sauvages et des sapins séculaires, se dessèche au printemps, et ce n'est qu'aux moissons rentrées et aux premières pluies d'hiver qu'il se remplit. La fonte des neiges le comble et le rend souvent dangereux. C'est à cette époque, et aux premiers rayons du printemps, qu'il faudrait le voir pour le reconnaître. Mais il n'est pas impossible de s'en figurer l'effet quand on regarde les montagnes dont il est bordé. De notre saule, nous ne les avions vues qu'à peine et fort mal. De l'ancienne ville, elles ont ce caractère désolé qu'on cherche en elles. Six ou sept montagnes arrondies forment une chaîne circulaire, sans issue, couverte au sommet, non plus de ces jolis pins au feuillage tendre et délicat qui égayent les montagnes de l'Attique, mais de ces sapins noirs qui donnent au paysage assombri tant de mystère. En face de ces barrières qu'on ne peut franchir, sur ces roches désertes, quand les torrents roulent et que l'eau monte, on doit éprouver quelque chose de cette terreur involontaire qu'inspire une peinture dramatique du déluge.

En remontant la petite vallée de Lafka, entre le Cyllène et les montagnes de Stymphale, séparés du lac de Phénéos ou de Phonia par une chaîne élevée et à pente roide, nous nous demandions : qu'allons-nous voir? Un étang desséché, ou un lac véritable? La Grèce n'a-t-elle, en fait de lacs, que des marais comme ceux de Copaïs?... Un de nos livres parlait de marécages desséchés, un autre du riant vallon de Phonia. Nous étions exposés à ne rencontrer que des vignes et une moisson de maïs. C'est dans cette appréhension que nous avons gravi pendant plus d'une heure une montée pierreuse très-pénible. Enfin, nous arrivons au col. L'arrivée au col, c'est l'heure solennelle pour le voyageur qui traverse des montagnes, c'est l'heure où, jetant derrière soi un dernier regard d'adieu, on entre dans un monde nouveau. L'acte est fini, l'acte commence, le rideau se lève.

Ici, l'effet fut magique. Ravis l'un et l'autre par la grâce pittoresque et la majesté inattendue de ce spectacle, nous regardions sans nous rien dire l'admirable lac qui couvrait la vallée à quatre cents mètres au-dessous de nos pieds. Ce n'étaient plus des bas-fonds fangeux, ni des eaux croupissantes, mais un vrai lac, si profond qu'on ne l'a pas sondé, dont les eaux transparentes et calmes comme un miroir nous apparaissaient contenues par les bords escarpés de montagnes rapides. Ces montagnes et le bassin qu'elles encaissent font l'effet d'un grand vase irrégulier à moitié rempli. Depuis Corinthe, nous montions sans cesse; le niveau des eaux du lac s'élève à sept cent cin-

quante mètres au-dessus des eaux de la mer, et le col le plus bas des chaînes qui l'environnent n'a pas moins de onze cents mètres. Aussi trouve-t-on près des cimes la température et la végétation des régions élevées. Nous étions entourés de vieilles forêts de sapins, moins ravagées que les forêts de l'Attique, parce que la contrée est plus déserte. Et sous les arbres, le sol aride n'était parsemé que de hautes fougères. Les contours du lac ne sont pas symétriques; ils se brisent en maint endroit, et le plus souvent pour suivre des courbes harmonieuses. A l'occident et au midi surtout, il s'enfonce dans les montagnes en se rétrécissant peu à peu, et ménage ainsi des effets de perspective lointaine et d'ombres projetées qui conviennent aux paysages du plus haut style. Assurément, il est au monde beaucoup de lacs qui sur la carte occupent dix fois plus de place; mais je doute qu'il y en ait un seul qui soit plus complet et mieux dessiné. C'est le propre de la nature grecque d'être partout sublime dans sa simplicité, et grandiose par les proportions quoique très-resserrée dans l'espace. Montrez un dessin du lac Phonia, sans dire l'échelle, et cela paraîtra immense comme les Alpes. Le soleil allait se coucher; les premières ombres du crépuscule donnèrent à cet horizon un aspect plus sévère; le silence et la solitude nous laissèrent tout entiers à nos impressions. Un des caractères de la nature en Grèce, c'est la variété infinie; elle est inépuisable en nuances et en contrastes. Nous sortions des pins et des lauriers roses de Corinthe, nous allions entrer dans les clair-chênes

et les platanes de la vallée du Ladon; on change ainsi trois fois dans un seul jour, non pas seulement de point de vue, mais de nature et de pays. Le lac Phonia est un accident, une exception. Ceux qui ne l'ont pas vu ne peuvent pas le comprendre par analogie : c'est un paysage de la Suisse ou du Tyrol mêlé par mégarde à un album de Grèce.

Les eaux du lac ont, comme celles de Copaïs et de Stymphale, un écoulement souterrain; elles s'échappent par des katavothra, canaux mystérieux qui traversent les montagnes, et se dégorgent dans des bassins moins élevés, mais sans que l'on sache en quels lieux, car on confond l'eau qui provient de ces infiltrations cachées avec l'eau venue directement des sources ordinaires.

En 1828, les katavothra se bouchèrent on ne sait comment, ni pourquoi; mais il est facile de supposer que sur une distance de trois ou quatre lieues un mouvement de terrain dans la montagne que l'eau ronge et mine, s'opposa tout à coup à son passage et lui résista pendant quelques années. Les eaux, qui n'ont que cette voie pour s'écouler, montèrent peu à peu et envahirent les rives où les gens du canton semaient le maïs et cultivaient la vigne. Puis, en 1833, l'eau s'écoula brusquement et reprit son niveau accoutumé. La joie qu'inspira ce changement fut courte; en 1835, l'eau monta de nouveau et depuis treize ans elle monte ainsi, toujours, toujours; les champs cultivés disparaissent un à un; les habitants se désolent, et désertent; le petit bourg de Phonia a déjà perdu la moitié

de sa population. Où le fléau s'arrêtera-t-il?... Le même phénomène s'est produit plusieurs fois dans l'antiquité; un jour, c'est Pausanias qui le raconte, l'ancienne ville de Phénéos fut submergée par l'inondation; un autre jour, Barthélemy le rapporte d'après les géographes grecs, le dégorgement inattendu des katavothra longtemps fermés inonda toute la vallée du Ladon. Si cela est vrai, on peut supposer qu'il y a une correspondance secrète entre le lac de Phonia et les sources de cette charmante rivière qui commence à couler de l'autre côté des montagnes.

Le lac n'est pas enfermé de toutes parts comme les petits lacs qui remplissent d'anciens cratères; au nord il se dégage sur l'étroite vallée de l'Aroanius; c'est de ce côté seulement que ses rives sont peuplées. Nous y arrivons après avoir suivi pendant trois heures le sentier sinueux qui serpente sur le flanc de la montagne. Nous passons au pied d'un monticule qui s'avance dans le lac en promontoire et sur lequel était bâtie la ville antique; et à travers les vignes, dans un petit chemin creux bordé de sureaux, d'églantiers, de lianes vigoureuses et de pampres, nous montons au joli bourg qui l'a remplacée. Phonia ressemble exactement aux portraits qu'on nous fait de certains villages de Suisse et d'Allemagne. Les maisons sont bâties sur la pente, en amphithéâtre, à quelque distance l'une de l'autre, et presque cachées par de grands arbres. C'est le plus joli village de la Grèce.

Nous y arrivions à la nuit tombante, après avoir marché plus de onze heures, sans nous en apercevoir.

Tant il est vrai qu'en voyage ce qui fatigue le plus, c'est l'ennui. Sur la petite place où s'élèvent l'église et la maison commune, le papas, le parédros (adjoint du dimarque ou maire) et quelques paysans désœuvrés nous entourent, nous interrogent, nous content leurs malheurs. Nous mourions de faim, mais nos agoyates que nous avions fait passer par un chemin plus court pour ne pas les attendre s'étaient attardés; nous n'avions donc ni la viande, ni la casserole. Les échos du lac répondaient seuls aux cris des gens que notre courrier échelonnait pour appeler les traînards. Cela même n'était pas sans charme. Enfin une voix lointaine répondit, et vers huit heures, nous soupions dans la maison commune où l'on nous avait offert un gîte avec beaucoup de grâce. De nos fenêtres, nous apercevions le lac et les montagnes à travers les arbres.

Pour moi, je vous l'avoue, je serais volontiers resté à Phonia au moins un jour; j'aime à jouir longtemps, tout à mon aise, des bonnes affections, des beaux lieux, des douces pensées qui se rencontrent sur mon chemin; mais mes camarades ne savent guère s'arrêter.

Le lendemain, 1^er^ octobre, nous avons le plaisir de longer encore les rives du lac pendant toute la matinée, et, des clairières de la forêt, il a des formes et des couleurs charmantes. Plus beau que la veille, il a pour arrière plan l'admirable chaîne du Cyllène, la plus haute et la plus belle des montagnes de l'Arcadie. Enfin, nous atteignons à regret le fatal col qui doit nous cacher ces paysages si pleins d'attraits pour nous, et par une descente roide, tenant nos chevaux à la main,

nous allons déjeuner au bourg de Lykouria, dans une plaine qui nous parut médiocre. Mais, si près de Phonia, quelle plaine nous eût semblé belle? Nous ne sommes plus qu'à une heure des sources du Ladon, c'est-à-dire au seuil de l'Arcadie des bucoliques. Je crois pouvoir faire une halte et reprendre haleine. Au revoir.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A RÉMILLY.

Athènes, 2 novembre 1848.

Nous nous sommes arrêtés, si je ne me trompe, sous le gros chêne de Lykouria. Mais avant de poursuivre, je m'aperçois d'une lacune considérable que tu ne me pardonnerais pas, mon grand chasseur. Le plaisir que tu prends à me raconter tes exploits m'indique bien que tu ne serais pas fâché de savoir si les chasses de Grèce sont merveilleuses comme on le prétend, et s'il suffit de se mettre derrière un buisson pendant une heure pour charger son mulet de gibier.

Il faut beaucoup rabattre de tous ces contes. Mais il est certain que pour un montagnard adroit et surtout agile, les bonnes fortunes ne seraient pas rares. On rencontre en Grèce, et cela s'explique par la nature accidentée du terrain et par la brusque transition des températures, du gibier de mainte espèce. Je doute que le lion de Némée ait laissé des héritiers; mais Hercule n'a pas dépleuplé de sangliers les forêts de l'Éry-

manthe, ni d'oiseaux de proie les eaux de Stymphale. Les bêtes fauves sont assez nombreuses dans les montagnes que l'incendie n'a pas encore déboisées. Le moindre poil et la plume, comme vous dites, pullulent sur les collines et dans les plaines, surtout dans les îles basses comme Égine. Pour moi, voici ce que j'ai vu de mes yeux sans me détourner de mon chemin et sans descendre de mon cheval.

Athènes a des corbeaux et des faucons qui planent et croassent au-dessus du Parthénon, des chouettes surtout qui multiplient leurs nichées dans ses ruines; mais sa plaine est trop sèche pour nourrir beaucoup de lièvres et de perdrix; notre secrétaire s'est couvert de gloire l'automne dernier en tuant l'unique canard qui ravageait les marais de Phalère; et depuis ce temps-là les Athéniens n'ont pas plus de chasse au marais que de chasse en plaine. Ils s'en consolent en tuant quelques tourterelles égarées, des grives sur les oliviers du Céphise et des becfigues dans leurs vignes. Un peu plus loin, en longeant la mer, pour aller de ma villa de Scaramanga à la plaine de Thria, nous vîmes un chevreuil effarouché remonter au galop le versant du mont Icare. Dans les pins de Mégare, c'étaient d'humbles merles et quelques coqs de bruyère. Le chant des oiseaux me charmait en descendant les roches scironniennes... Mais quoi? gibier à cendrée, c'est gibier d'apprenti. Cependant, notre courrier pour se distraire déchargea ses pistolets sur un malheureux canard qui digérait immobile à quelques pas du rivage. Il eût manqué quelque chose au paysage de Stymphale si

trois grands aigles n'avaient pas traversé l'air au-dessus de nos têtes, les ailes étendues. L'aigle est l'habitant naturel de ces lieux froids et sauvages; le roi des oiseaux n'aime pas le voisinage de l'homme; il place son aire loin de nos demeures et prend son vol dans des régions où les balles des plus adroits n'atteignent pas. Tu aurais perdu ta peine à Stymphale; mais à Phonia, quelle fête! L'eau du lac était dans plusieurs directions noire de canards et de poules d'eau. C'était chose curieuse de voir combien ces bêtes sont familières et peu craintives. Qui les troublerait? L'eau est sans fond; et sur toute l'étendue du lac, ni pour la chasse, ni pour la pêche, on n'a jamais lancé une seule nacelle. Personne ne peut donc y venir brûler sa poudre. Nous avions les bandes à notre portée; deux coups de pistolets n'en firent pas envoler un seul; mais un vautour parut sur les montagnes: aussitôt on entendit de toutes parts un immense bruit d'ailes dont ton cœur aurait tressailli; le vautour seul a droit de chasse sur ce vaste étang. Cela t'allèche-t-il?... Je rougissais un peu de ne pas vous rapporter au moins une plume arrachée à l'aile de ces pauvres bêtes qui restaient à vingt pas de nous, sans défiance et par milliers. Il suffisait de tirer au hasard, mais je n'aurais pas voulu faire rire de ma maladresse.

Notre arrivée à Lykouria est un événement: c'est un dimanche; les paysans désœuvrés ne savent que faire de leur temps; ils nous entourent, ils nous mangent des yeux, ils nous tuent de questions. J'ai le bonheur de ne pas savoir le grec. Burnouf essuie le feu brave-

ment. Nous déjeunons au milieu de cette foule. Les Grecs sont insupportables par la familiarité de leurs manières et l'indiscrétion de leur langage. Le voyageur qui passe devient leur proie, et, les envoyât-il au diable, il est forcé de subir les poses théâtrales, l'ignorance et la stupide vanité de ces gens-là. Le maire est à leur tête, et si ce n'est pas le maire, c'est le curé. Ici le curé est un vieux drôle qui dit du mal du dimarque et du roi; un gendarme vient au nom du dimarque et des lois réclamer des gens de bonne volonté : trente brigands se sont réunis à Karytène, il faut que les communes s'arment et marchent pour les dissiper. Le gendarme parle net, il menace, il se met en colère; les paysans se grattent l'oreille, mais ils vont marcher. Qu'en pense M. le curé? M. le curé dit que les brigands ont bien raison, et qu'on est bien fou de risquer sa peau pour affermir sur son trône un mauvais roi. Encore si le roi était russe, mais un catholique!... Voilà comme on traite la politique en Arcadie, et comme on la mêle à toutes choses. Les paysans écoutent volontiers ces beaux discours. Le gendarme s'en retourne seul, et Karytène est ravagée.....

De Lykouria nous descendons en une heure aux sources du Ladon. L'endroit est peu pittoresque; l'eau sort à grands flots d'une roche grise; elle est excellente à boire, et d'une remarquable transparence. La vallée du Ladon s'ouvre devant nous, mais peu marquée à l'origine; le lit de la rivière n'est même pas encore dessiné; l'eau glisse au hasard sur le gravier. Il était trois heures, et nous n'avions pas arrêté notre itiné-

raire; valait-il mieux suivre le Ladon depuis sa source jusqu'à l'Alphée, ou le quitter quelquefois pour y revenir après avoir étudié aussi les petites vallées de ses affluents et le système de montagnes dont ces affluents descendent? La seconde méthode nous parut préférable, et nous eûmes d'autant moins de peine à nous décider que la vallée de l'Aroanius brillait des plus douces couleurs au déclin du soleil et qu'en remontant ce joli ruisseau nous arrivions après deux petites heures de marche à un bon village, d'où la vue embrasse toute la Clitorie et les gorges du grand mont Kelmos.

Les jours les plus mémorables de la vie ne sont pas toujours les plus doux; les spectacles les plus grandioses ne sont pas dans un voyage ceux dont on jouit le mieux; plus tard, sans doute, c'est à ceux-là que la mémoire s'attache, et la raison le veut ainsi; mais sur le moment même, il est des beautés simples qui, sans frapper nos yeux du même éclat, nous charment davantage et nous remplissent d'un sentiment d'aise et de bien-être inexplicable. C'est à peu près ce qui nous arriva en remontant l'Aroanius; la vallée est étroite, dominée des deux côtés par de hautes montagnes vertes et fraîches, grâce au ruisseau qui l'arrose dans toute son étendue. Les rivières de l'Arcadie ont ceci de particulier qu'elles gardent de l'eau toute l'année. Nous marchions dans un sentier sinueux, bordé de haies fleuries et parfumées. C'était la température et la végétation de nos pays; à quelques pas des sapins de Phonia, nous ne trouvions plus que les arbres de la

Seine ou de la Moselle et les herbes de nos prairies. Le ciel même n'avait plus cet éclat un peu dur des climats chauds; le soleil avait amorti le feu de ses rayons; et la lumière donnait aux sureaux et aux églantiers de la haie, aux saules du ruisseau, des nuances chaudes et douces tout à la fois qui me rappelaient l'harmonie et la naïveté de nos paysages de Lorraine dans les beaux jours d'automne. Il me sembla que je revenais de la mare de Breuil, un peu avant la nuit tombée; je retrouvais dans la nature les mêmes couleurs, dans l'horizon les mêmes silhouettes. Et je me sentais plus heureux de rencontrer ainsi quelque chose de mon Rémilly que de parcourir les myrtes du Pentélique ou les lauriers roses d'Épidaure. Certains voyageurs n'aiment à découvrir sur leur route que ce qui ne ressemble pas à leur pays; et moi, mes joies les plus vives sont de saisir les analogies fugitives qui me font penser au mien.

Partis des kalyvia de Mazi le 2 octobre, nous traversons la jolie plaine et les ruines de Clitor, puis nous regagnons la vallée du Ladon en franchissant une grosse côte pierreuse, boisée en clair chênes, où croassaient à tue-tête d'innombrables geais. Le Ladon nous apparaît grossi et rapide; des platanes gigantesques ombragent son lit. La plaine qu'il arrose est couverte de maïs et de vignes où l'on vendange. Nous déjeunons sur l'herbe, sous les arbres de la rive; puis nous longeons la rivière pendant une heure, jusqu'à un pont qui nous fait passer sur la rive gauche et qu'on appelle le pont de la Dame... La Dame, est-ce une châtelaine

franke du treizième siècle? Le pont, du reste, est assez étroit, construit en dos d'âne et mal chaussé, comme les ponts turcs; et je ne le traverse pas sur mon cheval sans quelque appréhension. Les ponts sont très-rares en Grèce, mais là même où le temps en a respecté quelques-uns, le plus sage est de passer sous l'arche, à gué. Un paysagiste ne se lasserait pas de ces beaux lieux. Les platanes séculaires qui se penchent sur le torrent rempliraient de gros albums : je n'ai jamais vu de plus beaux arbres; quelques saules mêlent cà et là à cette verdure orientale leur feuillage grêle et pâle; le pampre, dont les feuilles rougissent, et le lierre s'enlacent aux troncs noueux et grimpent jusqu'aux dernières branches. Aux abords du pont, l'aspect devient grandiose; la vallée se rétrécit; le torrent roule dans une gorge profonde entre deux masses énormes de rochers tapissés de buissons qui menacent de s'écrouler sur la tête des passants. Parfois le Ladon disparaît presque sous les branches entrelacées des arbres; nous marchions à quelques pas de là, dans un taillis de charmille, écoutant le bruit sourd de ses flots qui nous trompait sur sa largeur; ce n'est qu'un petit ruisseau, baiguant une petite vallée; mais la nature de la Grèce est si féconde et si variée, que nous éprouvions sur ses bords des impressions aussi vives, aussi diverses qu'en suivant le cours d'un grand fleuve.

Tout à coup les montagnes s'élèvent; la rivière, qui n'est pas encore à cinq lieues de la source, semble traverser un pays nouveau; après cette gorge formée par des rochers, elle se dégage un instant, mais

pour tourner entre de très-hautes chaînes avant de gagner les célèbres campagnes du Liodora et de se retrouver dans des plaines qu'elle laisse à l'Alphée l'honneur de nommer de son nom. Nous aurions volontiers suivi tous ces détours, mais la carte n'indiquait aucun sentier; et notre courrier ne connaissait pas la contrée; il fallut couper en ligne droite à travers les montagnes pour trouver un gîte. C'est la plus rude épreuve de notre voyage : nous montons au hasard où le sentier nous mène; mais bientôt il s'arrête, nous avons perdu la trace; nos chevaux marchent à l'aventure sur une pente escarpée, déserte et nue; pas un village, pas un passant, pas un troupeau : à six cents mètres au-dessous de nos pieds, le Ladon coulait au milieu de ce paysage sauvage et grandiose. Enfin, après avoir longtemps erré, maugréé, crié, nous trouvons quelques chaumes, quelques oliviers, puis une vieille femme, mais elle ne sait pas la route; puis des hommes qui nous disent : c'est bien le chemin, marchez, marchez encore une heure! L'heure passe, le chemin s'allonge, le désert recommence, nous doutons de la route et du voisinage des maisons près de ces plateaux sans culture et sans végétation; le soleil est déjà couché; la nuit tombe et très-vite. Dans le crépuscule, nos chevaux harassés posent mal leurs pieds au milieu des pierres; aucune lumière, nos cris meurent sans réponse. Devant nous, où est le village? Derrière nous, où sont nos agoyates et le cheval qui porte nos deux lits et notre souper? Nous avions néanmoins encore la force de reconnaître et d'admirer la

majesté de ce paysage. Mais nous avions faim et sommeil. Cela gâte un peu les aventures. Enfin, la route est plus frayée ; nous entendons les chiens aboyer au loin ; nous avons franchi le sommet, et, vers sept heures, aux étoiles, nous entrons dans le gros village de Vervitza.

La population s'attroupe : « Êtes-vous médecins ? M. le dimarque a la fièvre. » Burnouf leur répond que M. le dimarque n'a qu'à se coucher et faire diète. Le conseil paraît profond et singulier. Dans toute la province que nous avons visitée, on n'a pas plus de trois médecins, et aucun principe d'hygiène domestique. Le malade sort, boit et mange, ou parfois se couche par terre au soleil. La nature guérit les uns par hasard et emporte les autres par pitié. Les questions se croisent : « D'où viens-tu, Effendi ? Où vas-tu ? Qui es-tu ? Quel est ton pays ? As-tu un roi ?... » Un jeune homme s'approche, et nous dit : « Venez coucher dans la maison de mon père. »

Nous le suivons ; la chambre est propre, mais, hélas ! on s'empresse peu de nous y laisser seuls. Sur les tapis qui entourent la chambre, à la mode turque, se rangent en silence vingt badauds ; le maître de la maison, un personnage, s'assied près de nous et engage la conversation. Burnouf fait des questions et des compliments. On répond aux questions tant bien que mal ; et aux compliments en se rengorgeant..... Enfin nos agoyates arrivent ; on nous sert notre petit souper ; les vingt comparses, sans bouger, ouvrent de grands yeux pour nous voir manger. Après souper,

partiront-ils? Hélas! non. Sans façon, je me déshabille; ils comptent les vêtements que j'ôte. Enfin, la patience me manque; j'appelle Antonio : Faites-moi donc dételer ces garnements-là. Il les chasse et nous dormons.

Je dois dire à la décharge des habitants de Vervitza que j'ai compris quelque chose à leur patois. La langue grecque est mieux parlée en Arcadie qu'à Athènes; on y rencontre moins d'albanais, de turc, de français et d'italien, et, par conséquent plus de grec. Cela mérite bien quelques éloges.

Nous partons le 3 octobre, mais notre équipage est démonté par les fatigues de la veille; un de nos hommes nous quitte avec un cheval à moitié mort. Nous regagnons le Ladon près des ruines de l'antique Telpusse. En suivant des yeux le cours du Ladon jusqu'à l'Alphée, nous avons devant nous un horizon magnifique; les montagnes de l'Alphée, depuis Karytène jusqu'à Olympie, se dessinent sur un ciel bleu où courent avec des menaces de pluie quelques nuages blancs. Le Ladon coule toujours sur un lit de sable parsemé de platanes. Les rives sont couvertes de fleurs. Ce ne sont plus seulement des cyclamens comme aux roches Scironiennes, ni quelques liserons égarés comme à Clitor; ce sont de gros bouquets aux mille couleurs : tant de fleurs! tant d'eaux courantes! tant d'herbes vertes et de doux ombrages! Que nous nous sentions loin des chaumes desséchés de l'Attique et des sables arides de l'Ilissus! Nous nous laissons attarder par les charmes de la vallée; déjà le soleil s'abaisse à l'ho-

rizon quand nous arrivons sur les hauteurs de Rhénési et nous craignons d'arriver aux bords de l'Alphée aussi tard qu'à Vervitza. Cependant il serait triste de coucher sous des huttes de charbonniers. Or, à Rhénési, les habitants, trouvant qu'il est trop dur d'aller chercher des pierres à deux lieues, aiment mieux se passer de maisons que de se donner tant de peine. Un berger que j'accostai au bord de la Langada nous sauva; il nous conduisit droit comme une flèche à travers les ravins et les collines; et, comme par surprise, nous sommes arrivés une heure avant le coucher du soleil à Hagiannis, petit village bâti sur un des plateaux qui couvrent la rive droite de l'Alphée.

Là, du moins, on ne nous offre pas de prétendue hospitalité; nous trouvons dans un véritable khani une petite chambre où nous nous enfermons tout seuls à notre gré, où nous dînons à notre aise, où nous nous déshabillons sans témoins. Avec une perche, nous grimpons sur une terrasse de terre qui sert de toiture à la maison, et là nous attendons en contemplant la vallée de l'Alphée que le soleil se couche derrière les montagnes, dans la direction de la mer Ionienne.

L'Alphée, le roi des fleuves, le fleuve des bergers et des poëtes, est presque une rivière; son lit de sable est très-large et garde la trace des eaux torrentielles qui le remplissent à la fonte des neiges. L'Alphée d'octobre n'en couvre qu'une partie; là où l'eau manque, les platanes verdissent; les torrents desséchés ont en Grèce le mérite d'être des ruisseaux de verdure et de fleurs.

En quittant Hagiannis, nous descendons jusqu'aux platanes de la rive; nous passons à côté de douze pierres, seul débris des murailles de l'antique Hérée; puis nous traversons à gué d'abord le Ladon, grossi depuis la source par une vingtaine de ruisseaux, et qui cependant ne s'élève pas au-dessus de la sangle de nos chevaux, puis l'Érymanthe, rivière célèbre aussi chez les poëtes, mais moins bruyante, et qui me semble couler dans une vallée très-inférieure à la vallée du Ladon. Nous déjeunons dans le lit même de l'Érymanthe, au pied d'un gros arbre couvert de lierres; puis, quittant pour un instant la vallée de l'Alphée, nous nous dirigeons vers les plateaux de Lala et le mont Pholoé. Nous traversons des coteaux immenses, couverts dans toute leur étendue de fougères et de hautes bruyères dont les fleurs roses embaument l'air d'un parfum léger et délicat. J'ai dû vous parler des ravins de Civita-Castellana et de la charmante gorge qui conduit à la cascade de Terni. Eh bien, nous avons trouvé sans nous y attendre un ravin qui me les a fait oublier : un petit ruisseau s'est peu à peu creusé dans un terrain meuble un lit profond et déchiré; des platanes et des chênes verts gigantesques couvrent ses bords. Plus haut, dans la partie escarpée des talus, les chênes font place à la verdure plus tendre des pins de Grèce; des buissons chargés de fruits et de fleurs tardives émaillent le sol dans les intervalles de la futaie, le soleil ne pénètre dans ces lieux solitaires qu'à travers les branches, et la lumière en se jouant multiplie sur les troncs des arbres ces charmants effets que

mon oncle s'est plu à peindre dans les clairières de Fontainebleau. Je n'oublierai jamais la grâce imprévue, la solitude et le mystère de ce pittoresque vallon. Après une demi-heure, il tourne et s'élargit; les pins se pressent; c'est une forêt véritable : puis le chemin monte encore, les arbres deviennent rares, la bruyère rose reparaît et l'arbousier seul pousse à côté d'elle. Enfin, nous arrivons dans une plaine élevée, presque nue, je demande : Où est Lala? Le guide me répond : C'est ici. Lala fleurissait au temps des Turcs; c'était après Tripolitza la plus forte garnison de la Morée; un aga y tenait sous ses ordres une colonie turbulente d'Albanais. Quand la guerre éclata, les troupes ioniennes, qui débarquèrent en Élide sous les ordres de Métaxas, vinrent les attaquer; ce fut la première bataille de la guerre de l'indépendance. Les Turcs et les Albanais de Lala furent dispersés; la ville, espèce de camp, fut brûlée et démolie. Il ne reste sur cette plaine fertile que quelques misérables cabanes et la maison délabrée de l'aga où nous couchâmes. Un vent froid soufflait de toutes parts; le soleil s'était couché dans les nuages; la soirée était grise et triste; cela rendait la plaine plus étrange encore et plus désolée. Lala domine la vallée de l'Alphée; au-dessus de ses champs déserts s'élèvent les sommets boisés et plats du Pholoé; on dirait deux surfaces planes, voisines l'une de l'autre, mais un peu inégales, comme deux marches d'escaliers; derrière le Pholoé, se dessinent en lignes très-marquées les cimes de l'Érymanthe. La terre est si friable que les eaux de l'hiver s'y creusent de pro-

fonds sillons qui coupent çà et là la campagne, et où il est aisé de s'égarer. Ces ravins sont si communs dans la contrée qu'elle s'appelle les Gouvæs, la contrée des Trous.

On dressa nos lits dans le salon de l'aga; les murailles sont partout percées de fenêtres et de meurtrières; des gradins couverts de tapis rappellent la cour de parasites qui venaient fumer le narghilé chez le puissant du lieu. La maison, quoique médiocrement bâtie, a survécu aux cabanes dont elle était entourée; la porte est encore défendue comme celle d'une forteresse. Un vieux Grec habite dans la maison de ses anciens maîtres; il est libre, mais il s'ennuie de ne voir des visages humains que tous les six mois. Il y aurait cependant au milieu de ces déserts la place d'une colonie florissante. Mais le petit nombre des Grecs et leur paresse les empêchent d'élever des villes partout où la fertilité du sol en réclame, et leur jalousie les empêche de recevoir chez eux des hôtes qui les aideraient à féconder leurs terres et à redevenir un grand peuple.

Le 5 octobre, un des trous de Lala nous conduit à la source d'un ruisseau dont nous descendons le cours: c'est le Cladée, que dans l'antique Élide on adorait comme le second des fleuves. L'éboulement successif des couches marneuses de la forêt de pins qu'il traversait lui a creusé un lit profond, qui s'élargit peu à peu et dessine en s'approchant de l'Alphée une jolie vallée. Près de la source le ravin est délicieux; nous croyons retrouver celui de la veille : c'étaient les mêmes arbres, le même murmure, les mêmes fleurs. Tout à coup l'ho-

rizon se dégage, et nous apercevons à dix lieues la mer de Zante. Le vallon qui était très-resserré et très-rapide s'aplanit en s'élargissant; le filet d'eau grossit un peu; les platanes et les chênes verts disparaissent : nous découvrons un moulin, un petit hameau, une petite plaine cultivée, bornée des deux côtés par deux petites chaînes de monticules irréguliers dont la terre se détache par avalanches dans la saison des pluies, et parsème la forêt de ravins jaunes où rien encore n'a germé et qui brillent au soleil d'un éclat qu'amortit à peine la verdure des arbres voisins. Hélas! la main des hommes aide la pluie dans son œuvre de destruction; là où le désert cesse, les forêts de Grèce sont toujours dévastées; c'est peu de dégrader et de faire dépérir les plus beaux pins en tirant du tronc la résine dont ils corrompent leurs vins : quand ils les ont épuisés, ils les brûlent, et l'incendie se propage au gré du vent. Ces gens-là vivent au jour le jour, avares de leurs écus, mais sottement avares, ne comprenant pas encore qu'ils ont beau se faire sou par sou un trésor dans une marmite, ils s'appauvrissent s'ils ne respectent la terre, leur véritable richesse..... — Nous devisions ainsi en passant près de Stavro Képhali, et un vent de pluie gémissait dans les pins; cependant le soleil éclairait encore l'Alphée et l'admirable vallée d'Olympie dans laquelle nous allions entrer.

Il existe entre les lieux célèbres et leur histoire une harmonie qui en fait le charme; on sent à les parcourir vingt siècles après leur ruine qu'ils étaient prédestinés, que ce qu'ils ont été ils devaient l'être, que la

nature avait mis une correspondance intime entre eux et le fait dont ils ont été le théâtre, ou la pensée dont ils ont été le symbole. Olympie, c'est l'unité de la Grèce, c'est la fraternité des peuples consacrée par des jeux et des prières solennelles, c'est la concorde succédant, quand son heure est venue, aux guerres intestines, et faisant tomber des mains de quelques-uns, au nom de la patrie commune, des armes fratricides. J'ai vu l'Isthme et j'ai vu Némée, qui avaient aussi le même sens, mais qui n'ont jamais eu dans l'antiquité la même gloire. Un seul coup d'œil explique cette différence : Némée est mesquin ; l'Isthme est sec. L'idée de séparation est empreinte comme l'idée d'alliance dans cet étroit passage où les nations divisées s'étaient si souvent heurtées ; la ville même où se célébraient les jeux Isthmiques n'était qu'une forteresse. Des merveilles d'Olympie il reste bien peu de traces ; les alluvions du Cladée et de l'Alphée ont couvert sous vingt pieds de terre l'Hippodrome, le bois sacré de l'Altis, les sculptures d'Alcamène dont Pausanias a parlé. C'est à peine si les architectes de la commission de Morée ont découvert par leurs fouilles la base de quelques colonnes, seul reste de ce majestueux temple de Jupiter, plus grand et plus vénéré que le Parthénon : et cependant, aucun lieu ne répond plus fidèlement à l'idée qui s'attache à son nom ; aucun paysage n'est plus harmonieux dans ses lignes, plus doux au regard. Ces plaines fécondes, ces eaux paisibles, ces collines verdoyantes écartent l'idée de la souffrance, de la haine, du sang versé ; la joie et la paix y respirent ;

c'est là que des peuples de frères doivent se réunir pour oublier leurs querelles et jurer de s'aimer toujours.

J'aurais voulu rester plus longtemps au bord de l'Alphée; je ne pouvais me lasser d'admirer le mont de Saturne et le vallon du Cladée, tantôt les hautes collines boisées de pins de l'autre rive, tantôt et surtout les montagnes pittoresques qui ferment l'horizon derrière Hérée. Mais le vent avait amoncelé les nuages et la pluie allait tomber. Nous ne pouvions nous plaindre du soleil, puisqu'il nous avait été fidèle jusqu'à Olympie, et qu'il avait éclairé de ses plus doux rayons un paysage auquel les brumes, les pluies et les neiges ne conviendraient pas. Mais comme Olympie est un désert sans abri, qu'on cultive, mais qu'on n'habite pas, il fallut traverser le Cladée au bord duquel nous avions déjeuné et, enveloppés dans nos manteaux, prendre la route de Pyrgos.

Nous traversons des bois de pins, puis des landes, quelques troupeaux dans des terres incultes dont on ferait sans beaucoup de soins d'excellentes prairies. Nous suivons à peu de distance le cours de l'Alphée; l'Alphée depuis Hérée a beaucoup d'eau, mais il coule au hasard dans un lit trop large et forme çà et là des îles couvertes de platanes et de saules. Depuis Olympie, la végétation est moins riante; le paysage devient médiocre; la pluie d'ailleurs le rend assez maussade.

Enfin, après avoir franchi des monticules de terre glaise couverts de bruyères, nous apercevons Pyrgos, au milieu de sa vaste plaine, et au delà, vers l'embou-

chure de l'Alphée, la mer Ionienne. La plaine de Pyrgos, arrosée par l'Alphée, est la plus vaste et sera la plus riche des plaines de Grèce; elle est propice à toutes les cultures des climats tempérés. Laissée nue par les Turcs, elle se couvre depuis la guerre de grains, de jeunes oliviers, de belles vignes, cultivées çà et là comme en France et soutenues par des échalas. A deux lieues devant nous, la ville elle-même se montrait, neuve et blanche, derrière des cyprès et des peupliers. Pyrgos est devenue la capitale de l'Élide; elle a déjà quatre mille habitants, et des relations commerciales assez étendues. Quand la plaine sera cultivée tout entière, elle servira d'entrepôt pour une exportation considérable d'huiles, de passoline, de vin et même de céréales. Je ne doute pas qu'avant vingt ans, devenue la capitale de la Morée occidentale, elle n'acquière l'importance de Patras et de Calamata. Enfin, c'est une ville, et après sept jours de marche dans le désert, une ville, si petite qu'elle soit, c'est quelque chose. Nous le pensions du moins. Malheureusement, il manque encore à Pyrgos les deux choses que nous espérions y trouver, des bains et une auberge. Un dimarque mal appris se refusait à nous procurer un gîte, et nous étions en peine d'en trouver un, quand l'éparque, un sous-préfet ne vous déplaise, nous emmena coucher chez lui.

C'est peu de chose qu'un éparque, même à Pyrgos. Son logement se compose de trois chambres mal meublées; nous eûmes peine à trouver des chaises, et sans nos propres lits, nous couchions par terre. Quant à

nous offrir à dîner, l'éparque l'eût-il voulu, comment faire? sans vaisselle, sans cave, sans cuisinier? Nous avons donc continué chez l'éparque comme dans un khani notre train de vie ordinaire; heureusement la maison était bâtie sur un mamelon, à l'extrémité de la ville, et, arrivés de très-bonne heure, après une très-courte journée, nous avons pu contempler de nos fenêtres la plaine, la mer, le beau golfe de Kyparissa et dans le lointain les montagnes de Messénie. La nuit fut superbe : la mer, éclairée par les rayons argentés de la lune, grondait au loin; et je m'endormis bercé par la voix majestueuse de la tempête.

Le 6, nous partions de Pyrgos un peu tard : la matinée est jolie, lumineuse, assez fraîche; nous traversons une plaine assez bien cultivée que les eaux mortes rendent malsaine; parfois nous remontons des monticules, et des bruyères sur des marnes. En traversant la plaine fiévreuse de Gastouni, nous avions à notre droite les sommets de l'Érymanthe, à notre gauche la charmante île de Zante et le grand mont Énos qui domine Céphalonie. J'avais plaisir à saluer de la main l'aimable comte Lunzi dans sa villa de Sarachina, et à son balcon la gracieuse signora Van Lennep avec son regard caressant et son doux parler vénitien. Des vapeurs épaisses nous cachaient la double montagne d'Ithaque.

Après cinq heures de marche, nous descendons au bord du Pénée, dans la plaine où s'élevait jadis la magnifique ville d'Élis. La plaine est laide; les ruines informes et misérables. Je t'ai déjà dit qu'il ne fallait

pas trop compter sur l'intérêt et la beauté des ruines. Nous passons entre le Pénée et des collines parsemées de villages, et remontant ce fleuve qui nous paraît bien médiocre après l'Alphée, nous arrivons au confluent du Ladon d'Élide. Le Santaméri (Saint-Omer) et l'Érymanthe formaient devant nous un horizon très-pittoresque. Au coucher du soleil, nous traversons ce nouveau Ladon, qui a peu d'eau, mais dont le lit est presque obstrué par les platanes, les saules, les agnus-castus et les lauriers roses : un véritable parterre, coupé d'allées de sable et arrosé par un petit ruisseau; et nous montons au joli village d'Agrapidachori où nous devions coucher.

Il est tard et nous sommes bien las; la journée a été un peu longue, et depuis Élis l'air était très-lourd. Pour comble de malheur, nos agoyates se sont égarés : point de souper, point de lits; nous mourons de faim et de sommeil. Nous sommes logés chez le maire de l'endroit, un pauvre homme qui n'a qu'une chambre pour lui, sa femme, ses enfants, ses chats et ses hôtes. Le découragement s'empare de nous; nous ne nous sentons plus la force d'aller plus loin; quinze heures suffisent pour gagner Patras où le paquebot passe le 8. Nous irons à grandes journées à Patras, et paycrons, sans nous en servir, le retour des chevaux. C'en est fait. Mais les agoyates arrivent; le poulet rôti nous rend notre énergie; un bon sommeil nous rafraîchit le sang, et le lendemain matin, nous rougissons de notre faiblesse : « Allons ! allons ! en route !... Athènes est à huit petites journées; marchons droit sur Athènes... »

La fatigue fut bientôt oubliée, Patras aussi; et bien nous en prit. — Mais on se lasse à raconter un voyage comme à le faire; et je termine ici ma seconde étape en t'embrassant.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A RÉMILLY.

Athènes, 11 novembre 1848.

Marchons vite, mon cher Adolphe, le ciel est pluvieux et la route est laide. Au moment de monter à cheval, le 7 octobre, nous avons eu un gros chagrin. Je vous ai dit que mon compagnon de voyage dessine avec beaucoup de facilité; il avait pris depuis Athènes une vingtaine de jolis croquis, très-exacts, que je me réjouissais de faire copier pour garder de la Grèce un souvenir plus précis; l'auteur avait d'ailleurs eu la complaisance de me promettre quelques-uns des originaux. Nos imbéciles d'agoyates ont perdu le carton sur la route. C'est vainement que nous avons fait chercher partout, à une lieue à la ronde; c'est vainement que nous avons fait promettre une récompense honnête à celui qui rapporterait le précieux carton à Patras. Nous n'en avons plus entendu parler, et je pleure encore les beaux paysages de Phonia et d'Olympie que j'espérais vous montrer à mon retour.

Nous remontons un instant les bords du Ladon d'Élide, puis, tournant à gauche, nous marchons vers les chaînes et la vallée de l'Érymanthe à travers un

pays accidenté et médiocre. Le Santaméri, plus ramassé, prend sur notre gauche l'aspect d'un rocher volcanique isolé; mais devant nous l'Érymanthe, vu trop de face et mal éclairé, se divise platement en masses symétriquement alignées. Bientôt perdant de vue le Ladon et le Pénée que nous ne reverrons plus, nous arrivons à une belle montée, dans un clair-chêne; et là, près d'une fontaine entourée de chênes et de platanes, dominant la plaine depuis Élis jusqu'à Clarentza, nous faisons notre halte de midi. Une grosse bande de femmes et d'enfants descendait à notre rencontre, portant sur leurs épaules d'énormes paquets ou des barils, et poussant à grands cris de leurs bâtons un troupeau de petits chevaux, d'ânes et de mulets qui pliaient sous leur fardeau. C'est une émigration. Les montagnards grecs ont deux demeures, l'une sur les hauteurs pour l'été, l'autre dans la plaine pour l'hiver. Le village principal est ordinairement celui de la montagne; on l'habite depuis les semailles de mars jusqu'aux premiers orages d'octobre, et on ne redescend dans la plaine qu'autant que les moissons ou les vendanges l'exigent. Cependant, il m'a semblé que depuis l'expulsion des Turcs on tendait insensiblement à donner plus d'importance aux kalyvia (cabanes). Le village dans la montagne était une retraite contre les Turcs en même temps qu'un asile contre les chaleurs; la plaine était moins cultivée, et les kalyvia étaient nécessairement peu de chose quand la population était presque exclusivement composée de klephtes (voleurs), de chasseurs et de bergers. A me-

sure que la société s'organise, on descend des montagnes, des acropoles, pour habiter les villes et les villages de la plaine, c'est-à-dire qu'on abandonne des positions militaires devenues inutiles pour se fixer dans des lieux plus abordables qui deviennent aisément le centre d'une exploitation rurale et de relations commerciales plus considérables. Dans beaucoup de communes, surtout dans les communes riches, les kalyvia sont l'habitation principale, et l'on ne garde plus dans les montagnes que de mauvaises maisons, à moitié ruinées, pour y passer les trois mois de la canicule et y garder les troupeaux durant la saison où ils peuvent vivre dans les pâturages élevés.

Cette montée conduit sur un vaste plateau de terre sablonneuse couvert dans toute son étendue par une futaie de chênes que j'ai traversée avec une vive joie. Pour la première fois, je rencontrais une forêt respectée par le feu, exploitée sagement et presque aménagée, car çà et là nous trouvions des taillis épais de différents âges. La haute futaie est assez claire pour qu'on puisse livrer le terrain à la vaine pâture; mais nous n'y avons rencontré que des cochons sauvages.

Après deux petites heures de marche au milieu des arbres, nous quittons la forêt et le plateau pour des coteaux pierreux et arides; nous laissons derrière nous une source et un misérable khani en ruines; puis nous découvrons une seconde source plus abondante qui coule sur un pré en pente, et un khani plus propre qui nous séduit. Nous n'avions marché que cinq heures; mais il fallait nous remettre un peu des fatigues

de la veille, essayer de dormir douze heures, laver nos pieds et notre linge dans l'eau claire du ruisseau. Cela nous a déterminés à descendre de cheval vers trois heures et à passer la nuit dans ce désert.

Le khani de Kalimani est sur un contre-fort de l'Érymanthe, en plaine; un peu au-dessus, les immenses plateaux boisés du Pholoé venaient se relier à la forêt dont nous sortions; nous les voyions d'en haut après les avoir vus d'en bas à Lala; nous avions donc beaucoup monté depuis Olympie, mais peu à peu, sans y songer. L'aspect des plaines hautes est fort singulier; la vue ne s'arrête sur rien, et, ne rencontrant au dernier plan ni la mer ni les montagnes, se perd dans les nuages. La prairie était très-humide, couverte de trèfles comme les nôtres; nous y avons passé quelques heures de complet repos avec beaucoup de plaisir; cette solitude profonde nous charmait; les contrastes font l'attrait des voyages.

La nuit fut assez mauvaise : la porte était mal fermée, le toit percé en maint endroit; un enfant malade poussait des cris aigus; un vent d'orage soufflait avec force, et avant l'aube, la pluie tomba. Néanmoins plusieurs heures de ce sommeil souvent interrompu achevèrent de nous remettre sur pied, et nous étions très-braves en remontant à cheval le 8 octobre pour aller à Sopoto.

Nous avons d'abord le plaisir de revoir à notre droite, dans le lointain les montagnes qui bordent l'Alphée depuis Karytène jusqu'à Pyrgos; et derrière elles, sur un dernier plan vaporeux, un des sommets du Taygète.

Si le ciel n'était pas pluvieux dans la direction de Zante, nous reverrions aussi la mer. Mais bientôt cet horizon disparaît; entre deux montagnes assez voisines, on entend l'Érymanthe qui roule au fond d'une gorge : son lit n'est pas vague et indéterminé comme celui de l'Alphée; il est très-étroitement encaissé entre des côtes roides; c'est un torrent dont les eaux peuvent monter très-haut sans qu'il déborde. Ce lit profond n'est pas pittoresque; il pousse peu d'arbres sur les talus en précipice; le paysage était triste sans majesté.

Un sentier abominable à travers des côtes pierreuses, presque incultes, çà et là ravagées, nous conduit enfin aux ruines de Psophis. C'était une des citadelles qui défendaient l'entrée de l'Arcadie, et Philippe l'a assiégée. La position est très-heureuse; la ville adossée à une montagne escarpée domine une sorte de carrefour où se rencontrent trois petites rivières; elle forme ainsi trois vallées étroites : celle de l'Érymanthe que nous remontions, celle d'un ruisseau sans nom qui se fraye un passage vers Paüs et de là vers la vallée du Ladon à l'endroit même où nous l'avons retrouvée en quittant la Clitorie, enfin celle d'un Aroanius qui prend sa source dans les contre-forts du mont Érymanthe à une grosse journée au-dessous de Vostitza, l'antique Ægium. Les ruines sont assez considérables; dans l'enceinte même, nous n'avons guère remarqué que les fondements d'un temple et l'emplacement d'un petit théâtre taillé dans le roc; mais trois lignes de fortes murailles régulièrement bâties qui entourent

la ville basse et l'Acropole montrent encore quelle importance les confédérations arcadiennes attachaient à cet avant-poste. C'est une des forteresses les plus complètes et les mieux conservées de l'ancienne Grèce.

Nous avons quitté l'Érymanthe à une heure de sa source pour remonter son affluent, le petit ruisseau de Sopoto, jusqu'au bourg qui porte ce nom. Sopoto est riche, assez propre, assez bien bâti; une vallée étroite parsemée de petits moulins très-pittoresques, plantée de tabac, de coton, de maïs et de vignes, conduit à un cul-de-sac fermé par-derrière et sur les deux côtés par une chaîne de montagnes arrondie en ellipse régulière. Le site est très-singulier. Nous nous réjouissons de passer là quelques heures très à notre aise dans une belle grande maison presque neuve, où le dimarque nous fait débarrasser une bonne chambre avec des tapis et un balcon. Hélas!.... car, pour être véridique, il faut bien parler aussi des petits ennuis qui occupent une grande place dans la vie d'un voyageur..... quelle déception! cela est comique dans un récit, mais très-tragique dans la réalité..... Je n'ai pas pu fermer l'œil. J'ai passé la nuit à chercher l'air sur le balcon, ou dans la cour (mais il tombait une pluie torrentielle), puis à rallumer notre bougie à la petite lampe de la Panagia[1] pour lutter contre des hordes d'insectes. C'étaient des combats à outrance, des carnages épiques. Le champ de bataille était jonché de

1. La Panagia, c'est la vierge; dans la plupart des maisons grecques une petite veilleuse est constamment allumée devant son image.

cadavres. Mais à peine essayais-je de m'endormir dans ma victoire que les fuyards revenaient venger les morts; il fallait rallumer la bougie, recommencer cette guerre, sans fin, sans repos. Il me semblait que cette nuit était éternelle, et l'insomnie mettait le comble à mes fatigues.....

Le 9, par un sentier très-roide et détrempé par la pluie, nous franchissons le mont Tartari; au pied de la montagne, nous buvons à la source du ruisseau qui traverse la jolie plaine de Clitor et nous ne sommes qu'à une heure de notre premier itinéraire; un second col nous mène à la plaine de Calavrita. Cette plaine, quoique élevée à huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, est très-fiévreuse; l'air en est lourd; l'aspect mesquin et triste. Au milieu du jour, nous sommes entrés à Calavrita, ville de médiocre apparence qui a l'honneur d'être le chef-lieu d'une éparchie. Quoiqu'il plût assez fort, nous n'avons pas voulu nous arrêter même un instant; et sans descendre de cheval, laissant à notre droite sur un rocher le donjon des barons franks, nous nous sommes engagés dans la gorge profonde de Bouraïkos pour aller coucher au célèbre monastère de Mégaspiléon (la grande caverne).

Je serai bref, car je n'ai aucune tendresse pour cette monacaille.

La caverne est fort curieuse : figure-toi un immense rocher incliné en sens inverse qui dispense les moines de bâtir un mur de derrière; devant ce rocher, une mauvaise façade à sept ou huit étages, mesquine, irré-

gulière; puis au-dessus du toit un bloc énorme naturellement jaune, rembruni par l'air et l'eau qui suinte, recouvrant le monastère d'une voûte qui paraît avoir quatre cents pieds de hauteur. Le monastère domine l'étroite vallée du Bouraïkos, et la pente est si rapide que, penché à la fenêtre de la chambre des voyageurs (au sixième étage), le sang me montait à la tête comme si j'eusse regardé l'abîme. L'abord en est difficile; quelques hommes déterminés peuvent sans danger défendre la position contre une armée : d'en bas, on ne peut que très-difficilement monter jusqu'aux portes; d'en haut, on ne peut pas les écraser, parce que, grâce à l'inclinaison du rocher, les pierres qui tombent vont rouler dans les jardins, assez loin des murs. Aussi les moines de Mégaspiléon ont-ils eu l'honneur de résister aux Turcs et de donner asile à beaucoup de familles proscrites pendant la guerre de l'indépendance.

Si la position est très-curieuse et très-pittoresque, en revanche, les constructions sont abominables; chaque année, les moines ajoutent à leur immense demeure une aile, un étage, de misérables baraques de planches; la maison et les maisonnettes sont étroites, obscures, humides, infectes; cela n'est ni beau ni commode; il semble que cette niaise corporation se soit fait à plaisir la plus laide et la plus malsaine habitation du monde. Le matin, ils gèlent, parce que le rocher les prive jusqu'à une heure très-avancée de la journée des rayons du soleil; au déclin du jour, le soleil frappe directement leur façade et comme les ro-

chers réfléchissent la lumière, cette glacière se change brusquement en fournaise. Aussi tous ces gros moines bien nourris se plaignent-ils de leurs catarrhes et de leurs rhumatismes. D'ailleurs, un des prochains tremblements de terre précipitera peut-être le rocher, la caverne et ses habitants dans le lit du petit fleuve. Et, à la vérité, quelle que soit la fin de ces moines, il ne faudra pas trop les plaindre; car s'ils ne changent pas de demeure, ce n'est nullement par esprit de pénitence, c'est par vanité. Ces sottes gens se pavanent et se rengorgent en racontant leur histoire et en montrant leur couvent comme s'il s'agissait d'une huitième merveille du monde. Et cependant, les curiosités se réduisent à peu près à un petit foudre qu'ils estiment au prix de la tonne de Nuremberg et à la prétendue madone de Saint-Luc. Il est vingt couvents qui gardent parmi leurs reliques le tableau de Saint-Luc, et chacun d'eux a sans aucun doute l'original authentique. Au Mégaspiléon, le tableau est un bas-relief : pourquoi pas? Mais ce que j'affirme, c'est que si l'évangéliste en était l'auteur, l'évangéliste serait un pauvre homme; et que si la Vierge eût ressemblé à ce portrait, la Vierge eut été trop laide. Quant à la matière, ce n'est ni bois ni marbre : est-ce de la cire? est-ce un stuc?..... Tout ce que je puis te dire, c'est que la surface est d'un rouge noirâtre, sale, gluante et tout à l'heure vermoulue. Ni l'art, ni la religion n'ont rien à débattre là dedans. C'est une misérable machine de dévotion.

Le Mégaspiléon a trois cents moines et plus de cent

novices. Que font-ils là? Quel est leur esprit, leur but, leur rôle en ce monde où chacun doit faire son salut par la charité? Cela n'est pas long à dire. Leur vie est une condamnation éclatante des vœux monastiques. Si la fainéantise du cloître révolte dans les pays heureux, quel dégoût et quel mépris n'inspire-t-elle pas chez des peuples misérables, dégradés, qui ont tant besoin d'apôtres. Ces moines, plus riches que le roi, propriétaires de plaines immenses sur les rivages de Vostitza et dans l'Élide, se contentent de les affermer à des métayers ineptes qui les négligent et les épuisent; ils vivent au jour le jour, mangeant leurs revenus, et n'encouragent aucun progrès, aucune méthode nouvelle, aucune importation, même dans des vues d'intérêt bien entendu. Ils vivent à l'aise, et voilà le but unique de leur égoïsme. Leur horizon s'arrête là. De piété peu ou point : de grands drôles nous ont montré leur chapelle avec des ricanements qui redoublèrent lorsqu'ils ouvrirent l'armoire aux reliques. Ils ne glorifient Dieu ni par la prière, ni par les œuvres. Nos bénédictins, placés jadis au milieu d'une société barbare comme des apôtres de la civilisation chrétienne, enseignaient aux gens des campagnes à lire les Écritures et à labourer la terre. Ceux-ci se croisent les bras et savent à peine lire. Tout ce qu'ils font autour d'eux, c'est de rendre à peu près praticables les abords du couvent. Cela suffit-il à trois cents hommes que leur habit et leur fortune rendent capables de si grandes choses? On vante beaucoup leur hospitalité : il est vrai que j'ai fort bien dormi chez eux, malgré la saleté

des draps; que leurs tonneaux sont pleins de bons vins; et l'hégoumène (chef de la communauté) par désœuvrement plutôt que par courtoisie nous a longtemps ennuyés de sa sotte compagnie. Mais on paye son écot en sortant; ils font la grimace si la somme est mesquine, et volent le voyageur pour la grossir.

Un chemin superbe conduit du couvent à la mer; il faut monter d'abord pour franchir les hauteurs qui le dominent, puis on descend dans une belle forêt de sapins jusqu'au bord d'un ruisseau qui s'appelle le Diakopto. L'aspect du paysage est sévère et grandiose; de grosses masses de rochers aux formes étranges paraissent attendre qu'une secousse les emporte ou que la fonte des neiges achève de les anéantir. Le spectacle devient admirable lorsque, entre deux arêtes de montagne, on découvre la mer de Lépante, et sur l'autre rive les dernières chaînes du Pinde. L'horizon était vague, obscurci par des nuages et d'épaisses vapeurs; nous avons passé notre journée à contempler des phénomènes jusqu'alors presque inconnus à nos yeux. Des nuées, vivantes comme celles d'Aristophane, glissaient sur la cime des montagnes, jouaient avec les rochers, prenaient mille formes bizarres, puis disparaissaient chassées par un vent de pluie. Arrivés sur des hauteurs parsemées de pins qui séparent le Diakopto du Crathis, nous nous sommes trouvés nous-mêmes enveloppés dans le brouillard comme le pieux Énée; il marchait devant nous, autour de nous, grossissant, s'élevant peu à peu, puis s'évanouissant dans les gorges où il se résolvait en pluie fine et pénétrante.

Tout à coup, la mer nous apparut de nouveau, mais si étrange, si métallique, si invraisemblable, si voisine aussi (nous croyions la voir à nos pieds) que nous hésitions à la reconnaître. C'était un mirage, un songe, une vision. Mais ce n'était pas la mer. Les îles se dessinaient sur ce fond verdâtre en teintes moins vagues et plus foncées, et quelques petits nuages blancs glissaient sur les flots comme des navires fantastiques. Nos pays n'ont rien qui puisse préparer à cette féerie. Une peinture fidèle de ces effets (si cette peinture était jamais faite) révolterait les esprits sensés; on la déclarerait absurde, fausse, impossible; la nature n'admet pas de pareils caprices; est-ce aux nuées d'Ossian, est-ce au Purgatoire de Dante que le peintre a demandé cette fantasmagorie bizarre?....

Cependant, c'est bien l'œuvre de la nature, et ces spectacles, qui ne sont pas rares en Grèce, expliquent facilement comment la mythologie des anciens a pu donner des noms, une vie personnelle, une légende à toutes les forces, à tous les phénomènes du monde inanimé. Le Nord a ses brouillards, que des bardes peuplent de fées et d'esprits; mais leur poésie est vague, rêveuse, pleine de mystères. En Grèce, tout est lumineux, tout est précis. La nature est animée aussi, mais elle n'est pas confuse; et pour cette raison nous avons une poésie tout à la fois d'images et de formules. Sur les hauteurs d'Akrata, il nous était facile de lire dans l'air les fables des vieux poëtes : ici, la messagère Iris; là, Mercure descendant du ciel; là, Vénus ou Minerve apparaissant dans un nuage aux

héros qu'elles protégent; sur la mer, Amphitrite dans son char traîné par des Tritons et entouré de Néréides; et toutes ces visions poétiques si près de nous, qu'il est impossible à l'homme de ne pas croire que ses dieux vivent avec lui et comme lui. Le Dieu invisible est un dogme des pays sombres et froids comme le nôtre. En Orient, le ciel est très-voisin de la terre; l'air est si pur, que le soleil et les étoiles paraissent s'abaisser vers l'homme; le monde lui parle un langage plus facile à comprendre; Dieu se montre sur l'Olympe et sur le Sinaï. — C'est ainsi que peu à peu la Grèce nous explique ses livres et nous révèle les secrets de ses croyances et de son histoire.

Enfin, nous gagnons le rivage, et, prenant à droite le chemin de Corinthe, nous traversons le Crathis à son embouchure. Le Crathis, c'est le Styx. Nous désirions vivement en voir la chute dans les gorges du Khelmos. Mais la pluie et la fatigue nous avaient empêchés d'y monter. Deux lieues plus loin, nous sommes arrêtés par une grosse pluie, et nous couchons sur le bord de la mer, dans une cabane. La soirée fut belle; la lune dissipa les nuages, et dans le demi-jour nous apercevions du rivage les admirables montagnes de la Livadie, le Parnasse consacré à Apollon et à Bacchus, l'Hélicon, demeure des Muses, et les Géraniens, beaux comme eux, quoique les poëtes ne les aient pas chantés.

Nous avons eu ce magnifique horizon pendant toute la journée du lendemain, et nous en avons d'autant mieux joui que le ciel, purifié par les pluies de la veille,

était d'une transparence inaccoutumée. Ce fut une des plus douces journées de notre voyage. Nous suivions lentement la plage; la mer dormait et, sur le soir, gémissait doucement en brisant ses flots sur la grève; et ces montagnes admirables changeaient peu à peu de forme et de couleurs. Le rivage de la Morée est médiocre, bordé de monticules de marne où les torrents creusent de larges ravins; la terre détachée de leurs flancs forme à leur pied, près de la mer, une petite plaine fertile où l'on récolte des raisins de Corinthe. Il s'en fait, surtout avec les Anglais, un commerce considérable qui, peu à peu, enrichit tous les environs du golfe.

Après avoir laissé à notre droite, sur la hauteur, les ruines de Pellène, nous montons au village de Vasilika. C'est l'antique Sicyone. Cette ville couvrait un vaste plateau qu'un tremblement de terre a bouleversé. Elle dominait une plaine fertile et la mer à trois lieues des ports de Corinthe. Sa position, quand on tourne le dos aux laides montagnes de Némée, pour ne regarder que les côtes de Béotie, paraît belle comme celle d'Athènes et tout à fait favorable au développement des arts.

Aussi eut-elle des écoles florissantes de peinture et de statuaire. L'Acropole, où les Turcs avaient encore établi des campements, est inculte et déserte : de la ville basse, qui était dans la plaine, il n'est rien resté; de la ville proprement dite, qui occupait le plateau, on retrouve çà et là des fragments de murailles, des colonnes brisées, des aires de temple, quelques constructions romaines, un stade, et surtout un fort beau

théâtre adossé à l'Acropole. Ce théâtre de Sicyone, très-inférieur au magnifique théâtre de Polyclète à Hiéro, et le temple d'Olympie, sont les seules ruines importantes que nous ayons pu voir dans le Péloponèse.

La journée pour arriver à Sicyone avait été très-courte; celle du lendemain fut plus courte encore; il fallait ménager nos chevaux et nous ménager nous-mêmes. Sicyone est à trois heures de Corinthe; la plaine qui les sépare est riche, couverte de villages. Après avoir traversé de nouveau l'Asopus, le Némée et le Cléontès, fort peu grossis dans leur cours, nous trouvons le bois d'oliviers de Corinthe, qui est très-peu de chose à côté des oliviers du Céphise, puis nous rentrons à Corinthe longtemps avant midi. Là, nous prenons soin de nos petites personnes, nous dormons quelques instants; mais les vapeurs de l'horizon m'empêchent de monter à l'Acrocorinthe. En juillet, les chaleurs étaient étouffantes; en septembre, j'étais malade; en octobre, l'atmosphère n'était pas pure; et, grâce à ce concours de circonstances, je suis allé trois fois à Corinthe sans visiter sa citadelle.

C'est à Loutraki que nous avons couché, le jour même de la pleine lune. Je ne puis te dire combien la mer était belle pendant cette nuit que je n'oublierai jamais, et de quel ravissant spectacle nous avons joui. Ces couleurs-là ne se peignent pas; comment les ferait-on voir avec des mots? — Je les ai d'autant plus admirées, que je ne dormais guère; d'heure en heure je retournais sur la plage, et je trouvais aux reflets ar-

gentés, au bruit des flots une nouvelle harmonie. Depuis deux jours, la mer de Corinthe était pour nous une amie à qui nous avons dû bien des impressions charmantes et variées. Nous la quittions avec regret ; mais nous la quittions pour revoir la baie d'Éleusis, puis Phalère, et surtout Athènes, où nous avions hâte d'arriver, car nos chevaux se traînaient à peine et nous ne savions plus dormir.

Pour retourner à Mégare, nous n'avons pas repris la belle route des Roches Scirroniennes ; nous avons longé la croupe des Géraniens : cette route est plus longue, mais très-instructive. L'horizon est très-étendu : tantôt nous revoyons les côtes de l'Argolide, puis tout à la fois les deux golfes, Égine et Corinthe ; tantôt, après avoir passé le col, nous découvrons la jolie mer des Alcyons, et dans le lointain, derrière Éleusis et Salamine, les maisons blanches et les mâts du Pirée. Notre sentier est bordé de pins, de myrtes (nous avons retrouvé les myrtes et les lauriers aux bords du Crathis) et de quelques jolies fleurs d'automne ; la cime seule est noire de sapins. Au col, nous retrouvons la muraille des Turcs ; c'est là, au grand Dervéni, qu'un poste de soldats exigeait un droit de passage pour les hommes et les troupeaux. Il était temps d'arriver à Mégare, car à la descente mon pauvre cheval harassé se laissa choir de fatigue. Je me relevai sans égratignure, et laissai la pauvre bête achever au petit pas sa dernière étape.

Il était déjà un peu tard quand nous sommes rentrés à Mégare, après dix ou onze heures de cheval.

Nous n'avons pris qu'une heure pour regarder sur le seuil de la porte quelques jolies Mégariennes et dîner en toute hâte. Puis profitant du clair de lune, une voiture nous conduisit à Athènes, où nous sommes arrivés enfin le 13 octobre, à une heure du matin. C'était le vingtième jour. Quinze jours suffisent pour abattre des gens comme nous, peu accoutumés à une pareille vie. Quelle joie de dormir enfin et de ne plus monter à cheval au point du jour! — Et puis, je trouvais vos lettres et des journaux.

J'étais fort bien portant, et cela dura quelques jours. Puis, Burnouf et moi, nous nous sommes sentis pris d'une langueur indéfinissable qui a duré à peu près deux semaines. Aujourd'hui nous avons complétement oublié nos fatigues, et je regrette vivement que la brièveté des jours et les menaces des nuages nous empêchent de recommencer. En somme, je suis revenu sans fièvre et sans courbature. A mon début je n'en espérais pas tant. Et quels souvenirs! Car mes souvenirs ne sont pas décolorés et monotones comme mes récits.

17 novembre, midi.

Peu ou point de nouvelles. Le dernier paquebot ne nous est arrivé qu'après quatre mortelles journées de retard.

La semaine a été fort calme; le roi Othon a ouvert la session des Chambres par un discours du Trône; il avait à sa gauche le célèbre amiral Canaris, président du Conseil des ministres, vieux brûlotier, très brave, très-avare et qui ne sait pas lire. Le Corps législatif

était émaillé de fustanelles et d'habits franks. Les dames étaient rares, mal mises et laides. La reine seule brillait entre ses filles d'honneur vêtue d'un riche costume historique, qu'on dit être celui de l'impératrice Irène. Le roi, qui s'exprime avec beaucoup de peine et grimace en prononçant le χ et le δ, a félicité ses héroïques sujets de rester étrangers au mouvement révolutionnaire qui agite le monde. Il est vrai qu'ici nous ne faisons pas tant de bruit. Mais la Grèce n'en est pas moins malade pour cela.

Jusqu'ici le temps était fort doux comme dans nos beaux automnes de Lorraine; mais hier la pluie tombait à flots, et aujourd'hui le vent du nord, qui nous laissait en paix depuis un mois, souffle avec une violence inaccoutumée. Aussi fait-il très-froid. Nous avons eu la lâcheté d'allumer du feu dans la chambre commune et de nous mettre les pieds dans les cendres. Mais ici les transitions sont si brusques, qu'à la première rafale on se croit en hiver.

---

## A MADEMOISELLE C. BERNARD, A RÉMILLY.

Athènes [1], 1er novembre 1848.

Ma chère amie,

N'est-ce pas bien laid de te répondre après trois mois? Et devrais-je oser le faire si tard et si mal? Je

1. Les trois lettres précédentes formant le récit suivi d'un voyage en Arcadie, nous avons interrompu l'ordre des dates pour les donner à la suite les unes des autres.

n'aurais pas attendu aussi longtemps le plaisir d'un entretien affectueux, si beaucoup de petites et de grandes contrariétés ne m'avaient pas fait tomber la plume des mains. D'où aurais-je daté ma lettre? Du bateau qui me portait de rivage en rivage ou de mes bivouacs en Arcadie? Elle aurait trahi la lassitude et l'épuisement de ma pauvre cervelle. Où serait-elle arrivée? A Wiesbaden, sur ton lit de malade, te contant mes folles équipées quand je n'étais préoccupé que de la tristesse de ta mère et de tes souffrances? Tu vois bien que je devais me taire, et garder pour moi mes inquiétudes, mes vœux... Tout ce que je pensais, chère amie, je le disais de ma barque ou de mon cheval au vent, à l'écho, aux étoiles; je t'ai adressé ainsi, au delà des mers et des pays qui nous séparent, bien des paroles d'amitié et de compassion; mais la nuée qui les emportait les a perdues en chemin, et tu ne m'auras entendu que si ton cœur, par une mystérieuse sympathie, a dans ces jours de vague douleur deviné, rencontré le mien.

Enfin, tu es guérie et revenue : triste voyage, ma pauvre Claire! Et cependant je ne le regretterai pas si la leçon te profite. Tu mènes une vie trop immobile et trop renfermée. C'est bon pour les fleurs et les oiseaux des villes de végéter en serre, de languir en cage; la fleur des champs aime le soleil, l'oiseau des haies la liberté. La santé, c'est l'air, c'est le mouvement. Sortez un peu, ma chère convalescente; les bois sont à votre porte; courez-y souvent; une promenade du matin chasse mieux une migraine que les tisanes et vos canapés. Sais-tu bien, que nous vivons sottement

en France. La nature est si belle, et nous fermons les yeux pour ne pas la voir; nous limitons notre âme à trois préjugés que le monde nous jette à la tête, et l'air dont nos poumons vivent aux quatre murs d'une maison. Et puis nous accusons Dieu de nous avoir fait la vie si pâle et si bornée ! Dieu pourtant nous a donné dans l'ordre des pures et simples jouissances d'inestimables trésors; ce n'est pas sa faute assurément si nous les foulons aux pieds, si nous rapetissons la destinée qu'il nous a faite aux mesquines idées de ceux qui nous entourent, et si nous nous consumons à regretter des misères au lieu d'apprendre à les mépriser.

La Grèce m'a ouvert les yeux sur des erreurs dont je fus aussi victime. A Paris, confiné au coin de mon feu, je demandais tout mon bonheur à moi-même et aux hommes; je voulais vivre de mes idées, de mes affections, des idées et des affections des autres; et absorbé par ce jansénisme étroit, j'aurais volontiers crevé mes yeux pour n'être pas distrait de cette vie exclusive de contemplation intérieure. On arrive ainsi à se prendre trop au sérieux, et à oublier Dieu pour les hommes. Au-dessus de nous, en dehors des hommes, il y a un monde que nous regardons trop peu et dont le langage moins obscur, moins discordant, nous dirait mieux quelles sont les véritables jouissances, les véritables limites, le véritable sens de la vie. Dans la société, nous ne vivons que de chimères et de préjugés : la nature nous laisse plus libre et nous rend plus simples, la nature ne nous trompe pas; l'aimer, c'est la paix; savoir l'entendre, c'est la vérité. Quelle conso-

lation pour tous ceux qui souffrent! La vie, délivrée des idées fixes qui la font si petite, devient immense pour tous, quand l'âme sait deviner Dieu dans le bruit du vent, dans le murmure des feuilles, dans un rayon du soleil couchant, dans le parfum d'une fleur qui s'ouvre... Cette vie-là, je ne la soupçonnais pas, et depuis un an je n'aime plus qu'elle; je lui dois autre chose que la santé, je lui dois la résignation pour ce qui s'est fait en dépit de moi, je lui dois la foi dans l'avenir. Mêlé aux orages de cette année, témoin des contradictions et des témérités qui ont ébranlé le monde, pénétré de mon impuissance au milieu de cette tempête, j'aurais douté, j'aurais cessé de reconnaître dans cet univers ramené au chaos, un ordre, une loi, un Dieu : c'est la nature qui me les montre. Et quand les échos m'apportent des paroles qui me découragent, j'échappe à la tristesse en méditant sur l'éternelle beauté de nos rivages et de notre ciel. Ainsi, nous apprenons à chercher, à découvrir une harmonie dans toutes choses, une raison dans nos folies, une leçon dans nos fautes, un sens à nos souffrances.

Vivre dans la nature, c'est guérir cette machine délabrée que la vie des villes use et brise; c'est fortifier l'âme que la société fausse ou aigrit. Prends courage, aie des yeux pour les couleurs du paysage; aie des oreilles pour toutes les harmonies de la nature; aie des tendresses pour tout ce qui respire, fleurit et meurt en ce monde; et la vie des champs cessera d'être une vie de solitude et d'ennui.

Imagine bien, ma bonne Claire, qu'Athènes est un

village beaucoup plus triste que Rémilly. Crois-tu qu'on y danse? Nous n'avons pas une fête, pas une réunion du soir, pas un salon ouvert. Nous n'aurons pas de théâtre cet hiver, et, dans toute cette capitale, il n'y a pas une maison où je puisse espérer un seul morceau de musique. Sommes-nous assez déshérités? — Peu de société; point d'affection. Oui, je l'avoue à ma honte, je n'ai pas d'ami. Un jour, il m'est arrivé de me demander à qui j'aurais confié mes derniers vœux, si ma destinée avait été de mourir ici sans vous revoir; et il m'a semblé que je serais mort sans soulager mon cœur. Je mentirais si je prétendais que je n'ai pas souffert, que je ne souffre pas quelquefois de toutes ces privations. J'ai fait comme toi, j'ai eu les yeux rouges en y pensant. Et puis, je suis devenu raisonnable. Trouverais-je à regarder des robes de bal, moi surtout, autant de plaisir qu'à voir chaque jour, à tout instant, les flots bleus de la rade de Phalère? Aurais-je à écouter un vaudeville, un drame, et même certains opéras, autant de joie sincère qu'à écouter les bruits du soir sous notre ciel étoilé? Je puis donc me passer de distractions. Une amitié bien franche et bien cordiale changerait ma vie; mais une année d'isolement m'apprend à mieux aimer ceux que je regrette; et quand j'apprendrais ainsi à me détacher un peu des personnes pour aimer d'avantage la société dans son ensemble et le bien en lui-même, où serait le mal? Tu vois que ma philosophie va très-loin; je t'en offre la moitié de bien bon cœur. Il me semble, aujourd'hui que je sais me passer de tant de choses, que j'aurais

été plus heureux si ma destinée avait été de vivre obscurément à Rémilly, dans la solitude de mon Breuil, à quatre pas de vous. Le sort en a décidé autrement; je n'ai plus à revenir sur mes pas, mais j'envie ceux qui vivent ainsi, et quand ils se plaignent, c'est avec sincérité que je leur dis : c'est à vous que la meilleure part est échue.

Je ne crois donc plus à la toilette, ni aux grands repas, ni au luxe d'aucune espèce, c'est une maladie de nos villes qui atteste la corruption des goûts. Je ne crois plus aux futiles distractions dont les désœuvrés s'enamourent. Je crois cependant à la musique; je rêve du Conservatoire; je pleure ton piano et les airs que tu nous chantais. Je crois surtout au bonheur de vivre avec les siens; c'est là ma douleur; et j'attends le retour avec une impatience que je ne cherche pas à dissimuler. Bons amis de Rémilly, que vous manque-t-il? La ville. Et à moi, pensez-y bien? La ville et la famille. C'est votre absence qui me fait prendre en dégoût mon village. Pour l'aimer avec passion, il ne faudrait que vous oublier, ou vous avoir près de moi.

J'exagérais un peu. Depuis mon retour du Péloponèse, j'ai assisté à deux concerts et à un spectacle. C'était d'abord un charlatan italien qui, suivi de deux petites bossues en haillons et d'un paillasse, est venu inviter *lo stimabile pubblico e l'inclita guarnigione* à ses équilibres et à ses pantomimes. Les pauvres enfants à peine vêtues d'une robe passée, malgré le balancier, tombaient et retombaient de la corde roide. Et *lo stimabile pubblico* avait la bonhomie d'applaudir

et l'*inclita guarnigione* la politesse de ne pas siffler. C'était au théâtre, une salle étouffée et malpropre que son lustre enfume. Après la corde, le ballet; après le ballet, la pantomime. Une pantomime italienne, c'est le dernier degré où l'art, si c'est l'art, puisse s'abaisser. Mais si j'avais été médiocrement charmé des grimaces d'Eustache de Saint-Pierre à Milan, et des cabrioles de Guillaume Tell à Florence, la pantomime d'Athènes combla la mesure; c'était au-dessous du dégoût même. Un palmier de toile peinte; une mer de carton; un tonnerre de fer-blanc. — Tempête; naufrage. — Un nègre est jeté sur la côte; il plonge et sauve un homme; il replonge et sauve une femme rousse. — Les sauvages accourent; on saisit l'homme blanc et la femme rousse, on les enchaîne, on va les tuer. Mais un chef sauvage perd ses peines à faire des déclarations à la femme rousse. Cela donne le temps à un capitaine, attiré par les signaux du nègre, de débarquer avec quatre hommes et un caporal. — Bataille. Le curé du pays est traîné par la barbe. Triomphe de la doctrine chrétienne sur l'idolâtrie, et des baïonnettes sur les massues. — La rousse est ravie au galant Huron. Joie du mari. Embrassement; tableau. — Cela s'intitule le *Naufrage heureux à l'île de la Mort*. — Je me rappelle des marionnettes dans la grange de *Paquin;* c'était, sous tous les rapports, un spectacle plus décent et plus distingué. Et le lustre ne fumait pas.

La semaine suivante, un maëstro napolitain, *illustrissimo compositore ed esimio pianista*, annonce un concert; j'y cours en gants blancs pour voir les belles

dames d'Athènes. Point de dames : cela coûtait six drachmes. Quelques Européens ennuyés, deux vieilles, deux petites filles, voilà toute l'assistance. Néanmoins le maëstro joue très-convenablement d'assez bonne musique. Cela vaut presque une soirée.

Ce succès m'allèche. Troisième affiche : Grand concert au théâtre : *Academia vocale ed instrumentale. Una prima Donna di canto.* Des cavatines, des romances, des duos. Le tout avec costumes et décors. Et pour comble de séductions, l'*esimio pianista* a offert son aimable concours. Hélas! le lustre fume toujours; les dames sont rares, laides et mal mises; la *Prima Donna* est une grosse femme très-flétrie qui n'a plus de voix; et le pianiste, inférieur à lui-même, ivre peut-être, écorche la polka sur une épinette.

Conclusion : quelle que soit l'affiche, *straordinaria*, *rossa*, *gialla o bianca*, et la troupe, *illustre*, *esimia o famosa*, je n'irai plus au théâtre d'Athènes.

Tu vois, chère amie, à quels tristes plaisirs de société, nous sommes réduits. Aussi j'aime bien mieux les journées passées à courir les vallées et les montagnes, les déjeuners rustiques sur l'herbe, auprès d'une source, les douces surprises qu'on éprouve au passage d'un col, au détour d'un chemin, quand l'horizon change, et même les soirées du khani quand la porte est assez bien close, que les enfants ne pleurent pas et qu'on peut dérober quelques heures à l'insomnie.

Je suis revenu de mon dernier voyage berger de cœur, oui, berger d'Arcadie; et, si j'avais cinq ans de

moins, je vous adresserais un volume d'églogues sur les platanes de l'Alphée et du Ladon.

Et cependant, soyons justes : ces ravissants pays ne valent pas notre plaine avec son enceinte de belles montagnes, le Parthénon resplendissant aux rayons du soleil sur les rochers de l'Acropole, les flots bleus, les îles et les rivages du golfe d'Athènes. C'est là ce qui rend la vie supportable, bien douce à certaines heures; je pardonne à ce village où ma destinée m'a enchaîné ses ennuis et sa solitude en comptant les étoiles de ses nuits transparentes, en regardant le soleil colorer au lever l'Hymette, et au déclin Salamine. Hier, je suis monté jusqu'au sommet du Pentélique; eh bien, en vérité, il est impossible de ne pas aimer de toute son âme le pays qui se déployait au-dessous de nos pieds. . . . . . . . . . . . .

---

A MONSIEUR LÉON BENOUVILLE, A ROME.

Athènes, 4 novembre 1848.

Mon bon Léon,

Vous devez être rentré à Rome, dans votre joli atelier, et je pense que le moment est venu de vous demander quel emploi vous avez fait de votre été, ce que vous devenez depuis six mois, à quoi vous pensez..... Pour moi, j'ai mené depuis la lettre que je vous ai écrite (vers la mi-juillet) une vie très-vagabonde; on m'a renvoyé à Corfou le petit billet que vous m'avez

adressé de Florence; je terminais un joli voyage dans les îles Ioniennes, où j'ai dû aller passer la saison des dernières chaleurs, car je ne supportais plus la poussière et le soleil d'Athènes. Depuis ce temps-là, j'ai visité une partie de l'Argolide, et tout le nord du Péloponèse. Vous pensez bien que j'attendrai pour vous raconter ces équipées l'époque de mon premier voyage à Rome. Je suis revenu charmé et rompu. Somme toute, quoique à cheval on voie mieux le pays et plus à son aise, je commence à regretter le vetturino. On se tue à parcourir nos montagnes.

J'ai bien regretté Achille[1] en visitant les lacs et les vallées de l'Arcadie; un paysagiste qui passerait dans ce pays-là une bonne année, du printemps à l'automne, en rapporterait un riche album rempli de détails pittoresques et d'idées neuves. Mais on épuisera l'Italie avant de songer à la Grèce, où les peintres, qui s'y succèdent à de longs intervalles, n'en voient qu'un petit coin et le dénaturent. La Grèce a sur l'Italie un grand avantage, elle est plus variée et renferme autant de choses dans un espace plus restreint. En un seul jour de chevauchée, il m'est arrivé de changer quatre fois de pays, d'aspect, de couleur, de climat. C'est un sujet d'études inépuisables. Et quelle lumière, mon cher Léon! Desbuisson vous en parlera quand il descendra de son Acropole.

J'aurais bien voulu, pour plus d'une raison, vous emmener comme lui, mes chers amis; votre société

1. M. Achille Benouville.

nous aurait été bien précieuse dans la solitude où nous sommes plongés, et six mois passés en Grèce vous auraient été très-utiles. Un peintre d'histoire s'instruirait beaucoup dans nos campagnes; ce pauvre peuple a complétement perdu le goût et l'intelligence des arts, il a même dans plus d'une province perdu la beauté; mais presque tous ont conservé l'instinct des gestes simples et des attitudes nobles qui donnent tant de style aux ouvrages des sculpteurs grecs. Il ne suffit peut-être pas d'étudier la nature dans les maîtres, ni même dans les modèles des ateliers; il faut, vous le savez bien, la saisir sur le fait, là où elle ne pose pas. En France, nous avons ce malheur que, dans les classes élevées de la société, ceux qui sont beaux grimacent, et que dans la foule ceux qui ne grimacent pas sont laids. Les paysans grecs, les bergers surtout (et ne prenez pas ceci pour un lieu commun, ni pour une impression de voyage), sont beaux, parce qu'ils ont, sans manières, sans étude, dans tous leurs mouvements la grâce naturelle, la franchise d'allures, la dignité qui conviennent aux personnages de votre peinture historique et religieuse.

Desbuisson est un bien bon voisin, mais on le possède trop peu; il passe ses journées aux Propylées, et le soir, il travaille à ses dessins. Il est venu avec moi par miracle jusqu'à Égine; mais depuis cet exploit, on ne peut l'entraîner nulle part, même au Pentélique. Si celui-là reste deux ans en Grèce, assurément ce ne sera pas sa faute. Le pauvre garçon s'attriste d'être ici depuis six mois; il vous regrette; il soupire après le

café grec et les canards de Fiumicine. Cependant, depuis deux mois, il est acclimaté, et peu à peu Athènes, qu'il s'efforçait de ne pas aimer, lui plaît comme à ses devanciers. Quoiqu'il s'abîme de travail, je crois bien que nous aurons le plaisir de le garder jusqu'au 1er janvier.

Je le suivrais volontiers à Rome; quoique j'aime la Grèce, le temps me paraît long depuis que la saison des voyages est passée Les quatre mois d'hiver dans lesquels nous allons entrer seront éternels..... Je voudrais à cent pas d'ici une villa Médicis et une Piazza Monte d'Oro. . . . . . . . . . . . .

Je me suis presque réjoui en apprenant que vous ne pouviez pas aller à Naples. J'espère que vous reprendrez votre projet l'été prochain, et qu'en retournant en France vers le 1er juillet, j'aurai le plaisir de passer quelques jours avec vous à Pompéi ou à Capri.

En attendant, donnez-moi, vous et votre frère, de vos nouvelles; dites-moi ce que vous avez fait l'un à Florence, l'autre dans la campagne de Rome, et ayez l'amitié de ne pas trop m'oublier. Rappelez-moi au souvenir de quelques-uns de vos camarades, MM. Guillaume, Barrias, Thomas; et présentez mes respects à M. Alaux.

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Thèbes, 5 décembre 1848.

Tu le vois, ma bonne mère, je suis sorti de mes quartiers d'hiver pour un dernier voyage. Cela s'est

fait comme par enchantement. Le paquebot du 21 est arrivé le 29; à midi, j'ai reçu vos lettres; tandis que vous me parliez de vos neiges, nous jouissions à Athènes d'une température délicieuse. La lettre de M. Daveluy nous avait égayés; M. Bineau ayant échoué sur quelques points, notre existence est assurée jusqu'au second semestre de l'année prochaine, et M. Daveluy ajoute que les nominations de Vincent et de Girard sont certaines. Donc notre ciel était de toutes façons sans nuages. Après une promenade à travers champs sur les bords du Céphise, nous étions montés sur la petite éminence de Colone, et de là, tandis que les beaux vers de Sophocle retentissaient vaguement à nos oreilles, nos yeux étaient inondés de la lumière de ce ciel d'automne; Phalère étincelait aux derniers rayons d'un soleil éblouissant; la transparence de l'air rapprochait le Pentélique des côtes de l'Argolide; et quelques vapeurs légères qui s'élevaient des rues étroites d'Athènes jusqu'aux colonnes du Parthénon troublaient seules l'admirable pureté de l'horizon. Quand la limpidité de l'atmosphère abrége ainsi les distances, comment ne pas rêver de nouveaux voyages?..... Messieurs, qui veut partir avec moi demain? — Où allez-vous? — Où vous voudrez..... Et voilà comment, sans dessein prémédité, sans apprêts, sans adieu, nous sommes partis pour la Béotie le 30 novembre, à midi.

Je dis : nous, c'est que cette fois encore je ne suis pas seul; je fais peu à peu des prosélytes; Hanriot a suivi Burnouf; et nous avons laissé à Roux tout seul la direction de l'école et la responsabilité des cours dont

l'ouverture avait été annoncée à son de trompe pour le lendemain. La jeunesse studieuse de céans se sera cassé le nez à nos portes. Tant pis pour elle. Tant pis pour vous aussi; car vous alliez enfin savoir le mot de l'énigme, et vous voilà remis à huitaine.

Quoi! partir encore! en plein hiver! N'est-ce pas, ma bonne mère, tu vas m'en vouloir et jeter les hauts cris. Mais notre hiver n'est pas le vôtre. Puis nous voyageons bien doucement. Et d'abord, nous sommes venus à Thèbes en voiture. La route d'Athènes à Thèbes est une des merveilles de la Grèce, et le chef-d'œuvre des ingénieurs de la régence bavaroise; depuis dix ans, elle est fort abîmée et menace en quelques endroits de disparaître; mais enfin nous avons fait plus de quinze lieues en voiture, et cela ne se fait qu'une fois en Grèce.

Partis à midi avec quatre chevaux, nous sommes allés coucher sur un des contre-forts du Cithéron, dans une petite auberge isolée; le lendemain matin, après avoir visité les belles ruines de la forteresse d'Éleuthère, nous sommes arrivés au col, et de là nous avons aperçu toute la Béotie, depuis les montagnes de l'Eubée jusqu'au Parnasse et à l'Hélicon. Mais, hélas! l'horizon se couvrait d'un épais brouillard et quelques nuages lourds annonçaient des pluies d'orage.

Arrivés à Thèbes de bonne heure, nous avons passé la journée à chercher l'emplacement de la ville antique; le lendemain, nous avons recommencé nos investigations avec un succès médiocre, et n'avons eu pour nous distraire qu'un gros marché où s'étaient réu-

nis les paysans des campagnes voisines. La Thèbes moderne est un gros bourg assez gai, entouré de jardins et de grandes plaines très-fertiles. Ces plaines sont nues, un peu monotones, un peu tristes; il faut à Thèbes du soleil et la vue des montagnes; le brouillard et la pluie nous en ont un peu gâté le séjour, et cependant nous sommes fort heureux d'en avoir battu les environs dans tous les sens. Durant la matinée et le jour, nous flânons sans but, ici et là; le soir venu, nous causons de nos promenades et nous faisons quelques lectures. Notre courrier nous a fait d'assez bonne cuisine et nous dormons fort bien, grâce aux premières froidures qui ont fait périr les insectes. Le soleil se couche de bonne heure, mais il n'est pas trop vif et ne porte pas le sang à la tête. Le vent est frais, mais nous avons des manteaux. Les khanis sont mal fermés, mais celui de Thèbes est presque confortable. Nous faisons tout de si bon cœur que les mésaventures même nous réjouissent; le brouillard nous plaît comme un phénomène nouveau que nous n'avions pas encore étudié en Grèce; nous aimons la pluie comme un contraste, et l'orage parce qu'il a des effets grandioses. Avant-hier, en revenant des belles ruines de Platée, nous avons été surpris par une pluie abominable; nos chevaux, aveuglés par les éclairs, effrayés par le tonnerre qui grondait avec fracas, couraient follement sur une terre glissante; nous avons dû nous arrêter tous trois de front, tournant le dos à l'ouragan, résistant avec peine au vent qui menaçait d'emporter nos parapluies, nos chapeaux et nos manteaux même.

Mais que ce spectacle était grand! Et que nous nous applaudissions d'y assister au prix d'un peu d'eau! Nos peines d'ailleurs n'ont pas duré deux heures, et un grand feu nous a rendu la vie en un instant.

Hier, nous n'avons échappé que par miracle à la même épreuve; trop confiants dans l'azur du ciel qu'un vent de mer avait épuré, nous étions partis après le déjeuner pour aller voir deux lacs voisins du Copaïs, quand la pluie recommença à tomber fine et serrée comme nos averses de Lorraine, et, par un bonheur inespéré, nous étions à cent pas d'une maison..... Une maison dans ces déserts! Après deux heures passées dans les cendres, nous avons pu continuer notre excursion, gravir quelques rochers où j'ai marché sur la queue d'un charmant renard, suivre le bord d'un lac magnifique entouré de montagnes arides et peuplé de canards comme celui de Phonia, découvrir avec étonnement une double cascade dans un grand ravin, puis regagner notre gîte sans lassitude et sans engelures.

Pourtant nous sommes restés quatre jours en Béotie sans distinguer le Parnasse à travers les nuages. Le profil de mes deux camarades et de notre agoyate, la mine piteuse de nos chevaux m'a tant diverti pendant notre naufrage en terre ferme, que je voudrais savoir dessiner un peu pour vous envoyer une caricature très-expressive qui servirait de vignette à mon journal.....

Hier soir, nous avons délibéré. Décidément, nous avons vu et revu Thèbes; aller plus loin serait une

folie : le ciel est gris, les routes sont des marais ou des casse-cou. Donc, il faut retourner à Athènes. Mais par quel chemin? Par le chemin des écoliers. Car qu'il vente, pleuve ou tonne, le cœur n'en est pas moins sensible à l'attrait des terres inconnues. Nous devons retourner à Athènes par Chalcis. Nous aurions fait ce détour malgré la boue; juge donc si nous le ferons avec joie par uu véritable soleil d'été. La nuit a été affreuse, mais elle a tout emporté avec elle; le ciel est bleu, l'horizon s'éclaircit, et au fond de la plaine, le Parnasse se découvre enfin couvert de neiges. Nous voulons rassasier nos yeux de ce magnifique panorama et nous ne partirons qu'un peu tard après être montés sur quelque colline pour le contempler à notre aise.

Chalcis, même jour, sept heures du soir.

Chalcis est une ville très-originale dans un pays magnifique et nous y arrivons avec le clair de lune. Je désire y rester aussi longtemps que nous pourrons vivre sans étouffer dans un vieux caravansérail. Adieu.

---

A MONSIEUR GANDAR, A METZ.

Athènes, 15 décembre 1848.

Mon cher père,

Je suis rentré à Athènes depuis cinq jours, fort heureux d'avoir employé à une jolie excursion les derniers

beaux jours de l'année. Après avoir visité les ruines considérables de Platée, les lacs de Béotie et les environs de Thèbes, nous sommes allés à Chalcis, où la pluie et le soleil nous ont tour à tour retenus. Il pleut..... comment partir? Comment partir? il fait si beau! Nous avons passé là, malgré la médiocrité du gîte, trois grandes journées de flânerie délicieuse. Levés avec le soleil, nous parcourions la ville et les rivages de l'Euripe jusqu'au déclin du jour, et le soir, nous allions chez un compatriote, en famille, jouer le *Vingt-Un*. Pour moi, je suis parti à contre-cœur. L'Eubée me plaît infiniment, et j'aurais voulu profiter du temps admirable que le hasard nous donne pour pénétrer un peu dans les hautes montagnes de l'île, et visiter tout au moins les mines de Koumi et les ruines d'Érétrie. Mais un de mes compagnons de voyage avait mal aux nerfs, et nous nous sommes mis en route pour lui épargner une migraine. Je désire beaucoup revoir l'Eubée au mois de mai et m'y arrêter plus longtemps. Chalcis est une des villes les mieux situées de Grèce, et c'est à peu près celle où le passage des Turcs a laissé le plus de traces. Sa citadelle à créneaux sur l'Euripe, ses dômes, quelques minarets, quelques palmiers lui donnent une physionomie assez neuve qui ravit au premier coup d'œil, lorsque après cinq heures de marche on l'aperçoit enfin du haut des dernières montagnes de la Béotie. Là encore, j'ai entrevu l'Orient et senti combien est petite la distance qui m'en sépare. Mais le temps marche, et je suis plein d'inquiétudes. Mon horizon s'est peu à peu rétréci

depuis un an; les événements sont venus multiplier les entraves sur mon chemin; hier, c'est l'argent qui manquait; aujourd'hui, c'est un compagnon; demain, qui sait? ce sera la force? Et le but fuit devant mes yeux. Et puis, où va nous mener tous la secousse qui ébranle l'Europe? Et quels projets former quand l'avenir est si sombre, si vague surtout? Enfin, s'il plaît à Dieu, j'irai jusqu'au bout; sinon je suis heureux déjà des souvenirs que je rapporte, et je m'empresse d'en grossir le nombre quand l'occasion est bonne, le vent favorable, la lune propice.

Mais revenons à nos moutons. Nous avons mis deux jours à revenir de Chalcis en Attique par une route très-accidentée et très-pittoresque. Je ne puis vous la décrire; mais je dois au moins vous conter l'incident le plus saillant du voyage. Nous avons été volés. L'aventure est drolatique et nous a coûté peu de chose. Que ma mère l'écoute donc sans émotion.

On a la tête beaucoup trop pleine de vieilles sornettes: ne croit-on pas en France aujourd'hui qu'on risque sa vie dix fois par jour quand on voyage en Grèce? Naufrages, chutes de cheval, mauvaises rencontres, poignards dans le cœur, balles dans la tête..... cauchemars de cerveaux malades. Il est parfaitement vrai qu'on s'expose un peu quelquefois; mais en somme à quoi cela mène-t-il? Depuis deux ans, les membres de l'École française ont parcouru l'Italie et la Grèce dans tous les sens, en barque, en voiture, à cheval. Eh bien, nous n'avons pas encore entre huit l'honneur de mettre une seule égratignure sur nos

états de service, et voici la première fois qu'on nous vole.

A la vérité, nous ne prenons jamais aucune précaution : est-ce par légèreté? Non, c'est par prudence. Si je prends des gendarmes, qu'arrivera-t-il? Je n'en puis guère obtenir ni payer plus de deux ou trois, et deux ou trois hommes ne suffisent pas pour me défendre si je suis sérieusement attaqué; je ne gagnerai à l'honneur d'une escorte que la triste nécessité de voir des soldats rendre les armes ou se battre à forces inégales. Or, il me semble que, si ces braves gens se battent pour moi, je dois les aider; la conséquence est tout à fait logique. Mais me battre pour mon sac de nuit, c'est une niaiserie..... Le brigand grec est fort doux; avec lui, le mieux est de capituler, surtout quand comme nous on a fort peu de chose à perdre. Laissant à Athènes nos montres et notre argent, nous n'avons plus aucune crainte et nous bravons tous les klephtes de Roumélie et de Morée bien mieux que si nous étions, comme certains voyageurs matamores, armés jusqu'aux dents.

Depuis deux mois, la Grèce est infestée. Les brigands de profession n'y sont pas très-nombreux; mais à certaines époques tout le monde prend les armes, et par passe-temps détrousse les passants sur les chemins. La misère en est complice, la politique aussi. Ailleurs, les passions politiques poussent aux émeutes; ici, elles ne poussent qu'au brigandage. Un chef mécontent arme un village, et, par opposition au ministère ou à la cour, dévaste un canton; si le ministère chan-

geait, il rentrerait peut-être dans l'ordre avec ses bandes. D'autre part, l'impunité encourage ces bons apôtres; grâce au suffrage universel, les meneurs politiques ont besoin de toute cette canaille, et ils l'achètent par des concessions de toute sorte. Les tribunaux grecs sont une véritable pétaudière, où la loi n'est observée ni dans sa lettre ni dans son esprit; si quelquelque klephte est pris les armes à la main ou la main dans le sac, il est traduit; mais a-t-on des témoins? Faute de témoins, le flagrant délit n'est pas poursuivi. Avez-vous des témoins, de bons témoins irrécusables? L'accusé achètera ses juges; ou il les menacera, et les menaces persuadent comme l'argent; ou le plus souvent le patron, qui est un personnage, un sénateur ou un ministre, intervient dans le procès; il veut à tout prix que son honorable client soit acquitté. Que faire? Si le juge résiste, il sera destitué plus tard; si le ministre tient bon, voilà pour cette misère dix voix qui passent à l'opposition, et pour être juste une fois il en coûtera un portefeuille..... ou les oliviers du juge seront coupés en une nuit, sa maison pillée, sa forêt incendiée. Les plus mauvais drôles sont à ces conditions les plus sûrs d'être acquittés. Mais allons plus loin. Un voleur est arrêté, condamné, mis en prison pour un an; il a le droit de faire à bâtons rompus ses trois cent soixante-cinq jours de détention, de sortir, de rentrer, quand il lui plaît, et de s'évader nécessairement si cela lui convient. Quant à la peine de mort, elle est abolie de fait.....

L'année est bonne; les environs d'Athènes sont

battus dans tous les sens par des bandes; la veille de notre passage dans le Cithéron, elles avaient arrêté jusqu'à quarante passants; cela nous a sauvés; car après chaque escapade elles changent de région; mais en revenant de Chalcis, nous n'avons pu échapper à leurs mille bras. Nous étions partis en avant pour suivre dans une gorge le lit de l'Asopus, et nous avions perdu de vue les deux agoyates qui surveillaient notre bagage, quand deux paysans armés arrêtèrent la petite caravane. Un pauvre vieillard albanais qui faisait la grimace en livrant sa bourse fut rudement battu. Les drôles vidèrent nos sacs. Un voleur mal appris emmènerait le cheval et toute sa charge. Les voleurs grecs (et c'est toujours la même histoire) font un inventaire scrupuleux des objets, puis un triage; ils ne prennent et ne se partagent que ce qui leur plaît; et de cette façon le voyageur conserve la meilleure partie de son bien. Cette fois ils se sont emparés des provisions de bouche de notre courrier, de ses draps (pour en faire des fustanelles) et d'une partie de notre linge. Ils ont eu l'aplomb superbe de prendre parmi nos livres un Sophocle, pour lire aux veillées d'hiver.

Rentrés à Athènes dimanche soir (10 décembre), nous étions encore d'un jour en avance sur notre bateau de France, que les événements de Rome ont détourné de la route. Cette fois, je suis revenu si frais et si alerte que, pour me remettre de mon voyage, le lendemain de mon arrivée j'ai fait dans la plaine d'Athènes une marche forcée de six heures. Le cœur me saigne de n'avoir pas prolongé cette absence. Et vous com-

prendriez assurément tous mes regrets si vous pouviez imaginer quel temps il fait ici depuis vingt jours. Il est impossible de rêver une température plus douce, un soleil plus vivifiant, de plus harmonieuses couleurs au ciel et à l'horizon. C'est le printemps des Champs Élysées de Virgile. Si cela devait durer, je me serais remis en route; la saison des fièvres est passée, et le soleil n'est plus dangereux; la brise est fraîche sans être humide; et puis surtout on peut dormir dans les plus méchants khanis, parce que les premiers froids ont réduit presque à néant ces légions d'insectes qui m'ont rendu si malheureux à Sopoto. Mais en vérité j'ai peur que la girouette ne tourne et que l'hiver, le véritable hiver, ne me prenne en route, si j'ai la témérité de partir sur la foi d'une lune qui n'a plus que quelques jours à compter.

17-18 décembre.

Nous venons d'ouvrir nos cours; il est temps, n'est-ce pas, de vous en dire enfin quelques mots, quoique, à la vérité, cela n'en vaille pas la peine. Tu sais, mon cher père, combien les termes de l'ordonnance sont vagues à ce sujet. M. de Salvandy pensait que nous pourrions ouvrir à l'Université d'Athènes des cours publics d'histoire, de philosophie, de littérature latine et française. Mais cette pensée était chimérique, et depuis la mort de Colettis surtout, elle n'a jamais été remise sur le tapis.

M. Piscatory s'est borné à faire ouvrir des cours de langue française; chacun de mes collègues faisait dans

sa chambre, sans prétention, sans fracas, deux ou trois classes par semaine, de véritables classes de grammaire à l'usage des Grecs qui accouraient pêle-mêle, jeunes et vieux, étudier une langue déjà très-populaire et très-répandue en Orient. Leurs cours ont réuni jusqu'à deux cents élèves. L'œuvre qu'ils ont entreprise ainsi est-elle sérieuse? Assurément. Elle est sérieuse et profitable, et je ne songe pas à en contester l'importance. Mais personnellement il me convenait fort peu d'employer deux années à étudier le patois que parlent les Grecs d'aujourd'hui, pour leur enseigner les premiers éléments de la langue française. Il me semble que l'école d'Athènes devait être fondée et l'a été dans un autre but, plus raisonnable, plus élevé, et qu'on devrait se hâter de dégager un principe fécond des formes singulières sous lesquelles on l'a momentanément étouffé. J'ai cru me conformer à l'esprit de l'ordonnance de 1846, en considérant ces cours de langue française comme la condition accidentelle de notre mission plutôt que comme cette mission elle-même, et en les subissant comme une gêne au lieu de les adopter comme un but. Et c'est pourquoi, dès mon arrivée, malgré l'exemple de mes aînés, j'ai renoncé à l'étude du grec vulgaire, étude tout à fait stérile pour moi, pour m'occuper exclusivement des études qui me plaisent ou consacrer mon temps, le plus souvent que je le puis, à des voyages dont j'espère tirer un résultat très-positif pour l'éducation de mon esprit, qui est jusqu'à présent le seul objet de mes efforts.....

Ces réserves posées (et je devais te faire connaître

ma pensée à ce sujet), j'ai, ainsi que mes collègues, ouvert mon cours[1] mardi dernier. Et je me hâte de le dire, je suis enchanté de l'avoir fait. Car l'enseignement sous toutes ses formes est pour moi un sujet d'études, un objet de distractions plutôt qu'une corvée. Et je considère mes deux leçons du mardi et du jeudi comme deux récréations agréables qui m'aident à oublier ma solitude et mon ennui. En principe, je désire que l'école d'Athènes ne soit pas considérée comme une école de grammaire française, mais, en fait, je suis moins chagrin que personne de donner quelques leçons de langue et de littérature. Je n'ai pas subi, vous le savez, la carrière de l'enseignement; je l'ai désirée parce que je l'aimais, et je ne tiens pas du tout à faire, même en Grèce, de ma fonction de professeur une sinécure salariée. Seulement je ne dois pas sacrifier à un enseignement médiocrement utile des études indispensables et des voyages féconds en bonnes leçons de toute espèce. Aussi je ne me suis engagé que pour trois mois, et, dès que le printemps reviendra, je retirerai ma parole pour reprendre ma vie errante.

Je n'ai qu'une douzaine d'élèves, à qui je dicte quelques pages de nos grands écrivains; ils les analysent, ils en expliquent les formes grammaticales et les beautés littéraires; ils s'étudient à les prononcer et à les écrire comme il faut; ils m'apportent aussi de petites dissertations que je corrige avec beaucoup d'in-

1. Cours de rhétorique.

dulgence; et j'espère que les plus studieux auront dans trois mois appris les noms de nos plus illustres écrivains et sauront écrire sans trop de barbarismes une lettre de faire part.

Ces jeunes gens ne me déplaisent pas; ce sont des médecins, des avocats, des étudiants de l'université; l'un est Thessalien, l'autre insulaire, un troisième Smyrniote; celui-ci vient des îles Ioniennes, celui-là du Péloponèse ou de la Crète; ce panhellénium en raccourci m'intéresse, et c'est de bon cœur que je consacre à ces Grecs quatre heures par semaine. Je désire que mes leçons leur donnent, en même temps que la connaissance de la grammaire, le goût de nos grands écrivains, et que la langue française soit un véritable élément de civilisation dans ce pays dégradé.

As-tu remarqué, dans cette confusion de nouvelles politiques, la révolution des Céphaloniens qui ont réclamé leur réunion à la Grèce? J'avais vu préparer le soulèvement; un des chefs vint à moi et me dit : « Monsieur, pourriez-vous nous faire accorder par la République quatre mille fusils? » Je lui fis une grande leçon comme à un enfant; il en fut très-surpris et très-touché; j'ai appris depuis que celui-là ne s'était pas battu; mais d'autres se sont jetés tête baissée dans des dangers stériles, et les Anglais, après quelques escarmouches, les ont tous mis à la raison. Les petits peuples sont bien malheureux; Céphalonie est grecque, on ne peut le nier, grecque de droit, mais anglaise de fait; un trait de plume en a décidé. Les Anglais ne gagnent rien à la maintenir sous leur protectorat, ils

le confessent; et cependant, quand les Céphaloniens demandent à s'y soustraire, l'orgueil national et les convenances diplomatiques veulent qu'à tout prix on les remette aux fers. Cela n'a pas le sens commun.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Athènes, 23 décembre 1848.

Mon cher Adolphe,

..... Tu sais que ma dernière lettre ne parlait que de soleil et de verdure, comme en mai. Et voilà que brusquement le vent s'est levé, si violent qu'on peut à peine le fendre et qu'au second pas, il remplit les yeux de larmes. Il a chassé sur nous pendant deux jours une pluie fine mêlée de neige. Les Athéniens sont ébahis; cela n'est pas arrivé depuis quinze ans. Nous avons donc eu le plus bel automne et le plus rude hiver dont on se souvienne.

La transition a été soudaine et tout à fait inopportune : je me disposais à faire quelques plantations dans notre jardin qui n'est encore qu'un grand champ d'amandiers clos par quatre murs. Nous y manquons d'eau et d'ombrages. Et je voulais y risquer encore une centaine d'arbres pour conjurer la canicule. Ce n'est pas que je compte m'asseoir moi-même sous leur feuillée, mais il faut songer aux générations prochaines et

tâcher qu'elles soient plus heureuses que nous ne le sommes. J'avais perdu quatre jours à chercher des arbres, à les faire arracher sous mes yeux; on venait à la nuit tombante de les apporter quand la bourrasque a commencé. Ils sont en terre après une rude journée où j'ai bien gagné froid; mais je ne serais pas surpris que le hâle, la neige (si rare en ce pays) et la pluie n'en aient compromis les racines. Enfin sur cent, il en réussira bien le quart et je prendrai plaisir à en compter les feuilles au printemps prochain. Dans ces occupations innocentes, je me suis retrouvé tel que tu m'as connu; l'éloignement ne fait qu'augmenter mon amour pour la terre et pour les forêts; j'éprouve un plaisir de paternité non moins vif en mettant un arbre en terre qu'en jetant sur le papier une idée; trop heureux quand j'irai me reposer de mes livres et de mes paperasses auprès de nos aimables mares de Breuil! Quand les reverrai-je avec vous, mes bons amis?

J'ai eu le plaisir de causer un peu de Metz et des Messins avec Bertrand qui traverse Athènes pour se rendre à son agence de Janina. Mais Bertrand n'a guère vu ceux que j'aime le mieux. C'est à peine, s'il a pu me donner quelques nouvelles de MM. Maréchal, de Saulcy, Bixio. Néanmoins, après un an d'absence, les moindres souvenirs attendrissent. Que sera-ce quand mon excellent ami Girard m'apportera les impressions d'une année en France et d'un mois en Italie?

L'hiver d'Athènes n'est pas gai du tout. Je vous ai dit qu'on nous faisait espérer une troupe italienne, et dans un moment de crise comme celui-ci rien n'était

plus aisé que d'attirer à peu de frais beaucoup d'excellents comédiens que les révolutions ont mis sur le pavé ni plus ni moins que certains rois. N'eût-on engagé que les chanteurs de Vérone, je me serais tenu pour satisfait. Mais personne n'a voulu prendre l'initiative, ni faire la plus minime avance de fonds; et nous ne voyons sur les affiches jaunes et rouges qui paraissent assez régulièrement le samedi matin que des noms de bateleurs ou d'amateurs grecs, et l'expérience que j'en ai faite à trois reprises différentes m'a complétement découragé.

Récemment encore on braillait τὸν πυργὸν τοῦ Νέλ[1], et j'y suis allé en toute conscience pour entendre prononcer du grec; mais cela m'a tellement ennuyé que je suis sorti au troisième acte, jurant mais un peu tard..... Le peuple grec est théâtral, mais il n'est pas dramatique. Des troupes d'amateurs se sont organisées depuis quelques années, mais on n'a encore trouvé qu'une seule femme qui se décidât à monter sur les planches; c'est une petite paysanne de Marathon qui récite sa leçon en chantonnant, sans verve, sans intelligence, sans expression, et de plus elle est laide.

Les concerts me consoleraient, mais nous n'avons pas plus de concerts que d'opéra et de comédie. Ce n'est pas qu'en passant dans les rues, on n'entende presque autant de mauvais pianos qu'à Metz; toutes les petites filles jouent ici comme ailleurs *Sur le pont d'Avignon;* on compte aussi jusqu'à trois ou quatre

1. La Tour de Nesle.

flûtes et quelques violons de quatrième ordre. Mais la race n'est pas musicale, et, pour s'en convaincre, il suffit amplement d'entendre, en passant près des cabarets, les buveurs qui chantent du nez à l'unisson de prétendus refrains anacréontiques. Aussi d'une part les indigènes sont tout à fait incapables de donner un concert et d'autre part les artistes de passage ont été découragés par l'inintelligence et la froideur du public. Or qui pâtit de tout cela? Nous surtout. Nous tout seuls peut-être. Car les privations sont en raison des besoins que l'éducation nous a faits, et, si je me plains si vivement de n'avoir ici ni théâtre ni concert, c'est parce que Paris avec son opéra italien, son Conservatoire et ses innombrables artistes, m'a tout à fait gâté. J'ai aussi fort peu de relations, et aucune qui soit intime..... Tout se borne à d'ennuyeuses visites; les femmes savent très-souvent le français, mais elles craignent de le parler. Quant aux légations étrangères, je trouverais peut-être mon compte à les fréquenter, mais, chose étrange, je ne le puis pas et voici pourquoi. Il a été du goût ou de l'intérêt de M. Piscatory, en installant l'école, de ne pas la produire, et M. Daveluy, longtemps malade, toujours ennuyé, n'a que trop secondé les vues du ministre en se renfermant obstinément dans une solitude presque absolue. Si j'arrivais à Athènes seul et maître de moi, je n'aurais qu'à porter ma carte chez un ministre d'Autriche ou de Russie pour être invité à ses soirées comme je l'étais à Florence ou à Rome; mais, comme je porte un uniforme, je ne puis être présenté que d'une manière officielle

par mes chefs, ou M. Daveluy ou M. Thouvenel. Or ces messieurs ne m'ont conduit nulle part.....

A la vérité, la colonie française est assez nombreuse; et même, par une rencontre assez singulière, j'ai trouvé à Athènes beaucoup de Lorrains, M. Thouvenel et le chancelier de la légation, M. Guérin, qui sont de Verdun; Bertrand, qui était de Metz; un brave philhellène, le colonel Touret, qui est de Sarreguemines, Benoît et Hanriot qui sont de Nancy; d'autres encore dont les noms ne me sont pas présents. En somme, notre solitude est assez complète. Et ce qui m'attriste surtout, c'est de ne pas connaître un seul coin du feu où je puisse aller tisonner, ni une femme dont l'agréable causerie fasse diversion à ces discussions masculines qui finissent tôt ou tard par me crisper les nerfs. Or il n'y a dans toute l'Attique que deux Françaises, une petite pimbêche au Pirée qui ne parle jamais que d'elle et de ses robes, et à Athènes la duchesse de Plaisance; Charybde et Scylla. J'en veux beaucoup à cette femme qui pourrait, grâce à ses trois millions de fortune, rendre heureux par ses charités des villages entiers, et par l'aménité de son accueil toute la colonie ennuyée des étrangers. Qui peut mieux qu'elle réunir dans ses salons une société distinguée et créer un centre commun où les différents cercles viendraient se confondre et oublieraient la monotonie de leur isolement? Elle n'a jamais su le faire, parce qu'elle n'attire pas les autres chez elle pour leur plaisir, mais pour le sien; qu'elle rebute successivement tout le monde par son pédantisme et ses exigences; que fort peu vien-

nent tandis que beaucoup s'en vont; et qu'il ne reste autour d'elle à écouter ses leçons et à subir ses fantasques volontés que des sots qui n'y voient goutte, ou des vertus compromises qu'on chasse ailleurs, ou des gens sans aveu qui épient les miettes de sa table. Quand mes collègues sont arrivés, elle a tout fait pour les accaparer corps et âme; elle les poursuivait jusque chez eux, les enlevait dans sa voiture soir et matin, les mandait chez elle à toute heure, ou, pendant les chaleurs, elle en peuplait la solitude de son Pentélique. Quelques-uns se sont prêtés de bonne grâce à tous ses projets; ils ont enduré pendant toute une année son entourage malfamé, ses sermons bibliques, ses réminiscences de l'empire, et sa horde de chiens dévorants; à ces conditions, ils recevaient chaque matin du lait de vache, cadeau princier en Orient, et allaient, en respirant l'air vif de la montagne, rétablir leurs santés ébranlées par la canicule; mais leur patience n'a pu tenir jusqu'au bout, et peu à peu cette femme les a tant révoltés par la roideur de son caractère que, lorsque je suis arrivé en Grèce, ceux mêmes qu'elle a paru le mieux aimer ne mettaient plus les pieds chez elle...

Tu vois donc, mon cher Adolphe, que nous sommes à peu près réduits à nous-mêmes, et, quand la pluie ou le vent m'interdisent ma promenade quotidienne ou que je ne vais pas passer quelques heures chez un architecte russe autour d'une profane table de whist, je reste enfermé entre les quatre murs de notre école où nous menons une vie plus exemplaire qu'attrayante. Nous garderons encore deux mois mon excellent com-

pagnon de voyage Desbuisson qui travaille avec une ardeur admirable à sa restauration des Propylées; mais entre nous, faut-il l'avouer? quoique nous soyons cinq à le chasser, l'ennui pénètre souvent dans notre retraite et nous avons eu plus d'un jour de défaillance. Cependant le terme approche; dans un mois, M. Daveluy reviendra; dans deux, Vincent et Girard arriveront; dans trois, nous remonterons à cheval.....

---

A MONSIEUR GANDAR, A METZ.

Athènes, 16 janvier 1849.

Décade monotone : des ouragans, quelques flocons de neige sur les montagnes, beaucoup de pluie, quelques rayons par intervalle; est-ce encore le beau ciel d'Athènes? Des chambres humides, du bois vert, une seule cheminée, et qui fume; les petites misères de la vie commune redoublées dans ces longues journées où nous ne pouvons plus aller respirer l'air des champs; des discussions stériles, des jérémiades cent fois renouvelées..... Ah! qui m'avancera les beaux jours de mars et l'heure du départ?....

Et cependant hier (3 janvier à la grecque) la cour nous a donné un bal — un bal de cour; beaucoup d'étiquette et peu de gaieté, sans doute; mais dans une vie morne comme la nôtre, un peu de toilette, un peu de bruit, un peu de monde, c'est quelque chose; et ce n'est pas sans joie (l'avouerai-je?) que j'ai sorti

de la prison où elle moisit ma toilette des grands jours. Même pour moi qui, ne dansant jamais, passe ma soirée à me promeuer de long en large dans les salons royaux, ces bals ont un intérêt assez vif comme étude de figures et de costumes. La société est naturellement bigarrée, et quoique l'esprit de servile imitation, joint à l'esprit de parcimonie, grossisse chaque jour le nombre des habits noirs à pans étriqués, des chapeaux ronds, des corsages et des jupes de Paris, les costumes nationaux n'ont pas encore disparu tout à fait et donnent au quadrille cet éclat de couleurs qui peut encore à la rigueur consoler de la banalité des visages par l'originalité variée des parures.

On m'a montré quelques vieux soldats de la guerre de l'indépendance, le Souliote Tzavellas, le vieux Hadji-Christo, le célèbre brûlotier Canaris qu'on vient de faire président du conseil des ministres, quoiqu'il signe avec une croix ; puis, en plus grand nombre, des fripons célèbres, des voleurs de tous les grades, des assassins députés ou généraux ; des importants politiques ; de prétendus savants ; des officiers de mauvais ton, palefreniers hier, décorés aujourd'hui, grâce aux intrigues constitutionnelles ; et en première ligne un ministre de l'instruction publique, coquin illettré que ses connivences avec l'incorrigible canaille d'Athènes ont élevé, presque sans transition, des écuries d'un agoyate à la présidence de la chambre des députés.

Je voudrais savoir mentir pour vous travestir ces sabreurs d'antichambre en héros, et leurs femmes en Vénus de Phidias ou d'Apelle. Mais, à la vérité, non-

seulement les jolies femmes sont rares ici comme partout, mais il m'a fallu songer aux charmantes figures de Gastouri, de Zante, de Poros et de Mégare pour ne pas conclure de cet assemblage de danseuses disgracieuses, que la race grecque a pour toujours perdu son antique beauté. Deux profils réguliers d'un grand style relevaient seuls un cotillon où gambadait plus d'un couple ridicule. Mais ces ravissantes filles, malgré la vivacité de leurs grands yeux noirs, la finesse de leur sourire, et la coquetterie de leurs corsages smyrniotes, ne suffisaient pas à me faire oublier la Fenice et le Corso en carnaval.

Le roi, malade encore d'une fièvre qu'il a rapportée de son dernier voyage en Eubée, et la reine, faisaient les honneurs du bal dans les plus belles salles de leur immense palais. Ce sont de bonnes gens, et peu dignes d'envie, assurément. Depuis le jour où la diplomatie européenne les arracha à leurs loisirs d'Allemagne pour mener ici une vie de dégoûts, d'inquiétudes incessantes et de stériles efforts, ils n'ont d'autres consolations que leurs chevaux et leur jardin. Il est vrai que leurs chevaux sont excellents et que leur jardin est fort beau. Mais c'est un rude métier que d'être souverains constitutionnels dans ce pays. Le roi est grand, trop mince, plus beau cavalier sur son cheval qu'au cotillon; il se tient mal, et comme il est à la fois un peu sourd et un peu bègue, il a dans la conversation une figure contrainte et grimaçante qui fait souffrir les uns et sourire les autres. La reine a été fort belle. Mais quoiqu'elle danse avec beaucoup de grâce et

montre en se décolletant les plus magnifiques épaules de son royaume, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'elle a les traits un peu lourds. On la dit hautaine; je crois qu'elle est un peu trop amoureuse de sa couronne et de l'étiquette des cours allemandes, mais qu'elle est moins fière que timide. La reine et le roi sont inspirés par un sincère amour du pays et de la justice, mais ils ne peuvent rien. Je ne vous parlerai pas des actes de leur règne et des fautes auxquelles on les entraîne chaque jour, la Constitution du 3 septembre à la main. Cela ennuierait ma mère; et puis, cela est fort triste.

J'ai été présenté à Leurs Majestés. — Le roi : « Êtes-vous depuis longtemps en Grèce? — Depuis six mois, sire. — Ce séjour sera utile à vos études? — Très-utile, sire. — Avez-vous voyagé? — Oui, sire, en Arcadie. — Un beau pays? — Oui, sire. » Un profond salut. — La reine : « Êtes-vous récemment arrivé en Grèce? — Au mois de mai, Majesté. — Avez-vous déjà voyagé? — Oui, Majesté, en Arcadie. — De beaux sites? — Oui, Majesté, de magnifiques paysages. » Deux profonds saluts. Ma mère ne peut pas se plaindre; je ne vous cache rien.

Mes collègues vont au bal en uniforme. L'uniforme se réduit à un tricorne sur lequel tranche une fastueuse cocarde aux trois couleurs, à un grand frac noir, élégamment brodé en soie noire, à une innocente épée qui leur bat les jambes. Il y manque évidemment le classique pantalon en casimir blanc à large bandes de galon d'or. Mais tel quel, ce costume semi-diploma-

tique coûte déjà trois cents francs, et c'est assez. Pour moi, j'ai vécu jusqu'à ce jour sans être astreint à ce dispendieux honneur, et j'espère me contenter jusqu'au bout du modeste habit noir qui me laisse, suivant mes mérites, tout à fait mêlé à la foule. L'uniforme et les cours de langue française, inventions de M. Piscatory, ne lui auront guère survécu, et c'est justice.....

J'oubliais de vous dire que nous avons eu par miracle une belle journée de printemps au milieu de nos pluies; le vent du sud soufflait, et c'était une nouveauté pour moi, qui ne connaissais guère, pour mon malheur, que le vent du Parnès; nous sommes descendus au bord de la mer, et j'ai passé trois heures sur les rivages de Phalère et du cap Colias à voir les grosses vagues agitées que le vent poussait sur la grève et les rochers. La nuit aussi, quand tout se tait, nous entendons de nos terrasses cette grande voix. Ce sont des impressions bien vives qui me préparent pour l'avenir des regrets mêlés de joie. En y songeant, je me résigne; et puis, dans six semaines, j'entre en campagne; quatre mois à la belle étoile me consoleront des ennuis d'Athènes.

Le printemps est revenu ce matin et nous plantons des lauriers roses. Adieu.

---

A MONSIEUR HAVET,

*Maître de conférences à l'École normale.*

Athènes, 26 janvier 1849.

Monsieur et cher maître,

Quoique l'apparence me condamne, je n'ai pas un seul jour oublié la promesse que vous aviez eu l'amitié de réclamer de moi, lorsque je vous ai fait mes adieux. C'est un mois après mon arrivée en Grèce, et en mai que je devais vous écrire. Mais d'abord, et vous l'aurez su peut-être, les fêtes de la semaine sainte et le retour des feuilles m'ont retenu en Italie beaucoup plus tard que je ne l'aurais supposé, et ce n'est qu'à la mi-mai, qu'après cinq mois d'une vie d'isolement, de fatigues et d'aventures, je suis venu rejoindre ma nouvelle famille de l'École d'Athènes. Je n'aurais donc pu vous parler à cette époque que des ruines de Rome et de Naples, des saturnales du mardi gras, des révolutions enfantines que je venais de traverser, et de la papauté que j'avais vu frapper au cœur d'une incurable blessure. Mais cela n'eût eu pour vous qu'un intérêt médiocre au milieu des commotions politiques dont vous étiez le témoin depuis trois mois, et puis, vous m'aviez demandé de vous dire quelle impression ferait sur mon esprit le séjour d'Athènes? Or qu'en savais-je au mois de mai?

J'arrivais, la mémoire déjà trop remplie, avide d'un

repos absolu; je trouvais l'Attique déjà poudreuse et brûlée, et, sous l'influence d'un climat auquel je ne suis pas encore fait, j'ai vécu pendant trois mois dans une inertie complète, soupirant après les nuages, après la pluie, après l'automne, craignant chaque jour que ma santé ne m'échappât, et ajournant aux premiers orages les études sérieuses et les projets d'excursion. Et puis, il faut le dire, l'antiquité au milieu de laquelle nous vivons, ces grandes ruines et ce beau ciel n'avaient qu'une petite place dans mon esprit préoccupé; je vivais en France, et tout ce que mon cœur avait gardé de tendresse et d'énergie, je le consumais à craindre, à espérer comme vous. Vous nous avez peut-être envié la paix de notre exil; et je vous enviais jusqu'à vos plus cruelles émotions; si loin des faits, en proie à des inquiétudes que tout conspire à redoubler, navrés de l'impuissance même de nos vœux et de nos regrets, nous passions de tristes semaines à prêter l'oreille aux bruits souvent menteurs de l'écho. Enfin, mon cher monsieur Havet, fussé-je mieux portant et moins préoccupé que je ne l'étais, je ne suis pas de ceux qui comprennent après un coup d'œil et prononcent après une lecture. Les voyages à vol d'oiseau ne conviennent pas au tempérament indolent, à l'humeur rêveuse que j'ai gardés des brouillards de ma Lorraine. Je suis myope aussi et vois vaguement quand je ne vois qu'une fois. Aussi, pour être sincère avec vous, pour ne vous point payer de vaines paroles et vous entretenir de cette Grèce que vous aimez tant d'une façon digne d'elle et digne de vous, j'ai dû attendre;

j'attendrais même encore, si je n'écoutais que ma juste répugnance à mal exprimer des idées vagues; mais l'époque de mon retour est déjà si voisine que je m'exposerais à vous revoir sans vous avoir écrit.

On arrive ici plein de préjugés, d'idées factices et convenues; il est très-dangereux de n'étudier l'histoire que chez les historiens et la littérature d'un peuple que dans ses plus beaux livres. Joignez à ce danger l'emphase des commentateurs, les apologies sans restriction de la critique, le prestige des noms classiques qui se grossit du charme des premières émotions littéraires de notre enfance, cette tendance naturelle qu'on a dans un siècle de dénigrement à justifier par le culte des nations mortes ou lointaines le dégoût qu'on affecte pour ses contemporains, tout cela nous amène insensiblement à soutenir l'infaillibilité des Grecs avec autant de jalousie que les dévots les plus ombrageux en mettent à défendre la divinité des Écritures. Religion blâmable, car, après tout, il vaudrait mieux être injuste pour le passé que pour son temps, et si c'est le devoir des maîtres chargés d'instruire la jeunesse de nourrir en elle le respect que nous devons à nos pères, n'y a-t-il pas un très-grand danger à lui persuader que l'humanité est encore à leur école? — A quoi mène d'ailleurs cette exagération dans l'éloge? Le fanatisme dans la défense a pour résultat le fanatisme dans l'attaque. Si nous disions la vérité aux enfants, mais la vérité pure et simple, nous leur ferions mieux comprendre et par conséquent mieux aimer l'antiquité qu'en la leur grandissant d'une façon sys-

tématique, déguisant à dessein les imperfections de ses œuvres, l'infériorité relative à laquelle la loi éternelle du progrès l'a sûr plus d'un point condamnée?

Sous ce rapport, le séjour de la Grèce exerce une influence irrésistible. Nous entrons ici comme dans une terre de libre examen où tous les faits, toutes les idées, tous les noms propres sont remis en discussion; la religion est ébranlée; et la raison juge, faisant sa part au mal comme au bien, distinguant parmi ces gloires imprudemment confondues Euripide de Sophocle et Plutarque de Thucydide. Nous devenons, non pas sceptiques, ni même sévères, mais justes. Cette Grèce classique exaltée sans mesure, comme pour désespérer notre âge, descend pour nous de ses nuages; derrière Homère, beaucoup de très-médiocres poëtes ont fait subir à la langue d'Homère d'étranges transformations; derrière Platon, beaucoup de sophistes ont ergoté; derrière Démosthène, beaucoup d'orateurs bavards ont très-sottement défendu de mauvaises causes; derrière Phidias aussi, beaucoup d'ouvriers maladroits ont mutilé les beaux marbres du Pentélique. A ceux-là, nous rendons justice en venant au milieu d'une descendance qui en a conservé les traits et l'esprit.

En revanche, Homère a pour nous un mérite de vérité et d'innombrables beautés de détail que nous jugions moins bien sous notre ciel. Aristophane grandit singulièrement aux yeux de ceux qui retrouvent dans des analogies de mœurs frappantes, malgré la

différence des temps, la matière de ses satires; Phidias n'est plus pour nous un nom propre, un mérite abstrait, admiré sur parole; ni le Parthénon, un de ces objets de banale admiration sur lesquels on raisonne sans les connaître ou sur la foi d'une description inanimée ou d'un dessin inexact. Quel dessin reproduirait les couleurs que le temps a données à ces ruines et l'incomparable lumière qui les éclaire?

Vous dire combien la Grèce moderne nous aide à comprendre la Grèce ancienne, n'est-ce pas tout à fait inutile? Nous avons ici, pour comprendre l'antiquité, un triple commentaire qui vous manque : les ruines, le peuple dont nous sommes les hôtes, et la nature.

. Les ruines, qui sont très-nombreuses, sont aussi très-mutilées; elles laissent plus de regrets encore que celles de Rome. Les monuments de l'ancienne Grèce n'étaient pas gigantesques comme ceux de l'Italie; plus de siècles et plus de barbares ont passé sur elles. Depuis Mummius jusqu'aux Turcs qui brûlaient tout; depuis Fourmont qui détruisit Sparte, jusqu'à lord Elgin qui dépouilla les temples d'Apollon et de Minerve, la Grèce a perdu presque tous les monuments qui faisaient sa gloire; elle a moins de temples doriques que la Sicile, et moins de sculptures d'Athènes et de Corinthe que les musées de Rome. Croiriez-vous que nous avons parcouru et fouillé Thèbes pendant trois jours, sans y retrouver presque une pierre? Il n'est resté d'Olympie que des soubassements à peine exhumés par la commission de Morée, de Corinthe que sept colonnes, de Sicyone qu'un théâtre, de la

belle Élis que quelques pans de murs de briques, de chaque ville enfin qu'un petit nombre de débris méconnaissables, à peine échappés au temps, aux invasions successives, et à la rapacité des bandes noires. Les seules villes qui présentent la matière d'études sérieuses sont celles qui sont demeurées désertes d'assez bonne heure pour qu'on ne les détruisît pas en élevant des habitations nouvelles, ou qui sont assez éloignées des villages modernes pour qu'on n'ait pas trouvé d'économie à y puiser, comme dans une carrière, des matériaux de construction. Ainsi Platée a survécu à Thèbes, et la forteresse d'Éleuthère est plus considérable que les villes d'Éleusis et de Mégare. Grâce au ciel, il est resté quelques vestiges de toutes les époques, de tous les peuples, de toutes les architectures; on retrouve comme des échantillons de toutes choses; si ce n'est plus le livre lui-même, c'en est du moins la clef; et d'ailleurs, Athènes où nous vivons, a gardé très-reconnaissables, malgré les boulets des Vénitiens et des Turcs, les plus beaux monuments de l'art ancien. Au pied du temple de Thésée, au Pnyx, aux trois ports, à l'Acropole surtout, le siècle de Périclès semble revivre encore, et chaque jour la vue de ces ruines, le voisinage de ces lieux illustres nous rendent l'antiquité classique plus chère encore. Tous ces noms avaient retenti bien des fois à nos oreilles comme un vain son; ils ont aujourd'hui un sens plus précis, plus réel; nous comprenons mieux les faits qu'ils rappellent, et nous entrons dans la familiarité intime des hommes qui ont vécu où nous vivons.

Le peuple aussi nous aide à comprendre ses pères[1].....

La nature enfin est un grand maître auquel nous nous abandonnons sans défiance, car elle ne trompe jamais; c'est elle que nous avons le plus de charme à interroger; c'est elle qui nous fait les réponses les plus sincères et les plus complètes. Et ce n'est pas seulement les conditions géographiques de son histoire que la Grèce nous enseigne, c'est le développement de ses mœurs, le progrès de ses idées, le caractère particulier de ses artistes, de ses poëtes, de ses philosophes, de ses oratenrs. S'il est bien vrai que la destinée des peuples dépend du ciel sous lequel ils vivent, qu'on doit naître coloriste à Venise, dessinateur à Florence et musicien sur les rivages de Naples, que la ballade a dû fleurir en Allemagne et le pamphlet en France, c'est ici surtout qu'on reconnaît une harmonie parfaite entre la nature du pays et le génie de la nation; ce lien est si étroit, qu'il explique l'histoire locale de certaines villes : l'Arcadie, avec ses lacs bordés de sapins, ses fleuves limpides qu'ombragent des platanes séculaires, n'a jamais eu de monuments ni de poëtes; son isolement, ses horizons restreints et indécis, les brouillards de son ciel humide ne l'y destinaient pas; Sicyone, qui domine la gracieuse mer de Corinthe en face du Parnasse et de l'Hélicon, eut des écoles florissantes de peintres et de sculpteurs; Athènes

1. On trouvera l'opinion d'Eugène Gandar sur le peuple grec dans *Homère et la Grèce contemporaine*, *Souvenirs d'enseignement*, p. 521 et suivantes.

fut la patrie des arts, parce que son ciel et ses montagnes le voulaient ainsi. Si vous voyiez cette lumière, plus précise que chaude, ces couleurs plus harmonieuses que tranchées, ces lignes de la mer et ces montagnes si nettes quoique lointaines, et si grandioses quoique resserrées dans un espace relativement assez étroit, vous comprendriez que je n'exagère pas; c'est ici que devaient naître Platon, Sophocle, Thucydide, Phidias, Démosthène; c'est ici qu'on a dû jouer les comédies d'Aristophane; c'est ici qu'on a dû bâtir le Parthénon. Je n'ai pas le temps de vous dire en courant ainsi comment les phénomènes de la nature m'ont paru expliquer le différent génie des villes et des provinces, la mythologie, la poésie et l'art des Grecs. Vous voulez savoir ce que la Grèce m'apprend, quelle impression elle produit sur moi. Cette impression est-elle exacte? D'autres peuvent ne pas la partager; moi je n'ai pas le temps de la justifier en courant ainsi; je ne m'attache qu'à vous la dire, et les bornes de cette lettre ne me permettent pas de faire plus.

J'ai passé quatre mois en Italie, huit mois en Grèce; j'ai couru les provinces pendant trois mois et j'attends le printemps pour me remettre en route. Si j'en ai la force, après les principales parties de la Grèce indépendante, je verrai la Thessalie, une partie des côtes de l'Asie Mineure et Constantinople, puis je rentrerai en France en traversant une seconde fois l'Italie. J'y rapporterai les impressions de mes voyages, mais rien de plus. On nous demande de toutes parts si nous ne faisons rien. Que veut-on entendre en parlant ainsi?

A-t-on vraiment le droit de nous reprocher le peu d'empressement que nous montrons à entretenir le public de nos études? Et sommes-nous venus chercher ici des articles pour la *Revue des Deux-Mondes?* Je ne le crois pas. Pour moi, en quittant l'Italie j'avais écrit quelques pages sur Giotto, mais elles sont à peine achevées, et depuis, si j'ai classé quelques idées, réuni quelques matériaux, c'est toujours en ajournant la rédaction jusqu'à mon retour. Je n'ai presque rien écrit, et même, vous l'avouerai-je, mon cher monsieur Havet, je lis fort peu. Le climat n'est pas très-favorable à mon tempérament; quoique je n'y sois jamais malade, j'ai le cerveau très-fatigué, et moitié mollesse, moitié parti pris, je mène ici une vie de rêverie et de contemplation ; tout ce que j'ai de force, je le consume à voyager, faisant mon unique souci d'amasser des souvenirs que j'aurai plus tard le loisir de mettre en ordre, et de communiquer soit à mes élèves, quand j'aurai repris une chaire, soit au public, s'ils me paraissent en valoir la peine.

J'ai eu le plaisir de lire quelques chants de l'*Odyssée* à Ithaque ; je veux lire l'*Iliade* à Troie et sans doute présenter à la Faculté une thèse sur le monde d'Homère. Je voudrais aussi, en présence des grandes questions politiques que soulève l'avenir de l'Orient, chercher dans les historiens, dans les voyageurs, dans mes impressions personnelles, les matériaux d'un petit livre que j'intitulerais : *Des limites légitimes d'une Grèce unitaire*. L'histoire sommaire du panhellénium en serait l'introduction. Mais cette question est très-

complexe et très-obscure, et je ne sais pas si je persisterai. Un portrait de la société athénienne au temps de Périclès, d'après Aristophane et Platon, et un voyage en Béotie compléteraient à peu près le cercle de mes études sur la Grèce. Ne vous hâtez pas, mon cher monsieur Havet, de juger ces titres qui sont encore mal définis et auxquels je serai peut-être obligé de renoncer.

Quoi qu'il en soit, malgré les fatigues de nos chevauchées et l'ennui dont je ne puis me défendre quand je reste trop longtemps à Athènes, je m'applaudirai toute ma vie d'avoir passé deux ans à visiter les pays classiques, si curieux à tant de titres; et j'ose espérer que, soit que je reste dans l'enseignement des lycées, soit que le ministre m'appelle à remplir une chaire dans une faculté des lettres, le fruit de ces voyages ne sera pas tout à fait perdu pour ceux qui écouteront mes leçons. C'est pour eux autant que pour moi que j'étudie ; car je suis pénétré d'une vive reconnaissance envers ceux qui m'ont permis de compléter ainsi mes premières études, et je n'oublierai jamais qu'en acceptant cette mission, j'ai contracté envers l'État une de ces dettes qu'on n'acquitte que par les efforts de toute une vie.

Adieu, Monsieur et cher maître, je vous prierai de me rappeler au souvenir de MM. Wallon, Jacquinet et Cartelier. J'espère que vous ne m'aurez pas encore tout à fait oublié, et même, que vous m'en donnerez une preuve en répondant par quelques lignes à cette longue lettre. Je garde une reconnaissance éternelle à

tous ceux qui, comme vous, par leurs exemples et leurs affectueux conseils m'ont appris à devenir plus digne de nos fonctions.

---

A MADAME ADOLPHE VIOLLET-LE-DUC, A PARIS.

Athènes, 16 février 1849.

Enfin, chère madame, votre frère m'est arrivé; et pardonnez-moi de vous l'avoir pris, car j'avais bien besoin qu'il vînt changer la triste vie que je menais, et puis, franchement, si nous mettons à part mon égoïsme et le vôtre pour ne songer qu'à lui, croyez-vous qu'il n'ait rien gagné à quitter Vendôme pour la Grèce? Mais ce n'est pas à moi de vous le dire.

Il est donc arrivé un peu dégoûté de la mer, mais à peu près séché de son demi-naufrage. Nous l'avons installé tant bien que mal dans une cave porte à porte avec moi, et quoique le vent et la pluie nous aient retenus pendant deux jours dans les cendres, comme nous ne perdons pas notre temps, je ne lui donne pas une semaine pour connaître l'Attique mieux que je ne la connaissais après neuf mois. Le temps favorise nos promenades; le soleil n'est pas trop vif, le vent est presque endormi, et l'horizon est d'une finesse charmante; aussi j'ai retrouvé mes jambes de quinze ans (que vous n'avez pas connues) pour lui montrer notre Parthénon et les oliviers du Céphise.

J'aurais tort de ne pas vous dire qu'un de nos premiers soins a été de lui mettre sur le dos un uniforme qui lui prend la taille admirablement; à lui voir porter ainsi le frac et l'épée on dirait qu'il est marquis, ni plus ni moins que notre voisin Boisguilbert. Mais je ne veux pas empiéter sur le récit qu'il vous fera de ses impressions; le profil du personnage étant la seule chose dont il ne puisse pas vous parler, c'est la seule dont je veuille vous parler à côté de lui.

C'est de bon cœur, chère madame, vous le savez, de bien bon cœur que je me fais le cicerone de Jules; mais la plus belle fille du monde, l'ignorez-vous? ne peut donner... Et de quelles privations n'achetons-nous pas le bonheur de vivre sous ce beau ciel? Un bal de cour, des Majestés en tête-à-tête, un costume de dameret, et, ce qui vaut mieux que tout cela, des ruines admirables et un pays plus beau peut-être que votre campagne de Rome. Quatre jours nous ont suffi pour lui jeter à la tête, et pêle-mêle, toutes ces choses nouvelles pour lui. Mais, hélas! j'ai beau le conduire partout où je vais, nous ne découvrirons ni l'un, ni l'autre, un bon piano, une famille d'adoption, un coin de feu et une amitié comme la vôtre, chère madame, et voilà pourquoi je ne rêve pas sans regrets à cette Rome où malgré la boue, le sirocco, les pétarades et l'écho des révolutions lointaines, je me suis si volontiers oublié près de vous pendant deux mois.

Votre amitié veut bien me suivre à quinze jours d'intervalle, et je ne cesserai point de vous la rendre, à vous et à votre cher Adolphe, de tout mon cœur. Vous

m'avez rendu heureux, en m'envoyant cette délicieuse chaumière qui me rappelle si bien ces jolis vers [1] :

Cette île est mon royaume,
Chaume
Où je sommeille en paix,
Où le feu que j'allume
Fume
Dans des arbres épais.

Là je vis sans que l'heure
Pleure
Dans l'air en s'envolant,
Sans que la voix du monde
Gronde
Mon bonheur indolent.

Pourquoi Adolphe, qui a un sentiment bien vif et bien juste des beautés naturelles, ne nous accompagnerait-il pas au pied du Taygète et sur les bords de l'Eurotas? Mais quoi? Cette maudite mer est si grande! Ce qui me peine c'est de ne pouvoir vous envoyer en échange un croquis du golfe d'Athènes, ni même un petit bouquet des anémones du Céphise et de Phalère! Quand vous reverrai-je, chère madame? Depuis quelques jours le retour est la chose du monde à laquelle je songe le moins. Mais cela ne durera pas, et j'ai bien peur de m'ennuyer encore plus d'une fois après la France...

1. Des vers d'Adolphe Rolland, publiés à Metz en 1836, par sa famille, pour un petit nombre d'amis.

A MONSIEUR DUPONNOIS,

*Professeur au lycée d'Alençon.*

Athènes, 18 février 1849.

Je pourrais mentir, mon cher Duponnois, et commencer cette lettre en demandant pourquoi vous ne me répondez pas ; entre Athènes et Alençon mes lettres auraient pu s'égarer, et je n'aurais pas besoin de jurer par le Styx pour vous faire croire à l'existence d'un certain nombre de petits billets et de post-scriptum perdus à mi-chemin. Mais je serai plus franc ; il est bien vrai, mon vieux brave, que depuis quinze mois je ne vous ai pas écrit une seule ligne. Ce n'est pas que je n'aie très-souvent pensé à vous, ni que je n'aie eu çà et là pas mal de choses à vous raconter ; mais c'est au coin du feu que je voudrais en parler avec vous ; c'est si ennuyeux d'écrire! D'ailleurs, à quinze ou dix-huit jours d'intervalle, échanger des demandes et des réponses, cela ressemblerait singulièrement au jeu des propos interrompus. J'ai donc failli attendre les prochaines vacances et les déjeuners que vous me payerez chez Philippe pour vous raconter mes chevauchées ; mais je vois à mes côtés Girard qui s'avise d'écrire à Guigniaut [1]; je ne puis le laisser faire sans vous donner

1. Joseph Guigniaut, neveu de M. Guigniaut de l'Institut, condisciple d'Eugène Gandar et de Jules Girard à l'École normale. Il était alors le collègue de M. Duponnois au lycée d'Alençon. Appelé à son tour à l'École d'Athènes, en 1851, il est mort dans cette ville l'année suivante, à l'âge de vingt-sept ans.

une poignée de main, et sans doute il sera plus amical de n'en pas charger un tiers.

Nous menons une drôle de vie, dans cet Orient soi-disant féerique ; c'est bien l'*Orient désert* dont parle Racine, l'Orient où l'on s'ennuie. Otez à Athènes les ruines de l'Acropole, son horizon de mers et de montagnes et son soleil (or, depuis deux grands mois, nous ne faisons que passer du vent à la pluie, de la pluie à la neige, ni plus ni moins que des bourgeois d'Alençon), que nous reste-t-il? Si vous le saviez, mon cher Duponnois, vous me plaindriez. Le carnaval est commencé, c'est après-demain le mardi gras, feu mardi gras de joviale mémoire, et nulle part on ne chante, nulle part on ne danse, nulle part on n'est gai ; cela devient triste à mourir. Pas un salon, pas un coin de feu, pas une femme qui sache dire deux mots, pas un piano, à peine un whist où l'on perd en deux heures ses appointements de la semaine, pas un seul petit théâtre où l'on joue tant bien que mal quoi que ce soit, un opéra comique, un vaudeville en grec moderne, ou même une pantomime napolitaine ; rien, rien et c'est tout. En deux mots, nous sommes allés quatre fois au bal chez Leurs Majestés (car nous en avons encore, des majestés, chez lesquelles même certains républicains de la veille et de l'avant-veille ne rougissent pas d'aller en habit de cour), et hors cela (il est vrai qu'on ne s'ennuie pas à regarder ce bazar de figures étranges et de jolis costumes), nous avons passé notre hiver chez nous, faisant le cercle autour d'une cheminée unique et qui fume, bâillant comme on bâillait dans la section

de philologie, aux dominos près qui nous manquent et que le tchibouk ne remplace pas pour tout le monde.

Heureusement, M. Daveluy nous a rapporté des livres, des cartes (de géographie s'entend) et même des images comme à des enfants qui boudent. Et puis Girard et Vincent viennent d'arriver, nous leur montrons l'Attique. Enfin le printemps approche. Ce n'est pas, mon cher ami, que le printemps soit éternel ici : les voyageurs, comme vous savez, n'ont pas de chance ; partout où ils passent, et de quelque façon qu'ils s'y prennent, ceux du pays leur disent toujours qu'ils ont mal pris leur temps. Les Génois, auxquels j'ai fait une courte visite, dans deux pieds de neige, me disaient : A Gênes, il ne neige jamais. A Venise, il ne neige jamais non plus, et j'y ai vu la neige pendant huit jours ; ni à Athènes, et le mois de janvier a été neigeux, brumeux, humide, comme en France ; aussi nos amandiers qui devaient fleurir en janvier céderont le pas aux marronniers des Tuileries. Enfin, de toutes les vanteries des guides pittoresques comme de l'emphase des traducteurs de l'antiquité il faut tout uniment rabattre les trois quarts.

Mais (et j'ai hâte de le dire, car j'ai l'air de voir tout en noir), qu'on est largement compensé de toutes ces misères quand on peut sortir d'Athènes pour caracoler par monts et par vaux ! C'est alors qu'on se sent renaître et qu'on ne songe pas sans quelque compassion aux pauvres diables en robe et en bonnet carré qui restent enfermés entre les quatre murs d'une classe.

De belles ruines intéressantes au point de vue de

l'art et de l'histoire; une nature infiniment variée et admirablement belle que ni l'*Anacharsis*, ni le *Télémaque*, ni les *Martyrs* n'ont su reproduire; des fleuves de platanes et de lauriers roses; des lacs bordés de sapins (comme en Suisse, mais sous quel ciel!); des mers charmantes parsemées d'îles bleues, un ciel où le soleil multiplie des effets magiques de couleur et de lumière, voilà ce qui nous console et nous fait vivre, voilà ce qui nous empêche de trop regretter nos amis et la France, et ce que les voyageurs les plus dithyrambiques ne vanteront jamais trop.

Cette vie errante sied à merveille à mon humeur, moins bien à mes membres qui n'ont guère cessé depuis six mois d'être endoloris. A cheval on se fatigue beaucoup, mais on voit mieux. J'ai passé d'excellentes journées à traverser ainsi les vallées et les montagnes par des sentiers qui seraient impraticables à d'autres montures que nos petits chevaux d'agoyates. On part au point du jour; on marche quatre à cinq heures jusqu'à un village ou jusqu'à une source; là on déjeune sur l'herbe et à l'ombre, s'il y a de l'herbe et des arbres, car cela n'arrive pas toujours; on dort un peu vers midi ou on court pour se déroidir les jambes, puis on remonte à cheval jusqu'au coucher du soleil, et dix ou onze heures de chevauchée ne paraîtraient pas trop longues, si nous n'étions pas si damerets que nous le sommes. La nuit est moins gaie que le jour, parce que les gîtes sont abominables. Dans une cabane mal fermée et mal couverte, exposés au vent et à la pluie, en proie aux puces et aux punaises, il nous faut

endurer jusqu'au retour de l'aube un long cauchemar; aucune cloison ne sépare le voyageur, ni du père de famille qui est bavard, ni des fils qui mendient ou volent, ni des petits enfants qui braillent, ni des bestiaux qui ruminent; c'est l'arche de Noé que ces khanis grecs.

J'en prends mon parti et suis assez fort pour voyager ainsi dix jours et même vingt; aussi, depuis que je vous ai quitté, j'ai bien souvent changé de séjour et j'aurai bien des équipées à vous raconter quand nous serons collègues (mais où sera-ce? A Alger ou tout au moins à Bastia, car mon humeur voyageuse ne sera plus satisfaite à moins). J'ai visité presque toute l'Italie depuis Nice et Venise jusqu'à Naples, et ne suis arrivé en Grèce que cinq mois après mon départ de Paris. D'Athènes je suis allé passer un mois à Corfou et à Ithaque, puis vingt jours en Arcadie, huit en Argolide, dix en Béotie et en Eubée; s'il plaît à Dieu, je verrai encore la Laconie et la Messénie, le Parnasse, Troie et Constantinople, cela tout au moins, et en septembre j'irai me reposer près de vous de ces fatigues accumulées. Commandez les huîtres.

Adieu, mon cher Duponnois, racontez-moi un peu votre vie, et malgré ces longs silences de part et d'autre, tâchez de ne pas trop m'oublier.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Livadie, 15 mars 1849.

Que faire en un gîte, mon cher Adolphe, lorsqu'il pleut à flots? Nous avons commencé par nous chauffer,

puis j'ai essayé de me promener, malgré la pluie et la boue, sur les bords de l'Hercyne; mais, au centième pas, il a fallu battre en retraite. Je prends donc le parti de commencer ici le journal sommaire que je ne devais t'adresser que d'Athènes.

Nous sommes partis d'Athènes le 11, deux heures avant le lever du soleil; à l'aube, notre voiture, lestement traînée par quatre petites haridelles, descendait de Daphné à Skaramanga; la lune, à moitié voilée par d'épaisses vapeurs, se reflétait avec un singulier éclat dans les flots verdâtres et métalliques. J'ai revu Éleusis pour la sixième fois et conduit, sur les ruines de l'Acropole, nos nouveaux collègues; puis, longeant la charmante rive du canal de Salamine, nous sommes entrés à Mégare. Sous un ciel gris, ces ruines confuses, ces maisons basses avec leurs terrasses de boue, ces rues étroites couvertes de décombres m'ont paru plus tristes et plus pauvres qu'à mon premier voyage. Et puis, il n'est qu'une heure pour voir Mégare, c'est celle où ces femmes au profil antique et au doux sourire descendent à la fontaine.

La plaine de Mégare nous conduit par une pente insensible jusqu'aux premiers rochers du Karydi; montée et ravins pittoresques; en cherchant sur la route deux tours helléniques, nous nous égarons sur des coteaux couverts de jeunes pins et de fleurs charmantes; notre monde s'échelonne sur la pente et on jette aux échos sonores les noms des traînards. Peu à peu nous retrouvons nos agoyates, nos gendarmes, puis la route; les deux tours sont à nos pieds; du haut

d'un beau rocher à pic nous découvrons la mer des Alcyons, voilée de brouillards, admirablement encadrée par les montagnes, et si voisine en apparence, que nous y croyons toucher. Puis, à mesure que nous montons, l'horizon s'élargit, et je puis du même point montrer à mes compagnons le Parnasse, le Delphi d'Eubée, les montagnes de l'Attique, toutes les îles et tous les rivages du golfe Saronique et l'Acrocorinthe. Le soleil qui décline donne aux neiges une teinte rose délicieuse; mais il se couche, et Vilia n'apparaît point. Longue descente très-rude, où nous sommes obligés de conduire nos chevaux par la bride. Le Cithéron se dresse devant nous avec ses formes sauvages et ses noires forêts de sapins; le brouillard et le crépuscule lui prêtent comme à dessein je ne sais quoi de sombre et de désolé, qui convient à la montagne funeste qu'invoque l'aveugle Œdipe. Nous remontons dans la plaine vers Éleuthères; depuis sept heures nous n'avions vu ni un passant, ni un troupeau, ni une maison, quand une fontaine et des chèvres innombrables nous annoncent l'approche des habitations. Cependant la nuit est noire, une colline nous cache le village, et ce n'est que deux heures après la chute du jour, au détour d'une hauteur aride, que nous apercevons une grosse bourgade albanaise, où nous demandons humblement un gîte.

Le lendemain, après une nuit assez bonne (car on dort en hiver), nous redescendons à travers une forêt de pins et de grandes roches qui forment çà et là comme une haute montagne à pic jusqu'à la baie d'É-

gosthènes. Ruines importantes; une grande citadelle hellénique, bien située; une tour d'angle est mieux conservée que toutes celles d'Éleuthères, de Platée et de Phylé; on en voit jusqu'au fronton triangulaire; un grand mur flanqué de tours, qui se relie à l'enceinte principale, défend comme une ligne avancée la ville basse du côté de la Béotie; une tour vers la mer protége le môle. La rive est presque déserte; quelques oliviers y entretiennent deux petites fabriques d'huile; un calme profond règne sur la baie.

Montée; baie de Créuse; un ravin; des côtes grises et assez nues; vallée de l'Œroé. L'Œroé se déroule en replis sinueux dans une longue prairie étroite; ses eaux sont limpides et coulent avec un bruit harmonieux, mais ses rives sont nues. La nuit tombe et devient si noire, qu'il faudrait des torches pour avancer, et nous sommes forcés de nous arrêter à une lieue de Platée dans un métokhi. La salle commune offre un spectacle assez curieux : dans le fond, des bœufs à longues cornes qui ruminent et nos six chevaux; autour du feu et pêle-mêle nos agoyates, nos gendarmes volontairement transformés en aides de cuisine, puis cinq ou six moines à la barbe inculte, qui jettent tour à tour des regards de convoitise et de curiosité sur notre rôti et sur nous-mêmes.

13 mars. — La matinée est affreuse; un brouillard épais ne nous laisse aucun horizon, et nous arrivons au village de Kokla sans l'avoir vu. Vapeurs et boue; nous sommes tristes et n'échangeons pas un mot. Ruines de Platée : elles sont immenses, et à cette se-

conde visite, je commence à les comprendre. La ville était adossée au Cithéron, mais presque en plaine, et peu défendable. Thucydide à la main, je crois débrouiller cet amas de ruines confuses et distinguer, dans trois enceintes concentriques, dont la seconde est très-belle et la troisième immense, le mur primitif de la ville, le mur construit par les Thébains pendant le siége, et le mur intérieur bâti à la hâte comme un second rempart par les Platéens, que bloquaient étroitement des forces supérieures. Les Thébains ont détruit Platée de fond en comble; le temps a consommé leur œuvre; et en dehors des murailles mêmes et de quelques grands tombeaux, nous ne pouvons donner un nom à aucune pierre ni à aucun lieu.

En allant au champ de bataille, nous apercevons une nouvelle muraille très-étendue, garnie de tours sur les deux faces, mais assez irrégulièrement, qui peut avoir aussi protégé les campements des Thébains et des Spartiates. Cependant la construction en est remarquable et ne paraît pas l'œuvre d'un jour. Champ de bataille; description d'Hérodote. Nous traversons l'Œroé, puis l'Asopus, où les grenouilles articulent presque aussi distinctement que dans les eaux du Céphise le refrain fantastique d'Aristophane : ***Brekekex coax, coax.***

Emplacement de Leuctres et champ de bataille. Ruines insignifiantes de Thespies : une fontaine, quelques fragments antiques dans des chapelles byzantines; des substructions informes. Thespies fut rasée comme Platée par les Thébains; elle ne pouvait pas se dé-

fendre. Le village d'Érimo Castro couvre une hauteur voisine. Nous y arrivons longtemps avant le coucher du soleil, n'ayant pas marché quatre heures : une grande église; quelques chênes verts, rejetons d'un bois sacré ; trois bonnes statues antiques que les enfants mutilent à coups de pierres. L'une représente sans doute un Actéon ; l'autre un cavalier, passablement campé sur sa monture ; l'autre une femme avec des ailes. Ces trois statues ne seraient pas déplacées dans le musée d'Athènes; mais les habitants auxquels elles appartiennent les ont sottement incrustées dans les murs de leur église, où elles resteront jusqu'à ce que le temps et les pierres aient achevé de les dégrader.

14 mars. Ascra était voisine de Thespies; Hésiode y naquit, mais il l'a calomniée. Pausanias n'y vit plus qu'une tour; depuis Pausanias la tour est tombée, pierre à pierre, et Ascra n'est plus qu'un nom sur la carte. Une petite heure de marche nous conduit au bois des Muses, et à la fontaine Aganippe où se désaltéraient les Muses. Nous remontons le ruisseau dans les flancs de l'Hélicon. Le sommet n'est pas très-loin de nous ; mais l'horizon est sombre, que verrions-nous en y montant? Les neiges sont à peu près fondues; le gazon est humide et fleuri; quoique le ciel soit un peu gris, nous avons une fort belle vue du Cithéron et des plaines de Béotie. Nous pensons avec charme aux légendes poétiques des anciens; c'est ici que la poésie eut ses premiers autels; les lieux ont gardé quelque chose de ces touchants souvenirs; mais, hélas! des

troupeaux de porcs et de chèvres ravagent le bosquet de myrtes qu'une religion morte ne défend plus.

Nous nous dirigeons vers le lac Copaïs en traversant un beau ruisseau qui descend de l'Hippocrène. Village de Mazi ; une école en plein air ; un pédagogue en haillons donne à trois bambins éveillés quelques leçons assaisonnées de soufflets à tort et à travers. Ruines d'Haliarte. La ville dominait le lac et défendait l'entrée de la plaine Ténérique. Route de Thèbes : ruines considérables, murailles cyclopéennes, polygonales, helléniques ; plusieurs styles et plusieurs dates ; plusieurs enceintes. Ces amas de gros blocs de pierre aux trois quarts ruinés produisent encore un certain effet.

Nous faisons trois lieues sur la route royale d'Athènes à Livadie, car la régence bavaroise avait fait entre ces deux villes une bonne grande route qu'on n'a pas entretenue. Le sol est si fangeux que les voitures n'y sauraient passer, nos chevaux même ont quelque peine à s'en tirer. Le lac Copaïs, dont nous suivons la rive, ne nous apparaît que comme une grande plaine jaune : de ce côté, c'est un immense marécage couvert de roseaux ; mais les rochers de l'Hélicon, au pied desquels on passe, ont des formes très-pittoresques et très-variées ; et le Parnasse découvre à l'horizon sous un voile de brume ses neiges admirables.

Nous couchons dans un moulin isolé ; la plaine voisine est charmante, l'eau y abonde ; des chutes et un aqueduc couvert de plantes grimpantes ajoutent à la grâce de ce paysage plus naïf que grandiose.

Nous nous étions mis au lit plein d'espoir; il ne fallait qu'un souffle de vent pour dégager le ciel de ces brumes maudites, et le coucher du soleil avait eu quelques-unes de ces teintes splendides du mois de juin que nos pays ne connaissent pas. Qui nous eût dit qu'à peine sortis de notre étape nous recevrions jusqu'à Livadie une grosse pluie mêlée de neige? Il a fallu renoncer à quelques ruines sur le chemin, que la bourrasque nous eût empêchés d'examiner; nos chevaux baissent l'oreille; nos hommes s'embourbent à faire peine; pour nous, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous chantons à tue tête des vers drolatiques...

Que veux-tu? la poésie s'est retirée de nous... Ce rude pélerinage n'a pas duré trois heures; nous sommes à Livadie, dans un bon khani, parfaitement séchés, et pleins d'espoir encore, quoiqu'il y ait beaucoup de neige dans l'air. Livadie est une jolie ville, un peu suisse, qui domine une petite plaine toute en fleurs et qu'arrose un torrent rapide. Il faudrait à cette plaine un peu plus de verdure et quelques rayons de soleil, mais la neige et ce temps sombre ne messiéront pas aux rochers sauvages de l'Hercyne, et nous allons sortir pour les voir.

Qui sait si demain le soleil n'aura pas triomphé des giboulées? En mars, il faut s'attendre à tout. Nous sommes résolus à prendre patience un ou deux jours, puis à continuer notre marche jusqu'à Delphes. Et dans une semaine à peu près nous rentrerons à Athènes.

Adieu, jusqu'aux prochaines haltes forcées, ou jusqu'à Athènes.

Livadie, 15 et 16 mars.

Boue, pluie et neige. Chambre enfumée. Une neige assez épaisse tombe pendant que nous visitons l'antre de Trophonius, les fontaines de Léthé et de Mnémosyne et les rochers de l'Hercyne. La gorge est très-pittoresque et l'obscurité du ciel lui prête un aspect sauvage. Nous remontons le lit du torrent de pierre en pierre, et plus d'une fois un pied dans l'eau. Mais nous sommes après quelques minutes forcés de retourner sur nos pas.

Le lendemain nous voyons l'Hercyne d'en haut en parcourant les ruines d'un château frank et turc qui occupe, au-dessus même de l'antre de Trophonius, l'emplacement de l'ancienne acropole. Hauteurs de Livadie, ruines de Midée. Nous parcourons Livadie dans tous les sens. Elle peut avoir quatre mille habitants, presque tous logés dans des cabanes à moitié ruinées; quelques bonnes maisons construites depuis les Turcs; la ville deviendra considérable et fort riche, si les habitants savent tirer profit des rives fertiles du lac Copaïs et des eaux de l'Hercyne, qui suffiraient à l'établissement d'usines nombreuses. Livadie est l'entrepôt du commerce des peaux du Parnasse. L'année a été trop froide, et dans le Parnasse les moutons ont péri par milliers.

La petite plaine de Livadie, que l'Hercyne traverse dans la direction du lac, offre l'aspect d'un vaste verger; les poiriers et les amandiers sont chargés de

fleurs et de neige; nous regrettons de ne pas voir de feuilles à quelques platanes semés dans le lit du ruisseau et sur les rives.

17 mars. Nous nous étions couchés très-inquiets, très-indécis. Un souffle de vent, un rayon de soleil nous permettront de marcher sur Delphes. Mais les étoiles sont rares au ciel, et, s'il pleut encore, ne faudra-t-il pas reprendre la route d'Athènes et reculer lorsque nous sommes déjà au pied du Parnasse? Au réveil, plus d'incertitudes. Ces brusques changements ne sont pas rares en Grèce, même au mois de mars. Pas un nuage dans l'air, qui est un peu froid, mais très-pur et inondé de lumière.

Plaine de Chéronée. Débris d'un lion colossal qui surmontait le monument funèbre des Thébains tués dans la bataille. Théâtre taillé dans le roc. Acropole fort curieuse; peu de traces de monuments publics; des murailles polygonales immenses et sur quelques points bien conservées. La Béotie est la plus riche des provinces grecques; c'est elle qui produit le plus de blé et le plus de vin. Elle a de l'eau et des bois; aussi est-elle le lieu de passage de toutes les immigrations successives, et le théâtre d'éternels combats. Cela explique l'immensité des ruines militaires qu'on y retrouve. Les maisons, les édifices civils et religieux ont tout à fait disparu; quelques tronçons de colonnes enfoncés dans les murailles des chapelles byzantines rappellent à peine les temples les plus célèbres; mais les moindres bourgades, Haliarte, Chéronée, Panopée, Acræphnion, ont gardé des restes imposants de leurs antiques forti-

fications. Avant toutes choses, c'étaient des forteresses.

Panopée ne méritait même pas le nom de ville, d'après le témoignage de Pausanias. Nous allions passer à ses pieds sans y monter, quand le désir de voir quelques chênes-verts nous attira au sommet du monticule, et nous découvrîmes des ruines magnifiques. Des enceintes parfaitement construites en quartiers de roc dégrossis, de belles tours en saillie s'adaptent aux parties les plus escarpées des rochers, et forment dans ces lieux tout à fait obscurs une des ruines les plus pittoresques et les plus importantes que nous ayons vues. Les chênes-verts marquent-ils la place d'un bois sacré ? Des peintures grossières dans une petite chapelle abandonnée nous ont beaucoup divertis ; il y a là un jugement dernier dont sans aucun doute je vous parlerai encore.

Admirable aspect du Parnasse : c'est la plus belle et la plus grandiose de nos montagnes ; nous y touchons ; il est entièrement couvert de neiges. Nous nous dirigeons vers le Cirphis et les dernières chaînes de l'Hélicon pour reprendre ensuite la route de Delphes. En sortant de Panopée dans la direction de la voie sacrée, nous traversons un joli ruisseau couvert d'agnus-castus sans fleurs ni feuilles, et nous entrons dans une gorge magnifique. L'abord des défilés qui conduisent à Stiris et au fameux Triodos où Œdipe tua Laïus est un paysage de premier ordre.

Route accidentée dans des ravins à travers la montagne. De beaux troupeaux ; quelques charrues lente-

ment traînées par des bœufs. Vallée de Saint-Luc, solitaire et silencieuse. La situation du monastère est moins grandiose que celle du Mégalospiléon ; mais elle a un immense avantage, celui de n'être pas étrange. Au Mégalospiléon les constructions sont informes, ridicules. Saint-Luc a une église byzantine aussi curieuse que laide et dans le goût de Sainte-Sophie, puis une charmante église bâtie au moyen âge avec un certain sentiment de renaissance et d'antiquité. L'office du soir produit sur nous quelque impression ; plusieurs moines ont des figures très-vénérables et sont d'une grande beauté. Intérieur du couvent : demeure misérable et malsaine que la communauté garde par insouciance telle qu'elle est, quoiqu'elle soit assez riche pour se loger parfaitement. En Grèce et dans les pays du soleil, on construit mal, et si mal qu'il semble qu'on le fasse exprès. Ruines de Stiris.

18 mars. Kaki scala de Saint-Luc. Nous regagnons, sans changer de route, le grand défilé qui sépare le Parnasse du Cirphis, et conduit de la Béotie à Delphes et à Salone. Triodos. Khani de Djéméno. Ce khani qui était fort bon a été brûlé par les bandes de rebelles au printemps dernier. C'est un trait de mœurs : des officiers se révoltent au nom de la liberté ; c'est en son nom qu'ils pillent et volent sur leur chemin ; c'est en son nom qu'ils mettent le feu aux maisons et aux forêts. Papacosta campait à Djéméno : à l'approche des troupes royales il se vit forcé de battre en retraite vers la frontière ; mais il se vengea de ses ennemis poli-

tiques en incendiant sous leurs yeux la grange et les écuries d'un pauvre diable. Le plus piquant, et ce qui montre combien ce peuple est indisciplinable, c'est que le vieux Khandji qui nous reçut à Djéméno répondait aux injures dont nos gens couvraient le nom de l'incendiaire : Ah ! plût au ciel que Papacosta revînt encore ! Cet homme-là est de l'opposition.

Route du Parnasse. Roches à pic d'un effet grandiose. Sapins et neiges du Cirphis. Charmant aspect du gros bourg d'Arakhova. On aperçoit dans un demi jour plein de mystère les rochers Phédriades, les ravins du Pleistos, Delphes et Crissa. La route est bordée de grenadiers, de cytises, d'églantiers touffus, de chèvrefeuilles mêlés aux pampres ; le gazon des haies est parsemé d'anémones ; quelques violettes précoces parfument l'air. Que vous dirai-je de Delphes ? Je ne sais pas peindre, et quand je le saurais, comment vous ferais-je exactement comprendre l'ineffaçable impression que m'a laissée notre arrivée à Delphes, au déclin d'un beau jour, aux derniers rayons d'un soleil dont quelques nuages amortissaient l'éclat ? Ni Sunium et ce beau temple qui domine la mer Egée, ni les bords de l'Alphée à Olympie ne m'avaient si profondément ému et charmé.

Nous parcourons avant la nuit les bords de la voie sacrée, les ruines éparses au pied des rochers Phédriades, une vieille tour qui défendait l'entrée de la ville d'Apollon, de nombreux tombeaux, l'emplacement d'un temple de Minerve dont l'aire était soutenue par une muraille de marbre construite par un raffinement

de l'art ou par un scrupule religieux à l'imitation des murailles cyclopéennes, un couvent qui a remplacé le gymnase et qui conserve encore, outre de grands murs, de nombreux fragments de colonnes et quelques sculptures ; enfin nous arrivons au ravin de Castalie et nous remontons jusqu'à la fontaine antique et entre les rochers, aussi loin que nous le pouvons et pieds nus, car la roche est glissante. La grotte de Castalie est tapissée de plantes et d'arbustes, mais ses violettes n'ont pas de fleurs; elle est étroite, mystérieuse; les roches Phédriades et la roche Hyampée s'élèvent à pic, puis surplombent et nous laissent à peine voir une petite partie du ciel au-dessus de uos têtes. Là, mieux encore que sur les rives de l'Hercyne (la Pythie l'emportait aussi sur Trophonius), on se sent ému comme dans un lieu sacré.

Avant la nuit nous visitons une partie des ruines situées sur l'autre rive de Castalie, dans le village même de Castri et au-delà ; nous brisons quelques rameaux du laurier sacré (et assurément deux lauriers qui croissent dans l'enceinte d'Apollon sont des rejetons du laurier antique), puis nous oublions un instant la poésie des anciens pour assister à une petite fête depuis longtemps promise à notre équipage. A Hagios-Vlassis, au pied de Panopée, nos gens nous avaient régalés d'une aubade (mais quelle aubade ! si c'est là cette musette et ce flageolet dont parlent avec tant d'amour Théocrite et Virgile, que faut-il penser de la sincérité des pastorales ?) et d'une danse. A Kastri nous les régalons d'un agneau à la palikare. Figurez-vous un gros agneau

empalé de la tête à la queue dans un long bâton qui sert de broche et qu'on nous servit tout entier sur une table plus petite que lui; c'est le mets préféré des Klephtes grecs depuis les héros d'Homère. Comme dans les repas héroïques, on nous coupa la cuisse et l'épaule de la grasse victime que nous mangeâmes avec un appétit digne des vainqueurs de Troie. La chair de l'agneau cuit de cette façon est extrêmement succulente, et je vous déclare que sur ce point la cuisine primitive n'a rien du tout à envier à nos cordons bleus.

19 mars. Ruines de Delphes; enceinte sacrée; temple d'Apollon, inscriptions antiques; stade et fontaine de Cassotis; voie bordée de tombeaux.

Nous descendons à cheval le ravin de Castalie jusqu'au Pleistos; puis, près du lit de ce petit fleuve, au pied de grands et beaux rochers, nous suivons un sentier qui conduit à la mer. Le Pleistos arrose un bois d'oliviers séculaires plus beaux peut-être que ceux du Céphise; l'arbre de Judée est en fleurs; des tapis d'anémones nous arrêtent à chaque pas pour renouveler nos bouquets. Le ravin longe les coteaux de Crissa, puis s'ouvre sur la plaine, et au galop nous atteignons le rivage et le mouillage qui sert d'échelle à Salone. Galaxidi blanchit à l'extrémité de la baie; les montagnes de Morée sont enveloppées de brume. Une bande de chameaux effarouche nos chevaux. La pluie nous prend comme à dessein pour nous empêcher de jouir de cette délicieuse plaine de Salone qui est le terme de notre voyage. Nous la remontons en toute hâte jusqu'à la ville, et quelques rayons de soleil par intervalles nous

montrent ce que nous perdons à ne pas voir ces oliviers et cet horizon de montagnes par un beau jour de mai.

Salone est dans une situation ravissante; derrière elle, s'ouvrent des gorges qui conduisent aux Thermopyles. Un vieux château où les ruines franques se mêlent aux ruines hélléniques domine la ville et le passage; nous n'avons pas le cœur d'y monter; le soir approche et l'atmosphère est chargée de pluie. C'est en effet par une pluie battante que nous redescendons la plaine jusqu'à la charmante montée de Crissa et à l'emplacement du célèbre hippodrome. De là à Delphes, il reste une heure que nous faisons l'oreille basse et transis. Enfin, nous retrouvons notre gîte, et une fois séchés, notre avis à tous trois est que la journée a été fort bonne, charmante au début, acceptable encore jusqu'à la dernière heure. Si ce pays nous a paru si beau quand il pleuvait, que serait-il deux mois plus tard?

20 mars. J'aurais voulu rester à Delphes plusieurs jours, mais la dépense eût été trop forte; le temps d'ailleurs paraissait trop incertain à mes compagnons de voyage. Nous n'avons pris le temps que de revoir une partie des intéressantes ruines de Delphes, de retourner à Castalie et de visiter un très-beau sarcophage en marbre; puis nous avons été déjeuner à Arakhova dont nous désirions examiner le site dans ses détails. Points de vue sur le golfe et les côtes de Morée.

Route du Parnasse. Au Triodos, nous quittons la route de Panopée pour suivre celle de Daulis. La journée est grise.

Ruines de Daulis : acropole considérable, très-belle sur deux ou trois faces, laide sur les autres. La porte en est très-pittoresque.

Le village de Davlia qui a succédé à la ville ancienne est dans la plaine, élégamment posé au pied du Parnasse, et littéralement ombragé de grenadiers; Davlia, comme Eleusis, Platée et Thespies, est peuplée d'Albanais. Nous couchons chez le prêtre ou papas, un vieux bonhomme vigoureux qui a de jolis enfants, car tu sais qu'en Grèce les prêtres de l'ordre inférieur sont mariés.

21 mars. Par une matinée affreuse qui nous désespère, nous repassons à Panopée et à Chéronée, et de Chéronée nous arrivons à Orchomènes [1].

---

## D'ORCHOMÈNES A THÈBES

### I. Acropole d'Orchomènes.

Ni Corinthe, ni Sparte et le palais de Ménélas, ni la capitale du roi des rois ne disputaient à Orchomènes le premier rang. Pausanias trouve sans doute que ce n'est pas assez de mettre le trésor de Minyas audessus du trésor des Atrides, et c'est à ce sujet que,

1. La suite de ce Journal de voyage est donnée ici telle qu'elle a été publiée par l'auteur dans les Mémoires de l'Académie impériale de Metz (année 1851-52), sous le titre suivant : *D'Orchomènes à Thèbes, fragment emprunté à la relation familière d'un voyage en Béotie.*

dans son admiration, il parle des pyramides de l'Égypte. Achille aussi, dans l'Iliade, plaçait Orchomènes à côté de Thèbes elle-même, la Thèbes Égyptienne aux cent portes.

L'emplacement de la ville explique plutôt pourquoi elle a cessé d'être grande, que pourquoi elle l'était devenue.

Pour conserver des relations étendues avec d'autres peuples, il faut qu'une ville se soit placée au point où se croisent des routes naturelles; or, la vallée du Céphise ne réunit entre eux que des cantons sans importance; et les grandes routes qui mènent soit de Phocide en Eubée par la Béotie, soit de Phtiotide en Attique, laissent Orchomènes à quelque distance.

Une tradition thébaine dit qu'Hercule, pour ruiner cette rivale de sa patrie, obstrua les canaux souterrains qui conduisaient à la mer les eaux bourbeuses du Céphise. L'œuvre dépassait les forces même d'un demi-dieu; mais il put la rêver, et quelque révolution souterraine prévint ses vœux; des villes entières furent refoulées sur les hauteurs ou détruites par l'inondation. L'impuissant ruisseau, arrêté par le Ptoüs, ayant changé en marécages cette plaine fertile dont le tour n'avait guère moins de quatre cents stades, il ne resta aux Minyens que quelques terres médiocres, dans le haut de la vallée.

La nature eût pu compenser toutes ces pertes, en donnant à cette forteresse, qui fut chère à Mars, les avantages d'une position inattaquable. A ce prix, elle aurait survécu à ses désastres, et l'avenir lui aurait

peut-être réservé, comme aux Acropoles d'Argos, de Corinthe et d'Athènes, une seconde histoire. Mais la ville eut beau quitter la plaine pour les pentes de l'Acontios, colline informe qui se prolonge dans la direction d'Elatée et du Parnasse, les larges murailles de la citadelle qui montent avec la colline pendant plusieurs stades, n'ont rencontré, si haut qu'on les ait conduites, ni un torrent, ni des rochers escarpés pour en protéger les tours avancées. A peine un pli de terrain les sépare-t-il, vers le couchant, des hauteurs qui les dominent.

Or, sur les frontières de cette Béotie dont le riche territoire, propice au blé et à la vigne, enfermé par des montagnes, baigné par deux mers, avait fait le but naturel ou le passage ordinaire des migrations, si près de la Phocide et des gorges du Parnasse, il fallait qu'une ville, surtout quand elle était riche, pour dormir en paix, dormît à l'ombre de fortes murailles. Aussi les plus obscures, une bourgade comme Daulis, un village comme Panopée, ont-elles des citadelles dont l'énorme enceinte enferme non-seulement les temples des dieux et les demeures des habitants ordinaires, mais un vaste espace désert, où campaient les populations fugitives chassées de la plaine par l'invasion. Au premier cri de guerre, laboureurs ou pâtres, on les voyait, avec les vieillards, les femmes, les enfants, et les dieux domestiques, troublés au foyer, et les troupeaux, chassés des pâturages, demander asile à la ville qu'ils nourrissaient pendant la paix. Tandis que la foule en désordre campait dans l'enceinte, le

père et ses fils couraient aux murailles, et, du haut des tours bâties en saillie à tous les coudes de l'enceinte, suivaient d'un œil inquiet les mouvements des ennemis dans la plaine incendiée.

Ces enceintes fortifiées sont très-communes dans toutes les parties de la Grèce ; mais il en est peu d'aussi étendues et par conséquent d'aussi propres que celle d'Orchomènes à faire revivre, pour notre esprit, la vie agitée des temps barbares. Ainsi que toutes celles du voisinage, ces constructions ne remontent pas, comme celles de Tirynthe, aux âges héroïques ; les Cyclopes de la légende n'en ont pas entassé pêle-mêle les pierres massives. Bien qu'on en trouve encore çà et là de gigantesques et qu'elles ne soient pas coquettement taillées à angles droits comme dans la citadelle athénienne de Phylé, leurs arêtes, qui portent la trace du fer, et l'agencement industrieux de ces polygones irréguliers à la surface dégrossie, présentent tous les caractères de l'architecture hellénique des temps intermédiaires.

Pour suppléer aux accidents de terrain, les habitants avaient couvert de travaux formidables le rocher qui couvre leur acropole. Je n'ai jamais vu en Grèce un détail d'architecture militaire qui méritât d'être comparé à celui-ci. Un escalier, taillé dans le roc, conduit sur une plate-forme ; j'ai compté d'abord une trentaine de marches symétriques, en ligne droite, au haut desquelles des murailles très-élevées, bâties avec le plus grand soin, forment encore presque dans son ensemble, non pas précisément une tour, mais un

vaste bastion, défendable de toutes parts, qui domine le voisinage et couvre deux sorties sur la colline.

Du haut de cette belle ruine, notre vue s'étend depuis le Parnasse jusqu'aux montagnes de la Phtiotide, de l'Eubée et de l'Attique.

Le Parnasse offre presque partout le même aspect. A côté de lui, le Cyllène est lourd, l'Erymanthe informe, le Taygète âpre et tourmenté. Seul, le Parnasse a pu atteindre à la hauteur des pics les plus hardis de la Laconie, sans perdre les proportions mesurées des chaînes basses qui forment l'harmonieux horizon d'Athènes; il domine le paysage, mais il s'y marie et ne l'écrase pas. Simplement assis sur sa large base, une cîme régulièrement arrondie lui donne ce caractère d'unité parfaite et de paisible majesté que la nature lui avait réservé, comme pour le désigner à ces poëtes des premiers âges qui en ont fait le centre de la Grèce, la demeure des Muses et le sanctuaire d'Apollon.

D'épais nuages nous l'avaient dérobé depuis deux jours; le vent du nord les chassait vers le golfe, et nous montrait enfin sans voiles, sur ses flancs déchirés, les dernières neiges du printemps, dont le soleil amortissait, par un reflet rose, le vif éclat.

A ses pieds, nous reconnaissions l'acropole de Daulis, et, parmi les haies de grenadiers en fleurs, le pauvre presbytère où nous avions couché la veille; des ombres plus fortes indiquaient les passages mystiques qui nous avaient conduits aux gorges de Delphes et au paisible monastère de Saint-Luc. Puis, en

revenant vers l'Orient, nos yeux rencontraient sur les rochers de Panopée, à l'ombre des chênes verts, la petite chapelle où un artiste inconnu, chargé de peindre le *Jugement dernier*, a multiplié jusqu'à l'invraisemblance les groupes fantastiques et les formes grotesques; près du Céphise, Chéronée, célèbre par ses deux batailles, fière encore de ses murailles, de son théâtre, des débris de son lion (souvenir du dévouement malheureux de Thèbes) et de la gloire de Plutarque; et, au bord de l'Hercyne, dont l'eau limpide fait tourner les roues de quelques tanneries, Livadie, à demi-cachée par des vergers en fleurs.

Plus loin l'Hélicon, vu de flanc, relie le Parnasse au Cithéron et donne, pour transition du culte d'Apollon à celui de Bacchus, l'Hippocrène et le bois de myrtes de la source Aganippé. Au delà des plaines confuses de la Béotie, les montagnes de l'Attique, en se prolongeant, semblent rejoindre celles de l'Eubée.

A nos pieds, enfin, entre la plaine et les chaînes basses qui se prolongent vers les Thermopyles, s'étendait jusqu'au Ptoüs « *à la triple cime*, » qui lui-même s'adosse à l'Eubée du nord, le lac Copaïs, vaste plaine jaune, dont une forêt de roseaux, flétrie par les pluies d'hiver, dissimule les eaux marécageuses.

Orchomènes, outre son enceinte fortifiée, offre encore quelques ruines fort curieuses; la médiocre église byzantine du petit monastère de Scripou marque la place du temple qu'Étéoclus avait dédié aux Grâces; c'est lui qui, le premier, leur avait rendu des honneurs

dignes d'elles; aussi est-ce lui qui fixa leur nombre. Pendant toute la durée de la prospérité d'Orchomènes, on adora les trois déesses, selon l'usage des religions primitives, sous l'image de pierres informes; et c'est assez tard qu'on substitua à ces emblèmes grossiers des statues vêtues de robes à longs plis. Autour de l'église gisent en désordre quelques fragments d'architecture, d'un style sans pureté, mais antique, et, sur un piédestal bizarre, une statue roide d'attitude et maigre de contours, qu'on pourrait prendre, car le personnage porte un carquois, pour celle d'Actéon, si les géographes ne nous avaient pas dit, d'une manière positive, qu'attaché à un piédestal de pierre, l'*Actéon* d'Orchomènes était une statue de bronze.

On trouve aussi, dégradées et presque ensevelies sous la poussière du chemin, deux autres statues d'hommes, qui mériteraient d'être transportées au musée d'Athènes; car elles semblent appartenir à ce style peu connu qui précéda la tradition éginétique. Les morceaux qu'on peut attribuer à cette époque sont rares partout, et Athènes même n'en possédait aucun avant qu'un hasard heureux fît découvrir, au pied du Pentélique, l'intéressante sculpture, longtemps enfouie, qu'on a appelée le soldat de Marathon : les visages ont le rire imbécile des statues d'Égine; mais les membres sont encore mal étudiés et immobiles. N'y a-t-il là que deux époques distinctes de l'enfance régulière d'un art né de lui-même ou venu d'une source unique? Faut-il y voir la trace d'une double inspiration étrangère? Cela n'aurait rien d'invraisemblable;

car ces vieilles statues sont très-voisines de l'Égypte, tandis que les statues d'Égine ne semblent avoir avec l'Égypte, quoi qu'on ait pu dire, aucun rapport.

Les guides nous montrèrent, à fleur de terre, une pierre gigantesque, taillée et polie avec soin sur toutes ses faces, et assise horizontalement sur deux appuis d'une dimension proportionnée que les attérissements ont recouverts. Ces trois pierres, d'un seul morceau, ajustées très-exactement, à angles droits, et même avec cette légère courbure qui dénote déjà un raffinement de l'art, forment une porte. Est-ce celle de la ville, comme le disent les habitants qui n'en peuvent rien savoir? Est-ce celle du colossal trésor de Minyas? Le souvenir des ruines de Mycènes nous le fit croire.

Tous ces débris appartiennent à la ville basse; la porte est sur la limite de l'enceinte inculte et pierreuse qu'entourent les murailles. Dans l'enceinte même, au milieu des roches, s'élèvent deux tertres, antiques sépultures qu'il serait permis de prendre pour celles du roi Minyas et du poëte Hésiode. Hésiode était né à quelques pas du bois des Muses; l'oracle exigea qu'il fût enseveli près du temple des Grâces; l'anecdote de Pausanias termine bien l'histoire de ce petit berger de l'Hélicon, à qui les Muses remirent la branche de laurier; ses restes étaient cachés, parmi les rochers de Naupacte, sans nom, sans honneur, lorsque la Pythie déclara aux gens d'Orchomènes que la peste ne cesserait de les décimer tant qu'ils n'auraient pas pieusement recueilli les cendres exilées du poëte des *Jours*

*et des Travaux.* Pour obéir à l'oracle, ils cherchaient, sur les rivages; mais comment trouver la tombe inconnue?.... Tout à coup, semblable aux colombes familières qui montrent à Énée le rameau d'or, un corbeau les guide jusqu'au rocher que la Pythie n'avait point désigné. Seulement, est-ce un simple tertre de gazon, que, à la manière des anciens Pélages, les Orchoméniens élevèrent pour apaiser le dieu? Et, sur ce *tumulus*, où le poëte orchoménien Chersias aurait-il fait graver ses distiques écrits à la gloire du poëte et de la ville?....

A discuter ces conjectures, nous avions oublié l'heure; le jour baissait. Deux routes pouvaient nous conduire à Thèbes : par la droite du lac, comme l'antique voie sacrée, la chaussée moderne, construite sous la régence bavaroise, longe l'Hélicon, traverse les eaux qui descendent de l'Hercyne et de l'Hippocrène; Alalcomène, où naquit Minerve; le Permesse, venu du bois des Muses; Haliarte, deux fois anéantie, par Xerxès et par les Romains; tous ces souvenirs se pressent sur un espace étroit. Il suffisait d'une heure pour rejoindre la chaussée et d'une forte journée pour gagner Thèbes.

L'autre route faisait le tour du lac par le nord; elle était plus longue et semblait moins belle. A côté de l'Hélicon et du Parnasse, des plateaux confus, des collines basses ne nous promettaient que des paysages assez ordinaires; et, d'ailleurs, ni les légendes des poëtes, ni les récits des historiens, ni les ruines, vi-

vante histoire qui supplée à l'histoire écrite, ni même les récents exploits de la guerre de l'indépendance n'ont tiré ce pauvre canton de son entière obscurité ; à peine le nom presque oublié de Tégyre rappelle-t-il une bataille : qu'est-ce que cela à deux heures de Chéronée ?

Et c'est précisément cette raison qui décida notre choix. Dans cette Grèce, si pleine partout de souvenirs illustres, de noms familiers, il nous sembla piquant de vivre, durant quelques heures, dans des régions tout à fait inconnues ; d'aller, nous qui venions de visiter Mégare, Platée et Delphes, de Seripou à Pavlo, de Topolias à Kokkinou et à Karditza; d'oublier un instant les sources aux ondes sacrées, les fleuves aux noms harmonieux, pour suivre pas à pas les rives d'un lac qui dut sa célébrité tout au plus, à défaut d'autels et d'oracles, à ses brouillards, à ses roseaux dont on faisait des flûtes, et à ses anguilles.

Nous désirions voir aussi sous quel aspect se montreraient à nous des peuplades qui ne savent pas encore déguiser aux voyageurs la naïveté de leurs usages ; et si des gens qui, par exception, n'ont pas encore appris à trafiquer de l'hospitalité, accueilleraient avec la noble simplicité des mœurs primitives l'étranger ***qui vient au nom des dieux***, et que venge, lorsqu'on l'outrage, ***un génie invisible, ministre de Jupiter.*** (Platon.)

### II. Pavlo.

A peine avions-nous traversé au galop les roseaux du Mélas, que le crépuscule nous surprit dans les ravins pittoresques qui avoisinent Tégyre. Nous suivions un lit de torrent entre deux pentes boisées où quelques belles roches se détachaient sur un tapis de buissons malingres; des bergers, qui passaient avec leurs troupeaux de brebis et de chèvres, nous indiquèrent un sentier frayé; mais déjà la nuit tombe; point d'habitations; pas une voix; pas un écho; rien, au milieu de ce désert, qu'un feu de pâtre dans le lointain. Combien de fois nous nous étions perdus ainsi presque à plaisir dans les chemins solitaires, pour écouter, d'une oreille plus recueillie, les mille voix indécises du soir, à cette heure où tout se dérobe, et les derniers rayons du jour, et les bruits mourants de la plaine, et les horizons voilés de la brume, et jusqu'à la trace blanche qui se perd dans les herbes hautes! La soirée était nuageuse, un peu froide, et, hâtant le pas, pour que l'impression fût plus complète, nous avions gaiement laissé derrière nous, avec les pauvres haridelles qui pliaient sous le poids de nos bagages, les agoyates qui les suivaient, sans les presser, nasillant parfois une complainte monotone, nos gendarmes et le guide que nous avions cru devoir prendre à Scripou.

Enfin, après une petite montée, et lorsque nous commencions à trouver la route longue et la nuit

noire, tout à coup des murailles blanches se dressent devant nous ; le bruit des pas éveille les chiens qui nous saluent, selon l'usage, de leurs aboiements hargneux. Le chevrier ne nous a pas trompés, nous sommes dans le hameau de Pavlo. Parmi une vingtaine de petites maisons basses, nous cherchons du regard la plus propre, et trouvons déjà, sur la porte entr'ouverte, de bonnes gens qui nous invitent à y passer la nuit.

Le gîte n'est pas aussi mauvais que nous aurions pu le craindre : la maison est d'une seule pièce, et sans plafond, cela va sans dire. Une paire de bœufs de petite race et fort maigres, comme le sont communément le peu de bœufs qu'on trouve en Orient, quelques moutons, une chèvre, des poules, font ménage ensemble au bout de la maison ; mais l'écurie a une entrée particulière; la chambre est plus élevée de deux ou trois coudées ; elle a une porte haute où conduisent quelques degrés, et un plancher ; une perche, en garde-fou, sur la limite ; deux petites fenêtres assez bien fermées par des volets ; au centre, un âtre où nos hôtes font pétiller, en notre honneur, un feu de branches vertes. Malheureusement, le bois vert donne plus de fumée que de flamme ; et comme le tissu de branchages qui sert de toiture est assez serré, cette fumée épaisse ne sait par où sortir. C'est à travers ce voile incommode que nous examinons nos hôtes. Nous avons affaire à la première famille du village, celle du prêtre et du parèdre (on nomme ainsi l'adjoint qui assiste le dimarque au chef-lieu du dème, ou ad-

ministre un des villages secondaires). Les excuses que nous leur faisons les surprennent; ils ne remplissent, en nous offrant leur maison, qu'un devoir bien simple; aussi nous l'offrent-ils sans ostentation. C'est la meilleure qu'ils aient, mais ils en possèdent une autre, à quelques pas, où ils iront eux-mêmes, pour nous laisser plus libres, passer la nuit avec leurs femmes et leurs enfants.

C'est au prêtre que s'adressent naturellement nos questions, sur le pays, sur les routes et les ruines des environs; le prêtre est un brave homme très-ignorant de toutes choses, mais modeste, et qui simplement se tait, lorsqu'il ne sait pas. Il a une femme et une belle-sœur plus jeune que sa femme, toutes deux jolies et fort timides. Ces paysannes de la haute Béotie portent la large ceinture et la tunique de laine brodée des Albanaises; ce costume grossier fait ressortir la grâce naturelle de leurs mouvements, la simplicité pleine de noblesse de leurs manières, et la délicatesse de leurs traits. Elles ont le profil plutôt agréable que régulier, de beaux yeux pleins de douceur, la bouche fine des Grecques, un sourire caressant et ingénu, des voix harmonieuses qui ôtent même à leur dialecte des montagnes sa rudesse emphatique.

Le lendemain, à l'aube, nous étions prêts à rendre au prêtre de Pavlo sa maison, lorsqu'une vieille femme vint à moi, les larmes aux yeux, et me supplia de la suivre chez elle. Nous cherchions des aventures; en voici une que nous n'avions pas prévue, qui est la plus simple du monde, mais qui nous émut profondément.

Cette pauvre femme avait six enfants, dont l'aîné était déjà un homme, un bon et brave *palikare*. Mais, hélas! le mauvais esprit vint habiter sa maison, et, quoique aucune épidémie ne régnât dans la contrée, un à un, à une semaine d'intervalle, quatre de ses pauvres enfants moururent. Ils mangeaient le soir, s'endormaient sans souffrir, sans se plaindre, puis ils ne se réveillaient pas. La malheureuse mère a fui avec les deux enfants qui lui restaient; elle ne veut plus vivre dans sa maison, qui lui est odieuse et qu'elle croit frappée d'un sortilége; pour apaiser l'esprit ou pour le vaincre, faut-il la brûler?.... La question était bizarre, mais la douleur de cette femme m'avait touché. N'avez-vous pas pitié de ce pauvre genre humain qui se débat vainement, depuis soixante siècles, contre les superstitions dont il est l'esclave? Le mauvais esprit joue un grand rôle dans les croyances populaires des Grecs : les uns n'osent pas éteindre leurs lumières, parce que les *vrocolaccas* les surprendraient durant leur sommeil; d'autres (et c'est presque tout le monde) lui mettent à manger dans les cruches cassées des cimetières, pour qu'il laisse dormir en paix les trépassés; la vieille Albanaise de Pavlo s'est rappelée qu'au temps des Turcs, son mari, que les Turcs ont égorgé, n'a pas voulu dire, devant eux, dans quel endroit il avait enfoui son trésor. Vingt ans se sont passés; l'or enfoui a attiré le *vrocolaccas*, et voilà pourquoi il habite cette maison déserte, et enlève un à un ceux qui l'habitent. Triste légende, que le prêtre lui-même écoute en souriant, car il n'y croit pas fermement,

mais qu'il n'ose pas démentir, parce qu'il y croit un peu. J'essayai de rassurer la malheureuse, non pas de la consoler, car l'aurais-je pu? Je lui conseillai d'habiter hors de sa maison, parce qu'elle avait l'esprit trop frappé pour y jamais vivre en repos, mais de la garder pour ses enfants qui sont jeunes et qui oublieront. Je lui ordonnai (car le Frank sait tout et on l'écoute) de creuser une séparation dans l'aire de son unique chambre, entre la gauche où vit la famille, et la droite où vivent les bêtes. Enfin, je lui fis accepter un peu d'argent, pour qu'elle fît examiner les deux enfants qui lui restent par le médecin de Livadie. Ainsi, voilà de malheureuses gens qui périssent de maladie, faute d'un médecin, et de frayeurs superstitieuses, faute d'un bon prêtre! Il nous fallut, devant tout le village, qui s'était assemblé, pour écouter l'oracle, et sur le seuil de cette cabane qu'on aurait brûlée peut-être si le hasard ne nous avait pas amenés là, boire à longs traits le vin du cru à la longue vie de ses tristes et derniers habitants.

Cette aventure nous laissa pensifs sur la route jusqu'au lac, et, vers dix heures, nous entrions à Topolias (l'ancienne Copæ).

### III. Le lac Copaïs.

Topolias est un village misérable, construit dans une petite presqu'île ronde, que joint aux côtes basses d'où nous venions une étroite chaussée à fleur d'eau. Au-

jourd'hui, comme dans l'antiquité, c'est Topolias qui donne son nom au grand lac de Béotie. C'est là, en effet, qu'il est le plus aisé d'en saisir l'aspect et d'en comprendre la nature.

Le lac est un vaste bassin où se réunissent et séjournent toutes les eaux venues de l'Hélicon, de la Livadie et du Parnasse; ses eaux fangeuses sont couvertes, sur les deux tiers de leur surface, de longs roseaux; il est difficile, même aux pêcheurs, de le traverser. Voilà donc une étendue très-considérable de terrains limoneux, non moins fertiles peut-être que les anciens lacs desséchés de la plaine de Thèbes et de la vallée de Sparte, qui rapporte chaque année quelques charges de roseaux pour la litière des bêtes ou la toiture des cabanes du voisinage, et quelques drachmes données aux municipalités riveraines en échange du droit de pêche. De loin, on croirait une plaine couverte de moissons mûres.

De la rive même, cette plaine s'anime; lorsque le soleil éclaire ces immenses marécages où l'eau se montre par intervalles au milieu des herbes, il leur prête une certaine beauté, et la vie dont ils sont remplis donne un attrait singulier à ce spectacle. Des hérons, des cigognes, quelques mouettes égarées, des oies, d'innombrables canards sauvages volaient dans les roseaux ou nageaient paisiblement (car nous étions en carême) sur les nappes d'eau les plus dégagées et les plus limpides. En même temps, sous chaque herbe du lac, sur chaque pierre de la rive, partout à la fois, s'élèvent le bourdonnement des insectes, la plainte

étourdissante des grenouilles. Leur voix articulée remplit les airs comme le chant des cigales en plein été. Elles règnent sur ce vaste empire. C'est pour elles que le Ptoüs arrête les eaux et change la plaine en marais. A les entendre, on croirait qu'elles en triomphent dans leurs chants fantastiques, poésie bouffonne à faire envie aux grenouilles d'Aristophane.

Au milieu de cette nature où déborde la séve, où se perd en efforts stériles une vie puissante, habitent des hommes qui en sont dignes. Tandis qu'à l'entrée du village nous cherchions dans les murailles d'une église byzantine quelques débris de l'antique Copæ à laquelle Pausanias et Strabon consacrent chacun une ligne, nos gens avaient pris les devants; le courrier s'était emparé, pour y faire dresser la table, d'une maisonnette assez propre, où deux sœurs, veuves l'une et l'autre, l'avaient accueilli sans difficultés : il payait cet asile d'une heure. Un voisin, à moitié ivre, se jeta, sans l'ombre d'une raison, à la traverse; il sommait l'étranger de dételer, et joignait le geste à la menace.

Nos gendarmes étaient cette fois à l'avant-garde, et, trouvant, après dix jours de marche, une occasion de faire leur devoir, ils étaient intervenus au nom du roi. Il y a peu de troupes au monde qui vaillent ces gendarmes grecs; sobres, alertes, piétons infatigables, adroits tireurs, ils payent volontiers de leur personne. Je n'ai pas vu sans surprise que, jusque dans les provinces les plus insoumises, la population regarde passer avec un certain respect ces soldats,

presque toujours isolés par petites troupes, plus faibles, plus mal armés que les klephtes du voisinage, mais qui commandent *au nom du roi.*

Notre homme, pourtant, avait perdu ce respect dans le vin; comme il s'obstinait, malgré la sommation, le plus vieux de nos soldats, las de prêcher un sourd, leva une baguette qu'il tenait à la main et en frappa le récalcitrant sur l'épaule. Le bruit de la querelle nous fit venir en ce moment. En vérité, nos gens avaient le droit pour eux; mais ils n'étaient que cinq ou six pauvres diables devant une trentaine de Grecs de haute taille, au maintien théâtral, au regard dur, portant à la ceinture, selon l'usage, des pistolets et de grands couteaux. Je n'en avais jamais rencontré nulle part de mieux armés. Mais c'est quelque chose que le droit, même à Topolias et pour des gens ivres. A notre arrivée, les plus raisonnables, honteux qu'on traitât ainsi les étrangers, inquiets d'ailleurs qu'on se fît avec les gens du roi une affaire qui pouvait avoir des suites, se hâtèrent d'apaiser la querelle.

Cette aventure ne laissa pas de nous faire réfléchir. Nous étions arrivés à Topolias dans la matinée, à l'heure et un jour où l'on travaille; l'église était fermée et nulle part on ne dansait. De quoi vivent alors des gens qui ne font rien de leurs bras, demeurent oisifs et armés sur le seuil de leur maison tous les jours de la semaine, et, à moitié ivres, pour se distraire, viennent faire la loi chez leurs voisins? Ce n'est pas de la pêche du lac : quand pêcheraient-ils, si ce n'est en carême? On nous dit d'ailleurs qu'elle était

affermée à un Bulgare. Est-ce du labourage? La plaine est maigre depuis Pavlo et ne suffit pas à nourrir ses rares habitants. Sur les terrains en pente qui viennent aboutir au lac, ils ont des vignes étendues; la terre est légère; le raisin exposé au midi; aussi parlent-ils de leur vin avec emphase, et leur ivresse témoigne au moins de leur sincérité; c'est un vin blanc, moins résiné et plus fin que les vins ordinaires de la Béotie. La vigne occupe; mais, et surtout lorsqu'elle est mal soignée, ce travail a ses saisons marquées et laisse beaucoup de chômage. D'ailleurs, le vin fait, il nous sembla qu'ils n'en devaient guère vendre; il leur faut donc d'autres ressources.

Leurs armes disent le reste. On sait qu'après les frontières de la Turquie et les déserts de l'Acarnanie, de toutes les provinces de la Grèce, la Béotie est celle que les brigandages désolent avec la régularité la plus désespérante. Chaque année, après les semailles et les récoltes, quand on n'a plus rien à faire chez soi et quelque chose à prendre chez les autres, les bandes s'organisent; en plein soleil, elles surprennent le marchand qui passe et les convois mal escortés. La nuit, elles descendent dans la plaine et pillent des villages entiers; elles ont leur ordre de bataille, leurs cantonnements dans l'Hélicon, quelquefois dans le Parnès, à quatre heures d'Athènes; leurs chefs, dont tout le monde sait le nom glorieux, excepté la justice souvent réduite à faire l'ignorante; leurs complices et leurs espions partout; leurs protecteurs, si l'on en croit la voix publique, jusque dans les chambres et à la cour;

car il vient de mauvais jours où les partis politiques exploitent ces troubles. C'est un revenu pour le grand personnage qui arrête les poursuites et lève une dîme sur le droit de prise ; une arme pour l'orateur parlementaire qui accuse le ministère d'impuissance ; une bonne fortune surtout pour le général qu'on envoie occuper militairement la province : il ne veut pas la saccager ; c'est par d'habiles manœuvres et sans coup férir qu'il réduira l'anarchie. Cependant les mois se passent, le chef et ses troupes touchent la paye de guerre, on négocie, le temps des moissons vient, et, d'eux-mêmes, les insurgés se dispersent. On crie victoire : au retour, il faut distribuer quelques grades au corps expéditionnaire et même aux chefs des rebelles, qui, parfois, se laissant faire, de voleurs sont devenus gendarmes sans qu'on y prît garde. C'est sur la recommandation du général victorieux que les officiers sont promus ; aussi dit-on que quelquefois c'est lui qui touche les premiers mois de la paye. On cite deux généraux qui ont fait promptement fortune, sans qu'on leur connaisse d'autres ressources. Et la province, qu'y gagne-t-elle ? Des levées temporaires et les charges d'une occupation.

Or, la population de Topolias est pauvre ; ne semant pas, si généreuse que soit la terre, elle récolte peu ; ne mettant rien de côté, elle doit être fort mal à l'aise quelques mois après la moisson. Mais elle a des armes ; elle est d'ailleurs bien loin d'Athènes, protégée par des côtes confuses, où quelques gendarmes atteindraient difficilement les coupables ; et qui les dénon-

cerait? Est-ce le dimarque, maire du canton, qui a prêté serment? Il faudrait accuser tout le monde. Dans des pays où la justice est impuissante, il en coûte cher pour remplir son devoir; un matin, on trouve sa vigne arrachée, sa moisson brûlée, ses oliviers coupés sur pied : ceux qu'on a dénoncés se vengent; la loi est faible et ne venge personne. Et puis, qui saurait résister à la contagion de l'exemple? Le brigandage est donc pour les pauvres gens de ces contrées le plus assuré des revenus; sur ce qu'on sème, les oiseaux, l'orage et la dîme ont prise : on jouit en paix et sans partage de ce qu'on a gagné sur les grands chemins.

Jusque-là nous ne connaissions des brigandages que leurs déplorables résultats, et, dans la sincérité de nos sympathies pour la Grèce régénérée, nous n'avions pu qu'en gémir avec les honnêtes gens. A Topolias, ils se présentaient à nous comme un sujet d'étude et sous leur aspect pittoresque. Et, pourquoi ne l'avouerais-je pas? nous étions charmés de voir d'aussi près, et sans qu'il nous en coûtât davantage, une tribu d'aventuriers. Bien des gens qui se désolent de ne plus trouver sur les routes d'Italie de rencontres romanesques voudraient bien avoir déjeuné comme nous, dans une chambre au large ouverte, entourés de cette trentaine d'hommes désœuvrés qui, pour nous voir, se montraient à nous dans tout leur lustre!

Les hommes de l'Orient posent volontiers, par habitude, par instinct, sans y songer; leur costume, leur attitude ont quelque chose de théâtral; leur voix gutturale fait ressortir la lenteur affectée de leur langage;

ils sont familiers aussi, d'une familiarité indiscrète à laquelle on est quelque temps sans se faire; ceux-ci parlaient de nous à nous, à d'autres et d'autre chose sans tarir, et riaient à nous étourdir. Les types, la lumière et le mouvement des groupes étaient dignes de Salvator.

Il s'en présenta un qui voulait la monnaie de deux écus; il faut être débonnaire en pareille compagnie. Bien que le changeur n'eût pas les écus à la main, le guide lui compta la monnaie en faisant la grimace; une heure s'écoule sans que le drôle revienne. Où est-il passé? Nul ne peut le dire. A qui porter plainte? A l'adjoint. Mais il est au lit avec la fièvre. Le bonhomme prenait bien son temps! Nous serions partis sans poursuivre. Mais notre guide ne s'y résignait pas; nos gendarmes s'y refusèrent, ces gens-là tiennent à leur honneur, et des étrangers ne doivent guère non plus souffrir qu'on rende leur nation ridicule en leur personne. Comme nous insistions et parlions assez haut, le parèdre, menacé d'une plainte à Athènes, finit, malgré sa fièvre, par retrouver le voleur et l'argent.

Il y avait dans la bande un plaisant qui parlait beaucoup, en clignant les yeux et sans jamais rire : aussi faisait-il rire aux éclats son auditoire. Il nous faisait les honneurs de la maison; après le repas, il voulut nous faire ceux du lac. Les gens du pays vont d'une rive à l'autre avec de petits bateaux plats qui tiendraient malaisément l'eau sur un courant. Mes compagnons partirent avec ce facétieux personnage pour visiter une chapelle à quelques pas de là sur un îlot;

une fois embarqués, le pilote ne voulait plus les ramener, feignant, dans ses pantomimes, que la barque était lourde ou manquait d'équilibre. Bien que la scène fût gaie, elle finit par nous sembler longue. Tous ces incidents prolongeaient la halte, et il ne nous semblait pas sage de nous oublier à Topolias jusqu'à la nuit : quelques heures pouvaient tout gâter.

Nous avions pris soin de nous assurer que personne n'avait quitté la presqu'île pour les vignes depuis notre arrivée : les chevaux et le bagage pouvaient tenter nos hôtes, qui en avaient fait l'inventaire à leur aise. On pouvait nous laisser partir en paix, après nous avoir offert même, avec une courtoisie étudiée, le coup de l'étrier; puis, les convenances gardées, nous faire attendre plus loin, dans les rochers de la rive. L'aventure alors eût été complète; mais nous ne désirions pas qu'elle le fût. Et bientôt nous disions adieu à la population assemblée, fort satisfaits de l'avoir vue et de l'avoir vue impunément. Nous emportions deux de ces énormes anguilles du lac Copaïs, dont Pausanias n'a pas trop vanté la chair grasse et délicate.

Il nous tardait d'arriver à l'extrémité du lac et d'y voir de près les conduits souterrains où s'engouffrent ses eaux pour gagner la mer. A mesure qu'on s'en approche et que les courants deviennent plus sensibles, le Copaïs change d'aspect; plus de fanges ni de roseaux, mais un lac véritable, dont la belle nappe transparente est encaissée par des rochers. Deux heures de marche dans des sentiers très-rocailleux nous con-

duisent aux *catavothra:* c'est le nom qu'on donne aux grottes où l'eau vient se perdre avec bruit. Ces gouffres sont fréquents en Grèce, surtout en Arcadie. Le plus remarquable est celui de Stymphale, où l'on ne voit pas sans un certain effroi toutes les eaux du lac se précipiter en tourbillonnant, pour ne reparaître qu'à plusieurs lieues de là, fraîches et transparentes, près des marais de Lerne. Le lac Copaïs en a quatre, qui ont un caractère de beauté tout à fait différent : à Stymphale, le gouffre est hideux et les eaux bourbeuses; les eaux du Copaïs sont limpides, on les voit de haut, elles glissent avec un bruit harmonieux sous de grandes roches jaunes, dont l'herbe et les buissons tapissent çà et là les larges déchirures. Les ramiers y font leurs nids. Il s'en était assemblé sous la dernière des quatre grottes tout un peuple, qui roucoulait à l'abri de nos regards; les pierres, en tombant avec bruit dans l'eau, les faisaient fuir par volées vers le lac; et pourtant, à notre départ, nous entendions encore les roucoulements amoureux retentir dans la caverne.

Le *catavothre* joue un grand rôle dans les entretiens et la vie des habitants des rivages; tout dépend de ses mystérieux caprices; ses ravages ne sont pas soudains comme ceux de la lave, ils sont terribles aussi et peuvent faire concevoir les horreurs des anciens déluges qui affligèrent ces contrées.

Nous n'avons point vu, comme Anacharsis, les égouts qui servent à vider les conduits souterrains. Si ces égouts ont existé, sont-ils bien l'œuvre des hommes? On ne saurait le croire. C'est la nature qui les a creu-

sès; seule, elle les ferme et les ouvre comme il lui plaît. Il arrive un jour que des rochers, rongés par l'eau pendant des siècles, s'écroulent avec fracas et s'opposent à son passage; l'eau, retenue dans le lac, monte, dévorant les rives, monte encore, atteignant, après les vignes et les champs de blé, les demeures qu'il faut quitter pour la misère et pour l'exil. Jadis, Phonia dominait un vallon fertile que les eaux ne couvraient que l'hiver; à la fonte des neiges, l'eau, traversant la montagne, inondait pendant quelques jours les bords du Ladon et courait rejoindre l'Alphée et la mer. Depuis quatorze ans, elle s'est arrêtée; le lac est devenu magnifique; mais le village est ruiné, et les habitants fuient un à un leurs maisons où la faim les gagne. Grandira-t-il encore? ou tout à coup une brusque secousse, par une tardive réparation, rendra-t-elle aux Phénéens leur plaine, et ravagera-t-elle de ses fureurs inattendues les riantes vallées de Clitor et les coteaux enchantés du Liodora? Qui le sait? On peut tout espérer; il faut tout craindre.

Deux des canaux du Copaïs sont bouchés comme ceux de Phonia; les autres sont étroits et loin de suffire; c'est ce qui cause, chez les riverains, des inondations désastreuses, et maintient en permanence, au milieu de la Béotie, ces eaux croupissantes qui remplissent l'air de miasmes fiévreux. Pour réparer le mal, on a parlé de projets gigantesques : il s'agirait de dégager et d'agrandir les canaux, et même de dessécher le lac. Un ingénieur français, M. Sauvage, est venu en Grèce, pour étudier cette question, qu'il a

traitée à son retour dans une brochure excellente. La Grèce n'a pas besoin de terres nouvelles; à cent pas du lac, le quart des plaines les plus fécondes de la contrée reste en friches, faute de bras : quelle nécessité y a-t-il de se consumer en efforts pour changer un lac en plaine? Mais il serait très-salutaire, il est nécessaire peut-être, de marquer au lac des limites plus précises, de donner un courant aux eaux sédentaires, de réduire, en les conservant, l'étendue de ces marais qui déciment la population riveraine par des épidémies meurtrières, à l'époque des grandes chaleurs et au déclin de l'automne. La chose presse; mais la Grèce n'a plus ni les bras d'Hercule ni les trésors de Minyas.

### IV. Acræphnion, le lac Hylika, l'Isménus, Thèbes.

Des grottes à Karditza, le sentier serpente sur des plateaux accidentés où paissent quelques troupeaux de chèvres. Le lac change d'aspect, chemin faisant; on retrouve à Kokkinou les eaux dormantes et la forêt de roseaux; mais ce qui fait le charme singulier de cette route, c'est qu'on aperçoit à la fois le Parnasse et les sommets neigeux des montagnes d'Eubée. Les derniers rayons prêtaient à ce double horizon un caractère singulier de grâce et de majesté; les ombres s'allongeaient sur le Parnasse; les neiges roses de l'Eubée étincelaient doucement sous les feux mourants

du jour : il ressortait de ces nuances une harmonie indéfinissable.

Il était tard, quand notre guide frappa à la porte du dimarque de Karditza, qui fit quelque temps la sourde oreille; nous arrivions mal à propos. Les femmes s'étaient retirées, et le grave magistrat, assis près d'un grand feu avec un gros parèdre du voisinage, faisait mystérieusement rôtir un canard du Copaïs. Comme on était en carême, pour éviter tout scandale, ils surveillaient la cuisson eux-mêmes, la porte fermée, et avec un soin infini. Le parèdre ne se dérangea point; c'est lui qui tenait la broche; d'ailleurs, il était gros presque à ne pouvoir marcher; nous n'avions jamais vu, et on ne trouverait peut-être, dans toute la Grèce, aucun exemple d'une semblable obésité. C'est aux dépens du prochain qu'il s'était engraissé de la sorte; pris en flagrant délit de concussion, il venait d'être destitué.

L'église de Karditza est à quelque distance du village; elle renferme des colonnettes aux proportions maigres et des fragments sans style, qui marquent la place d'un temple de Bacchus, bâti sur le seuil de la citadelle d'Acræphnion. Ces débris sont dénués d'intérêt; si riche en grands artistes que fût l'ancienne Grèce, chaque bourgade n'avait pas trouvé, pour construire ses chapelles, un Phidias et un Ictinus.

L'acropole domine une plaine assez fertile et les rives escarpées du lac; elle est bien défendue par la nature et par de fortes murailles irrégulières, flanquées de tours. Mais l'aspect de ces ruines est mé-

diocre, et il leur manque aussi le prestige des grands souvenirs.

La petite plaine d'Acræphnion nous conduisit, en quelques instants, au lac Hylika, lac charmant, bordé de tous côtés par des rochers nus et escarpés. L'eau s'en écoule avec peine, comme du lac Copaïs, mais elle est trop profonde pour que les herbes y puissent croître ; et, le fond n'en étant point fangeux, cette eau, qui ne cache que des terres stériles, n'exhale non plus dans l'air aucun miasme pestilentiel. La plaine y aboutit de trois côtés : sur la route de Karditza, des pêcheurs ont élevé une pauvre hutte ; sur celle de Chalcis, habite, dans une petite ferme, un métayer, avec quatre bœufs ; sur celle de Thèbes, près des grottes qui avoisinent l'emplacement d'Hylé, la rive est déserte ; mais la nature nous y ménageait une surprise. L'Isménus, après avoir arrosé les terres hautes de la Béotie, arrive presque sans pente jusqu'aux abords du lac, puis s'ouvre sans bruit une route dans les schistes de la rive, et gagne le niveau du lac par une double cascade. Je l'ai vu deux fois, en hiver et au printemps ; c'est pourtant la saison des pluies et celle de la fonte des neiges ; mais la cascade ne grossit guère que par instants, une heure après chaque orage ; autrement, c'est un joli filet argenté qui tombe sans bruit. Les schistes qu'il mouille étincellent au soleil ; un jeune figuier et quelques herbes se cramponnent au terrain mouvant ; les rives sont couvertes d'anémones aux couleurs riches et variées. Qui s'arrêterait en Suisse pour une pareille scène ? Mais le

ruisseau s'appelle l'Isménus; Apollon le protége; Eschyle, Sophocle, Pindare en ont parlé.

Près de la petite ferme, on peut monter, parmi les rochers, jusqu'au sommet d'un monticule isolé : de là, on voit à la fois trois lacs; car, entre celui de Copaïs et la mer, les eaux séjournent encore dans un bassin assez vaste, de forme allongée, qui se pêche comme étang. On le trouve sur sa route, en allant de Chalcis aux Thermopyles.

Des bords du lac, on remonte l'Isménus dans une plaine unie, et, à travers champs, on se dirige sur une tour massive, bâtie par les ducs francs, qui domine la ville de Thèbes.

Bientôt, nous descendons dans le ravin verdoyant qu'arrosent les eaux de Dircé : un enfant, sans mouiller le bas de sa robe, traverse Dircé comme l'Ilissus.

Nous gravissons la pente roide que couvraient autrefois les murailles, et, par la porte Néitide, près des lieux où Thèbes vit jadis la mort héroïque de Ménœcée et la lutte fratricide des fils d'Œdipe, nous pénétrons dans la Cadmée.

La Cadmée est à peu près recouverte par un millier de maisons; Thèbes est donc une ville égale en importance à Corinthe et à Argos, bien supérieure à Sparte, son ancienne ennemie; elle a, comme elle, un des dix préfets de la Grèce moderne, et une brigade de gendarmerie. Mais surtout elle est demeurée le principal marché de la province. C'est un jour de marché que le hasard nous y faisait entrer, sous un ciel brumeux et triste. Un millier de paysans des cam-

pagnes voisines achevaient leurs ventes dans la grande rue. Cette race béotienne nous parut vigoureuse, mais laide; les corps sont trapus, les visages grossiers, le dialecte dur, la prononciation sans grâce. A la vérité, il pèse sur la Béotie de vieux préjugés auxquels nous ne nous étions peut-être pas dérobés, et, sous un ciel gris, Thèbes est la ville la plus maussade de la Grèce.

Mais que le vent du nord balaye les nuages, que le soleil éclaire la plaine; qu'un air limpide, dégageant au loin le Cithéron, l'Hélicon et le Parnasse, rende à Thèbes, avec son incomparable horizon, les légendes du bois des Muses, ses dieux et ses héros, Amphion, Hercule, Œdipe, et la pieuse Antigone, et les odes inspirées de Pindare, et Cébès, l'incrédule disciple de Socrate, et les héros célébrés par Plutarque : alors tout change comme par enchantement. En vain le temps n'a-t-il respecté de ses quarante et un stades de murailles que sept pierres cyclopéennes, de ses temples ornés des chefs-d'œuvre de Phidias, de Scopas et de Praxitèle, qu'une mosaïque enfouie : riche de souvenirs, belle de sa position en face des trois montagnes consacrées, Thèbes apparaît aux yeux surpris ce qu'elle fut dans l'antiquité, la rivale de Sparte et d'Athènes.

---

A MONSIEUR ALEXANDRE SIBEN, A PARIS.

Athènes, 3 avril 1849.

Après ta lettre, mon cher Siben, il faudrait ne t'avoir jamais aimé pour te garder rancune, et tu sais

bien que je ne sais me fâcher ni fort ni longtemps. J'oublierai les quinze mois qui viennent de s'écouler pour ne songer qu'à neuf années de sincère amitié. Quand on s'est aimé neuf ans sans un tort, sans un grief, quand on a vécu depuis l'enfance dans une entière communauté de désirs et d'opinions, il y aurait folie à se bouder, ingratitude à rompre et à s'oublier pour toujours. Ne le faisons pas.

Je comprends, mon ami, qu'une vie trop pleine, trop agitée ait pu t'empêcher depuis un an de m'écrire une seule fois. Mais, aujourd'hui, ne sens-tu pas, hélas! que tes espérances t'abandonnent, que ton courage va défaillir, que ta vie si pleine hier sera vide demain, et que tu as peut-être encore besoin de moi pour la remplir. C'est pour nous, après ce mauvais rêve qui a trop duré, c'est pour nous un besoin de nous consoler, de nous exhorter l'un l'autre, d'espérer ensemble. Nous devons tenir les promesses de notre jeunesse et travailler en nous aidant à une œuvre commune, que l'imprudente révolution de Février n'a malheureusement pas rendue inutile. Nous devons nous unir pour accomplir plus sûrement dans notre humble sphère le peu de bien que nous pourrons faire aux autres. Car l'égoïsme a de nouveau triomphé, le doute énerve toutes les âmes et l'obscurantisme est à l'ordre du jour.

Je te parlerai fort peu de politique, mes plaintes seraient stériles. J'ai depuis un an conçu bien des haines profondes dont je n'aimerais pas à t'entretenir; je ne te demanderai même pas de rien ajouter à

ce que les journaux m'apprennent sur l'histoire contemporaine, je voudrais la moins connaître. Seulement, dans l'état d'incertitude absolue et de découragement où tant de contradictions m'ont jeté, j'aimerais à savoir ce que tu crains, ce que tu veux, ce que tu espères dans l'avenir.

Tu m'excuseras, mon cher ami, d'être si bref et si décousu; la saison des voyages a commencé et je suis tout absorbé par mes expéditions d'hier et de demain. Ta lettre est arrivée au moment où je revenais de Delphes; demain avant le jour je pars pour Sparte et la Morée, où je passerai six semaines.

J'espère au mois de juin visiter Constantinople, les côtes d'Anatolie, et peut-être la Grèce turque. Puis mon désir est de retourner en France et de me rendre auprès de vous dans cinq mois. Ce long exil me pèse; je n'en ai pas tiré profit autant que je l'aurais voulu, et, pour compléter mes études, il me faudrait faire encore le sacrifice d'une année tout entière. Mais j'ai perdu toute énergie, et la France peut seule me retremper.

Je demanderai donc mon rappel et une chaire; il faut que je sorte au plus vite des épreuves du noviciat. Après un an de service en province, dont je ferai sans regret le sacrifice à la discipline universitaire et au désir d'éclaircir par des observations personnelles quelques doutes qui me restent encore sur les vices et les avantages de notre instruction secondaire, je reprendrai sans doute mon projet d'habiter Paris pendant trois ans pour y compléter à loisir mes études

premières, en y ajoutant celles du droit, de l'économie politique et de l'histoire nationale.

Puis..... que deviendrai-je? Ce que Dieu voudra. Un simple maître d'école apprenant à lire aux enfants du peuple, un professeur de littérature et d'histoire dans une Faculté quelconque, un publiciste, si j'en ai la force, un représentant de notre Metz, si le temps des sages libertés est revenu; peu m'importe, pourvu que je puisse satisfaire à ma conscience et aider dans la mesure de mes forces aux progrès de la justice et de la vérité.

Tu vois, mon cher Siben, que je n'ai pas changé. Pour toi, je vois avec plaisir que tu n'as pas perdu ton temps, et que tu as consacré deux années à des études sérieuses et à l'accomplissement d'une mission honorable. Mais je désire que tu ne renonces pas à une position qui assure dans l'avenir ton entière indépendance.

J'espère recevoir à mon retour de Sparte, ou même à Sparte, car on m'y renverra mes lettres, quelques détails sur tes projets, ta vie et tes impressions. Il est cependant certain qu'une correspondance ne peut plus combler la lacune qu'a laissée dans nos entretiens ce long silence. Je prendrai patience jusqu'au mois de septembre. A cette époque, ne pourras-tu pas venir passer quelques jours dans les bois de Rémilly?

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Corinthe, 9 avril 1849.

Notre campagne, jusqu'à ce jour, mon cher Adolphe, n'est pas très-heureuse : mouillés en mer depuis Spetzia jusqu'aux rochers de Palamide, remouillés à Mycènes malgré l'entablement de la Porte-des-Lions et la voûte du tombeau d'Atrée, trempés à Tirynthe, baignés à pleine eau sur l'acropole d'Argos, littéralement noyés avec nos chevaux sur la route de Corinthe ; c'est à peine si deux jours de vent et de soleil ont ranimé nos membres transis. Et cependant je ne me plains pas encore d'être parti : on s'aguerrit peu à peu, et les petites misères qui découragent à la première campagne n'effrayent plus à la seconde et font rire à la troisième.

Partis d'Athènes le 4 avant le jour, nous avons traversé le golfe Saronique par une matinée grise et incertaine qui ne nous a pas empêchés d'en voir distinctement tous les rivages et de compter à la longue vue, sur les côtes d'Égine, les colonnes du beau temple de Neptune. Après avoir tourné Poros et la pointe de l'Argolide, j'ai eu le plaisir de voir de très-près, sur ses rochers stériles, la jolie ville d'Hydra, puis le port animé de Spetzia, puis, dans les intervalles que la pluie nous a laissés, les montagnes du Péloponèse, depuis Monemvasie jusqu'à la citadelle d'Argos. La mer avait été très-douce, le vent assez favorable, et

nous étions installés au meilleur hôtel de Nauplie plus d'une heure avant le coucher du soleil. Nous avons employé le peu de temps qui nous restait à visiter les remparts de la ville et ses promenades aux bords de la mer. Nauplie au crépuscule, et par la brume, quand on oublie la mer et le soleil d'Orient, ressemble assez à nos petites villes de garnison. On y ferme les portes à sept heures ; on y bat et sonne la retraite, sur la place d'armes, à la nuit tombée, et les rues étroites, parfois échelonnées en escaliers, retentissent souvent du bruit des sabres que traînent avec fracas une cinquantaine d'officiers sans soldats. Le fort Palamide la domine de ses rochers à pic et de ses canons démontés. Une batterie défend un port très-solitaire depuis qu'on a transporté la capitale à Athènes.

Nous sommes allés en voiture jusqu'à Mycènes, dont la situation entre des rochers très-abruptes, la forteresse cyclopéenne, les portes massives et les tombeaux en voûte conique sont très-curieux à plus d'un titre; ces belles ruines sont sans nul doute contemporaines d'Homère et des héros d'Homère, et ont à ne s'y point méprendre le caractère des sociétés primitives. Aucune ville de Béotie n'est si instructive. Quelques ondées nous ont laissé le temps de visiter les ruines dans tous leurs détails et Desbuisson en a rapporté deux dessins.

Argos a deux théâtres taillés dans le roc dont l'un est immense, quelques constructions romaines, des murailles cyclopéennes et son acropole de Larissa, dont la montée est fort rude. La citadelle vénitienne,

qui couvre le sommet, présenterait peu d'intérêt, si la plus grande partie de ses tours et de son mur d'enceinte ne reposaient sur des constructions helléniques fort anciennes, très-bien conservées, et d'une couleur superbe. Nous sommes redescendus par une fontaine ombragée de figuiers, et un monastère qui remplace dans une situation très-pittoresque, au pied des rochers de Larissa, un ancien temple de Junon. Puis, par une route royale (car il y a une route royale dans la plaine d'Argos, et elle a bien deux lieues de longueur), nous sommes revenus aux fortifications de Tirynthe, qui sont sur toute la surface de la Grèce le seul monument qui appartienne réellement à l'architecture cyclopéenne proprement dite, c'est-à-dire à la plus simple, à la plus naïve, à la plus primitive de toutes les architectures. La colline que couvrent les ruines de Tirynthe est fort petite; un seul troupeau y parque, gardé par des chiens féroces entre quelques champs de tabac et des prairies d'iris. Cependant comme une des faces de la ville était plus accessible que l'autre, on a divisé la ville en deux parties, la ville basse et la ville haute. Les murailles de l'une et de l'autre, qui suivent très-irrégulièrement tous les plis du roc qui leur sert de base, sont d'une épaisseur démesurée et construites en pierres gigantesques sur lesquelles on ne retrouve pas la trace du fer. Ces gens d'autrefois amoncelaient sur deux façades grossières des quartiers de roche roulés de la montagne, et comblaient simplement les interstices avec des pierres plus petites, sans aucun ciment.

On reconnaît trois entrées très-curieuses, et fort bien défendues; puis des sortes de galeries intérieures qui faisaient peut-être le tour des murailles, et dont la voûte est simplement formée de deux rangées d'énormes blocs qui ont pour base les murailles latérales, s'inclinent l'une vers l'autre et se soutiennent réciproquement de leur poids. Le triangle auquel elles servent de côtés est à peu près isocèle.

Il pleuvait le 7 au lever du jour ; l'agoyate vint nous demander si nous persistions à partir. J'aurais mieux aimé rester à l'auberge, dussé-je employer ma journée à vous écrire et à lire quelques chapitres de Pausanias ; mais Desbuisson voulait passer un jour à Corinthe pour dessiner, et le bateau qui le reconduit à Athènes devait partir le surlendemain à heure fixe; il ne pouvait donc pas remettre. Nous espérions d'ailleurs que, surtout après tant de pluies, le ciel déchargé ne tarderait pas à s'éclaircir, et nous montâmes à cheval, enveloppés dans nos manteaux, avec un courage certainement digne d'un meilleur sort. Nos chevaux sont détestables et cheminent bien lentement malgré le bâton. La pluie ne cesse pas et elle est si forte que le pauvre Desbuisson qui, en repassant par Tirynthe, voulait prendre une rapide esquisse d'un pan de mur, ne réussit pas à tracer trois lignes sur son papier.

La jolie plaine d'Argos se change en une vaste flaque d'eau bourbeuse et jaunâtre. Nous marchons néanmoins, laissant à notre droite et à notre gauche de gaîté de cœur trois ou quatre villages où nous eussions mieux fait de chercher asile. Mais nous espérions en-

core et ne voulions faire halte qu'au pied de Mycènes. Tout à coup notre situation se complique ; le tonnerre gronde, un vent violent nous souffle au visage des torrents de pluie glacée. Un instant même, nos chevaux découragés tournèrent la queue au vent et nous eûmes peur de rester immobiles, loin de toute habitation, percés jusqu'aux os, et moins heureux qu'à Platée, car nous n'étions pas sûrs de trouver à deux lieues de là, *bon souper, bon gîte et le reste*. Quant à descendre, il n'y fallait pas songer ; notre agoyate était dans la boue jusqu'au genou. Dans ce moment, un pauvre oiseau que les feuilles mouillées ne protégeaient plus, prit sa volée auprès de moi et chanta : je fus contraint de m'avouer que je n'aurais pas la force d'en faire autant.

Enfin, le bâton aidant, nous aperçûmes deux baraques : nos manteaux étaient percés, nos dents claquaient ; nous mîmes pied à terre. On eut grand peine à nous allumer du feu avec des buissons verts, trempés comme nous, et il nous fallut deux heures pour nous sécher à moitié. La pluie tomba jusqu'au soir, et d'ailleurs, comme la route pour gagner Cléones suit pendant deux heures le lit du torrent, il n'eût pas été possible de continuer ; nous n'en avions pas le courage. C'est alors que nous sentîmes, mieux qu'en aucun lieu du monde, combien les courriers avec leurs lits et leur cantine ambulante adoucissent notre vie en Grèce. Comptant passer directement d'une auberge de Nauplie dans une auberge à Corinthe, nous n'avions avec nous ni provisions ni couchages, et pour nous

servir un vieux domestique, presque imbécile, qui se croyait mort et ne songeait qu'à lui. C'est après plusieurs heures de pourparlers, de délibérations, de petites peines que nous avons réussi à nous assurer un dîner et un lit de camp. Je ne reviendrai donc pas de Grèce sans avoir couché une fois à la dure. Mais je vous réserve, pour quelque soirée de novembre passée au coin du feu, la description d'un gîte dont l'idée me fait grelotter encore. J'y dormis, tant bien que mal, sur une paillasse improvisée, avec des tuiles pour orciller, enveloppé dans d'épaisses couvertures. Nous étions tous remis sur pied et fort gais le lendemain, en voyant que la lune qui accomplissait son second quartier et le vent qui avait soufflé avec violence toute la nuit avaient dissipé les nuages.

De jolis ravins nous conduisirent à Némée, puis à Cléones, puis à Corinthe, dont je ne vous dirai rien, car tu les connais déjà, et à deux heures nous étions arrivés, logés, attablés. Desbuisson a eu le temps de faire une jolie aquarelle des sept colonnes doriques au pied desquelles nous habitons, et nous, d'errer un peu dans des ruines confuses où nous n'avons rien appris.

La nuit a achevé de nous remettre, et ce matin nous sommes montés à l'Acrocorinthe. C'est un rocher massif qui n'a guère moins de six cents mètres de hauteur; un vaste plateau qui le domine est couronné par une forteresse que les Francs, les Vénitiens et les Turcs ont tour à tour restaurée et agrandie. Quelques tours et quelques murailles vénitiennes sont bâties ici, comme à Argos, sur les restes des anciens murs

helléniques. On voit sur l'Acrocorinthe les ruines d'une ville turque, la fontaine Pirène et quelques débris antiques. Mais surtout du point le plus élevé des rochers on embrasse un des panoramas les plus complets que je connaisse. Quoique la matinée fût chargée de quelques brouillards, nous avons vu distinctement tout le golfe d'Athènes jusqu'à Sunium, le golfe de Corinthe jusqu'aux montagnes de Lépante, et toutes les hautes montagnes de la Béotie et de l'Arcadie. Des vapeurs nous ont seulement empêchés de distinguer à coup sûr le Lycabette et l'acropole d'Athènes au pied de l'Hymette. Le Parnasse, qui aime si peu à se montrer, nous est cependant apparu deux fois à travers ses nuages. Comme le printemps est fort en retard, toutes les montagnes de l'horizon étaient chargées de neiges épaisses; nous verrons les neiges du Taygète. Hier soir, des monticules voisins de Corinthe, nous avions eu une vue plus bornée, mais plus limpide et charmante sur le golfe de Corinthe, l'Hélicon, le Parnasse, les rivages de la baie de Salone, Sicyone et le Cyllène. C'est dans de pareils moments qu'on oublie toutes ses fatigues.

Il est midi, et Desbuisson nous a quittés pour aller prendre à Kalamaki le bateau d'Athènes. Nous voulions l'accompagner, visiter quelques ruines sur l'isthme et déjeuner avec nos camarades. Mais l'idée de faire deux fois la même route à une demi-heure d'intervalle et de marcher encore trois heures sur nos rosses de Nauplie nous a découragés, et nous avons mieux aimé nous reposer à Corinthe et y attendre nos

compagnons de voyage qui doivent arriver ici vers deux heures. Ainsi nous achèverons d'oublier nos traverses et nous serons tout frais demain au point du jour pour aller à Argos.

Argos, 10 avril, huit heures du soir.

Je n'ai voulu fermer qu'ici ma lettre, qui est en avance de toute une semaine. Nos quatre collègues nous ont rejoints avec un équipage dont je suis fier. Avant-garde : six effendis, leur drogman et leur domestique sur des chevaux de selle qui ont ma foi fort bonne mine. Réserve : cinq chevaux de bagages, un cuisinier, sept agoyates et un gros chien de garde qui a vu Jérusalem et les Pyramides. En tout, trente bouches affamées, deux fusils, quatre ou cinq pistolets, un sabre, force couteaux et bâtons, sans parler du nombre, feront respecter la caravane. Les lits sont remontés à neuf et sur six pieds ; nous avons une table et des siéges, une cantine bien garnie, cent vingt bouteilles de vin et notre cuisinier n'est pas trop malhabile. Tout va bien.

Hier soir, heureux de retrouver d'excellents chevaux auxquels la comparaison avec les rosses de Nauplie ne pouvait pas nuire, nous avons parcouru les grèves du golfe et l'ancien port ensablé de Léchée. A six heures du matin, nous étions en marche ; le Parnasse et l'Hélicon étaient magnifiques et le temple de Corinthe très-favorablement éclairé. Pendant qu'une partie de la bande galopait vers Némée, j'ai suivi la

route directe qui mène des plaines de Cléones à ce défilé du Trété qu'un exploit des Grecs modernes a rendu illustre comme les Thermopyles. Le sentier était bordé d'iris et de pervenches, le lit du ruisseau rempli de lauriers roses, de grands myrtes, d'agnus castus et de jeunes platanes qui se décident enfin à prendre leurs feuilles. J'ai revu Mycènes avec d'autant plus de plaisir que j'y ai découvert quelques détails qui m'avaient échappé la semaine dernière et que j'ai pu, pour aller de la Porte des Lions au Tombeau d'Atrée, parcourir les gorges sauvages que dominait l'Acropole antique. Le théâtre d'Argos ne mérite pas d'être vu deux fois à trois jours d'intervalle, mais de ses degrés nous avions au soleil couchant une vue charmante sur Nauplie et son golfe; l'horizon cette fois était d'une transparence parfaite, et nous espérons que l'hiver nous a enfin quittés. Nous sommes installés dans une petite maison proprette aux portes d'Argos, et du seuil nous entendons coasser les grenouilles de Lerne. Trois jours de marche nous conduisent à Sparte où nous fêterons la Pâques grecque. J'espérais que mes collègues m'apporteraient quelques lettres; mais du haut de l'Acrocorinthe j'avais vu le bateau de France, retardé d'un jour par les vents contraires, croiser le leur dans les eaux d'Égine.....

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Sparte, 14 avril 1849.

Mon cher Adolphe,

Nous avons eu trois belles et bonnes journées pour venir d'Argos à Sparte; à la vérité, ce dédommagement m'était bien dû, car le ciel me traite en véritable canard depuis que je voyage. Sous l'orage de Mycènes, j'eus la triste pensée de compter sur mes doigts toutes les neiges et toutes les pluies que j'ai essuyées dans ces beaux pays où l'on ne rêve par tradition qu'un printemps éternel, et, tout compte fait, je me croyais le droit de croire à une certaine prédestination peu aimable.

D'Argos nous avons été voir les sources abondantes et les vastes grottes de l'Érasinus; puis les marais de Lerne. L'Hydre m'a paru bien inoffensive, quoique Hercule ne l'ait tuée qu'à moitié : des eaux courantes, de grands iris jaunes au pied des saules, des grenouilles qui coassaient dans les roseaux, est-ce là l'odieux monstre de la Fable? De Lerne à Astros, la route est très-accidentée, charmante en plus d'un endroit, et nous l'avons faite avec d'autant plus de plaisir, qu'en suivant les détours d'un chemin sinueux qui longe et domine la mer, nous avons vu se dérouler devant nous le panorama changeant des rivages du golfe d'Argos.

Astros est un petit monticule qui s'élève entre la mer et les marais du Tanus; la bourgade est petite, mais la plaine est très-riante, le port bien encadré, et

nous avons passé notre soirée sur la grève. D'Astros, nous avons traversé des vignes et des oliviers, gravi une côte couverte de verdure et de fleurs, visité une forteresse hellénique et de ses ruines étudié la configuration de la Cynurie, déjeuné au bord d'une source dans les ravins de Mèligou, longé les rochers du Parnon, qui m'ont rappelé la route de Delphes; puis, au déclin du jour, nous avons fait une halte d'une heure dans le Tanus, au pied des hauteurs pittoresques où s'échelonne en amphithéâtre le bourg d'Hagios Petros, caché, comme un village allemand ou suisse, par les grands arbres de ses haies et de ses vergers. Ce fut la journée des fleurs. Ni sur les rivages de Naples, ni en Romagne, nulle part je n'ai vu des couleurs si vives et si variées : c'étaient des euphorbes vigoureux, des iris bleus, des genêts à grappes jaunes, des églantiers, des aubépines, des arbres de Judée, des cyclamens que je croyais fleurs de l'automne, des anémones aux mille nuances, des giroflées roses ; mais puis-je tout dire? Et puis dans le lit encaissé du Tanus des saules fleuris, des lierres, des chèvrefeuilles enlacés aux platanes et aux peupliers, et sur les fougères des tapis de violettes odorantes et de primevères jaunes, fleurs plus rares en Grèce que dans nos bois et nos prairies. A une heure d'Hagios Petros, arrivés au sommet de monticules informes, parsemés de châtaigniers, nous avons dominé presque toute la Morée. L'avouerai-je? Ce coup d'œil m'a laissé une impression de tristesse. La Morée n'est pas belle comme la Roumélie, comme l'Attique. Elle a plus de parfums, plus d'eaux retentis-

santes, plus de verdures; elle plaît plus vite au plus grand nombre, parce qu'elle s'adresse plus directement aux sens grossiers, mais elle ne plaît pas à l'esprit comme les abords du Parnasse, comme les golfes d'Eubée, comme la plaine et la mer d'Athènes. Ces amas de grosses côtes sans rochers et sans forêts me semblèrent confus, informes, sans grandeur, sans unité, et, pour retrouver dans ce moment ma belle Grèce que j'aime tant, il me fallait franchir les premiers plans et aller de suite aux montagnes bleues qui dessinaient à l'horizon les contours des lacs d'Arcadie, les vallées du Ladon et de l'Alphée, et surtout aux rochers grandioses et sauvages du Taygète qui se dressaient pour la première fois devant moi avec leurs cimes neigeuses. Sparte est à leur pied; l'Eurotas coule dans cette vallée qu'indiquent des ombres plus accusées. Nous avons couché ce jour-là au milieu des vignes d'Arakhova, près d'une source jadis consacrée à Diane.

Les ravins de l'Œnus, qui conduisent d'Arakhova à la vallée de l'Eurotas, sont ravissants : un filet d'eau limpide coule sur le sable, le lit est bordé de vieux platanes; les hauteurs entre lesquelles il est encaissé sont boisées de chênes et de charmes, mêlant leur verdure printanière à celle des arbousiers, des lentisques et de quelques chênes-verts; des buissons fleuris émaillent les rives. Après quatre heures de marche lente, nous avons quitté ce lit de verdure, traversé le champ de bataille de Sellasie, repris la route de Mantinée à Sparte, et des hauteurs de l'Évan, où nous avons dé-

jeuné, assis sur des rochers desquels s'échappent trois petites sources, nous avons contemplé pour la première fois la vallée de l'Eurotas, le Taygète divisé en deux masses par l'ouverture pittoresque de la Langada, et vers la droite les montagnes bleues de la Messénie et de l'Alphée.

Une très-jolie descente nous a conduits en deux heures au pont de l'Eurotas, où nous avons fait une longue halte pour jouir à loisir de ses rives délicieuses. L'Eurotas est un joli ruisseau, large comme la Seille [1], plus resserré que l'Alphée dans ses rives, et bordé d'un rideau d'arbres qui me rappelait nos agréables rivières de France. Seulement, ce ciel d'avril était plus pur, plus bleu, plus chaud que le nôtre; aux saules, aux aunes et aux peupliers se mariaient avec une richesse de végétation et de couleurs que je n'ai jamais vue nulle part, même sur le Vulturne et sur l'Anio, de jeunes platanes, des arbres de Judée, des genêts et des aubépines en fleurs, des myrtes, de grands lauriers roses, les célèbres roseaux que les poëtes anciens ont si souvent chantés, et toutes les petites plantes que nous admirions depuis trois jours. Il faut dire aussi que le petit fleuve coule en cet endroit entre de grandes roches tantôt verdoyantes, tantôt déchirées et jaunies par le soleil. Un pont turc, qui serait très-laid s'il n'était bizarre, va d'une rive à l'autre, et c'était un plaisir de voir notre caravane monter et redescendre sur cette chaussée roide.

1. Petite rivière qui se jette, à Metz, dans la Moselle.

Nous étions dans la vallée de Sparte, vallée délicieuse, d'une richesse et d'une fécondité incomparables; traversée par de jolis ruisseaux ombragés qui apportent à l'Eurotas les neiges et l'eau des sources du Taygète, et couverte ou plutôt chargée d'une véritable forêt de mûriers, d'oliviers et d'orangers, sur une largeur d'une grande lieue depuis la montagne jusqu'au fleuve, et sur une longueur de six lieues depuis les rochers du pont jusqu'aux petites montagnes que l'Eurotas traverse pour se jeter dans la mer. Quelques grands peupliers, quelques cyprès, quelques platanes, quelques chênes, s'élèvent en bouquets au-dessus de ces grands vergers. Sparte occupait un espace immense près des rives du fleuve; il n'en est resté que des ruines informes; et sous la domination franke, vénitienne et turque, la population de la vallée s'était transportée au pied du Taygète, dans la jolie ville de Mistra. Les Bavarois, qui sentaient l'importance d'un nom propre dans un pays qui ne doit qu'au culte de l'Europe pour son antique gloire son existence et sa liberté, après avoir fait d'Athènes une capitale, créèrent sur les ruines de Sparte une Sparte nouvelle, et en firent, malgré le voisinage de Mistra, le chef-lieu d'une préfecture. Sparte a maintenant cent cinquante maisons, un nomarque, un tribunal, une petite garnison. C'est un charmant village, dans une position excellente. Nous y occupons une belle maison neuve, et de notre balcon nous dominons la grande rue, puis la plaine, et enfin le Taygète qui nous ravit. Aussi resterons-nous ici quelques jours pour

parcourir tous ces jardins et tous ces rochers. Les grands personnages du pays nous accablent de politesses et de visites. Seulement on prétend que depuis Hélène les Spartiates surveillent leurs femmes avec beaucoup de soin.

C'est demain la Pâques grecque, et nous mangerons l'agneau pascal avec nos gens.

---

A MADAME GANDAR, A METZ.

Messène, 25 avril 1849.

Me voici, ma bonne mère, au fond de la Morée, et à huit jours d'Athènes, dont nous reprendrons la route demain matin. Cette fois je n'aurai pas le courage d'entamer la narration de mes dernières excursions; d'ailleurs les longs récits ne conviennent qu'à la patience d'Adolphe; je viens donc tout bonnement causer à bâtons rompus.

Nous nous étions fort bien acclimatés dans la vallée de Sparte qui est une des plus belles et des plus riches, parties de la Grèce; notre balcon donnait sur le Taygète et nos fenêtres de derrière sur les peupliers du Plataniste et de l'Eurotas. Il est difficile d'imaginer des beautés naturelles plus différentes: au pied même des rochers les plus sauvages, les plus neigeux du Péloponèse, nous nous promenions dans une vallée qui n'est qu'un immense verger de mûriers, d'oliviers et d'orangers. Toute cette végétation est d'une vigueur

admirable, et nous ne pouvions voir, dans un lieu plus favorable et plus charmant, le retour des fleurs et des feuilles.

La Messénie est aussi fort gracieuse, et les ruines de Messène que je viens de parcourir sont magnifiques. Nous faisons donc un très-beau voyage, et dans d'excellentes conditions.

Notre train fait un certain bruit dans les provinces, et nous y sommes considérés comme des personnages, moi surtout que ma taille et mon embonpoint font prendre pour un chef, comme on dit ici. A Sparte, nous avons été accablés de visites, d'oranges, de bouquets et d'œufs de Pâques. Les femmes venaient en procession visiter la tente sur laquelle flottait un petit pavillon tricolore, et il n'a été bruit pendant plusieurs jours que de nos festins homériques. Comme nous étions nombreux et qu'il fallait manger l'agneau pascal, j'ai fait chercher dans la montagne un sapin qu'on a dégrossi et dans lequel nos agoyates ont embroché trois gros agneaux. Il n'en a pas fallu plus pour nous grandir d'une coudée dans l'esprit de gens qui ne mangent jamais qu'un agneau à la fois. Les politesses de ces gens-là ne sont pas toujours désintéressées; il me suffira de vous citer le président du tribunal qui nous a forcés d'accepter six exemplaires de ses *Élégies*, et un certain gendre de sénateur qui trois fois a fait prendre nos chevaux à l'écurie pour conduire à des fêtes voisines sa jeune femme, jolie Moriote au demeurant, et qui fait d'excellentes confitures. A côté de toute cette tourbe d'importuns et

d'indiscrets, nous avons eu le bonheur de trouver à Sparte un des hommes les plus aimables et les plus distingués de la Grèce, que pour ma part je regrette de n'avoir pas connu davantage, car je l'aimais. Nous avons pu faire avec lui et sur lui des études de mœurs d'autant plus intéressantes, que nous n'avons pas souvent le loisir d'étudier tous ces pays que nous traversons à vol d'oiseau.

J'ai passé huit grands jours à Sparte et dans les environs de Sparte; et comme Girard avait attrapé une petite fièvre qui l'empêchait de se mettre en route au jour fixé, je n'en suis parti qu'un jour et demi après le gros de la bande, pour rejoindre à petites journées le quartier général qui s'était transporté à Messène. Messène n'est pas aussi belle que Sparte, et nous y sommes fort mal installés, au milieu d'une population de brigands qui nous volent, nous et nos agoyates.

Le temps a été fort beau ; nous avons plus d'une fois craint l'orage, mais il a toujours éclaté devant ou derrière nous ; le soleil n'est pas trop ardent, et nous marchons le jour sans parasol et la nuit nous dormons. Cela fait que je préfère les voyages du printemps à ceux de l'automne, quoique l'automne ait des couleurs plus chaudes, plus de style et plus de poésie.

Il faut te dire aussi que depuis l'automne dernier ma santé a fait de très-grands progrès, et quand mon voyage en Grèce n'aurait eu que ce résultat, j'aurais lieu d'aimer beaucoup ce pays. Mon séjour à Sainte-

Barbe m'avait singulièrement amolli, et j'avais besoin pour me remettre de mener pendant quelque temps une vie toute différente de celle que mes études et ma nonchalance naturelle m'avaient fait mener pendant trois ans. En Italie encore, je passais à me reposer les deux tiers de mes journées..... Aujourd'hui, j'ai appris à tout supporter, le cheval, la marche et jusqu'au soleil. Je grimpe sans sourciller à toutes les acropoles, et à l'instant même, sans que cela m'ait fatigué, je reviens du sommet de l'Ithome sous une pluie d'orage. Enfin, je m'étais ressenti six semaines des fatigues d'un voyage de vingt jours l'automne dernier, et ce printemps, après quarante jours de marche, je ne sens pas le moindre besoin de repos. Je suis tout fier et tout heureux, ma bonne mère, de te le dire.

Je me suis donc accoutumé à ma vie de courses et d'aventures; le bivouac ne m'effraye plus; et cependant je sens bien, au besoin que j'éprouve de vous parler, de vous entendre, à la joie que me causent vos lettres, au vide de mon cœur, à la lassitude de mon esprit, qu'il est temps d'aller vivre en paix près de vous. J'ai déjà besoin de rentrer en moi-même, et de me souvenir..... Bonsoir et adieu.

Phonia, 3 mai.

En traversant les vallées de la Néda et de l'Alphée, nous sommes venus du pied de l'Ithome au pied du Cyllène; là, c'était presque l'été, et ici, c'est à peine le printemps. Nous fuyons depuis Messène devant un

orage qui nous menace tous les soirs et jamais n'éclate. Je viens de passer un jour entier à me promener sur les rives de mon beau lac que j'aime de tout mon cœur, et mieux encore qu'à mon premier voyage. Demain nous monterons au Styx : par ses eaux redoutées, quel serment, mère, veux-tu que je prête?

Lundi soir, 7 mai, nous dînerons et nous coucherons à Athènes, et je m'en réjouis, car après trente-quatre jours de voyage, je me trouve bien sale et mes pauvres yeux sont bien las, plus que mes jambes. On ne passe pas impunément un mois à regarder de tous ses yeux, et j'aspire, pour me recueillir, après l'obscurité de ma chambre.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Athènes, 31 mai 1849.

Peu à peu, mon cher Adolphe, j'apprends à voyager. Au début, l'inexpérience m'a fait faire plus d'une école que je regrette. Je voyageais comme tout le monde, courant la poste de capitale en capitale, très-tenté de dormir sur la route, entre Florence et Rome, malgré Assise, Sienne et les lacs; entre Rome et Naples, malgré les montagnes Latines, les Marais Pontins et les villes étrusques et romaines des Apennins. Quoi! s'arrêter à ces bagatelles! C'est à marche forcée qu'on passe d'une ville à l'autre, sacrifiant aux noms sonores les noms obscurs, et, à quelques points parti-

culiers, l'ensemble d'une histoire et d'un pays. On rapporte d'un pareil voyage des impressions profondes, mais incomplètes, qu'aucun lien ne rattache les unes aux autres. En Grèce, aussi, j'étais d'abord tenté de courir à vol d'oiseau d'Athènes à Delphes, de Delphes à Sparte, de Sparte à Olympie, dédaignant le reste et gardant toute mon attention pour les seuls endroits qui aient laissé de grandes traces dans l'histoire. Mauvaise méthode assurément; car, si quelques ruines sont plus importantes et quelques paysages plus pittoresques que les ruines et les paysages qui les entourent, néanmoins il est dangereux de les isoler des lieux voisins qui les encadrent et qui les expliquent. C'est mutiler l'histoire et méconnaître la nature.

En Orient, il faut, quoi qu'on fasse, changer d'habitude, et, comme on voyage lentement, sur un cheval au pas, au lieu de dormir sur les chemins, avoir des yeux pour les chemins eux-mêmes, comme pour le but auquel ils mènent. Cette nécessité conduit à étudier la nature autant que l'histoire, et peut-être davantage; à quitter les routes les plus directes pour les routes les plus curieuses, et surtout pour celles que la nature a tracées. On apprend ainsi pas à pas quel est le caractère général, quelles sont les ressources d'une province et d'un canton, et l'on arrive au centre, à la capitale ancienne ou moderne du pays qu'on étudie, mieux préparé à comprendre tous les détails de son histoire, toutes les phases de sa destinée dans le passé et dans l'avenir. C'est ainsi que la Laconie fait comprendre Sparte et que la Grèce explique Athènes.

La nature d'un pays, son climat, les lignes de l'horizon, la lumière qui les éclaire, le voisinage de la mer, des fleuves ou des montagnes, exerce sur les mœurs d'un peuple, sur son développement intellectuel, commercial et politique une influence immense, et que personne aujourd'hui ne cherche à contester. C'est donc apprendre à connaître un peuple que de vivre où il a vécu et de respirer l'air qu'il respire. Souvent la nature d'une contrée est plus instructive que les ruines. Les ruines se dispersent confuses, mutilées, méconnaissables; elles n'ajoutent rien aux témoignages de l'histoire. Mais les lieux ne changent pas si vite, et quelques pierres éparses dans la plaine ne m'apprennent pas d'une manière aussi frappante ce que fut Sparte qu'une seule heure passée devant le Taygète.

Nulle part cela n'est plus sensible qu'à Sparte; Sparte occupe dans l'histoire une place immense, et nous ne voulions pas la traverser au galop comme des touristes anglais. Nous y sommes restés huit jours entiers; mais à quoi faire? Est-ce à dessiner les restes des monuments antiques, à réunir les matériaux d'une dissertation archéologique, ou à déchiffrer sur des pierres enfouies quelques inscriptions oubliées? Non; car les inscriptions sont rares à Sparte, et l'avouerai-je? je ne sais pas les lire. Les monuments antiques ont disparu, et sur les collines que couvrait la ville, c'est à peine s'il reste les murs d'appui d'un théâtre, et des débris de colonnes épars auxquels l'archéologie n'a pu donner un nom. Nous avons passé huit jours à re-

garder la vallée, à nous rappeler Hélène aux bords de l'Eurotas, Lycurgue et Léonidas au pied du Taygète. C'est à la nature seule que nous avons demandé, durant ces longues journées de printemps et de loisir, le commentaire vivant de nos livres, auxquels la vue des ruines même n'eût pas ajouté une page.

Athènes a conservé d'illustres débris de sa grandeur : si son golfe et ses montagnes aident à faire comprendre son histoire, le Parthénon dit encore ce qu'elle était. A défaut de ces témoignages, Sparte revit pour nous dans deux choses : un petit fleuve qui arrose une vallée, et une montagne qui la domine; l'un gracieux, verdoyant, couvert de fleurs, et l'autre âpre, sauvage et grandiose. Aucune transition n'adoucit le contraste; et des orangers séculaires fleurissent au pied des rochers immenses que couronnent des neiges éternelles.

J'ai vu l'Eurotas depuis ses sources jusqu'à son embouchure, sur une longueur de seize ou vingt lieues. Son lit se dessine au pied des derniers escarpements du Taygète, et suit la même direction que cette chaîne de montagnes dont la masse principale sépare la vallée de l'Eurotas de la vallée du Pamisus, et dont les prolongements méridionaux vers le cap Ténare et les contrées sauvages du Magne séparent le golfe de Laconie du golfe de Messénie. Ce lit, assez nettement marqué dans des terrains meubles, reçoit, comme tous les fleuves de Grèce, la masse de ses eaux des pluies de l'hiver et de la fonte des neiges. Il faut bien se faire à l'idée que ni l'Alphée, ni l'Eurotas, ni aucune

des rivières que j'ai vues en Grèce et dont je t'ai parlé, ne ressemblent à la Moselle, qui, dans ses eaux basses, jamais ne montre les sables sur lesquels elle coule; ce sont des torrents, des lits larges, qui offrent aux yeux moins d'eau que de buissons et de fleurs, puis qui dix fois dans l'année, après les terribles orages que décrit l'épopée antique, s'emplissent jusqu'aux bords de flots jaunâtres. Alors le fleuve emporte tout sur son passage; il entraîne dans sa course impétueuse les arbres déracinés et, plus d'une fois, comme dans les descriptions très-exactes de Virgile, les troupeaux et les bergers; mais la nuit vient, l'orage se calme, les eaux s'écoulent, et quand le soleil reparaît à travers les nuages, il ne reste de ce fléau redoutable qu'un aimable ruisseau qui murmure à l'ombre des platanes peuplés d'oiseaux. Néanmoins, il est en Grèce jusqu'à trois ou quatre fleuves (et je pourrais les nommer) qui, plus fidèles aux traditions classiques que l'Ilissus, recevant aussi le tribut des sources que l'été ne tarit pas, gardent deux ou trois pieds d'eau toute l'année, mais çà et là, dans les endroits les plus profonds. L'Eurotas est de ceux-là; et, quoiqu'il ne coule plus au Plataniste qu'une faible partie des eaux où se baignaient les jeunes Spartiates; quoique la vallée de Lacédémone ne puisse plus compter sur l'Eurotas comme sur un rempart, néanmoins c'est encore un fleuve, et qui, comme le Ladon et l'Alphée, mérite bien qu'on descende lentement sa gracieuse vallée et qu'on s'arrête souvent sous les ombrages de ses rives. Des nombreuses sources qui l'alimentent, la première et la

principale est située auprès du petit mont Khelmos, et sort des collines qui séparent le bassin de Laconie du bassin d'Arcadie et d'Élide qu'arrose l'Alphée. Pendant deux heures, le fleuve se fait à peine entendre, et on ne le suit de loin qu'en fixant ses regards sur des haies de jeunes platanes et de lauriers qui couvrent les flancs du ravin; puis on arrive à une seconde source qui jaillit des racines d'un platane séculaire et s'amasse dans un bassin de pierres antiques consacrées sans doute aux nymphes de la vallée; enfin le lit se resserre, et des rives mêmes on voit sourdre avec force, sur deux ou trois points différents, des eaux abondantes qui donnent déjà à l'Eurotas l'aspect d'un gros ruisseau. Cependant la vallée est médiocrement pittoresque, et si parfois, au détour des chemins, les regards ne se fixaient pas naturellement sur les sommets neigeux et les flancs boisés du Taygète, ce serait un triste voyage que celui de Léondari à la vallée de Sparte. Le fleuve court au hasard sur des grèves nues, et les arbres de la rive sont presque partout mal venus et clair-semés.

La route devient beaucoup plus pittoresque à deux lieues de Sparte, près de l'endroit où elle rencontre celle qui vient de la plaine de Tégée. L'Eurotas coule à pleins bords, entre des rochers jaunis par le soleil, dans un lit un peu plus large que celui de la Seille, et dont les rives sont ombragées par des arbres et des buissons d'une très-grande variété et d'une fraîcheur charmante. Les aunes et les peupliers s'y mêlent aux platanes accoutumés; de jeunes mûriers poussent avec

une grande vigueur dans le champ étroit qui sépare les rochers du fleuve ; le pampre marie ses feuilles rougeâtres à la pâle verdure du saule ; les genêts, auxquels Sparte devait son nom, les arbres de Judée et de magnifiques aubépines y confondent leurs fleurs aux couleurs nettement tranchées, et des plantes odoriférantes émaillent les gazons sous les arbres. Ne vous ai-je pas parlé déjà de la délicieuse halte que nous fîmes au pont de l'Eurotas?

Ici commence la plaine de Sparte. Dans toute cette plaine, le fleuve est très-médiocre : ses eaux, grossies par l'Œnus, sont assez rapides, mais se perdent dans le sable, et coulent au hasard dans un lit quatre fois trop large pour elles ; et comme les gens du pays coupent chaque année les platanes et les lauriers qui cachaient au moins ces grèves desséchées, les rives sont singulièrement nues et tristes. Le regard s'en détourne pour se reposer sur les grands peupliers qui marquent la place du Plataniste, sur les vergers dont la vallée est couverte depuis le fleuve jusqu'à la montagne, et sur les majestueux rochers du Taygète.

La rive gauche est assez triste ; des collines marneuses, qui portent le nom de Ménélas, servent de premier plan à la chaîne incohérente et massive du Parnon. Sur la rive droite, au contraire, qui est basse et unie, la nature de la Grèce se montre dans toute sa grâce et toute sa richesse. C'est un charme d'errer dans ces plaines ombragées, de remonter le cours des jolis ruisseaux qui apportent à l'Eurotas les eaux du Taygète, et surtout de chercher un abri contre le

soleil sous les rameaux vigoureux des orangers d'Hagiannis ou de Parori. L'olivier, le mûrier, le citronnier, le cyprès, si cher à l'Italie et à l'Orient, se disputent les sucs de cette terre féconde; il s'y mêle parfois de grosses vignes qui, comme en Lombardie, à Florence et à Naples, enlacent de leurs branches sinueuses deux et trois ormeaux. Mais les orangers surtout ont dans ces jardins un air de vigueur et de jeunesse que je leur soupçonnais à peine; ils ployaient encore sous le poids de leurs beaux fruits, et déjà d'innombrables fleurs parfumaient l'air. De nombreux villages se cachent sous ces bois épais; les habitants (et c'était une semaine de fêtes continuelles) nous parurent hospitaliers; mais il nous fallait livrer plus d'un combat aux chiens de Laconie, que les poëtes anciens n'ont pas calomniés.

Il faut une heure pour traverser cette magnifique plaine de Sparte, et trois heures pour la descendre depuis les collines de l'ancienne ville jusqu'aux petites montagnes qui bornent l'horizon vers le sud et empêchent les regards de suivre l'Eurotas jusqu'à la mer. L'Eurotas se grossit peu à peu des eaux du Taygète et du Parnon; je le traversai à l'extrémité de la vallée pour entrer, en longeant ses bords, dans les plaines hautes de Geronthræ, plaines friables et ravinées, d'un aspect confus et monotone. Peu à peu le lit de l'Eurotas s'encaisse et ses rives verdoient; enfin il s'ouvre un chemin dans la montagne, et comme aucun sentier ne s'aventure à suivre ses bords escarpés, il faut s'écarter un peu sur sa gauche pour monter au

village de Gramisa, d'où l'on aperçoit pour la première fois les plaines d'Hélos et le golfe.

Nous ne savions trop que faire en arrivant à Gramisa; le soleil de midi tombant perpendiculairement sur ces terres jaunes était déjà très-importun et nous avions marché six heures. Devions-nous simplement, en poursuivant notre route pendant une heure et demie, aller coucher au pied des hauteurs dans le bourg de Skala, et renoncer à l'Eurotas dont nous ignorions les abords? Le but principal de notre excursion était de voir la vallée et le cours du fleuve, et nous aurions désiré le descendre dans toute sa longueur; mais comment faire? Les récits de Bory de Saint-Vincent, qui présidait. Il y a vingt ans, la commission scientifique de Morée, nous décourageaient. Il avait essayé, lui aussi, de voir de près les rapides de l'Eurotas; mais, mal guidé sans doute, il lui avait fallu, au péril de sa vie, descendre de branche en branche une roche perpendiculaire très-élevée, n'arriver qu'à grand'peine et brisé de fatigues au fond du ravin; puis, n'osant remonter par cette terrible route, suivre le fleuve pendant deux heures, tantôt sur les grèves, tantôt dans le fleuve lui-même et mouillé jusqu'à la ceinture; enfin il n'avait regagné Skala qu'après une journée de fatigues excessives, ramenant un de ses compagnons en proie à une fièvre violente. Or, qu'avaient-ils vu au prix de tant d'efforts? Presque rien, s'il fallait l'en croire.

La relation de Bory nous avait rendus très-indécis, et nous ne songions qu'à faire une courte promenade

sur les hauteurs pour reconnaître la direction du raviu, lorsqu'un vieux bonhomme nous offrit de nous conduire avec nos chevaux jusqu'à l'endroit où, disait-il, l'eau tombait en cascade, puis de nous guider par un sentier praticable, et sans quitter le bord du fleuve, depuis la cascade jusqu'au lieu où il rentre en plaine. Il n'était pas tard, nous acceptâmes; et, accompagnés de deux hommes du pays, des gens de notre suite et d'un gendarme, nous quittâmes le village ne sachant pas trop où nous allions, ni comment il nous faudrait en revenir.

On monte pendant un quart d'heure; puis, arrivé au sommet des collines auxquelles le village est adossé, on entre dans un bois où je ne trouvai avec surprise ni la trace des haches, ni celles du feu; la descente est très-roide, et à travers les branches on eut beaucoup de peine à traîner nos chevaux. Enfin on est au bas, près d'une eau rapide qui coule avec bruit; des rochers magnifiques dominent un vallon resserré, et un petit sentier, bien peu fréquenté sans doute, serpente dans l'herbe à travers de charmants taillis et des buissons couverts de fleurs. Je passai une demi-heure délicieuse dans ces lieux que les gens du pays nomment Cripsova. A la vérité, rien dans ce courant ne mérite le nom de cascade; mais quelque temps après être entré dans la gorge de Lykovouno (montagne du Loup), l'Eurotas rencontre un banc de rochers âpres au travers duquel il se fraie un étroit passage : l'eau, resserrée ainsi par des rives immobiles qu'elle ronge lentement depuis des siècles, roule avec fracas, et même,

dans un endroit où le passage n'a pas six pieds de large, tombe tout à coup comme d'une écluse, et emporte avec une grande force les objets qu'on lui jette. Près de cette chute, le fleuve fait un coude; l'horizon est borné de toutes parts; mais les rochers éclairés par le soleil qui déclinait, les groupes d'arbres et d'arbustes qui croissent à leurs pieds, l'eau rapide qui resplendissait en réfléchissant le ciel, les jeux de lumière qui se multipliaient sur la verdure, rendaient ce paysage singulièrement pittoresque et poétique; je ne m'arrachai à ce spectacle qu'avec regret. Le moment vint bientôt de remonter à cheval; car l'eau est profonde, rapide, et il faut la passer à gué plus d'une fois. Il fallut traverser le fleuve dix fois, d'une rive à l'autre; nos chevaux s'accoutumèrent à la manœuvre, mais dans certains endroits le courant était si rapide que la tête me tournait. Nous avons mis trois heures à le descendre ainsi, passant dans l'eau quand le chemin manquait. Nous avons compris à merveille comment Bory de Saint-Vincent avait pu courir des dangers en descendant de Philisi aux rapides, et comment Virlet avait pu gagner la fièvre en faisant à pied tout ce que nous faisions à cheval; mais ce que nous ne comprenons pas, c'est que la fatigue ait pu rendre ces voyageurs aussi injustes qu'ils l'ont été pour ces beaux lieux. A la vérité, ils les abordèrent beaucoup trop bas et n'en virent pas la plus belle partie; mais cependant il nous paraît difficile que, de bonne foi et sans prévention, on puisse ne pas éprouver un plaisir très-vif en voyant cette longue gorge que bordent dans toute son

étendue des arbres vigoureux, dominés par de grands rochers d'une couleur superbe. L'Eurotas d'ailleurs fait couler ses eaux limpides tantôt sur un banc de rochers, tantôt dans un lit encaissé entre des gazons verdoyants, tantôt sur des grèves parsemées de lauriers roses; et le bruit de ses eaux remplit d'une harmonie charmante ces lieux solitaires. Pour nous, quoique la marche fût un peu longue, nous étions ravis, et ne pouvions rassasier nos yeux de ces rives qui eussent rempli de croquis délicieux l'album d'un artiste.

Pendant deux heures, les rochers ne laissent ni à droite ni à gauche aucun passage; il faut pour sortir de là ou suivre l'eau ou gravir à pic un mur de deux ou trois cents pieds. Plus bas, de nouveaux affluents se frayent une voie pour rejoindre l'Eurotas, et en les remontant on peut gagner la plaine soit vers le Taygète, soit vers le Parnon; une heure plus bas, on est en plaine, et en remontant un peu par une pente douce on parvient au village de Skala où nous devions passer la nuit. Quand nous y arrivâmes, le soleil s'était couché depuis une heure, et il fallut attendre au lendemain pour reconnaître les rivages de la mer de Laconie.

Au temps où la vallée de Sparte était un lac, un lac magnifique sans doute, grâce au Taygète (mais quand était-ce?), et avant que l'Eurotas n'eût percé la montagne qui séparait le lac de la mer, il est problable qu'elle avait pour rivage les rochers de Skala. La légende le dit encore, et les habitants montrent des traces sur la pierre qu'ils attribuent au frottement des câbles. Les atterrissements de l'Eurotas ont peu à peu

reculé le rivage et formé la plaine marécageuse d'Hélos. Cette plaine est triste et malsaine, presque sans arbres. L'Eurotas y poursuit sa course, sur un large lit de sables sans ombrages, et son courant blanchit sur une grande longueur les eaux de la mer.

Des rochers de Skala sort à flots et en bouillonnant un petit fleuve qui n'a que deux lieues à parcourir jusqu'à son embouchure, mais qui seul en Grèce ne doit ses eaux qu'à sa source et les garde toujours. Assez semblable à quelques-unes de nos petites rivières, ce ruisseau, décoré du nom emphatique de fleuve-roi, coule dans un terrain humide et sans fond : il a douze pieds de largeur, quatre ou six de profondeur; mais ses eaux vertes sont littéralement bordées d'une forêt d'iris jaunes et de roseaux aromatiques.

Pour regagner Sparte par la rive droite de l'Eurotas, nous avons remonté, par des pentes douces, de charmants coteaux que couvraient des chênes épars dans des pâturages. Au détour du chemin nous revoyions tantôt le Taygète et tantôt les rivages de la mer : ici, les montagnes presque inaccessibles du Magne, terre inhospitalière et mal famée, Gythion qui blanchit sur un rocher, et devant Gythion, comme un point imperceptible, l'îlot de Cranaé, témoin des faiblesses d'Hélène; là, dans la direction de Chypre et de la Crète, le promontoire Malée, si fatal aux héros d'Homère, et les rochers arides de Cythère, consacrés à Vénus on ne sait pourquoi. Un long nuage de fumée se détachait sur un ciel pur entre Malée et Ténare : c'était le bateau de France qui nous apportait à Athènes

des lettres et des journaux; c'est par un hasard singulier qu'au fond même de la Morée nous nous sentions si près de notre patrie.

Ces clair-chênes pittoresques conduisent aux carrières de ce porphyre vert auquel les anciens donnaient le nom de marbre de Laconie, puis à l'emplacement de Crocéa, que marque une petite chapelle construite avec des débris antiques, puis au joli bourg de Lévetzova, centre du canton. Nous sortons enfin des hauteurs qui séparent la vallée de Sparte des marais d'Hélos, et nous revoyons à l'horizon les peupliers de l'Eurotas et la citadelle de Mistra. Après avoir galopé à travers champs pour découvrir le prétendu tombeau d'Électre, nous passons rapidement au bas de la colline d'Hagia Kiriaki et près des églises de Slavokhorio, pour reconnaître la position d'Amyclée; puis nous retrouvons au gîte commun nos quatre compagnons de voyage qui ont employé ces deux journées à explorer les environs immédiats de la ville et à écouter couler l'eau des ruisseaux sous les beaux arbres de Magoula.

Ce qui fait l'originalité de Sparte, plus que l'Eurotas et la luxuriante végétation de la vallée, c'est le Taygète. Le Taygète et le Parnasse sont les plus hautes et surtout les plus belles montagnes de la Grèce, mais elles ne se ressemblent nullement. Le Parnasse, plus régulièrement assis sur sa large base, présente de tous les côtés un profil qui varie peu; quand on l'a vu de Thèbes, de Sicyone, on peut le reconnaître; il a aux quatre vents la même poésie et la même majesté; ses

formes, nettement accusées, sont d'une harmonie parfaite, grandioses sans effort et sans bizarrerie. De toutes les montagnes que j'ai vues juqu'à présent, celle-là est la plus belle, un peu sans doute parce qu'elle est la plus simple. Le Taygète étonne davantage; il élève vers le ciel ses pics hardis, plus roides, plus abrupts, plus pittoresques peut-être que les cimes uniformes de la montagne consacrée aux muses. On peut croire un instant que la nature a montré plus de force dans cette sauvage création; mais cette illusion dure peu, et pour moi je ne ferai point au Taygète l'honneur de dire qu'il ait ébranlé ma préférence. Mais que j'ai eu de plaisir à voir huit fois, au déclin d'une belle journée de printemps, le soleil se coucher derrière ces masses noires qui empruntaient au crépuscule un singulier caractère d'austérité! C'est alors que l'ancienne Sparte m'apparaissait avec ses mœurs farouches, son courage indompté, ses lois inexorables. Ce gracieux fleuve, ces terres fécondes, les ombrages de ces vergers devaient préparer les Spartiates aux douces vertus de la paix; c'est le Taygète qui leur communiqua quelque chose de l'âpreté de ses rochers couverts de neige.

Malheureusement, nous n'avons pas pu voir le Taygète comme j'ai vu l'Eurotas; il a fallu renoncer et à monter jusqu'à son sommet, et à le tourner à sa base. Pour monter à son sommet, il ne faut pas moins d'un jour et demi, et cette excursion n'est possible qu'à la canicule, lorsque le reste des neiges s'amoncelle dans les ravines; de ce point élevé on domine toute la Mo-

rée, jusqu'à l'Érymanthe et au Cyllène, et toutes les mers qui baignent ses rivages. Pour faire le tour du Taygète, il faudrait, même sans aller jusqu'au fond du Magne, cinq ou six fortes journées de marche; il était donc sage de n'y pas penser. Nous aurions pu le traverser aussi, car une énorme déchirure, formée par les torrents et des éboulements successifs, a partagé la chaîne en deux parties inégales et frayé une route presque en ligne droite vers Calamata (l'antique Phérès) et la vallée du Pamisus. Mais cette route est presque impraticable pour des chevaux, et quelques-uns de nos compagnons craignaient le vertige au bord des précipices. Je regrette cette route qui doit être magnifique. Nous nous sommes bornés à aller de Mistra (en passant près d'un cyprès qui a plus de huit mètres de tour) jusqu'à l'entrée de cette longue gorge; nous nous sommes avancés jusqu'à une lieue de l'ouverture par un sentier pierreux qui serpente sur les escarpements des rochers immenses du Taygète et domine un torrent profond. L'idée de continuer pendant douze heures en plein soleil sur ces roches grises nous effrayait, d'autant plus que, du côté de Mistra, la route passe pour être, relativement aux dernières heures, extrêmement facile; mais quels spectacles nous avons perdus! La Magoula roule de rochers en rochers, formant de jolies cascades; un peu plus bas, elle se dégage entre des coteaux couverts de jardins magnifiques. Son lit est parsemé de bouquets de platanes; puis elle regagne la plaine et les beaux vergers qui étaient le but de nos promenades accoutu-

mées. Les ruisseaux qui descendent du Taygète sont en général charmants, et la verdure de leurs rives console de la nudité de l'Eurotas. Ces déchirures dans une montagne se nomment chez les Grecs *langada*. Outre la grande langada de Calamata, nous en avons vu deux petites, qui sont merveilleuses quand le soleil joue dans les rochers immenses qui les dominent. Celle de Parori surtout m'a charmé : ô mon pauvre oncle, où étais-tu ?

Le château de Mistra, qui fut construit au moyen âge, par un des barons franks conquérants de la Morée, couronne un rocher élevé qu'isole une langada. Il domine toute la contrée; au-dessus du château, s'échelonnait une ville considérable, abandonnée depuis l'affranchissement de la Grèce. Un millier d'habitants occupent aujourd'hui les faubourgs de Mistra; d'autres sont descendus dans la vallée pour peupler le chef-lieu de nomarchie que créa, sur les collines désertes de Lacédémone, la régence bavaroise, très-soigneuse de mettre toutes les institutions nouvelles sous la protection des noms et des glorieux souvenirs de la Grèce ancienne.

C'est à Mistrà que nous avons connu un des hommes les plus loyaux, les plus distingués et les plus aimables de la Grèce. M. Copanitza était député à l'Assemblée constituante; les intrigues de M. Colettis, qui le trouvait indocile, l'ont fait exclure de l'Assemblée législative aux élections de 1847, élections auxquelles la France, mal servie par l'ambition de M. Piscatory, prit une part déplorable. Maintenant, il passe sa vie à

préparer sa réélection en 1850. Triste occupation dont sa délicatesse souffre plus d'une fois! Et quelle existence! Les partis politiques, dans les provinces grecques, se disputent le pouvoir les armes à la main. M. Copanitza a été assiégé dans sa maison; on lui a souvent tué ses clients et ses domestiques; lui-même n'a échappé que par miracle aux balles d'assassins embusqués, et il ne marche qu'accompagné d'une troupe d'hommes armés. Encore dit-on que, par la corruption, il ne sera pas élu. Ce spectacle était fort curieux pour nous; il servait même de commentaire à nos souvenirs de l'antiquité. Nous sommes allés retrouver cet aimable Copanitza à une fête champêtre; il était assis sur une éminence, au premier rang. A ses côtés, un peu en arrière et à distance, quoique sur le même tapis, se rangeaient ses principaux amis, un prêtre, un dimarque, quelques paysans des villages voisins; les jeunes gens dansaient à leurs pieds. Nous quittâmes la place des danses accompagnés par la musique qui nous régalait d'une aubade d'honneur, et suivis d'une trentaine d'hommes, qui avaient tous leurs pistolets et leurs couteaux à la ceinture. Cela ne rappelle-t-il pas parfaitement la brigue des anciennes républiques, le traité de Q. Cicéron *De Petitione consulatus*, ou (avec ces batailles et ces embuscades) les luttes violentes de Clodius et de Milon? — Il est triste de penser combien cette vie doit inspirer d'amers dégoûts à une âme honnête; et sans doute l'homme que sa position, la fermeté de ses convictions politiques et le désir de rendre quelques services à son pays con-

damnent à subir ce rôle pendant trois ans, est bien digne d'estime, s'il n'y perd rien de la délicatesse de son cœur et de la droiture de son esprit. — « Ah ! lui disions-nous, mon cher monsieur Copanitza, que ne laissez-vous se débattre toutes ces ambitions méprisables pour vivre en paix à l'ombre de vos orangers ? »

A trois heures des sources de l'Eurotas, la bourgade ruinée de Léondari est bâtie au pied du Taygète, ou plutôt sur un col, entre la montagne et un dernier monticule isolé que couronnent les débris d'un château fort vénitien. C'est du sommet de cette hauteur que j'étudiai la topographie de la plaine de Mégalopolis et la position de cette ville, dont deux heures nous séparaient.

Le lendemain, nous quittâmes définitivement le Taygète, et, après avoir traversé un filet d'eau qui coule sur le sable (c'était pourtant l'Alphée), nous commençâmes à gravir des coteaux élevés couverts d'une belle forêt de chênes. Sur l'autre versant, nous fîmes halte au khani de Makriplagi, et c'est des rochers voisins, qu'en attendant le déjeuner, j'aperçus pour la première fois l'Ira, l'Ithôme et la mer de Messénie. C'était le 24 avril.

Mais bonsoir, mon cher frère, car voilà un bien long discours.

A MADAME GANDAR, A RÉMILLY.

Athènes, 8 juin 1849.

Ma chère mère,

Les vents sont d'une galanterie inaccoutumée : voici la troisième fois que le bateau de France arrive d'assez bonne heure pour que nous recevions vos lettres avant de vous écrire. Vous étiez à Rémilly avec les fleurs et le beau temps : que je vous envierais vos joies, si je n'étais pas à la veille de les partager! Notre mai à nous a été triste, vous le savez, bien mêlé de vent et de pluie, si gris que je ne reconnaissais pas l'Attique, et si froid que pendant ma convalescence j'attendais vainement un rayon de soleil pour aller respirer l'air des champs.

Grâce au ciel, la lune a fait justice des menaces de l'horizon, et depuis quelques jours nous jouissons d'un printemps délicieux. La chaleur n'est pas encore étouffante même à midi, et les soirées sont fraîches comme en avril; je retrouve, après les avoir trop attendues, nos belles nuits de l'été dernier.

J'en profite autant que mes jambes me le permettent pour revoir l'Attique avant de la quitter. J'ai été visiter près du village de Ménidi l'emplacement du bourg d'Acharnes, rendu célèbre par une comédie d'Aristophane; je suis descendu au Pirée; mais surtout, le jour même de la pleine lune, j'ai passé la soirée au milieu des ruines de l'Acropole. Jamais ni le golfe éclairé des

chaudes couleurs du soleil couchant, ni le Parthénon sous les rayons de la lune ne m'avaient paru si beaux. Aux heures d'ennui, quand nous restons confinés dans nos caves, Girard me dit souvent que je suis heureux de rentrer en France, et l'autre soir, ravi par ce sublime spectacle, j'étais tenté de lui répondre : ne me plains-tu pas de partir?...

Nous avons eu quelques dîners d'apparat cette semaine, chez le ministre, chez M. Daveluy et jusque chez nous. C'était pour remercier M. Copanitza qui est venu passer quelques jours à Athènes, et pour dire adieu à M. Thouvenel, qui va nous quitter pour passer en France un congé de trois mois.

J'ai passé récemment deux heures avec la duchesse de Plaisance qui m'a promené dans sa voiture, en tête à tête et sans les chiens. L'heure était enfin venue de s'ouvrir à moi, et mes oreilles profanes ont entendu l'*Acte de Foi* qu'elle rédigea au pied du Sinaï. Ce qu'elle dit à Jéhova n'est pas trop absurde. Cette femme est née avec un esprit distingué; c'est son étrangeté et son égoïsme qui l'ont perdue. Elle s'est mise à discuter avec moi la loi électorale, puis la devise de la République; puis à bâtons rompus, elle me jetait au visage ces questions laconiques : « Êtes-vous chrétien? — Aimez-vous l'Italie? — Reviendrez-vous en Orient? — Voulez-vous être député? » Enfin, elle interrompit brusquement une de mes réponses pour me dire gravement, d'une voix d'oracle, ces paroles inattendues : « Vous êtes jeune; croyez-moi, gardez-vous surtout d'une chose (je crus que comme la reine Blanche elle

voulait me mettre en garde contre le péché mortel, mais attendez) : n'engraissez pas. Ne recourez pas au vinaigre; mais couchez sur du crin, dormez peu, et faites diète. Le riz fait dormir. » Que penses-tu de cette prophétesse?

Il me reste encore quelques belles promenades à faire autour d'Athènes; et puis vous saurez que cette pauvre ville, si odieuse qu'elle m'ait été à certains moments, me fait un peu de peine à quitter; de jour en jour, je recule la date de mon départ, si bien que je n'ai pas encore arrêté définitivement mon itinéraire, et que, quoi qu'il arrive, je ne m'embarquerai pas sans doute avant quinze ou vingt jours.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Athènes, 9 juin 1849.

Nous n'avons fait qu'entrevoir la Messénie, et je l'ai regretté, car au premier aspect cette contrée me charma. Ce n'est pas qu'elle soit pittoresque comme la haute Arcadie, ni belle comme les environs de l'Hélicon et du Parnasse; mais elle se distingue des autres parties de la Grèce par une sorte de naïveté qui repose les yeux; la saison des fleurs et des premières feuilles sied à ces riches plaines, et la mer, entourée d'aimables rivages, s'y montre elle-même avec une grâce infinie.

La nature de Sparte est grandiose, un peu sauvage; celle de la Messénie est simple et riante, peu faite pour

les grands effets, pleine d'attrayants détails; elle semble respirer la douceur des mœurs, la facilité de la vie, la paix profonde. Si nous en exceptons la petite plaine de Sparte dont la fécondité est incomparable, la Laconie est beaucoup plus pauvre que la Messénie; située entre la plaiue de Stenyclaros et les fertiles campagnes de Phères et de Coroné, Messène devait être l'une des villes les plus riches de la Grèce, et il est aisé de comprendre que son territoire ait été pour la belliqueuse population de Lacédémone un perpétuel objet de convoitise.

Des rochers de Makriplagi j'apercevais la Messénie presque tout entière. Au centre, l'Ithôme attirait surtout nos regards; c'était le but de notre voyage et le principal objet de notre curiosité. Il nous cachait la Messénie occidentale et Navarin. A sa gauche, on voyait le promontoire de Coron s'avancer dans la mer, et cette mer, endormie et déserte, étendre ses nappes bleues, qui étincelaient aux rayons amortis d'un soleil d'avril, depuis les jolies montagnes basses auxquelles Coron est adossée, jusqu'aux côtes plus escarpées et plus sauvages du Magne; entre l'Ithôme et nous, la vallée du Pamisus s'étendait dans la direction du nord au sud, depuis les contre-forts du mont Ira jusqu'aux rivages de Calamata. La chaîne massive de l'Ira descendait perpendiculairement vers notre droite depuis l'Alphée jusqu'à la mer occidentale; et, entre l'Ira et les montagnes qui se rattachent à l'Ithôme, une petite vallée parallèle à celle de la Néda conduit des plaines de Stenyclaros aux rivages circulaires du golfe d'Arcadia.

Si j'avais été libre, je n'aurais pas hésité à suivre le Pamisus jusqu'à Calamata, petite ville commerçante et industrieuse où l'on fabrique des étoffes de soie; à faire, en longeant la mer, le tour du promontoire de Coron, trouvant à Pétalidi les ruines considérables de l'antique Coroné, et à Modon le souvenir du corps d'armée qui sous les ordres du général Maison sauva et affranchit la Grèce, qu'Ibrahim était à la veille d'écraser. La rade de Navarin m'aurait rappelé, ici la célèbre victoire remportée par les trois escadres alliées, et là les récits d'Homère, car il reste quelques pierres de la Pylos de Nestor. Il fallut renoncer à ces détours et aller droit à Messène, où déjà quatre de nos collègues campaient en nous attendant.

Nous descendons des flancs du mont Hellénitza dans la plaine. Après une grande heure de marche à travers des champs et des vergers que des cactus gros et grands comme des arbres entouraient d'une barrière impénétrable, nous arrivons au gros village de Méligala; nous passons à gué la Pirnaza qui plus bas, au sortir de collines arides qui me rappelèrent certains endroits des rives du Gardon, prendra le nom de Pamisus; puis nous gravissons, au hasard et sans trouver de route frayée, une côte roide qui nous conduit au monastère de Vourcano, et bientôt nous atteignons le col qui sépare l'Évan de l'Ithôme. Là commencent les ruines de Messène.

Messène, lieu de refuge pour la population des campagnes voisines, occupait un terrain immense; si toute l'enceinte des murailles antiques était pleine

d'habitations, elle ne contiendrait pas moins de cinq cent mille personnes ; mais il est probable que cette enceinte a, dans tous les temps, entouré plus de jardins et de cultures que de rues et de maisons, et qu'on ne l'a tracée si vaste que pour reculer jusqu'à leurs lignes les plus naturelles les fortifications de la ville. Le mur antique, qui n'est pas conservé sur toute sa longueur, suivait la crête du col où nous étions, descendait par les contre-forts de l'Évan jusqu'à la plaine, enfermait tout le vallon qui se développe entre l'Évan, l'Ithôme et les hauteurs que traverse la route d'Arcadia, puis regagnait l'Ithôme et protégeait les parties accessibles de cette montagne, dont le sommet même (802 mètres) était compris dans la ville.

Nous sommes entrés à Messène par la porte de Laconie, porte antique assez bien conservée, qui est encore flanquée de tours et de murailles. En parcourant ces ruines, on est surpris d'apercevoir, trois cents mètres plus haut, sur le flanc de l'Ithôme, et en des lieux où il ne semble pas que l'homme puisse jamais attteindre, une imposante muraille admirablement construite. Est-ce dans un certain calcul d'affectation ou par bravade que les fondateurs de ces magnifiques murailles ne les ont pas interrompues là même où elles sont inutiles ?

La porte de Laconie est à vingt minutes du petit village de Mavromati qui remplace Messène ; ce village se compose d'une quarantaine de très-mauvaises maisons, et il est habité par d'effrontés voleurs. En général, la population de la Messénie se distingue par son

ignorance et par ses brigandages. On vole de préférence les armes et les bestiaux, les chevaux surtout. Les nôtres campaient à l'air, faute d'écurie; et nos agoyates étaient obligés de les garder jour et nuit. Le pauvre diable que nous placions en sentinelle à la porte de la tente y oublia un instant un bon fusil de Syrie qui faisait à peu près toute sa fortune. On le lui vola. Nous sommes allés trouver le dimarque, vieillard d'une belle figure, qui nous fit asseoir en rond sur un paillasson. Nous essayâmes de faire honte à lui et à ses compères, gros bonnets de l'endroit, qui composaient sa cour; puis, comptant peu sur leur bonne volonté si nous ne les prenions par les sentiments, nous fîmes entendre que le dénonciateur recevrait une récompense honnête; enfin, haussant le ton, nous nous avançâmes jusqu'à menacer le dimarque d'une destitution s'il ne nous faisait pas rendre justice. Ils s'inclinèrent, discoururent longtemps, promirent et, malgré leurs promesses, le fusil ne reparut pas. Mais le dimanche suivant, le prêtre chez qui nous avions couché monta en chaire, et déclara que si le voleur ne faisait pas amende honorable, quel qu'il fût, lui, sa femme, ses enfants et ses petits enfants, jusqu'à la dixième génération, seraient excommuniés et maudits. Dans la nuit, on jeta sans rien dire un fusil dans sa cour, et l'escorte de M. Thouvenel nous le rapporta.

Quoique le ciel fût pluvieux, j'ai consciencieusement employé les quarante-huit heures que j'ai passées à Messène. Pour la connaître à peu près, il faut

faire de ses ruines l'objet de trois longues promenades : dans la première, visiter les débris de la ville proprement dite dans les vergers de Mavromati ; dans la seconde, monter au sommet de l'Ithôme ; dans la troisième, faire le tour des murailles au nord et à l'occident.

La ville proprement dite occupait le centre d'un joli vallon adossé au versant méridional de l'Ithôme, et ouvert au vent du sud qui souffle du golfe. Ce vallon se relie par une pente douce aux plaines de la basse Messénie. L'horizon dont on jouit à Messène n'est pas très-étendu, mais il est plein de grâce. L'Évan coupe le golfe en deux parties inégales, dérobe aux regards la plus considérable, ainsi que la vallée du Pamisus et les contre-forts du Taygète, mais il encadre d'une façon pittoresque le golfe de Coron ; les montagnes du promontoire forment le centre du tableau, et la droite est occupée par les hauteurs de Navarin et le pic azuré de Koubæs, qui offre le profil d'une tente.

L'eau des fontaines (Clepsydre et Arsinoé) s'est creusé un petit ravin du nord-est au sud-ouest, sur les côtés duquel s'échelonnent les restes des principaux monuments de la ville antique. C'est d'abord un amas confus de colonnes brisées qui sont cachées çà et là par l'orge et le blé. La différence des ordres atteste qu'il y avait là plusieurs temples ; mais les ruines sont trop peu considérables pour qu'on puisse les restaurer, et les descriptions des anciens trop vagues pour qu'on leur donne un nom. Plus bas s'élève un beau rectangle de construction hellénique régulière, qui a été soit la base

du plus grand des temples, soit celle d'un édifice public dont l'usage est inconnu. Enfin on arrive à la plus considérable de toutes ces ruines, celle du stade, qui était le plus beau de la Grèce; sa tête fait face au golfe. Le temps a laissé debout un grand nombre des élégantes colonnettes qui formaient autour des gradins une double galerie. Non loin du stade, on trouve beaucoup de tombeaux, quelques sarcophages ornés de bas-reliefs grossiers, et une seule sculpture en marbre qu'on appelle dans le pays l'homme au serpent. Un peu au-dessus du stade s'élèvent très-mutilés, mais reconnaissables grâce à leur forme circulaire et aux portes dont ils sont percés, les murs d'appui du théâtre.

L'Ithôme a 800 mètres d'élévation; au-dessus de Messène ses flancs sont à peu près nus. Un sentier conduit de la porte de Laconie au sommet de la montagne, où un couvent délabré qu'habite un ascète a remplacé le temple de Jupiter Ithomate. Autour du couvent, on trouve quelques fragments du mur d'enceinte et deux citernes. J'ai assisté du haut de l'Ithôme à de très-beaux effets de pluie. La vue est étendue; on aperçoit, outre la Messénie, le Taygète et l'Ira, une partie de l'Élide et de la mer de Zante.

En redescendant par le même sentier, si au lieu de poursuivre jusqu'à la porte de Laconie on appuie un peu sur la droite, dans la direction du village, on trouve les soubassements fort curieux et quelques débris d'un petit temple que Le Bas a cru reconnaître pour celui de Diane Laphria.

Mais la partie la plus considérable et la plus surprenante des ruines de Messène, c'est assurément le mur d'enceinte du côté de l'Arcadie; aussi en ai-je fait le tour deux fois. Quoique les tremblements de terre et les efforts de la végétation soient venus en aide au temps pour détruire ce magnifique ouvrage, il en reste des fragments superbes et qui suffisent à faire comprendre ce qu'il était. Il reste une dixaine de tours debout, et particulièrement une qui a ses fenêtres, ses meurtrières, et jusqu'à son fronton. Deux autres sont rondes, et celle qui protège l'angle de la muraille couvre une poterne fort curieuse. C'est à Messène qu'il faut étudier l'architecture militaire des Grecs; la petite citadelle de Phylé nous avait seule donné quelque idée de cette perfection. Ni les murailles romaines, ni celles du moyen âge ne sont comparables à ces trente et quarante assises régulières de belles grandes pierres taillées. A distance, ces ruines sont très-imposantes : elles suivent la crête de petites collines, montant et redescendant selon les pentes, et embrassant un espace immense. Mais le morceau capital, que nous ne pouvions nous lasser de voir, c'est la principale porte de la ville, celle qui conduisait en Arcadie. Figure-toi une assez vaste enceinte circulaire construite en pierres gigantesques, taillées et ordonnées avec art, une porte de sortie et d'entrée, où des blocs énormes soutiennent une architrave monolithe plus énorme encore. C'est un travail digne des Cyclopes, si l'on songe à la force motrice dont il donne l'idée, mais bien plus surprenant encore que les mu-

railles de Mycènes et de Tirynthe, puisque, en attestant une force aussi grande, il témoigne en même temps d'un art parfait. Je ne crois pas qu'il y ait nulle part un monument d'architecture militaire aussi complet que celui-là. Malheureusement, les tremblements de terre ont ébranlé ces pierres massives, et les lierres et les lauriers qui rendent ces ruines si pittoresques, achèvent peu à peu de les détruire.

Avant de quitter Messène, nous avons voulu nous arrêter à la porte d'Arcadie deux ou trois heures, et y déjeuner; puis nous avons tourné le pied de l'Ithôme d'un côté où il est couvert d'une végétation ravissante. Le chêne de nos pays et le chêne-vert, le laurier, toutes les essences choisies s'y développent avec une grande vigueur. Au bas de l'Ithôme nous avons passé la Balyra sur un triple pont antique, et traversant la plaine, nous sommes allés à Bogazi, au pied de l'Ira. Deux de nos collègues, qui avaient pris les devants, nous attendaient pour nous montrer une très-jolie cascade dans le mont Ira.

La Néda est séparée de la Messénie par une barrière de montagnes très-difficile à franchir. Nous eûmes quelque peine à gravir et à redescendre une des parties les moins élevées de cette chaîne qui a jusqu'à 1400 mètres de hauteur. Le bassin de la Néda est charmant; la rivière n'est guère qu'un filet d'eau, une demi-Nied[1], mais ses rives sont sur quelques points d'une grande beauté. Nous nous arrêtâmes en plein

1. La Nied est la petite rivière qui coule à Rémilly.

midi au bord de l'eau, dans un endroit où la rive est très-boisée, couverte d'un épais feuillage et de fleurs odorantes. On mit la table au pied de vieux platanes magnifiques, et nous entendions tomber de la montagne une petite cascade délicieuse dont l'eau écumante était à moitié cachée par le feuillage sombre des chênes-verts.

Nous aurions désiré remonter la Néda jusqu'à la citadelle d'Ira, nid d'aigles qui a joué un grand rôle dans les guerres de Messénie; mais nos journées étaient comptées. Nous tournâmes le dos à l'Ira après avoir examiné sa position et prîmes la route de Phigalie. En franchissant la Néda, nous entrions en Arcadie (27 avril).

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Athènes, 11 juin 1849.

Près du village de Pavlitza, la Néda coule dans un lit encaissé au fond duquel il n'est pas aisé de descendre; c'est là que tombe avec bruit une cascade à deux étages, qui compose avec les vieux arbres et les arbustes qui l'ombragent un ensemble fort pittoresque. J'ai eu à peine le temps et la force de longer la moitié de la muraille antique de Phigalie; puis, quittant la Néda, nous sommes allés à travers champs jusqu'au village de Dragogi, où nos bagages nous attendaient. Comme c'était la journée des cascades, nous en vîmes encore une sur notre route, à quelques pas de notre gîte, puis une seconde (et celle-là fort jolie) au-dessus du village. Mais la journée avait été si

pleine, que nous ne pûmes aller voir ou plutôt entendre la dernière que fort tard, au clair de lune.

De Dragogi au sommet du mont Cotylius il n'y a qu'une heure. Après avoir traversé des vallons et des coteaux couverts de chênes, on aperçoit tout à coup un magnifique temple antique qui est resté debout au milieu de cette forêt déserte. C'est un temple que les habitants de Phigalie firent élever près du bourg de Bassæ ; il fut construit par le grand architecte Ictinus et dédié à Apollon secourable. Sans compter que ce temple est à peu près le seul monument d'architecture religieuse qu'on retrouve dans le midi du Péloponèse, il mérite une attention particulière par l'élégauce parfaite de sa construction et par la singularité de quelques détails qui lui sont propres. L'art grec admet peu la fantaisie ; elle n'a point trouvé place dans les œuvres capitales du siècle de Périclès ; le Parthénon lui-même n'est qu'une formule réalisée par un artiste de génie. Mais à Bassæ, comme dans le temple d'Érechthée à l'Acropole d'Athènes, la fantaisie se donne carrière, et, quoiqu'elle observe les règles fondamentales et conserve les caractères essentiels de l'architecture traditionnelle, cependant elle ose y changer quelque chose ; les idées de l'école laissent une place aux caprices d'une imagination créatrice. A Bassæ, il y a quelques détails qui font songer à l'architecture asiatique des temples de Ninive.

Des trente-huit colonnes de ce temple il n'en est tombé que deux, malgré les efforts du temps et la brutale avidité des sauvages qui ébranlèrent ce magnifique

édifice pour dérober le bronze et le fer qui servaient à lier les tambours des colonnes entre eux et les colonnes aux architraves. La décoration intérieure n'a pas été détruite tout entière; on peut juger de l'effet que produisait l'originale colonnade intérieure de la nef et de la cella. Mais le toit est tombé en débris, et les sculptures attribuées à Alcamène, qui décoraient les frises, exhumées par des artistes anglais, ont été emportées à Londres, où elles forment, avec les bas-reliefs effrontément volés par lord Elgin au Parthénon, un musée d'un prix inestimable.

Les sculptures et tous les ornements intérieurs étaient en marbre de Paros; mais les colonnes sont en pierre, ce qui fait que ce beau temple n'a pas la couleur du temple de Thésée et du Parthénon. Mais si tu songes que ces colonnes grises se détachent avec grâce sur des premiers plans d'une couleur peu éclatante, et que leur ton est dans une harmonie parfaite avec la verdure des arbres qui les entourent; qu'assis sur les degrés du temple on voit à sa droite l'acropole de Phigalie, la Néda, la mer de Zante, et sur le rivage la citadelle pittoresque d'Arcadia; que devant soi on distingue très-nettement l'Ira, puis l'Ithôme, et derrière eux tout le beau golfe de Messénie, depuis Coron jusqu'au Taygète, tu comprendras que dans un voyage en Grèce il est peu d'heures aussi pleines et aussi douces que celles qu'on passe au milieu de ces ruines illustres.

Il faut monter une centaine de mètres pour arriver du plateau qu'occupe le temple jusqu'au sommet de

la montagne. C'est de cet observatoire que, les cartes déployées sous mes yeux, j'ai revu, après six mois d'intervalle, cette partie de l'Élide et de la haute Arcadie que j'avais traversée au mois d'octobre. J'apercevais le Péloponèse presque entier; au sud, le Taygète, flanqué des vallées de l'Eurotas et du Pamisus; au nord, l'Érymanthe et le Cyllène envoyant au golfe de Corinthe les eaux de leur versant septentrional, et à l'Alphée, par le fleuve Érymanthe, les lacs et le Ladon, celles du versant méridional; puis, entre ces grands bassins, quelques petites vallées comme celle de la Néda, et quelques bassins confus où les eaux indécises, n'ayant à suivre aucune pente bien marquée vers aucun fleuve ni aucune mer, se perdent dans des marécages insalubres ou disparaissent mystérieusement par des conduits souterrains, où ni la science ni la légende elle-même n'ont pu les suivre. Le centre de la Morée, tout ce qui sépare les deux systèmes principaux, est d'un aspect médiocre; ces eaux sans issues, ces montagnes massives, d'une hauteur uniforme, qui se pressent pêle-mêle dans un espace resserré sans former un ensemble, sans présenter ni une loi bien claire à l'esprit, ni aux yeux des lignes harmonieuses, cette confusion donne à ces contrées je ne sais quel caractère d'œuvre inachevée.

Que j'aimais à refaire à vol d'oiseau mes marches et mes étapes de l'automne, depuis les sapins de Phonia par les rives ombragées du Ladon jusqu'aux plateaux fleuris du Pholoé et aux paisibles rivages d'Olympie! Et que j'aurais aimé à redescendre l'Al-

phée depuis ses sources jusqu'à ces belles plaines d'Élide, où il coule avec tant de calme sur son lit verdoyant entre des collines couvertes de pins! Mais il fallait dire adieu à ces bords heureux, et pour toujours.

Après une courte halte au village de Skliron, nous nous remîmes en marche pour traverser le mont Lycée. Ce fut la plus rude journée du voyage : nous nous étions engagés dans une montée roide, fort longue, et les pieds des chevaux ne mordaient pas sur un terrain meuble; aussi avons-nous vu rouler sur eux-mêmes trois de nos chevaux de bât trop lourdement chargés. Pour nous, avec nos chevaux de selle, nous avons réussi à gagner les hauteurs. L'après-dînée était laide; le vaste horizon qui s'ouvrait devant nous était à demi voilé par d'épais nuages, et nous craignions fort d'être surpris dans ce mauvais pas par un orage. Enfin, après trois heures de peine, nous avons fait la troisième halte de la journée dans un vallon qu'on croit être l'antique hippodrome du mont Lycée; quelques débris d'un temple, le mur d'appui d'un stade et la disposition du terrain autorisent cette supposition. Le Lycée a dû être très-beau dans l'antiquité, parce qu'il était boisé et très-frais, parce qu'exposé d'un côté au nord, abrité de l'autre par la chaîne de l'Ira, dont une étroite vallée le sépare, l'été commence pour lui assez tard; mais aujourd'hui, sauf quelques chênes mal venus et des broussailles, le Lycée est nu, stérile, inculte, et ses vallons mêmes ont un aspect triste et désolé.

Bientôt nous descendons dans la vallée de l'Alphée; au soleil couchant nous passons le petit fleuve sur un pont, et nous montons à la jolie bourgade de Karytène. La ville et le château de Karytène sont d'un effet charmant, et l'Alphée qui coule à leurs pieds dans un lit de rochers déchirés compose avec eux un agréable tableau. Peu d'endroits en Grèce m'ont semblé aussi pittoresques.

Nous y avons passé toute la matinée du dimanche, 29 avril, pour nous reposer des fatigues de la veille; puis nous avons pris, en remontant l'Alphée, la route de Mégalopolis. La vallée du haut Alphée, limitée à gauche par l'Ira et le Lycée, à droite par le Ménale, est très-fertile; la plaine et les montagnes de l'horizon sont d'un bel effet, surtout quant un orage qui se forme leur prête ses chaudes couleurs. Nous laissons à droite les ruines de Lycosure et des coteaux boisés, et passant à gué l'Alphée, qui n'a pas plus d'un pied d'eau, nous remontons l'Hélisson jusqu'aux ruines de cette capitale de l'Arcadie qu'Épaminondas fonda pour durer si peu.

C'était une grande idée de créer en Arcadie un centre de résistance, autour duquel pussent se rallier toutes ces tribus éparses de montagnards belliqueux qui n'étaient toujours vaincus que parce qu'ils étaient toujours divisés. Mais la position que choisit Épaminondas n'était pas très-forte; on pouvait aisément surprendre une ville que ne protégeait aucune montagne, aucun cours d'eau, aucun défilé. Comment Mégalopolis se fût-elle défendue, elle et sa riche plaine, contre

des gens qui forçaient Messène et prenaient Ira d'assaut? Elle est très-bien située pour devenir un centre commercial en temps de paix; mais dans les idées des anciens ce n'était pas une ville de guerre; son but essentiel était donc manqué.

Je ne m'arrêterai pas aux innombrables débris de colonnes qui couvrent la rive gauche de l'Hélisson; ils ne m'ont rien appris, sinon que cette ville improvisée était magnifique. Passant l'Hélisson près des jetées d'un pont antique, nous sommes arrivés au théâtre, qui était le plus grand des théâtres de la Grèce. On reconnaît très-bien sa forme, on retrouve ses murs d'appui; mais ses gradins sont entièrement cachés par des buissons fleuris qui donnent à cette ruine beaucoup de grâce. De là, en cinq minutes, on arrive à la nouvelle Mégalopolis, hameau de vingt maisons dont le gouvernement, jaloux des anciennes gloires de la Grèce, a voulu faire le chef-lieu d'une éparchie. Malgré la richesse de la plaine, Sinano ne s'accroît que lentement; avant d'être une ville, il lui reste encore à devenir un village.

Allons un peu vite, je te prie. Ni les ruines d'Aséa, ni les maigres sources de l'Alphée (Franco-Vrysi) ne méritent de nous arrêter. Sortons au plus tôt d'un horrible défilé où une route turque, c'est-à-dire un cassecou, tourne entre des collines de pierres tout à fait stériles, monotones, et terribles pour les regards quand le soleil les frappe d'aplomb. Près de l'emplacement de l'antique Pallantium, berceau d'Évandre, nous débouchons dans la plaine haute qui est le cœur de la Morée.

Pallantium, Tégée et Mantinée se la disputaient. De Pallantium il n'est pas resté une pierre debout; Tégée, que nous laissons à droite, est enfouie sous les atterrissements du Saranda-Potamo; Mantinée est rasée. Des ruines de ces trois villes s'est élevée Tripolitza, dont le nom atteste l'origine; c'était la capitale de la Morée turque et une ville considérable il y a vingt ans. Aujourd'hui, c'est une petite ville assez bruyante au milieu d'une plaine étrange; on y vend des grains, du vin passable à très-bas prix, des cuirs façonnés et une quincaillerie grossière. Je la crois destinée à s'accroître.

C'est à Tripolitza que je reçus vos lettres.

Il ne faut que deux heures pour remonter, entre l'Artémisium et le Ménale, jusqu'aux ruines de Mantinée. La plaine, sauf deux ou trois belles haies de cognassiers et de ronces, est très-nue; l'Ophis qui l'arrose a fort peu d'eau, et disparaît au pied du Ménale dans la terre. Où va-t-il? Les katavothra du lac Copaïs ne sont pas sans poésie: celui de Stymphale est effrayant; celui de l'Ophis n'est que comique. Un filet d'eau, un petit trou, un peu de bruit; seulement, comment cette ouverture dans la terre ne se bouche-t-elle jamais? C'est une véritable terre-éponge.

Les murailles de Mantinée étaient magnifiques, mais elles ne sortent plus de terre que d'un à deux pieds; je n'en ai pas vu un seul fragment qui laissât voir au-dessus du niveau actuel du sol plus de quatre assises. Nous avons déjeuné auprès d'un petit théâtre tout à fait misérable. La ville occupait une position très-insalubre au milieu d'un canton marécageux.

Il était convenu qu'à Mantinée les plus fatigués quitteraient la bande pour aller prendre le paquebot à Nauplie, mais personne n'eut le courage de partir. Girard même s'était parfaitement remis de son accès de fièvre, et chacun sentait le besoin de se dédommager, en traversant Stymphale et Phonia, des laides contrées que nous parcourions depuis quelques jours. Seulement le temps était douteux ; allions-nous arriver à Phonia avec des giboulées ?

Nous galopons devant la pluie jusqu'au village de Kalpaki, construit dans l'enceinte d'une Orchomènes qui, sans être illustre comme l'Orchomènes des Minyens, n'en était pas moins une ville très-considérable. Les ruines de son enceinte, qui sont très-vastes, mais confuses, et d'une époque mixte, couvrent sur un espace très-étendu le versant méridional d'une haute colline. Du sommet de cette colline, nous avons eu sur les plaines marécageuses qui s'étendent au nord, et sur le Ménale que l'orage venait de saupoudrer de neige (et cela le 1er mai !), une vue très-originale.

De Kalpaki par les sources Ténées, les marais de Caphyes et une gorge accidentée, mais trop nue, on arrive en quatre heures à Guioza, sur les bords du lac Phonia. Nous l'abordions ainsi par le côté de ses rives qui m'était le moins connu. Mais de ce point, la vue n'est pas du tout favorable, et mes nouveaux camarades cherchaient vainement à le trouver aussi beau que nous le leur avions fait. Leur première impression fut d'autant plus maussade, que les belles montagnes couvertes de sapins qui entourent le lac comme les pa-

rois d'une coupe se couvraient d'un brouillard épais, et qu'en longeant la rive pour aller à Phonia nous vîmes la pluie tomber à flots d'abord vers le Ladon, puis vers le Styx, et enfin sur nous et notre équipage. Pour moi qui avais déjà vu le lac avec le soleil et qui regrettais moins que mes compagnons cette circonstance, j'eus beaucoup de plaisir à suivre toutes les phases de cet orage.

C'est le lendemain au lever du jour que nous vîmes très-distinctement la contrée; à travers les cerisiers et les peupliers où de nombreux rossignols avaient chanté toute la nuit, nous apercevions un des plus délicieux paysages de la Grèce. Décidément, il est d'autres lacs plus vastes, plus riants, bordés d'habitations plus séduisantes et de plaines plus vertes, mais je crois qu'il en est peu qui aient dans des proportions aussi resserrées une originalité aussi grandiose. Cette nappe d'eau qui étincelait aux chauds rayons d'un soleil de mai, ces forêts si sombres, ces monts escarpés formaient un ravissant spectacle. Il reste quelques pierres de l'antique Phénéos. Le village moderne est extrêmement joli, surtout au printemps. J'ai passé toute une journée sur les collines qui le dominent à regarder le lac sous tous ses aspects, et les admirables rochers des monts Aroaniens. Mais je ne puis vous conter mes heures de contemplation; cela ne peut ni se décrire, ni même se peindre.

Les Katavothra du lac sont toujours fermés; l'eau monte rapidement, envahit les champs et les vignes; les habitants menacés de mourir de faim émigrent pour Patras et Gastouni.

Le 4 mai, nous franchissons le mont Crathis, qui est couvert jusqu'au sommet d'une très-belle forêt de pins et sapins mêlés; aux détours du sentier, nous avons sur le lac des points de vue délicieux. La vallée du Crathis nous conduit à Zaroukla, puis, par un sentier dangereux, à Solos, où nous prenons des guides pour le Styx. La journée est très-chaude. A une heure de Solos, nous sommes au pied du Styx; c'est une cascade qui tombe d'un pic élevé de l'Aroanius; on n'aperçoit de loin que des traces rougeâtres sur les rochers, et, quand le soleil brille, un filet d'eau qui étincelle. L'eau se résout ensuite en vapeur fine et paraît se perdre. Les neiges, la chaleur et l'aspérité du chemin, nous empêchent d'approcher du Styx, et nous nous bornons à regarder cette eau célèbre du haut d'un monticule voisin qui domine la vallée. Le rocher gigantesque d'où tombe le Styx est comme taillé à pic; ses flancs gris et les neiges dont il est encore couvert éblouissent les regards; aucun lieu dans la Grèce n'est tout à la fois si sauvage, si étrange et si grandiose. Nous sommes unanimes à dire que ce spectacle est sublime, et pourtant nous ne sommes pas tous très-portés à l'enthousiasme. Les traditions de l'antiquité subsistent, et nous avons cueilli des herbes qui, disaient nos guides, font mourir les chevaux; aucun de nos agoyates ne voulut laisser les siens ni manger, ni boire. La prairie est couverte de pâquerettes, de violettes, de pensées et de myosotis, fleurs délicates qui semblent égarées dans ces lieux si redoutés des gens d'autrefois.

Nous rebroussons chemin vers Zaroukla en passant au pied des Aroaniens qui sont d'une admirable beauté; je n'ai jamais vu de si grands ni de si beaux rochers. La soirée que nous passons à Zaroukla est délicieuse; le Crathis coule à l'ombre des platanes; son murmure, le chant des rossignols ajoutent à la vive impression que nous laisse le spectacle de ces magnifiques montagnes. Je me sens plein d'une mélancolie involontaire en voyant le soleil colorer de ses derniers rayons cet horizon poétique. Quoi! rencontrer de si beaux lieux, y poser sa tente un soir, les entrevoir à peine, puis les quitter pour toujours!

La vallée du Crathis, qui paraît très-stérile ou du moins n'offre qu'un très-petit espace de terres cultivables, est cependant très-peuplée; dix ou douze gros villages s'échelonnent sur ses rives et montrent de loin d'excellentes moissons à l'ombre de grands arbres. Zaroukla surtout est un charmant séjour. C'est que ces villages sont l'habitation d'été des riches propriétaires qui cultivent sur le golfe le célèbre raisin de Corinthe, un des revenus les plus considérables de la Grèce.

Nous remontons au sommet du Crathis, et au pied de pins séculaires nous faisons une longue halte en vue du lac; il a encore changé de couleur et nous paraît délicieux; les lacs de Suisse doivent être rarement éclairés par une lumière si resplendissante. Nous descendons ensuite dans la petite vallée de l'Aroanius et de l'Olbius, et nous traversons le beau village de Goura; une petite prairie fort singulière qui longe la croupe du Cyllène nous conduit par les sources Tri-

crènes à Castania; puis la vallée de Lafka, à Stymphale. Moins heureux que l'automne dernier, nous abordons Stymphale comme Phonia par un mauvais côté; mais comme le lac est tout à fait desséché, nous pouvons approcher du gouffre et comprendre à cette vue toute l'horreur qu'il inspirait aux anciens. Figure-toi, au pied de montagnes noires comme la suie, et singulièrement lugubres même au printemps, une large caverne dans laquelle se précipite avec un fracas horrible un gros ruisseau; l'idée d'être emporté par ce courant irrésistible et perdu sans retour dans cet abîme mystérieux fait frissonner, une odeur fétide s'exhale de ce gouffre immonde. Ah! celui-là n'est pas un Katavothra pour rire comme celui de l'Ophis!

Comme nous avons plus de loisir qu'à mon premier voyage, outre la chaussée et les murailles de l'ancienne ville, nous retrouvons sur les rochers, au bord du lac, la trace de monuments considérables dont nul de nous ne put expliquer la forme étrange; nous nous perdions en conjectures.

Il est des heures propices pour voir chaque endroit, le voyageur qui court comme nous arrive souvent trop tôt ou trop tard; à trois heures, quand nous descendions de Castania, Stymphale était un médiocre spectacle; le soleil qui jouait avec les nuages donnait au bel amphithéâtre de montagnes qui s'arrondit autour du lac un faux air d'églogue qui ne lui convenait nullement; j'étais chagrin de ne pas retrouver dans des lieux très-présents à ma mémoire l'impression que je venais leur demander; heureusement,

nous nous étions attardés au bord du gouffre et l'étape avait été fort longue; le soleil déclinait, les nuages se dissipèrent, et, comme nous franchissions entre le jour et la nuit les collines qui séparent Stymphale du hameau de Kaliani, les demi-teintes sombres du crépuscule donnèrent à cet horizon vers lequel nous nous retournions en silence, beaucoup de poésie et de majesté. Ce fut un des beaux moments du voyage.

Le 6, nous descendons lentement de Kaliani vers la mer; à Kæsari, nous déjeunons au milieu d'une population albanaise tout endimanchée; il faut être venu en Grèce pour savoir combien ces gens-là savent, avec une coquetterie instinctive, mais pourtant sans aucune apparence d'étude, former des groupes pittoresques qui ont le plus souvent un rocher pour piédestal et pour fond l'azur du ciel. Un peu plus loin, sur un plateau couronné de chênes dont nous disputons l'ombre à un troupeau de vaches errantes, nous passons l'heure de la sieste à admirer le golfe et les neiges du Parnasse.

Les ravins de l'Asopus, remplis de myrtes et de lauriers, nous conduisent à Sicyone dont je revois avec plaisir le stade et le théâtre; surtout je suis très-heureux de m'asseoir sur les gradins couverts d'herbe et de fleurs pour regarder au soleil couchant les belles montagnes de l'autre rive. A Sicyone, nous couchons pour la dernière fois sous la tente.

Le lendemain, nous regagnons Corinthe; le temple est d'une couleur admirable, éclairé comme à souhait, et l'horizon d'une transparence parfaite jus-

qu'aux montagnes de l'Acarnanie. Nous déjeunons chez une belle Albanaise à Hexamili, à côté des Nécropoles. De là, je cours avec Girard passer quelques instants sur les rivages solitaires de l'antique Cenchrées, puis traversant au galop les ruines de la muraille qui barrait l'isthme, nous arrivons vers deux heures à Kalamaki. La chaleur sur l'isthme était déjà très-importune.

Je ne te parlerai pas du golfe d'Athènes, tu le connais ; d'ailleurs la soirée est grise, et à la hauteur de Salamine la mer devient houleuse. La pleine lune se levait rougeâtre, immense, derrière le petit mont Olympe. Elle éclairait notre dernier beau jour, car c'est le lendemain que devait commencer avec ses brumes et ses vents de pluie l'invraisemblable mois de mai, auquel nous n'avons échappé que depuis quelques jours (7 mai, neuf heures du soir). Notre Athènes, au réveil, était méconnaissable. Adieu.

---

A MADAME GANDAR, A RÉMILLY.

Athènes, 24 juin 1849.

Je pars, ma bonne mère, vite et vite ; je la quitte, cette pauvre Athènes, avec un serrement de cœur ; hier, à quatre heures du matin, j'étais au Parthénon, et à dix heures du soir sur le golfe d'Éleusis. Aujourd'hui c'en est donc fait, et mon déménagement ne me laisse pas une minute pour vous écrire.

Trois de mes collègues me rejoindront à Smyrne dans six jours, et de là nous monterons ensemble à Troie, puis à Constantinople. Ma prochaine lettre sera datée des Dardanelles.

---

A MONSIEUR GANDAR, A RÉMILLY.

Smyrne, 26 juin 1849.

Notre paquebot n'est pas encore arrivé de Constantinople, et en débarquant j'ai le temps de vous écrire quelques lignes. Je suis parti du Pirée dimanche soir, le cœur gros et presque les larmes aux yeux. Je n'aurais pas cru que je quitterais avec tant de regrets une ville où j'ai tant souffert de l'isolement et de l'ennui. Je l'aime pourtant, et en la fuyant je me promettais d'y revenir.

Après une soirée charmante sur le golfe d'Athènes, et une nuit bien fatigante grâce à la chaleur et aux insectes, je suis arrivé à Syra, le port le plus important de toute la Grèce, et l'un des entrepôts les plus considérables de la Méditerranée. Ce rocher a jusqu'à onze cents bâtiments sur la mer, plus que Gênes et que Bordeaux. La ville est originale; j'ai passé ma journée sur le balcon de Roujoux [1], un Tournefort à la main et les yeux dans un demi-sommeil fixés avec délices sur la mer et sur les îles de Tinos, de Délos et

1. M. de Roujoux, consul de France aux Cyclades.

de Naxos qui forment l'horizon. Puis à la nuit tombée je me suis embarqué sur un des plus beaux paquebots de Trieste qui m'a conduit à Chio en moins d'une nuit, avec un temps à souhait.

Chio, de loin, n'est qu'un gros rocher, mais ses rives sont très-fertiles, et les faubourgs de la ville qui s'étendent sur plus d'une lieue de longueur présentent un charmant coup d'œil avec leurs fraîches villas entourées d'orangers.

Chio, Lesbos, le golfe de Smyrne, c'est l'Asie; j'ai donc enfin quitté notre monde; mais malgré les Turcs, dont je m'amuse fort, je retrouve encore ici une vie tout européenne. C'est à Troie, c'est à Brousse seulement que je vivrai parmi les Turcs et comme eux.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A METZ.

Dardanelles, 5 juillet 1849.

Depuis ma dernière lettre, j'ai passé à Smyrne trois journées de paisible loisir, sortant le matin pour aller respirer l'air sous les frais ombrages du Pont-des-Caravanes, et le soir pour voir des rivages le soleil couchant embraser de ses derniers rayons les montagnes de l'Ionie. Je trouvais quelques ressources de société au consulat général de France, à bord d'une corvette stationnaire, et dans la maison même où je logeais, chez une Française, et porte à porte, avec de jeunes négociants allemands et suisses. J'ai fait

avec le consul et trois officiers de marine une délicieuse promenade dans la campagne de Smyrne; nous traversions des forêts de grenadiers, des jardins et des vergers, et enfin nous avons fait halte auprès d'une très-belle source, ombragée par des platanes gigantesques peuplés de cigognes. Durant les heures chaudes, je m'étendais sur un canapé, auprès d'une fenêtre ouverte sur la mer, et là, respirant une brise délicieuse, je lisais tantôt un chant d'Homère, tantôt un épisode des *Confidences* de Lamartine.

Mes collègues sont arrivés samedi, à quatre heures du soir, sur une mer très-douce. Burnouf, Vincent et moi, nous sommes partis pour les Dardanelles, à bord du *Mentor*.

J'aimerais à vous conter la traversée, à vous décrire le canal des Dardanelles et la plaine de Troie, où nous venons de passer quatre journées très-heureuses; mais le temps me manque et je serai plus prolixe à Constantinople, où je me propose de mener une vie très-calme. Ma santé est excellente. Quoi qu'on nous eût dit pour nous effrayer, on ne peut établir aucune comparaison entre le climat d'Athènes et celui-ci; dans la Troade, nous pouvions marcher en plein midi et le soir nous trouvions la brise un peu fraîche. Adieu, ne laissez venir jusqu'à vous ni le choléra ni les folles révolutions, et attendez-moi gaiement un ou deux mois encore.....

Constantinople, 13 juillet 1849.

C'est le 30 juin, au déclin du jour, que je suis sorti du port de Smyrne; la nuit est tombée lorsque nous

approchions des rivages de Lesbos, et je me suis éveillé au moment où nous apercevions Ténédos et les montagnes de la Troade. Quelques tumulus bordent le rivage; des saules marquent jusqu'à Ilion le lit du Simoïs. Près de son embouchure, on entre dans le canal des Dardanelles, sous le feu de deux châteaux de cartes. Les deux rives d'Europe et d'Asie sont très-riantes; peu de rochers, des terres friables, quelques cultures variées dans les vallons, et sur les flancs des collines des pâturages dans les broussailles.

A dix heures, nous descendions au bourg des Dardanelles; la rive est pavoisée de drapeaux consulaires et défendue par deux forts un peu plus solides que ceux de l'entrée. Nous avons été reçus avec beaucoup de cordialité par notre agent consulaire, M. Battus, et sans perdre de temps nous nous sommes occupés de notre excursion dans les champs où fut Troie. Si bien qu'avant dîner nous nous embarquions sur l'Hellespont avec un domestique grec chargé de pourvoir à nos besoins et deux cavas du pacha pour nous défendre. Quoique le vent fût peu favorable, grâce aux courants dont les bateliers turcs savent très-adroitement profiter, nous étions installés au village de Koum-Kalé avant que le soleil ne disparût à l'horizon derrière les montagnes d'Imbros. Le village et la forteresse de Koum-Kalé ont été construits sur des bancs de sable fin que le Simoïs a charriés dans la mer, comblant peu à peu la petite baie où mouillèrent les vaisseaux d'Agamemnon, et formant entre les caps Rhœtée et Sigée, au lieu du golfe qui les séparait,

un cap très-bas qui resserre l'entrée du canal. C'est un village peuplé de Turcs, avec deux minarets et des cigognes. Nous avions une lettre du pacha des Dardanelles pour l'aga du lieu; aussi nous fit-on boire à notre arrivée deux ou trois cafés; on nous fit vider une maisou un peu moins sale que les autres, où nous devions souper et passer la nuit. Comme les Turcs ne sont pas lestes, que notre installation traînait en lougueur, et que notre cuisinier faisait la sourde oreille, nous prîmes patience en parcourant les rivages. A quelques pas du village, dans les jardins, s'élèvent trois tombeaux antiques, dont deux portent les noms illustres de Patrocle et d'Achille. Ces dénominations n'ont pas une valeur scientifique; mais il est certain que la tente d'Achille n'était pas loin du tertre qu'on dit être le sien, et d'ailleurs la tradition autorise à regarder ces grèves comme le théâtre de plusieurs des scènes d'Homère, et à y relire, comme dans les lieux où elles se passèrent, l'apparition de Thétis, les funérailles de Patrocle et l'attendrissante entrevue de Priam et d'Achille. Venus d'ailleurs sur ces rivages pour y retrouver le souvenir d'Homère, nous nous étions promis de croire volontiers toutes les légendes qui nous parleraient de lui et de ses héros.

Nous commençons le soir même à vivre à la turque, car nous n'avions pris aucunes précautions, et nous nous en étions remis au hasard pour notre nourriture et notre gîte. La première fois, ce ne fut pas sans quelque répugnance qu'accroupis sur des tapis rongés de vermine autour d'un tabouret qui nous tenait lieu

de table, sans assiettes, sans fourchettes et sans vin, nous plongions dans un pilaf poivré des cuillers de bois imbibées d'ignobles ragoûts. Mais on se fait à tout, et dès le second jour nous n'étions plus étonnés de rien, et nous aurions tout pardonné aux écuries où nous étions reçus si le sommeil ne nous avait pas fuis obstinément.

Le second jour, nous montons au village grec qui domine le cap Sigée, puis des pâturages marécageux nous conduisent au gué d'un ruisseau bourbeux détourné du Scamandre ; à travers les broussailles, nous allons, comme les chefs troyens, examiner la plaine du sommet de l'antique tombeau d'Ilus et des plateaux élevés du Throsmos ; enfin nous faisons halte sous les peupliers et les saules qui ombragent les sources froides et chaudes du Scamandre. D'innombrables cigognes volaient en escadrons serrés au-dessus des marécages où les grenouilles et les cigales mariaient leurs voix.

Nous avons passé le reste du jour sur les vastes collines que couvrait jadis Ilion. Quatre tûmulus dont l'un porte le nom d'Hector, les fondations d'une muraille de date douteuse, les traces contestées d'un escalier sont les seules ruines que renferme cette immense enceinte, et deux briques que j'ai enlevées étaient les débris les plus considérables et les plus authentiques qui marquassent la place de l'antique Pergame. Cependant aucune ruine ne m'a plus charmé, tant les récits d'Homère ont prêté d'intérêt à ces lieux déserts.

Le Simoïs coule au pied des rochers à pic de Per-

game qui sont très-pittoresques; en hiver, c'est encore un torrent fougueux, mais en été c'est un tout petit fleuve limpide qui roule sur le sable à l'ombre de vieux saules et de quelques platanes. Nous l'avons descendu jusqu'à l'emplacement d'un *Ilium recens* qui réussit pendant des siècles à se faire prendre pour l'Ilion d'Homère. Le tombeau commun des Grecs nous avertit que nous rentrons dans l'enceinte du camp, et bientôt de gracieux sentiers bordés de haies odorantes nous ramènent à Koum-Kalé, où, assis sur la grève, près de cette mer retentissante à laquelle Achille confiait ses douleurs, nous vîmes pour la seconde fois le soleil se coucher sur les côtes mystérieuses d'Imbros et de Samothrace. Lemnos se laissait entrevoir comme une vapeur lointaine entre le ciel et la mer.

De Koum-Kalé nous sommes allés au tombeau d'Ajax sur le cap Rhœtée, et longeant les rives des Dardanelles nous avons regagné la maison de notre hôte. La journée était pluvieuse, presque froide et nos selles turques nous avaient couverts de courbatures.

Le lendemain, à bord d'un bateau autrichien, nous remontons les Dardanelles jusqu'à Gallipoli (saluant Sestos, Abydos et Lampsaque), puis laissant à droite les hauteurs de Cyzique, nous entrons dans la Propontide. Au lever du jour, Constantinople se montrait à nous dans le lointain; aux rayons du soleil levant, ses dômes, ses minarets, le château des Sept-Tours, la pointe du sérail se dégageaient peu à peu des brumes du matin, spectacle vraiment magique et qu'aucune description n'a surfait.

A MONSIEUR GANDAR, A RÉMILLY.

Marseille, 6 août 1849.

Mes chers parents,

Tandis que vos lettres me cherchent à Constantinoples et à Athènes, je suis tranquillement installé depuis ce matin dans un hôtel de Marseille; je suis en France (et c'est tout dire) après vingt mois d'absence. Mon intention était, vous le savez, de rester en Turquie dix jours de plus, pour y prendre quelques renseignements près de l'ambassadeur de France et de ses aides de camp, dont j'avais reçu l'accueil le plus cordial. Mais j'avais compté sans la fièvre qui m'a repris assez violemment le jour même où mes collègues me quittaient. J'ai été malade pendant dix jours sans voir une âme, et, comme mes forces ne revenaient pas et que le séjour de Constantinople était aussi monotone que dispendieux, je pris le grand parti de m'embarquer.

J'aurais pu retourner tout simplement à Athènes, mais ce n'était pas assez changer d'air à mon gré; j'ai rompu mon ban, et, sans aucune permission ni du ministre, ni de mon directeur, j'ai poussé jusqu'à Marseille..... La mer m'a presque guéri; je me reposerai encore demain; mercredi je prendrai la route de Lyon. Dans tous les cas, j'arriverai à Metz du 15 au 18 août. Ne suis-je pas exact au rendez-vous?

---

A MONSIEUR ÉMILE MICHEL, A ROME.

Paris, ce lundi gras, 7 février 1853.

Vous demandez, mon cher Michel, que cette lettre soit longue, et je crois en vérité qu'elle le sera. On ne court pas du quai Voltaire à la place d'Espagne pour n'y rester qu'un quart d'heure. D'ailleurs n'y a-t-il pas déjà deux mois bien comptés que nous n'avons échangé une parole?

Votre silence commençait à me causer un peu d'impatience et d'inquiétude. Je suis allé plusieurs fois chez madame ..., pour savoir ce que vous deveniez; mais j'avais beau revenir toujours à ma première question, bon gré mal gré j'en apprenais sur Mozart ou sainte Thérèse ou le mariage impérial plus que sur vous. Enfin M. de Curzon, que je n'ai pas encore vu, a remis à Mézières la lettre un peu tardive dont vous l'aviez chargé.

Vous n'aviez donc plus à m'apprendre ni l'accueil cordial que vous a fait la police de Naples, ni les pluies et la fièvre qui vous ont chassé de Sicile, ni la fièvre juvénile qui vous a laissé à Rome tout seul après tant d'espérances trompées. Au départ j'avais bien pressenti pour vous quelque déconvenue : néanmoins, j'espérais un meilleur dénoûment. Bref, vous n'êtes ni en Grèce, ni en Sicile, ni avec moi, ni avec les vôtres, et, tout raisonnable que vous soyez, il y a encore en vous un fond de tristesse que rien ne dissipe.

Cela devait être. Je suis d'humeur beaucoup plus voyageuse que vous, mon cher Michel, et cette tristesse me suit aussi dans les pays étrangers. Lorsqu'on court vite et que la vie est pleine, on oublie encore; mais les heures vides sont désolées, et quand viennent les jours de fêtes, on se sent bien seul au monde, et on rêve avec une sorte d'angoisse les joies perdues de la famille. Dites-vous bien que ces peines-là se sentent partout, à Paris comme à Rome. Portez-vous bien et soyez fort : l'exil ne sera pas long. A l'heure qu'il est, vous aurez noué quelques relations nouvelles, trouvé sur votre chemin le carnaval de Rome, ces belles fêtes si animées et si sereines, choisi vos coins à la villa Pamfili et dans les déserts du Teverone, et puis les chants de la Sixtine vous conduiront aux premières feuilles du printemps. Aussi est-ce tout guéri et à peu près consolé que je compte vous voir.

La vie que je mène ici, comme vous le dites, mon cher Michel, est bonne, féconde en joies sérieuses et en rencontres utiles. Ce n'est pas que j'aie pu y garder ce bel équilibre des premiers jours qui était si favorable à ma santé. C'est à peine si j'ai mis six fois le pied au Louvre; encore n'était-ce guère que par occasion, un jour pour en apprendre le chemin à mon élève Desjardins, puis pour passer un quart d'heure avec M. Maréchal devant les colosses de Ninive, les plâtres du Parthénon et les sculptures de la Renaissance française; puis pour montrer à des gens du monde qui savent par cœur toutes les galeries d'Italie ce que c'était que Lesueur. En somme, le Louvre est encore à

l'heure qu'il est un des musées que je connais le moins. On fait cet hiver passablement de bonne musique, et j'en ai pris, quand on la faisait le dimanche, ma petite part. C'est ainsi que j'ai pu entendre deux fois la symphonie héroïque, quelques autres ouvrages des maîtres allemands, et jusqu'à un fragment de Glück. Gouvy a donné sa soirée, et nous y avons entendu la symphonie dont fait partie le scherzo joué a Metz : c'est l'œuvre d'un esprit tout à fait mûr, une suite assez riche de belles idées exprimées en beau style. Je ne désespère pas de la faire monter à Metz, lorsque nous pourrons l'y entendre ensemble. Quant au théâtre, j'en évite la fatigue, et je ne suis même pas retourné aux Italiens, quoiqu'on vienne d'y reprendre notre *Don Juan*, fort mal monté, du reste, à ce que chacun dit.

Du carnaval, point de nouvelles. Je n'ai pas eu même à m'y dérober, car il a eu la discrétion de ne pas frapper une seule fois à ma porte, et, sans l'avoir connu de son vivant, je l'enterre dans l'isolement le plus complet. J'ai ce bonheur d'échapper au monde et de trouver quelquefois la société. Vous savez ce qu'est Paris sous ce rapport, et ce qu'on y rencontre à chaque pas de ressources. C'est ici surtout qu'on peut trouver, si on les sait chercher, la fine fleur de l'esprit unie à la délicatesse du cœur. Un de ces incidents que je m'étudie à ne pas provoquer amenait, il y a quelques jours, Manin[1] à me raconter la der-

1. On sait que pendant son noble exil en France, Manin, par un sentiment de fierté et de simplicité qui l'honore, avait voulu ne de-

nière nuit de la République de Venise, et ces belles paroles échappées à son émotion au milieu du peuple découragé : « Croyez-vous que tout soit perdu? N'êtes-vous plus Italiens? N'avez-vous plus foi dans l'avenir? Il nous reste encore l'honneur, et l'honneur est aussi un patrimoine. Nos pères ne nous l'avaient pas laissé, nous le laisserons à nos enfants..... » Ce mot-là est bien noble, bien nouveau pour un de ces peuples déchus dont tout l'orgueil et tout le courage consistent trop souvent à faire sonner les titres de leurs aïeux.....

Depuis que vous m'avez quitté, j'ai usé et abusé de la bibliothèque; on a fini par m'y accorder, sans me connaître, quelques priviléges, et j'ai vécu six semaines dans une salle à part, gardant sur ma table un certain nombre de livres précieux et ne sortant qu'à la nuit. Mais, en revanche, la salle était glaciale, et j'en ai rapporté des entrailles assez malades, et, en fin de compte, un rhume qui paraît se développer. Ma thèse a fait des progrès dans ma tête, mais j'en ai grandement modifié le sujet. Je suis maintenant placé sur un terrain nettement déterminé, et beaucoup plus sûr; le titre sera plus modeste, le livre plus utile et les généralités rejetées aux conclusions. Il n'est plus question du seizième sièlce, ni de la poésie, ni de l'hellénisme en général; j'étais trop ignorant pour épuiser la question et trop timoré, grâce au ciel, pour l'effleurer. Il ne s'agit plus que de l'imitation d'Homère et de Pindare dans le seul Ronsard. A la vérité,

voir qu'à lui-même et à son travail ses moyens d'existence. Eugène Gandar, un des premiers, avait obtenu de lui des leçons d'italien.

Mais en vain je parlais à l'escadron qui vole,
Car le vent emportait comme lui ma parole,
Remplissant de grands cris tout le ciel d'alentour,
Joyeux de retourner au lieu de son séjour.....

Qu'est-ce que vous pensez, aux *terres plus douces* et *en souci* de ces regrets, de ces cheveux gris comme le plumage de l'oiseau voyageur, et de cette fumée qui s'élève du toit de Ronsard comme du toit d'Ulysse dans Homère? Il manque à ces vers le fini des détails; mais pour nous, qu'on a tant accoutumés aux croquis, que manque-t-il à celui-là?

Quoi qu'il en soit, mon ami, j'en suis encore comme vous aux intentions, à *la soif :* ma tête est pleine et mon papier tout blanc. D'autre part, Homère dort depuis deux mois; bref, je touche au terme que je m'étais fixé, et ma tâche n'est pas remplie, même à demi. En comptant tout sur mes doigts, journées, argent, études, j'avais dû prendre la résolution d'abréger encore l'itinéraire de mon voyage, et, d'un trait de plume, après bien des incertitudes et le cœur gros, j'avais rayé d'abord Syracuse, puis Rome, ne comptant plus que quatre étapes : Naples, Athènes (avec Mycènes, Corinthe et Platée, rien de plus), Corfou et Ithaque, enfin Munich. C'est en bonne conscience tout ce que je dois me permettre. Je voulais donc vous écrire pour que vous prissiez vos mesures; c'est à votre retour de Sicile que je vous aurais rencontré, et nous aurions passé quelques jours à Naples, dans le cabinet des bronzes, dans les ruines de Pompéi et sur les rivages de Baïa. Nos dates se seraient rencontrées d'elles-

mêmes. Mais aujourd'hui, que faire? Êtes-vous homme à redescendre? Si vous le pouviez, cela mettrait ma conscience en paix, et nous prendrions rendez-vous à Sainte-Lucie, après Pâques?....

Allons, adieu et au revoir. Soyez sage; soyez gai; faites beaucoup d'études; parlez italien hardiment sans le savoir. Écrivez-moi dès que vous le pourrez, car le temps presse, et j'ai hâte de fixer définitivement mon itinéraire, la date de mon départ, de mes étapes et de mon arrivée, hâte aussi de savoir à quelle époque et où je dois vous revoir.

---

A MONSIEUR ÉMILE MICHEL, A ROME.

Rémilly, ce vendredi saint, 25 mars 1853.

Ce n'est toujours qu'une lettre, mon cher Michel; encore s'est-elle fait beaucoup attendre. Mais aussi longtemps que j'ai pu garder quelques incertitudes, une ombre d'espérance, je n'ai pas voulu vous écrire. Aujourd'hui, je puis malheureusement vous annoncer qu'après tant de projets, je ne vous rejoindrai pas plus en Italie que vous ne m'avez suivi en Grèce. Les recherches que j'avais entreprises et ma santé ne m'ont pas permis de me mettre en route au commencement de ce mois. Avril venu, et nous y touchons, la saison me presse; ma bourse est vide, mes jours sont comptés, si comptés, que je cours de Paris à Athènes sans prendre pied nulle part. Ai-je besoin de vous dire que

ce n'est pas sans un serrement de cœur que je saluerai à l'horizon les côtes d'Italie? Je me suis tant réjoui de chercher avec vous sur les murailles de Pompéi et dans les galeries du Vatican la Genisse de Myron, et de demander encore une fois aux rivages grecs de Baïa et aux gorges de Tivoli de quel amour différent Lucrèce, Virgile et Horace aimaient la nature! J'aurais même, croyez-le bien, oublié tous les scrupules qui me poursuivent, pour aller avec vous jusqu'aux lacs de la montagne latine et aux landes désertes d'Ostie. Mais quoi? lorsqu'on a eu le courage du sacrifice, il faut encore avoir celui de la résignation.

Je suis heureux toutefois que vous ayez pris la résolution de faire un long séjour à Rome; vous y trouverez ainsi le repos que vous cherchiez et le loisir de faire quelques études sérieuses. Votre santé ne perdra rien à ce que vous couriez moins; votre talent y gagnera. Revenez-nous les mains chargées de dessins fidèles et la mémoire pleine d'impressions intimes. Vous parliez d'écrire quelques pages : faites-le, mon cher ami, pour vous et pour moi; ce sera une diversion au milieu de votre solitude, et il n'y a vraiment que ce moyen de se bien rendre compte de ses idées. Ce travail rendra les vôtres précises, et si vous arrivez à vous faire une opinion bien nette sur toutes les belles choses que vous avez sous les yeux, nous trouverons mieux que du plaisir à nous mettre quelquefois à votre école.

Outre ce que vous me dites, j'ai eu quelques nouvelles de vous par votre sœur, par Curzon et par Belly.

Votre sœur va me prendre pour un Gascon, au ton dont je lui parlais de mon voyage à Rome : lorsque j'ai eu le plaisir de l'entrevoir, je venais de vous écrire ; vous savez donc où j'en étais et je croyais bien de tout mon cœur que je pourrais vous joindre.

Curzon m'a montré ses jolies aquarelles ; celles qu'il a rapportées de Grèce sont très-bien faites, mais je préfère celles d'Italie. Mézières dit que le peintre a reproduit très-exactement la nature qu'il a vue, seulement cette nature n'était pas celle de tous les jours. La Grèce n'a que par exception ces couleurs un peu coquettes et ce ciel voilé. Belly fait merveille ; on admire et on achète ses tableaux. Je trouve heureux ceux qui les achètent et suis de ceux qui les admirent : il aura pour l'Exposition l'embarras du choix. Avec quelle finesse et quelle facilité il reproduit ce qu'il a vu ! On peut mettre peut-être, même dans de simples paysages, une émotion plus pénétrante, mais il est difficile d'y mettre plus de naturel. Le Duc termine un joli tableau qui représente encore le lac Némi. La caisse d'Achille Benouville n'était pas arrivée, et Léon n'a pu me montrer que ses propres ouvrages ; son portrait de femme réussit à souhait ; la mort de saint François d'Assise laisse quelque chose à désirer, mais j'espère que l'heureux choix du sujet et les qualités très-sérieuses de l'exécution désarmeront cette fois la critique.

J'ai quitté ces messieurs et Girard et Mézières à la fin de la semaine dernière pour venir prendre congé de ma famille. J'ai eu bien de la peine à m'arracher de Paris : que de choses j'y devais faire ! et comme

je suis en retard ! C'est à peine si le bonheur d'être ici bien tranquille, bien libre, au milieu des miens, triomphe par intervalles de ces préoccupations qui m'obsédaient au moment du départ. Notre Rémilly n'a pas encore une seule feuille; il y tombe chaque jour quelques flocons de neige. Le soleil a des rayons bien pâles; le ciel est gris, le vent sommeille; aujourd'hui les cloches, qui sont allées vous retrouver à Rome, ne troublent même plus ce silence de la nature. Ce calme sied à la lassitude de mon esprit. Dans l'isolement j'ai pu me recueillir, et j'ai toujours besoin de le faire à la veille d'une nouvelle absence; il faut savoir à quel moment de sa vie on s'est mis en route, à quel moment on est revenu; ce qu'on a laissé, ce qu'on retrouve, ce qu'on rapporte. Hélas ! lorsqu'on songe à toutes ces choses, on n'est plus fait pour voyager. Je sens, en effet, mon cher Michel, que ma curiosité s'émousse : c'est trop courir sans atteindre au but; trop voir, sans savoir; trop flétrir de fleurs, sans faire un pauvre rayon de miel; et tenez, quoique je veuille absolument partir et que j'aie raison de le vouloir, il me semble que je pars sans joie et que jamais plus je ne m'en irai aussi loin. Ce sont des adieux que je vais faire au ciel d'Orient, et j'aspire à me renfermer comme vous dans l'horizon du ciel natal, dans le cercle étroit des affections domestiques et des petits devoirs de la vie de chaque jour.

Jusqu'à la dernière heure, je suis tout entier dans mes livres; à l'instant même, après quatre mois de patience, j'achevais seulement le dépouillement de

Ronsard. Désormais je suis aux prises avec des dissertations allemandes sur Homère et la Grèce; que cette langue et cette nature d'esprit nous dépaysent ! Je mets à déchiffrer ces textes arides tout mon courage; chaque page me coûte bien des efforts; puis au bout, comme récompense je trouve qu'Homère n'est pas Homère, qu'Ithaque n'est pas Ithaque, et que je ne suis qu'un âne après tant d'autres. C'était bien la peine ! Il faut pourtant que je m'y résigne. Ces gens-là savent tant de choses, accumulent tant de textes, développent leurs conclusions avec une logique si implacable, et moi, j'ai de si longues oreilles ! Je mourrai même dans l'*ânerie* et l'impénitence finale. La science ne m'a pas convaincu; elle peut détruire et créer des mondes; je garde la simplicité des enfants et continue à me ranger du côté de la tradition. Combien y a-t-il de systèmes, je parle des plus ingénieux, qui renferment autant de vérité que la plus niaise des légendes vieillies, lorsqu'elle nous est léguée par la croyance des siècles?

Quand vous viendrez nous voir, vous remarquerez encore dans notre village bien des changements. Mon oncle Auguste a dessiné les plans d'un hôtel de ville qui sera d'une élégance presque excessive, et dans le style de la Renaissance ! Nous voyez-vous une façade historiée avec un campanile et des inscriptions?

Mon cher oncle ne s'est jamais tant remué; il a sur le chantier beaucoup de compositions heureuses, et quelques pages qui feront illusion sur leur véritable date; c'est une consolation de voir un peintre qui

vieillissait travailler avec une facilité et une verve inconnues même à sa jeunesse.

Tout le monde ici m'a bien demandé ce que je savais de vous, et quand vous reveniez; tout le monde, et spécialement ma mère et mon oncle Auguste, vous fait ses compliments affectueux. Jeudi je retourne à Paris, pour y passer à recueillir encore quelques notes et à faire mes derniers adieux quatre ou cinq jours; puis je descendrai à Marseille où je compte prendre la mer le 11 avril; le 19, j'arriverai à Athènes, juste à temps pour y trouver encore Beulé. Je sortirai très-peu de la ville, et ne songe pas dans mes promenades à dépasser Platée, Mycènes et Corinthe. Dès que j'aurai revu à mon aise le Parthénon et le golfe, tiré des livres et des hommes ce que je puis en espérer, j'irai vite à Corfou et Ithaque; je ne saurais trop fixer aucune date, parce que la durée de mon séjour à Corfou comme à Athènes dépendra des ressources que j'y trouverai pour mon travail. Cependant, je suis si impatient de revenir que j'espère être à Trieste et Vienne à la mi-juin. De là j'irai faire une dernière halte à Munich.

Vous voyez que nous traverserons l'Allemagne vers la même époque, mais nous avons tant de malheur dans nos projets que je ne veux plus vous parler d'un rendez-vous. A cet automne! Alors vous viendrez faire un paysage à Rémilly, ou j'irai à Gussainville, dussé-je y transporter mon Ronsard et mon Homère.

..... Voici l'heure de fermer ma lettre. Vous me recommandiez d'entendre de la musique pour vous; je l'ai fait autant que je l'ai pu. Ce soir, en revanche,

vous aurez songé à moi en écoutant les chants de la Sixtine, et en devinant aux murs dans le demi-jour les belles peintures de Michel-Ange. Adieu. Écrivez-moi à Athènes.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A RÉMILLY.

Lyon, 7 avril 1853.

Mon cher Adolphe,

Il m'a fallu tant courir jusqu'au dernier instant que j'ai dû quitter Paris sans t'avoir répondu. A sept heures, Girard, Mézières et Desbuisson m'aidaient encore à fermer mes malles. A huit, ils me quittaient à cette même gare où j'avais quitté Michel il y a quatre mois. Pourquoi n'ai-je pu ni suivre Michel, ni les emmener?

Pour commencer, ne me demande pas si la route de Paris à Châlons est belle ou laide : je sais, et c'est tout, qu'elle a cent lieues et qu'on ne met pas neuf heures à la parcourir. Au moment de quitter le chemin de fer pour la Saône, je n'ai pas vu sans émotion le brouillard envelopper les arbres et cacher le ciel au-dessus des prairies inondées. Courte alerte! le bateau n'a pas perdu son chemin ni ralenti sa marche au travers de ce lac brumeux, le soleil n'a que trop triomphé de ces vapeurs matinales. Avant midi j'entrais à Lyon pour la troisième fois.

J'ai lu et écrit pendant une partie de la journée, puis j'ai été revoir le quai, l'hôtel de ville et le palais des

Arts. Je regrette vraiment beaucoup de n'avoir pas mieux connu cette institution lorsque j'ai demandé timidement dans *notre recueil*[1], qu'on bâtit une *Maison des Arts* et qu'on s'occupât de former un *Musée messin*. Mes souvenirs étaient si vagues que j'ai dû me borner à citer l'exemple de Lyon : j'y aurais pu trouver une argumentation complète. La ville n'a pas construit l'édifice : c'est un couvent magnifique qui a passé à la fin du siècle dernier des mains des dames de Saint-Pierre dans les siennes, et dont elle n'a eu qu'à restaurer l'intérieur et à régler la destination nouvelle. Elle y a d'abord placé la Bourse, et ce dut être la première pensée d'une population industrielle comme celle-ci; mais elle a sanctifié une seconde fois ce monastère sécularisé en exigeant que le commerce fît une place dans sa spacieuse demeure aux sciences, aux lettres et aux arts. Le musée ne mérite pas d'être comparé à ceux des capitales; mais quelques belles pages et un grand nombre d'objets curieux lui assignent un rang honorable parmi les collections du second ordre; du moins, on l'a classé et on le complète peu à peu dans un excellent esprit. De tout ce qui peut développer le goût du beau dans la population tout entière et inspirer aux artistes une généreuse émulation, rien ne

1. Le journal *l'Union des Arts* (2 vol. in-8°, 1851-52; Metz, imp. Lamort) était l'organe de la Société de l'Union des Arts, fondée à Metz par Eugène Gandar, et dont il fut l'âme pendant les deux années qu'elle vécut. Les deux volumes de ce journal contiennent des documents indispensables à tous ceux qui voudront connaître le mouvement des arts dans le pays messin pendant une de ses périodes les plus intéressantes.

manque. Certes, on ne s'est pas mesquinement préoccupé, comme à Nancy par exemple, de tout faire tourner, bon gré mal gré, à la plus grande gloire du génie local; les maîtres ont gardé leur rang, et nul à Lyon n'affecte d'oublier que les plus précieux ornements de la galerie de la ville y ont été apportés du dehors. On y est fier à bon droit de posséder deux brillantes compositions de Rubens, un charmant Terburg, un Téniers d'une délicatesse inaccoutumée, un Pérugin tel que Paris n'en a pas, et d'autres échantillons encore des grandes écoles; on s'est étudié aussi à réunir tous les meilleurs plâtres d'après l'antique, et ce sont de véritables modèles qu'on a placés sous les yeux des jeunes gens. Mais, ces réserves faites, Lyon n'a négligé aucune de ses gloires, et elle a religieusement cherché et gardé tout ce qui peut en témoigner : contre les galeries du cloître, on a dressé les tombeaux, les autels, les monuments et inscriptions de toute sorte qui rappellent quelle importance eut sous la domination romaine la capitale de la Lugdunaise, patrie de Claude; plus haut, on a réuni non-seulement les noms, mais les bustes des personnages illustres que la ville a vus naître, et cette série de portraits de famille conduit de Louise Labbé, la *belle Cordière*, au sculpteur Coustou, au graveur Boissieu, aux savants Jussieu et Ampère, au philosophe Ballanche : bientôt on y joindra Meissonnier et Flandrin. Enfin, les œuvres des peintres lyonnais remplissent une grande salle. Cette salle estelle vraiment belle? Non, les bons ouvrages y sont clair-semés, mais ce sont autant de dates; et quand

même la plupart de ces dates seraient sans intérêt, il suffit de les réunir pour fonder une tradition : or il n'est pas de tradition qui ne porte un jour ses fruits. Et c'est parce que la ville témoigne aussi publiquement à ses artistes l'intérêt qu'ils lui inspirent, qu'elle a eu de nos jours cette bonne fortune de pouvoir revendiquer en même temps comme siens, avec Foyatier, l'auteur du *Spartacus*, les deux Flandrin, Périn, Meissonnier et Saint-Jean, c'est-à-dire des maîtres d'un mérite sérieux et reconnu dans tous les genres, depuis la peinture religieuse du style le plus élevé jusqu'à la peinture de chevalet, au paysage et aux fleurs. Parmi les bustes des Lyonnais célèbres, il y en a un qui porte cette simple inscription : Fay, comte de Sathornay, fondateur de l'École de dessin et du Musée de cette ville, maire de Lyon...

Ce soir, j'ai été revoir la cathédrale, où j'ai trouvé sans m'y attendre quatre fenêtres ornées de vitraux de Maréchal. Ils n'avaient pas tous pour moi l'attrait de la nouveauté. Dans l'une des croisées, on a reproduit le *Christ mort* de Saint-Germain l'Auxerrois; dans une autre la *Prédication* de saint Vincent de Paul et un *saint Louis* qui ressemble comme l'*Architecte*[1] à Raphaël. Ce que je ne connaissais pas, c'est un *saint Simon* portant la croix du Sauveur, et un *saint Jérôme*, en robe rouge, d'un beau caractère et d'une couleur très-riche, puis une *Adoration des Mages* que dépare

1. Pastel de M. Maréchal, où se trouvent reproduits les traits de son fils, M. Raphaël Maréchal.

un peu un nègre trop chargé de clinquant sous ses ornements royaux.

Chassé de la nef par l'humidité, je me suis perdu sur la Saône et si loin que j'en ai les jambes fatiguées. Aussi n'espéré-je plus aller ce soir au bout de mon papier.

---

A MADAME GANDAR, A REMILLY.

Port de Malte, 16 avril 1853.

Ma toute bonne mère,

On signale seulement la correspondance d'Italie dont le retard nous a fait attendre ici plus d'un jour. Si pressé que je fusse d'arriver en Grèce, je ne puis regretter vivement le peu d'heures que j'ai passées à Malte. D'abord, le vent qui faisait blanchir la mer à l'horizon a eu le temps de changer, puis de s'endormir, et, pour la troisième fois, j'ai l'espoir de tourner Ténare et Malée avec calme. Puis, j'ai pu chercher à la ville quelques livres, et parcourir encore ses rues coquettes, revoir la cathédrale, le palais des Grands-Maîtres où chaque pierre porte la trace d'une gloire française, les ports et les murailles sur lesquels malheureusement ne flotte plus notre drapeau. Quels ports et quelle forteresse !

Mais c'était peu, et, puisque le bâtiment nous laissait tous ces loisirs, j'ai voulu franchir l'enceinte, et une voiture m'a conduit, dans l'agréable compagnie d'un jeune Grec, jusqu'à la vieille ville, aujourd'hui presque

abandonnée, qui fut la première résidence de l'Ordre après la capitulation de Rhodes. On montre dans cette ville élégante une cathédrale rebâtie à une époque récente et dans le style banal des cathédrales italiennes du dernier siècle, mais bien intéressante, en ce qu'elle rappelle un des plus vieux souvenirs de l'Église chrétienne. Consacrée à saint Paul, elle occupe, dit la légende, la place de la maison de Publius, le premier romain que les prédications de l'Apôtre aient converti à Malte. Un peu plus loin, je suis descendu dans les catacombes où la communauté naissante se déroba aux persécutions, et dans la grotte où l'Apôtre lui-même aurait habité, après que la tempête terrible dont les *Actes des apôtres* font une si belle peinture l'eut jeté sur ces rivages inconnus, au milieu d'une population barbare. Bien que ces légendes n'aient pas de fondement certain, puisque l'île où aborda saint Paul n'est peut-être pas la Mélite où nous sommes, elles sont saintes puisque leur origine remonte aux premiers siècles de l'Église, et que la foi de ces héroïques chevaliers de Saint-Jean leur a donné une seconde consécration. D'ailleurs, je suis volontiers crédule lorsqu'il s'agit de traditions populaires, et, sous l'impression de ces touchants souvenirs, je regrette de n'avoir pas, faute des cartes que je n'ai trouvées que le soir, poursuivi jusqu'à la plage où l'on dit que le docteur des Gentils, jeté après son naufrage, eut encore à se défendre contre les morsures de la vipère.

A quelques pas du port de Saint-Paul, on montre une source, puis une grotte qui serait celle de Calypso.

C'est passer brusquement de saint Paul à Homère. Fénelon sert de transition. Cette tradition est plus problématique encore que l'autre, elle est aussi moins vénérable; mais la grotte de Calypso, si laide, si contestée qu'elle soit, était une des étapes obligées de mon odyssée dans la Grèce homérique.

A défaut de ces lieux classiques, je me suis consolé en retrouvant à la résidence d'été du gouverneur de l'île un jardin que la nymphe d'Homère eût certainement envié. Au milieu de ces plaines sèches, battues des vents, que l'industrie d'une population très-nombreuse et très-pauvre ne peut couvrir d'arbres comme elle les couvre de moissons, l'art et le luxe ont réuni les plantes les plus délicates de l'Orient. L'oranger, le citronnier, le néflier du Japon ploient sous leur fardeau de fruits; au pied des jeunes palmiers et des bananiers nous avons cueilli des violettes de Parme et des roses blanches. Puis, tout chargés de fleurs, nous sommes revenus à la nuit tombante sur notre navire qui lève enfin ses ancres après plus de cinquante heures de relâche.

Mais je n'ai plus que le temps de t'embrasser. Adieu donc, jusqu'à Athènes; là je saurai si tu m'as écrit : adieu encore.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A RÉMILLY.

École française d'Athènes, 21 avril 1853.

Depuis Malte, mon cher Adolphe, il me semble que je fais un rêve. La mer est calme, le ciel est bleu, la

nuit lumineuse comme il y a cinq ans, et voilà une troisième fois sous mes yeux ces rivages de Grèce que j'ai quittés si vite et tant de fois rêvés. Le hasard même m'a si bien servi, que je n'avais pas encore joui aussi complétement de la vue des montagnes du Péloponèse et des îles de l'Archipel. Du matin au soir, j'ai suivi à l'horizon toutes les côtes de l'Arcadie, de la Messénie et de la Laconie, depuis l'Érymanthe couvert de neige, jusqu'à l'Ithôme et au Taygète voilé de nuages. Avant la nuit, nous avions doublé, sans une ride sur les flots, ce Ténare et ce Malée où, préoccupé comme je le suis de retrouver partout les traces d'Homère, j'aurais bien mérité tout au moins d'entrevoir une tempête. Et le lendemain, remonté sur le pont à l'entrée des Cyclades, je les ai reconnues et saluées presque toutes depuis Milo, où Marcellus retrouva cette belle statue, honneur de notre Louvre, Paros, l'île des marbres, qui, de loin, comme le Pentélique, et par une de ces coïncidences particulières qui ne sont pas rares en Grèce, semble dessiner le profil d'un temple, Naxos, consacré à Bacchus, et Délos, berceau d'Apollon, jusqu'à Céos, et l'Eubée, et tout ce monde aimable paré de sa grâce naturelle et si riche en légendes des anciens âges. Que d'émotions dans cette courte traversée de Syra au Pirée! Pas une ligne à l'horizon qui n'eût pour moi un nom familier et l'attrait d'un souvenir encore présent; je me sentais rajeunir en approchant du terme, et c'est vraiment sur la terre d'une autre patrie que j'allais remettre le pied.

C'est avant-hier, à la nuit tombée (j'allais dire à la

nuit noire, comme si je parlais encore de nos ténèbres), que je frappais à la porte de l'École française. On ne comptait plus sur l'arrivée du bateau, et tout le monde était endormi. Beulé s'est levé pour me faire les honneurs d'une chambre toute préparée. Je suis ici chez moi et tout à fait en famille, comme autrefois. Seulement, presque toutes ces figures sont encore trop nouvelles pour que je ne me prenne pas à regretter de vieilles amitiés.

Beulé du moins fait tout ce qu'il peut pour me les faire oublier; c'est avec lui que je suis retourné hier à l'Acropole, et je suis heureux d'être arrivé assez vite pour qu'il pût m'expliquer lui-même la véritable importance de ses découvertes. Ce qu'il a fait est immense. Peu importe qu'on ait un peu crié derrière lui. La vue des lieux fait tomber toutes les objections, et de tous les antiquaires qui ont entrepris des fouilles à Athènes, personne encore n'avait eu l'inspiration aussi heureuse. Grâce à lui, j'ai trouvé sur ces rochers sacrés un aliment même pour ma curiosité : c'était pourtant déjà beaucoup de mes souvenirs. La nature, du reste, y a mis quelque complaisance et c'est, à ce que me disait Beulé, par la plus belle journée de ce printemps que j'ai revu le golfe d'Athènes et le Parthénon.

Malheureusement, Beulé va partir d'un jour à l'autre; les architectes de Rome sont partis ce matin pour Phigalie; les nouveaux venus commencent demain leur premier voyage, et les choses s'arrangent de telle sorte que, parti avec la crainte de trouver la maison pleine, au milieu de la semaine prochaine je vais y être

complétement seul. Sans moi, on allait mettre la clef sous le paillasson. Cette solitude convient à mes projets; j'ai commencé ce matin mes études, et rien ne s'oppose à ce que je finisse par m'enfermer une dizaine d'heures par jour dans la bibliothèque de l'école.

Je couperai ce temps de retraite par des promenades assidues à l'Acropole, de rares visites, et mes deux excursions à Platée et à Corinthe.

---

A MADAME GANDAR, A REMILLY.

Athènes, 27 avril 1853.

Je suis toujours sans nouvelles de toi, ma toute bonne mère, et n'en puis même recevoir pour la première fois qu'après-demain. Ce silence forcé de ta part, qui rendait la séparation absolue, a été jusqu'à présent mon seul crève-cœur. Le terme approche, Dieu merci, et, si peiné que je fusse, Dieu merci encore, je n'ai pas été inquiet. Que veux-tu? J'ai confiance. Et tes bonnes prières seront aujourd'hui comme autrefois notre sauvegarde.

Les circonstances continuent à m'être très-favorables. Après cette charmante traversée, j'ai trouvé ici une journée de soleil pour revoir dans toute leur splendeur la mer, les montagnes et les monuments d'Athènes. Puis, comme pour m'épargner la fatigue de chaleurs trop précoces, ce soleil complaisant s'est voilé presque pendant une semaine, et j'ai eu jusqu'au pri-

vilége de voir tomber la pluie. Il y a eu sur nos routes poudreuses un peu de boue. J'ai donc pu travailler fort tranquillement. Et, pour le faire, on est à merveille dans notre école. Ah! elle a fait des progrès depuis la triste époque où j'y suis arrivé! La bibliothèque a des livres, d'excellents livres, et, entre deux chapitres, lorsqu'on va respirer l'air du jardin, les yeux s'y reposent sur un peu de verdure et des fleurs. C'est, pour l'étude, la paix de Rémilly et les ressources de Paris; pour moi du moins, qui trouve sous ma main précisément les livres dont j'ai en ce moment besoin. Dans ma glacière de la rue Richelieu j'en voyais bien davantage : mais que de temps pour les arracher un à un aux mains des bibliothécaires! Et quel morose séjour que ces ténèbres! A Rémilly, sous ton toit, ma bonne mère, entouré de tes tendres soins, je me sens bien plus heureux, faut-il le dire? Mais quoi! vous n'avez même pas un Strabon et un Forbiger!

La société ne m'a pas fait défaut. Beulé est encore ici; il m'a reçu comme un ami. Et tout le monde à son exemple a bien voulu faire ce qu'il a pu pour me faire oublier que dans *notre couvent* d'Athènes quatre ans après mes vœux rompus et mon froc jeté aux épines du chemin, je ne suis plus chez moi. C'est peu de tous ces souvenirs échangés à la table commune et dans nos promenades familières, des questions et des conseils qu'on échange à chaque heure du jour. J'ai même entrevu le monde et passé mon habit de cérémonie. J'ai dîné chez M. Rouen, le nouveau ministre de France. Et je dois, la semaine prochaine, mon-

ter avec la duchesse de Plaisance jusqu'à ses myrtes du Pentélique.

Hier j'ai parcouru les jardins de la reine, et ce matin passé trois heures à l'Acropole. Bien que deux hivers désastreux aient ravagé toute la plaine, brûlé les jeunes orangers d'Athènes comme les oliviers séculaires du Céphise, la reine est parvenue à doubler ses plantations où l'on trouve de l'eau, des fleurs, de l'herbe, presque de l'ombre, et quelques arbustes exilés de nos pays mêlés à ceux des montagnes de l'Attique et aux palmiers de l'Orient. Quatre années ont laissé faire à cette oasis de verdure de grands progrès. En revanche les orages ont nui beaucoup aux ruines, et j'ai retrouvé plus d'un monument mutilé ou chancelant. Qu'y faire? Chaque jour les arbres rajeunissent et le Parthénon vieillit. Ce qui dure sans avoir besoin d'une jeunesse nouvelle et sans craindre la décrépitude comme les œuvres des hommes, c'est la mer, l'horizon des montagnes, et cette divine lumière que je trouve tels que je les ai connus, aussi surpris qu'à mon premier voyage, parce que je sors de nos brumes, et plus ému, parce qu'ayant eu déjà le loisir de les aimer, j'avais eu le temps aussi de les regretter plus d'une fois.

L'école n'est pas très-bruyante depuis quelques jours; l'étage souterrain que j'habitais est complétement vide; au-dessus, nous vivons à trois. Beulé, qui m'est resté plus que je ne l'espérais, doit partir avant la fin de la semaine; je vivrai alors en tête-à-tête avec un de nos jeunes collègues, né à Dieuze et garçon

d'esprit, M. About. Je compte toujours faire mes deux courtes promenades à Platée et à Corinthe. C'est l'affaire de quelques heures.

Samedi, Beulé nous quittera. Dimanche, c'est la Pâques grecque. Mardi, tous les bergers de la plaine se réuniront aux habitants de la capitale pour la fête annuelle qui se célèbre autour du temple de Thésée.....

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A RÉMILLY.

Athènes, 5 mai 1853.

Mon cher Adolphe,

Beulé m'a quitté dimanche. Plus on vit sous ce ciel d'Athènes, plus on a besoin d'y vivre. Joies et souffrances, chaque souvenir est un lien. Il vient un jour où tous ces liens on les brise; mais le cœur saigne, et les yeux les plus stoïques se mouillent de larmes. A l'heure des adieux, le pauvre Beulé pleurait. Il faut penser qu'il était ici depuis plus de trois ans, et que, de tous les membres qui se sont succédé à l'École, c'est lui que la Grèce aura fait ce qu'il est et ce qu'il doit devenir un jour.

Depuis son départ, je me sens un peu seul et commence à compter les jours. Mon impatience me reprend; je lis deux livres à la fois et voyage plus souvent sur la carte. Les chaleurs cependant n'ont rien d'excessif, et, dans d'autres circonstances, je crois que je me serais volontiers oublié à Athènes. Je n'y ai

trouvé les heures longues qu'à la veille des courriers. Du reste, mes promenades parmi les ruines et la paix de notre petite bibliothèque me font si peu regretter d'autres distractions, que j'ai ajourné encore presque toutes mes visites. Il me suffit de quelques instants passés par intervalle chez M. Daveluy, à la légation ou dans la société du seul membre de l'École qui l'habite encore, porte à porte avec moi, M. About, qui a beaucoup d'esprit et qui est rempli d'égards pour moi, comme pour un aîné et un hôte. J'ai cependant revu aussi notre brave colonel Touret et la duchesse de Plaisance. Tous deux ont vieilli : ce n'est donc pas hier que j'ai quitté la Grèce. Le pauvre Touret ne se ménage pas; il touche à l'âge des vétérans et se soigne comme un enrôlé de la veille. Je lui ai fait plaisir en lui donnant des nouvelles de mon oncle Prosper; il prétend qu'il viendra cet été même en France revoir le peu d'amis qui lui restent; mais il y a plus de vingt ans qu'il dit la même chose, ce qui ne l'empêche pas de rester le sabre au côté et à son poste. La duchesse de Plaisance a grandement changé aussi; elle est malade, et elle le sent : dès lors, qu'est-ce que la vie qu'elle mène ici, dans une entière solitude? Je dis solitude, c'est pis encore; on n'est jamais seul quand on a soixante-huit ans et deux millions, sans héritiers. Le souvenir des politesses que j'ai reçues à mon premier voyage, et un sentiment de juste compassion qui me rend plus sensible aux qualités de la pauvre femme et à ses misères qu'à ses travers, si graves qu'ils soient, font que je me mêlerai quelquefois encore à cet entourage équi-

voque. La duchesse elle-même me sait gré de mes attentions. Je n'affirmerais pas qu'autour d'elle on en fait autant, et qui sait s'il n'y a pas déjà quelques bonnes âmes dans Athènes qui me soupçonnent d'avoir été ramené ici par l'espoir d'un codicille? Hélas! il y a partout de vilaines gens et de vilaines choses!

C'était dimanche la Pâques grecque; j'en avais vu les fêtes à Sparte il y a quatre ans, fêtes bien gracieuses, mais rustiques et tout à fait simples. A Athènes elles ont un certain éclat. Il est d'usage que le mardi toute la population de la capitale et celle des environs se réunisse autour du temple de Thésée, comme elle se réunit au temple de Jupiter et sur l'Ilissus le premier lundi de carême. J'avais vu deux fois la fête de l'Ilissus. Celle du temple de Thésée est beaucoup plus jolie. Le temps l'a favorisée, et c'était un délicieux coup d'œil que cette foule d'élégants costumes groupés sur les degrés, entre les colonnes, au penchant des collines désertes que couvrait la ville antique, et jusque sur les rochers austères du Pnyx et de l'Aréopage. Les danses ne sont jamais belles qu'à la campagne; à Athènes, c'est un plaisir laissé à la populace en guenilles, et les jeunes filles n'y prennent aucune part. Cependant, malgré la saleté des fustanelles, j'admirais encore avec quel flegme ces garnements-là suivent la ronde et font leurs gambades. Les Grecs n'ont jamais l'air niais que lorsqu'ils dansent. A les voir faire, on croirait qu'il s'agit d'une corvée sous l'œil et le bâton du maître. Eh bien, c'est le meilleur instant de l'année, et ce manége monotone les divertit

au point qu'ils ne cèdent la place à d'autres que lorsqu'ils sont ruisselants de sueur et tombent de lassitude. Les hommes ont à peu près gardé l'ancien costume; mais les femmes renoncent peu à peu à leurs élégantes vestes brodées : la plupart n'ont gardé que la coiffure du pays; beaucoup portent, et portent mal, la défroque européenne. Dans le beau monde, elles veulent, par vanité, prendre les modes de Paris, comme les ambassadrices; dans le petit peuple, elles achètent, par économie, les étoffes légères et les parures de pacotille que l'industrie anglaise livre partout à bas prix, et, d'ici à quelques années, on aura peine à retrouver ces toilettes dont la grâce originale m'avait autrefois charmé.

Ces fêtes ont si bien mis en l'air toutes les têtes, que je n'ai pas pu trouver de chevaux, de voitures, ni de domestiques pour entreprendre les promenades que je comptais faire. Quoi qu'il arrive, je veux partir pour Corfou le **24**. C'est donc là que vous aurez à me répondre. Je désire que la poste me serve mieux qu'à Athènes. Surtout, j'espère bien ne pas aller jusque-là chercher des nouvelles. Il est temps que le courrier de cette semaine mette un terme à mes inquiétudes, et m'empêche de croire qu'il y a un monde entre vous et moi.....

*P. S.* 7 mai.

Comme je l'avais prévu, une série de petits désappointements m'ont empêché de me mettre en route. Un fripon, à qui je m'étais adressé en dernier lieu, a même disparu, me renvoyant, au lieu d'une trentaine

de francs que je lui avais avancés pour les provisions, un mémoire en forme, du pain rassis, une livre de bœuf, un fromage de Gruyère et quelques citrons. Pour comble de disgrâce, le drôle, depuis deux jours, ne s'est pas trouvé au bout de mon bâton. Je me suis consolé hier avec l'Acropole et ma thèse latine.....

---

A MADAME GANDAR, A RÉMILLY.

Athènes, 13 mai 1853.

Le service des postes, ma bonne mère, n'a jamais été aussi mal fait. J'ai reçu le 10 vos lettres du 25 avril. Depuis la lettre de mon père, datée du 8 avril et arrivée le 11 à Marseille, j'étais tout à fait sans nouvelles. C'est donc un mois entier d'attente pour moi, et pour vous dix-sept jours de silence.

Je n'avais pas besoin, ma bonne mère, de ces contre-temps pour sentir tout ce qu'il en coûte à quitter, même pour revoir la Grèce, sa famille et son pays. Quoique j'aie trouvé ici le soleil que vous souhaitez, une vie fort douce, toute de souvenirs et d'étude, et une santé meilleure que la tienne, j'ai eu comme toi des heures de grande tristesse. Car j'ai perdu le don d'oublier. Lundi, j'étais monté au Pentélique; le temps était magnifique, l'horizon lumineux, les routes fleuries et parfumées : c'étaient, grâce à l'eau courante de sources éternelles, l'air du printemps et les couleurs de l'été. Une distraction de la duchesse de Plaisance m'avait laissé faire la route seul avec un

petit-fils de Miaoulis, le meilleur citoyen qu'ait eu la Grèce moderne, et je jouissais du double plaisir de regarder cette belle nature et d'entendre parler du héros le plus pur et des plus nobles actions de la guerre de l'indépendance. Mais votre silence m'avait inquiété, et je ne sais quelle invincible crainte, même en ce moment, retenait ma pensée ailleurs, sous les noyers où j'aspire à retourner. Oui, mon cœur rencontre enfin le tien, ma toute bonne mère, et c'est la dernière fois que j'irai vivre aussi loin de toi.

Cependant, surtout depuis que ces douze bonnes pages signées de vous trois sont venues faire trêve à un mois de peines, je suis véritablement heureux ; si heureux, que je ne puis me décider à me remettre en route. Quelques promenades faites le matin, avant les fortes chaleurs, et le soir, aux premières lueurs de la lune nouvelle, suffisent à ma curiosité. Parmi ces chefs-d'œuvre et sous ce ciel, je retrouve la vie d'épreuves et de sérieuses joies qui m'a fait en partie ce que je suis. Il y avait avant-hier cinq ans que j'ai vu Athènes pour la première fois, et je trouvais je ne sais quoi de solennel à cet anniversaire. Et puis, il faut avoir vu ce que je vois et l'avoir aimé comme je l'aime, pour comprendre les liens qui m'attachent à cette seconde patrie de mon esprit. Du reste, à part ces belles heures passées au milieu des ruines, je mène la vie d'un véritable convalescent : au frais derrière mes croisées, j'écris enfin ma thèse sur Homère, aussi tranquillement que je le ferais en France, et plus à mon aise, parce que j'ai sous la main, dans la petite

bibliothèque commune, à peu près tous les livres qu'il m'est utile de feuilleter ; de plus, au delà du seuil, le grand livre que j'ai besoin d'interroger encore, à chaque ligne que j'écris, ce pays et ce peuple que je savais bien ne pas connaître assez.

Je continuerai ainsi quelques jours encore ; il faut que ma thèse soit esquissée tout entière avant que j'aille à Ithaque y mettre la dernière main. Quant aux autres études que je veux entreprendre à mon retour, si elles exigent de très-courts déplacements, je ne suis d'humeur à les risquer que dans les conditions les plus faciles. Je vais au-devant de toutes tes recommandations affectueuses et me gâterai moi-même, puisque tu n'es pas là pour m'en ôter le soin. Je pousserai, pour te complaire, les précautions jusqu'à faire cinquante lieues en Grèce sans monter à cheval et presque sans découcher. Cela tiendra véritablement du miracle.

En attendant, les jours se passent, et le charme que je trouve à mon travail me retient encore. Il faut que j'aie les dates sur la gorge pour aller à Nauplie demain avec le bateau à vapeur ; encore n'y passerai-je que vingt-quatre heures, pour revenir sur-le-champ par la même voie, après avoir revu en courant les ruines homériques de Tirynthe, de Mycènes et d'Argos. Platée et Corinthe attendront encore. Au terme, je ferai si bien, que, si je les vois, ce sera probablement sur la route des îles Ioniennes.

A MONSIEUR ADOLPHE GANDAR, A RÉMILLY.

École française d'Athènes, 17 mai 1853.

Mon cher Adolphe.

Je venais de fermer ma lettre à ma mère, ne prévoyant pas encore comment je m'y prendrais pour sortir d'Athènes, lorsque le courrier que j'attends depuis trois semaines est entré dans ma chambre. Il semble que sa venue devait me tirer enfin d'embarras. Malheureusement, il ne fait que traverser la ville, et, après un mois passé en Morée, repart immédiatement aux ordres du même maître pour passer un autre mois en Roumélie. Cela me tirait du moins d'incertitude. Aussi ai-je, dès le lendemain, pris le bateau à vapeur de Nauplie. La traversée a été douce, bien que les côtes fussent un peu voilées de brume, et, à défaut de celles de l'Attique, dont on ne pouvait que deviner les lignes à l'horizon, j'ai, du moins, revu distinctement le temple d'Égine, la ville pittoresque et les rochers glorieux d'Hydra, les rivages arides de l'Argolide, Lerne, Astros et cette belle route qui me conduisit à Sparte. Nous sommes même cette fois arrivés au port d'assez bonne heure pour monter les huit cents marches de l'escalier qui conduit au fort Palamide, véritable nid d'aigles, qui fut un instant, à l'époque des guerres de l'indépendance, le dernier boulevard de la Grèce vaincue. Il sert de prison et de bagne. Dans des cours étroitement fermées, on y voit traîner leurs fers les

forçats et les condamnés à mort. Une centaine de soldats suffisent pour veiller sur cette foule enchaînée et fermer les portes qu'aucun ennemi ne saurait forcer. J'étais assis sur un vieux canon vénitien, au sommet de la citadelle, lorsque le soleil s'est couché derrière les montagnes de l'Arcadie.

Le lendemain, à quatre heures et dans le crépuscule, je montais, moi sixième, en voiture, pour faire à cette plaine si intéressante ma troisième visite, visite de retour et d'adieu. Mes compagnons, à qui je servais de cicerone, ont reconnu le service que je leur rendais, en me laissant complétement libre de régler l'ordre de l'itinéraire et le temps donné à chaque halte. J'ai donc revu dans leurs moindres détails les murailles de Tirynthe et toutes les ruines de Mycènes, et je tenais d'autant plus à le pouvoir que je viens de faire à leur sujet quelques études nouvelles et que j'en dis quelques mots dans ma thèse sur Homère. Songe à l'intérêt de ces constructions colossales, qui sont plus anciennes que l'*Iliade* et même que la guerre de Troie! Je n'avais jamais vu aussi complétement ni ces débris, ni les rochers sauvages qui entourent l'acropole de la triste Mycènes. Mais je ne pouvais sans quelque regret jeter de ces hauteurs désertes un dernier regard sur ces routes de Corinthe et de Sparte que j'ai parcourues jadis avec un ami tel que Girard, et que j'espérais revoir cette année avec un ami tel que Michel.

Cette petite plaine d'Argos résume presque toute l'histoire de la Grèce. Tirynthe remonte aux héros de la Fable, Mycènes à ceux d'Homère : l'une perdit son

importance lorsque grandit la riche capitale d'Agamemnon; l'autre fut détruite après les Thermopyles. Le temps d'Argos était venu, et la ville de Diomède, débarrassée de la ville du roi des rois, sa dernière rivale, osa disputer à Sparte la gloire des armes, à Athènes la gloire des arts. Argos a des constructions de tous les âges, quelques pierres cyclopéennes dans les murailles de sa citadelle, un théâtre, taillé dans le roc, qui date des beaux temps de la Grèce, des briques romaines, une forteresse vénitienne, des ruines récentes qui attestent encore le passage des Turcs, et deux ou trois milliers de maisons basses, la plupart construites en boue séchée, qui lui conservent un rang parmi les villes les moins pauvres de la Grèce nouvelle. Nauplie enfin, qui fut peu de chose dans l'antiquité, a servi de siége au gouvernement jusqu'à la fin de la lutte, et, depuis que le roi l'a quittée pour Athènes, elle est demeurée la ville militaire du royaume, quelque chose comme Metz en miniature. Mais, de tous ces souvenirs, ceux qui tiennent encore la principale place, ce sont les souvenirs homériques. C'est pour eux surtout que j'étais revenu, et j'ai rapporté la satisfaction d'avoir vu tout ce que je désirais voir. Restés un peu trop longtemps à Mycènes, nous n'avons pu que traverser en courant Argos et Nauplie. Cependant nous avons pu encore nous reposer pendant une demi-heure sur les derniers gradins de ce théâtre si bien situé, et songer, en regardant le ciel et la mer, à ces représentations solennelles des tragédies antiques dont nos petites pièces jouées à la lumière des lustres, dans des salles fermées

et mesquines, devant quelques centaines de personnes, ne nous permettent même plus de nous faire une idée exacte.

Hier, à quatre heures du matin, nous rentrions au Pirée. Il y avait longtemps que je n'avais vu ainsi trois jours de suite les premières lueurs de l'aube et le lever du soleil. Il y avait longtemps aussi que je n'avais fait une promenade de quatorze heures, et je suis heureux de te dire que j'ai pu courir cinq grandes heures parmi les ruines de Tirynthe et de Mycènes, en plein soleil et par une journée chaude, sans éprouver aucune fatigue.

J'ai retrouvé l'École fort silencieuse. Hier, M. About dînait en ville, et, seul à table, j'avais pour me servir nos deux palikares. Les pauvres gens cherchaient, pour se donner une contenance, à faire quelque chose, et, honteux de leur embarras, j'ai failli, pour les en tirer, me faire couper les morceaux et manger à la becquée.

Demain matin, une voiture me mène à une lieue des ruines de Platée ; elle me ramènera à Athènes, après une seule nuit d'absence, et vers l'heure où arriveront les lettres de France.

Le goût des voyages commence à gagner d'une façon prodigieuse notre pays messin, naguère d'humeur si sédentaire. Imagine qu'à Mycènes il y avait avec moi deux Messins...

De plus, j'avais reçu la visite du docteur Désoudins, qui galoppe par monts et par vaux avec l'impétuosité d'un échappé de collége, et dans ce moment

grossit en Morée sa collection de pierres. Ainsi, cet hiver, on aura vu des Messins partout, en Italie, en Palestine et en Grèce.

---

A MADAME LA BARONNE DE M..., A PARIS.

Couvent de Salamine, 21 mai 1853.

Caprices pour caprices, madame, voici les miens que je ne crains point de dénoncer moi-même à votre sévérité. Et cependant vous trouverez peut-être qu'en un jour c'était assez d'avoir follement bravé les grandes chaleurs, pour voir hors d'Athènes le soleil se coucher sur un nouvel horizon, sans pousser la fantaisie jusqu'à dater de Salamine une lettre qui vous suivra peut-être sur les bords de la Nièvre. Mais je ne suis pas sans excuse, et, sauf représailles, madame, je me flatte que vous me feriez grâce, s'il vous était aussi facile de voir la route qui m'a conduit ici que de comprendre l'isolement où je me trouve.

Sorti d'Athènes à l'aube, après avoir traversé le bois d'oliviers du Céphise, non sans retourner souvent la tête pour voir à travers les arbres les temples de l'Acropole éclairés par les premiers rayons du soleil, j'ai suivi lentement la voie sacrée par où les processions se rendaient aux fêtes mystiques de Cérès. Bientôt on rencontre dans un défilé un joli petit monastère du moyen âge, où avaient leur sépulture les ducs d'Athènes, ces barbares venus de notre France, qui, sans savoir lire, régnèrent sur les ruines de la ville de Péri-

clès. Puis la route descend un peu, et l'on aperçoit la mer, une baie gracieuse qu'entourent, d'une part, des rochers noirs et déchirés; de l'autre, des côtes verdoyantes, et enfin une plaine couverte de moissons mûres. On passe entre ces moissons et la grève : c'est dans ces sillons que Triptolème sema jadis le premier blé; plus tard, ces ondes souriantes ont roulé les débris des mille vaisseaux de Xerxès. Éleusis, qui leur donne son nom, n'a plus de ruines, mais quels souvenirs elle éveille aussi! Et qu'il faudrait qu'un pays fût laid pour que la poésie de tous ces noms ne suffît point à l'embellir!

Cette nature si aimable change d'aspect à chaque pas. Voici des rivages boisés, des montées et des descentes en pente douce; la végétation qui les égaye est jolie, bien qu'assez pauvre, et aux détours du chemin on revoit sans cesse la baie, les bords escarpés de Salamine, les montagnes bleues de l'Attique. Sans y songer on a franchi la distance, et, à l'endroit où le canal se rétrécit, en un instant une barque jette gens et chevaux dans l'île, à quelques pas du monastère où je suis venu demander asile pour une nuit.

Aussi longtemps que le cheval marche et que l'horizon change, madame, on ne pense qu'aux beautés de la route, et, tout entier à ses impressions, c'est à peine si l'on regrette de n'avoir auprès de soi personne qui les partage. Mais quand le soleil brûlant de midi ou les ombres du soir exigent que l'on s'arrête, alors le cœur plus vide s'ouvre aux regrets, et on s'attriste de sa solitude. Elle est absolue en Grèce, même à la ville.

Depuis que j'ai quitté Paris, j'ai rencontré des gens agréables, et même quelques personnes auxquelles je me suis attaché ; mais je n'ai plus entendu causer une seule femme : séparé de la famille, je n'ai rencontré, pour en tenir à demi la place, ni la société, ni le monde. Le monde, vous savez, si je le cherche ; mais, oh ! combien me manquent le bon sourire de ma mère et la conversation de mes amis ! En vérité, quoi que je vous aie dit tout à l'heure, je crois que j'y pensais, madame, même sur mon cheval. Car à la halte d'Éleusis j'ai écrit à ma mère, et voici que ce soir, de Salamine, je vous écris.

Les moines, mes hôtes, ont vraiment une belle vue, dont j'ai joui avec eux jusqu'au crépuscule. Le cadre de ce vaste tableau est coupé en deux parties à peu près égales, depuis le second plan jusqu'à l'horizon, par des hauteurs qui vont rejoindre le sombre Cithéron, maudit par Œdipe ; cette chaîne sépare la plaine d'Éleusis et celle de Mégare, bornées au fond, l'une par les pittoresques montagnes qui forment les frontières de l'Attique et de la Béotie, l'autre par la mer des Alcyons, que des plateaux élevés dérobent, mais qu'on devine là même où le soleil se couche, et dont on se plaît à répéter le nom harmonieux. Dans la direction du Péloponèse, Mégare a pour limites les Géraniens aux belles lignes qui cachent Corinthe et resplendissent sous les chauds reflets des derniers rayons ; du côté d'Athènes, Salamine, déjà plongée dans les ténèbres, laisse voir les sommets de l'Hymette. Au premier plan, la mer, toujours fermée comme un lac, dort du même

sommeil que la brise; parfois il arrive qu'elle se ride et murmure, mais on ne redoute point ses rares et innocentes colères, et la tempête, même lorsqu'elle soulève au delà du double canal les flots du golfe, n'ôte pas à ces gracieuses retraites leur aimable sérénité.

A tout prendre, ces moines sont donc des gens heureux; ils n'ont pas la science et la studieuse discipline de nos bénédictins : ce sont tout simplement, comme les autres paysans de ces contrées, d'assez bons laboureurs, d'assez bons bergers, et, à l'occasion, d'assez bons soldats. J'assistais tout à l'heure au souper de la communauté; vigiles pour eux ne sont pas jeûnes, et certes, devant ce beau pain presque blanc, et ce plat chargé de grosse viande, il n'est pas question d'ascétisme, mais ces hommes n'y mettent pas d'hypocrisie. D'ailleurs, ils ne vivent pas d'aumônes les bras croisés; la chair qu'ils mangent est celle des troupeaux qu'ils élèvent, et si leur pain est le moins noir, c'est que leurs terres sont mieux cultivées que les autres.

Au milieu de cette ferme ou de cette forteresse s'élève une église d'une architecture très-médiocre, sans aucune sculpture ni aucune mosaïque, mais du haut en bas, aux voûtes, sur les parois et jusque sur les colonnes de la nef, couverte de peintures murales. Ces peintures en elles-mêmes n'ont pas grande valeur, parce qu'elles ont toutes été restaurées; néanmoins l'ensemble en est curieux, parce qu'il donne le type et, en quelque sorte, la définition d'une église byzantine. Derrière cette incorrection des formes, cette gaucherie des attitudes, cette bizarrerie des compositions ou cette

immobilité traditionnelle des figures isolées, on entrevoit Cimabue, on aspire à Giotto.

Partie de si loin et de si bas, vous voyez, madame, que mon imagination s'oubliait jusqu'aux églises d'Assise et en Toscane, lorsque les moines se prirent à nasiller la prière du soir. Leurs litanies me ramenèrent brusquement en Grèce. Ah! vraiment, leurs peintures ne sont pas belles, mais quels chefs-d'œuvre si on les compare à cette musique! Parmi les impressions de ma journée, en voilà du moins une que vous ferez sagement de ne pas m'envier; je vous aurais de bon cœur souhaité une part des autres. Où étaient les crayons de M. de M..,? Et cependant, si c'était à regarder des peintures que nous dussions passer une journée ensemble, j'aimerais mieux, madame, vous retrouver dans cette heureuse Florence qu'au couvent de Salamine, et si c'était la Grèce que je fusse assez heureux pour vous montrer, nous ne marcherions pas sept heures pour nous éloigner du Parthénon. Mais que signifient ces chimères? Il n'est dans ma destinée de vous revoir que tous les cinq ans, et pour combien de jours!

Le terme de mon court voyage approche. J'ai retrouvé sur ces routes qui m'étaient si chères de grandes joies; mais j'y traîne avec moi un fonds de tristesse indéfinissable. Cela remonte jusqu'aux adieux. En quittant Marseille, souffrant moi-même, je songeais à ma mère malade. Et depuis ce jour, mon âme a beaucoup de peine à retrouver toute sa sérénité. J'ai quelquefois présentes à la mémoire les mélancoliques paroles

que vous me disiez, madame, cet hiver, après une journée pâle, à la nuit tombante. En regardant pour la dernière fois ce beau pays sous son éclatant soleil, je ne sais quoi me fait sentir que, moi aussi, je dis adieu à ma jeunesse. Et, au seuil de la maturité, fatigué sans avoir rien fait, je doute de mes forces, mes espérances me fuient, et c'est le découragement qui menace de succéder à cette présomption sans bornes des premières années? — Mais pourquoi finir comme une élégie? Si l'heure est venue, pour moi, comme pour chacun à son tour, de perdre quelques illusions, j'en garderai au moins une : c'est mon amour pour la Grèce, que je ne puis cesser d'admirer, après l'avoir retrouvée plus belle que mes souvenirs.

Après vous avoir tant parlé de moi, je désirerais, madame, finir au moins par quelques questions, et savoir comment votre santé a traversé ce triste printemps, si quelques plaisirs en ont abrégé les ennuis, si vous êtes enfin délivrée des soucis que vous donnaient ces interminables affaires. Je ne parle pas des petits orages domestiques qui chagrinaient votre cœur de mère : il est vraiment à craindre que votre pauvre C... ne soit rêveuse comme une Allemande; que le loyal R... ne tourne un jour au paladin, et que L..., peu satisfaite de la droiture du cœur, n'y joigne encore beaucoup d'esprit. Mais il en faudra prendre votre parti. Dans la famille, quand les enfants naissent, peut-on savoir s'ils apportent heur ou malheur. Vous permettrez, madame, que j'embrasse ces chers enfants, que je serre cordialement la main de M. de M...., et

que je finisse en me recommandant de nouveau à son affectueux souvenir comme au vôtre.

---

A MADAME GANDAR, A REMILLY.

École française d'Athènes, 7 juin 1853.

En ouvrant cette lettre, ma toute bonne mère, tu vas être un peu surprise et peut-être même un peu fâchée. Tu compteras sur tes doigts, et je ne saurais le nier, hélas! à l'heure même où je prends la plume, il y a sept grandes semaines que je suis à Athènes, moi qui n'y devais rester qu'un mois. Le fait est que mon passe-port est visé et ma malle à demi faite depuis huit jours; avec chaque bateau, je dois partir; ce matin encore, la voiture était commandée pour descendre au Pirée; et puis je cède aux aimables instances de M. Daveluy et de mes collègues, aux séductions de ce ciel, à l'intérêt de mes études. J'avais encore quelques adieux à faire aux monuments, aux paysages des environs, quelques personnes et quelques livres à consulter. En somme, je partage doucement mes journées entre les causeries familières, ma thèse, la lecture et la promenade, et, dusses-tu m'en faire quelques reproches, dussé-je par compensation ne traverser qu'en courant mes dernières étapes de Corfou, Vienne et Munich, le sort en est désormais jeté; je ne me séparerai de cette hospitalière École que dans trois jours et n'arriverai dans les îles Ioniennes que le 12 juin.

Je ne sais si vous êtes sortis des pluies et du hâle,

et souhaite de tout mon cœur que vous ayez des fruits et des blés. Ici, le temps est magnifique, la moitié des récoltes rentrée. Partout, dans la plaine, on voit des chaumes. Ces gens-là sont bien heureux d'avoir toujours du soleil pour leurs moissons. En revanche, ils ont aussi leurs peines : les arbres ont grandement souffert depuis quelques années, et voici la seconde fois que le raisin malade n'aura rien donné. Il n'en faut pas plus pour exposer le trésor public à la banqueroute et les pauvres des provinces à la misère. Ajoutez à cela la guerre qu'ils attendent et même qu'ils ont de justes raisons pour désirer. Dieu sait où cela peut les conduire !

Je t'avouerai que je ferme les yeux et les oreilles autant que je le puis; ce n'est point pour chercher les tracas de la politique que je vous ai quittés; et tu peux voir, ma chère mère, d'après le silence que gardent sur ce point toutes mes lettres, que je ne me suis point laissé distraire de mes préoccupations par tous ces bruits. Les temps commandent encore aux gens de cœur de demeurer étrangers à la vie publique; lorsqu'on n'y recueille que des inquiétudes, il faut s'étudier à l'indifférence. Pour moi, j'oublie et j'ignore; ce n'est pas sans peine; et je fais violence à ma nature qui aspire à tout autre chose que l'apathie et l'inaction; mais le mouvement du voyage, Homère et les travaux que je me hâte de terminer me sont si à propos venus en aide, que les jours passent sans que j'y songe et me mêle le moins du monde à toute l'agitation qui m'entoure.

Cette vie d'Athènes est une douce vie quand on a la raison d'user sobrement de toutes choses, du monde comme de la solitude, du travail comme du sommeil, de l'air même et de la promenade. Je commence (pourquoi est-ce si tard?) à savoir vivre ainsi. Je ne sors plus qu'à l'aube, au déclin du soleil ou aux étoiles. Ce sont toujours au couchant la même richesse de couleur, à la nuit tombée la même sérénité, la même lumière et les mêmes parfums. La transition des saisons, si vague en France, est nettement marquée en deux mois; j'ai vu, du jour au lendemain, le premier printemps céder la place au second, et celui-ci à l'été. Arrivé après les anémones, je vais partir avant les myrtes et les asphodèles; mais j'ai vu les fleurs du laurier rose succéder à celles de l'oranger. Depuis quelques jours, je partage les promenades du crépuscule entre les ruines et le jardin du palais. La reine a décidément fait des merveilles depuis mon départ. A quelques pas du Parthénon, en vue des ruines de l'ancienne Athènes et de la mer, elle a pu mettre sous le soleil, malgré la sécheresse de l'air et l'aridité du sol, une immense serre chaude où se mêlent à profusion et croissent à l'envi tous les arbres, tous les arbustes les plus délicats. Là, ce sont des berceaux de jasmins, des tapis de myrtes, des pelouses de sycoïdes; là, des bosquets de lauriers aux fleurs blanches, des vergers d'orangers et de citronniers; ailleurs enfin, des palmiers semés dans une herbe aussi verte que celle de Rémilly. En vérité, si les allées étaient dessinées d'une façon moins mesquine, si un goût plus pur élaguait

les fourrés qui dissimulent l'étendue du parc, les tonnelles, les berceaux et le labyrinthe qui rappellent trop l'Allemagne, et surtout les vautours enchaînés qui meurent de consomption sur des rochers bâtis de main d'homme, il serait difficile d'imaginer une résidence plus gracieuse. J'aurais bien voulu t'y mener hier soir admirer ces couleurs et respirer les parfums délicats que secouait la brise de mer.

Il est néanmoins temps que je quitte Athènes, car mes lettres se répètent comme les jours de ma vie. Dimanche je vous apprendrai mon arrivée à Corfou. Désormais j'irai plus vite, et le timbre au moins changera.

Au revoir, mes chers parents; j'ai grand'hâte d'embrasser la famille et de passer quelques longues soirées assis parmi les autres au milieu de cette verdure que la canicule ne brûle pas. Ma mère, qui me vante sa terrasse, peut d'ailleurs se dire avec une certaine fierté qu'elle a de plus belles verveines que la reine de Grèce. J'accours les voir et vous embrasse de tout cœur.

---

A MONSIEUR ALFRED MÉZIÈRES, A PARIS.

Corfou, 17 juin 1853.

Malgré toutes les belles promesses que je m'étais faites, mon cher Mézières, il n'y a pas plus de cinq jours que je suis arrivé à Corfou. Mais ce n'est pas toi qui me feras un grand crime, quoi qu'il m'en coûte,

d'avoir quelque peine à quitter Athènes. Chaque jour, je voulais différer, et, maintenant encore, je suis surpris d'être parti et fier d'en avoir eu la force.

La lettre de Girard et la tienne étaient arrivées avant moi; j'espère que Girard n'aura pas encore fini la lecture de mon fatras sur Mégare et attendra sans impatience une réponse datée d'Allemagne. Pour toi, j'ai hâte de te donner quelques nouvelles de l'aimable pays d'où tu as emporté et où tu as laissé d'affectueux souvenirs. Il n'est question que de toi quand je cause avec ces excellents Iconomidis[1]; j'ai rendu le professeur très heureux en lui donnant l'épreuve du Mémoire sur le Pélion, comme escompte de l'exemplaire définitif; du reste, je ne saurais rien faire qui ajoutât à l'estime que lui inspirent tes lumières, et à l'attachement très-sincère qu'il porte à ta personne.

Malheureusement, je lui trouve une figure bien fatiguée; il a vieilli de dix ans depuis que je le connais, et Polybios, qui est devenu un joli petit garçon très-éveillé, me paraît aussi bien délicat. Mustoxidi[2] a trop fait de politique, et non-seulement il a perdu sa pension, mais je doute qu'il finisse jamais son ouvrage. Le premier volume est toujours sous presse. Il m'a prêté avec la meilleure grâce du monde, quoique inédit, son livre sur les Phéaciens, dont je me servirai. C'est un trait de désintéressement fort rare parmi les savants, même ailleurs qu'en Grèce. Mais, hélas! nous

1. M. Iconomidis était alors professeur au gymnase de Corfou.
2. M. Mustoxidi, savant helléniste, membre correspondant de l'Institut. Mort depuis.

n'attribuons pas à *Duilchium* la même position, et Mustoxidi demeure très-indifférent à l'hypothèse que je voulais admettre pour la position de la ville et des jardins d'Alcinoüs.

Napoléon Zambéli [1], l'homme des îles Ioniennes dont le talent et le caractère inspirent le plus de respect, m'a reçu avec la même obligeance, et, dès aujourd'hui, tout malade qu'il est, il m'a remis un Mémoire écrit en réponse aux questions que je lui avais adressées sur Céphalonie. Si bien que j'ai maintenant l'espoir de rapporter en France tous les matériaux nécessaires à la publication que je veux faire. Quant à ton ami A. Valauritis, il est à Venise avec sa femme et n'en doit revenir qu'à la fin d'août. Je n'ai vu que l'obligeant Démosthène. Précisément, celui-ci désirait ton adresse pour te recommander son frère Spiro, le nouveau sénateur de Sainte-Maure, qui fait en France un voyage de convalescence et doit être arrivé à Paris. Je n'ai rien encore à te dire de tes poissons, mais hier soir, devant moi, Mustoxidi et Iconomidis ont arrêté en pleins champs une paysanne pour lui demander comment on nomme l'ergot (est-ce ergot?) du bœuf. Sois heureux, cela s'appelle πτερνιστῆρι.

A bientôt. Fais mes amitiés à Beulé et rappelle-moi aux souvenirs de tes parents....

1. M. Zambéli (Napoléon), un des avocats les plus distingués de Corfou, avait été élevé à Sainte-Barbe. D'un caractère très-honorable, sans ambition, il refusa d'entrer au ministère, bien qu'il en fût souvent pressé. On l'a surnommé le Caton des îles Ioniennes.

A MADAME GANDAR, A RÉMILLY.

Corfou, 18 juin 1853.

Je mène à Corfou, depuis six jours, la même vie que les Phéaciens d'Homère; à la danse près où ils excellaient et que je n'aime pas, je m'oublie à prendre leurs mœurs et suis heureux comme ils l'étaient. C'est ici vraiment, ma bonne mère, l'île la plus charmante et la ville la plus hospitalière de l'Orient. Ailleurs on mendie les distractions ; ici, je suis réduit à les fuir. Je ne passe point de journée sans voir mes bons amis les Iconomidis qui ont poussé la politesse à mon égard jusqu'au delà de toute vraisemblance, car ils me servent à dîner presque sans façon. Les deux hommes les plus distingués des îles Ioniennes, l'un pour la connaissance du passé, et l'autre pour l'intelligence des affaires présentes, M. Mustoxidi et M. Zambeli ont mis à ma disposition ce qu'ils savent de la meilleure grâce du monde. Enfin, le consul de France[1], sa jeune femme et notre pauvre vieux chancelier m'ont reçu comme de véritables Ioniens, c'est tout dire. Quelques visites faites et reçues coupent donc agréablement des journées paisiblement passées à relire mes textes et à écrire les dernières pages de ma thèse. Ainsi j'attends sans un instant d'ennui que le soleil décline pour aller passer deux heures au bord de la mer ou dans cette ravissante et incomparable campagne.

1. M. Limpérani, aujourd'hui consul général à Gênes.

Et puis, que pourrais-je regretter dans une ville où j'ai déjà reçu, en moins d'une semaine, quatre lettres de France? Crois bien néanmoins, ma bonne mère, que le temps approche. Mettez mon couvert à ce grand banquet agricole, je veux aider mes vénérables collègues du comice agricole à couronner les bœufs et les rosières du canton de Pange. Je veux surtout me retrouver dans ta jolie et tranquille maisonnette, arroser avec toi tes fleurs, tes fuchsias, tes verveines et jusqu'à tes géraniums rouges, malgré leur parfum maussade.

Je pars à l'instant même pour Céphalonie, où j'arriverai à l'aube; au soleil levant j'aurai traversé l'île; de bonne heure, je serai à l'ombre dans quelque chaumière d'Ithaque, Homère à la main, et attendant patiemment le soir pour visiter les ruines. Les livres qui m'accompagnent, les notes que je dois à la complaisance de mes amis me permettent de simplifier et d'abréger beaucoup mon excursion. Dans huit jours, tu sauras la fin de mon odyssée. Pour bien finir, je voyage en grand seigneur, avec un lit de précaution bien que je connaisse des lits partout où je vais; un panier bourré d'oranges et de chocolat, et le fidèle Jorghi pour tenir la queue de la poêle et le manche de mon parasol. Ulysse ne rentra pas dans son île en meilleur équipage. Tu me pardonneras ce faste, ma bonne mère. C'est pour t'obéir que je me traite ainsi en Phéacien.

---

A MADEMOISELLE C. BERNARD, A RÉMILLY.

Ithaque, 21 juin 1853 (quatre heures).

De cette pauvre île d'Ithaque, à qui devais-je écrire, sinon à toi, ma chère amie? Tu m'y accompagnes, et, grâce aux longues heures que tu as bien voulu passer à déchiffrer ce texte anglais [1] qui n'était pour moi qu'une lettre close, c'est toi qui es, depuis trois jours, mon meilleur guide.

Avant-hier, malgré quelques gouttes de pluie et des vents contraires, une barque de Samos, à force de rames, est parvenue à me déposer au pied de la citadelle antique à laquelle des érudits sont venus, il y a une cinquantaine d'années, donner le nom de château d'Ulysse. Mais, tu m'en avais prévenu : ces érudits se sont fait illusion et nous ont mystifiés. Décidément, je veux m'en tenir au nom expressif qu'avait trouvé l'imagination populaire ; c'est véritablement le *nid de l'aigle*, et il faut une heure entière, une heure de grandes fatigues pour gravir ces rochers inaccessibles et visiter dans toutes leurs parties les fortes murailles en ruines qui en défendaient les flancs escarpés. Du sommet, la vue embrasse presque tout le royaume d'Ulysse : vers l'Aurore, une baie profonde qui s'ouvre sur la mer et les montagnes du continent, et, du côté où le soleil se couche, le canal sinueux qui sépare Ithaque de Céphalonie.

1. Gell, *Geography and Antiquities of Ithaca*. Lond., 1807.

Comme il y a cinq ans, j'avais cherché un asile contre les grandes chaleurs dans la maison isolée du douanier, qui surveille les barques à leur passage d'une île à l'autre. Ce pauvre homme m'a presque sauté au cou : il voulait une seconde leçon sur la prosodie d'Homère, et, malgré ce long intervalle, nous avons failli reprendre notre exercice au vers où nous l'avions laissé ; puis, quoique estropié, mon disciple s'est obstiné à grimper avec moi jusqu'à cette acropole dont il est l'unique gardien. Le soir, un peu tard, nous nous quittions au pied du monticule, ayant l'un et l'autre perdu nos jambes et nos semelles ; et je prenais seul le chemin de Vathy où une barque m'a lentement conduit à la clarté des étoiles.

Là aussi, dans cette paisible maisonnette où l'on est si bien pour lire Homère en regardant le Nérite à travers les oliviers, j'ai retrouvé en arrivant mon ancien lit (un lit où l'on dort !), la table commune où l'on savait encore quelle fut ma place, et le cordial accueil des mêmes hôtes. Un voyageur qui revient à Ithaque leur paraissait mériter des égards extraordinaires, et, vraiment, à les voir faire, j'aurais eu le droit de me prendre pour un membre de la famille, fêté au retour, après une longue absence. La jeune Ithacienne a toujours son fin sourire, son fin regard, et de fort beaux cheveux noirs. Elle a rougi jusqu'au blanc des yeux en recevant un cadeau qui venait de Paris. J'aurais voulu qu'il fût quatre fois plus beau, tant je lui savais gré d'être non-seulement une des plus jolies personnes d'Ithaque, mais la seule qui ne m'ait point demandé

des nouvelles de la guerre et ennuyé de songes-creux politiques. Sauf elle seule, en vérité, tout le monde ici ne fait plus autre chose, et les femmes les plus inoffensives, les petites filles qui jouent à la poupée, les enfants qui bégayent passent les journées à discuter sur les menaces de la Russie, l'alliance de la France et de l'Angleterre et la prochaine délivrance de Sainte-Sophie.

Après une bonne nuit, un ciel gris m'a permis de retourner voir le port de Phorcys, le rivage où les Phéaciens déposèrent Ulysse endormi et l'aimable grotte des Nymphes où Minerve l'aida elle-même à enfermer ses trésors. Mais les dates impitoyables ne m'ont pas permis de le suivre sur la route difficile qui conduit à la demeure d'Eumée, au rocher du corbeau et à la fontaine Aréthuse; il faut bien que je me résigne et m'en tienne aux pariétaires que j'y avais cueillies à mon premier passage.

En revanche, plus heureux cette fois, j'ai trouvé de véritables chevaux, et le soleil et ma santé m'ont permis d'atteindre au nord de l'île où je savais d'avance retrouver le théâtre authentique de l'*Odyssée*. Quittant mes hôtes après la sieste, j'ai tourné lentement la baie qui mène au *nid de l'aigle*, puis le pied du Nérite. Bientôt, à travers des terrains en pente, et non loin des rives du canal de Samos, je traversais le joli village où quelques voyageurs se plaisent à retrouver les jardins du vieux Laërte. Sur ce sentier aux brusques détours, au milieu des cabanes éparses que cachent à moitié tantôt des arbres épais, tantôt des rochers abrupts, je

regrettais le peintre des détails familiers et des émotions intimes, ce pauvre Michel, dont la société m'a si souvent manqué depuis deux mois.

A la nuit tombante, j'entrais à Stavros, où je voulais, d'après tes conseils, passer la nuit. Les dernières lueurs du soleil s'éteignaient à l'horizon, lorsque mes yeux se reposèrent enfin sur le port dont Homère a parlé et les lieux où s'éleva jadis la petite ville d'Ulysse. Il me sembla que la clarté de la lune convenait mieux à ce premier aspect que l'éclat du jour. Dans ce silence et sous cette lumière discrète, l'imagination se laisse plus aisément tromper. Nourrie d'Homère depuis plusieurs mois, exaltée encore par la solitude, la mienne remontait sans peine jusqu'à ce crépuscule des premiers âges, et, sans qu'aucune forme plus précise, ni aucune voix d'aujourd'hui me rappelât à moi-même, je goûtais une joie ineffable à vivre pour quelques instants au milieu de ce monde éteint dont la poésie nous a laissé la vivante et immortelle image.

Si profonde que fût cette impression, j'avais besoin d'aller au delà, et de connaître la plaine dans tous ses détails. Ici les ruines sont peu de chose, mais la nature parle plus clairement qu'elles. Voilà, sans aucun doute, le port où s'embarqua Télémaque, l'îlot d'où les prétendants épièrent son retour, le versant qui couvrait la ville au pied du petit mont Néion. Ce débris d'une muraille grossière dominait la ville; de ce poste avancé, on surveillait la mer parfois menacée par les pirates; un peu plus bas, vers le port, le peuple tenait ses assemblées; la demeure d'Ulysse s'élevait là où

verdissent ces oliviers; cette chapelle marque la place du sanctuaire et du bois sacré d'Apollon. J'ai tourné la petite montagne au milieu des vergers par des sentiers creux que bordent et resserrent des haies épaisses où les myrtes et quelques clématites mêlent leurs fleurs blanches, récemment écloses, aux fleurs jaunes des genêts tardifs. Homère n'a point assez loué la fertilité de cette terre : j'y retrouve les oliviers, les figuiers, les poiriers, les vignes de toute espèce dont il a parlé; mais je n'ai jamais vu nulle part en aussi grand nombre le caroubier au feuillage vigoureux; et je ne me rappelais pas qu'il y eût dans le verger de Laërte les grenadiers dont la fleur s'ouvre, les citronniers et les orangers dont les fruits mûrissent dans les ravins où n'atteint pas le vent du nord.

Ces sentiers délicieux me conduisent à une source qui coule au pied d'un rocher, et je veux croire que c'est celle où les vingt femmes de Pénélope venaient chercher l'eau de chaque jour. De là, je monte à des ruines d'une antiquité vénérable, des marches, des niches votives et taillées dans le roc, des murs massifs au bord d'un précipice. Il y eut là un temple, peut-être consacré à Minerve; les chrétiens le dédièrent à saint Athanase, et Athanase veut dire *immortel*; la chapelle fut ruinée à son tour, et les habitants disent maintenant que c'était l'*école de l'immortel poëte*. La transition était ingénieuse et naïve tout à la fois. Elle n'a rien d'impie, car Homère a droit à ce culte surtout dans l'île obscure qui lui doit toute sa gloire: Et moi-même, qui ne crois pas plus à l'école d'Homère qu'au

tombeau de Virgile, Dieu me garde de leur refuser en passant l'hommage prescrit, et d'affaiblir en rien une tradition que le temps rendra respectable bien que ce ne fût qu'un mensonge d'enfant à l'origine.

Pour reconnaître, après le port de la ville, qui fait face à Céphalonie, ceux qui s'ouvrent, séparés l'un de l'autre par un promontoire, sur Leucade et l'Acarnanie, j'ai fait tout le tour de la plaine. Ce petit canton, qui verdoie partout, a vraiment une grâce charmante avec ses versants en pente douce qui conduisent de trois côtés aux rivages, et le triple horizon de montagnes qu'on découvre au delà des ports et de la mer.

Après la longue promenade de ce matin, revenu au gîte, dans une bonne maison dont le maître était absent, je passe le reste de la journée à corriger les chapitres que j'avais écrits sur Ithaque et à relire avec un plaisir singulier les scènes touchantes qui terminent l'*Odyssée*. Souvent, je me suis interrompu pour regarder cet horizon que je voudrais n'oublier jamais. C'est la plus belle journée de mes voyages. Parfois aussi mon domestique entr'ouvre la porte, et, lorsque je ne le chasse pas, il me remet les médailles qu'apportent de tous côtés les paysans. Je viens d'acheter pour la dixième fois la chouette d'Athènes, le cheval ailé de Corinthe, le lion et la colombe de Sicyone; malheureusement je désespère de trouver une seule pièce qui porte le profil d'Ulysse et les premières lettres du nom de son île. Je ne pourrai donc rapporter d'Ithaque que des fleurs séchées, une fougère de l'école d'Homère, un liseron et du lin, pour les pelouses de

ma mère. Le lin est très-commun ici, et il vient à merveille ; du lin d'Ithaque ! Est-ce que cela ne fait pas songer à la toile de Pénélope ?

Je disais, ma chère amie, que cette journée est la plus belle de mes voyages, c'est aussi la dernière. Tout à l'heure, une barque va m'emporter vers l'étoile du soir et la lune, qui se lèvera pleine et radieuse, sur la mer de Zante. De ce moment, je continuerai presque en droite ligne ma route vers la France. Il était temps ; car, bien que la joie d'être à Ithaque et de trouver ce que j'y cherchais, m'ait donné des forces sur lesquelles je ne comptais pas, je me sens las et ne rêve plus comme Ulysse, que la fumée du foyer domestique. Ce n'est, hélas ! que le foyer de ma mère. Mais quelle mère !

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A RÉMILLY.

Trieste, 7 juillet 1853.

Mon cher Adolphe,

Vous trouverez peut-être que cette lettre a été lente à venir : accusez-en le vent du nord qui nous a rendu très-difficile l'entrée de la mer Adriatique ; si bien qu'au lieu de toucher terre avant-hier, dans la journée, c'est à grand'peine si nous sommes arrivés dans le port hier soir au soleil couché, juste à temps pour obtenir le droit d'aller dormir entre quatre murs et dans un lit immobile. Nous avons, du reste, fort peu souffert, et la dernière journée de la traversée a été

A‾olphe, tout ce que me coûte le vent du nord. Si j'étais arrivé à l'heure réglementaire, le plus grand des hasards me faisait croiser Michel, arrivé de Venise le même jour, et qui a couché dans le même hôtel et au même étage que moi pas plus tard qu'avant-hier. Comme moi, il n'a pris que le temps de mettre ses affaires en ordre à la police et à la douane, puis il est parti pour Vienne. Y sera-t-il encore après-demain? Et pourrai-je, dans une ville où il y a tant d'hôtels, mettre la main sur lui? Je ne l'espère pas. Je lui en veux un peu de ne m'avoir plus écrit du tout, car c'est vraiment une fatalité que nous fassions ainsi la même route, et probablement seuls l'un et l'autre, à quelques heures de distance, au lieu de la faire paisiblement, face à face, nous qui avons depuis trois mois tant de choses à nous dire!

Il n'eût pas fallu moins que cette heureuse rencontre pour combler le vide profond qui sépare la Grèce de Rémilly. A Athènes, à Corfou, j'avais presque retrouvé la patrie! De quels égards on m'a comblé ces derniers jours encore! Cette île est vraiment hospitalière, et j'y laisse des amitiés dont je m'honorerai et que je regretterai toujours. Je ne songerai d'ailleurs jamais sans quelque reconnaissance aux lieux où j'ai pu, au sein de la paix la plus profonde, terminer un travail que je méditais depuis si longtemps et d'où dépend en partie mon avenir.

En vérité, maintenant que je puis déjà tourner mes regards en arrière, je serais tout à fait ingrat, si je regrettais les trois mois qui viennent de s'écouler. Malgré

quelques fatigues et une courte indisposition, me voici à Trieste un peu mieux portant que je n'étais à Marseille. J'ai éprouvé une joie bien vive à revoir les mers de la Grèce, et surtout Athènes. Mais cette année je ne rapporte pas seulement de mon court exil des impressions ineffaçables; j'ai pu, pour la première fois de ma vie, remplir presque complétement le programme que je m'étais tracé; et, outre les matériaux à peu près complets de trois mémoires, voici une thèse considérable[1], faite, je puis le dire, avec délices, au milieu des livres et en face de la nature, et dont chaque page me rappellera une des étapes de cet heureux voyage, puisqu'elle a été commencée à Athènes, finie à Corfou et que même un long chapitre est daté de cette pauvre île d'Ithaque.

Il me reste maintenant à traverser l'Allemagne, presque sans autre souci que celui d'aller vite. Après-demain matin je serai à Vienne. Là, je saurai enfin ce que vous êtes devenus, et je vous écrirai moi-même une nouvelle lettre.

---

A MONSIEUR AD. GANDAR, A RÉMILLY.

Munich, 19 juillet 1853.

Mon cher Adolphe,

Je fais mes étapes avec une exactitude militaire; tu vois que je cours à toute bride : en dix-huit jours, j'au-

1. Ces mots font allusion à un travail sur Homère qui, circonscrit et réduit, est devenu plus tard la thèse latine *Sur l'Ithaque d'Ulysse*.

rai fait près de huit cents lieues et visité ou entrevu quatre capitales. Aussi suis-je, de toutes manières, bien fatigué. En vérité, c'est à Munich, bien que j'y reste trois jours à peine, que j'aurai pour la première fois osé prendre quelques heures de repos. Sur les routes, j'avais les yeux sans cesse au large ouverts, parce que toutes celles que j'ai faites, surtout dans les vallées de la Save et de la Muhr, puis dans celles de la Moldau et de l'Elbe, en passant de Bohême en Saxe, sont magnifiques. Dans les villes, j'avais à peine le temps de manger et je n'ai littéralement pas eu celui de vous écrire. Il est heureux que cette course forcée touche à son terme. Elle m'épuisait; elle commençait aussi à m'attrister. Il est dommage de passer si vite quand on aurait tant de raisons pour s'arrêter. Et d'autre part chaque jour, chaque heure qui s'écoule me donne des remords; il est si tard, et j'ai si peu fait !

Dès Nuremberg, je me réjouissais d'échapper enfin à l'inconnu; on s'est arrêté deux heures; de grand matin, j'ai pu errer à mon aise dans les rues et sur les places encore désertes, et j'éprouvais un plaisir extrême à ne rien voir que je ne connusse et à retrouver partout mon chemin[1]. A Munich, ce fut mieux encore. Et cependant Munich n'est ni Corfou, ni Athènes; je n'y retrouve ni les mêmes souvenirs, ni autant de vieilles affections, ni surtout le ciel de la Grèce. On y étouffe, puis il y pleut. Trois heures passées entre deux convois dans l'admirable galerie de Dresde m'ont gâté la Pina-

1. Eugène Gandar avait fait un premier voyage en Allemagne au mois de septembre 1851.

cothèque. Si près d'Athènes, je n'ai plus aimé autant qu'à mon premier voyage ni les colonnades de Klenze, ni les paysages de Rottmann. Mais il reste bien des chefs-d'œuvre auxquels ne fait tort aucune comparaison. Puis, je sors sans guide et sans carte; et l'esprit libre, sans aucune inquiétude, je retourne simplement où je sais que sont les belles choses, et sans scrupule me contente pour tout le reste de mes souvenirs. Mes pauvres jambes et ma pauvre tête y trouvent également leur compte. On ne peut pas toujours déchiffrer et toujours courir. Il est plus doux et il est plus sain de revenir complaisamment sur ses pas pour achever d'apprendre par cœur les œuvres qu'on a déjà comprises et les lieux qu'on a déjà aimés. Il me semble qu'à Munich, comme à Athènes, comme à Corfou, je suis un peu chez moi, et non-seulement parce que j'ai déjà vu tout ce que je vois, mais parce que j'y ai trouvé la société qui me faisait défaut à Vienne, des relations qui suppléent à l'absence de M. Thouvenel[1], et me sont d'autant plus précieuses, que soit chez M. de Maurer, qui a fait partie du conseil de régence sous la minorité du roi Othon, soit chez M. Thiersch, qui sait par cœur les classiques et la guerre de l'indépendance, soit chez Henri Hess, celui des peintres de l'école bavaroise que je préfère, il n'est guère question que de la Grèce et de l'Italie, des pays et des études auxquels je suis le plus profondément attaché.

Si le hasard veut que tu fasses un jour quelque

1. M. Thouvenel était ministre plénipotentiaire à Munich en 1851.

traversée, mon cher Adolphe, tu sauras ce qu'on éprouve communément en pleine mer. Pendant les premières heures, on est ravi de ne plus voir que les flots et le ciel; on n'a jamais contemplé de spectacle si simple et si grandiose; puis cette simplicité lasse; la journée est monotone, éternelle; et les yeux avides cherchent à l'horizon quelque chose qui annonce la terre. Enfin on distingue des voiles. Après les navires, paraissent les oiseaux qui voltigent autour des mâts et cherchent à se poser sur les cordages. Alors le cœur tressaille involontairement, et, n'eût-on couru aucun danger, on est heureux de reconnaître à ces signes que la terre approche.

Depuis quelques semaines, j'étais aussi comme perdu loin des rivages; et, si pleines que fussent les journées, elles me semblaient longues; je soupirais après les côtes, après le port. Voici qu'enfin paraissent les voiles et les oiseaux qui les annoncent. Depuis Nuremberg, je parlais français; ce soir, au théâtre, c'est Roger qui chantait le *Prophète;* au premier entr'acte, j'ai couru à la poste, et j'y ai trouvé tout à la fois avec ta lettre et celle de ma mère, des lettres de mon père, de Grandidier, de Girard, de Mézières, de Michel. Que j'étais heureux de les lire toutes! et comme j'ai senti ce soir-là avec délices que la terre approchait, et que déjà Munich est le terme de mon voyage!

Michel est à Berlin, chez son oncle; il a été heureux en Italie, comme je l'étais en Grèce; il me dit toute la musique qu'il a entendue en traversant l'Allemagne. J'ai eu moins de bonheur, et, sauf une messe à la cha-

pelle impériale de Vienne et *Oberon*, je n'ai rencontré sur ma route aucune œuvre classique. Comme j'aurais donné la *Fille du Régiment* et le *Prophète* pour l'*Alceste* de Gluck, qu'on chantait ici la veille de mon arrivée, ou le *Mariage de Figaro*, qu'on donnait à Dresde le soir de mon départ ! Ah ! peu s'en est fallu que je ne donnasse cette journée à Mozart et à Raphaël.....

---

A MONSIEUR GUSTAVE DESJARDINS,

*Élève à l'École impériale des Chartes, Paris.*

Grenoble, 25 mars 1856.

Mon cher Desjardins[1],

Je regrette que des occupations multipliées, et quelques jours d'indisposition ne m'aient pas permis de vous répondre plus vite, et de vous dire toute la part que j'ai prise à vos chagrins. Il est trop vrai, mon ami : vous avez une jeunesse austère, et bien éprouvée. Laissez passer cette dernière crise, qui est cruelle. J'espère qu'elle a eu son temps.

Vous ne me dites rien de votre propre santé. Ces dernières épreuves ont-elles usé vos forces, ou vous en ont-elles donné? Dieu fait de ces grâces. Il vous en faut plus que jamais. Je n'aime pas à vous entendre parler avec ce découragement de vos études; elles sont arides, mais sont-elles aussi vaines que vous le dites? Il ne

1. Eugène Gandar avait été nommé professeur suppléant de littérature ancienne à la Faculté de Grenoble, au mois de novembre 1855.

faut pas que l'excessive assurance de ceux qui affirment et de ceux qui nient vous amène à douter qu'il y ait dans l'affirmation ou dans la négation quelque fond de vérité. Même dans ces sciences qui naissent et tâtonnent livrées à des conjectures sans fin, il y a quelque chose de solide où les bons esprits, tels que le vôtre, savent se prendre. Le tout est de ne point s'exagérer le prix de chaque affirmation, ni celui de la science elle-même. Sans doute, cette recherche des faits, qui va jusqu'aux moindres détails et se pose sur son chemin une foule de petits problèmes, souvent aussi stériles qu'insolubles, a peu d'intérêt comparée à la méditation des principes sur lesquels repose la science suprême, celle de la vie. Mais vous avouez vous-même qu'elle ne lui est pas complétement étrangère. Et cela suffit à rendre précieuse et respectable l'étude du passé, à laquelle vous êtes livré. D'ailleurs, mon cher Desjardins, quelle est la vie dont le labeur aride ne réclame pas la meilleure part? On a quelques instants pour vivre en soi-même, et le reste de la journée, hors de soi. Considérons, si vous le voulez, vos études d'archéologue et les miennes, comme un sacrifice fait aux nécessités d'une position sociale. Mais dites-moi si ceux qui vivent comme nous avec les parchemins et les livres ne sont pas encore ceux qui ont le moins de droit de se plaindre que leur existence soit divisée en deux parts et se consume en efforts inutiles?

De moi, j'ai peu à vous parler. Mon histoire d'Athènes en est au lendemain de Salamine. Je la conduirai cette année jusqu'à la mort de Périclès. Elle m'intéresse vi-

vement. Elle intéresse aussi trois ou quatre personnes sérieuses qui en suivent avec assiduité les développements. Joignez à cela une vingtaine d'auditeurs moins fidèles qui viennent et ne viennent pas, voilà tout ce que Grenoble compte d'Athéniens. Mais les Athéniens sont rares partout. Du reste, la ville est hospitalière et le pays charmant. Je vois les Alpes de mes fenêtres, une chaîne qui ressemble au Taygète.

Au revoir, mon ami, répondez-moi, et croyez à mon souvenir fidèle et tout affectueux.

---

A MONSIEUR ÉMILE MICHEL, A METZ.

Caen, 20 juin 1856[1].

Vous avez le droit, mon bon et cher Émile, de trouver que je pousse un peu bien loin la paresse ; mais vous devinez mes raisons. La vie que je mène ici est véritablement celle de Sisyphe ; pardonnez-moi ce souvenir plus que classique : j'ai le droit de faire même des citations mythologiques depuis que j'ai cessé d'enseigner le grec. Du vendredi au jeudi, je monte péniblement mon rocher du mieux et le plus haut que je

1. Après avoir, pendant trois mois seulement, enseigné la littérature ancienne à la Faculté de Grenoble, Eugène Gandar avait été appelé, au mois d'avril 1856, à Caen, pour y occuper la chaire de littérature étrangère nouvellement créée. Il commença dès ce moment et continua, jusqu'aux derniers temps de sa vie, à entretenir de ses travaux et de ses projets celui qui, après avoir été son ami, était devenu son beau-frère.

le puis; lorsque je descends de ma chaire, il retombe de ces hauteurs problématiques, et c'est à recommencer. N'imaginez pas que je me plaigne : mes nouvelles études ont un grand charme; je les poursuis avec plaisir, avec profit pour moi, et, si je ne me flatte, pour quelques autres encore; mais, en vérité, le pays où je m'aventure est trop vaste et j'y suis trop étranger. C'est ce qui me laisse peu de liberté d'esprit.

J'ai déjà fait six leçons sur Gœthe : dans les premières, j'ai fait connaître sa jeunesse d'après son livre *Vérité et Poésie*, dont j'ai porté, pour poser dès le principe mes réserves, un jugement assez sévère. J'ai étudié ensuite la part du moyen âge dans ses œuvres, et particulièrement son drame de *Gœtz* dont j'ai dit tout le mal et tout le bien surtout qu'on en peut dire. *Werther*, par lui-même, par l'influence qu'il a exercée, par le bruit qu'il a fait depuis trois ans, exigeait une étude approfondie; j'en ai examiné dans deux leçons distinctes les deux parties, dont la seconde, à mon gré, gâte la première. Je m'imagine, sur ce point, être sorti des ornières battues de la critique, et avoir dit quelques bonnes choses assez neuves et assez nettes : c'est ce que j'ai fait de mieux depuis mon entrée dans l'enseignement public. En ce moment-là, j'ai cru sentir ce que c'était que l'éloquence. Vous voyez que je vous parle avec toute la sincérité que votre bonne amitié réclame. Puis j'ai détaché de cet indigeste *Wilhelm Meister* deux silhouettes, celle du héros, que je n'ai pas flattée, et celle de Mignon, dont j'ai poussé l'analyse jusqu'au vif : c'est une étude bien curieuse.

Hier, j'ai suivi Gœthe en Italie, et montré la transformation qui se fit en lui sous l'influence du soleil du Midi et de l'art classique. Pour que vous me suiviez facilement jusqu'au bout, je me propose de consacrer les quatre leçons qui me restent à étudier avec *Iphigénie* l'influence littéraire et morale de l'antiquité sur le génie de Gœthe, ce grand artiste si païen par plus d'un côté; puis, *Hermann et Dorothée*, le plus sain de ses chefs-d'œuvre; puis, le premier *Faust*, qui résume et couronne sa seconde manière en poésie; enfin, je conclurai, bien que je ne puisse finir, parce qu'il faut toujours conclure. Voilà, en quelques mots, la carrière que j'aurai parcourue cet été. Elle aura été assez vaste, si je l'ai convenablement remplie.

Non, je ne ferai pas, comme votre chère Marie le conseille, dresser une chaire à l'hôtel de ville, ni dans la salle où l'instituteur gronde les petits garçons, ni même dans celle où l'on vous mariait, par ce beau jour de soleil, il y a déjà plus d'une année. Ce bon mois de septembre est un mois de repos et d'oubli. Je ne *prêcherai* plus, mais nous causerons; et vraiment, lorsque vous m'aurez montré dans l'atelier votre ouvrage de l'année, j'aime à penser, mon cher Émile, que j'aurai aussi quelque chose à vous dire du mien. J'aurais voulu écrire pour vous ma leçon sur Werther; Claire rendra témoignage à ma bonne intention; mais si le temps me manque pour prendre ma plume, c'est de tout mon cœur que je vous offrirai dans ces longs entretiens, qui sont mon espoir et le vôtre, ce que j'aurai lu, pensé et dit de plus vrai et de meilleur.

Un mot encore sur ce sujet. Ne prenez pas à la lettre ce que mon excellent père pourra vous dire de ce qu'il appelle *mon succès*. Rabattez-en beaucoup. La vérité est que j'ai trouvé ici une centaine d'auditeurs, dont un certain nombre sont intelligents, fidèles, sympathiques surtout. Je sens autour de moi assez d'estime et de bienveillance pour continuer ma route avec courage, avec plaisir; nous en sommes heureux, Claire et moi; mais il n'y a rien là d'éclatant ni surtout rien qui tienne du prodige. Maintenant, j'ai bien hâte de vous répéter combien notre pensée se tourne souvent vers notre Lorraine..... Vous avez été bien laconique au sujet de vos travaux et de vos projets. Marie dit que vous entrez *en fenaison*. Bon courage! Il nous tarde de voir *vos foins au soleil*. Une autre année, lorsque nous aurons un petit atelier à vous offrir, j'espère bien que vous reviendrez peindre auprès de nous un ciel de Normandie, et, à quelques pas d'ici, la mer qui vous a rendu si heureux à Beuzeval. Les horizons de Caen sont monotones : quelle chute en arrivant de Grenoble! Eh bien! je vous l'avouerai; je ne sais encore si je vous aurais beaucoup pressé de venir jusqu'en Dauphiné, pays admirable pour la promenade et de moins de ressource peut-être pour la peinture. Vous savez si j'aime le ciel de l'Italie et de la Grèce! Pourtant je crois que Dieu ne nous a pas trop mal partagés : quelle vie et quelle couleur dans ce ciel trop souvent gris et voilé! Les couchers du soleil sont une de mes consolations, sous ce climat maussade et perfide. J'ai vu bien des fois déjà, derrière les nuages transparents que

la mer nous envoie, des coins de bleu et de gris que je rêvais au bout de votre pinceau. Quant aux points de vue, nous aurons la sagesse d'attendre, avant de juger la Normandie, que nous la connaissions davantage. La route de Caen et ses environs immédiats sont plus que médiocres. Claire a toutes les peines du monde à voir en beau son nouveau pays. Il faudra que vous m'aidiez à le lui faire aimer. Vous le pouvez, en l'y venant voir et en le peignant sous ses yeux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

A MONSIEUR ÉMILE MICHEL, A METZ.

Caen, 31 décembre 1856.

..... Je suis heureux que mon discours vous ait plu[1]. J'ai fait depuis huit leçons, et j'en ferai encore vingt. Six avant de quitter ce grand sujet. Vous estimerez mes auditeurs, quand vous saurez qu'ils restent fidèles à Dante aussi bien qu'à moi. Votre *Divine Comédie* est presque coupée. J'y laisse bien fidèlement dans les feuillets les fleurs séchées, cueillies sans doute au printemps à Rome. Elles ont un vague parfum de souvenir; souvenir mêlé de regrets, cela va sans dire. Quel dommage que ni vous ni moi nous n'ayons lu ce livre, là où vous avez cueilli ces fleurs! Lire Dante à Florence comme j'ai lu Homère en Grèce, tel serait

1. Dante, leçon d'ouverture du Cours de littérature étrangère à Caen, prononcée le 20 novemdre 1856.

aujourd'hui mon rêve. Quel commentaire que les peintures et les sculptures primitives, et tous ces monuments du treizième siècle qui sont encore debout par toute la Toscane ! Mais j'ai beau tourner mes yeux vers le soleil; c'est dans les brumes de Caen que je lis Dante, et sans autre espoir que celui d'aller lire Shakspeare dans les brumes de Londres. Il faut se faire une raison...

---

A MADAME E. GANDAR, A RÉMILLY.

Londres, 29 août 1857, deux heures.

En vérité, chère amie, je n'ai pas le droit de faire le brave, même pour te tromper. Au contraire, j'ai senti dès le premier jour que j'étais faible au dernier point. Sur la route j'ouvrais de grands yeux pour tout voir, me disant qu'un jour, sans aucun doute, je serais satisfait d'avoir vu ; mais sur le moment même, il me semble que je n'éprouvais aucun plaisir. Comme ces dernières années et la douce habitude de vivre en paix à tes côtés m'ont changé vite. Qu'ai-je fait de cette ardente curiosité, de cette fièvre de mouvement qui m'auraient emporté naguère sur tous les chemins et sur toutes les mers? Ce mois à passer sans toi, près de toi encore, puisque nos lettres se croisent trois fois dans une semaine, ce mois me semble un siècle. Il m'est arrivé même de chercher quelque bonne ou mauvaise raison, quelque prétexte honorable ou spécieux, pour restreindre mon voyage et revenir avant

le temps fixé. Et j'ai besoin, pour écarter cette tentation, de me répéter souvent en un jour que je suis bien où je dois être, et que j'avais absolument besoin de faire ce que je vais faire.

Il a fait très-beau jusque hier soir; trop beau même, car le soleil brûlait les rues. J'ai profité de ce soleil pour voir les horizons. Depuis deux jours le ciel s'est voilé, hier il a un peu plu; ce changement de temps m'a soulagé. Maintenant que j'ai bien vu les rues et les jardins, que m'importent la brume et les nuages! Ai-je besoin du soleil pour continuer mon travail? Londres, sous le soleil, est-ce Londres?

J'ai eu depuis ma dernière lettre deux belles et bonnes journées : celles que j'ai passées au musée des Antiquités, dans les salles consacrées aux sculptures d'Athènes. Là encore, il en faut convenir, quelques rayons de ce soleil inaccoutumé n'étaient pas de trop. Ce musée britannique renferme une foule de choses curieuses; mais je n'ai encore donné qu'un rapide coup d'œil à tout le reste. Ninive et l'Égypte, les oiseaux et les pierres auront ou n'auront pas leur tour; je suis jusqu'à présent et je devais être tout entier aux débris du Parthénon. C'est une grande joie, tu le comprends, pour un admirateur passionné de l'art grec, qui a vécu à Athènes, de retrouver, n'importe où, la moitié, les trois quarts de ce que le monde a gardé des œuvres de Phidias. Ne fût-ce que pour voir cela, il faudrait faire le voyage d'Angleterre. J'ai déjà examiné deux fois avec un soin religieux tous ces fragments : métopes, frises, statues des frontons, je ne sais quelle

partie mérite le plus d'admiration, ni ce qui m'a le plus charmé, de ce que je connaissais déjà par les moulages et les dessins, ou de ce que j'avais sous les yeux pour la première fois. Il me tarde, ma chère amie, qu'on ouvre enfin à Paris les salles où seront réunis tous les moulages, pour te les expliquer aussi. La frise, quoique incomplète, présente encore une sorte d'ensemble; et lorsqu'on suit des deux côtés du temple le long cortége des cavaliers et des jeunes filles qui portent ou conduisent les offrandes consacrées jusqu'aux tables où sont assis les douze dieux, l'imagination supplée aisément aux lacunes que les ravages du temps ont laissées malheureusement partout. Quel art divin! quelle heureuse simplicité dans la conception, dans la disposition de l'ensemble, dans l'exactitude des moindres détails! Dans quelle discrète mesure, sans effort et sans parti pris, l'heureux génie de la Grèce rapproche la réalité de l'idéal! Comme tout cela est vrai, naturel, presque familier, et tout à la fois noble, religieux, sublime! Le reste te plairait moins que la frise, au premier aspect. Les sujets, c'est-à-dire le combat des Centaures et des Lapithes, la naissance de Minerve, la dispute de Minerve et de Neptune, offrent, il faut bien le dire, moins d'intérêt, peut-être moins de ressources, que cette admirable procession des Panathénées. Et puis, quelles dégradations! De chaque fronton, c'est précisément le milieu qui manque; c'est-à-dire qu'il ne nous reste que les détails secondaires de la composition. Les principaux personnages de la scène, les statues dont le maître n'avait

certainement confié l'exécution à aucun de ses élèves; toute cette partie d'une œuvre qui était le chef-d'œuvre de la sculpture a disparu. Ah! comme on le regrette, lorsqu'on a pris le temps d'étudier ces beaux corps à demi couchés de l'*Ilissus* et de *Thésée*, le fleuve et le héros d'Athènes; et ces divinités, si vivantes, si belles, si chastes, sous les plis élégants de leurs tuniques, et où l'érudition a cru reconnaître d'un côté *Proserpine*, tendrement appuyée sur *Cérès*, sa mère; et de l'autre, les *trois Parques*, serrées l'une contre l'autre, comme trois sœurs! — J'ai lu *Hamlet*, entre ces deux visites aux sculptures grecques; et je regrette de l'avoir fait. Phidias fait tort à Shakspeare. De ces hauteurs sereines où ne descend-on pas, entraîné par ce génie si hardi, si puissant, mais si inégal et si étrange? J'ai eu peine à retrouver le point de vue pour bien comprendre la folie d'Hamlet, et cette lutte singulière qui s'engage sur les restes inanimés d'Ophélie, entre son amant et son frère.....

---

A MADAME E. GANDAR, A RÉMILLY.

Londres, 5 septembre 1857.

Tu me demandes, chère amie, ce que c'est qu'Hampton-Court : c'est une résidence royale abandonnée, dont on livre les jardins et les galeries au peuple de Londres, non-seulement tous les jours de la semaine, mais, par une exception peut-être unique en ce pays

de rigorisme, les dimanches et les jours de fête. On y va comme à Versailles et à Saint-Germain, par un chemin de fer qui remonte la Tamise. A peine est-on sorti de Londres, qu'on se trouve en pleine campagne. Ce n'est point comme dans la banlieue de Paris, si gracieuse, mais toute semée de petits murs et de petites maisons blanches: voici les champs et les prés, des prés solitaires, bordés de chênes et d'ormes, où les vaches paissent en liberté. La Tamise, qui est un golfe, un bras de mer, jusqu'au pont de Londres, au-dessus de Londres n'est pas même un fleuve. Du moment qu'elle n'a plus les vaisseaux à conduire jusqu'à ce marché, qui est le marché du monde, elle n'est plus qu'une aimable petite rivière, dont les eaux vertes coulent paisiblement à l'ombre des saules de la rive. On a retrouvé le paysage et presque la pastorale.

Le palais n'a rien de beau, ni même de curieux. Les jardins sont les seuls jardins d'Angleterre qui soient dessinés selon l'ancienne mode française. On y trouve de beaux grands arbres, de l'eau, des fleurs. La galerie de tableaux, un peu comme celle de Versailles, est fort mêlée. Les renseignements historiques y abondent; mais les chefs-d'œuvre y sont excessivement rares. Otez trente ou quarante tableaux, le reste est bon pour décorer les salles à manger des bourgeois de la Cité. Je cherchais des Holbein très-vantés : ils sont partis pour l'exposition de Manchester. Mais on se consolerait de tout avec les célèbres dessins de Raphaël. Ce sont des cartons, des dessins *en couleur*, envoyés par Raphaël à Bruges pour servir de modèles

à de riches tapisseries de Flandre. C'est dire que ces dessins ont dû être faits vite et à grands traits. Mais on n'en juge que mieux le génie et le style de Raphaël, d'autant plus que ces magnifiques compositions appartiennent à la dernière année de ce peintre divin, mort dans toute la force de l'âge et dans toute la maturité de son incomparable talent. Elles sont inégales et surtout très-diverses. Là, c'est Raphaël, pur et suave, comme ses tableaux le font connaître ; ici le souvenir de Michel-Ange se fait sentir, et le peintre gracieux cherche les mouvements hardis et l'énergie des formes; ailleurs même, ce n'est pas sans quelque surprise qu'on voit l'idéal Sanzio descendre à la vulgarité des types, et rencontrer dans certains détails, par exemple des personnages d'estropiés et des mendiants, la familiarité saisissante, un peu grossière, de l'École flamande. On croirait qu'il se préoccupe de plaire à ces Flamands, auxquels il envoyait son œuvre, et dont il connaissait le goût par quelques-uns de ses élèves. Il faut prendre son parti de la couleur, qui n'a jamais été fine, et que des restaurations maladroites ont rendue pire. Mais quelles compositions et quel sentiment ! Je t'ai bien regrettée devant le *saint Paul prêchant à Athènes* et devant la *Pêche miraculeuse*. Saint Paul parle : comme on l'écoute ! les simples, gagnés par les premières paroles ; les sages, émus en dépit de leur raison, tous recueillis et immobiles. C'est ainsi qu'on écoute le saint Bruno de Lesueur. Mais le dessin de Raphaël est plus accentué ; il ne sent peut-être pas plus profondément ; il est plus maître de ses moyens d'expression : tout ce

qu'il a dans le cœur, il sait le dire. Je ne crois pas que Raphaël ait jamais conçu, même pour les chambres du Vatican, rien d'aussi élevé et d'aussi simple que la *Pêche miraculeuse*. Le paysage même, à peine indiqué, est d'une impression saisissante ; le lac est vaste, l'horizon sans fin, la rive nue, déserte et désolée. Au premier plan (s'attendait-on à trouver chez Raphaël cette idée tout à la fois familière et spirituelle ?) des oiseaux aux longues pattes, au long cou, au long bec ; des pêcheurs aussi, pêcheurs malheureux et affamés, semblent accuser la destinée. Dans le lac, plus un poisson, ni pour les oiseaux, ni pour les hommes. Cependant, Jésus a dit à Pierre et à Jacques de jeter leurs filets. Il est assis à la tête de la barque, tout à fait à la gauche et au bord du tableau, vu de profil : l'expression de son visage est douce et grave ; aucune passion humaine n'y respire ; l'incrédulité des pêcheurs ne l'a pas ému ; il ne triomphe pas de leur retour. Cependant les poissons remplissent la barque. Pierre s'est jeté aux pieds du fils de Dieu ; derrière lui, Jacques se penche, également pénétré de reconnaissance, de crainte et de vénération ; et Jésus, qui peut lire dans leur attitude et sur leur visage, comme au fond de leur cœur, combien leur humilité est sincère et combien leur foi est profonde, semble répondre à Pierre : « Lève-toi, Pierre ; c'est ainsi qu'en mon nom désormais tu pêcheras les hommes. » La barque du Christ et ces trois figures de profil occupent la moitié de la scène. Cette barque est suivie d'une autre barque, disposée également en travers du tableau, de sorte

que toutes les figures se succèdent sur une seule ligne et dans le même plan. Toute la variété est dans les attitudes. Jean et André jettent à leur tour leur filet; ils le font avec la vivacité de la jeunesse et un désir ardent d'être heureux comme les autres, de faire comme eux l'épreuve de la parole de Jésus. Mais Jean sait bien que l'épreuve réussira; et penché vers le lac, tandis qu'il donne à son action toutes les forces de son corps, déjà son regard s'est détourné: c'est Jésus qu'il voit, et son cœur a suivi son regard. Il est impossible d'imaginer des mouvements plus naturels et en même temps plus nobles que ceux des deux jeunes apôtres, et une plus belle figure que celle de Zébédé, assis comme le Christ et immobile au gouvernail. L'impression du miracle, qui passe d'une barque à l'autre, n'est pas encore venue jusqu'à lui; mais elle le trouvera préparé ainsi que les autres; on le sent au calme de son attitude et à la sérénité de son mâle visage.

Après une magnifique journée, nous avons joui d'une soirée délicieuse. Je dis joui, je jouissais seul. P..., qui m'accompagnait, semblait avoir une sorte de fièvre. Il ne tenait pas en place. Pourquoi rester ici? pourquoi aller là? De l'eau, des arbres, un rayon de soleil, cela se voit d'un coup d'œil et cela se voit partout. Nous étions assis au bord d'un bassin limpide: le ciel s'y réfléchissait, éclairé par les derniers feux du jour; des cerfs familiers y venaient boire à quelques pas de nous; un bruyant essaim de corbeaux venait s'abattre dans les arbres séculaires, les croassements rompaient seuls le silence mystérieux du crépuscule.

« Qu'avez-vous, lui disais-je ? et que cherchez-vous ? Pourquoi votre esprit ne se repose-t-il pas un instant au milieu de cette paix de la nature ? » Mais son imagination ne saurait goûter de pareils spectacles. Elle ne connaît point le repos. Elle dévore le temps et l'espace. « Le monde, comme il le dit ingénument, n'est pas trop grand pour lui. »

Tu t'amuserais bien à voir tous les enfants qu'on mène et traîne aux promenades. Rions des Anglaises en voyage tant qu'il nous plaira, de leurs modes et même de leur tournure. Lorsqu'on voit les enfants de Londres à Hyde-Park et à Saint-James, il faut bien reconnaître que la race anglaise est particulièrement belle. J'ai vu des *babies* délicieux : quelles joues roses et quel regard vivant ! Ils perdent à grandir; l'éducation leur donnera l'esprit et les usages de leur disgracieux pays. Mais je t'assure qu'ils étaient nés aimables. Et c'est en Angleterre qu'on serait tenté de dire avec Rousseau que tout est bien, sortant des mains de la nature, mais se gâte entre les mains des hommes.

Mais laissons Londres, chère amie, pour dire quelques mots de Rémilly.....

---

## A MADAME E. GANDAR, A RÉMILLY.

**Londres, 9 septembre 1857.**

Il faut absolument que tu me pardonnes, chère amie, si je ne t'écris pas longuement aujourd'hui. Mais, en

vérité, je suis si occupé que je ne le puis pas. C'est demain que les galeries de peintures seront fermées pour six semaines. Et qu'est-ce que cela? Voici bien une autre affaire. Au moment où j'allais désespérer, un petit théâtre de Londres se ravise et annonce une comédie de Shakspeare : *Much ado about nothing* [1]. Je n'aurais garde de laisser échapper cette bonne fortune. Or, pour comprendre quelque chose à la pièce, il est indispensable que je l'aie lue et relue d'avance.

Ces jours passés, j'ai vu l'abbaye de Westminster, la Tour de Londres et la cathédrale de Saint-Paul, trois des gloires de l'Angleterre.

J'attendrai, pour te parler de Westminster, que je l'aie vu avec toute l'attention que mérite ce monument, l'un des plus curieux qui soient au monde, à plus d'un titre, et celui dont nos voisins ont le plus de droit d'être fiers. La Tour de Londres n'est pas une tour; c'est un amas confus de lourdes constructions en briques, d'un aspect tout à fait misérable. On y voit deux collections uniques en leur genre : les diamants de la Couronne et un musée d'armures. Le simple coup d'œil de ces armures de fer rangées en ligne de bataille a quelque chose de pittoresque; et on ne peut lire sans intérêt le nom des rois et des grands seigneurs qui les ont portées. Mais le plaisir qu'on éprouve à parcourir de semblables collections s'émousse vite par la monotonie, à moins que l'on ne soit un peu plus antiquaire que je ne le suis. Les An-

1. Bien des affaires pour rien.

glais sont aussi fiers de la Tour que de l'Abbaye; ils ont tort. Les souvenirs que la Tour rappelle n'ont rien de glorieux pour la nation. Que d'innocents ont gémi dans ces prisons d'État! Que de têtes illustres sont tombées sous cette hache encore teinte de sang! Les ombres qui peuplent ces lieux hideux, sont les ombres des victimes de Richard III, de Henri VIII et d'Élisabeth. Mais le patriotisme anglais a d'adorables naïvetés. Leur justice est pleine d'indulgence pour les héros, quels qu'ils soient, de leur histoire. Henri VIII n'est plus un tyran, et Richard III lui-même cesse d'être un monstre : ce sont des Anglais.

Saint-Paul est véritablement immense et rappelle, d'une manière quelquefois heureuse, Saint-Pierre de Rome. Mais que j'aime mieux Westminster! C'est à peu près comme si l'on comparait notre Panthéon à Notre-Dame de Paris. Tu sais que je suis un partisan de la Renaissance, presque en toutes choses. Même en architecture, elle a produit des chefs-d'œuvre en foule. Mais c'est particulièrement lorsqu'elle cherche l'harmonie et la grâce, non la grandeur. Saint Paul est immense; il n'est pas grand. Après avoir parcouru la nef, le chœur, les caveaux, où est enseveli Nelson, j'ai monté bravement quelque six cents marches pour atteindre aux galeries extérieures. C'est de là que j'ai regardé Londres à mon aise. Elle ne gagne rien à être vue ainsi : des édifices en briques noircies, des toits rougeâtres ou gris, une ville de fumée sous un ciel de brume; un coup d'œil à donner le mal du pays. Mais quel mouvement de toutes parts, dans les rues et sur

la Tamise! Trois millions d'hommes enfermés pêle-mêle dans une enceinte de six lieues, et s'agitant comme les fourmis dans la fourmilière. Quel spectacle de voir à ses pieds, de cette hauteur, toutes ces petites maisons, tous ces petits vaisseaux, et ces petites voitures lancées à toute vitesse, et ces petits hommes affairés qui vont et viennent dans tous les sens! La comédie humaine en raccourci!...

---

A MADAME E. GANDAR, A RÉMILLY.

Londres, dimanche soir, 13 septembre 1857.

Ainsi que je te l'écrivais hier, ma chère amie, j'ai fait cette semaine mes adieux aux galeries de peintures, qui sont fermées pour six semaines. Je ne te dirai rien de la galerie des peintres anglais, collection bizarre, où il est difficile que les yeux se reposent et que la pensée s'arrête sur quelque chose. Peut-être y a-t-il, au milieu de ce désordre, quelques promesses et les commencements d'une école nouvelle. Mais, sauf une comédie du fantasque Hogarth, un ou deux portraits de l'élégant Lawrence, et des chiens de Landseer, le passé et le présent ont grand besoin d'appeler l'avenir à leur aide. La galerie des écoles étrangères est encore toute récente : elle n'existe que depuis trente-trois ans, et elle ne compte pas trois cents tableaux. Le hasard seul ayant présidé à sa formation, il ne faut point être surpris de rencontrer sur

le catalogue de grandes lacunes et d'étranges mystifications. Il n'y faut pas non plus chercher, comme dans des galeries plus anciennes, une histoire presque complète de la peinture. Mais on y trouve déjà beaucoup d'excellents ouvrages, et dans le nombre une vingtaine de trésors uniques.

Plusieurs grands maîtres, les Léonard, les Raphaël, les André del Sarte, Véronèse même, ne figurent pour ainsi dire que pour mémoire. Une trentaine de tableaux du Titien, de Rubens, de Rembrandt, si remarquables et si précieux qu'ils puissent être, n'ajoutent rien à l'idée que l'on s'est faite de ces talents originaux. Par une rencontre plus étrange, des peintres, dont les Anglais ont pour ainsi dire accaparé les ouvrages, sont absents de la galerie nationale. Presque rien de Van Dyck, d'Holbein pas un portrait. Il y a dix toiles de notre Poussin; mais les scènes historiques sont tout à fait médiocres, et ce maître austère n'a rien là d'excellent que des *Bacchanales*, réminiscences très-hardies de la sculpture antique.

J'ai vu, dans la part des vieux maîtres, des œuvres bien intéressantes : par exemple, un petit tableau de Van Eyck, le peintre de Bruges : ce sont deux personnages dans un intérieur, probablement mari et femme; et, si je ne me trompe point, la femme du peintre et le peintre lui-même; portraits d'une adorable naïveté. Des visages ingénus, placides. Ni expression, ni mouvement. De la vie pourtant. La vie, prise sur le fait avec les moindres détails de la réalité, tous les signes de la personne, toutes les particularités de

la toilette. La femme est grosse. Dans la pièce, des patins pour la maison, des patins plus grossiers pour la boue des rues de Bruges, des pommes, un petit chien, et, ce qui vaut mieux que tout cela, un miroir au mur, qui reproduit en miniature toute la scène. Il y a une harmonie singulière entre les caractères de cette peinture et la physionomie des personnages. Candeur et patience ; l'une et l'autre poussées au point qu'elles tiendront presque lieu de génie : tel est Van Eyck, et telle sera, pour une bonne partie, l'école dont il est le chef. De Francia, l'orfévre de Bologne, une *Vierge glorieuse* et un *Christ* mis au tombeau, dans la manière un peu sèche, un peu froide, mais recueillie, de ce digne rival de Pérugin. Du Pérugin lui-même, une *Vierge* aussi; idée et peinture charmantes. C'est un ange qui tient l'enfant sur ses genoux, et Marie l'adore.

C'est notre Claude qui partage avec Corrége et Murillo les honneurs du musée de Londres. Émile te dira ce que c'est que le *Moulin :* il l'a vu à Rome. Les Anglais en ont le double, et un admirable pendant : la *Reine de Saba.* Ce sont les deux plus grandes toiles de Claude, et, assurément, deux des plus parfaites. D'un côté, la plaine, ses eaux tranquilles, ses horizons fermés, une lumière limpide, mais sans éclat, je ne sais quel parfum de paix profonde et de recueillement; de l'autre, les colonnades splendides, la mer sans limites, les rayons du soleil levant qui s'y reflète, des navires qui vont mettre à la voile : la nature dans toute sa gloire, avec le sentiment de l'humanité. —

Ah! pourquoi manque-t-il à ces paysages, au lieu de ces petits bonshommes qui portent des noms, mais qui n'ont pas de sens, les émotions de la vie humaine? Pourquoi Claude ne sait-il jamais, comme Poussin l'a su quelquefois, unir le pathétique au pittoresque? Mais ne soyons pas injustes pour le peintre du soleil et de la lumière. Incomplet, mais incomparable. C'est ce que n'a pas compris, à ce qu'il paraît, un paysagiste anglais, Turner, imitateur quelquefois heureux du maître qui a légué à la galerie son tableau de prédilection, à la condition qu'il serait placé entre le *Moulin* et la *Reine de Saba*. Les Anglais comparent leur Claude au nôtre. Hélas! il n'y a qu'un Claude.

Les tableaux du Corrége sont rares; la galerie de Londres en possède six. Je ne les aime pas tous; le plus célèbre, par exemple, un *Ecce Homo*, me touche peu. Je préférerais de beaucoup, pour ma part, une toute petite *Sainte Famille*, qui, dans ses dimensions restreintes, n'en est pas moins une des merveilles de cette collection. Mais qui pourrait exprimer les mérites d'un tableau du Corrége, la suavité, la grâce? Il est facile de les sentir : comment les rendre? L'œuvre principale est une peinture mythologique : *Vénus*, debout et nue, belle, mais moins belle peut-être que notre Antiope; *Mercure*, ravissant jeune homme, le plus beau des dieux de l'Olympe, apprenant à lire à un petit enfant bouffi, mais ailé et malin, qui est l'Amour. Modelé, couleur, expression : tout est parfait.

Je finis par Murillo : *la Trinité*, c'est-à-dire dans les nuages la Colombe et le Père, entourés d'anges;

au-dessous d'eux et debout sur une colonne brisée, le Fils, l'Enfant-Dieu, entre sa mère et Joseph. Pour le dessin et la couleur, pour tous les mérites extérieurs de la forme, ce chef-d'œuvre ne le cède à aucun autre. Par la pensée, par le sentiment, par l'expression, comment lui comparer un paysage, fût-il de Claude, une scène anacréontique, fût-elle du Corrége, ou une bacchanale de Titien et de Poussin? Il faut voir ce Jésus et cette Marie, l'adoration muette de la mère, l'expression mystérieuse, ineffable de l'enfant : c'est un enfant, et c'est un Dieu; il sait qu'il est venu du ciel sur la terre; il sait pourquoi il y est venu; on devine sur son front, on lit dans son regard son infinie miséricorde et le pressentiment du sacrifice. Peinture divine elle-même qui charme les yeux, qui saisit l'âme et qui l'élève. Je t'amènerai à Londres, chère amie, ne fût-ce que pour voir ce Murillo, les Panathénées de Phidias et les cartons de Raphaël.

Mardi, 15.

Ces deux mots seulement : J'ai entendu deux pièces de Shakspeare : *Much ado about nothing*, et *Hamlet*. Ah ! que c'est là tout autre chose qu'un bas-relief de Phidias et une peinture de Murillo ! A bientôt, j'embrasse les nôtres. Fait-il beau chez vous? Depuis quelques jours, il ne fait bon qu'à la Bibliothèque. Adieu.

---

A MADAME E. GANDAR, A RÉMILLY.

Londres, mardi soir, 15 septembre 1857.

Chère amie,

J'étais tout triste ce matin de ne pouvoir achever ma lettre : dimanche soir, je me trouvais si las d'avoir couru, que la plume m'est tombée des mains; hier, Hamlet m'a pris toute ma journée, et ce matin, il fallait vite profiter de quelques heures sans pluie pour aller visiter Windsor. Voici qu'enfin je suis de loisir; je me hâte de reprendre notre entretien. Que ma pensée du moins soit avec toi.

Tu as vu que la semaine dernière avait été pour moi une semaine fort occupée. Je passais l'après-dînée à la Galerie de peinture ou à la Bibliothèque. Le matin, j'étudiais la pièce que j'espérais voir jouer le soir. Il y avait trois semaines que j'attendais avec impatience la représentation de quelque ouvrage de Shakspeare. Les affiches annonçaient la *Traviata*, *Don Giovanni*, ou les vaudevilles du moment, opéra ou farce : pas un brin de poésie. Enfin, le théâtre d'Hay-Market, sorte de moyen terme entre la Comédie française et le Gymnase, s'est décidé à reprendre *Much ado about nothing*, *Bien des affaires pour rien*. Le livre en main j'ai pu suivre. C'était une excellente leçon pour mon oreille. Profit et plaisir : car la comédie était convenablement jouée, et elle est charmante. J'en dirai quelque chose l'hiver prochain. Ce qui m'a rendu plus fier, c'est que

j'ai écouté sans aucun ennui la pièce suivante, une pièce nouvelle dont je ne savais pas d'avance le premier mot. Je comprenais peu, mais je comprenais assez pour deviner le reste, et il m'a semblé que je ne riais pas plus mal à propos que les autres. Samedi, je suis retourné entendre le même spectacle, et j'avais moins besoin de mon livre. Décidément, je connais bien *Much ado about nothing* et je pourrai vous réciter les *Victimes*, un vaudeville assez joli, dont l'idée principale ressemble beaucoup à celle de *Gabrielle.*

Mais hier, c'était bien une autre affaire : *Hamlet*, chère amie! *Hamlet*, l'objet de mes préoccupations, et de tous les drames de Shakspeare celui dont j'aurais mis le nom sur l'affiche si j'avais eu l'affiche à faire; *Hamlet*, joué dans un faubourg, par un acteur de talent, dans un théâtre populaire. Singulier théâtre : mal construit, enfumé, sali; quelle salle! mais surtout quel public! Au parterre, un pêle-mêle de femmes en chapeaux et d'hommes en casquettes; bien mieux, le chapeau sur la tête et l'habit bas, les deux manches de la chemise remontées jusqu'au coude. Et des cris! comme dans les amphithéâtres antiques, où l'on ne distinguait pas toujours les clameurs de la populace du rugissement des bêtes. Du parterre à la galerie supérieure, les lazzis se croisaient dans l'air, accueillis souvent par des huées et des sifflets. Aux loges, entre deux feux, quelques pauvres dames se cachaient derrière leur rideau. Il faut des rideaux aux loges! — Enfin, voici l'heure, et l'orchestre commence, un orchestre de onze musiciens, neuf de trop. Je n'aurais voulu là

qu'un violon et une clarinette, comme à nos fêtes de village. Du reste, on ne les entendait pas trop : car les cris et les sifflets allaient toujours. Il fallait l'apparition de l'ombre pour commander le silence. On écoutait l'ombre et Hamlet. Le reste à peine. « Levez le rideau! » s'écriaient une centaine de voix. « Parlez plus haut! » reprenaient les autres. Et lorsque la touchante Ophélie paraissait à son tour, les gamins de la galerie, pour accompagner ses paroles, cassaient des noix à belles dents. Toute une volière d'écureuils en exercice. Est-ce habitude? Était-ce gageure? Je quitterai Londres sans le savoir.

Tu croiras, chère amie, que tout ce bruit m'a pris sur les nerfs. Mon Dieu non. L'étude que je venais faire n'a pu être une étude complète qu'à ce prix. Je voulais comprendre cette grande énigme d'Hamlet, de toutes les œuvres de Shakspeare la plus puissante et la plus étrange, celle qui s'empare le plus fortement de l'imagination, celle qui par instant heurte le plus, non-seulement la délicatesse du goût, mais la délicatesse du sentiment. Eh bien, je comprends tout, presque tout, maintenant que j'ai retrouvé Shakspeare et le public de Shakspeare, le poëte et l'acteur aux prises avec cette populace turbulente, capricieuse, à laquelle il faut plaire, qu'il faut faire taire, faire rire et faire pleurer. Tâche difficile, que Shakspeare réussit à remplir presque autant par ses défauts que par son génie. Oh! que j'avais besoin de venir à Islington pour comprendre la scène du cimetière! Du reste, il faut dire que le rôle d'Hamlet, ce rôle qui est toute la pièce,

était joué d'une manière remarquable. Tu penses si j'étais attentif de tous mes yeux, de toutes mes oreilles. Mon impression maintenant est plus nette, et j'espère cet hiver jeter quelque lumière sur une question qui est, à mes yeux, l'une des plus importantes et l'une des plus délicates que présente l'histoire des lettres.

Aujourd'hui, je suis donc allé à Windsor. Charmante promenade, sans fatigue, et sans un instant d'ennui. Tu m'aurais embarrassée hier, chère amie, à cette représentation d'Hamlet, mais je t'ai bien regrettée au château et sur la terrasse de Windsor. Ni soleil, ni pluie : un jour voilé. Les brumes cachaient Londres. Mais on voyait encore une grande partie de la vallée de la Tamise ; on eût dit un parc immense, des prairies sans fin. Paysage un peu monotone, mais plein de grâce. Les appartements royaux sont vraiment magnifiques. Il y a deux salles qui t'auraient vivement intéressée. Dans l'une, on a réuni plus de vingt tableaux de Van Dyck : Charles I$^{er}$, Henriette de France, leurs enfants, leur cour ; cette charmante Henriette, dont Bossuet a raconté les malheurs, peinte sous différents aspects, de profil, de face, à mi-corps, en pied ; et, sous ce dernier portrait, Van Dyck lui-même, non plus avec cette fine figure d'adolescent que nous admirions au Louvre, mais sérieux, mûri, l'homme dans toute la force de l'âge et du talent. Dans l'autre salle, Lawrence, le meilleur peintre de l'Angleterre, a peint tous les héros de Waterloo, tous les diplomates du Congrès de Vienne. Collection doublement précieuse. Avec quel intérêt on voit par exemple à côté de Metternich, à la

physionomie fine et rusée, le duc de Richelieu, parfait gentilhomme, diplomate? non, mais grand seigneur, l'homme qui signe le traité à côté de l'homme qui le fait. Il y a là un Pie VII, un François d'Autriche, quelques autres encore, dont les portraits sont des chefs-d'œuvre; et l'Angleterre, doit être plus fière de son Van Dyck que de son Claude. Il ne faut pas que j'oublie une chapelle, un peu trop ornée peut-être; mais dans ces dimensions, la richesse des ornements et même un peu d'afféterie ne messied pas à l'architecture gothique. Le chœur, fermé à demi, par une orgue sculptée et peinte, entouré par les stalles destinées aux nobles membres de l'ordre de la Jarretière, éclairé par une lumière fantastique, est une des choses les plus coquettes et les plus aimables que j'aie vues. La nef est belle. Les chapelles renferment des tombeaux intéressants. Il serait difficile de lire de sang-froid sur la même pierre, une pierre qu'on foule aux pieds, les noms de Jeanne Seymour, d'Henri VIII et de Charles Ier. Singuliers caprices de la fortune. La tombe a réuni Henri VIII et Jeanne Seymour. Elle a séparé Henriette de France et Charles Ier. L'épitaphe désigne une quatrième personne de sang royal. Elle ne la nomme pas : c'est un enfant de la reine Anne; l'enfant mort dans son berceau avec le roi dont l'échafaud a vu tomber la tête. Henri VIII et Charles Ier : un bourreau et une victime.

Me voilà rentré à Londres; je compte partir enfin demain matin pour Manchester. Il y faudrait aller, ne fût-ce que pour voir les Holbein et les Van Dyck qui

manquent à Hampton-Court et à Windsor. J'y vais cependant sans entrain. Mes jours sont maintenant comptés, et l'on travaille si à son aise à la Bibliothèque de Londres! Quant à l'époque de mon retour, je n'y songe encore qu'avec quelque tristesse. Ne compte sur moi que le 2 octobre à Rémilly. C'est donc dix-sept jours encore. Ce serait davantage, si je ne songeais qu'à mes études, et moins, si j'écoutais mon cœur. Résignons-nous à ce compromis : la vie n'est-elle autre chose qu'un compromis éternel?...

---

A MONSIEUR GANDAR, A RÉMILLY.

**Manchester, 16 septembre 1857.**

Mon cher père,

Ainsi que je l'écrivais ce matin à Claire, je me suis mis en route pour venir à Manchester, non que j'eusse le désir de voir cette ville, toute manufacturière, mais parce qu'on a eu l'heureuse idée d'y réunir pour six mois, en un musée improvisé, presque tout ce que les galeries particulières des trois royaumes renferment de chefs-d'œuvre des maîtres, ou de curiosités artistiques dans les différents genres. Le catalogue accuse plus de deux mille tableaux.

Pour que tout le monde vît ou pût voir cette admirable collection, les chemins de fer qui aboutissent à Manchester ont organisé à l'envi des trains à prix réduits. L'institution est vraiment libérale. Croiriez-vous

que pour 26 fr. 25 c. on vient et retourne en première classe, c'est-à-dire qu'on fait pour ce prix cent soixante lieues ? Et ce n'est point de nuit, par des trains mixtes, au prix de lenteurs interminables : nous n'avons guère mis plus de six heures à franchir cette longue route.

De plus, le soleil, qui s'était fait rare ces jours derniers, a voulu être de la partie. Nous avions un ciel magnifique, un air limpide, des horizons étendus. C'est un beau et riche pays que l'Angleterre, plus agréable à parcourir, lorsqu'on y voit clair, qu'une bonne partie de notre France. Point de ces plaines nues qui désolent le regard. Moins de champs labourés que de pâturages ; et dans les pâturages des haies qui les bordent ou des groupes de vieux arbres qui servent d'abri aux troupeaux contre le soleil et contre la pluie. Bref, partout des pelouses ombragées, des parcs rustiques. Je dis partout : ce n'est point aux abords des grandes villes. Une fois entré dans le pays de la houille, l'aspect change. Et les hauts fourneaux de Stockport et de Manchester ne valent pas pour les yeux les beaux grands chênes dont le paysage était semé depuis Londres.

Mais ceux qui ont des yeux pour voir aussi les merveilles de l'industrie humaine, doivent les ouvrir bien grands lorsqu'ils arrivent dans la partie de l'Angleterre où je suis. Nulle part au monde les hommes ne vivent plus pressés sur un étroit espace, ni plus actifs. Quel mouvement ! quelle prospérité toujours croissante ! Il faut oublier le triste aspect de ces faubourgs enfumés, malsains. Quel travail dans ces fourmilières ! On

n'en a point même l'idée en France. L'Angleterre, c'est Londres, et la route de Paris à Londres : rien au delà. On sait bien encore qu'il existe des villes qui s'appellent Birmingham, Manchester, Liverpool. Sait-on que les couteaux de Sheffield viennent d'une ville de cent trente-cinq mille habitants ? Sait-on qu'il y a une autre ville, du nom de Leeds, qui n'en compte pas moins de cent soixante-quinze mille ? Birmingham en a deux cent trente-deux mille; Liverpool trois cent soixante-seize; Manchester, avec son annexe de Salford, quatre cent un mille. C'étaient des bourgades, il y a cent ans. — Malheureusement, je suis peu propre à juger les causes de tels progrès et à jouir du singulier spectacle que présentent ces grands centres commerciaux et industriels. Je ne vois là que des chiffres, des chiffres énormes, exorbitants, qui donnent, quoi qu'on fasse, à réfléchir.

Je ne m'imaginais pas qu'on pût être en peine d'un logement à Manchester, au sixième mois d'une exposition qui, après tout, ne semble pas avoir mis l'Europe en branle. Le train nous a jetés, au nombre de cinq cents peut-être, au beau milieu de la ville. Chacun court, les voitures s'arrêtent au seuil des hôtels; mais personne ne bouge; on laisse fièrement les pauvres voyageurs attendre, leurs bagages à la main; à peine daigne-t-on leur répondre très-sèchement, que tout est plein, depuis le sol de la cave jusqu'aux tuiles du grenier. Je me suis présenté, pour ma part, dans dix hôtels. J'avais battu tout le quartier, et, inquiet de ma nuit, je songeais à chercher un gîte,

s'il le fallait, à Liverpool, lorsqu'on m'a découvert un lit dans une maison bourgeoise; petite maison, petite rue, petites gens; mais les gens ont l'air honnête. Je commence à croire que je n'ai pas été trop malheureux. Sans compter que j'aurai trois jours de leçons forcées par-dessus le marché : car il va sans dire que personne dans la maison ne sait un mot de français...

---

A MADAME E. GANDAR, A RÉMILLY.

Manchester, jeudi soir, 17 septembre 1857.

Ma chère amie,

Me voici dans mon nid de passage, seul, plus seul que jamais, et bien las. Ce matin, un peu avant dix heures, j'attendais qu'on ouvrît les portes de l'exposition. Au demeurant, je n'étais pas à plaindre, respirant à l'ombre au bord de l'eau, l'air pur du matin, qui me faisait oublier l'insomnie de la nuit dernière. L'heure sonne, et les portes s'ouvrent; j'entre avec l'avant-garde des fidèles, et, sans perdre de temps, commence à parcourir, le catalogue à la main, les immenses galeries où l'on a réuni jusqu'à trois mille peintures, sans compter le reste.

Deux jours pour tout voir! A la vérité les choses sont arrangées pour le mieux. On entre à dix heures; lorsqu'on est fatigué, on s'assied dans un coin, ou à l'air; lorsqu'on a faim, on mange; dans l'après-dînée, on s'arrête pour écouter de la musique; et la journée,

ainsi coupée, se prolonge jusqu'au crépuscule. J'ai donc bel et bien passé là mes huit heures. Mais quels que soient les raffinements de *sybaritisme* avec lesquels on dispose son temps et prend ses aises, eût-on gardé dans l'oreille un motif de Mozart ou de Mendelssohn, on n'en a pas moins, le soir venu, la tête rompue et les yeux éteints. C'est où j'en suis.

Peu d'amateurs ont refusé de répondre à l'appel du comité de Manchester. On a fait un choix dans presque toutes les galeries particulières, dépouillé les palais et les châteaux, les résidences de la reine comme celles des grands seigneurs, et jusqu'à celles de Windsor et de Londres. Il est donc permis de penser qu'on voit là réunis pour quelques mois en un même lieu, les trois quarts des œuvres d'art que nos voisins, à force d'argent, rapportent chaque jour de tous les points de l'Europe. En somme, malgré d'excellents ouvrages, l'école italienne n'est encore représentée que d'une manière insuffisante de ce côté de la Manche. Les écoles de Flandre et de Hollande tiennent bravement tête. L'école française ne pâlit point, grâce à Poussin et à Claude, dont l'Angleterre, depuis longtemps, couvre d'or les moindres toiles. L'école espagnole serre ses rangs : voici des Vélasquez et jusqu'à vingt-sept Murillo. Enfin, il faut bien le dire, il y a une école anglaise. Elle est ici bien plus convenablement représentée qu'à l'exposition de Paris, et même qu'au Musée de Londres. Au milieu de beaucoup d'étrangetés et de platitudes, il reste assez d'œuvres véritablement distinguées et originales pour établir

tout au moins le commencement d'une tradition : Hogarth, Reynolds, Gainsborough, Lawrence, sont des peintres, et quelquefois de grands peintres. Si j'étais Anglais, je compterais sur l'avenir. Quant au passé, j'imagine, d'après l'impression confuse de cette longue journée, que le premier rang dans ce concours entre les nations et les siècles appartient à Van Dyck et à Murillo. Il n'est pas de maître italien qui ne soit beaucoup plus grand, non-seulement dans son pays, mais dans tel ou tel musée de l'Europe : Murillo n'est plus grand qu'à Séville; Van Dyck et moins grand en Flandre qu'en Angleterre.

Je regrette, chère amie, que nous ne puissions point passer ensemble quelques bonnes heures à parcourir une collection unique de portraits, où figurent à peu près tous les personnages historiques de l'Angleterre. Ces portraits m'intéressent infiniment : les uns, parce qu'ils sont d'Holbein, de Van Dyck, de Lawrence; les autres, parce qu'ils me font connaître, d'une manière plus ou moins fidèle, les écrivains et les poëtes dont j'étudie les œuvres. Ils figurent presque tous dans cette longue série, depuis Shakspeare (si c'est Shakspeare) jusqu'à lord Byron et Walter Scott.

Nos voisins achètent *de tout :* ils sont riches, et c'est de mode. Mais ce qu'ils paraissent aimer sur toute chose, ce sont les portraits et les paysages. Les paysages ne se comptent pas. Il n'y en a pas seulement de Poussin et de Claude, de Ruysdaël et d'Hobbéma, de Salvator Rosa et de Wilson. Si des peintres, qui ne sont point paysagistes de profession, ont eu fantaisie

de l'être deux ou trois fois en leur vie, les Anglais poursuivent ces raretés. Ils ont des paysages de tout le monde. Ceux des maîtres qui ne s'étudient à peindre la nature que pour lui emprunter des fonds de scène, comme Rubens et Rembrandt, ne sont assurément pas les moins curieux. La série va jusqu'à Troyon et Rosa Bonheur.

Mais il me serait difficile d'aller plus loin. Prends donc ce brouillon tel qu'il est... Bonsoir, à demain.

Vendredi, dix heures.

Vendredi, dix heures. Me voilà, comme hier, des premiers au poste. La lumière est moins limpide, mais j'ai de meilleurs yeux, car j'ai dormi. Au revoir : je vais droit aux Van Dyck. Tu vois qu'on trouve même de l'encre et un bureau de poste à l'exposition. Tout, excepté des gens qui se taisent pour écouter un orchestre.

---

A MADAME E. GANDAR, A RÉMILLY.

Londres, 21 septembre 1857.

J'espère, chère amie, que mes deux lettres de Manchester n'ont pas fait fausse route. En te quittant, l'autre jour, j'ai encore passé très-consciencieusement mes sept heures à parcourir l'exposition. Cette seconde visite a mis un peu de lumière et d'ordre dans les impressions confuses de la veille : elle ne les a pas toutes

confirmées. Ainsi, je n'ai pas été aussi content que j'espérais l'être de la collection des portraits. Je trouve qu'on surfait beaucoup Holbein et les Holbein d'Angleterre. Van Dyck gagnerait quelque chose à ce qu'on ne réunît pas tout ce qu'on a de lui; il a peint tant de grands seigneurs et de grandes dames! Les uns parfaitement sans doute; mais d'autres moins bien; et quelques-uns plus mal encore. On a beau être Van Dyck: il y a dans la vie des heures de lassitude, et dans le monde des figures qui ne sont point faites pour inspirer un peintre. Puis, viennent les longues séries des pâles successeurs de Van Dyck, les Lely et les Kneller. Puis, les peu connus peints par les inconnus. A peine çà et là un rayon de gloire, un air de beauté, une lueur de goût et d'art. Je cherchais surtout, comme tu le penses bien, les penseurs et les poëtes. Plusieurs Shakspeare : lequel est le bon? Milton, mais dans sa jeunesse. Trois ou quatre Newton, d'âge différent, de traits un peu différents aussi : une figure maigre, longue, austère, vénérable, l'air de génie et de candeur que l'on rêvait. Hobbes, l'impitoyable philosophe, avec un regard assez sauvage. Locke, perdu sous sa perruque, comme Condillac : il n'y a pas de physionomie sous une perruque. Je laisse Addison, Pope et les autres. Walter Scott est parmi les ruines, avec son chien : des traits fins, une expression de regard indécise. Ainsi de Shakspeare. La physionomie la plus tranchée est celle de lord Byron, avec cette lèvre fière, ce regard altier, ce front puissant, le visage que tout le monde connaît et où tout le monde sait lire les

révoltes de l'orgueil mêlées aux sublimes transports du génie.

Il faut rabattre aussi quelque chose de ce que je disais de l'école anglaise. Quelques paysages, quelques scènes de comédie, des portraits surtout. Pas une grande pensée. Par la forme même, rien qui soit d'un maître et porte le cachet d'une franche originalité, si ce n'est deux ou trois figures de Lawrence, d'une délicatesse achevée, et le célèbre *Jeune garçon bleu*, de Gainsborough, une gageure qui est un chef-d'œuvre.

Revenons aux grandes écoles. De l'école italienne beaucoup d'œuvres intéressantes, surtout parmi les plus anciennes. Les tâtonnements de Raphaël : Raphaël à seize ans, à vingt ans, à vingt-quatre ans. Peu à peu l'élève du Pérugin abandonne les traces du maître ; mais il cherche encore sa voie, et ne sait que confusément où son génie le conduit. Voici enfin une petite madone : ce n'est plus le goût, ni le sentiment des anciens ; la mère sourit aux caresses de l'enfant ; on a perdu jusqu'au souvenir de l'austérité byzantine ; la grâce, une grâce ineffable en a pris la place. De ce moment, Raphaël ne se cherche plus ; il voit devant lui la *Vierge à la chaise* et la *Belle Jardinière*. Mais la collection de Manchester s'arrête là. Elle laisse pressentir Raphaël ; elle ne le fait pas connaître. Corrége est mieux partagé, bien qu'il ne couvre pas quatre pieds carrés. Mais quels trésors que cette Vierge qui embrasse son fils, et cette petite Madeleine, à demi nue, couchée sur le sol, la tête appuyée sur le coude, les yeux fixés sur le livre de pénitence ! Ces miniatures

suffisent pour montrer les qualités qui font de Corrége un maître incomparable, c'est-à-dire la suavité des formes et la tendresse pénétrante de l'expression. Des têtes d'anges, simples fragments, simples études, font voir aussi que ce maître n'est pas condamné aux miniatures, et qu'il ne manquera, dans les grands ouvrages, ni de grandeur, ni de force. André del Sarte a deux ouvrages excellents, une *Sainte Famille* et un *portrait,* le portrait du peintre lui-même, mais au temps des jeunes années, sans l'air de profonde tristesse et les rides précoces qui viendront bientôt trahir les tourments d'un double déshonneur : une figure douce et pâle, je ne sais quoi de grave et tout à la fois de languissant. Ce jeune homme plaît et il fait pitié; avec les séductions de la beauté, il porte sur son visage efféminé le signe de la faiblesse. Vingt-huit ouvrages de Titien : de bons tableaux, par exemple un Christ avec les disciples d'Emmaüs, et d'excellents portraits. Le meilleur de tous, et l'une des peintures les plus parfaites de toute cette Exposition, est un portrait de l'Arioste. Admirable visage : la nature avec le génie, lui a donné la sérénité. L'Arioste n'aura ni les colères de Dante, ni les égarements du Tasse. Ce n'est pas un héros, non : ce n'est qu'un homme; mais qui unit à la beauté du visage la bonté du cœur, à la santé du corps la vigueur de l'esprit, la prudence d'un sage au génie d'un poëte. Tintoret est convenablement représenté par d'énergiques portraits et une esquisse originale de son chef-d'œuvre, le *Miracle de saint Marc.*

L'école française ne doit pas être séparée de l'école italienne : avec Poussin et Claude, elle s'y rattache étroitement. A Manchester, comme à Londres, j'ai été fort surpris de ne trouver de Poussin que des œuvres secondaires, pas une page qui puisse être comparée aux grandes pages du Louvre. Claude est plus heureux. Voici encore douze paysages à joindre aux dix de la galerie nationale; et, dans le nombre, plusieurs sont exquis et mériteraient d'être décrits, si l'on pouvait décrire le charme d'un soleil couchant ou des arbres au feuillage léger qui se détachent sur l'azur transparent du ciel. Pas une esquisse de Le Sueur : grâce à Dieu, nous avons tout Le Sueur au Louvre. On trouve de l'école française, des Guaspre Poussin, des Greuze, un Watteau remarquable, et la série, avec de grandes lacunes, se poursuit jusqu'à Vernet, Delaroche, Decamps et Ary Scheffer, dont je n'ai pas été peu surpris de retrouver là une répétition du saint Augustin, peint autrefois pour l'oratoire de la reine Amélie.

Des vieilles écoles allemande, flamande, hollandaise (bien qu'elles soient particulièrement riches et intéressantes), je vais droit aux trois maîtres : Rubens, Van Dyck, Rembrandt, tous trois présents et dans leur gloire. Rubens montre son talent sous tous ses aspects : d'admirables portraits, le sien surtout; des paysages et trois de ces chasses vigoureuses qu'il peignait de moitié avec Snyders : c'est là qu'il peut déployer librement toute la fougue de son talent. Dans les sujets historiques et sacrés, tu connais tous ses

défauts, son ignorance des types et des costumes, son mépris des convenances, son incroyable brutalité. Il ne faut lui demander ni la pensée profonde de Poussin, ni la délicatesse de Le Sueur, ni le sentiment élevé de Murillo. Mais, à ses heures, quel peintre! Ses meilleurs tableaux d'église sont une *Sainte Famille* et un *Christ avec les Pharisiens*, qui ne manquent pas de noblesse. Mais son chef-d'œuvre assurément est une assez vaste composition qui représente la *reine Tomyris*, au moment où devant elle on plonge dans un baquet de sang la tête de Cyrus. Il va sans dire que la reine Tomyris ressemble à madame Rubens et qu'elle porte une magnifique robe de soie à longue queue. Les seigneurs de sa cour sont richement vêtus à la même mode : de riches bourgeois d'Anvers en habit de gala, dans la saison du carnaval. Ce qui est plus grave, c'est que personne ne songe au baquet de sang, ni à la tête de Cyrus. L'expression des visages ne se rapporte pas plus au sujet que les costumes ne sont de l'époque : défaut plus grave, même pour Rubens. Cette tête et ce sang sont de trop. Ce tableau n'est pas un tableau. Mais je n'ai jamais vu de peinture plus vivante et plus splendide. Rubens est là tout entier.

Van Dyck est le peintre de l'Angleterre. Il a vécu à la cour de Charles Ier. Il y est mort. Et l'aristocratie anglaise possède la meilleure partie de ses portraits. J'en ai vu à Manchester comme à Windsor de magnifiques. Le célèbre portrait équestre de Charles Ier est sans doute un modèle achevé de portrait historique.

Dans un style plus familier, Van Dyck a peint Rubens, son maître, et leur intime ami Snyders, ce dernier surtout, aussi bien qu'on pouvait le peindre. Ce Snyders est encore devant mes yeux, avec sa figure maladive et son regard mélancolique. Il paraît difficile de reproduire la vie avec plus de vérité et de poésie, et ce portrait peut aller de pair avec celui de l'Arioste de Titien.

C'est aussi comme peintre de portraits que Rembrandt tient tête à Rubens et à Van Dyck. Il en a de très-beaux, les uns dans sa manière heurtée et vigoureuse, les autres dans une manière plus fine et plus sage. Pour racheter ses étranges peintures religieuses, dont je n'aime quelquefois pas mieux l'exécution que le sentiment, il avait là une belle composition à quatre figures, simple et noble, parce qu'il a pris un sujet dans ses moyens : c'est un maître qui renvoie un serviteur ingrat. Nous n'avons rien au Louvre qui vaille cela.

Vélasquez est inégal comme Rembrandt, tantôt excellent, tantôt détestable, et par les mêmes causes. Parfait quelquefois, lorsqu'il s'agit de reproduire, telle qu'elle est sous ses yeux, la réalité; faux et brutal, lorsqu'il faudrait s'élever jusqu'à l'idéal. Mais dans ses meilleurs portraits il ne le cède à personne, chose singulière, même pour la finesse de l'expression, et surtout pour la délicatesse de la couleur.

Comme Murillo, parti des mêmes principes, s'est élevé plus haut! comme sa fière et forte pensée s'est rendue maitresse de la forme et de la couleur pour ne

les plus faire servir qu'à l'expression vivante de ses aspirations religieuses! Il semblerait d'abord que la réalité seule le préoccupe et qu'il peint pour peindre. Mais lorsque la nature lui appartient et que l'art de peindre n'a plus de secrets pour lui, alors il peint sous la dictée de son cœur les œuvres les plus idéales peut-être qu'aucune école ait jamais produites. Je n'oserais préférer ses vierges aux vierges de Raphaël. Mais qui a peint comme lui l'*Enfant-Dieu* sur les genoux de sa mère, ou le *Bon Pasteur* avec ses brebis? Je t'ai parlé de l'admirable *Trinité* du musée de Londres. A Manchester, Murillo occupe tout un salon. Chaque année l'Espagne se dépouille et l'Angleterre s'enrichit. Je viens de nommer le *Bon Pasteur*. Il faut citer encore tout au moins une *Vierge glorieuse*, une *Adoration des Bergers*, un *Joseph conduit au Puits* par ses frères: autant de chefs-d'œuvre pour la disposition des groupes, la beauté des formes, l'expression et la couleur. Au milieu de ces peintures, on trouve avec émotion le portrait du peintre fait dans la dernière partie de sa vie, au temps de ses meilleurs ouvrages. Ce n'est plus cette figure ardente que tu te rappelles: les années ne lui ont rien ôté de son génie; mais elles l'ont mûri; elles n'ont pas amorti dans son cœur le feu de la passion, mais elles l'ont réglé; la sérénité de son visage témoigne de la pureté de sa vie et donne le secret de ses hautes inspirations. Il est tout à son art, comme son art est tout à Dieu. Pourquoi retrace-t-il encore son image? Est-ce par complaisance pour sa beauté ou par un souci de gloire humaine? Non. Ses

enfants l'ont supplié; il a cédé à leur prière; il se peint pour laisser à ses enfants l'image de leur père. Singulier retour de la fortune qui envoie le portrait de Murillo si loin de Séville, sans que la pauvre Espagne ait pu le disputer, comme un héritage de famille, à l'opulente Angleterre!

Tu vois, chère amie, par ces lignes écrites au hasard, en courant, que je n'ai pas été malheureux à Manchester, et qu'on doit se féliciter d'avoir pu admirer en deux jours tant d'ouvrages qu'on passerait des années à chercher, lorsqu'ils auront été de nouveau dispersés aux quatre vents. En revenant de Londres, j'ai fait très-bon ménage avec deux dames anglaises qui voyageaient l'une et l'autre seules, de leur pied léger. C'est très-souvent ainsi. Le mari reste à ses affaires. La femme, qui est inutile à la maison et qui s'ennuie, part sans trop savoir jusqu'où elle ira ni quels compagnons de route la fortune lui donnera. Puis, deux isolées se rencontrent en chemin de fer ou au restaurant. Elles associent leurs destinées, reviennent ensemble, et, au moment de se quitter, échangent leurs noms sur un livre de souvenirs. Ferais-tu ainsi? J'avais à côté de moi un architecte d'Athènes, un Grec qui ne savait pas un mot d'anglais, et qui a réclamé ma protection. Me voilà devenu interprète, comme un caporal que les hasards du combat mettraient tout à coup à la tête d'une compagnie! Tu penses si, durant la route, nous avons passé en revue toute cette pauvre et chère Athènes. Non sans donner quelques regrets à son soleil!

Je vais reprendre mes lectures et retourner à la Bibliothèque britannique. Bonne journée. A Londres je ne veux plus revoir que Westminster et le British Museum. Puis, mes adieux.....

---

A MADAME E. GANDAR, A RÉMILLY.

Londres, 25 septembre 1857, onze heures du soir.

Voici donc, mon amie, la dernière heure de ma dernière journée à Londres. Bonne journée : c'est la dernière, c'est peut-être la mieux remplie.

Dans la journée, j'ai fait mes adieux à cette hospitalière Bibliothèque britannique, où j'ai glané encore quelques notes sur Pétrarque et Milton, l'étude d'hier et celle de demain. A la dérobée, j'ai pu donner une demi-heure aux sculptures de Phidias, auxquelles je suis attaché maintenant comme je l'étais aux ruines de ce vénérable Parthénon, d'où elles viennent. Puis, j'ai couru à l'abbaye de Westminster, où j'ai revu les tombes et entendu les prières. Prières très-simples, bien lues, bien chantées, touchantes, même pour ceux qui ne font qu'en deviner le sens. Il suffit d'entendre les réponses du chœur, de voir le recueillement des fidèles, de lever les yeux vers la voûte de cette vieille et noble église, pour redescendre en soi-même, et sentir qu'il est triste de prier seul, plus triste sans doute de ne pas prier.

Enfin, je viens à l'instant même, de voir représenter

*Richard III*. Franchement je ne t'ai pas regrettée, et ce n'est pas *Richard III* qui te convertirait à Shakspeare. Des peintures d'une vérité et d'une énergie saisissantes, une fin sublime; mais quel rôle! quelle pièce! et quelles monstrueuses horreurs! J'aurais mieux aimé que tu entendisses hier soir cette spirituelle comédie de l'*École de la Médisance*, très-joliment jouée à Hay-Market. Sheridan n'est pas Shakspeare; mais il est aimable.

Phidias et Shakspeare! Des prières protestantes dans une cathédrale gothique et près du tombeau d'Édouard le Confesseur. Que de choses, n'est-ce pas, dans une journée, et quels contrastes! — Demain encore : le matin, Londres; Paris, le soir. La mer entre mes deux repas, comme entre l'Angleterre et la France! — Le plus beau de tout cela, ma chère amie, c'est que je marche en droite ligne vers Rémilly, et que chaque pas désormais me rapproche de toi. Au revoir donc. Je vais laisser Richard III troublé dans son dernier sommeil par les ombres sanglantes de ses victimes, et m'endormir avec la douce pensée du retour et de la réunion prochaine.

---

A MONSIEUR ÉMILE MICHEL, A METZ.

Caen, 14 février 1858.

Mon cher Émile,

Je me hâte de profiter des trois jours de congé de cette semaine pour acquitter des dettes d'amitié trop longtemps négligées, et je commence par vous, comme

c'est justice. Hélas ! moi qui vous écris si peu, il n'est pas de jour pourtant où je ne regrette de ne point vous voir, de ne point causer avec vous longuement, au coin du feu ou dans votre atelier. J'aurais besoin de savoir ce que vous faites, de vous dire ce que je fais, d'échanger entre nous nos impressions et nos idées. Ce papier n'y peut suffire avec ses quatre pages; et puis, ce papier n'a rien qui excite et qui réveille comme la vie d'un entretien : il n'attire pas, il effraye, comme une fatigue nouvelle, ceux qui sont las déjà de plume et d'encre comme je le suis presque chaque jour, lorsque je quitte mes livres et les notes de mes leçons, sans laisser avec eux l'idée qui m'obsède et l'inquiétude qui achève de m'accabler. C'est toujours la même plainte : pourquoi ne vivons-nous pas dans la même ville, sur le même escalier, mettant tout en commun, les études comme les affections, mon Shakspeare avec vos paysages, et les chants de Claire avec les premiers bégayements de votre fillette?.... Vous me reprocheriez, mon cher Émile, de pousser la discrétion jusqu'à ne vous rien dire de mes leçons. Je me suis décidé à parler de Shakspeare toute l'année. Il me semble que personne ne sera tenté de trouver que ce soit trop, et moi, je suis ainsi fait, qu'il me semblera que c'est trop peu. En effet, j'ai beau me hâter, ma seule crainte est de ne pas arriver au terme. Après quelques considérations préliminaires sur Shakspeare et la Normandie, et une biographie de Shakspeare, où j'espère avoir mis quelque vie par mes impressions personnelles, j'ai abordé l'examen des œuvres du poëte. J'ai écarté l'ordre

des dates qui est contesté, la distinction des genres, qui est contestable. Considérant l'œuvre de Shakspeare comme une image, plus ou moins complète, plus ou moins fidèle, du monde réel et du monde imaginaire, je vais avec lui de pays en pays, de siècle en siècle, passant d'Athènes à Rome, de l'antiquité grecque et latine à la Renaissance italienne, du Midi au Nord, d'Elseneur en Angleterre et en Écosse ; ici, des légendes à l'histoire, là de l'histoire à la comédie, enfin de la comédie de mœurs à la comédie romanesque et à la comédie fantastique. Telle est la vaste carrière que je me propose de parcourir depuis *Timon d'Athènes* jusqu'à la *Tempête*. J'en ai fini avec les pièces antiques, et, jeudi prochain, je termine avec *Othello* la série des pièces italiennes, puis j'aborde *Hamlet*. Au bout, je cherche à réserver cinq ou six leçons pour conclure, c'est-à-dire pour faire la part exacte du génie de Shakspeare, et celle du bien et du mal dans ses exemples. Fidèle aux habitudes de mon esprit, je me prépare surtout à déterminer et à juger l'impression morale produite par ses drames, grande question qui me tourmente à mesure que j'avance et sur laquelle je suis très-préoccupé de dire assez, de ne pas dire trop. Nous serons alors au milieu de juillet. L'heure du repos sera presque venue; j'y aspire déjà, et l'aurai, je crois, bien mérité.

---

AU MÊME.

Caen, 4 avril 1858.

Vous avez le droit, mon cher Émile, d'accuser ma paresse, je dirai presque mon ingratitude après toutes les attentions délicates que vous avez eues pour nous durant la cruelle maladie de votre fillette. N'ayant plus, grâce à Dieu, à vous entretenir de nos communes inquiétudes, j'avais sans doute et le désir et le besoin de vous parler de vous et de moi, de nos pensées, de nos études. Mais pardonnez-moi; j'étais las, j'avais pris le papier et la plume en horreur. Ne croyez pas d'ailleurs que nos vacances soient des vacances. Il l'aurait fallu, peut-être, et j'avais droit à quelques journées de liberté, de repos. Mais on imagine, entre nos deux semestres de l'année, d'exiger de nous un programme méthodique et détaillé pour l'année suivante. Ainsi, à peine avais-je fermé Shakspeare, qu'il m'a fallu ouvrir, un peu au hasard, d'une main inquiète, Lessing, Gœthe, Schiller, Schlegel, demandant à l'un et à l'autre le sujet de mes soixante leçons. Ah! que mon ignorance et ce travail forcé me sont à charge! N'oubliez pas que je n'ai autour de moi personne à qui demander aide et conseil.

Voici pourtant qu'après avoir beaucoup hésité, allant et revenant d'une idée à l'autre, je crois savoir où me prendre. Je puis faire halte, retrouver ma tranquillité d'esprit, rentrer en possession de moi-même. Libre d'aller à vous, j'y vais, mon cher Émile, de

grand cœur, avec la bonne envie de causer longuement avec vous de ce que vous faites et de ce que je fais.....

J'entrerai de mon côté très-volontiers dans de grands détails sur les choses que j'écris. Mais je parle tant que je n'écris plus du tout. Je n'en ai ni le loisir ni le courage. Les projets se mêlent dans ma pauvre tête. C'est une fatigue de plus; mais ce n'est que cela. J'ai cependant fait d'excellentes études cet hiver. On n'a point paru mécontent de mes leçons; je commence à les faire avec moins de peine, plus librement. Depuis six semaines, je fais ce que je désespérais d'oser jamais, je monte en chaire sans aucune note, et parle un peu de mémoire, un peu d'inspiration. C'est dire que je commence à parler véritablement : bien ou mal, c'est selon les jours. Une ou deux fois, c'était bien. Particulièrement j'ai fait un portrait d'Hamlet qu'on a fort applaudi; on m'a dit que c'était ma meilleure leçon [1].

Entre Shakspeare et Schiller, j'aurais voulu respirer un peu, et lire pour mon compte deux ou trois livres dont je n'eusse pas à parler. M. Auguste Nicolas m'avait envoyé une étude sur Maine de Biran et le *Journal de ses pensées*. J'ai lu l'étude, et veux lire le *Journal*. Cet écrit posthume, qu'on publie comme par hasard trente ans après la mort de l'illustre métaphy-

1. Les leçons sur Shakspeare, et particulièrement sur Hamlet, avaient obtenu à Caen un grand succès. On trouverait l'écho de l'accueil sympathique fait au jeune professeur dans les journaux du temps, et notamment dans deux excellents articles de M. Marie, professeur au lycée de Caen, insérés dans l'*Ami de la Religion* (nos 6371 et 6372)

sicien, est une confession philosophique, l'histoire admirablement sincère, souvent pathétique, des idées qui ont ramené un disciple de Condillac, d'abord au spiritualisme, puis à la foi religieuse. A quelque point de vue que l'on se place, ce journal intime est une œuvre singulièrement instructive, attachante. On ne peut le lire sans éprouver tout au moins le besoin de penser à Dieu plus qu'on ne fait. Je ne sais si Pascal, avec son incomparable éloquence, touche et persuade davantage. De l'étude de M. Nicolas, que vous dirai-je? Ce que j'en ai dit à l'auteur lui-même. Je n'en puis accepter, pour ma part, les conclusions, beaucoup trop rigoureuses, beaucoup trop exclusives. Mais, ces réserves faites, je ne crois pas que l'auteur ait jamais dit mieux et plus nettement ce qu'il voulait dire. Il y a mainte page excellente.

A côté de Maine de Biran, j'ai pris notre Poussin, dont un de nos anciens collègues, M. Bouchitté, vient tout récemment de raconter la vie et de commenter les œuvres. Je vous porterai ou je vous enverrai ce livre ainsi que l'autre. Vous n'en serez pas complétement satisfait. M. Bouchitté n'est ni un écrivain, ni un artiste. Son récit manque de vie, ses jugements d'autorité et de finesse. Toutefois le cadre est bon, et dans certaines parties convenablement rempli. Il y a même dans l'analyse des principales compositions de Poussin beaucoup à prendre. Je n'ai eu malheureusement sous la main, pour compléter mon étude, que le recueil de Landon. Il aurait fallu revoir le Louvre et consulter les estampes de la Bibliothèque. Ce qui me console,

c'est que j'ai trouvé le recueil des lettres de Poussin. A défaut de l'œuvre, j'y apprends à connaître l'homme; un homme selon mon cœur.

Peut-être vais-je retomber dans mes vieilles erreurs, et risquer d'écrire une dizaine de pages avec les notes que j'ai tirées de cette lecture. Je suis tenu à une courtoisie envers l'Académie de Caen, qui a eu pour moi d'excellents procédés. Elle a fort applaudi, et elle imprime en ce moment une centaine de pages que j'avais écrites autrefois sur *Homère et la Grèce contemporaine*. C'est fort beau à elle; car c'est l'œuvre d'un *horsain* (comme dit ici le peuple), et on n'y trouve pas le plus petit mot à l'honneur de la Normandie. J'ai promis, dans ma gratitude, d'être un peu plus Normand à l'avenir. Or, Poussin est Normand : il a une statue aux Andelys, où il est né. Cependant, vous savez qu'à Manchester on en a fait un peintre de l'école d'Ombrie, et M. Bürger, que vous lisiez ces vacances, dit qu'on a bien fait, que Poussin n'est pas Français; il ne serait donc pas Normand non plus, et voilà la statue des Andelys renversée. Je songeais à ce paradoxe en lisant la biographie de Bouchitté et le recueil des lettres. Il est, en vérité, curieux de voir jusqu'à quel point Poussin est Italien, comme il est devenu étranger à la France, et en particulier, comme il avait oublié les Andelys. Le paradoxe est donc spécieux; en le réfutant, on touche à des faits curieux, à des questions assez intéressantes. Je cherche là dedans mes dix pages. Si je les trouve, vous le saurez. Mais que j'y arriverais aisément, si je passais seulement trois

heures derrière votre chevalet, à jaser avec vous, ou tel et tel de nos amis de Metz?

Ce Poussin m'a entraîné, malgré les distractions que me donne le chant de Claire. Il faut bien vous quitter, mon cher Émile. A peine me reste-t-il la place.....

---

AU MÊME.

Caen, 12 juin 1858.

Mon cher Émile,

Vous avez su par mon père, par les lettres que Marie a reçues, comment j'avais passé le mois de mai. Je vais mieux depuis quinze jours, mais ce capricieux malaise a laissé derrière lui quelques études en retard et une invincible paresse. Il me faut de grands efforts de raison pour faire tout juste en temps utile ce que je ne puis pas absolument ne pas faire. C'est pourquoi vous m'aurez attendu si longtemps. J'ai compté sur Claire et sur sa mère pour vous tenir au courant de tout ce qui peut vous intéresser.

Ce que j'avais besoin de vous dire moi-même, c'est le plaisir que m'a causé votre succès à la dernière exposition..... En somme on a remarqué, discuté, vanté, acheté vos tableaux. Et si, après tout cela, vous n'êtes pas très-content de vous-même, ce n'est pas le moindre bénéfice des expositions de vous faire voir, à intervalles, où vous en êtes, ce que vous avez gagné, et ce qui vous manque encore. Le jour où nous croi-

rons qu'il ne nous manque plus rien, ce jour-là, mon pauvre ami, nous ne ferons plus rien qui vaille.

Je suis à peu près au même point que vous. Depuis trois ou quatre mois, j'ai beaucoup, beaucoup gagné. Le plan de mes leçons est plus simple, mes analyses sont plus rapides et plus vivantes; j'ai eu le courage de jeter toutes mes notes, afin de monter en chaire avec une entière liberté d'esprit et de regarder les gens en face, et il se trouve naturellement que je dis mieux ce que je veux dire et suis mieux compris. Eh bien! c'est maintenant surtout que je sens les défauts de mon esprit, les imperfections de ma parole, et tout ce que j'aurais besoin d'acquérir pour être seulement la moitié d'un orateur. Cherchons donc, cherchons toujours : c'est l'art et c'est la vie; et, grâce à Dieu, les joies de l'effort, si sévères qu'elles soient bien souvent, valent mieux que les joies passagères et stériles du succès.....

---

AU MÊME.

**Caen, 21 décembre 1858.**

Comment allez-vous tous trois, mon cher Émile, et que faites-vous? C'est notre question de tous les jours, pour n'en pas dire davantage. Marie est bonne, elle devine nos désirs, elle les prévient. Nous l'en remercions de tout cœur. Mais, ainsi qu'elle le disait elle-même, si fréquentes et si longues que soient des lettres,

elles n'empêchent pas de sentir tout le poids de la séparation.

J'ai beau faire, je ne puis voir par les yeux d'un autre vos *Cigognes* et ce qu'y change le travail de chaque jour. Où en êtes-vous des travaux commencés, des projets nouveaux? Avez-vous réussi à *faire la part*, à saisir, à garder pour l'atelier la moitié de ces journées qui nous glissent, hélas! entre les mains, et que tant de distractions, le plus souvent imposées et importunes, se disputent comme une proie? Aurez-vous deux ou trois tableaux prêts pour l'Exposition de Paris? Le souvenir de Metz et de Rémilly me laisse *des besoins de peinture* que Caen ne satisfait pas, et je regrette souvent de ne plus suivre les travaux de nos amis, les vôtres surtout, mon cher Émile. Mais il nous faut labourer, semer, et le reste, sans nous prêter main-forte, et attendre que le moment soit venu de nous montrer l'un à l'autre la moisson qui nous aura payé de nos peines, s'il plaît à Dieu.

Labourer, semer, c'est ce que je fais sans relâche depuis six semaines. J'ai bien du mal à finir mon sillon chaque semaine. Cette histoire de l'Allemagne au dix-huitième siècle est confuse, obscure. Je l'ignorais complétement. Vous savez combien les secours nous manquent dans notre langue, et combien la langue de nos voisins m'est peu familière. Quelquefois, je jette le manche après la cognée, et jamais je ne puis aller vite. Il m'est déjà arrivé de n'achever que le lendemain de ma leçon l'étude des textes qui m'en avaient fourni l'objet, d'après une lecture superficielle. Ces jours-là,

je suis bien mécontent de moi-même, et j'ai si peur de me tromper, que je tremble en montant en chaire, et je m'imagine que je balbutie. Il faut donc aller, aller, sans paix ni trêve. C'est ce qui m'empêche de vous écrire plus souvent, et ce n'est pas, mon cher Émile, le moindre des sacrifices que me coûte l'accomplissement de ma tâche de chaque jour. J'apprends cependant des mots, et je lirai sans doute un peu mieux dans quelques mois. Mes deux séries de leçons m'intéressent, la seconde surtout, qui a pour sujet la jeunesse de Gœthe. J'ai parlé jusqu'à présent de sa ville natale et de sa famille, du développement précoce de son intelligence, de la première éducation de son cœur. Hier, je l'ai conduit à l'Université de Leipzig, où il va prendre la robe virile. Dans ce cadre restreint, nettement déterminé, la vie et la couleur même se trouvent pour ainsi dire toutes seules. J'espère avoir pour les vacances prochaines toutes les idées du chapitre que vous savez[1], et même quelque chose de plus. L'histoire

1. Eugène Gandar avait conçu dès lors le dessein d'un livre dont le plan, souvent remanié, avait été arrêté, dans les derniers temps de sa vie, d'une manière précise. Amené par ses études sur Gœthe, Dante, Pétrarque et Shakspeare à chercher dans leurs œuvres ce qu'on pourrait trouver de lumière sur la personnalité intime de ces poëtes, il voulait analyser les modifications du sentiment personnel dans les *Confessions littéraires*. De saint Augustin, Boëce, Dante et Pétrarque, il allait à Shakspeare et à Molière, qui auraient formé comme le centre de ce travail, et il aurait poursuivi, avec Rousseau, Gœthe et Chateaubriand, cette étude morale autant que littéraire à laquelle sa connaissance approfondie des diverses littératures non moins que la sûreté de son goût et l'élévation de sa critique le rendaient propre. Après avoir été détourné de ce projet par les soins de son cours à la Sorbonne, Eugène Gandar y était ramené naturellement

du drame romantique me plaît moins, et, peut-être à cause de cela, m'embarrasse davantage.

Je n'ose vous parler de Poussin : il a été laissé de côté pendant deux mois entiers, sans que je pusse ajouter une page à ce que je vous ai lu ; cependant je formais incessamment le projet de m'y remettre. Claire a eu la patience de copier ce qui était écrit. En relisant sa copie, je fais quelques corrections, et notamment j'ai changé ce matin un commencement qui ne vous plaisait pas. Puis j'ai raconté la fuite de Poussin : le voilà en route pour Paris. J'espère demain le ramener aux Andelys, cette semaine le conduire à Rome. Vous voyez tout ce qu'il me reste à faire : le retour à Paris, les derniers instants, le testament, la mort ; puis les œuvres, puis toute la discussion. A quand la conclusion, bon Dieu ! Cependant j'ai l'éperon dans les flancs. C'est vendredi soir que je commence ma lecture à l'Académie, et l'imprimeur crie famine. Décidément je ne ferai plus de promesse imprudente. Il m'est impossible de faire plusieurs choses à la fois.

---

AU MÊME.

24 juin 1859.

Mon cours m'absorbera encore complétement pendant trois semaines, c'est-à-dire jusqu'au départ. J'ai

par la suite même de ce cours avec Rousseau et ses *Confessions* qu'il allait aborder. Ce livre des *Confessions poétiques* était composé dans son esprit, alors que dans la pleine maturité de son talent il allait en écrire les premières pages.

fait cinq leçons sur la légende de Faust, le *Faust* de Marlowe et celui de Gœthe. C'était finir l'histoire du drame romantique en Allemagne. Hier, j'ai dit quelques mots de la décadence, et de ce Werner jugé avec trop d'indulgence par Mme de Staël. Il me reste, pour conclure, à étudier le *Cours de Littérature dramatique* de Schlegel, exposant, justifiant, révisant au besoin les arrêts qu'il a portés sur la tragédie grecque, sur le drame romantique, et sur nos grands poëtes classiques du dix-septième siècle. Ainsi se termineront d'une manière très-convenable deux années de leçons presque exclusivement consacrées à la poésie dramatique, et plus particulièrement à Shakspeare et à ses imitateurs. Dans mon autre série, j'ai achevé de raconter la jeunesse de Gœthe. Me voici engagé dans un parallèle de l'auteur de *Werther* et de *Vérité et Poésie* avec l'auteur de *René* et des *Mémoires d'Outre-Tombe.* Je dirai aussi quelques mots de lord Byron, cherchant à marquer, du point de vue où je suis placé, la part de chacun de ces trois grands poëtes, dans l'influence commune et malheureusement très-funeste qu'ils ont exercée sur la littérature contemporaine.

Aux vacances prochaines, je serai, à mon grand regret, détourné de ces études qui me sont si chères. Il faudra préparer le cours de l'année prochaine, écrire un discours solennel de rentrée dont j'ai le malheur d'être chargé, corriger les épreuves de Poussin.....

---

A MONSIEUR EMILE MICHEL, A MENTON.

Caen, 26 décembre 1859.

Je me mets de bonne heure en route, mon cher Émile, pour que les accidents du voyage ne m'empêchent pas d'être avec vous dimanche matin, et de faire aux cinq personnes de votre ménage, en les embrassant, tous nos souhaits affectueux. Je désire tout d'abord que le soleil soit le premier à vous faire le compliment de nouvelle année. Comment, vous aussi, dans l'aimable Menton, vous avez eu le vent, le froid, une neige qui ne fondait pas avant de toucher la terre, et des rhumes et un peu de fièvre! Allons, la neige est fondue, n'est-ce pas, et le dernier rhume sera parti avec elle? Au surplus, les rigueurs mêmes de ce brusque hiver, qui paraît n'avoir épargné personne, ne semblent venues tout exprès que pour vous montrer combien vous avez bien fait de partir, et d'aller vivre dans un pays où l'on s'étonne de trois degrés de froid, quand nous en avons eu douze et quinze. Nous allons pourtant mieux l'un et l'autre, mes chers amis; Claire souffre moins et reprend des forces, et moi, je marche peu, mais je marche droit. Nous commençons à voir quelques personnes, le soir, au coin du feu, et dans une quinzaine de jours, le piano rentrera dans le salon. Claire vous a dit que j'avais repris mes leçons: j'en ai déjà fait trois, et, dès le commencement du mois de janvier, je ferai mon service comme à l'ordinaire, sans

plus demander grâce. Cette diversion forcée m'a été bonne. Et cependant, mon cher Émile, j'ai beaucoup de peine à retrouver mon courage et à secouer l'engourdissement de ma pensée. Quelle tâche d'ailleurs que la mienne, en ce moment! Me voici à Florence, au quinzième siècle. J'ai fait une leçon sur les érudits, l'autre sur les architectes et les sculpteurs, la prochaine sera consacrée aux peintres, particulièrement à Masaccio; puis j'indiquerai la renaissance de la poésie en langue vulgaire. Après Laurent le Magnifique, Savonarole, Léonard et Michel-Ange, Machiavel. Avec Jules II et Léon X, je passerai de Florence à Rome, où je m'occuperai moins des obscurs essais de la poésie que des chefs-d'œuvre des beaux-arts. Ce tableau doit me conduire jusqu'à Pâques. Le second semestre est réservé à Venise et à Ferrare, avec l'Arioste, Titien et Le Tasse. Quelle vaste carrière, n'est-ce pas, mon cher Émile : elle m'attire et tout à la fois elle m'effraye. Je n'aurai jamais tant lu ni tant osé. Parfois je me désole d'aborder un tel sujet sans avoir revu l'Italie : et cependant je me console en pensant que, si un séjour à Florence eût été la préparation la plus convenable du cours que j'entreprends, ce cours et ces études telles quelles, dont il est l'occasion, seront la préparation tout aussi naturelle d'un séjour à Florence que nous ne cessons de rêver et que les circonstances nous permettront peut-être un jour, s'il plaît à Dieu!

Quant à Poussin, vous savez, mon cher ami, qu'il ne me fallait plus que quelques heures pour en finir avec lui, lorsque nous nous sommes quittés. Mais je

n'ai pu m'y remettre que la semaine passée, et l'imprimeur n'en a eu que samedi la dernière page. Je ne répéterai pas à ce sujet l'*Exegi monumentum* du poëte. Mais je dirais volontiers comme les écrivains et les copistes du moyen âge : *Explicit feliciter, Deo gratias.* Il me reste à remanier pour la *Gazette des Beaux-Arts* deux ou trois articles sous ce titre : *Souvenirs de la jeunesse de Poussin aux Andelys.* La gravure faite d'après le dessin de Curzon accompagnera le texte. Je n'en aurai moi-même le tirage dont j'ai besoin que lorsque la *Gazette* aura paru.....

---

A MONSIEUR ÉMILE MICHEL, A MENTON.

Caen, 6 mars 1860.

Mon cher Émile,

C'est moi qui vous écrirai cette fois, et depuis trois jours déjà j'aurais dû le faire. Mais j'ai été accablé par des travaux qu'il ne m'était pas permis de remettre ; et puis lorsque mes douleurs me reprennent, ce qui arrive, hélas! bien souvent, la pire chose pour moi est de rester plié devant une table, et d'écrire. Aussi, combien de lettres commencées, reprises, finies dans ma tête, auxquelles il ne manquerait pour être jetées à la poste et parvenir à leur adresse que de passer sur le papier ! Mais laissons cela : nous n'allons pas trop mal depuis un mois. Du reste, la vie calme que vous savez. Le temps de vivre pour nous et de penser à tous nos chers absents ne nous manque pas.

Votre carnaval a été moins pénible que le nôtre, mes bons amis; vous y avez trouvé, coup sur coup, un peu brusquement peut-être, des plaisirs doux et faciles, dont notre affection essayait de prendre sa part. Même au bord de la mer, et sous le ciel de l'Italie, le commerce d'une société aimable et restreinte complète les joies de la contemplation. Vous n'aurez rien perdu vous-même à vous *dissiper* un peu. Le carême aura rendu à la nature et à l'étude tous leurs droits. N'oubliez pas de nous dire bientôt ce que vous avez dessiné et peint : sous quelle forme nous montrerez-vous au retour le pays « où les citronniers fleurissent? »

Je ne connais que de nom, mon cher Émile, la plupart des ouvrages dont vous me parlez. J'ai regretté particulièrement, il y a quelques semaines, de n'avoir pas sous la main les *Artistes dominicains* du Père Marchese; mais je dois me résigner, et marcher toujours, toujours courir. Plus tard je compte bien, surtout avec vous, à Florence même ou dans les livres, ou tout au moins dans nos entretiens, revenir sur mes pas. Jugez si les désirs et les regrets se pressent dans ma pauvre tête. Je n'ai pu donner à Machiavel que quatre leçons, à peine dix ou douze journées d'études. Jeudi dernier, j'ai commencé à parler de Michel-Ange; je l'ai conduit depuis le berceau jusqu'à la mort de Jules II. C'est vous dire que j'entreprenais de donner à mes auditeurs une idée du plafond de la Sixtine et du *Moïse*. Quelle tâche! Je l'ai pourtant remplie à moitié; car l'émotion paraissait très-vive de part et d'autre. Après-demain je conduis Raphaël jusqu'à la même date; puis, jusqu'à

sa mort. Et je reviendrai à Michel-Ange, achevant ce que j'ai à dire du sculpteur, du peintre, de l'architecte, du poëte. Ces études font mon bonheur et mon tourment. Je m'y passionne et m'y consume. Il est temps que l'heure du repos sonne, et que j'aille à Paris me distraire, s'il se peut, de mes idées. Aussi bien l'Arioste et le Tasse me changeront d'air et de monde au mois de mai.

Les secours ne m'ont pas tout à fait manqué dans le cours de mes recherches. Nous avons ici un très-beau moulage de la célèbre porte de Ghiberti. Le musée possède, vous le savez, le *Sposalizio* du Pérugin et une bonne copie de l'*École d'Athènes*. La Bibliothèque m'a fourni plus d'estampes que je n'espérais. J'y ai joint les *Vierges de Raphaël*, et l'on m'a prêté des photographies magnifiques du *Moïse* et du *Jugement dernier*. Vasari, Lanzi, Rio, les catalogues des musées étaient là d'avance sur ma table. J'ai lu Quatremère de Quincy. Je lis en ce moment un *Essai sur les fresques de Raphaël*, publié l'année dernière, en attendant l'édition française de Passavant qu'on nous promet toujours. Avec cela et mes souvenirs, et des lambeaux recueillis çà et là, je vais comme je puis, selon mes forces, moins mal que je ne devais le craindre. Cela suffit à ma conscience.

Savonarole m'a très-vivement préoccupé : c'est trop peu dire, il obsédait ma pensée. J'ai consulté, pour le connaître, pour le juger, les principaux historiens du temps et la plupart des histoires générales qui en ont parlé. Malheureusement je n'avais pas le recueil de

ses sermons, et c'est là précisément l'unique source à laquelle j'aurais puisé avec une entière confiance. Votre voisin connaît-il l'ouvrage de Perrens? C'est le meilleur et le plus complet sur la matière : sans en être entièrement satisfait, je m'en suis beaucoup servi.

Je vous prêterai le Michel-Ange de Lanneau-Rolland. J'ai, grâce à Dieu, pour revenir à ces poésies que vous aimez comme moi, des livres qui me manquaient il y a trois ans; particulièrement la Vie de Condivi, reproduite dans l'édition diamant dont vous me parliez, et le recueil des poésies de Vittoria Colonna, qu'on ne trouve pas aisément à Paris. Si j'en ai le temps, j'écrirai ma leçon sur les poésies de Michel-Ange après l'avoir faite, et, si je n'en suis pas mécontent, je la publierai.....

---

A MONSIEUR É. MICHEL, A METZ.

Houlgate, 22 juillet 1860.

Les journées s'écoulent si rapidement que j'ai risqué, mon cher Émile, de rentrer à Caen sans vous avoir écrit. Et cependant c'est de Beuzeval que je voulais répondre au récit que vous m'avez fait de votre retour de Menton. Beuzeval, Menton : deux époques, n'est-ce pas, dans l'histoire de votre vie intime et que votre pensée se plaît à rapprocher, comme je le fais en ce moment? Ici, point d'orangers, sans doute, ni rien sur la route qui ressemble à vos Corrége de Parme. Mais sous les ombrages de la vallée et au bord de

cette mer houleuse que nous avions vue pour la première fois dans vos peintures, mon cher Émile, vous aviez aussi laissé de chers souvenirs. Marie en est si jalouse qu'elle s'inquiète à la seule idée qu'on a pu changer quelque chose dans un pays que son imagination lui représente tel qu'elle l'a vu. Rassurez-la : il est bien vrai qu'on a fait une route de Dives à Beuzeval au pied des falaises ; le bord de la plage que vous habitiez s'est animé, rajeuni, un peu gâté, j'en conviendrai; puis de l'autre côté de la vallée, sur les pentes arides de la colline d'Houlgate, on a semé une chapelle, un hôtel trop parisien, une quinzaine de maisons et de maisonnettes quelquefois étranges, mais coquettes et parfaitement situées. Tout cela ne change rien à ces pâturages, à ces chemins creux, à ces chaumières cachées parmi les arbres dont vous aimiez l'un et l'autre la fraîcheur et le recueillement. Ce ravissant bocage a fidèlement gardé son entière naïveté. Les vaches y paissent toujours dans les grandes herbes, à l'ombre des ormes et des pommiers. L'eau du ruisseau grossi par les pluies y coule encore dans les chemins; en y cherchant passage de pierre en pierre, à travers les haies, par-dessus les *échaliers*, vous n'accuseriez ni les ardeurs indiscrètes du soleil, ni la main sacrilége des cantonniers ; et vous retrouveriez sans peine sous ces rustiques ombrages la trace des jours heureux.

Le soleil nous a trop fait défaut pendant le court séjour que nous venions faire ici : pluie et tempête, les vents et le froid de l'automne, sous le ciel noir la mer sinistre, les menaces des nuages et la colère des

flots, nous aurons tout vu en une semaine de juillet; et ces caprices de la saison nous condamnent à repartir sans avoir fait la moitié des promenades que nous comptions faire dans les environs. Mais nous reviendrons, je l'espère; et d'ailleurs, on jouit si bien du spectacle de la nature sans quitter les vitres de nos croisées, que nous n'avons pas eu, même par ce temps maussade, une heure d'ennui..... Il me tarde, plus qu'à personne peut-être, de retrouver une ombre de notre ancienne vie de famille, et ce repos absolu que Rémilly seul me donnera. Marie nous dit que vous êtes en bonne veine de travail, mon cher Émile. Nous serons heureux de voir ce que vous avez rapporté d'Italie et ce que vous faites. Peut-être votre exemple m'aidera-t-il à secouer mon engourdissement. Mais je sens tellement la fatigue de cette pénible et laborieuse année, qu'en ce moment je lâche la bride à la bête. L'Arioste et Le Tasse m'ont achevé. Nous causerons bientôt de votre Italie et de ce grand siècle de Léon X où je viens de vivre. Réservez-moi votre Passavant. Je vous apporterai l'*Essai sur les fresques* de Gruyer, et tout ce que j'ai de livres qui puissent vous intéresser. J'ai dit et pensé sur cette Renaissance italienne une foule de choses qui vaudraient peut-être la peine d'être conservées. Maudit métier! il nous entraîne d'un sujet à l'autre, comme Maréchal va de croquis en croquis. Vous m'aiderez, je l'espère, à prendre le bon parti. Le livre que vous avez pris sous votre tutelle a fait un grand pas dans ma tête. J'en sais enfin les limites, le titre et le plan; et j'ai réussi à lui consacrer

mon enseignement de l'année prochaine. J'imagine que cette année me suffira pour achever d'en réunir les matériaux. Aurai-je, dès l'automne où nous entrons, assez de liberté d'esprit et de courage pour en écrire un chapitre? C'est ce que vous verrez, mon cher Émile, de vos propres yeux; nos entretiens mettront un terme aux dernières incertitudes.

J'étais bien en train, mon cher ami, de vous en dire plus long, mais voici la fin de notre dernière feuille de papier. Excusez notre misère. Et puis, le vent fait rage; nous n'y tenons plus. C'est l'heure d'aller sur le rivage écouter de près la grande voix et mouiller ses pieds dans l'écume blanche de la vague retentissante.....

---

A MONSIEUR GUSTAVE DESJARDINS,

*Conservateur des Archives, à Rodez.*

Paris, 7 avril 1861.

Vous valez beaucoup mieux qu'Oronte, et je ne sais pas bien si, poussé à bout par l'homme au sonnet, j'aurais, en lui parlant de ses vers, la loyale rudesse d'Alceste. Remettons l'épreuve à une autre fois, puisque vous me promettez de n'être plus quatre ans sans m'écrire. Pour aujourd'hui, je suis déjà en peine de ma lenteur à vous répondre, un peu inquiet du peu d'instants qui me restent: je cours donc au plus pressé. Ce que je tiens d'abord à vous dire, mon ami, c'est que j'étais inquiet de vous et que, depuis longtemps,

je désirais savoir comment vous viviez dans ce lointain Rodez où l'on ne va guère, d'où l'on sort peu. Je sais en gros, il est vrai, vos aventures, et je puis imaginer que je vous vois au seuil de votre vallée, ou dans la poétique solitude de votre donjon. La muse vous y surprend quelquefois; elle a pitié de vos peines; elle les berce, et vous aimez à vous perdre avec elle dans de vagues rêveries. Lorsque le rêve s'est dissipé et que vous rentrez dans la vie réelle, quel est l'emploi de votre temps? Ah! que vous avez bien fait de le reprendre à la politique! Il faudrait une nature plus robuste et plus insouciante que la vôtre pour rester mêlé aux affaires de ce monde, telles que nous les voyons de nos yeux, sans y perdre au moins son sommeil. Résignez-vous au silence de votre retraite, et félicitez-vous de vivre dans le passé avec vos parchemins, ou dans l'avenir avec vos rêves. Le classement de vos archives réclame-t-il de vous toutes les heures de la journée? Avez-vous eu quelquefois la main heureuse en remuant vos liasses de vieux papiers vermoulus? Dites-moi de quoi se nourrit votre pensée et quels projets vous faites pour demain, pour après-demain?.....

Pour moi, vous aurez tout de suite remarqué que ma lettre ne portait plus la date de Caen. J'ai quitté, en effet, non sans regret, cette ville où je menais, depuis plus de quatre ans, une vie tranquille et laborieuse. Au lendemain d'un malheur, qui est venu mettre le comble à toutes nos peines, j'ai senti un invincible dégoût pour l'épreuve de la parole publique. Il ne

m'eût pas été possible de développer le programme que j'avais annoncé à mes auditeurs en les quittant. Dans ces circonstances, j'ai été heureux d'être chargé par le ministre d'un cours de littérature française à l'École normale. C'est la quatrième fois en moins de cinq ans qu'il m'a fallu changer de résidence et de fonctions. Cette fois du moins j'ai la satisfaction très-vive de consacrer tous mes efforts à une tâche qui avait été l'ambition de ma jeunesse, et je n'ai pu rentrer sans quelque joie dans cette chère école, à laquelle vous savez combien j'étais attaché. Si les choses tournent au gré de mes désirs, je n'en sortirai plus.....

---

A MONSIEUR TRÉBUTIEN,

*Conservateur de la Bibliothèque, à Caen.*

Paris, 4 juillet 1861.

Cher Monsieur Trébutien,

Je savais depuis quelques heures par M. Sainte-Beuve la bonne fortune que votre lettre me confirme. Ainsi, vous avez entre les mains la *Bacchante* et de nouvelles lettres de Maurice, cent lettres d'Eugénie et les premiers cahiers auxquels elle confiait toutes ses pensées. Je suis doublement heureux d'apprendre que tout cela n'a point péri, et n'a pas été confié à de moins pieux, à de moins dignes que vous. Quel regret pour moi de n'être plus votre voisin, et, après vous, le premier à déchiffrer les précieux manuscrits ! Du moins, pour

tout ce que je pourrais faire à soixante lieues de la Bibliothèque de Caen, chez M. Sainte-Beuve, chez Didier, ailleurs encore, vous savez bien que je n'ai pas cessé d'être tout à vous, fier de garder une place dans votre amitié et une part, si petite et si obscure qu'elle soit, dans une œuvre qui promet d'être l'œuvre de votre vie.

Un point qui ne fait doute pour personne, c'est la nécessité de donner une seconde édition ou plutôt une édition nouvelle des deux Guérin : un volume pour le frère, un pour la sœur, ni moins, ni plus (dût le volume être un peu gros). Les deux volumes édités par vous seul, mais publiés à Paris. C'est mon sentiment. C'est aussi le conseil très-formel et très-pressant de M. Sainte-Beuve. Or voici que, jeudi dernier, votre éditeur Didier a pris les devants, ne sachant rien de ce qui concerne Eugénie, ayant seulement ouï dire que vous en avez publié quelques fragments il y a six ans, et qu'on avait trouvé une trentaine de pages à joindre aux deux volumes de Maurice. Son idée et son désir étaient de publier le tout *en un seul volume* de sa bibliothèque *in*-12, qui a, vous le savez, un grand succès. Didier désirait mettre en tête un *avant-propos* écrit *par vous*, suivi des deux notices de M. Sainte-Beuve; et c'était tout. Néanmoins, je n'ai consenti à lui servir d'intermédiaire qu'après m'être entendu avec lui sur les concessions qu'il serait disposé à faire, au cas où des objections sérieuses lui seraient adressées.....

Si vous entrez dans cette pensée, M. Sainte-Beuve

joindrait volontiers ses instances aux miennes. Car, après le programe de Didier, voici le sien : *deux volumes* in-8, publiés *chez* Didier le *plus tôt possible*. Eugénie *toute seule* dans le premier, Maurice complet dans le second. En tête, quatre pages *de vous*. Rien de plus, pas même ses notices. Je ne reviens pas sur les raisons qu'il vous a déjà données lui-même. L'éditeur dirait à cela qu'il a les meilleures raisons du monde pour tenir au nom de M. Sainte-Beuve et à ses notices...

---

A MONSIEUR TRÉBUTIEN, A CAEN.

Paris, 23 octobre 1861.

Cher Monsieur Trébutien,

Je viens enfin d'achever l'examen de vos précieux cahiers, et assurément je vous aurais laissé moins longtemps dans l'incertitude pénible peut-être que mon silence vous aura causée, si j'avais pu m'abandonner plus librement au charme de cette lecture, une des plus attachantes que j'aie jamais faites.

Il y a là un parfum de sainteté et de poésie qui m'a pénétré profondément, et je puis vous dire que je suis maintenant, comme vous, entièrement dévoué à la mémoire de Mlle Eugénie de Guérin.

Mais ce culte même que m'inspire son souvenir fait que je ne saurais, pour ma part, intervenir de la façon la plus indirecte et la plus cachée dans la publication

de ce touchant journal, qu'après vous avoir longuement entretenu des questions délicates plutôt que graves, mais extrêmement délicates, que soulève le texte en cent endroits. Ce texte a besoin d'être revu de très-près, discuté dans quelques parties, arrêté d'une manière définitive avant d'être livré à l'éditeur. Il nous faudrait, en somme, *quatre soirées* pour le lire ensemble, du premier mot jusqu'au dernier.

Mais comment faire? Je relis vos dernières lettres, et ne puis pas, cher monsieur, n'être pas vivement touché de toutes les raisons que vous me donnez, davantage encore de celles que vous ne me donnez pas, pour vous dispenser de faire le voyage de Paris. De mon côté, malheureusement, je ne saurais, à aucun prix, m'absenter en ce moment, non-seulement parce que nos rentrées approchent, mais parce que j'attends, d'un jour à l'autre, la solution d'une question pendante qui décidera peut-être de mon avenir. Ma présence est donc nécessaire et mes instants comptés plus que jamais.

Je vous demande donc à regret, cher monsieur, mais avec instance : est-il vraiment impossible que vous veniez vous-même? A Paris? non, vous ne verrez point Paris; nous cacherons votre venue, si vous le voulez; mais, *chez moi*, dans *la cellule* où j'ai un *lit d'anachorète* à vous offrir. Matin et soir, nous fermerons toutes les portes pour lire, causer, écrire et recopier, s'il le faut. Puis, votre travail terminé, je vous rendrai votre liberté tout entière. Interrogez-vous encore une fois, cher monsieur, et faites à l'honneur

des Guérin ce dernier sacrifice, que je crois nécessaire après tous les autres.....

---

A MONSIEUR TRÉBUTIEN, A CAEN.

Paris, 25 octobre 1861.

Cher Monsieur Trébutien,

Je suis profondément touché du témoignage d'amitié et de confiance que vous me donnez, et je voudrais y répondre sans faire aucune réserve. Mais cela n'est pas possible. Il y a ici une question de responsabilité morale et une question de temps qui ne sauraient être convenablement résolues, ni l'une ni l'autre, sans votre concours.

Assurément je crois pouvoir, grâce à la connaissance que j'ai déjà de votre façon de sentir et des légitimes susceptibilités de Mlle Marie de Guérin, trancher sans vous une partie des difficultés que présente la publication du journal. Mais, sur tous les points essentiels, je ne veux (et vous en comprendrez assez les raisons) que dire mon sentiment : c'est vous seul qui prononcerez en dernier ressort. Les lettres nous suffiront-elles pour nous bien entendre? Si elles ne suffisaient pas, il faudrait donc compter sur un nouveau rendez-vous, dont je ne vois guère la place sur le calendrier avant la fin du semestre scolaire et le retour de la belle saison.

D'autre part, ce que j'aurais pu faire avec vous et

vous avec moi, en quelques jours, je ne saurais vous promettre de le faire seul en temps utile. Voici nos rentrées. A partir du 2 novembre, j'aurai repris mon service, un service nouveau, très-lourd, qui réclamera tous mes instants et toutes mes forces. J'aurai rarement une heure libre à donner à l'édition, qui n'ira pas vite, et je pressens bien que ces lenteurs vous désoleront. Il est impossible cependant que je ne vous fasse pas entrevoir d'avance les conséquences plus que probables d'une résolution dont, au surplus, je n'ose pas trop, cher monsieur, essayer de vous faire revenir.

J'ai reçu les bonnes feuilles des quarante-huit premières pages et une nouvelle et dernière épreuve de toute la fin du journal de Maurice de Guérin. On en est aux lettres, dont je n'entendrai plus parler qu'après vous, puisque c'est vous qui devez recevoir l'épreuve en paquet et qui resterez chargé de collationner sur les originaux. Quant à la troisième partie (poésies), je l'ai reprise et ne pourrai la rendre que lorsque j'aurai tiré de l'article de G. Sand l'encadrement du *Centaure*. Il vous reste à examiner la question de la notice préliminaire, celle des appendices (à commencer par les notes de M. de Marzan), enfin celle de l'avant-propos. Si vous étiez venu, vous auriez pu n'en apporter que le projet. N'oubliez pas qu'il faudra le texte même au milieu du mois de novembre. A ces conditions, le premier volume pourra être publié avant la nouvelle année, et l'autre seulement vers la fin de l'hiver.

A MONSIEUR GUSTAVE DESJARDINS, A RODEZ.

Paris, 21 novembre 1861.

Mon cher Desjardins,

J'ai regretté très-vivement que votre excellente lettre ne fût point partie de Rodez trois ou quatre jours plus tôt; elle m'aurait trouvé en Lorraine, et, dans ma retraite de Rémilly, j'aurais pris plaisir à y répondre tout de suite et longuement. Mais elle m'a été renvoyée à Paris où tous mes instants depuis six semaines ont été absorbés, d'abord par de grandes incertitudes, puis par des obligations de toute sorte. Vous vous ferez une idée assez exacte des unes et des autres, lorsque je vous aurai dit qu'au commencement de ce mois j'ai quitté l'École normale pour la Faculté des lettres, où je suis chargé, comme suppléant, du cours d'éloquence française. Si brillante que soit la carrière nouvelle ouverte devant moi par le choix spontané du ministre[1], vous n'ignorez pas combien j'aimais l'École normale, et je ne vous surprendrai pas trop en vous avouant que j'ai un peu peur de la Sorbonne.

Tenez-moi compte, mon ami, de ces circonstances, et, sans y regarder de trop près avec un ancien maître dont vous connaissez toute l'affection pour vous, écrivez-moi, lorsque vous en aurez le loisir. Avez-vous eu une bonne fin d'automne et pu parcourir quelque partie des montagnes du Rouergue, ou visiter dans votre

1. M. Rouland.

voisinage quelque édifice intéressant du moyen âge? Si le médecin vous chasse de Rodez, il en faudra partir sans doute, et en ce cas je vous souhaite une résidence aimable sur les doux rivages de la Méditerranée, un ciel clément et des flots bleus à l'horizon qui vous consolent d'abandonner la farouche solitude de votre donjon. Mais je comprends que vous ne puissiez sans regret dire adieu à un pays que vous commencez à si bien connaître, et où votre esprit me paraît avoir trouvé pour la première fois la conscience de ses forces.

Rien ne pouvait me toucher plus, mon cher Desjardins, que les détails où vous entrez avec moi sur vos lectures de prédilection, les études entre lesquelles vous partagez les heures de votre journée, et les projets que vous formez pour l'avenir. Je vois que la nature toute spéciale de vos occupations ordinaires ne vous a rien fait perdre de cette vive curiosité qui, dès votre quinzième année, se portait avec tant d'ardeur vers toutes choses. Vous y cédez encore. Vous êtes, comme nous le sommes tous, sollicité par une diversité de connaissances auxquelles la vie du plus laborieux d'entre nous ne saurait suffire. Mais déjà vous sentez le besoin de vous restreindre et cherchez à déterminer nettement le but où se dirigeront les libres efforts de votre intelligence. C'est chez vous le signe d'une précoce maturité, et j'espère que vous avancerez vite dans la noble voie que vous vous êtes tracée. Si nous vivions moins éloignés l'un de l'autre, mon cher enfant, ou si j'étais assez heureux pour faire en

même temps que vous un voyage que nous rêvons tous les deux et descendre avec vous, par exemple, la route de Florence à Assise et à Rome, comme il nous serait doux de mettre en commun nos impressions et de nous ouvrir avec l'abandon d'autrefois le fond de notre pensée! Je m'accommoderais facilement de vos poëtes; en lisant avec vous les Écritures, je satisferais un des désirs qui m'ont le plus vivement tourmenté depuis plusieurs années; et, bien que je n'aie jamais été porté vers les spéculations abstraites de la théologie, volontiers encore, à ma manière, je m'associerais à vos pures aspirations vers les choses éternelles.

Que vous ajourniez à quelques années les entreprises sérieuses et désiriez ne vous mêler aux querelles qui divisent les hommes que lorsque vous vous serez mis d'accord sur les points essentiels avec vous-même, c'est là encore un signe de sagesse et de force. Mais je vous approuve aussi de vous exercer à écrire sur de pures questions de fait, et je crois qu'il vous sera très-utile d'aborder le plus tôt possible, dans cette mesure restreinte et modeste, l'épreuve de la publicité. J'apprendrai donc avec plaisir que vous avez adressé vos premiers essais à la Bibliothèque de l'École des Chartes. Choisissez, parmi les pièces que vous avez découvertes, celles dont la publication peut être le plus profitable aux progrès des sciences historiques.

J'ai lu attentivement le mémoire[1] que vous m'avez adressé, et, sans savoir le premier mot de l'étrange

1. Armoiries de Rodez, Mémoire lu à la Société des lettres de l'Aveyron, séance du 27 juin 1861.

dialecte héraldique, ni prendre, il faut bien le dire, aucun intérêt aux armoiries du bourg ni de la ville de Rodez, je m'attachais à la méthode que vous suivez et aux formes dont vous faites usage dans la discussion. Vous voyez que je ne change point de métier. Prise de cet unique point de vue, la lecture de vos vingt pages m'a laissé une bonne impression. Les faits sont exposés avec ordre, nettement, sans périphrase, dans ce langage précis et sobre qui convient à une thèse sur un point obscur et secondaire d'archéologie. Vous n'avez rien de cette diffusion où se laissent aller complaisamment des académiciens que l'on écoute et que l'heure ne presse pas. Dans la contradiction, je vous trouve quelquefois bref, et plus tranchant qu'il ne serait nécessaire. Çà et là, on rencontre un : Rectifiez encore; — un : Il fallait dire; — un : Passons, — etc., qui sortent peut-être un peu des habitudes de la discussion courtoise. Des expressions plus vives blesseraient moins que celles-là, où perce je ne sais quelle humeur dédaigneuse. Je vous engagerais à être plus doux lorsque vous avez raison. Vous avez pour adversaires de bonnes gens à qui vous pouvez certainement apprendre bien des choses, mais ne leur faites pas trop sentir la leçon : ils y gagneront; vous y gagnerez aussi.

M'excuserai-je à mon tour de vous reprendre? Vous l'avez voulu. C'est un retour à des années que vous regrettez quelquefois, que je regrette souvent. Combien de choses vous m'apprendriez vous-même aujourd'hui! J'écouterais mon jeune maître de bonne grâce

et de grand cœur. Mais il est si loin! et les heures sont si courtes. Voici la mienne écoulée déjà, et je dois finir cette lettre en vous priant, mon cher Desjardins, de toujours croire à mes sentiments les plus affectueux.

---

A MONSIEUR ÉMILE MICHEL, A METZ.

**Paris, 17 janvier 1862.**

Mon cher Émile,

J'ai beaucoup de peine, depuis quelques jours surtout, à faire ce que je voudrais. On vous a dit les émotions de ce fameux mercredi, et l'extrême indulgence avec laquelle ma leçon d'ouverture avait été accueillie à la Sorbonne. J'aurais voulu vous en écrire moi-même quelque chose. Mais une grippe malencontreuse m'avait mis en tel état que j'ai dû me tenir coi. Il y a six jours que je ne suis sorti, si ce n'est deux fois pour aller faire mon métier. Vous jugez, mon ami, si nous avons gaiement passé une semaine où nous avions pourtant un si grand sujet de nous réjouir. A grand peine ai-je pu, presque sans livres et avec plus de bonne volonté que d'énergie, préparer ma seconde leçon, que j'ai commencée et finie en toussant, mais que j'ai pu faire et qui a été bien reçue. Décidément la grande ville a du bon. Je puis donc maintenant, mon cher Émile, accepter votre compliment, comme vous me le faites, de grand cœur; me remettre un peu

des chaudes alarmes qui m'ont tant fait de mal depuis six mois, et jouir de toutes les satisfactions que le travail donne par lui-même sans me trop inquiéter du *qu'en dira-t-on* et de l'avenir. Il serait temps néanmoins de retrouver toute ma liberté d'esprit et de redescendre mon escalier, ne fût-ce que pour aller chercher dans les bibliothèques les textes que j'ai besoin d'étudier. Mon discours d'ouverture que je vais faire imprimer vous indiquera d'une façon sommaire, mais assez fidèlement, le sujet et l'ordre de mes leçons. Dans deux mois, j'arriverai aux œuvres de Pascal et aux premières prédications de Bossuet qui m'occuperont tout le reste de l'année. D'ici là, je veux, dans une sorte d'introduction, dire quelque chose de leurs devanciers immédiats et de leurs contemporains les plus illustres. Vous voyez que c'est la partie épineuse et ingrate de mon sujet. Beaucoup lire, et tirer de mes lectures assez peu de chose, tel est, jusqu'à nouvel ordre, le lot que je me suis fait. Quand j'aurai fini la lecture du *Grand Cyrus*, je remercierai Dieu. Que j'avais envie ces jours derniers d'en adresser sept ou huit volumes (des volumes de quinze cents pages!) à l'ardente lectrice de votre infatigable mère! Je m'en reposerais volontiers sur la fidélité de sa mémoire et le tour romanesque de son imagination pour me très-bien dire, en deux ou trois heures, tout ce que j'ai besoin de savoir. Dites-le-lui. Laissons là le *Cyrus;* il m'intéresse, tout long qu'il soit. Mon rhume m'ennuie davantage, et bien plus encore celui de cette pauvre Claire qui ne se guérit jamais qu'à moitié, et retombe

presque aussitôt. C'est bien dommage que nous n'ayons pas une jolie petite campagne au soleil, que la tante pût habiter l'hiver avec la nièce, et où nous irions passer avec elles trois ou quatre jours par semaine! Et quel ennui que notre petite Jeanne ne se promène plus, elle qui a tant besoin d'air et de mouvement! Quant au *filleul*, la marraine est toute fière de ce qu'on lui raconte de ses bonnes joues et de sa sagesse. Oui, nous en ferons un docteur. Mais quoi que vaille l'horoscope, rassurez-vous, mon cher Émile; pour ma part je ne serai ni surpris ni fâché si les arts l'emportent. Vous joueriez de malheur si vos enfants n'avaient pas quelque belle passion pour la peinture ou pour la musique.

Vous avez donc gagné votre procès et trouvé moyen d'avoir, sans trop de bruit ni d'embarras, un quatuor et des programmes de votre choix : Gouvy n'a pas fait là un petit miracle. Je désire que cela lui porte bonheur et qu'il ait cet hiver-ci l'occasion de faire exécuter convenablement ses dernières compositions. Nous ne l'avons pas encore vu, mais peut-être aurai-je ce soir l'audace de me bien emballer dans une voiture pour aller, tout seul, hélas! entendre un concert où il sera sans doute, et que Camille Saint-Saëns donne à ses amis autant qu'au public.....

Il y a quelque temps déjà que vous ne nous dites plus rien de vos travaux. Que se passe-t-il donc là haut, sous le toit? Où en sont tous vos tableaux? Faites nos amitiés à Devilly, aux Faivre, à Mlle Paigné, de courageux travailleurs aussi. Siben était comme Prost

à ma leçon. J'ai été très-heureux de cette rencontre. Mon plus vieil ami méritait bien d'être là. Il y avait aussi deux ou trois fidèles Caennais sur les gradins. Joignez-y mes élèves de l'École normale, qui donnaient le signal aux bons endroits. C'étaient là les encouragements du passé. Et je ne pouvais désirer mieux puisque vous n'étiez pas là, vous et Adolphe, et que cette joie n'a pu être donnée à mon bon père.

Adieu, mon cher Émile, je viens tard, mais vous le voyez, je ne sais plus m'en aller. J'arriverais plus vite au coin de la cheminée, s'il n'y avait que la rue entre nous, et je ne m'en irais pas davantage. Nous vous embrassons, ainsi que les chers enfants, de tout cœur.

---

AU MÊME.

Paris, 21 mars 1862.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

De plus en plus, mon cher Émile, je suis occupé, soucieux, fatigué de l'effort de la veille, inquiet des obligations du lendemain. C'est ma vie de Caen, hélas! que j'ai retrouvée, ou à peu près. Le progrès n'est pas très-sensible. Peut-être oserai-je vous dire que j'ai gagné quelque chose en fermeté et en raison; mais ma tâche est devenue plus lourde, et, tout compensé, ce sont bien les chaînes d'autrefois que j'ai reprises après les avoir secouées.

Je suis pourtant sorti à mon honneur de la première

partie de mon cours, qui exigeait plus de lectures et de recherches que de réflexion. La grippe et la peur ne m'ont donc pas empêché de dire assez exactement ce que j'avais à dire sur les devanciers et les contemporains de Pascal. Après l'*Académie* et les *Précieuses*, j'ai cherché dans l'atelier des peintres, surtout dans la vie et les œuvres de Le Sueur, une transition pour revenir de Scarron à Pascal. J'ai déjà raconté la jeunesse de Pascal, fait l'histoire de sa famille, et, en dernier lieu, cherché à éclaircir l'histoire de sa vie pendant l'intervalle de ses deux conversions. Me voici arrivé aux *Provinciales*. Jugez quelles difficultés on rencontre en un tel sujet, lorsqu'on ne peut le traiter ni du point de vue très-précis de la tradition ni avec un entier dégagement, et qu'on éprouve, sur tant de questions délicates où la conscience est engagée, une égale horreur pour l'hypocrisie et pour la légèreté. J'ai cependant la satisfaction de voir que les passions irréfléchies ne cherchent pas leur aliment à mes leçons, qu'un assez grand nombre d'auditeurs fidèles et sérieux s'accoutument à l'indépendance et à la modération de mon langage, et qu'en somme on est disposé à me suivre dans les voies moyennes où me mène ma sincérité. Je trouve dans cette pensée le prix de mes efforts, et le jour n'est pas très-éloigné peut-être où je souffrirai moins du sentiment de mon insuffisance et ressaisirai toute ma liberté d'esprit.

J'ai dû aussi, malgré mes lourdes obligations de chaque jour, continuer de donner mes soins à la publication des œuvres posthumes de Maurice et d'Eugénie

de Guérin, qui sera terminée, selon toute apparence, vers les premiers jours du mois de mai.

L'album[1] a un peu souffert de ce surcroît d'occupations. Mais j'avais pris mon parti de quelques retards, puisque aussi bien je ne saurais terminer le catalogue et écrire la notice qu'au mois d'octobre. Il suffit donc que les planches soient tirées à cette époque..... De Lemud m'a promis de venir examiner avec moi ce qui est fait et de m'en dire son avis. Mais j'ai peur que le temps ne lui manque, car il doit partir avant peu, et les jours qui lui restent ne lui suffiront peut-être pas pour faire ses dernières retouches au *Beethoven*, dont j'ai vu les épreuves, et qu'à tout prix je voudrais bien lui voir finir. Cette composition est belle et offre même d'admirables parties; mais elle porte les traces des tâtonnements auxquels n'a pu échapper un homme qui a ruminé la même pensée pendant plus de seize ans, et qui, sur cette seule planche, a laborieusement appris un métier nouveau. Il me tarde qu'avec les moyens d'exécution dont il dispose aujourd'hui il mette résolûment sur l'acier son *Galilée*, qui est plus simple, et son *Christ enfant*, auquel j'ai trouvé qu'il avait fait les changements les plus heureux.

Dimanche dernier, nous avons eu le plaisir d'en-

1. L'album des œuvres de son oncle, Auguste Rolland, dont Eugène Gandar s'occupait alors et qu'il a fait précéder d'une touchante notice. Cet album, édité par la famille Rolland, renferme, outre la notice et le catalogue des œuvres du peintre, 40 lithographies d'après ses pastels ou ses tableaux à l'huile, par MM. Bodmer, Français, J. Laurens et Eug. Leroux, etc. (Metz, F. Blanc, 1863, tiré à 130 exemplaires.)

tendre[1] la symphonie en *fa majeur* (puisque c'est ainsi qu'il faut dire) de notre ami Gouvy. Elle a été joliment exécutée, et chacune des parties a été couverte à plusieurs reprises d'applaudissements de bon aloi. Le succès aurait été éclatant, si le final, plus confusément rendu que le reste, n'avait refroidi au moment décisif une impression qui jusque-là était très-franchement favorable. Il y a des phrases délicieuses dans les deux premières parties, et l'andante est une œuvre exquise. Ne serait-il pas bon qu'on sût dans la Moselle ce que vaut cette symphonie et à quel point elle a réussi ?

Hier soir, marchant sur vos brisées, nous avions ce bon Camille Saint-Saëns qui, tout souffrant qu'il fût, et épuisé par la terrible vie qu'il mène depuis deux mois, a fait, avec son talent accoutumé et la meilleure grâce du monde, les honneurs de notre salon : Claire vous contera cela.

Au revoir, mon cher ami, j'aurais encore cent choses à vous dire ; mais laissons toujours partir cette feuille de papier, puisqu'on m'a laissé le temps de la remplir. Nous vous embrassons de tout cœur.

---

AU MÊME.

Paris, 3 décembre 1862.

Voici une bonne journée que je désire aller finir auprès de vous. Ce matin, deux lettres ; meilleures nou-

1. Aux Concerts populaires.





velles de Rémilly, de Metz aussi. Courage et patience ! Que de soucis de toutes sortes nous irons secouer les uns et les autres sur la grève de Beuzeval !

A une heure et demie, moment solennel. Je montais en chaire avec mon cahier, où j'avais mis bien consciencieusement, Claire me rendra ce témoignage, tout ce que la maison de Rémilly et ensuite les examens m'avaient laissé de liberté d'esprit depuis six semaines. Voilà enfin l'œuvre jugée, et, grâce à Dieu, jugée sans sévérité. Ce n'était pas l'explosion de sympathies, si inattendue et si touchante, qui accueillait, l'année dernière, les paroles d'un inconnu sur les tristesses de Pascal. Mais Bossuet n'est pas en honneur, et il faut que j'aie déjà quelque crédit pour avoir gagné sa cause, même en Sorbonne, comme je l'ai fait aujourd'hui. Vous verrez bientôt mon jugement : c'est une œuvre de réflexion et de sincérité. Et deux cents personnes m'ont prouvé par leurs applaudissements qu'elles en jugeaient ainsi. Je veux donc me louer de ma destinée. Lorsque Henri continuera les annales de notre famille, il y pourra inscrire le 3 décembre parmi les souvenirs qu'un bon neveu se plaît à garder. Mais n'en ai-je pas un peu trop dit ?

---

A MONSIEUR G. DESJARDINS, A BEAUVAIS.

Rémilly, 1er septembre 1863.

Mon cher Desjardins,

C'est de Rémilly que je voulais vous écrire pour être

sûr de ne point mêler aux souvenirs des courtes heures que nous avons passées ensemble à Beauvais quelque chose de mes ennuis de la Sorbonne. Huit jours se sont écoulés, et dans l'intervalle votre amitié m'a prévenu.

Je n'ai pas trouvé dans votre excellente lettre un seul mot sur votre santé. C'était pourtant mon unique souci, en vous quittant dimanche soir, de penser que, pendant douze heures, j'avais fait aller de la Préfecture à Saint-Lucien, de la Cathédrale à Saint-Étienne, puis à la lisière des bois, puis à la gare, causant à peu près sans trêve, un convalescent qui craint le froid, qui craint le chaud, et que ses médecins condamnent encore à un silence monastique.

Vous aurez donc, en reprenant possession de votre lit, hérité du sommeil profond que j'y avais trouvé moi-même, et le lendemain, jour solennel, vous étiez à votre poste tout prêt à recevoir les visites du conseil général, et à satisfaire à toutes ses demandes.

Remerciez pour moi du fond du cœur votre mère, pour la façon dont elle m'a gâté depuis l'arrivée jusqu'au départ; je n'oublierai pas ses soins affectueux, ni toutes vos prévenances, ni l'aimable sourire de votre vénérable grand'mère ; je suis heureux, mon ami, de savoir quelque chose de votre horizon familier, de votre entourage, de vos habitudes; heureux d'avoir vu de mes yeux, et de pouvoir me la représenter désormais, la paisible vie que vous menez tous trois ensemble, dans cette petite maison, tenue avec tant de soin et si hospitalière, d'où je voudrais seulement par

mes souhaits écarter la maladie, qui ne vous a que trop souvent visité. Je garderai fidèlement aussi le souvenir de ces hauteurs d'où nous regardions à nos pieds la ville de Beauvais, à demi perdue dans la verdure, et si petite au pied de ce colosse qui cherche à rejoindre la nue; et comment nous laissions passer les heures en parlant de Metz, de Rodez, du passé et de l'avenir. Vous avez sous la main des sujets d'étude qui vous consoleront un jour d'avoir quitté votre tour et vos montagnes du Rouergue, et les émotions de la politique. Vous ne tarderez point à y faire votre moisson, je n'en doute pas, tout en ménageant vos forces et en laissant venir les bonnes heures.

J'ai apporté ici vos évêques de Rodez et la description des tapisseries de la Cathédrale de Beauvais. Il est certain que je n'ai pu voir sans intérêt, même à côté de la *Pêche miraculeuse* et du *Saint-Paul* de Raphaël, un *Francus* représenté sur une tapisserie du *quinzième* siècle. Tous les témoignages qui établissent la popularité de cette légende des origines troyennes sont autant de circonstances atténuantes pour cet Homère de la Pléiade, qui s'est lourdement trompé dans le choix de son Achille. Les circonstances me ramèneront peut-être à parler de Ronsard, et alors je vous saurai gré des moindres détails authentiques que vous pourrez me fournir sur sa personne ou sur sa famille.

Me voici rentré en Lorraine depuis avant-hier et réuni à ce qui reste de ma famille. Mon projet est de rester ici deux mois entiers. Dès que j'aurai secoué ma lassitude, je m'occuperai de la notice qui doit être

jointe à la reproduction des œuvres choisies de mon oncle A. Rolland. Puis, je donnerai le temps qui me restera à Fénelon et à mon discours d'ouverture. C'est dommage que les distances soient si longues, et que je ne puisse pas vous inviter à me rendre ma visite et à venir respirer l'air natal auprès de nous pendant une semaine.

Recevez, mon ami, pour vos bonnes mères et pour vous l'expression de mes sentiments les plus affectueux.

---

A MONSIEUR É. MICHEL, A METZ.

Paris, 13 décembre 1863.

La vue seule de mon écriture vous dira, mon cher Émile, que j'ai enfin mis la main sur un peu de loisir et de liberté d'esprit. Ah! la semaine a été chaude. On ne parlait plus guère au coin de notre cheminée que de cette terrible leçon[1] dont je n'avais pu m'occuper à Rémilly, vous le savez. J'allais, j'allais, passant au crible mes idées, refaisant mon plan, et résigné du reste à me livrer, pour la forme, à tous les hasards de l'improvisation. Mercredi soir, une étrange peur m'a pris; j'avais dépassé la limite où il faut rester quand on ne veut pas balbutier en récitant une leçon mal apprise. Les expressions, que je ne cherchais point, obsédaient ma pensée; mes notes grossissaient d'une

1. *Fénelon et son Temps* (1687-1715), discours prononcé à la Sorbonne le samedi 12 décembre 1863.

heure à l'autre; j'apprenais par cœur sans le vouloir. Alors, le plus sûr était d'écrire : en deux jours j'ai réussi à le faire, et mes amis ont été hier quelque peu surpris de me voir dérouler en chaire le cahier traditionnel. En vérité, ma pusillanimité me causait bien un peu de honte; mais elle ne m'a pas porté malheur; car j'ai gagné ma troisième bataille devant un auditoire à faire envie aux plus gâtés, et le plus nombreux que j'aie jamais eu. Nous en avons encore, Claire et moi, les jambes et la tête cassées; c'est à la lettre. Mais vous pensez bien que ce poids de moins sur la conscience nous rend très-heureux, et, si vous nous faites votre compliment, je vous assure, mon cher Émile, que nous l'accepterons tous les deux de grand cœur. Quelle faiblesse!.....

---

A MONSIEUR GUSTAVE DESJARDINS, A BEAUVAIS.

Paris, 5 janvier 1864.

Me voici enfin, mon cher ami; pardonnez-moi toutes mes lenteurs, et causons bien vite, d'abord de vos trois santés, passables à ce que je vois; mais que dites-vous de cette bise et de cet air glacé qui nous sont venus si brusquement pour nos étrennes! Si du moins vous étiez installé dans un cabinet bien clos, d'où vous n'ayiez pas à sortir du matin au soir! Mais je vous vois aller et venir de la Préfecture au Palais de justice, et ces petits voyages malsains me font presque regretter pour vous l'*aire d'aigle* où vous viviez à Rodez.

Votre travail[1] a bien marché, paraît-il, depuis la fin de l'été. Je sais plus d'une monographie de cathédrale qui ne vaut pas la vôtre, j'en suis bien certain d'avance, et qui n'a pas été finie ainsi en deux saisons. Mais le voisinage de Saint-Pierre de Beauvais est bien fait pour mettre en verve un historien et un artiste. Vous traitez là un beau et noble sujet. J'aurais bien volontiers écouté au coin du feu la lecture de votre manuscrit. Mais en vérité il faut remettre à des jours meilleurs votre visite. Vous viendrez au printemps, j'espère, pour offrir ce bel in-quarto, avec son texte et ses planches, à M. Lacabane. Alors nous irons reprendre sous les marronniers du Luxembourg, ou, s'il vous plaît mieux ainsi, au pied des vieux chênes d'Auteuil les causeries qui nous faisaient oublier les heures à l'ombre de ce pommier de Saint-Adrien.

Faites bon accueil, en attendant, à deux brochures que la poste vous portera un de ces jours. L'une, qu'on imprime seulement, est ma leçon d'ouverture de cette année sur Fénelon et son temps. Vous la jugerez en toute sévérité, s'il y a lieu. Vous ne jugerez pas l'autre, mon ami : elle porte avec elle des souvenirs de jeunesse et une senteur du pays natal qui n'ont rien à démêler avec la critique. C'est à ce titre que je vous envoie ces pages écrites à Rémilly et sur Rémilly.

J'ai été si occupé depuis mon retour que je n'ai pas trouvé encore une journée tout à fait libre pour la

1. *Histoire de la Cathédrale de Beauvais, Saint-Pierre de Beauvais*, chez Victor Pineau, libraire, place Saint-Sauveur, à Beauvais, 1865, imprimerie Louis Perrin, à Lyon.

donner à Bossuet. Avant qu'il soit un an, vous recevrez pourtant quelque chose de moi sur sa jeunesse et les sermons qu'il a prêchés à Metz. Je verrai bientôt M. Floquet et lui parlerai de saint Lucien et de l'archiviste de Beauvais. Il est certain qu'il vous écrira de sa grande écriture, qui est celle de Bossuet à trente-deux ans, tant cet homme respectable s'est pénétré des idées et des habitudes de celui dont il raconte la vie.....

---

A MONSIEUR É. MICHEL.

Paris, 11 décembre 1864.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vous devinez sans peine, mon cher Émile, que Montesquieu tenait une grande place dans nos entretiens de coin du feu. J'avais pris à temps le sage parti de faire deux parts dans mon sujet, et j'ai pu ainsi finir, sans trop de lassitude, un discours qui a reçu hier en Sorbonne un accueil très-sympathique. Mes amis m'assurent que c'est le meilleur qu'ils m'aient entendu faire, et je les crois, mon cher ami, tant j'ai besoin de les croire. Me voici donc rentré dans la carrière avec plus de courage que de force; mais j'ai éprouvé depuis quelques semaines, à plusieurs reprises, que le repos n'était pas le plus sûr remède du mal étrange qui me tourmente, et peut-être l'effort de chaque jour dissipera-t-il en partie les tristesses dont je ne sais pas toujours me défendre, quand j'ai le

loisir de trop penser à ma santé. L'excitation du travail ne m'a pas nui ces deux dernières semaines, et, en somme, je ne dois désespérer ni de suffire à ma tâche, ni de sortir un jour ou l'autre, sans savoir comment, de la crise que je traverse. On m'affirme que tel est le caractère de ces affections nerveuses. Elles viennent et elles s'en vont comme il leur plaît. Que faire donc? J'attendrai.

---

AU MÊME.

Paris, 26 février 1865.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'aurais pourtant bon besoin de changer de vie et d'air; car j'éprouve toujours, mon cher ami, une extrême lassitude et le plus profond dégoût pour le pavé des rues. Il me faudrait, pour me retremper à demi, quelques bonnes semaines passées aux champs, près de vous et près de mon frère, avec un travail doucement réglé, mais sans aucun mélange d'effort pénible ou d'émotion fébrile. Que voulez-vous? J'essayerai de continuer ainsi, au jour le jour, jusqu'à l'été. Mais que l'année aura été longue?

Du moins ai-je pu, jusqu'à présent, suffire à ma tâche, et même d'une manière assez honorable. Mon cours est plus suivi qu'il ne l'avait jamais été. J'ai étudié la jeunesse de Montesquieu, commenté ses *Lettres Persanes*, raconté ses voyages en Italie et en Angleterre. Hier, je suis entré avec lui dans l'histoire

romaine, pour y rester jusqu'à la fin du semestre et peut-être au delà. Le matin, j'explique les opuscules de Pascal et quelques discours de Bossuet. Cela me permet de revenir quelquefois à mon travail de ces vacances, qui, du reste, n'avance guère. Je vous dirai même que je suis en ce moment plus loin du terme que je n'étais au mois d'octobre, parce que j'ai pris le parti de faire du texte de mes vingt sermons un volume à part, et d'en consacrer un autre à l'étude critique qui devait leur servir d'introduction. Je suis donc occupé, pour le moment, à revenir sur mes pas, pour remanier et développer sur quelques points les pages que vous connaissez. J'aurais voulu achever à Rémilly ce premier livre consacré aux sermons prêchés à Metz. Sera-t-il fait pour le mois de mai, et les livres suivants pour l'automne? C'est de quoi nous ne parlerons que trop, matin et soir, mon cher Émile. Mais je vous assure que si je ne vais pas plus vite en besogne, ce n'est pas ma faute. Ah! si j'avais quelque loisir et des forces!

---

AU MÊME.

Paris, 28 décembre 1865.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je supporte, moi aussi, le poids du jour mieux que l'année dernière. Il est vrai que les circonstances me viennent en aide; deux leçons et une soutenance de thèse, voilà mon bulletin pour décembre. Et j'ai en

perspective un semestre d'hiver plus court et moins chargé que de coutume. J'irai donc au bout, s'il plaît à Dieu, sans crier merci. Je n'ai pu ce matin revenir à Bossuet et passer avec lui les premières heures de loisir que d'autres obligations m'aient laissées, sans me souvenir de ces belles journées d'automne où j'étais soutenu dans mon travail par le puissant attrait de mon sujet, et par de si cordiales sympathies. J'écrirai demain les premières lignes de mon second livre. Voltaire est de bonne composition : il souffrira ce partage, et mes auditeurs, jusqu'à présent, ne paraissent pas craindre que je ne me donne pas pour eux assez de peine. Ma leçon d'ouverture a été très-bien accueillie. Il est probable que je ne l'imprimerai pas avant le mois d'avril, parce que j'ai coupé, cette fois encore, le jeu en deux, et remis au second semestre ce que j'avais à dire de l'*Essai sur les Mœurs*. Je songe plutôt à vous envoyer enfin quelques lambeaux du Bossuet à Metz.

---

AU MÊME.

Paris, 31 décembre 1866.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pour moi, je continue à me sentir beaucoup plus fort que je n'étais depuis trois ans. Non pas, toutefois, que je puisse aller toujours devant moi, sans m'exposer à quelque retour de ces lassitudes maladives qui sont l'écueil ordinaire où se brise l'effort de ma volonté.

Mais passons. J'ai fait depuis deux mois tant de choses, que j'aurais mauvaise grâce à me plaindre. Voilà mon cours en train : ***Voltaire*** et ***Frédéric II*** exigent de moi trop de lectures, mais ils excitent la plus vive curiosité. Pascal aussi a ses fidèles, et mes petites leçons réunissent un auditoire d'une physionomie toute particulière, que la Sorbonne ne connaissait plus.

J'ai profité de l'intervalle de mes leçons pour aller frapper aux portes, et ***Bossuet*** m'a jusqu'à présent porté bonheur. On est tout surpris, en général, de voir un homme de mon âge publier un livre qui lui a pris six années de sa vie. J'ai recueilli, à ce sujet, les marques d'étonnement les plus naïves, et de très-précieux témoignages d'estime. Cela m'a fourni l'occasion de revoir les illustres qui connaissaient déjà ma figure, Villemain, Cousin, Sainte-Beuve, et aussi quelques-uns de ceux que je n'avais pas encore osé aborder, Mignet, par exemple, et Sacy. Plusieurs m'ont lu déjà (chose rare et que je ne crois guère sur parole), et si j'en crois les échos, mon livre, très-bien accueilli en Sorbonne et à l'École normale, commence à trouver aussi à l'Institut des partisans très-décidés. Reste la presse, sur laquelle j'ai peu d'action, et le public, si capricieux dans ses faveurs. La presse y mettra le temps; on hésite à parler d'uu ouvrage qu'il faut absolument lire avant de dire ce qu'on en pense; et plus d'un se taira en somme pour ne pas se compromettre.....

A MONSIEUR TRÉBUTIEN, A CAEN.

Rémilly, 3 septembre 1867.

Cher Monsieur,

Me voici enfin sorti de la Sorbonne et du quartier latin, libre de suivre ma pensée où il lui plaît de me conduire, et tout d'abord elle veut aller à Caen vous visiter dans votre solitude et vous remercier de votre gracieux envoi.

Le livre bleu[1] m'a rappelé les jours heureux de mon séjour à Caen, et cette bibliothèque hospitalière où je vous trouvais causant avec le pauvre Le Flaguais, ou déchiffrant le *Cahier vert*. Voici donc la seconde édition, non-seulement des vers nouveaux, et la trace de votre scrupuleux labeur, mais vos traits et quelque chose de votre personne. Eh! quoi? jusqu'à mon nom imprimé sur ce précieux exemplaire. Quel raffinement de courtoisie, cher monsieur! un tel présent aura sa place sous triple clef dans l'armoire où j'enferme ici les souvenirs les plus chers de ma pensée : *Domestica*.

Les Guérin viendront après sur leur rayon, car voilà le temps de relier les trois beaux volumes que je tiens de vous. Mais laissez-moi vous exprimer un désir. En tête de chacun des trois volumes, je veux mettre quelques lignes de vous; j'y joindrai, en tête des *Lettres*, un billet de Mlle Marie; en tête du *Journal*, deux pages d'Eugénie, dont sa sœur m'a fait le sacrifice; en tête

1. *Le Livre des Hirondelles.*

du *Cahier vert*, un mot de M. Sainte-Beuve : il me manque un mot de Maurice. Vous est-il resté des autographes de Maurice en assez grand nombre pour que vous puissiez m'en donner un? Vous répondrez à ma demande comme je vous la fais, cher monsieur, en toute simplicité.

J'ai entrevu M. Charles Marie, qui m'a donné quelques détails sur la publication dont vous êtes chargé, et j'espère que vous trouverez là une occupation attachante et digne de vous[1].

Puis il sera temps, cher monsieur, de revenir une dernière fois à ceux qui vous doivent leur gloire et feront la vôtre. Mais les éditeurs jetteraient les hauts cris, si on leur parlait d'une réimpression prochaine. Il faut leur laisser le temps d'oublier les deux rudes années qu'ils ont traversées avec nous. Il faut attendre aussi que les ouvertures faites par Mlle de Guérin aient pleinement réussi dans la famille de Bayne, et que l'on sache s'il est possible de mettre en tête d'un volume ce titre qui me souriait, vous le savez : *le Cayla et Raysac.*

Vous recevrez bientôt, je l'espère, et au plus tard quand M. Marie reprendra la route de Caen, mes *Sermons* de Bossuet, dont je n'ai pas voulu confier la *robe bleue* aux mains rustres et malpropres de la poste. Faites-leur bon accueil : Eugénie et Maurice les auraient lus.....

1. *Le Trésor d'une Mère*, ou Extraits des Mémoires et Souvenirs du marquis A. Th. du Prat.

A MONSIEUR É. MICHEL, A METZ.

Paris, 18 décembre 1867.

Nous venons de passer tous, mon cher Émile, une quinzaine assez maussade; pendant que la pauvre Marie perdait le sommeil auprès de ses malades, Claire se fatiguait aussi, et moi-même, outre mes douleurs ordinaires, j'ai eu des jours de fièvre où je ne pouvais ni écrire une ligne, ni lire deux pages de suite. Que j'aurais donc voulu traverser le corridor, et pousser mon fauteuil en face du vôtre dans le salon rouge!...

Mon cours, du reste, et comme à point nommé, fait merveille; nous avons, Diderot et moi, beaucoup d'amis en Sorbonne : plus d'appelés que d'élus; et j'ai dû samedi, pour arriver jusqu'à la chaire, marcher sur de braves gens qui n'avaient pas trouvé d'autres siéges que les gradins de l'escalier. Descartes a aussi ses fidèles, quoique Descartes soit fort austère, et que je ne lui fasse pas l'injure de sacrifier aux Grâces. .

Paris. 1er janvier 1868.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Faites-nous place, mes bons amis, au coin de votre feu : nous voulons commencer l'année avec vous; cela nous donnera peut-être un peu de courage pour aller plus loin. Voilà le soleil, à la bonne heure! un temps à souhait pour les gens robustes, mais rude pour des convalescents et des souffreteux. Nos pauvres petits

prisonniers resteront probablement encore sous clef. Mais ce qui me console pour eux, c'est qu'on saura bien les trouver dans leur geôle. Vous nous conterez les émotions de la journée.

Et vous, mon cher Émile, vous traînez donc aussi un bout de chaîne? N'en serez-vous pas bientôt délivré? « Les jeunes gens d'aujourd'hui ne font pas ce que nous faisions, » dit le bon papa. Reprenez vite votre énergie, pour qu'il n'ait plus qu'un de ses deux gendres à prendre en pitié. Mais c'est Marie qui est vaillante, ce semble ; allons, Villers a du bon, et, pour nos étrennes à tous, je nous souhaite un bon grand mois de libre travail ou de *farniente* passé en Normandie, en Bretagne, ou n'importe où, pourvu qu'on y ait à cent pas des chemins verts, de beaux herbages et cette mer, qui fait tant de bien..... quand elle en fait.....

S'il faut que je vous l'avoue, notre pauvre ménage n'avait pas l'air ni le cœur bien gai hier soir. Claire s'est donné trop de soins depuis deux mois; elle n'a guère eu que des ennuis; il lui faudrait plus de loisirs, et quelques distractions. Malheureusement je ne l'ai pas beaucoup aidée, depuis notre retour, à secouer le fardeau de ses journées. Jeanne et Henri ne perdront pas leur temps à demander aussi pour leur oncle une santé meilleure. Car j'ai beau faire, depuis deux mois le malaise dont vous avez vu le commencement n'a fait qu'empirer. J'ai eu vraiment des semaines pénibles, où il m'a fallu quelque courage pour aller faire mes deux leçons à la Sorbonne, et dans l'intervalle,

rien..... mais rien du tout. Pas d'appétit, peu de sommeil, la tête vaine. Bref, un état supportable à peine pour un oisif qui laisserait glisser les heures sans les compter. Il est probable que le rhumatisme est au fond de tout cela, et je m'estimerais déjà bien soulagé s'il s'avisait de changer un peu de place. Quand l'estomac est pris à ce point, la pauvre machine n'a plus de ressort.

La Sorbonne fait pourtant tout ce qu'elle peut pour me payer des peines qu'elle m'a données. J'ai, cette année, un auditoire très-nombreux, très-partagé d'opinions, très-recueilli, et je puis vraiment croire que nous cherchons tous ensemble la vérité. Cette circonstance aura contribué sans doute à stimuler en ma faveur le zèle de tous et la bonne volonté du ministre. Il est certain que l'affaire marche, en dépit des formalités nécessaires, avec une promptitude inespérée. Soyez donc satisfaits, ainsi que moi, mes bons amis, de tout le monde.....

FIN

# TABLE

DES

# LETTRES CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN



Paris. — Imp. P.-A. Bourdier et Cie, 6, rue des Poitevins.

## PUBLICATIONS DE LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET Cie

---

### GANDAR

**Bossuet orateur**. Études critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 1 fort vol. in-8. . . . . . . . . 7 fr. 50

**Choix de Sermons de la Jeunesse de Bossuet**. Édition critique d'après les textes, avec introduction, notes et notices. 1 vol. in-8, 5 fac-simile. . . . 7 fr. 50

### GUÉRIN (MAURICE DE)

**Journal, lettres et fragments**, publiés par M. Trebutien, avec une Étude par M. Sainte-Beuve. 1 vol. in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr.

### GUÉRIN (EUGÉNIE DE)

**Journal et Lettres**, publiés par M. Trebutien. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2 vol. in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 14 fr.

### AMPÈRE (J.-J.)

**Histoire littéraire de la France** avant et sous Charlemagne. Nouvelle édition. 3 vol. in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 22 fr. 50

**La Philosophie des deux Ampère**, publiée par M. J. Barthélemy Saint-Hilaire. 1 vol. in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**La Grèce, Rome et Dante**, études littéraires d'après nature. 3e édition. 1 vol. in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 7 fr. 50

**La Science et les Lettres en Orient**. 1 vol in-8 . . . . . . . 7 fr. 50

**Formation de la langue française**. Nouv. édit. revue. 1 v. in-8. 7 fr. 50

### CHASSANG

**Le Spiritualisme et l'Idéal** dans l'art et la poésie des Grecs. 1 v. in-8. 6 fr.

**Apollonius de Tyane**, sa vie, ses voyages, ses prodiges, par Philostrate, et ses Lettres; ouvr. trad. du grec, avec notes, etc. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 6 fr.

**Histoire du Roman** dans l'antiquité grecque et latine, et de ses rapports avec l'histoire. (*Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions.*) 1 vol. in-8.. 6 fr.

### BEULÉ

**Histoire de l'Art grec** avant Périclès. 1 vol. in-8 . . . . . . . 7 fr. 50

**Causeries sur l'Art**. 1 vol. in-8 . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr. »

**Phidias**. Drame antique. 2e édit. 1 vol. in-12 . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

### MÉNARD (L. ET R.)

**La Sculpture ancienne et moderne**. (*Ouvrage couronné par l'Académie des beaux-arts.*) 1 vol. in-8 . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**Tableau historique des Beaux-Arts**, depuis la Renaissance jusqu'au dix-huitième siècle. (*Ouvrage couronné par l'Académie des beaux-arts.*) 1 vol. in-8. 6 fr

**Hermès Trismégiste**. Traduction nouvelle avec une étude sur les livres hermétiques. 1 vol. in-8. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr

**La Morale avant les philosophes**. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 3 fr. 50

### BERTRAND (ALEX.)

**Les Dieux protecteurs d'Homère**. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 5 fr.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier, Capiomont fils et Cie, 6, rue des Poitevins



